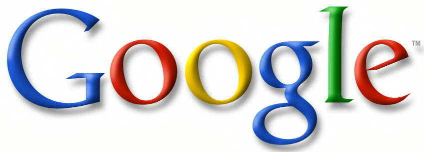
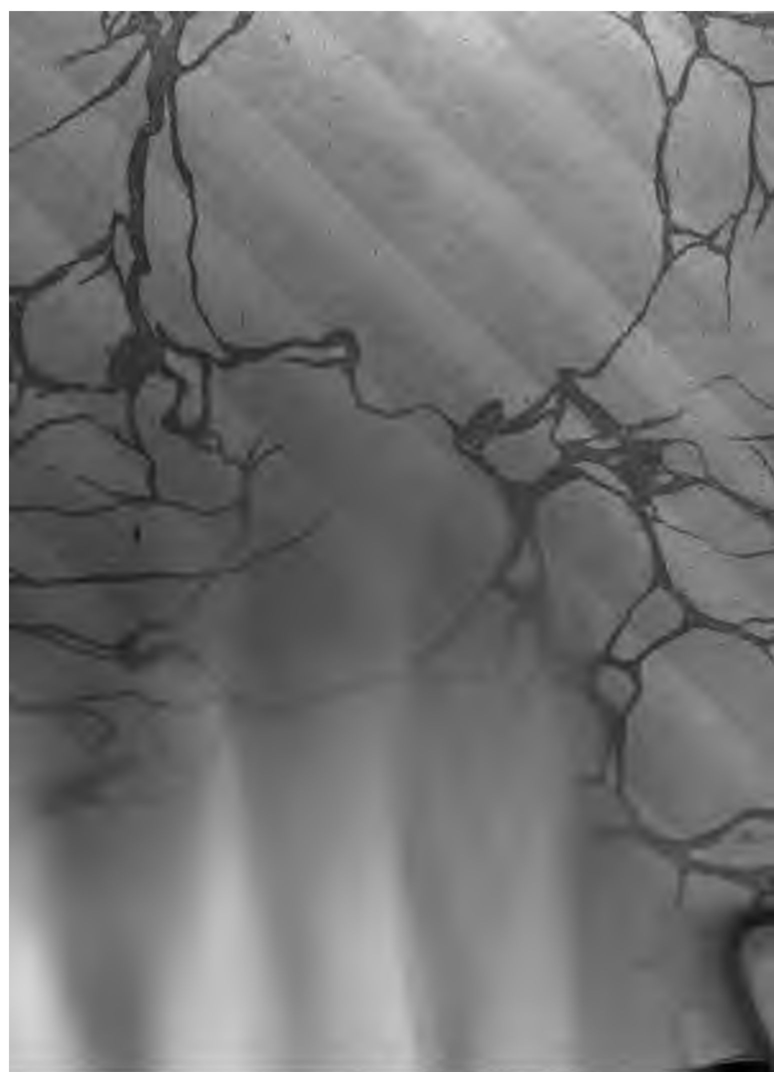





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 22 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de M. Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de M. Edmond GOT, Sociétaire de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry. FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de M. Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de M. Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de M. Francisque SARCEY.

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques.*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Éducation du Comédien.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. EMILE FAGUET

Vingt-troisième Année

1897



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1898



LA

COMÉDIE CONTEMPORAINE

La Comédie contemporaine... c'est la comédie. Et si quelquefois elle étonne un peu; si quelquefois elle paraît une chose un peu nouvelle, un peu inaccoutumée et dont on se dit que « c'est une habitude à prendre », c'est simplement que de la comédie véritable, telle qu'elle existait depuis des siècles dans les coutumes des hommes, on avait un peu perdu l'habitude.

La comédie d'Emile Augier et de Dumas fils fut une très grande chose, très intéressante et qui restera, parce qu'il s'est trouvé qu'Emile Augier et Dumas fils étaient de grands hommes; mais c'était bel et bien dans l'histoire de la comédie française et même dans l'histoire de la comédie depuis Plaute, une manière de déviations.

D'abord, parce que la comédie est un genre très compréhensif, étant selon l'excellente défi-

nition de Fénelon, que je ne me lasserai pas de citer, « la peinture des mœurs des hommes dans une condition privée », la comédie du milieu du XIX[e] siècle était tellement mêlée de sérieux et même de tragique, de drame en un mot, qu'elle était presque une tragédie bourgeoise. Sauf le « dénoûment heureux », elle était le plus souvent une tragédie bourgeoise pure et simple; et, comme de temps en temps, le dénouement malheureux s'imposait, elle devenait un pur drame et elle était forcée d'abandonner même son nom de comédie, et de s'intituler tout simplement « pièce de théâtre ». Il eût été assez difficile de donner le nom de comédie à la *Princesse Georges*, à la *Femme de Claude* ou à la *Princesse de Bagdad*.

Mais ce nom même de « pièce », par ce qu'il a de vague et d'interminé, indique lui-même que nous voilà dans un genre mixte, hybride, aventureux et qui peut comporter de très grands périls pour celui qui s'y aventure. La comédie du milieu du XIX[e] siècle est une pièce de théâtre d'un genre tout spécial, très difficilement définissable, où drame, mélodrame, tragédie bourgeoise, comédie romanesque, comédie propre-

ment dite, se trouvent confondus; dont les prétentions sont très hautes et très grandes, dont les ambitions sont aussi vastes que les prétentions, et dont le *ton* cesse très souvent d'être celui de la comédie. « La comédie hausse *quelquefois* la voix », disait Horace, Ce qui caractérise la comédie du milieu du XIXe siècle, c'est qu'elle la haussait toujours.

Ce mélange du comique et du tragique, à *l'état constant*, et dans une telle mesure que le tragique l'emportait presque sur le comique, est le premier trait distinctif, très significatif, de la comédie des Augier et des Dumas fils et de leur école.

Il y en a d'autres. La comédie du milieu du XIXe siècle avait presque toujours un caractère philosophique, si je puis dire; elle tenait presque toujours à prouver quelque chose; elle était, fort souvent du moins, et en grande partie, une pièce à thèse. En cela, elle ne s'écartait pas très sensiblement de la comédie de Molière, qui fut un combatif et un grand souteneur de thèses devant le public; mais elle s'écartait encore de la comédie traditionnelle. Le souci de la thèse à soutenir la jetait encore assez souvent hors de ses voies

naturelles. Il la forçait, d'abord à être assez longue, ensuite à interrompre assez souvent l'action pour laisser passer le développement avec preuves, objection, réfutation de l'objection, considérations générales et même statistiques. Il la forçait de donner une importance que depuis longtemps il avait perdue au personnage du raisonneur, qui était depuis longtemps personnage de répertoire et redevenait personnage contemporain. Il changeait, à beaucoup d'égards, l'aspect général de la comédie.

Remarquez un signe qui est presque à ne jamais tromper. Ces comédies, quand elles sont imprimées, sont presque toujours accompagnées de préfaces. C'est que l'auteur, parce qu'il a voulu prouver quelque chose dans sa comédie, sent le besoin de le prouver encore; c'est que l'auteur, parce qu'il a fait des démonstrations, sent le besoin d'en ajouter une. C'est à un livre qui ne contiendralt point de considérations générales qu'il semblerait naturel d'ajouter une préface qui en contiendrait; mais c'est toujours à un livre tout plein de thèses qu'en guise d'introduction on en ajoute une; et si l'on met une préface en tête d'une comédie, soyez assuré que

c'est qu'il y avait déjà beaucoup de préfaces dans la comédie elle-même.

Autre caractère (tout différent) de cette comédie du milieu du XIXe siècle. Elle était extrêmement implexe, pour parler comme Aristote; elle se soutenait d'une intrigue très développée. Elle tenait cela de Scribe, qui avait fait à cet égard une véritable révolution dans l'art de la comédie; qui, chose absolument inconnue avant lui, avait appliqué à la comédie les procédés du mélodrame; qui avait ainsi créé véritablement un genre nouveau, fort agréable, fort intéressant et très conforme à certaines tendances très fortes de l'esprit français; homme de génie en cela, grand inventeur, mais parfaitement en dehors de la tradition de la comédie française depuis Molière.

Personnellement, ni Augier, ni Dumas fils n'auraient, je crois, tenu très fort pour la comédie à intrigue adroite, pour l'art des préparations, pour la « pièce bien faite », pour tout ce qu'on peut appeler la Dramaturgie. Ils n'y auraient pas tenu autrement, tant parce qu'ils étaient fortement attirés vers la peinture des « caractères », que parce qu'ils étaient fortement attirés vers la



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME [illegible]

[illegible] *du Théâtre* [illegible]
[illegible] volumes, les vingt et un [illegible]
M. Edouard Noël :

1er volume (année [illegible]), avec une [illegible]
2e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
l'Académie française : [illegible]
3e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
de la Comédie-Française. *Le Théâtre* [illegible]
4e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
[illegible] *Théâtre* ;
5e volume (année [illegible]), avec une préf[illegible]
[illegible]
6e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
[illegible] *Théâtre-Lyrique* ;
7e volume (année [illegible]), avec une préf[illegible]
[illegible]
8e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
[illegible]
9e volume (année [illegible]), avec une préf[illegible]
[illegible] *des Premières* [illegible]
10e volume (année [illegible]), avec une préfa[illegible]
[illegible] *Théâtre* ;
11e volume (année [illegible]), avec une étud[illegible]
[illegible] *sur le Théâtre* [illegible]
12e volume (année [illegible]), avec une pré[illegible]
[illegible]
13e volume (année [illegible]), avec une pré[illegible]
l'Académie française : *Il y a vingt ans* ;
14e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
Théâtre Libre ;
15e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
l'Académie française : *La Comédie* [illegible]
16e volume (année [illegible]), avec une pré[illegible]
l'Académie française : *Une Directrice* [illegible]
17e volume (année [illegible]), avec une préf[illegible]
de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe* ;
18e volume (année [illegible]), avec une pr[illegible]
l'Académie française : *Le Mysticisme au* [illegible]
19e volume (année [illegible]), avec une pr[illegible]
l'Académie française : *La Loi du Théâtr*[illegible]
20e volume (année [illegible]), avec une pré[illegible]
21e volume (année [illegible]), avec une pr[illegible]
De l'évolution des Répertoires dramatiq[illegible]
22e volume (année [illegible]), avec une [illegible]
L'Éducation du Comédien.

Edmond STOULLIG

ƎLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES

U THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. Emile FAGUET

Vingt-troisième Année

1897



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1898



LA

COMÉDIE CONTEMPORAINE

La Comédie contemporaine... c'est la comédie. Et si quelquefois elle étonne un peu; si quelquefois elle paraît une chose un peu nouvelle, un peu inaccoutumée et dont on se dit que « c'est une habitude à prendre », c'est simplement que de la comédie véritable, telle qu'elle existait depuis des siècles dans les coutumes des hommes, on avait un peu perdu l'habitude.

La comédie d'Emile Augier et de Dumas fils fut une très grande chose, très intéressante et qui restera, parce qu'il s'est trouvé qu'Emile Augier et Dumas fils étaient de grands hommes; mais c'était bel et bien dans l'histoire de la comédie française et même dans l'histoire de la comédie depuis Plaute, une manière de déviations.

D'abord, parce que la comédie est un genre très compréhensif, étant selon l'excellente défi-

nition de Fénelon, que je ne me lasserai pas de citer, « la peinture des mœurs des hommes dans une condition privée », la comédie du milieu du XIXe siècle était tellement mêlée de sérieux et même de tragique, de drame en un mot, qu'elle était presque une tragédie bourgeoise. Sauf le « dénoûment heureux », elle était le plus souvent une tragédie bourgeoise pure et simple; et, comme de temps en temps, le dénouement malheureux s'imposait, elle devenait un pur drame et elle était forcée d'abandonner même son nom de comédie, et de s'intituler tout simplement « pièce de théâtre ». Il eût été assez difficile de donner le nom de comédie à la *Princesse Georges*, à la *Femme de Claude* ou à la *Princesse de Bagdad*.

Mais ce nom même de « pièce », par ce qu'il a de vague et d'interminé, indique lui-même que nous voilà dans un genre mixte, hybride, aventureux et qui peut comporter de très grands périls pour celui qui s'y aventure. La comédie du milieu du XIXe siècle est une pièce de théâtre d'un genre tout spécial, très difficilement définissable, où drame, mélodrame, tragédie bourgeoise, comédie romanesque, comédie propre-

ment dite, se trouvent confondus ; dont les prétentions sont très hautes et très grandes, dont les ambitions sont aussi vastes que les prétentions, et dont le *ton* cesse très souvent d'être celui de la comédie. « La comédie hausse *quelquefois* la voix », disait Horace, Ce qui caractérise la comédie du milieu du XIX[e] siècle, c'est qu'elle la haussait toujours.

Ce mélange du comique et du tragique, à *l'état constant*, et dans une telle mesure que le tragique l'emportait presque sur le comique, est le premier trait distinctif, très significatif, de la comédie des Augier et des Dumas fils et de leur école.

Il y en a d'autres. La comédie du milieu du XIX[e] siècle avait presque toujours un caractère philosophique, si je puis dire; elle tenait presque toujours à prouver quelque chose; elle était, fort souvent du moins, et en grande partie, une pièce à thèse. En cela, elle ne s'écartait pas très sensiblement de la comédie de Molière, qui fut un combatif et un grand souteneur de thèses devant le public; mais elle s'écartait encore de la comédie traditionnelle. Le souci de la thèse à soutenir la jetait encore assez souvent hors de ses voies

naturelles. Il la forçait, d'abord à être assez longue, ensuite à interrompre assez souvent l'action pour laisser passer le développement avec preuves, objection, réfutation de l'objection, considérations générales et même statistiques. Il la forçait de donner une importance que depuis longtemps il avait perdue au personnage du raisonneur, qui était depuis longtemps personnage de répertoire et redevenait personnage contemporain. Il changeait, à beaucoup d'égards, l'aspect général de la comédie.

Remarquez un signe qui est presque à ne jamais tromper. Ces comédies, quand elles sont imprimées, sont presque toujours accompagnées de préfaces. C'est que l'auteur, parce qu'il a voulu prouver quelque chose dans sa comédie, sent le besoin de le prouver encore; c'est que l'auteur, parce qu'il a fait des démonstrations, sent le besoin d'en ajouter une. C'est à un livre qui ne contiendralt point de considérations générales qu'il semblerait naturel d'ajouter une préface qui en contiendrait; mais c'est toujours à un livre tout plein de thèses qu'en guise d'introduction on en ajoute une; et si l'on met une préface en tête d'une comédie, soyez assuré que

c'est qu'il y avait déjà beaucoup de préfaces dans la comédie elle-même.

Autre caractère (tout différent) de cette comédie du milieu du XIXe siècle. Elle était extrêmement implexe, pour parler comme Aristote; elle se soutenait d'une intrigue très développée. Elle tenait cela de Scribe, qui avait fait à cet égard une véritable révolution dans l'art de la comédie; qui, chose absolument inconnue avant lui, avait appliqué à la comédie les procédés du mélodrame; qui avait ainsi créé véritablement un genre nouveau, fort agréable, fort intéressant et très conforme à certaines tendances très fortes de l'esprit français; homme de génie en cela, grand inventeur, mais parfaitement en dehors de la tradition de la comédie française depuis Molière.

Personnellement, ni Augier, ni Dumas fils n'auraient, je crois, tenu très fort pour la comédie à intrigue adroite, pour l'art des préparations, pour la « pièce bien faite », pour tout ce qu'on peut appeler la Dramaturgie. Ils n'y auraient pas tenu autrement, tant parce qu'ils étaient fortement attirés vers la peinture des « caractères », que parce qu'ils étaient fortement attirés vers la

peinture des « mœurs », que parce qu'ils étaient très férus d'un certain nombre de « thèses » à faire prévaloir. En général, théâtre de caractères, théâtre de mœurs, théâtre d'idées, sont plutôt opposés à une dramaturgie adroite, et exclusifs d'elle. Non, je ne crois point que, personnellement, ni Augier, ni Dumas, eussent tenu très fort à l'intrigue ingénieuse.

Seulement, ils y étaient forcés. On ne saura jamais, ou plutôt on ne dira jamais assez combien fut victorieuse et maîtrisante l'influence de Scribe sur le théâtre français. Il avait appris à nouveau aux Français ce que c'est qu'une pièce bien articulée et qui se tient et qui marche comme un organisme, bien lié par la dépendance réciproque de ses parties. Et d'abord, c'est excellent, c'est un art très joli, dont ne médisent que ceux qui en sont incapables et dont se moquer est signe qu'on est un esprit très paresseux ou assez faux; ensuite et surtout, chez les Français, et même ailleurs, quand un public est habitué à cette adresse dramaturgique, elle lui devient pour un long temps absolument nécessaire. Elle est pour l'esprit une telle satisfaction, d'ordre inférieur, si l'on veut, mais si vive, qu'il ne peut

plus s'en passer, et qu'un art plus simple et plus naïf lui paraît puéril, ce qu'à vrai dire, il est souvent. Après un Scribe, tout dramatiste doit être un peu Scribe. Cela finit par se perdre, au moins par s'atténuer; mais cela dure. Il y a habitude prise.

Mon Dieu, c'est comme l'habitude prise de la poésie lyrique. Après Hugo, nous avons été trente ans, et c'est dire que nous y sommes encore, à trouver que tout ce qui n'était pas poésie lyrique n'était pas de la poésie. C'est une erreur. Il y a une poésie qui n'a absolument rien de lyrique et qui est charmante. Mais le pli est pris, et en voilà pour bien des années. Pour les successeurs de Scribe, tout de même.

Autre raison : l'habitude du théâtre est devenue beaucoup plus générale depuis le milieu du XIXe siècle, les théâtres s'étant extrêmement multipliés. Or, ce que j'appelle la dramaturgie, la technique théâtrale, l'art de la pièce bien faite, devient, quand un public va beaucoup au théâtre, une chose que le public sait lui-même, instinctivement, et sait très bien. A ce public-là, il devient impossible de servir des pièces maladroitement disposées.

Quand je lis le *Commentaire* de Voltaire sur Corneille, je remarque telle observation sur l'invraisemblance ou la maladresse d'une entrée, d'une sortie, d'une rencontre ou d'un propos tenu au moment où il ne devrait pas l'être, dont moi-même (et je puis dire « moi-même » sans ridicule, ayant fréquenté les théâtres assidûment depuis tant d'années), dont moi-même je ne me serais nullement avisé, et qui sont très justes. Qu'est-ce à dire? Que Voltaire, à soixante-dix ans, toujours entêté de théâtre, ayant, pendant un demi-siècle, vu jouer mille pièces, ayant un théâtre chez lui, auteur, acteur, metteur en scène, quand il lit une pièce, comme aussi quand il en fait une, la *voit*, la regarde jouée devant lui, la projette sur un théâtre imaginaire, mais d'une parfaite, d'une minutieuse netteté, condition, du reste, sans laquelle on n'est ni un dramatiste, ni un bon critique.

Or, un public très habitué à voir jouer finit par avoir quelque chose de ce sens dramatique, et tout défaut grave de composition le frappe, plus, vraiment, qu'il ne faudrait, dans une pièce qu'il voit jouer, le frappe même avant qu'il n'existe, car il le prévoit, souvent, et sent que l'auteur va

y tomber, qu'il est difficile qu'il n'y tombe pas, etc., etc.

Dans ces conditions, après un Scribe, et devant le public de 1850, les Augier et les Dumas étaient forcés d'avoir une habileté dramaturgique très éveillée et très surveillée, dont peut-être, personnellement, ils se seraient passés assez volontiers.

Autre caractère, secondaire celui-là, de la comédie du milieu du XIXe siècle. A cette époque, on dînait tôt, on se couchait assez tard déjà, on passait au théâtre une soirée qui, par conséquent, était assez longue, et l'on voulait, ceci, je ne sais vraiment pourquoi, qu'il n'y eût qu'une seule pièce pour tout le spectacle.

Quand je dis que je ne le sais pas, c'est que je ne le sais guère; mais j'en entrevois une raison. Le public est bien un peu paresseux. Or, il y a une partie du spectacle pendant laquelle il travaille; c'est l'exposition. Pendant l'exposition de la pièce, soit le premier acte pour une longue pièce, les premières scènes pour une pièce courte, il travaille; il a à se rendre compte de la situation, des parentages, des tenants et aboutissants, des noms des personnages, pour les reconnaître;

c'est très laborieux, quelquefois pénible. Or, si vous lui donnez trois pièces en une soirée, c'est trois fois ce travail-là que vous lui imposez. Il aime mieux ne le faire qu'une seule fois, au commencement d'une grande pièce, et, le reste du temps, ne se livrer qu'à son plaisir.

Pour ces raisons, ou pour d'autres, le public aimait, vers 1850, passer quatre heures au théâtre face à face avec une seule pièce. Par suite, les comédies de 1850 étaient très longues et extrêmement lentes, avec beaucoup de remplissages, pour leur permettre d'être longues. De là ces tirades, ces développements oratoires, ces « parabases », ou, pour beaucoup mieux dire, ces « chroniques », intercalées dans la trame de la pièce. Il fallait être un bon chroniqueur pour être dramatiste à cette époque ; et sachez bien que ces morceaux à effet, qui n'en font plus aucun sur nous, et que, maintenant, aux reprises, on a bien soin de retrancher, étaient extrêmement goûtés de nos pères et de nous-mêmes en notre jeunesse.

Et tels étaient donc les caractères de la comédie vers 1850 : une pièce très peu gaie, souvent très triste, peignant des caractères ou des mœurs, à prétentions philosophiques ou sociologiques, très

savamment charpentée et soutenue d'une intrigue compliquée, ornée ou surchargée de développements oratoires ou de digressions spirituelles.

Il est inutile d'ajouter que ce n'était pas une « comédie, » dans le sens qu'on a donné à ce mot depuis Plaute, ni, plus particulièrement, dans le sens qu'on a donné à ce mot depuis Corneille. Ni au XVIIe siècle, ni au XVIIIe siècle, ni dans la première moitié du XIXe, on n'avait vu de comédie sur ce modèle.

Une génération arriva, vers 1880, qui chercha autre chose, et qui, d'abord, comme c'est le caractère ordinaire des réactions en leurs débuts, chercha le contraire de tout cela.

Elle s'attaqua en premier lieu à ce qu'il y avait de plus solide, de plus heureux, de plus inattaquable, et à certains égards de meilleur, dans la comédie de 1850, à savoir à l'intrigue bien faite. C'est ce qui l'horripilait le plus dans le « théâtre d'hier ». Elle ne voulait plus d'intrigue du tout, ni de préparations, ni de composition, ni de logique dans le théâtre ; et comme Scribe était le représentant le plus qualifié de tout cela, « Mort à Scribe ! » fut le cri de guerre de cette école ; et il n'y eut pas pour elle d'autre qualité dramatique

appréciable que de ne pas ressembler à Scribe, ce qui ne laisse pas d'être trop facile.

Elle crut remarquer que le théâtre est la peinture de la vie, et qu'il n'y a pas de logique dans la vie; et c'était, pour commencer, une erreur colossale; car la vie est pleine de logique, au contraire; et neuf fois sur dix, ce qui est quelque chose, quand deux êtres humains se marient, par exemple, si on connaît leurs caractères, on peut prévoir très juste quelle sera leur vie, c'est-à-dire ce qui résultera de leurs caractères et de l'association de leurs caractères. Le théâtre, comme tout art, ne fait, en ce qu'il a de résumé et de ramassé, que présenter, en une logique plus formelle et plus apparente, la logique un peu cachée et un peu éparse des choses, et c'est cette logique plus accusée et plus symétrique qu'on appelle l'intrigue. Mais cette génération ne voulait pas d'intrigue et prétendait présenter aux spectateurs des « tranches de vie », mot qui fit fortune, rien n'étant, en France, plus vivifiant que le ridicule.

Et, tout de même, quoique avec moins d'âpreté, ils s'interdirent les tirades, les développements et les chroniques, sur quoi il n'y a pas lieu d'in-

sister, et de quoi l'on ne dira qu'une chose, c'est qu'il convient de les féliciter.

Et, encore, ils s'interdirent le mélange du comique et du tragique, en ce qu'ils s'interdirent (en général) l'exploitation de la sensibilité. Ils aimaient ne pas attendrir, de peur de rappeler « l'affreux mélo », et ils aimaient présenter froidement des êtres violemment ridicules ou odieux. De là le nom de « comédie méchante » qu'ils aimaient que l'on donnât au genre qu'ils introduisaient, et, en effet, leur comédie n'était souvent qu'un propos du *Méchant* de Gresset, mis plus ou moins adroitement en dialogue plus ou moins vraisemblable.

Et, enfin, ils s'interdirent même la peinture des caractères... En vérité, oui; car, d'une part, ils écartaient toute évolution de caractère, et, d'autre part, tout caractère complexe, et, d'autre part, toute analyse minutieuse de caractère.

Une évolution de caractère, triomphe des grands dramatistes, c'est un caractère qui n'est pas le même au commencement et à la fin de la pièce, et qui nous est présenté de telle sorte que nous nous expliquions parfaitement pourquoi il n'est pas le même à la fin qu'au commencement et par

où il a passé pour changer ainsi. Or, les personnages de la comédie de 1880 n'avaient qu'un caractère, toujours le même, étaient pris et serrés dans ce caractère comme un Terme dans sa gaine. Ils ne se modifiaient aucunement. Ils étaient ultra classiques. « Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord », jamais ce précepte d'Horace et de Boileau n'a été observé et appliqué aussi rigoureusement que par l'école du Théâtre Libre.

De plus, si leurs caractères n'étaient pas évolutifs, encore moins ils étaient complexes. Un caractère, dans la réalité, est la combinaison, et en beaucoup de moments le conflit, par conséquent, de plusieurs tendances très différentes; et le théâtre est bien forcé de simplifier cela; mais il ressemble d'autant plus à la vie qu'il le simplifie moins, et qu'il réussit, avec clarté, à nous présenter un caractère qui n'est pas réduit à une seule et unique passion. Le danger est grand qu'un caractère complexe, au théâtre, soit un caractère vague; mais c'est précisément l'art du dramatiste d'atteindre à cette fin en évitant cet écueil. Les auteurs du Théâtre Libre ne songeaient même pas à atteindre cet objet ni à se le

proposer. Sous l'influence de M. Emile Zola, qui a toujours cru qu'un caractère est une passion unique, ils ne s'attachaient qu'à peindre cette unique passion et en la montrant tout de suite dans toute la force jusqu'où elle pouvait aller. Et leurs caractères étaient simples comme ils étaient immuables; et leur théâtre était élémentaire comme il était immobile.

Et enfin, même en réduisant un caractère à une passion, on peut encore analyser cette passion, en montrer les nuances, en décomposer les éléments, en rechercher et en découvrir les racines, bref, faire sur cette passion tout le travail de l'anatomiste, et sans doute ce ne sera qu'une œuvre de moraliste ; ce ne sera guère vivant ; ce ne sera pas du théâtre ; mais ce pourra être intéressant. C'est ce que les auteurs du Théâtre libre ne faisaient pas ou ne faisaient guère; et les caractères qu'ils prétendaient nous offrir étaient aussi superficiels qu'ils étaient simples et qu'ils étaient immuables.

C'est ce qui me faisait dire que non pas même la peinture des caractères n'était une chose que les dramatistes de 1880 eussent conservée du théâtre de leurs aînés.

— Ils n'en avaient donc rien gardé du tout? Alors qu'était leur théâtre? — Il était une satire dialoguée, rien de plus, absolument rien de plus. Il avisait un travers, le représentait en caricature, en charge énorme, et remplissait l'esprit du spectateur du mauvais plaisir de le contempler. Il n'y avait pas autre chose. Le Théâtre libre fut la régression la plus étonnante du théâtre comique vers sa forme (supposée) la plus élémentaire et la plus primitive.

Et pourtant il fut utile. Voici en quoi. Il n'avait absolument que des qualités négatives. Mais au début des réactions il faut, le plus souvent, se contenter de négations, et, effectivement, pendant un temps très court, on se contente de négations. On était fatigué du théâtre de 1850, à tort sans doute; mais on en était fatigué parce qu'on était fatigué, et cette raison est suffisante. Il faut être fatigué des meilleures choses, pour que ce ne soit pas toujours la même chose. On était las du théâtre de 1850 et l'on savait gré, un peu au moins, au théâtre de 1880 non pas de ce qu'il donnât quelque chose, mais de ce qu'il ne donnât plus le théâtre de 1850. Tous les éloges que l'on accordait au Théâtre libre étaient des

éloges négatifs, comme il l'était lui-même. On disait : « A la bonne heure ! au moins, ce n'est pas du Scribe ! A la bonne heure ! au moins, ce ne sont pas les lenteurs d'Augier ! A la bonne heure ! au moins, ce ne sont pas les thèses paradoxales de Dumas ! A la bonne heure ! au moins, ce n'est pas la prestidigitation de Sardou ! » — Toutes approbations que je résumais par ce vers :

A la bonne heure ! au moins, ce n'est pas du théâtre !

A quoi l'on ne laissait pas de me répondre : « Parfaitement ! C'est déjà un bon point que ce ne soit pas du théâtre ! »

Au fond il n'y avait pas seulement de la lassi tude et de la satiété dans cet état d'esprit. Augier, Dumas, Sardou mis à part et respectés pour ce qu'ils avaient donné d'excellent au théâtre, on était un peu bien excédé des fournisseurs ordinaires du théâtre, leurs élèves indignes, qui ne savaient mettre dans une pièce uniquement que de l'habileté dramatique et qui ne savaient faire uniquement que des vaudevilles ou des mélodrames, choses différentes par le ton et identiques en leur fond. On sentait bien qu'une révolution qui ferait table rase de l'habileté dramatique,

d'abord se contenterait de cette destruction, ensuite forcerait les auteurs à mettre dans leur pièce autre chose que cette habileté et à ne plus se contenter du métier.

Ainsi le Théâtre Libre avait son utilité. Il déshabituait le public de la pièce bien faite; mais devait l'amener insensiblement à avoir d'autres exigences et à chercher ailleurs son plaisir. On a rapporté ce dialogue, vrai ou supposé, d'un vieux routier de théâtre avec un débutant qui applaudissait à tout rompre aux premières pièces du Théâtre Libre : « Tais-toi donc! Ces gens-là nous ôtent le pain de la bouche!

— Pourquoi donc ?

— Quand il ne suffira plus de livrer au public une pièce bien faite, je suis perdu, et toi aussi !

— Parce que ?

— Parce qu'il faudra y mettre du talent ».

Evidemment. Et c'est ce qui est arrivé. Au bout de dix ans le public est devenu à peu près indifférent à la pièce qui n'est que bien composée et habilement agencée. Il l'écoute sans ennui; mais sans plaisir. Il dit : « Ce n'est pas mal fait » et songe à autre chose. Il lui faut maintenant moins de métier et plus de talent, ou au-

tant de métier, car il s'en accommode très bien, mais plus de talent, de sorte qu'il est beaucoup plus difficile qu'en 1850 et surtout en 1840. Un Scribe passerait aujourd'hui presque inaperçu.

D'autre part, un certain goût de rapidité et de désinvolture est parfaitement sensible dans le public. La principale cause de cela c'est qu'il vient plus tard au théâtre et aime à s'en aller aussi tôt qu'autrefois. On ne peut guère le tenir avant neuf heures, ni le retenir après minuit. Après minuit il est inquiet. Il songe ou à la voiture difficile à trouver ou à l'omnibus qui aura cessé de rouler. Car, le théâtre étant un plaisir assez coûteux, le spectateur ne dédaigne point du tout, en ayant recours au char populaire, de diminuer les frais accessoires ; et je vois beaucoup de gens bien mis dans les tramways de minuit à minuit et demi.— Et puis l'habitude est prise pour longtemps encore. Minuit est une limite qui a quelque chose de consacré et presque de solennel, et si l'on admet que l'on reste au théâtre pour écouter un dernier acte qui a commencé à minuit moins cinq, on n'admet pas que minuit vous surprenne au milieu d'un entr'acte, et que le rideau menace de ne se relever qu'à minuit et

quart. Les théâtres savent tous que dans ce dernier cas il n'y a pas de dernier acte si beau qu'il puisse être écouté avec faveur.

Donc, la durée actuelle d'un spectacle français est de trois heures. On peut, pendant ce laps de temps, représenter une pièce assez longue, mais non pas autant que l'était *Maître Guérin* ou le *Duc Job*. La pièce moderne doit être presque aussi courte que l'était la pièce du XVIIe siècle ou du XVIIIe. Donc, plus de brillants et longs remplissages, plus de dissertations, plus de parabases, plus de chroniques, plus de couplet des « pêches à quinze sous ». La pièce moderne s'est débarrassée des *impedimenta* qui étaient une partie de sa solennité et de son appareil.

Le mélange du comique et du tragique a beaucoup moins complètement passé de mode. Cependant, il est très visible que le public, quoique toujours très accommodant, et avec raison, sur ce point, quoique toujours tombant d'accord que la comédie doit avoir une très grande élasticité, compréhensivité et liberté dans ses allures, néanmoins revient un peu, sinon à la distinction des genres, dont, après tout, il se moque bien, du moins à l'unité d'impression, qui ne cessera

jamais d'être une loi de l'art. Il aime assez que le ton général d'une pièce de théâtre soit le même. Je déteste, personnellement, entendre dire autour de moi : « Ah ! voilà que nous tombons dans le vaudeville !... Ah ! nous tombons en plein mélodrame ! » Je dis : « Pourquoi non ? Il s'agit de savoir si nous y tombons naturellement, et ce n'est pas le cas de dire : « Quand on tombe, on ne tombe jamais bien ». Il s'agit ensuite de savoir, si, tout compte fait, l'auteur nous laissera sur une impression qui ait une certaine unité, et c'est ce que nous ne saurons qu'à la fin de la pièce ». — Il n'en est pas moins que ces protestations contre lesquelles je proteste, je les entends souvent et que dans une certaine mesure, les auteurs feront très bien d'en tenir compte.

J'ai un remords à cet égard. Dans cet admirable *Cyrano de Bergerac*, que, du reste, on ne me reprochera pas d'avoir déprécié, j'ai été choqué du quatrième acte, et, sur le coup de la première impression, j'ai dit le lendemain : « Au quatrième acte, nous tombons dans la pièce de cirque ». Impression immédiate, instantanée, de laquelle, rendant compte de la pièce tout entière, je n'aurais pas dû me souvenir. Qu'une pièce

romanesque, et de cape et d'épée, tombe à un moment donné dans la pièce de cirque, c'est son droit, c'est sa destinée, c'est naturel, et il suffit qu'elle n'y reste pas, qu'elle ne fasse que traverser cette région, et qu'elle nous laisse, au baisser du rideau, sur l'impression générale d'une charmante pièce romanesque. J'avais tort. Il n'est pas moins vrai que la dissonance, au moment où elle s'est produite, m'avait choqué, et non pas moi seul. Le public français de notre temps, non seulement veut une unité générale d'impression, en quoi il a évidemment raison, mais est sensible même aux dissonances passagères, en quoi presque il a tort, mais à quoi les auteurs devront faire encore attention.

La comédie-drame ou le drame-comédie de 1850, très digne d'être défendu, n'est donc pas, cependant, tout à fait dans les goûts du public actuel.

Et j'en dirais autant, plus encore, sans craindre, malgré les apparences, de me tromper trop fort, de la pièce à thèse. Soyez sûr que le public ne la repousse point précisément; mais n'y croit plus. J'ai certainement peur de prendre mes théories pour le sentiment du public. Cependant je crois être assez capable de me détacher de moi-

même pour ne pas tomber dans cette sottise. Je crois, personnellement, que le théâtre à idées est une idée fausse et que le théâtre sera toujours le théâtre à passions et non pas autre chose, et que jamais il n'exprimera les idées qu'en tant que devenues passions, et que c'est précisément pour cela qu'il sera toujours le plus mauvais instrument du monde à exprimer des idées. Je crois cela ; mais je crois aussi que le public en a le sentiment vague et l'intuition, confuse, mais assez forte. De deux choses l'une, et il y en a sans doute une troisième que mon contradicteur découvrira ; mais, à considérer le plus grand nombre des cas, de deux choses l'une : ou la thèse est présentée par un personnage de sens froid, bon moraliste et bon logicien, Thouvenin, dans *Denise;* où elle est présentée par un personnage passionné, qui a un intérêt à ce qu'elle soit juste et approuvée. — Dans le premier cas, nous sommes en présence d'un rôle de raisonneur, et il est incontestable que le public qui aimait fort ces rôles autrefois, ne les aime plus guère et a, à leur endroit, comme une manière de défiance. — Dans le second cas, nous sommes en présence d'un personnage qui est trop intéressé

où il a passé pour changer ainsi. Or, les personnages de la comédie de 1880 n'avaient qu'un caractère, toujours le même, étaient pris et serrés dans ce caractère comme un Terme dans sa gaîne. Ils ne se modifiaient aucunement. Ils étaient ultra classiques. « Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord », jamais ce précepte d'Horace et de Boileau n'a été observé et appliqué aussi rigoureusement que par l'école du Théâtre Libre.

De plus, si leurs caractères n'étaient pas évolutifs, encore moins ils étaient complexes. Un caractère, dans la réalité, est la combinaison, et en beaucoup de moments le conflit, par conséquent, de plusieurs tendances très différentes; et le théâtre est bien forcé de simplifier cela; mais il ressemble d'autant plus à la vie qu'il le simplie moins, et qu'il réussit, avec clarté, à nous présenter un caractère qui n'est pas réduit à une seule et unique passion. Le danger est grand qu'un caractère complexe, au théâtre, soit un caractère vague; mais c'est précisément l'art du dramatiste d'atteindre à cette fin en évitant cet écueil. Les auteurs du Théâtre Libre ne songeaient même pas à atteindre cet objet ni à se le

proposer. Sous l'influence de M. Emile Zola, qui a toujours cru qu'un caractère est une passion unique, ils ne s'attachaient qu'à peindre cette unique passion et en la montrant tout de suite dans toute la force jusqu'où elle pouvait aller. Et leurs caractères étaient simples comme ils étaient immuables; et leur théâtre était élémentaire comme il était immobile.

Et enfin, même en réduisant un caractère à une passion, on peut encore analyser cette passion, en montrer les nuances, en décomposer les éléments, en rechercher et en découvrir les racines, bref, faire sur cette passion tout le travail de l'anatomiste, et sans doute ce ne sera qu'une œuvre de moraliste ; ce ne sera guère vivant ; ce ne sera pas du théâtre ; mais ce pourra être intéressant. C'est ce que les auteurs du Théâtre libre ne faisaient pas ou ne faisaient guère; et les caractères qu'ils prétendaient nous offrir étaient aussi superficiels qu'ils étaient simples et qu'ils étaient immuables.

C'est ce qui me faisait dire que non pas même la peinture des caractères n'était une chose que les dramatistes de 1880 eussent conservée du théâtre de leurs aînés.

— Ils n'en avaient donc rien gardé du tout? Alors qu'était leur théâtre? — Il était une satire dialoguée, rien de plus, absolument rien de plus. Il avisait un travers, le représentait en caricature, en charge énorme, et remplissait l'esprit du spectateur du mauvais plaisir de le contempler. Il n'y avait pas autre chose. Le Théâtre libre fut la régression la plus étonnante du théâtre comique vers sa forme (supposée) la plus élémentaire et la plus primitive.

Et pourtant il fut utile. Voici en quoi. Il n'avait absolument que des qualités négatives. Mais au début des réactions il faut, le plus souvent, se contenter de négations, et, effectivement, pendant un temps très court, on se contente de négations. On était fatigué du théâtre de 1850, à tort sans doute; mais on en était fatigué parce qu'on était fatigué, et cette raison est suffisante. Il faut être fatigué des meilleures choses, pour que ce ne soit pas toujours la même chose. On était las du théâtre de 1850 et l'on savait gré, un peu au moins, au théâtre de 1880 non pas de ce qu'il donnât quelque chose, mais de ce qu'il ne donnât plus le théâtre de 1850. Tous les éloges que l'on accordait au Théâtre libre étaient des

éloges négatifs, comme il l'était lui-même. On disait : « A la bonne heure ! au moins, ce n'est pas du Scribe ! A la bonne heure ! au moins, ce ne sont pas les lenteurs d'Augier ! A la bonne heure ! au moins, ce ne sont pas les thèses paradoxales de Dumas ! A la bonne heure ! au moins, ce n'est pas la prestidigitation de Sardou ! » — Toutes approbations que je résumais par ce vers :

A la bonne heure ! au moins, ce n'est pas du théâtre !

A quoi l'on ne laissait pas de me répondre : « Parfaitement ! C'est déjà un bon point que ce ne soit pas du théâtre ! »

Au fond il n'y avait pas seulement de la lassitude et de la satiété dans cet état d'esprit. Augier, Dumas, Sardou mis à part et respectés pour ce qu'ils avaient donné d'excellent au théâtre, on était un peu bien excédé des fournisseurs ordinaires du théâtre, leurs élèves indignes, qui ne savaient mettre dans une pièce uniquement que de l'habileté dramatique et qui ne savaient faire uniquement que des vaudevilles ou des mélodrames, choses différentes par le ton et identiques en leur fond. On sentait bien qu'une révolution qui ferait table rase de l'habileté dramatique,

d'abord se contenterait de cette destruction, ensuite forcerait les auteurs à mettre dans leur pièce autre chose que cette habileté et à ne plus se contenter du métier.

Ainsi le Théâtre Libre avait son utilité. Il déshabituait le public de la pièce bien faite; mais devait l'amener insensiblement à avoir d'autres exigences et à chercher ailleurs son plaisir. On a rapporté ce dialogue, vrai ou supposé, d'un vieux routier de théâtre avec un débutant qui applaudissait à tout rompre aux premières pièces du Théâtre Libre : « Tais-toi donc! Ces gens-là nous ôtent le pain de la bouche!

— Pourquoi donc ?

— Quand il ne suffira plus de livrer au public une pièce bien faite, je suis perdu, et toi aussi !

— Parce que ?

— Parce qu'il faudra y mettre du talent ».

Evidemment. Et c'est ce qui est arrivé. Au bout de dix ans le public est devenu à peu près indifférent à la pièce qui n'est que bien composée et habilement agencée. Il l'écoute sans ennui; mais sans plaisir. Il dit : « Ce n'est pas mal fait » et songe à autre chose. Il lui faut maintenant moins de métier et plus de talent, ou au-

tant de métier, car il s'en accommode très bien, mais plus de talent, de sorte qu'il est beaucoup plus difficile qu'en 1850 et surtout en 1840. Un Scribe passerait aujourd'hui presque inaperçu.

D'autre part, un certain goût de rapidité et de désinvolture est parfaitement sensible dans le public. La principale cause de cela c'est qu'il vient plus tard au théâtre et aime à s'en aller aussi tôt qu'autrefois. On ne peut guère le tenir avant neuf heures, ni le retenir après minuit. Après minuit il est inquiet. Il songe ou à la voiture difficile à trouver ou à l'omnibus qui aura cessé de rouler. Car, le théâtre étant un plaisir assez coûteux, le spectateur ne dédaigne point du tout, en ayant recours au char populaire, de diminuer les frais accessoires ; et je vois beaucoup de gens bien mis dans les tramways de minuit à minuit et demi. — Et puis l'habitude est prise pour longtemps encore. Minuit est une limite qui a quelque chose de consacré et presque de solennel, et si l'on admet que l'on reste au théâtre pour écouter un dernier acte qui a commencé à minuit moins cinq, on n'admet pas que minuit vous surprenne au milieu d'un entr'acte, et que le rideau menace de ne se relever qu'à minuit et

quart. Les théâtres savent tous que dans ce dernier cas il n'y a pas de dernier acte si beau qu'il puisse être écouté avec faveur.

Donc, la durée actuelle d'un spectacle français est de trois heures. On peut, pendant ce laps de temps, représenter une pièce assez longue, mais non pas autant que l'était *Maître Guérin* ou le *Duc Job*. La pièce moderne doit être presque aussi courte que l'était la pièce du XVIIe siècle ou du XVIIIe. Donc, plus de brillants et longs remplissages, plus de dissertations, plus de parabases, plus de chroniques, plus de couplet des « pêches à quinze sous ». La pièce moderne s'est débarrassée des *impedimenta* qui étaient une partie de sa solennité et de son appareil.

Le mélange du comique et du tragique a beaucoup moins complètement passé de mode. Cependant, il est très visible que le public, quoique toujours très accommodant, et avec raison, sur ce point, quoique toujours tombant d'accord que la comédie doit avoir une très grande élasticité, compréhensivité et liberté dans ses allures, néanmoins revient un peu, sinon à la distinction des genres, dont, après tout, il se moque bien, du moins à l'unité d'impression, qui ne cessera

jamais d'être une loi de l'art. Il aime assez que le ton général d'une pièce de théâtre soit le même. Je déteste, personnellement, entendre dire autour de moi : « Ah ! voilà que nous tombons dans le vaudeville !... Ah ! nous tombons en plein mélodrame ! » Je dis : « Pourquoi non ? Il s'agit de savoir si nous y tombons naturellement, et ce n'est pas le cas de dire : « Quand on tombe, on ne tombe jamais bien ». Il s'agit ensuite de savoir, si, tout compte fait, l'auteur nous laissera sur une impression qui ait une certaine unité, et c'est ce que nous ne saurons qu'à la fin de la pièce ». — Il n'en est pas moins que ces protestations contre lesquelles je proteste, je les entends souvent et que dans une certaine mesure, les auteurs feront très bien d'en tenir compte.

J'ai un remords à cet égard. Dans cet admirable *Cyrano de Bergerac*, que, du reste, on ne me reprochera pas d'avoir déprécié, j'ai été choqué du quatrième acte, et, sur le coup de la première impression, j'ai dit le lendemain : « Au quatrième acte, nous tombons dans la pièce de cirque ». Impression immédiate, instantanée, de laquelle, rendant compte de la pièce tout entière, je n'aurais pas dû me souvenir. Qu'une pièce

romanesque, et de cape et d'épée, tombe à un moment donné dans la pièce de cirque, c'est son droit, c'est sa destinée, c'est naturel, et il suffit qu'elle n'y reste pas, qu'elle ne fasse que traverser cette région, et qu'elle nous laisse, au baisser du rideau, sur l'impression générale d'une charmante pièce romanesque. J'avais tort. Il n'est pas moins vrai que la dissonance, au moment où elle s'est produite, m'avait choqué, et non pas moi seul. Le public français de notre temps, non seulement veut une unité générale d'impression, en quoi il a évidemment raison, mais est sensible même aux dissonances passagères, en quoi presque il a tort, mais à quoi les auteurs devront faire encore attention.

La comédie-drame ou le drame-comédie de 1850, très digne d'être défendu, n'est donc pas, cependant, tout à fait dans les goûts du public actuel.

Et j'en dirais autant, plus encore, sans craindre, malgré les apparences, de me tromper trop fort, de la pièce à thèse. Soyez sûr que le public ne la repousse point précisément ; mais n'y croit plus. J'ai certainement peur de prendre mes théories pour le sentiment du public. Cependant je crois être assez capable de me détacher de moi-

même pour ne pas tomber dans cette sottise. Je crois, personnellement, que le théâtre à idées est une idée fausse et que le théâtre sera toujours le théâtre à passions et non pas autre chose, et que jamais il n'exprimera les idées qu'en tant que devenues passions, et que c'est précisément pour cela qu'il sera toujours le plus mauvais instrument du monde à exprimer des idées. Je crois cela ; mais je crois aussi que le public en a le sentiment vague et l'intuition, confuse, mais assez forte. De deux choses l'une, et il y en a sans doute une troisième que mon contradicteur découvrira ; mais, à considérer le plus grand nombre des cas, de deux choses l'une : ou la thèse est présentée par un personnage de sens froid, bon moraliste et bon logicien, Thouvenin, dans *Denise;* où elle est présentée par un personnage passionné, qui a un intérêt à ce qu'elle soit juste et approuvée. — Dans le premier cas, nous sommes en présence d'un rôle de raisonneur, et il est incontestable que le public qui aimait fort ces rôles autrefois, ne les aime plus guère et a, à leur endroit, comme une manière de défiance. — Dans le second cas, nous sommes en présence d'un personnage qui est trop intéressé

dans la question pour que, comme théoricien, comme professeur d'une doctrine, comme avocat d'une thèse, il fasse sur nous une grande impression. Dans ce cas-là, il me semble que nous le décomposons (madame de Raguais dans la *Loi de l'homme*). Ce que celle-ci dit comme femme passionnée, nous l'approuvons pleinement : elle dit ce qu'elle doit dire, ce qu'il est naturel qu'elle dise. Ce qu'elle dit comme thèse, ce qu'elle dit à titre de porte-parole de l'auteur, nous n'en tenons pas grand compte, parce que nous l'attribuons encore en partie à sa passion. Et ainsi l'autorité que l'auteur voudrait qu'eût sa thèse, il la lui a ôtée d'avance en la mettant dans la bouche d'une personne passionnée ; et ce qui est passion reste, et ce qui est idée, tombe, ou porte peu.

On voit que dans les deux cas supposés, la thèse au théâtre a peu de force. Je crois que le public n'y apporte pas beaucoup d'attention et vient trop au théâtre à dessein d'être ému, pour qu'il y vienne à dessein de s'instruire. Dans une mesure qu'il n'est pas très facile de fixer, mais dans une certaine mesure, qui est grande, la pièce à thèse est instinctivement écartée par le public français contemporain.

Une comédie courte et dépouillée ; une comédie d'une intrigue très simple ; une comédie d'où le mélange du comique et du tragique soit à peu près écarté ; une comédie qui ne soit pas ou qui ne soit que dans une proportion très faible, une pièce à thèse ; si c'est là ce que le public désire aujourd'hui, ce qu'il désire, c'est la comédie française classique telle qu'elle a existé depuis Corneille jusqu'à Scribe.

Et il n'est pas douteux pour moi que ce ne soit précisément ce que les auteurs comiques contemporains lui donnent. Une étonnante pléiade de charmants auteurs comiques (et si je dis pléiade, c'est précisément parce que j'en compte sept ; seulement, je me garde bien de les énumérer, parce que ma liste en laisserait dehors deux ou trois que je ne veux pas désobliger et qui, si je la laisse anonyme, s'y rangeront tout naturellement), une pléiade vraiment extraordinaire, telle qu'il me semble qu'il n'y en a jamais eu une à aucune époque dramatique, donne en ce moment à la comédie française un regain inattendu de gloire. Or, sauf les différences de forme et de ton, elle fait la comédie exactement comme on la faisait avant Scribe, comme on la faisait au

commencement du XIXe siècle, au XVIIIe siècle et au XVIIe siècle, Molière mis à part, pour cause d'incomparable grandeur.

Elle a retrouvé, sans la chercher, la tradition. Elle est éminemment française. Sa comédie n'est pas un drame et n'a point d'analogie, même lointaine et apparente, comme en ont Augier, Dumas fils et Sardou, avec la tragédie bourgeoise de 1750. Sa comédie n'est point une satire, une satire proprement dite et exclusivement une satire. Sa comédie n'est point un vaudeville, et même, à mon gré, s'écarte par trop du vaudeville et ne se donne pas assez la peine d'être ingénieusement disposée ; et il y a une distance entre ne savoir que le métier et le mépriser jusqu'à se placer en dehors des conditions nécessaires de l'art dramatique.

Enfin, sa comédie est une comédie.

Cette école, ou plutôt ce groupe, fait très belle figure déjà dans notre histoire littéraire. Il me semble appelé à de très glorieuses destinées. Tout ami des lettres et tout patriote doit s'en réjouir. Je n'ai que très peu de conseils à lui donner : éviter la polémique, qui est très peu à sa place au théâtre ; — mépriser moins les habiletés

dramatiques qui sont choses auxquelles il est honteux de devoir le succès quand on n'a qu'elles ; mais qui sont la solide armature où une pièce, bonne par toute autre chose, s'appuie et par où elle se soutient ; — ne pas croire, ce que quelques-uns ont peut-être tendance à penser, qu'il suffise pour écrire une pièce de théâtre d'avoir de l'esprit ; mais être persuadé qu'ici comme ailleurs, l'esprit sert à tout et ne suffit à rien...

Et dans tous les cas, même telle qu'elle est, la comédie française contemporaine, est une chose à quoi l'Europe tout entière serait très embarrassée d'opposer ou de comparer quoique ce soit venant d'elle. Ceci ne nous doit être qu'une consolation, et bien modeste. Mais encore il y a que c'en est une.

EMILE FAGUET.

LES
ANNALES DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1897 — disons-le tout de suite — est l'année des *Maîtres Chanteurs*, dont l'éclatant et durable succès remplira triomphalement les deux derniers mois. *Messidor*, de MM. Zola et Bruneau, et le ballet de l'*Etoile*, de MM. Aderer et Wormser, sont les deux ouvrages inédits que nous a donnés l'Opéra : le second, dans son genre léger, infiniment plus heureux que le premier, peut-être trop prôné à l'avance comme une production sensationnelle.

3 JANVIER. — Premier concert dont le programme (répété le 10 janvier) comprend : l'audition d'une symphonie inédite de M. Paul Dukas ; une sélection de *Pâris et Hélène* de Gluck, interprétée par Mmes Caron, Adams, Beauvais et les chœurs ; le prologue du *Méphistophélès*, de Boïto,

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1897 — disons-le tout de suite — est l'année des *Maîtres Chanteurs*, dont l'éclatant et durable succès remplira triomphalement les deux derniers mois. *Messidor*, de MM. Zola et Bruneau, et le ballet de l'*Etoile*, de MM. Aderer et Wormser, sont les deux ouvrages inédits que nous a donnés l'Opéra : le second, dans son genre léger, infiniment plus heureux que le premier, peut-être trop prôné à l'avance comme une production sensationnelle.

3 JANVIER. — Premier concert dont le programme (répété le 10 janvier) comprend : l'audition d'une symphonie inédite de M. Paul Dukas ; une sélection de *Pâris et Hélène* de Gluck, interprétée par Mmes Caron, Adams, Beauvais et les chœurs ; le prologue du *Méphistophélès*, de Boïto,

avec M. Delmas et les chœurs ; enfin, les danses de *Don Juan*, exécutées par Mlles Hirsch, Désiré, Lobstein, Chabot, Sandrini, Piodi, Salle, Invernizzi, Torri et Robin.

Le *Méphistophélès*, de Boïto, — M. Gailhard est grand ami de l'auteur et a beaucoup chanté l'ouvrage à Londres — a subi des fortunes diverses. Outrageusement sifflé il y a vingt-cinq ans à la Scala de Milan, frénétiquement acclamé, depuis lors, après quelques retouches, dans toute l'Italie, en Russie et en Angleterre, refusé à Paris par toutes les directions de théâtre, il obtint un éclatant succès au mois de janvier 1883 à la Monnaie de Bruxelles où nous allâmes l'entendre. C'est, en effet, très beau, ou tout au moins très saisissant, ce *Méphistophélès*, et l'homme qui a écrit cela, poème et musique, n'est certes pas le premier venu. L'opéra de Boïto s'ouvre par un prologue qui se passe dans le ciel, et qui est chanté par les phalanges célestes, invisibles dans les nuées, les chérubins, le chœur mystique. « Connais-tu Faust ? » dit le chœur à Méphistophélès, qui est seul, dans l'ombre, les pieds posés sur un pan de son manteau. « Je suis sûr de l'avoir bientôt dans mes filets », répond le tentateur qui disparaît. La psalmodie des chérubins, puis la reprise en tutti du majestueux et puissant chœur d'introduction par toutes les phalanges qui chantent : « Gloire à Dieu, Seigneur du ciel, des chérubins et des anges » font de ce prologue une des pages maîtresses de l'ouvrage. Il a produit à l'Opéra une vive impression. Il nous semble pourtant que Delmas — le

si remarquable Leporello de *Don Juan* — n'a pas donné à la partie de Méphistophélès la vigueur d'accent qu'y mettait, à Bruxelles, l'excellent Gresse, son camarade d'aujourd'hui. L'intérêt principal du concert se portait sur la première audition de ce prologue de *Méphistophélès*. Le programme se complétait fort heureusement avec Gluck et Mozart. Mme Rose Caron nous chantait, en grande artiste qu'elle est, des fragments de *Pâris et Hélène ;* le ballet de *Don Juan*, formé, comme vous savez, de divers fragments de symphonies ou quatuors du maître, dansé dans le somptueux décor de Carpezat et dans les jolis costumes de Bianchini, a valu à Mlles Hirsch, Désiré, Chabot, Lobstein et Sandrini leur succès habituel. — Nous glisserons, si vous le voulez bien, sur la symphonie, un peu touffue, de M. Dukas, que les abonnés ont d'ailleurs accueillie plutôt froidement...

18 JANVIER. — Mme Carrère chante aux lieu et place de Mlle Berthet, indisposée, le rôle de Zerline de *Don Juan*. Le public fait à la charmante artiste un succès très mérité.

24 JANVIER. — Le programme du 3e concert (répété le 31 janvier) comprend : le prélude de *Rédemption*, de César Franck ; les fragments de *Ping Sin*, de M. Henri Maréchal, interprétés, sous la direction de l'auteur, par Mlle Loventz, MM. Gautier, Bartet et Fournets ; un *Concerto-féerie*, de M. Félix Galey, avec Mlle Legault dans la Voix et M. Th. Laforge dans le solo de violon ; *Vénus et Adonis*, de M. Xavier Leroux, scène lyrique

romanesque, et de cape et d'épée, tombe à un moment donné dans la pièce de cirque, c'est son droit, c'est sa destinée, c'est naturel, et il suffit qu'elle n'y reste pas, qu'elle ne fasse que traverser cette région, et qu'elle nous laisse, au baisser du rideau, sur l'impression générale d'une charmante pièce romanesque. J'avais tort. Il n'est pas moins vrai que la dissonance, au moment où elle s'est produite, m'avait choqué, et non pas moi seul. Le public français de notre temps, non seulement veut une unité générale d'impression, en quoi il a évidemment raison, mais est sensible même aux dissonances passagères, en quoi presque il a tort, mais à quoi les auteurs devront faire encore attention.

La comédie-drame ou le drame-comédie de 1850, très digne d'être défendu, n'est donc pas, cependant, tout à fait dans les goûts du public actuel.

Et j'en dirais autant, plus encore, sans craindre, malgré les apparences, de me tromper trop fort, de la pièce à thèse. Soyez sûr que le public ne la repousse point précisément; mais n'y croit plus. J'ai certainement peur de prendre mes théories pour le sentiment du public. Cependant je crois être assez capable de me détacher de moi-

même pour ne pas tomber dans cette sottise. Je crois, personnellement, que le théâtre à idées est une idée fausse et que le théâtre sera toujours le théâtre à passions et non pas autre chose, et que jamais il n'exprimera les idées qu'en tant que devenues passions, et que c'est précisément pour cela qu'il sera toujours le plus mauvais instrument du monde à exprimer des idées. Je crois cela ; mais je crois aussi que le public en a le sentiment vague et l'intuition, confuse, mais assez forte. De deux choses l'une, et il y en a sans doute une troisième que mon contradicteur découvrira ; mais, à considérer le plus grand nombre des cas, de deux choses l'une : ou la thèse est présentée par un personnage de sens froid, bon moraliste et bon logicien, Thouvenin, dans *Denise ;* où elle est présentée par un personnage passionné, qui a un intérêt à ce qu'elle soit juste et approuvée. — Dans le premier cas, nous sommes en présence d'un rôle de raisonneur, et il est incontestable que le public qui aimait fort ces rôles autrefois, ne les aime plus guère et a, à leur endroit, comme une manière de défiance. — Dans le second cas, nous sommes en présence d'un personnage qui est trop intéressé

dans la question pour que, comme théoricien, comme professeur d'une doctrine, comme avocat d'une thèse, il fasse sur nous une grande impression. Dans ce cas-là, il me semble que nous le décomposons (madame de Raguais dans la *Loi de l'homme*). Ce que celle-ci dit comme femme passionnée, nous l'approuvons pleinement : elle dit ce qu'elle doit dire, ce qu'il est naturel qu'elle dise. Ce qu'elle dit comme thèse, ce qu'elle dit à titre de porte-parole de l'auteur, nous n'en tenons pas grand compte, parce que nous l'attribuons encore en partie à sa passion. Et ainsi l'autorité que l'auteur voudrait qu'eût sa thèse, il la lui a ôtée d'avance en la mettant dans la bouche d'une personne passionnée ; et ce qui est passion reste, et ce qui est idée, tombe, ou porte peu.

On voit que dans les deux cas supposés, la thèse au théâtre a peu de force. Je crois que le public n'y apporte pas beaucoup d'attention et vient trop au théâtre à dessein d'être ému, pour qu'il y vienne à dessein de s'instruire. Dans une mesure qu'il n'est pas très facile de fixer, mais dans une certaine mesure, qui est grande, la pièce à thèse est instinctivement écartée par le public français contemporain.

Une comédie courte et dépouillée; une comédie d'une intrigue très simple; une comédie d'où le mélange du comique et du tragique soit à peu près écarté; une comédie qui ne soit pas ou qui ne soit que dans une proportion très faible, une pièce à thèse; si c'est là ce que le public désire aujourd'hui, ce qu'il désire, c'est la comédie française classique telle qu'elle a existé depuis Corneille jusqu'à Scribe.

Et il n'est pas douteux pour moi que ce ne soit précisément ce que les auteurs comiques contemporains lui donnent. Une étonnante pléiade de charmants auteurs comiques (et si je dis pléiade, c'est précisément parce que j'en compte sept; seulement, je me garde bien de les énumérer, parce que ma liste en laisserait dehors deux ou trois que je ne veux pas désobliger et qui, si je la laisse anonyme, s'y rangeront tout naturellement), une pléiade vraiment extraordinaire, telle qu'il me semble qu'il n'y en a jamais eu une à aucune époque dramatique, donne en ce moment à la comédie française un regain inattendu de gloire. Or, sauf les différences de forme et de ton, elle fait la comédie exactement comme on la faisait avant Scribe, comme on la faisait au

commencement du XIXe siècle, au XVIIIe siècle et au XVIIe siècle, Molière mis à part, pour cause d'incomparable grandeur.

Elle a retrouvé, sans la chercher, la tradition. Elle est éminemment française. Sa comédie n'est pas un drame et n'a point d'analogie, même lointaine et apparente, comme en ont Augier, Dumas fils et Sardou, avec la tragédie bourgeoise de 1750. Sa comédie n'est point une satire, une satire proprement dite et exclusivement une satire. Sa comédie n'est point un vaudeville, et même, à mon gré, s'écarte par trop du vaudeville et ne se donne pas assez la peine d'être ingénieusement disposée ; et il y a une distance entre ne savoir que le métier et le mépriser jusqu'à se placer en dehors des conditions nécessaires de l'art dramatique.

Enfin, sa comédie est une comédie.

Cette école, ou plutôt ce groupe, fait très belle figure déjà dans notre histoire littéraire. Il me semble appelé à de très glorieuses destinées. Tout ami des lettres et tout patriote doit s'en réjouir. Je n'ai que très peu de conseils à lui donner : éviter la polémique, qui est très peu à sa place au théâtre ; — mépriser moins les habiletés

dramatiques qui sont choses auxquelles il est honteux de devoir le succès quand on n'a qu'elles ; mais qui sont la solide armature où une pièce, bonne par toute autre chose, s'appuie et par où elle se soutient ; — ne pas croire, ce que quelques-uns ont peut-être tendance à penser, qu'il suffise pour écrire une pièce de théâtre d'avoir de l'esprit ; mais être persuadé qu'ici comme ailleurs, l'esprit sert à tout et ne suffit à rien...

Et dans tous les cas, même telle qu'elle est, la comédie française contemporaine, est une chose à quoi l'Europe tout entière serait très embarrassée d'opposer ou de comparer quoique ce soit venant d'elle. Ceci ne nous doit être qu'une consolation, et bien modeste. Mais encore il y a que c'en est une.

EMILE FAGUET.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1897 — disons-le tout de suite — est l'année des *Maîtres Chanteurs*, dont l'éclatant et durable succès remplira triomphalement les deux derniers mois. *Messidor*, de MM. Zola et Bruneau, et le ballet de l'*Etoile*, de MM. Aderer et Wormser, sont les deux ouvrages inédits que nous a donnés l'Opéra : le second, dans son genre léger, infiniment plus heureux que le premier, peut-être trop prôné à l'avance comme une production sensationnelle.

3 JANVIER. — Premier concert dont le programme (répété le 10 janvier) comprend : l'audition d'une symphonie inédite de M. Paul Dukas ; une sélection de *Pâris et Hélène* de Gluck, interprétée par Mmes Caron, Adams, Beauvais et les chœurs ; le prologue du *Méphistophélès*, de Boïto,

avec M. Delmas et les chœurs ; enfin, les danses de *Don Juan*, exécutées par Mlles Hirsch, Désiré, Lobstein, Chabot, Sandrini, Piodi, Salle, Invernizzi, Torri et Robin.

Le *Méphistophélès*, de Boïto, — M. Gailhard est grand ami de l'auteur et a beaucoup chanté l'ouvrage à Londres — a subi des fortunes diverses. Outrageusement sifflé il y a vingt-cinq ans à la Scala de Milan, frénétiquement acclamé, depuis lors, après quelques retouches, dans toute l'Italie, en Russie et en Angleterre, refusé à Paris par toutes les directions de théâtre, il obtint un éclatant succès au mois de janvier 1883 à la Monnaie de Bruxelles où nous allâmes l'entendre. C'est, en effet, très beau, ou tout au moins très saisissant, ce *Méphistophélès*, et l'homme qui a écrit cela, poème et musique, n'est certes pas le premier venu. L'opéra de Boïto s'ouvre par un prologue qui se passe dans le ciel, et qui est chanté par les phalanges célestes, invisibles dans les nuées, les chérubins, le chœur mystique. « Connais-tu Faust ? » dit le chœur à Méphistophélès, qui est seul, dans l'ombre, les pieds posés sur un pan de son manteau. « Je suis sûr de l'avoir bientôt dans mes filets », répond le tentateur qui disparaît. La psalmodie des chérubins, puis la reprise en tutti du majestueux et puissant chœur d'introduction par toutes les phalanges qui chantent : « Gloire à Dieu, Seigneur du ciel, des chérubins et des anges » font de ce prologue une des pages maîtresses de l'ouvrage. Il a produit à l'Opéra une vive impression. Il nous semble pourtant que Delmas — le

si remarquable Leporello de *Don Juan* — n'a pas donné à la partie de Méphistophélès la vigueur d'accent qu'y mettait, à Bruxelles, l'excellent Gresse, son camarade d'aujourd'hui. L'intérêt principal du concert se portait sur la première audition de ce prologue de *Méphistophélès*. Le programme se complétait fort heureusement avec Gluck et Mozart. Mme Rose Caron nous chantait, en grande artiste qu'elle est, des fragments de *Pâris et Hélène ;* le ballet de *Don Juan*, formé, comme vous savez, de divers fragments de symphonies ou quatuors du maître, dansé dans le somptueux décor de Carpezat et dans les jolis costumes de Bianchini, a valu à Mlles Hirsch, Désiré, Chabot, Lobstein et Sandrini leur succès habituel. — Nous glisserons, si vous le voulez bien, sur la symphonie, un peu touffue, de M. Dukas, que les abonnés ont d'ailleurs accueillie plutôt froidement...

18 JANVIER. — Mme Carrère chante aux lieu et place de Mlle Berthet, indisposée, le rôle de Zerline de *Don Juan*. Le public fait à la charmante artiste un succès très mérité.

24 JANVIER. — Le programme du 3e concert (répété le 31 janvier) comprend : le prélude de *Rédemption*, de César Franck ; les fragments de *Ping Sin*, de M. Henri Maréchal, interprétés, sous la direction de l'auteur, par Mlle Loventz, MM. Gautier, Bartet et Fournets ; un *Concerto-féerie*, de M. Félix Galey, avec Mlle Legault dans la Voix et M. Th. Laforge dans le solo de violon ; *Vénus et Adonis*, de M. Xavier Leroux, scène lyrique

chantée, sous la conduite du compositeur, par Mmes Héglon, Carrère et Loventz ; des fragments du *Sélam*, de M. Ernest Reyer, avec M. Renaud et Mlle Bréval ; la *Nuit de Noël en 1870*, de M. Gabriel Pierné, avec M. Brémont, Mlle Domenech et M. Bartet; enfin la première ouverture de *Léonore*, de Beethoven.

Nous venons de noter l'heureuse prise de possession du rôle de Zerline, dans *Don Juan*, par la jolie Mme Carrère. Nous avons retrouvé Mme Carrère disant de sa voix pure comme le cristal la partie d'Adonis, le beau chasseur de la fable, qui se refuse, après une nuit d'ivresses, à l'amour déchaîné de Vénus inapaisée, en l'ardente scène lyrique de MM. Louis de Gramont et Xavier Leroux, qui fut le grand succès de ce concert. Avec les superbes vers d'un vrai poète et la musique expressivement voluptueuse du jeune et talentueux compositeur, comment *Vénus et Adonis* n'aurait-il pas triomphé ? Ajoutons que M. Xavier Leroux a eu l'heur de rencontrer dans Mme Héglon l'interprète passionnée qui convenait à Vénus, et disons qu'il a dirigé lui-même sa vibrante partition — elle a paru chez Alphonse Leduc — avec une flamme et une conviction qui ont émerveillé M. Félix Faure lui-même [1]. Avant le rutilant tableau de M. Leroux, on nous avait fait entendre

1. — Le Président de la République assistait en effet à ce concert, et complimentait les compositeurs, MM. Xavier Leroux, Henri Maréchal, Félix Galey et Gabriel Pierné. En même temps il adressait de vives félicitations à MM. Bertrand et Gailhard pour les services que rendaient à l'art français les concerts de l'Opéra. Pauvres concerts ! C'est pourtant leur chant du cygne !...

un peu de musique « chinoise » : d'intéressants fragments du *Ping Sin*, de M. Henri Maréchal, qui avait dû être représenté à l'Opéra-Comique. Pourquoi n'a-t-on pas donné suite à ce projet ? Puis, sous prétexte de protéger les jeunes, la direction de l'Opéra a jeté à la mer un de ses favoris, M. Félix Galey, dont l'interminable concerto, recommandé, comme une excellente étude, aux classes de violon du Conservatoire, a fait rire les uns et fuir les autres : comment, aux répétitions, n'a-t-on pas su prévoir ce déplorable effet ? Sauvons du naufrage l'aimable récitante, Mlle Maria Legault, et le virtuose, M. Th. Laforge, qui, avec une rare conscience d'artiste, a courageusement épuisé le stock de ses exercices, aussi énervants que monotones.

Cette part faite à l'inédit, le programme du concert se composait, avec l'admirable prélude de *Rédemption*, de César Franck, et la non moins admirable ouverture de *Léonore*, de Beethoven, du *Sélam*, de M. Reyer : l'Orient — voyez le député musulman, l'homme au burnous — est décidément en honneur. Le *Sélam* est la première œuvre de l'auteur de *Sigurd* et de *Salammbô*. C'est une ode-symphonie avec *soli*, chœurs et orchestre, dont Théophile Gautier avait fourni le texte au jeune compositeur, son ami. Exécuté au Théâtre-Italien en 1850, il fut favorablement accueilli, bien que la critique d'alors ne manquât pas d'accuser Ernest Reyer d'avoir voulu imiter le *Désert* de Félicien David : ce qui était absurde... Disons qu'il y a dans cette partition, sinon une très grande

originalité de forme, du moins des pages empreintes d'une grâce exquise et d'un rare sentiment poétique, et rappelons-nous que l'auteur n'avait guère plus de vingt-cinq ans lorsqu'il écrivit cette importante composition, vaillamment interprétée par Mlle Bréval et par le baryton Renaud. La *Nuit de Noël*, de MM. Morand et Pierné, nous reporte au mois de décembre 1870 et au souvenir du siège de Paris. « Cette nuit, écrivait un soldat, nos avant-postes étaient près des leurs. On échangeait, sans se voir, de rares coups de feu, quand une cloche, au loin, ayant sonné la messe de minuit, il revint au souvenir de l'un des nôtres un vieux Noël de chez nous. Et voilà que tout à coup les autres, là-bas, chantent aussi Noël. Les voix se répondent : « Noël ! Noël ! » Et c'est pendant un instant, entre eux, comme un apaisement fraternel, comme une trêve de Dieu... » Fort bien servi par ses interprètes (le récitant : M. Brémont, et le chanteur : M. Bartet), M. Pierné a retrouvé son vif succès de l'an passé. C'est qu'aussi le tableau patriotique et musical qui lui a été suscité par cette idée originale et qu'il a fort artistiquement rendue, est de ceux auxquels ne résiste pas un auditoire. M. Pierné nous paraît né pour le théâtre.

31 JANVIER. — Premier bal masqué de la saison. L'orchestre de la salle est dirigé par M. Louis Ganne; celui de l'avant-foyer par M. Desgranges.

3 FÉVRIER. — On donne *Rigoletto* pour les débuts de M. Sizes, très remarqué aux derniers concours du Conservatoire où il obtenait un premier prix d'opéra, décerné à l'unanimité. Le débutant

fait preuve d'une vive intelligence de comédien et d'une réelle habileté de chanteur. Il est bien accueilli par le public qui voit en lui un artiste d'avenir.

19 FÉVRIER. — Première représentation de *Messidor*, drame lyrique en cinq actes, dont un prologue, de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau[1]. — Il serait injuste de prétendre que l'Opéra a eu tort de jouer *Messidor :* mais n'est-il pas permis de dire — ce qui est une vérité trop évidente — que les auteurs — le puissant romancier et le sincère musicien, souvent inspiré quand même — se sont trompés en l'écrivant... La gloire de M. Zola n'en sera pas diminuée, mais nous pensons qu'il s'abstiendra de construire à l'avenir des livrets à l'usage des compositeurs. Quelque talent qu'on puisse avoir d'évoquer un paysage, de faire mouvoir des foules, ces dons précieux sont insuffisants, dès qu'il s'agit de remuer des personnages dans une action dramatique. Or, les personnages de *Messidor* sont de pures abstractions animées d'une vie factice de par la volonté de l'écrivain. Dans la lutte contre l'Or, qui remplit cette pièce symboliste — lutte qui doit se terminer par le triomphe de la Nature — s'agitent le bon Ouvrier, violent et passionné, ignorant et mobile (Guillaume); le Patron, égoïste et rude, mais brave homme (Gaspard); le mauvais « ouverrier », paresseux et brutal, toujours prêt à profiter de la faiblesse du troupeau pour le

1. DISTRIBUTION. — Guillaume, M. *Alvarez*. — Mathias, M. *Delmas*. — Le berger, M. *Renaud*. — Gaspard, M. *Noté*. — Le prêtre, M. *Gallois*. — Véronique. Mme *Deschamps-Jéhin*. — Hélène. Mlle *L. Berthet*.
Prologue : *la Légende de l'Or*. — L'amante, Mlle *Subra*. — La Reine, Mlle *Zambelli*. — L'Or, Mlle *Robin*.

pousser à l'émeute et au pillage; le Berger, l'homme de la Nature, taciturne et mystérieux; enfin la Mère, aigrie par la misère, répugnant aux moyens violents, tour à tour excitant et apaisant la foule moutonnière. Tels sont les protagonistes. Tous ces gens s'occupent, les uns à attaquer, les autres à défendre l'infâme Capital représenté par une usine qui affame la contrée. Au moment où les paysans s'apprêtent à la démolir, la machine s'arrête d'elle-même. Pourquoi? — Oh! c'est bien simple : parce qu'un être humain a pénétré dans la caverne où trône l'Or, et que cette apparition devait suffire à enlever au vil métal toute son infernale puissance. Ce n'est pas plus difficile que cela, et M. Jaurès saura sans doute mettre en usage ce procédé pratique et peu coûteux.

Cette action, invraisemblablement naïve, qui tient du *Rheingold* et du *Contrat social*, tient aussi, plus malheureusement encore, du « mélo » banal : naturellement, le jeune ouvrier aime la fille du patron et en est aimé. L'or maudit, seul, les séparait. Mais, l'usine une fois détruite, son propriétaire est ruiné, et rien ne s'oppose plus au mariage. D'autre part, le mauvais ouvrier, l'anarchiste, n'était qu'un vulgaire assassin, coupable d'un crime dont on avait injustement accusé le bon patron... Nous éprouverions quelque scrupule à insister sur un tel scénario, et nous avons hâte de passer à la musique.

Que vous dirai-je? — M. Bruneau, avec une probité inflexible et un courage que nous eussions souhaité moins absolu, s'est attaché, ligne par ligne,

mot par mot, au texte de son illustre collaborateur. Il s'est plié, il s'est même *collé* (qu'on nous passe l'expression) à la prose du maître. Car le poème est écrit en prose, ce à quoi je ne verrais nul inconvénient, si cette prose était plus souple, plus harmonieuse, non point rimée, si vous voulez, mais *rythmée*, suivant le procédé si heureusement employé par M. Ernst pour ses traductions de Wagner... Sans doute, la prose de *Messidor* a souvent une allure superbe et grandiose, mais, en revanche, que de vulgarités bien superflues n'y pourrait-on pas relever? Que voulez-vous faire, musicalement parlant, de phrases de ce genre : « Eh ! mon ami, est-il donc défendu d'avoir plus d'intelligence et d'activité que les autres ? » Ou bien : « C'est que je crève de rancune et de colère ! »

Sans doute, de beaux passages attestent le talent vigoureux et personnel de l'auteur du *Rêve :* l'hymne des semailles, chanté par Guillaume, est d'un dessin puissant ; le rôle du berger est bien conforme à ce personnage de convention que George Sand nous présenta si souvent — et plus récemment M. Alphonse Daudet dans l'*Arlésienne ;* l'ensemble final, sorte d'hymne à la Nature, bénédiction de la moisson avec chants religieux, est d'un effet considérable. Mais ces pages, et quelques autres encore, ne servent qu'à mieux faire ressortir la monotonie du reste de l'ouvrage. Lié par des cordes d'airain à ce texte si peu propice, le musicien ne peut prendre son élan. Occupé de souligner avec une fidélité servile le déroulement infini des phrases, il n'a que de rares occasions de fixer sa pensée, et la

nôtre, sur un thème individuel et vivant. La partition étant écrite dans cet esprit, et d'après un système qui, avouons-le, nous semble condamné à l'impuissance, nous ne croyons pas qu'elle puisse en vaincre les inconvénients, ni en éviter les funestes conséquences. Nous avons pu apprécier, en M. Bruneau, l'harmoniste raffiné qui sait manier l'orchestre et nous intéresser par d'heureuses combinaisons de timbres. Mais si ce consciencieux et subtil travail peut attirer l'attention des musiciens, nous doutons, hélas! que le public se contente de ce genre de mérites qui ne compense pas suffisamment l'absence de qualités plus solides. — Quant aux interprètes, ils ont été au-dessus de tout éloge : M. Alvarez, chargé du rôle écrasant de Guillaume, l'a chanté superbement, de la délicieuse et généreuse voix de ténor que vous lui connaissez; Mme Deschamps-Jehin a toujours son mezzo magnifiquement sonore; M. Delmas est un anarchiste tout à fait remarquable, et M. Renaud un berger plein d'onction et de poésie rustique; Mlle Berthet et M. Noté, enfin, ont eu leur bonne part du succès de haute estime qu'a obtenu le nouvel ouvrage. Sous l'habile direction de M. Taffanel, l'orchestre s'est montré excellent. Mlles Subra et Zambelli ont été fort applaudies dans un ballet symboliste : *la Légende de l'Or*, qui, définitivement, servait de prologue au drame (bien que, primitivement, il en formât le troisième tableau) et qu'on eût pu, ce me semble, retrancher sans inconvénient, car il ne se rattache que bien artificiellement au sujet. Les décors sont fort beaux. Il convient de citer surtout ceux des

troisième et quatrième actes : l'usine, d'Amable, et le fertile vallon, brossé par Jambon et Bailly. C'est dire que les directeurs de l'Opéra, qui s'étaient décidés à jouer *Messidor*, l'ont artistement monté.

21 FÉVRIER. — MM. Bertrand et Gailhard avaient eu l'originale idée de « jouer » la *Damnation de Faust*, fort heureusement mise en « pièce », il y a quelques années, sur le théâtre de Monte-Carlo, par M. Raoul Gunsbourg. L'importance des frais les a, dit-on, fait reculer, et ils se sont contentés — c'était plus simple — d'inscrire le chef-d'œuvre de Berlioz au programme des concerts de l'Opéra. Il y est apparu, aujourd'hui, joliment chanté par Vaguet, Fournets et Mlle Grandjean, remplaçant au pied levé Mlle Bréval indisposée — elle l'est donc toujours ? — et vaillamment dirigé par M. Georges Marty. C'est très bien. — Aussi bien que chez Colonne ? — Non, certes ; mais pour une première audition (la *Damnation* en a eu 84 au Châtelet) les quatre *bis* de la Marche hongroise, du Ballet des Sylphes, de la Sérénade de Méphistophélès et de l'Invocation à la Nature peuvent suffire au succès. L'essentiel est que Berlioz soit acclamé partout où on le joue... maintenant qu'il est mort.

La *Damnation de Faust* était donnée trois fois encore : le 28 février, le 28 mars et le 4 avril. Mlle Bréval avait alors repris le rôle de Marguerite.

7 MARS. — Très chargé — et ce n'est pas à dire pour cela que la quantité des œuvres y remplaçât la qualité — le concert de ce jour comprenait trois premières auditions. C'était d'abord, une très gra-

cieuse, très spirituelle et très claire symphonie de Svendsen, compositeur norvégien, émule de Grieg, dont on a vivement applaudi le poétique andante et le fin intermezzo. Cet aimable musicien — dont le nom nous fut révélé lors de l'Exposition de 1878 — valait d'être plus connu, et il faut féliciter l'Opéra de lui avoir donné dans un de ses programmes la place qu'il méritait. Moins heureux nous a semblé, par exemple, le choix qui fut pratiqué dans les *Chants populaires français*, recueillis et arrangés avec tant de goût par notre confrère Julien Tiersot, l'érudit bibliothécaire du Conservatoire. Passe pour la mélodie de « Vive la Rose! » qui est exquise, et que j'aurais voulue suivie de « Vive le Vent! » un pur bijou, mais les autres nous ont semblé un peu tristes pour la circonstance, et un peu minces pour un si grand cadre. Plus froid encore a été l'accueil du public pour *Tanger le soir*, une pittoresque composition de M. Lucien Lambert, dont la poésie, très réelle pourtant, l'a plutôt endormi que charmé. Telle était la part réservée à l'inédit. Nous avons réapplaudi, du même coup, la *Mer*, de M. Victorin Joncières, cette symphonie avec chœurs et solo — Mme Bosman faisait la Voix de la Mer — où l'on sent la main du compositeur de théâtre : que fait l'Opéra de certain *Lancelot du Lac*, dont on nous avait annoncé la réception? C'est également au théâtre, préférablement à l'Opéra-Comique, que nous voudrions entendre, afin de la mieux juger, cette *Circé*, de M. Théodore Dubois, dont l'aimable directeur du Conservatoire est venu lui-même conduire un important fragment, donné pour

la première fois chez M. Lamoureux. Disons que les cuivres ont merveilleusement sonné les savoureux accords du prélude — une page d'orchestre pleine de grandeur — et que Mme Rose Caron, qui avait interprété en artiste la partie de Miguela, a mérité d'être rappelée par ses admirateurs et ramenée en scène par le galant compositeur. Le programme se complétait heureusement avec les danses anciennes, qui furent, l'an dernier, le gros succès de ces séances dominicales — on a redemandé, comme de juste, à Mlles Mauri et Subra, le Passepied de *Castor et Pollux* — et avec, le lumineux tableau des *Lupercalès*, de M. André Wormser, qui nous a rappelé l'étincelante *Sylvia*, de Léo Delibes. Souhaitons à l'Opéra de rencontrer dans le compositeur de l'*Etoile* — nous la verrons bientôt poindre sur l'affiche — le digne successeur de celui qui fut, dans la musique du ballet, un maître incontesté et toujours regretté...

13 AVRIL. — *Otello,* de Verdi, est donné en italien, en représentation de gala, au profit de la Ligue fraternelle des enfants de France [1]. — Tout heureux de faire consacrer par Paris sa grande réputation, le ténor Tamagno a interprété « son » rôle d'Otello — celui qu'il créa, il y a dix ans, à la Scala de Milan — de façon à provoquer un enthousiasme bien rare à l'Opéra... Après avoir

1. DISTRIBUTION. — Desdémona. Mme *Rose Caron*. — Emilia. Mlle *Beauvais*. — Otello, M. *Tamagno*. — Iago. M. *Delmas*. — Cassio. M. *Vaguet*. — Lodovico. M. *Gresse*. — Rodrigo, M. *Lorant*. — Montano. M. *Douaillier*. — Araldo. M. *Cancelier*.

Entre le 2e et le 3e acte, Mlle Bartet, de la Comédie-Française, a dit les *Deux avrils*, ode inédite de M. Jean Richepin.

chanté « pour rien » ce premier soir, — soir de gala, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, — le célèbre ténor touchait, dit-on, aux représentations suivantes, un joli cachet de cinq mille francs. Peu importe : tel était le légitime désir du public d'entendre un tel artiste, merveilleusement secondé par les nôtres : Mme Rose Caron, MM. Delmas, Gresse et Vaguet, que cette extraordinaire saison de théâtre italien eût pu se prolonger indéfiniment....

Avec le concours de Tamagno, l'Opéra donnait donc quatre autres représentations italiennes d'*Otello*. La première, qui avait lieu le 20 avril, était un nouveau succès pour l'œuvre de Verdi et ses brillants interprètes. La salle était comble et la recette s'élevait à plus de trente mille francs. Le ténor Tamagno, à qui la création du rôle d'Otello, à la Scala de Milan, avait valu une renommée européenne, s'était littéralement surpassé. Après le second acte, il était l'objet d'une ovation enthousiaste. Rappelé par toute la salle, il reparaissait en scène à plusieurs reprises pour donner aux spectateurs la satisfaction de l'applaudir et de l'acclamer. Après le quatrième acte, où il se montrait grand tragédien lyrique, son triomphe était complet et toute la salle associait au succès de l'éminent chanteur, Mme Rose Caron, une Desdémona de tous points remarquable, tendre, dramatique et touchante, MM. Delmas, Vaguet et Gresse.

27 AVRIL. — Dans *Otello*, Mme Rose Caron, souffrante, est remplacée par Mlle Lafargue, qui, en acceptant de chanter en italien, et au pied levé,

le rôle de Desdémona, fait un véritable tour de force artistique.

28 avril. — Nous sommes conviés à entendre, dans *Lohengrin*, Mme Nordica, qui, depuis plusieurs années, était restée éloignée de Paris. Sa rentrée a été bien accueillie par le public, et nous nous associerions volontiers au succès qui lui a été fait, si nous n'avions entendu dire que cette cantatrice était destinée à prendre, sur notre première scène lyrique, l'emploi des grands soprani, — tel que Valentine des *Huguenots*, — pour lequel, évidemment, elle ne possède pas l'ampleur nécessaire. Cette réserve faite, nous reconnaissons que Mme Nordica s'est montrée fort convenable dans le rôle d'Elsa. C'est une artiste expérimentée, qui chante correctement, et souvent avec assez de goût pour faire oublier les légères défaillances de sa voix; elle prouvait qu'elle pouvait rendre de sérieux services à l'Opéra, — à condition de ne pas aborder les rôles de grande force[1].

30 avril. — Mlle Louise Grandjean chante, pour la première fois, le rôle de dona Anna, dans *Don Juan*, et M. Fournets celui de Leporello. Ce dernier a bien composé son personnage et lui a donné une excellente allure de comédie classique. Son jeu intelligent et sa belle voix ont été très appréciés et très applaudis. Quant à Mlle Grandjean, elle a rendu, avec beaucoup d'expression et de style, le sentiment dramatique du rôle de dona Anna. Sa voix est belle, grande, puissante et sonore.

1. — Mme Nordica résiliait, quelques jours après, son engagement avec la direction de l'Opéra.

C'est une artiste dont les progrès sont constants et qui, peu à peu, avec les seules ressources de son talent, se pousse au premier rang des chanteuses dramatiques.

5 ET 8 MAI. — Relâche pour cause de l'incendie du Bazar de la Charité.

9 MAI. — Représentation gratuite. On donne *Messidor*. Devant ce public, fatigué cependant par de longues heures d'attente, l'œuvre de MM. Zola et Bruneau obtient un brillant succès. Pas d'acte qui n'ait été longuement applaudi, et c'était vraiment plaisir à voir ces spectateurs, qu'on ne peut pas accuser d'être inféodés à ce qu'on est convenu d'appeler la nouvelle école, reconnaître et saluer de leurs bravos les beaux passages fort nombreux dans la tentative courageuse du compositeur. Au deuxième acte, les couplets du semeur ont été redemandés trois fois. Le ballet, lui aussi, a eu sa part des acclamations. Il est vrai que, rarement, on a offert aux « gratuits » une interprétation semblable à celle qui réunissait sur l'affiche de *Messidor* les noms de MM. Alvarez, Renaud, Delmas; Mmes Deschamps-Jehin, Berthet, etc. Jamais aussi interprètes ne furent-ils plus en possession de leurs moyens.

31 MAI. — Première représentation de l'*Etoile*, pantomime-ballet en deux actes, de MM. Adolphe Aderer, Camille de Roddaz et Hansen, musique de M. André Wormser[1]. — *L'Etoile* après *Messidor* :

1. DISTRIBUTION. — Zénaïde, Mlle *Mauri*. — Mme Chamoiseau, Mlle *Invernizzi*. — Mme Bréju, Mlle *Torri*. — Un apprenti, Mlle *Salle*. — Léocadie, Mlle *Robin*. — La mariée, Mlle *De Mérode*. — Vestris,

décidément le « quatrième état » envahit jusqu'à la scène de l'Opéra ! Voici que délaissant l'Olympe, ou les démons familiers des landes ou des montagnes, les librettistes vont chercher dans le vieux Paris des sujets populaires. Les appellations seules de Zénaïde Bréju — prière de ne pas imprimer : Réju, qui est le véritable nom de Gabrielle Réjane — et de Léocadie Chamoiseau — pourquoi pas Manchaballe ? — suffiraient à vous édifier sur ce demi-tour à gauche. Mon aimable confrère Adolphe Aderer croirait que je me moque de lui — loin de moi cette intention ! — si je déclarais ici que le poème de l'*Etoile* étincelle de nouveauté, et, certes, il connaît assez les choses de théâtre pour savoir aussi bien que moi — beaucoup mieux que moi peut-être — que le *Postillon de Longjumeau* et le *Bijou perdu*, tant méprisés, que la *Fille du Régiment*, si parfaitement dédaignée, pourraient revendiquer une part du joli livret qu'il a conçu avec son laborieux et regretté collaborateur Camille de Roddaz. Il s'agit, dans l'espèce, d'une jeune fruitière qui, ayant dansé par hasard devant Vestris, entre, grâce à lui — et aussi à ses merveilleuses dispositions — dans les classes de l'Opéra, au grand désespoir de la jalouse Léocadie, l'étoile

---

M. *Hansen*. — Séverin, M. *Ladam*. — Bobeche, M. *De Soria*. — Sergent recruteur, M. *Ajas*. — Le marié, M. *Régnier*. — Le père du marié, M. *Stilb*.

Mlles *Hirsch, Lobstein, Sandrini, Piodi, Viollat, Vangoethen, Blanc, Gallay, Trelluyer, H. Régnier, J. Régnier, Vandoni, Mestais, Boos, Rat, Parent, Charles, Mante, Mercédès, Monchanin, Beauvais, Couat, Morlet, Hayet, Bossu.*

MM. *Marius, Girodier, Javon, Férouelle, Domingie, Hoquante, Friant, Baptiste.*

actuelle, amie... intime du « diou de la danse »... Tout irait bien sans un naïf et tendre auvergnat qui aime Zénaïde et en est aimé. Vestris, peu scrupuleux et d'ailleurs épris de sa nouvelle protégée, désigne le jeune Séverin aux réquisitionnaires du Directoire, chargés de fournir des héros aux armées de la République. Les protestations du malheureux amant ne l'empêchent point d'être emmené par les soldats. Ci finit le premier acte. Vous pensez bien que mille scènes épisodiques en varient l'affabulation : parade de saltimbanques, joueurs de boules, noce et cortège, accompagnement obligé de toute fête populaire. Mais le second acte est amusant d'une façon plus originale. Les auteurs ont eu l'heureuse idée d'amener l'action sur la scène même de l'Opéra, et de faire assister le public à l' « examen de la danse ». Et cela est évidemment très gentil : les classes d'enfants, les exercices des coryphées et des quadrilles, les « morceaux à effet » des sujets constituent une joie pour les yeux — sans parler du groupement et des allées et venues du jury, du régisseur, de tout le personnel, y compris l'arroseur — dont le rôle, bien que modeste, est supérieurement tracé. L'épisode prenant le pas sur l'action principale, il importe dès lors assez peu que Zénaïde soit proclamée « étoile » de la danse, et que Séverin survenant au milieu du triomphe, elle se jette ou non dans ses bras. La vérité est qu'elle s'y jette après avoir rendu son tablier — je veux dire sa ceinture — à Vestris. La danse perdra une étoile, mais Paris contiendra une épouse modèle de plus.

Et la musique ? Sincèrement je ne crois pas que la vocation de M. Wormser soit précisément d'écrire des ballets. Dans le côté purement descriptif de la pantomime, il a été fort bien servi par un esprit ingénieux et fin, et c'est avec un très vif plaisir que nous avons là retrouvé le distingué compositeur de ce petit chef-d'œuvre justement acclamé : l'*Enfant prodigue*. Il excelle sans doute à souligner le geste et à traduire la pensée des personnages, mais je crains que le don du rythme ne lui ait été refusé. Les danses proprement dites manquent d'inspiration — les valses notamment. Les « numéros » les mieux venus me semblent être, au premier acte, « la bourrée » dansée par Zénaïde et Séverin, et la « gavotte » de Vestris, d'un tour archaïque quelque peu précieux, ainsi qu'il convient. Il faut citer aussi, dans la scène de l'enrôlement forcé, le retour plaisant de la phrase patriotique : « La République nous appelle », qui se répète obstinément dans des tons différents. Le second acte est plutôt moins riche que le premier en thèmes caractéristiques et — même en lisant au piano la partition si luxueusement éditée — M. Biardot a la même confiance en M. Wormser qu'avait autrefois Georges Hartmann en Massenet — je ne rencontre guère que l'*adage* des sujets qui se détache sur l'ensemble. Mais les petites filles de la classe d'enfants qu'on n'exibe pas habituellement (c'est heureux pour elles !) ont obtenu un grand succès : voilà le clou de l'acte ; ces mômes, pleines d'entrain et de dévouement à leur besogne, feront, à dire vrai, la curiosité de l'*Etoile* et préserveront

pendant quelque temps les abonnés de l'Opéra d'une guetteuse reprise de la tenace *Maladetta*. L'orchestration est maigre, et les effets de force dont le compositeur a souvent abusé sont plus bruyants que vigoureux. La seule trouvaille que l'on puisse signaler est le solo de violon de la gavotte, fort bien écrit pour l'instrument et remarquablement exécuté par M. Brun. Mlle Mauri est une ravissante Zénaïde; on ne saurait avoir plus de gaminerie, de souplesse et de légèreté. Mlle Robin est une hautaine et fière Léocadie. Mmes Invernizzi et Torri (Mmes Chamoiseau et Bréju), MM. Hansen (Vestris) et Ladam (Séverin) ont très bien mimé leurs rôles, et tout le corps de ballet, ayant à sa tête Mlles Mélanie Hirsch, reine de la cadence, Sandrini, Lobstein, Salle et de Mérode, s'est montré à la hauteur de sa tâche. Les costumes de Bianchini sont charmants, et le décor du premier acte, avec la perspective du Pont-neuf, est une des meilleures toiles de Carpezat. M. Paul Vidal se donne bien du mal pour entraîner son orchestre; je n'ose affirmer qu'il y réussisse toujours...

7 JUIN. — Reprise des *Huguenots*, de Meyerbeer [1]. — Pour le grand plaisir de notre ami Léon

1. DISTRIBUTION. — Raoul de Nangis, M. *Alvarez*. — Marcel, M. *Gresse*. — Nevers, M. *Renaud*. — Saint-Bris, M. *Delmas*. — Boisrosé, M. *Gautier*. — Tavannes, M. *Cabillot*. — Cossé, M. *Gallois*. — De Retz, M. *Douaillier*. — Méru, M. *Dénoyé*. — Maurevert, M. *Euzet*. — Le crieur, M. *Cancelier*. — Léonard, M. *Lafaye*. — Valentine, Mlle *Bréval*. — Marguerite, Mlle *Berthet*. — Urbain, Mme *Carrère*. — Dame d'honneur, Mlle *Vincent*. — Dame d'honneur, Mlle *Mathieu*. — Bourgeoises, Mmes *Prévost* et *Denis*.

Au troisième acte. — Danses : *Mlles Hirsch* et *Salle. M. Ladam*.

Bernard-Derosne, enragé « Meyerbeeriste », et aussi, j'aime à le croire, pour l'agrément de quelques personnes qui ne sont point d'avis que l'illustre compositeur ait « fait son temps », on reprend les *Huguenots* qui, pendant trois ans et demi, demeurèrent complètement exclus du répertoire. En effet, les *Huguenots* n'avaient pas été donnés à l'Opéra depuis le 7 janvier 1894 ; ce fut, d'ailleurs, la seule représentation de l'année, et jamais ensuite on n'osa plus montrer au public le célèbre ouvrage de Meyerbeer, dont le matériel, échappé aux flammes lors de l'incendie du magasin des décors de la rue Richer, était tombé dans un état de vétusté absolument lamentable. La dernière reprise un peu intéressante remonte au 20 juillet de l'année précédente et comportait le début, dans Marcel, d'une nouvelle basse, M. Chambon, sur laquelle la direction fondait des espérances, qui, hélas ! n'ont guère été justifiées. Le rôle de la reine servait de second début à Mlle Marguerite Carrère, et l'emploi dit « des princesses » semblait merveilleusement convenir à ses qualités artistiques et à son délicieux physique ; elle y obtenait beaucoup de succès, et un succès très légitime. Le ténor Duc, qui chantait le rôle de Raoul à pleins poumons, se faisait chaleureusement applaudir, et la critique complimentait tout particulièrement M. Delmas qui, dans la composition de Saint-Bris, se montrait réellement remarquable. M. Renaud était un excellent Nevers et Mme Fiérens se tirait très correctement de la partie de Valentine, qu'elle chantait avec plus de conscience

que de talent véritable. La Valentine actuelle est Mlle Bréval, l'inoubliable Valkyrie que vous savez... En ces derniers temps, la voix de Mlle Bréval semblait cruellement atteinte, et souvent nous avons vu la vaillante artiste obligée de se dérober au moment décisif. Elle est aujourd'hui rentrée en pleine possession de ses moyens vocaux, et vive a été la joie pour ses admirateurs de la retrouver enfin dans la Valentine de Meyerbeer, telle qu'elle fut dans la Brunehild de Wagner, avec sa belle ampleur de voix et ses sincères accents dramatiques. M. Alvarez avait très peur au début de la soirée, et le peu d'assurance qu'il avait montré dans l'entrée de Raoul et dans son interprétation de la romance: *Plus blanche que la blanche hermine*, était de nature à nous inspirer quelques craintes. Elles ne se sont, heureusement, pas réalisées. Qu'il n'ait point donné, dans le grand duo du quatrième acte, le *ré* bémol indiqué par la partition, peu nous importe! Qu'il ait cru devoir substituer la voix de tête à la voix de poitrine: pourquoi pas? L'essentiel est qu'il ait chanté le rôle en artiste et qu'il l'ait joué en véritable tragédien lyrique. M. Gresse est un admirable Marcel : il en a la voix, il en a l'âme. Entendez-le chanter le « Pif! Paf! » du premier acte, le duo du troisième acte avec Valentine, le trio du cinquième — l'une les plus belles pages de l'ouvrage — où le vieux serviteur bénit les deux époux qui vont mourir: c'est une pure merveille... Bertram de *Robert le Diable;* Marcel des *Huguenots :* Meyerbeer porte bonheur à M. Gresse, qui a mar-

qué ces deux rôles au coin de son talent fait de conscience et de conviction artistiques. Nous avons dit le succès de M. Delmas dans Saint-Bris ; ce succès n'a fait que s'accentuer, et jamais, depuis Gailhard, qui y fut autrefois remarquable, le personnage n'avait été tenu avec une telle autorité. M. Renaud a gardé fort heureusement le rôle de Nevers. Mais pourquoi celui de la reine Marguerite a-t-il été retiré à Mme Carrère, pour être distribué à Mlle Berthet, à qui, vraiment, il ne convient que médiocrement ?... Mme Carrère nous a, d'ailleurs, spirituellement dédommagés en nous donnant un page Urbain absolument charmant. Quant aux costumes, quant aux décors très joliment neufs, ils sont dignes des anciens, et tout compte fait, l'Opéra a sagement agi en remettant à la scène, en attendant le *Prophète*, ces excellents *Huguenots*, qui portent assez gaillardement, ce nous semble, leurs soixante et un an d'âge. Qu'il s'y trouve des parties horriblement vulgaires, comme l'orgie du premier acte et la fanfare du troisième, ou terriblement démodées comme les vocalises de la reine à l'acte de Chenonceaux, j'en demeure d'accord avec vous ; mais ne sont-ce pas, encore aujourd'hui, des pages maîtresses que la Bédédiction des poignards, le duo du quatrième acte et le trio du cinquième, que nous venons de citer ? Elles suffiront amplement à justifier les honorables recettes que ne manquera pas de réaliser encore le célèbre ouvrage, devenant après *Faust*, l'un des plus solides piliers du vieux répertoire.

11 JUIN. — C'est aujourd'hui la centième de *Samson et Dalila*, et jamais « centième » ne nous alla plus au cœur... Nous vous en dirons le pourquoi, si vous voulez bien nous permettre de prendre exceptionnellement la parole pour un fait personnel... Quand, à la fin de 1889, M. Henry Verdhurt cherchait par quel ouvrage inédit il pourrait bien fonder au Théâtre des Arts de Rouen les bases du Théâtre-Lyrique dont il avait l'idée, nous lui indiquâmes *Samson et Dalila*, qui n'avait encore jamais été représenté en France. Nous en parlâmes également à M. Durand, le sympathique éditeur de Saint-Saëns, qui, naturellement, trouva notre conseil excellent. On monta *Samson et Dalila;* l'ouvrage eut un succès retentissant, et dix-huit mois après, le Théâtre-Lyrique était inauguré à l'Eden par l'œuvre qui avait primitivement triomphé à Rouen. Ephémère, bien entendu, fut la destinée du Théâtre-Lyrique de l'Eden, mais le succès de *Samson et Dalila* demeurait tel que l'Opéra ne pouvait plus se dispenser de monter à son tour l'œuvre deux fois acclamée. Vous savez la suite, et vous concevez le plaisir que nous avons à revendiquer une part — si petite soit-elle — dans le résultat obtenu. Voyez comme tout s'enchaîne : si, en 1890, M. Verdhurt n'avait pas, à notre instigation, joué *Samson et Dalila*, au Théâtre des Arts de Rouen, peut-être l'Opéra n'eût-il pas eu à fêter la centième de la belle partition de M. Camille Saint-Saëns. Cette composition de jeunesse et d'ardente foi, écrite avec passion, sans esprit de parti et sans hâte, par un homme prodigieusement

habile et supérieurement doué, est une magistrale et superbe œuvre d'art, la plus complète sans doute au point de vue dramatique du grand musicien qui l'a signée. M. Lafarge et Mme Bossy furent, à Rouen, les créateurs de Samson et de Dalila. MM. Mondaud, Ferran et Vérin s'y firent applaudir dans les rôles du grand prêtre de Dagon, du satrape Abimélech et du vieillard hébreu. M. Gabriel Marie dirigeait l'orchestre. Pour interpréter *Samson et Dalila* à l'Eden, M. Verdhurt avait cru devoir faire appel à des artistes dont le nom était connu et dont l'autorité sur le public devait être incontestable. Ainsi, Rosine Bloch et Talazac — morts tous deux aujourd'hui — dans les rôles de Dalila et de Samson; ainsi, le baryton Bouhy, qui savait mettre au premier plan celui du grand prêtre de Dagon. A l'Opéra, deux ans après, — la première date du 23 novembre 1892, et c'est M. Bertrand, alors seul directeur de notre première scène lyrique, qu'il convient de féliciter d'avoir inscrit au répertoire une œuvre musicale de cette haute valeur et de cette imposante envergure — à l'Opéra, Samson trouvait dans Vergnet au point de vue artistique, sinon au point de vue physique, un interprète accompli. Mme Deschamps-Jehin prêtait son splendide organe au rôle de Dalila. Lassalle faisait le Grand Prêtre, et Fournets s'acquittait à souhait du bref personnage d'Abimélech. M. Edouard Colonne conduisait magistralement l'orchestre. Ce soir, les actuels interprètes de l'œuvre : la belle Mme Héglon, le ténor Courtois, le baryton Renaud se sont littéralement

surpassés, et dans un souper tout intime qui nous réunissait au Grand-Hôtel, à l'issue du spectacle, le directeur des Beaux-Arts célébrait dignement, dans un toast spirituel, la gloire de l'illustre compositeur; Saint-Saëns répondait non moins heureusement à M. Roujon et remerciait ses interprètes en buvant au talent et à la beauté; M. Louis Gallet félicitait la direction de l'Opéra de la place qu'elle savait faire aux compositeurs français, et, nous promettant une belle reprise d'*Ascanio*, qui, selon lui, ne fut pas apprécié à sa valeur, M. Gailhard réclamait du maître une nouvelle œuvre. Avons-nous besoin d'ajouter qu'elle sera la bienvenue?...

12 JUIN. — Dernière représentation de Tamagno dans *Otello*. Détail curieux : c'est exactement la quatre centième fois que le célèbre ténor interprétait le rôle créé par lui, il y a juste dix ans, à la Scala de Milan.

23 JUIN. — Dans les *Huguenots*, MM. Alvarez et Renaud, appelés à Londres par un engagement, cèdent à MM. Affre et Noté les rôles de Raoul et de Nevers. Mlle Bréval laissera bientôt à Mlle Ganne celui de Valentine.

27 JUIN. — Représentation gratuite; on donne *Sigurd*.

14 JUILLET. — Matinée gratuite avec *Don Juan*. M. Gresse s'est fait vivement applaudir dans la *Marseillaise*.

15 JUILLET. — Le ténor Duffaut, qui, l'an dernier, avait débuté dans la *Valkyrie*, chante pour la première fois le rôle de *Faust*.

16 JUILLET. — Dans Valentine, des *Huguenots*, débute Mlle Marguerite Picard, qui, très jeune encore, a déjà fait en province et à l'étranger, à Lyon et à La Haye, une brillante carrière. Douée d'une belle voix de soprano dramatique, elle est chaleureusement applaudie, notamment après les duos du troisième et du quatrième acte [1].

19 JUILLET. — Début de M. Raynal dans le rôle de Samson.

30 JUILLET. — Dans le ballet de l'*Etoile*, Mlle Zambelli reprend le rôle de Zénaïde, créé par Mlle Mauri, en congé. La jeune artiste danse à la fois avec un style correct et beaucoup de gaieté; elle est, à plusieurs reprises, très chaleureusement applaudie.

2 AOUT. — Pour son second début, Mlle Marguerite Picard chante, non sans succès, le rôle d'Aïda.

18 AOUT. — Dans les *Huguenots*, Mlle Loventz reprend le rôle de la Reine dans lequel elle avait

1. On annonce que Mlle Cléo de Mérode nous quitte et s'embarquera le mois suivant, pour l'Amérique. Le 5 septembre, elle doit paraître pour la première fois devant le public de New-York. Un contrat très brillant la lie à MM. les directeurs Koster et Bial. Elle est engagée à raison de quarante-cinq mille francs pour un mois, tandis qu'elle touche deux cents francs mensuellement comme sujet à l'Opéra. Il lui faudrait donc presque vingt ans de ses appointements actuels pour gagner ce qu'on lui donne de l'autre côté de l'Atlantique pendant un seul mois. C'est ainsi que la professionnelle beauté s'est laissé tenter.., Il est d'ailleurs stipulé dans le traité qu'elle peut, à son gré, renouveler l'engagement pour un mois de plus aux mêmes conditions. Dans tous les cas, l'absence ne se prolongera pas au-delà de l'automne. Et si MM. Bertrand et Gailhard y consentent, nous reverrons Mlle Cléo de Mérode à l'Opéra cet hiver. Les récents examens de danse ont, en effet, permis de constater ses progrès dans l'art chorégraphique, et l'ont mise en très bon rang parmi les sujets.

fait, il y a quelques années, ses débuts à l'Opéra[1].

31 AOUT. — Un hasard — plutôt heureux — nous a fait assister à la représentation gratuite que l'Opéra, donnait en l'honneur du retour de Russie de M. Félix Faure ; M. Bertrand venait d'apprendre, par un coup de téléphone, que le Président n'y viendrait pas. Entre nous, il n'avait jamais dû y venir. Très flatté des ovations par lesquelles la population parisienne avait salué son retour, depuis la gare du Nord jusqu'à l'Elysée, M. Faure ne pouvait aller « chercher » ces ovations et s'exhiber de gaieté de cœur à l'Opéra, qui, vraiment, ne se trouvait pas « sur le parcours ». — « Je ne suis pas le bœuf gras ! » aurait-il dit, non sans bon sens... Et pour que la loge officielle ne demeurât pas vide, il y envoya ses ministres. La salle était ce qu'elle est, d'habitude, le 14 juillet : un peu mêlée... Quelques cyclistes sans gêne coiffés de leurs bérets ; plusieurs gentlemen qui avaient, de même, négligé d'ôter leurs chapeaux-paillassons ; mais, en revanche, des demoiselles en cheveux n'ayant que fort peu de rapport avec les élégantes abonnées des trois jours ; le premier amphithéâtre occupé tout entier par la troupe : artilleurs et soldats d'administration aux épaulettes blanches ; le coup d'œil ne laissait pas d'être imposant : Vive l'armée !

---

1. — Durant le mois d'août l'Opéra a donné *Faust* (Gounod), *Aïda* (Verdi), *Don Juan* (Mozart), *les Huguenots* (Meyerbeer), et *Lohengrin* (Wagner).

C'est *Faust* qui a réalisé les deux plus belles recettes : 19.222 francs et 18.123 francs.

Mais quelle déconvenue, pour ceux qui s'étaient spontanément offert cinq ou six heures de queue, de voir en pénétrant dans le temple, ainsi militairement occupées d'avance, en aussi grand nombre, les meilleures places ! Pas d'autre incident que celui du lignard — vrai type de Dumanet — demandant, devant nous, à Georges Boyer « s'il n'y aurait donc pas moyen de voir la loge des danseuses », — et pas d'autres constatations que celle d'un dilettante des fauteuils d'orchestre suivant — comme un vulgaire critique musical — sur la partition de Mozart. Car on donnait *Don Juan*, c'est-à-dire l'un des plus beaux spectacles que pût offrir en ce moment au peuple-roi la direction de l'Opéra. Aussi le ballet, qui est simplement une merveille, valut-il les meilleurs bravos à ses brillantes protagonistes, notamment à Mlle Vangœthen, à Mlle Chabot, qui dut bisser sa variation, à Mlle Hirsch, dont les « sauts de chat » soulevèrent l'enthousiasme général. Et c'est en vrai connaisseur que le public de ce soir-là fit à M. Renaud, le beau libertin, à M. Fournets, l'amusant Leporello, à Mme Carrère, la délicieuse Zerline, à Mlle Lafargue, personnifiant dona Anna, le franc succès que méritaient ces artistes d'élite.

6 OCTOBRE. — Mlle Darcey débute dans le rôle d'Hilda, de *Sigurd*. Très intimidée sans doute, manquant d'assurance, elle a pu cependant faire apprécier une jolie voix juste, dont le volume a semblé un peu trop mince pour la vaste salle.

8 OCTOBRE. — Début, dans le rôle de Marguerite, de *Faust*, de Mlle Aïno Akté, la jeune et jolie Fin-

landaise, élève de M. Edmond Duvernoy, sortie cette année du Conservatoire avec le premier prix d'opéra. Blonde, grande, mince, la nouvelle Marguerite incarne bien le type de l'héroïne de Gœthe. La voix, étendue, d'une grande jeunesse, qui semblait trop éclatante au Conservatoire s'estompe à l'Opéra à son grand avantage, Mlle Akté a témoigné de louables recherches dans la composition de son rôle, et il ne reste qu'à lui souhaiter de saisir la note personnelle qui fixera son talent plein de brillantes promesses. Après la scène du jardin, après celle de l'église et le trio de la prison, elle est acclamée et rappelée par une salle enthousiaste.

24 OCTOBRE. — Notons deux nouvelles intéressantes : l'engagement définitif de Mlle Marie Delna, qui débutera par le rôle de Fidès, du *Prophète* [1] ; le projet d'ajouter au répertoire le *Joseph*, de Méhul, une œuvre purement française qui trouvera à l'Opéra un cadre digne d'elle. Le savant compositeur M. Bourgaut-Ducoudray est chargé d'écrire les récitatifs, — comme ont fait Auber pour *Don Juan*, Berlioz pour le *Freychutz*, Gevaert pour *Fidelio*.

9 NOVEMBRE. — On donne *Sigurd* pour la rentrée de Mme Rose Caron, fort applaudie dans sa belle création de Brunehilde.

10 NOVEMBRE. — Première représentation des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, opéra en trois actes et quatre tableaux de Richard Wagner, ver-

---

1. — Mlle Delna a signé, avec l'Opéra, un engagement de trois ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin du privilège de MM. Bertrand et Gailhard.

sion française de M. Alfred Ernst[1]. — « Je ne suis pas inquiet avec les Français, disait un jour Richard Wagner, ils finiront par m'interpréter mieux que les Allemands ». Nous nous sommes rappelé ce mot en sortant de l'Opéra, où nous venions d'applaudir de toutes nos forces la plus splendide exécution des *Maîtres chanteurs* que nous ayons entendue. La direction s'est réellement piquée d'honneur : elle a montré l'œuvre admirable comme jamais peut-être elle ne fut montrée en Allemagne. Ah ! la belle et triomphale soirée ! Donner sur une scène française — notre première scène lyrique — une des œuvres les plus hardies et les plus originales du grand novateur ; la monter avec un soin jaloux des moindres détails de la mise en scène et de l'interprétation vivante ; mettre les chanteurs français, toujours enclins à parader dans le vieux style, aux prises avec la musique d'action, obliger les chœurs à prendre part à la comédie, à y jouer franchement un rôle : ce n'est pas seulement plaire aux connaisseurs désintéressés, c'est aussi hâter l'avénement d'un art de sincérité, de liberté, d'émotion et de logique. Bravo, notre Académie nationale de musique !

C'est, on le sait, Hans Sachs, le doyen des *Meis-*

---

1. DISTRIBUTION. — Eva, Mlle *L. Bréval*. — Magdalène, Mlle *L. Grandjean*. — Walther, M. *Alvarez*. — Hans Sachs, M. *Delmas*. — Beckmesser, M. *Renaud*. — David, M. *Vaguet*. — Pogner, M. *Gresse*. — Kothner, M. *Bartet*. — Ortel, M. *Delpouget*. — Foltz, M. *Paty*. — Nachtigall, M. *Douaillier*. — Vogelgesang, M. *Cabillot*. — Zorn, M. *Laurent*. — Moser, M. *Gallois*. — Schwarz, *Dénoyé*. — Eisslenger, M. *Dupiré*. — Le veilleur, M. *Cancelier*.

2e tableau du 3e acte : Valse réglée par M. Hansen : Mlles *Beauvais Charrier S. Mante, Morlet, Boos, L. Mante, Barbier, Esnel*.

landaise, élève de M. Edmond Duvernoy, sortie cette année du Conservatoire avec le premier prix d'opéra. Blonde, grande, mince, la nouvelle Marguerite incarne bien le type de l'héroïne de Gœthe. La voix, étendue, d'une grande jeunesse, qui semblait trop éclatante au Conservatoire s'estompe à l'Opéra à son grand avantage, Mlle Akté a témoigné de louables recherches dans la composition de son rôle, et il ne reste qu'à lui souhaiter de saisir la note personnelle qui fixera son talent plein de brillantes promesses. Après la scène du jardin, après celle de l'église et le trio de la prison, elle est acclamée et rappelée par une salle enthousiaste.

24 OCTOBRE. — Notons deux nouvelles intéressantes : l'engagement définitif de Mlle Marie Delna, qui débutera par le rôle de Fidès, du *Prophète* [1] ; le projet d'ajouter au répertoire le *Joseph*, de Méhul, une œuvre purement française qui trouvera à l'Opéra un cadre digne d'elle. Le savant compositeur M. Bourgaut-Ducoudray est chargé d'écrire les récitatifs, — comme ont fait Auber pour *Don Juan*, Berlioz pour le *Freychutz*, Gevaert pour *Fidelio*.

9 NOVEMBRE. — On donne *Sigurd* pour la rentrée de Mme Rose Caron, fort applaudie dans sa belle création de Brunehilde.

10 NOVEMBRE. — Première représentation des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, opéra en trois actes et quatre tableaux de Richard Wagner, ver-

1. — Mlle Delna a signé, avec l'Opéra, un engagement de trois ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin du privilège de MM. Bertrand et Gailhard.

sion française de M. Alfred Ernst [1]. — « Je ne suis pas inquiet avec les Français, disait un jour Richard Wagner, ils finiront par m'interpréter mieux que les Allemands ». Nous nous sommes rappelé ce mot en sortant de l'Opéra, où nous venions d'applaudir de toutes nos forces la plus splendide exécution des *Maîtres chanteurs* que nous ayons entendue. La direction s'est réellement piquée d'honneur : elle a montré l'œuvre admirable comme jamais peut-être elle ne fut montrée en Allemagne. Ah ! la belle et triomphale soirée ! Donner sur une scène française — notre première scène lyrique — une des œuvres les plus hardies et les plus originales du grand novateur ; la monter avec un soin jaloux des moindres détails de la mise en scène et de l'interprétation vivante ; mettre les chanteurs français, toujours enclins à parader dans le vieux style, aux prises avec la musique d'action, obliger les chœurs à prendre part à la comédie, à y jouer franchement un rôle : ce n'est pas seulement plaire aux connaisseurs désintéressés, c'est aussi hâter l'avénement d'un art de sincérité, de liberté, d'émotion et de logique. Bravo, notre Académie nationale de musique !

C'est, on le sait, Hans Sachs, le doyen des *Meis-*

---

1. DISTRIBUTION. — Eva, Mlle *L. Bréval*. — Magdalène. Mlle *L. Grandjean*. — Walther, M. *Alvarez*. — Hans Sachs, M. *Delmas*. — Beckmesser, M. *Renaud*. — David, M. *Vaguet*. — Pogner. M. *Gresse*. — Köthner, M. *Bartet*. — Ortel, M. *Delpouget*. — Foltz, M. *Paty*. — Nachtigall, M. *Douaillier*. — Vogelgesang, M. *Cabillot*. — Zorn, M. *Laurent*. — Moser. M. *Gallois*. — Schwarz, *Dénoyé*. — Eisslenger, M. *Dupiré*. — Le veilleur, M. *Cancelier*.

2e tableau du 3e acte : Valse réglée par M. Hansen : Mlles *Beauvais Charrier S. Mante, Morlet, Boos, L. Mante, Barbier, Esnel.*

tersinger, dont le nom est resté populaire dans toute l'Allemagne, qui conduit la légère intrigue imaginée par Wagner. La scène se passe à Nuremberg, et c'est dans l'église Sainte-Catherine que Walther de Stolzing, jeune seigneur, beau et riche, fait l'aveu de son amour à Eva, fille de l'orfèvre Veit Pogner. Le cœur d'Eva est déjà à Walther; mais sa main est promise par son père au vainqueur, quel qu'il soit, du concours ouvert par les maîtres chanteurs. Grand embarras de Walther, qui n'est ni poète, ni musicien. Pourtant il veut concourir, et dans ce but, il accepte quelques avis d'un jeune garçon, nommé David, apprenti et écolier de Hans Sachs, qui courtise de fort près Madeleine, la nourrice d'Eva. A la fin du premier acte, Walther subit une première épreuve devant la redoutable confrérie, et elle lui est complètement défavorable. Un certain Sixtus Beckmesser, greffier de la ville, critique sans pitié le chevalier (il a des raisons pour cela); seul Hans Sachs ose prendre sa défense. Il a le secret des amoureux, et, d'autre part, il ne veut pas qu'Eva devienne la femme de ce vieux et ridicule Beckmesser. Au second acte le théâtre représente une rue de Nuremberg par une belle soirée d'été. La maison de Pogner est à droite, celle de Hans Sachs à gauche. Le cordonnier s'installe devant sa porte pour travailler, lorsque Eva survient. Elle câline son vieil ami qui, feignant de ne rien savoir, lui révèle l'insuccès de Walther. « A-t-il chez les maîtres trouvé un ami? » demande Eva désolée, et Sachs de répondre : « L'idée est bonne! Amis d'un poète près duquel ils se sentent

tous si petits! Que son altesse aille au diable! Par le monde qu'il bataille, ce qu'à grand peine on apprit, laissez-le nous cuver tranquilles! Foin de l'intrus qui nous dérange; qu'il ait meilleur sort autre part! » Là-dessus, Eva persuadée que Hans Sachs ne prend aucune part à ses angoisses, s'emporte bruyamment et rentre dans sa maison. Elle en resort bientôt pour se rencontrer avec Walther. Tous deux ne peuvent se résoudre à une séparation, et ils décident de s'enfuir. Hans Sachs qui surveille de chez lui tout ce qui se passe, arrête une première fois les jeunes gens, en dirigeant sur eux avec sa lampe, un rayon lumineux, et leur seconde tentative pour prendre la clef des champs n'est pas plus heureuse. Cette fois, la rue est barrée par cet imbécile de Beckmesser qui, un luth à la main, vient donner une sérénade à Eva. Sachs interrompt l'antienne du greffier en frappant sur sa forme. Dispute des deux maîtres chanteurs, et David, qui se figure que la sérénade est pour Madeleine, tombe à bras raccourcis sur Beckmesser. Au bruit qu'ils font, tous les habitants de Nuremberg sortent de leurs demeures, s'injurient, se battent. Mêlée générale, que l'arrivée du veilleur de nuit change en panique. Sachs fait rentrer Eva chez son père, entraîne Walther dans son échoppe, et Beckmesser s'éloigne en boitant et en se frottant l'échine... Nous retrouvons Hans Sachs dans sa maison, donnant des conseils pratiques au chevalier en vue du concours. Pendant que notre amoureux est allé se somptueusement vêtir, Eva paraît en costume de mariée. Elle boude Sachs et

se plaint amèrement de ses souliers. Le cordonnier n'est pas dupe, et très occupé de chausser convenablement sa cliente, il n'a pas l'air d'apercevoir Walther, qui, sur les marches de l'escalier, inspiré par Eva, improvise le troisième couplet de son chant. La jeune fille s'évanouit presque de bonheur : elle comprend ce que Sachs a fait pour elle. On appelle David et Madeleine, et tout le monde se rend au tournoi poètique et musical. Le dernier tableau est rempli par le défilé des corps de métier, puis par l'intervention de Beckmesser. Le stupide greffier a dérobé le papier sur lequel Sachs avait écrit les vers de Walther, et il les récite, se croyant ainsi sûr de la victoire. Mais la mémoire lui fait défaut : il barbotte épouvantablement. Dans sa fureur, il accuse Sachs d'être l'auteur du morceau, mais celui-ci se récuse et déclare la poésie excellente. A Walther de la déclamer et de la faire applaudir. Eva dépose alors une couronne de lauriers sur le front du chevalier, et Pogner confère la maîtrise à son futur gendre.

Avons-nous besoin de rappeler ici que, dans les *Maîtres Chanteurs*, Wagner appliqua merveilleusement son « système musical » : l'amoureux Walther de Stolzing, l'amoureuse Eva, le père d'Eva, le cordonnier Sachs, les maîtres chanteurs, les concurrents du concours de chant, etc. : tous ses personnages sont définis dans la composition, chacun par un motif caractéristique qui lui imprime son individualité. Il y a ainsi, dans les *Maîtres Chanteurs*, une douzaine de mélodies caractéristiques qui sont comme l'effigie musicale des personnages

de la comédie. Quand tous sont en scène en même temps, toutes ces mélodies se confondent pour former ce que Wagner appelait lui-même un ensemble polychromique. La partition des *Maîtres Chanteurs* a cela de particulier qu'elle renferme des parties gaies jusqu'à la plus extraordinaire bouffonnerie. Le charivari final du deuxième acte, auquel la grotesque sérénade de Beckmeser sert de lien mélodique, n'a-t-il pas une prodigieuse intensité de comique, et ce pittoresque tableau ne vous laisse-t-il pas une ineffaçable impression ?... Une page absolument admirable, c'est, au commencement du troisième acte, le monologue de Hans Sachs songeant à la vanité des choses humaines. Il débute par un thème lent et lourd, d'une profonde sonorité, que font entendre les instruments à cordes ; c'est le développement du thème qui, à l'acte précédent, accompagnait le chant du cordonnier-poète devant son établi. A ce thème répondent des cors lointains qui entonnent un chant solennel religieux, celui dont Sachs jadis, a salué Luther et la Réforme, son principal titre de gloire. Cependant, on perçoit dans l'orchestre la chanson joyeuse de l'atelier, mais ralentie, exprimant le travail fait à contre-cœur. Les cors poursuivent l'hymne. Enfin reparaît le thème, lent et sourd des instruments à cordes, mais avec un rassérénement, une sorte de résignation. Il est, croyons-nous, impossible de pousser plus loin, musicalement, une analyse psychologique. La mélodie du rêve est exquise. La danse des étudiants, des apprentis et des jeunes filles est une merveille de grâce et de déli-

catesse. Un air populaire et rustique, d'une extrême légèreté; quelque chose de comparable à une guipure du plus fin travail. La marche des corporations — popularisée depuis si longtemps par les concerts — est étonnante de pompe et de solennité. Enfin, rien ne saurait rendre l'ampleur, l'éclat, la puissance du chant immense, entonné par le peuple, saluant Sachs du généreux hymne où tonne la joie éperdue de la Délivrance. L'attrait de la radieuse partition de Wagner se doublait pour nous de la nouvelle version française de notre très distingué confrère Alfred Ernst, en prose, exactement rythmée sur la musique. Nous avons donc suivi l'audition sur le texte de M. Ernst, mis au-dessus du texte allemand, et nous nous sommes déclarés ravis de la belle et si fidèle traduction de notre érudit confrère, comme de la parfaite exécution que dirigeait M. Taffanel. M. Alvarez a délicieusement dit le *lied* du premier acte, qu'il faut compter au nombre des plus sereines inspirations de Wagner. Puis, nous avons entendu avec le plus vif plaisir le sympathique ténor célébrant le printemps et l'amour en des strophes traversées par le large et beau souffle lyrique que vous savez. Il faut louer Mlle Bréval, en qui se personnifie la jeune Eva, et Mlle Grandjean, sa digne nourrice. Il faut hautement féliciter M. Gresse, un magnifique Pogner, et M. Vaguet, un très gentil apprenti David. Mais quel admirable Hans Sachs — d'après Holbein — que M. Delmas, au bon sourire, à la voix superbe! Que d'esprit, de fantaisie et de goût dans la composition du rôle de Beckmesser que

nous a donnée M. Renaud, absolument méconnaissable de visage et de voix sous les traits du greffier ridicule! Et avec quelle maîtrise incomparable a été réglée la célèbre bagarre du second acte, avec son final à seize parties réelles, merveille de contrepoint! Là, pour un peu, on aurait rappelé M. Gailhard, et c'eût été pleine justice.

14 NOVEMBRE. — Devant une salle pleine — on a fait treize mille francs de recette — avait lieu le grand festival organisé par le Comité des Fêtes de Paris, au profit des pauvres. Il s'agissait de faire entendre, pour la première fois en public, la musique du Régiment Préobrajensky, de la garde de S. M. l'Empereur de Russie, conjointement avec notre musique de la Garde Républicaine, alternant leurs morceaux. Le décor était celui des concerts de l'Opéra qui, prochainement, va servir aux concerts de la Société des Concerts expulsée du Conservatoire pour cause de danger d'incendie. Le proscenium s'avançait donc sur les fauteuils d'orchestre, dont il couvrait plusieurs rangs, et les deux musiques, russe et française, prenaient la moitié de l'estrade, celle de la Garde républicaine, plus nombreuse (75 musiciens au lieu de 67) s'étageant sur les gradins. M[me] Félix Faure et M[lle] Lucie Faure occupaient l'avant-scène présidentielle, M. de Morenheim et les membres de l'ambassade russe étaient dans une première loge de face, et une loge entre colonnes avaient été réservée au Comité des Fêtes. La musique de la Garde républicaine, conduite par son jeune et excellent chef, M. Parès, a ouvert le programme

catesse. Un air populaire et rustique, d'une extrême légèreté ; quelque chose de comparable à une guipure du plus fin travail. La marche des corporations — popularisée depuis si longtemps par les concerts — est étonnante de pompe et de solennité. Enfin, rien ne saurait rendre l'ampleur, l'éclat, la puissance du chant immense, entonné par le peuple, saluant Sachs du généreux hymne où tonne la joie éperdue de la Délivrance. L'attrait de la radieuse partition de Wagner se doublait pour nous de la nouvelle version française de notre très distingué confrère Alfred Ernst, en prose, exactement rythmée sur la musique. Nous avons donc suivi l'audition sur le texte de M. Ernst, mis au-dessus du texte allemand, et nous nous sommes déclarés ravis de la belle et si fidèle traduction de notre érudit confrère, comme de la parfaite exécution que dirigeait M. Taffanel. M. Alvarez a délicieusement dit le *lied* du premier acte, qu'il faut compter au nombre des plus sereines inspirations de Wagner. Puis, nous avons entendu avec le plus vif plaisir le sympathique ténor célébrant le printemps et l'amour en des strophes traversées par le large et beau souffle lyrique que vous savez. Il faut louer Mlle Bréval, en qui se personnifie la jeune Eva, et Mlle Grandjean, sa digne nourrice. Il faut hautement féliciter M. Gresse, un magnifique Pogner, et M. Vaguet, un très gentil apprenti David. Mais quel admirable Hans Sachs — d'après Holbein — que M. Delmas, au bon sourire, à la voix superbe ! Que d'esprit, de fantaisie et de goût dans la composition du rôle de Beckmesser que

nous a donnée M. Renaud, absolument méconnaissable de visage et de voix sous les traits du greffier ridicule! Et avec quelle maîtrise incomparable a été réglée la célèbre bagarre du second acte, avec son final à seize parties réelles, merveille de contrepoint! Là, pour un peu, on aurait rappelé M. Gailhard, et c'eût été pleine justice.

14 NOVEMBRE. — Devant une salle pleine — on a fait treize mille francs de recette — avait lieu le grand festival organisé par le Comité des Fêtes de Paris, au profit des pauvres. Il s'agissait de faire entendre, pour la première fois en public, la musique du Régiment Préobrajensky, de la garde de S. M. l'Empereur de Russie, conjointement avec notre musique de la Garde Républicaine, alternant leurs morceaux. Le décor était celui des concerts de l'Opéra qui, prochainement, va servir aux concerts de la Société des Concerts expulsée du Conservatoire pour cause de danger d'incendie. Le proscenium s'avançait donc sur les fauteuils d'orchestre, dont il couvrait plusieurs rangs, et les deux musiques, russe et française, prenaient la moitié de l'estrade, celle de la Garde républicaine, plus nombreuse (75 musiciens au lieu de 67) s'étageant sur les gradins. Mme Félix Faure et Mlle Lucie Faure occupaient l'avant-scène présidentielle, M. de Morenheim et les membres de l'ambassade russe étaient dans une première loge de face, et une loge entre colonnes avaient été réservée au Comité des Fêtes. La musique de la Garde républicaine, conduite par son jeune et excellent chef, M. Parès, a ouvert le programme

avec la *Marche du Couronnement*, de Tschaïkousky. Puis, sous l'habile direction de M. Alexandre Fridmann, la musique du Régiment Préobrajensky a joué l'ouverture la *Vie pour le Tsar*. Après quoi, une superbe lyre en roses thé et roses rouges, reliées par une branche de myosotis, (ne m'oubliez pas) a été apportée sur l'estrade devant les pupitres des deux chefs. Vous jugez des applaudissements! Entre la première et la seconde partie, les musiciens sont passés dans les coulisses, où une table avait été préparée, garnie de coupes de champagne. Alors, M. Muzet a levé son verre, remerciant, au nom du Comité des Fêtes, « nos amis les Russes » d'avoir consacré leur premier concert à une œuvre de charité, et offrant au jeune chef du Régiment Préobrajensky, en souvevenir du Festival de l'Opéra, un joli bronze représentant Euterpe, déesse de la Musique. M. Fridmann a traduit le toast à ses musiciens, et une fois de plus ont retenti les cris de « Vive la France! » et « Vive la Russie! » Puis on a repris le programme, où ont particulièrement triomphé, dans un morceau « petit russien » de Dargomijsky, l'orchestre symphonique — violons, violoncelles et contrebasses — du Régiment Préobrajensky, et, dans l'ouverture du *Roi d'Ys*, de Lalo, notre admirable musique de la Garde républicaine. Et la séance s'est terminée par l'*Hymne russe* (arrangement de M. Paul Vidal), interprété par la musique de la Garde républicaine et les chœurs de l'Opéra, et par la *Marseillaise*, fort bien exécutée, ma foi, par la musique du Régiment Préobrajenski. Deux

immenses corbeilles de chrysanthèmes, ornées de rubans tricolores, ont alors été apportées sur la scène, et les deux chefs se sont donné cordialement l'accolade aux applaudissements de la salle qui, debout, avait entendu les deux hymnes nationaux. C'était là, pour la musique de la garde du tzar, un heureux début à Paris...

26 NOVEMBRE. — Après une longue absence, M. Saléza rentrait, non pas dans *Salammbô*, où il trouva son meilleur rôle, mais dans *Roméo et Juliette*. Très ému, très troublé au début, il a repris son aplomb dès le deuxième acte et a été applaudi comme il le méritait, car il est resté, heureusement pour lui, moins ténor qu'artiste, et s'est montré de nouveau le bon chanteur que nous avons connu, comprenant l'œuvre interprétée, la respectant, s'y dévouant corps et âme. On a fait fête aussi à Mlle Ackté qui, inférieure pourtant à ce qu'elle est en Marguerite, prête avec beaucoup de bonheur l'éclat de son jeune talent à l'ouvrage de Gounod.

11 DÉCEMBRE. — Le premier ouvrage qui sera monté à l'Opéra sera la *Cloche du Rhin*, drame lyrique en trois actes de M. Samuel Rousseau, sur un livret de MM. Georges Montorgueil et Gheusi, distribué à Mmes Héglon et Akté, MM. Saléza, Bartet et Noté. Viendra ensuite *Gauthier d'Aquitaine*, de M. Paul Vidal, poème de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix [1].

---

1. Documents extraits du rapport du bugdet des Beaux-Arts :

La réfection des décors et costumes de la *Favorite*, *Coppélia*, *Hamlet* et *Don Juan*, rendus au répertoire en 1896, a coûté : décors, 216.018 fr. 67 ; costumes, 81.160 fr. 05.

18 DÉCEMBRE. — Fête donnée par les Comités de l'Exposition de 1900, et dont les invités ont, sur la proposition qu'en a faite M. Gailhard à M. Bouvard, la primeur des premiers essais d'un art nouveau, la musique des yeux, qui fait l'objet d'un brevet que MM. Beau et Bertrand-Taillet se proposaient d'appliquer depuis deux ans. Le principe consiste à charmer les yeux en même temps que les oreilles par des apparitions de couleurs en harmonie avec les phrases musicales. Pour réaliser ces effets, on se sert d'un clavier ordinaire dont chaque note fait allumer 500 lampes électriques de même couleur au moyen d'un relais spécial. Un jeune compositeur, M. Ludovic Ratz, a été chargé, par M. Gailhard, d'écrire la partie du nouvel instrument produisant un accompagnement dont les basses donnent la tonalité générale en allu-

---

De plus, MM. Bertrand et Gailhard, qui viennent de donner *les Maîtres Chanteurs*, préparent la *Briséis*, de Chabrier, et la reprise de *Guillaume Tell*.

Le personnel actuel de l'Opéra comprend : artistes de chant, 50 ; artistes de la danse, 54; artistes des chœurs, 102; artistes du ballet, 90; artistes de l'orchestre, 106 ; chefs d'orchestre. 3 ; chef des chœurs, 1 ; sous-chef, 1; chefs de chant, 6; accompagnateurs du ballet, 3; maitres de ballet, 2; professeur de perfectionnement (danse), 1 ; professeurs de danse, 4; professeur de pantomime, 1; chefs machinistes, 2; maitres tailleurs, 2 ; chefs de magasin, 3.

Sans la subvention, la direction actuelle aurait perdu, au 31 décembre 1896, 4,400,679 fr. 74,

Soit, par an....................................	880.135 74
Or, la subvention est de........................	800.000 »
C'est donc une perte annuelle de................	80.000 »

Les deux tentatives de concerts organisés par MM. Bertrand et Gailhard se sont traduites par une perte de 150,000 francs.

Ces concerts n'auront donc plus lieu, et en revanche, la salle de l'Académie nationale de musique sera louée à la Société des concerts du Conservatoire.

mant les lampes de la rampe éclairant les danseuses, et dont la partie supérieure suit par ses colorations les phrases musicales en illuminant des guirlandes de fleurs et de dessins en forme d'étoiles ou de soleils. M. Bouvard se propose de faire de la musique des yeux des applications grandioses à l'Exposition de 1900...

14 DÉCEMBRE. — Mlle Cléo de Mérode faisait sa rentrée dans *l'Etoile !* On s'entretenait gaiement, dans les couloirs, entre abonnés, de la réapparition des bandeaux fameux qui viennent de se manifester au nouveau monde. Aussi, quand la transfuge est apparue en blanche mariée, dans le ballet de MM. Aderer et Wormser, ça été une petite manifestation de curiosité à l'orchestre et dans les loges qui étaient combles [1].

Briséis, d'Emmanuel Chabrier, *la Cloche du Rhin*, de M. Samuel Rousseau, et *Gauthier d'Aquitaine*, de M. Vidal, doivent être les trois nouveautés de l'année 1898.

En 1899, le grand ouvrage sera *Lancelot*, de M. Victorin Joncières, et peut-être alors, pour l'année suivante — dernière année du privilège de la direction actuelle — aurons-nous *la Prise de Troie*. Il est aussi vaguement question de *Siegfried* de Wagner; mais rien n'est encore décidé à ce sujet.

Quant aux ouvrages du répertoire qu'on a décidé de remettre en scène, ce seront *le Prophète*,

---

1. — MM. Bertrand et Gailhard ont renouvelé les engagements de MM. Renaud et Alvarez; mais ils n'ont pu tomber d'accord avec Mme Rose Caron. L'admirable créatrice de *Sigurd* et de *Salammbô* quitte donc l'Opéra où elle laissera les grands souvenirs que l'on sait.

Guillaume Tell et le *Joseph* de Méhul. Enfin, à la place du *Cid*, qui devait être remonté, on donnera l'*Hérodiade*, de M. Massenet.

Telle est, succinctement rappelée, l'histoire de l'Opéra en l'an de grâce 1897, dont le bilan est établi par le tableau qui suit :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tannhauser, opéra	4 a. 9 t.	»	7
Sigurd, opéra	4	»	11
Faust, opéra	5	»	33
Don Juan, opéra	4 a. 2 p.	»	17
Samson et Dalila, opéra	3 a. 4 t.	»	11
Coppélia, ballet	2	»	6
Aïda, opéra	4	»	12
Hellé, opéra	4	»	3
La Favorite, opéra	4 a. 5 t.	»	12
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	15
Rigoletto, opéra	4	»	4
La Maladetta, ballet	2	»	7
**Messidor*, drame lyrique	5	19 fév.	11
Hamlet, opéra	5 a. 8 t.	»	3
Otello, opéra	4	14 avril	6
Roméo et Juliette, opéra	5 a. 8 t.	»	9
Thaïs, comédie lyrique	3 a. 7 t.	»	3
**L'Etoile*, pantomime-ballet	2	31 mai	17
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	7 juin	24
**Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, opéra	3 a. 4 t.	10 nov.	18

* Les astérisques désignent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1898

Sans parler de petits actes comme *Mieux vaut douceur et... violence*, de M. Pailleron, *Quitte pour la peur*, d'Alfred de Vigny, et la *Plus belle fille du monde*, de M. Paul Déroulède, deux comédies modernes, en trois actes, la *Loi de l'homme*, de M. Paul Hervieu, et la *Vassale*, de M. Jules Case, et deux grands drames en vers, dont le sort fut assez malheureux, *Frédégonde*, de M. Alfred Dubout, et *Tristan de Léonois*, de M. Armand Silvestre : tel est, avec le succès de l'*Evasion*, remontant à 1896, et celui de la *Vie de Bohème*, le résumé de l'année, dont nous allons noter, au jour le jour, les faits et gestes.

8 JANVIER. — M. Paul Veyret jouait au pied levé, par suite d'une indisposition de M. Coquelin cadet, le rôle du père Guernoche dans l'*Evasion*, de M. Brieux, et se tirait très adroitement de la lourde tâche qui lui incombait.

11 JANVIER. — Le nouveau Comité, constitué pour l'année 1897, fonctionne pour la première fois. Il est composé de MM. Mounet-Sully, doyen, Worms,

Coquelin cadet, Silvain, Le Bargy et de Féraudy. Membres suppléants : MM. Prudhon et Baillet. Quelques jours après, le Conseil d'administration, au grand complet, tenait séance sous la présidence de M. Jules Claretie. Il décidait qu'il n'y avait pas possibilité, dans la situation actuelle, de faire de nomination nouvelle et se contentait d'augmenter deux des plus vieux pensionnaires de la maison : MM. Joliet et Dupont-Vernon.

15 JANVIER. — A l'occasion du 275e anniversaire de la naissance de Molière, on donnait le *Misanthrope* et le *Malade imaginaire*, suivi de la Cérémonie, où M. Leloir faisait le Prœses aux lieu et place de M. de Féraudy indisposé. Le traditionnel à-propos, *Aristophane et Molière*, était signé Jean Bertheroy, aimable poétesse se cachant sous un pseudonyme masculin, et entre Silvain-Aristophane et Baillet-Molière, Mlle Moreno représentait délicieusement l'Humanité.

21 JANVIER. — Notons, ce jeudi, le petit fait, sans précédent dans les annales de la Comédie-Française, du même spectacle donné deux fois dans la même journée, en matinée et en soirée. Deux pièces de Molière, *Tartuffe* et le *Malade imaginaire*, ont été jouées avec la même distribution le matin et le soir, sauf dans le *Malade imaginaire*, où M. Truffier, qui jouait le matin M. Purgon, a été remplacé, le soir, par M. Paul Veyret. La seule différence est qu'en matinée on a commencé par *Tartuffe* et le soir par le *Malade imaginaire*.

22 JANVIER. — Le projet du monument que la ville de Condé-sur-l'Escaut se propose d'élever à la

célèbre tragédienne Hippolyte Clairon a été soumis à M. Jules Claretie. Ce projet, dû à la collaboration de l'architecte H. Guillaume et du statuaire Jules Mabille, se compose d'une gaine souple portant, sur un large cartouche Louis XV, le nom de la tragédienne. De chaque côté de ce cartouche, des amours joufflus tendent à Clairon des couronnes et des guirlandes de fleurs. Sur le socle est accroché le masque tragique; au sommet est posé le buste de la tragédienne, dans une attitude d'orgueilleuse élégance. L'ensemble, très harmonieux, est du plus pur dix-huitième siècle. M. Claretie a approuvé le projet et accepté la présidence d'honneur du Comité. La Comédie-Française, pour hâter l'heure de la glorification d'une de ses plus illustres artistes, ira donner au printemps prochain, au bénéfice du monument, une représentation au théâtre de Valenciennes.

26 JANVIER. — Première représentation (devant les abonnés du mardi) de la *Grève des forgerons*, de M. François Coppée. C'est plutôt un monologue qu'une pièce, ou mieux une scène dramatique, car elle ne comporte qu'un seul rôle, sans réplique, celui du vieux forgeron, joué par Mounet-Sully qui y est tout à fait remarquable. La *Grève des forgerons* fut dite, pour la première fois, sur la scène de l'Odéon, en 1869, par Coquelin, à une représentation extraordinaire donnée sur ce théâtre, au bénéfice de Mme Sarah Bernhardt, qui venait d'avoir son mobilier détruit dans un incendie; puis reprise en représentation régulière par Beauvallet, qui la joua, plus de cent fois de suite, avec un énorme

succès. En ce temps-là, la *Grève des forgerons* se disait sans mise en scène, simplement comme un monologue. Et c'est alors que Mounet-Sully, qui était engagé à l'Odéon, où il jouait de petits rôles, s'éprit de cette scène, qu'il étudia et apprit, prêt à remplacer Beauvallet, s'il y avait eu interruption ; mais le vieux tragédien n'interrompit pas un seul jour, et c'est donc après vingt-sept ans d'attente que Mounet-Sully réalise enfin un projet longtemps caressé. Il a, d'ailleurs, déjà dit plusieurs fois la scène dramatique de Coppée à Paris, dans deux représentations à bénéfice, au cours de l'année précédente, et en Russie, au cours des représentations qu'il donna en 1894, en compagnie de M. Félix Duquesnel. L'effet de la *Grève des forgerons*, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, a été considérable ; ce fut peut-être le plus grand succès remporté par notre tragédien pendant cette série de représentations triomphales. M. Duquesnel avait alors imaginé de faire jouer le drame, dans une mise en scène qui en doublait l'effet, et qu'il avait réglée lui-même, d'accord avec Mounet-Sully : le forgeron, au lieu d'être seul à l'avant-scène, disait son monologue au milieu de l'appareil d'une cour d'assises, accompagné de tous les mouvements d'émotion de la figuration, qui suivait attentivement les péripéties du récit.

C'est cette mise en scène qui a été adoptée à la Comédie-Française, où elle donne le même effet qu'en Russie, doublant l'intensité de l'action dramatique qu'elle fait vivre, en y intéressant le public qui assiste lui-même, en quelque sorte, à une séance

de cour d'assises. Très bien grimé, dans des haillons d'atelier, très ému — cela s'entendait au tremblement de sa voix — Mounet-Sully a été à la fois simple et dramatique jusqu'aux larmes et, à plusieurs reprises, interrompu par les applaudissements de la salle tout entière, acclamé enfin et rappelé quatre fois au baisser du rideau.

29 JANVIER. — Première représentation de deux proverbes en un acte de MM. Edouard Pailleron, *Mieux vaut douceur... et violence*[1]. — Les deux nouvelles pièces de M. Pailleron durent, montre en main, chacune une demi-heure : c'est peu, sans doute ; c'eût été encore assez si, la qualité remplaçant la quantité, nous eussions eu la primeur de deux petits chefs-d'œuvre d'esprit et d'originale fantaisie. Mais nous sommes loin de compte, et nous nous demandons encore à quoi riment de pareilles tentatives de la part d'un riche académicien vraiment trop peu soucieux de sa bonne renommée littéraire. Que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* ait, par reconnaissance envers son excellent Pégomas de *Cabotins !* fait cadeau d'une de ces bluettes à M. de Féraudy pour la jouer dans le monde, si cela lui plaisait... Et qu'il ait permis à Mlle Marsy, si exacte à l'Epatant, si peu exacte à la Comédie, de porter l'autre piécette au grand Cercle dont elle « fait partie », passe encore ! Mais obliger le Théâtre-Français à représenter, parce qu'on s'ap-

---

[1] DISTRIBUTION. — *Mieux vaut douceur...* : Robert de Briges, *M. de Féraudy.* — Maurice Blain, M. *Georges Berr.* — Cécile, Mlle *Reichenberg.* — ... *Et violence* : Paul de Dortelin, M. *Le Bargy.* — Un médecin, M. *Gaudy.* — Pauline, Mlle *M.-L. Marsy.* — Henriette, Mlle *Brandès.*

pelle Pailleron, ces deux insignifiants proverbes qui, signés d'un tout autre nom, eussent été black-boulés à l'unanimité, voilà qui ne passe pas... Est-ce que vraiment le talent de ces six sociétaires — dont plusieurs à part entière — n'eût pu être mieux utilisé depuis trois mois — la lecture aux artistes a eu lieu le 19 octobre de l'année précédente — qu'à répéter *Mieux vaut douceur... Et violence?* Le plus ingénu des reporters du théâtre veut bien nous apprendre qu'aux félicitations de M. Félix Faure, M. Pailleron a répondu : « J'ai maintenant le ventre libre... » En dépit de ce « soulagement » nécessaire, il me semble qu'à la place de M. Pailleron, je serais plutôt honteux d'avoir dérangé tant de monde, artistes et spectateurs, y compris le Président de la République, pour si peu... Jugez-en. Il s'agit, dans la première de ces innocentes comédies de paravent, de deux députés, tous deux amis et tous deux mariés : l'un, Robert de Briges, joyeux fêtard ; l'autre, Maxime Blain, plus sérieux et plus rangé. Robert de Briges a rencontré les deux demoiselles, Francine et Léa, qui furent naguère leurs maîtresses ; il les a invitées à dîner au cabaret avec Maxime : pour faire la fête, autant la faire avec des professionnelles. Et, sous prétexte d'une réunion publique ayant pour objet la conjonction des centres, il vient relancer Maxime et l'arracher à sa tranquille lune de miel avec Cécile, sa jeune femme. Mais celle-ci est une fine mouche qui, toute paisible en apparence, — mieux vaut douceur, — sait retenir son mari, sous le vain prétexte d'un bouton à re-

coudre à sa redingote, par exemple, et lui gentiment démontrer que le mieux est encore de dîner en tête-à-tête avec elle. Quant à Robert de Briges, il n'aura eu d'autre avantage que de payer l'addition du dîner : les deux cocottes s'empressent de le « plaquer » au dessert... sans dessert. Et voilà le plat, assez fade, qu'on nous a servi, à nous, comme entrée. On attendait le rôti.

Rôti manqué, et qui a fait regretter le premier service. Pauline et Henriette sont deux bonnes amies également mariées : l'une aussi jalouse que l'autre est peu passionnée. Pauline a ramassé dans la corbeille au vieux papier une lettre à moitié déchirée adressée à son mari, signée Alexandre. Un nom d'homme, ça ne peut être qu'une femme... Elle imite l'écriture de cet « Alexandre » et envoie à Paul une demande de rendez-vous ferme. S'il y va, tout est rompu... Et Paul fait mine d'y aller, quand il trouve dans ses gants un billet d'Henriette qui le prévient à temps de la ruse de sa femme. Il fait alors le bon apôtre et n'est sorti, dit-il que pour aller lui chercher un médecin, puisqu'elle se plaint d'insupportables névralgies, et sans pouvoir prouver qu'il n'est pas coupable, au moins en intention, il parvient à convaincre la jalouse, toute prête à se retirer dans sa chambre, sa bougie à la main. Oh ! la scène, classiquement renouvelée de l'*Avare*, de la bougie tour à tour soufflée par la femme et par le mari ! M. Pailleron, un maître en son art pourtant, y a tellement insisté que nous avons vu poindre l'instant fatal où allait se fâcher le public, — un public d'amis pour-

tant, ayant plus ou moins dîné chez l'auteur, où l'on dîne fort bien, paraît-il, et d'invités de première, certainement soucieux de politesse en une maison aussi comme il faut que la maison de Molière. A tant de stricte courtoisie n'est pas tenu le critique qui, je pense, a bien le droit, et même le devoir, de dire que la plaisanterie — en deux exemplaires — du spirituel écrivain de l'*Étincelle* et du *Monde où l'on s'ennuie* dépasse peut-être les bornes permises. Nous eussions été ravi d'un gai pendant au *Caprice*, de Musset, ou à *Quitte pour la peur*, d'Alfred de Vigny ; il nous fut, hélas ! impossible d'applaudir cette réédition assez plate de l'*Autographe*, de Meilhac et Halévy, ou du *Camp des bourgeoises*, de Dumanoir, — et nous ne saurions féliciter l'auteur de *Mieux vaut douceur... Et violence*, pour une incursion aussi inutile dans le genre « proverbe » jadis illustré par Théodore Leclerc et Octave Feuillet.

— « Cela vous a un petit air vieillot qui me rappelle la guerre d'Italie », nous disait, en parlant de la première de ces saynètes, un de nos excellents et plus bienveillants confrères. Qu'eût-il dit après le second vaudeville ? La guerre de Crimée, alors !...

Mlle Reichenberg a bien finement joué la douce Cécile de la première bluette ; mais Mlle Marsy a paru infiniment moins heureuse dans l'irritée Pauline de la seconde. M. Féraudy donne à Robert de Briges, le député fêtard, une verve endiablée, et sa légère pointe d' « éméchage » est une amusante trouvaille ; mais pourquoi M. Berr habille-t-il

Maxime Blain comme « son domestique » ?... M. Le Bargy et Mlle Brandès sont, dans la seconde pièce, les corrects partenaires de Mlle Marsy. M. Pailleron eût pu, sans inconvénient, corser un peu le rôle du beau Paul de Cortelin, et épargner à l'élégante Henriette les épigrammes qu'elle croit devoir décocher à la *Valkyrie*. La *Valkyrie* ne s'en portera, d'ailleurs, pas plus mal...

15 FÉVRIER. — Première représentation de la *Loi de l'homme*, comédie en trois actes, en prose, de M. Paul Hervieu[1]. — Le très distingué dramaturge des *Tenailles* affectionne les pièces à thèse, et, bien qu'il ne donne aucune solution, — celle qu'il présente aujourd'hui me paraît inadmissible, — ses situations sont fortes et véritablement empoignantes. Et puis, les femmes ne pourront que lui savoir gré d'une aussi galante et aussi vaillante revendication en leur faveur contre la dure « loi de l'homme »... Indignement trompée par le mari qu'elle aimait, la comtesse de Raguais avait un moyen bien simple — comment l'honnête commissaire de police ne le lui a-t-il pas indiqué ? — d'obtenir la séparation qu'elle désirait et de garder ainsi sa fortune et sa fille. Elle ne l'a point employé, et se trouve, cinq ans après, réduite à la cruelle alternative que voici : ne plus revoir sa chère fille, ou souffrir qu'elle épouse le fils de la

1. DISTRIBUTION. — Comte de Raguais, M. *Le Bargy*. — D'Orcieu, M. *Leloir*. — Le commissaire, M. *P. Laugier*. — André d'Orcieu, M. *Dehelly*. — Kerbel, M. *Delaunay*. — Un valet de pied, M. *Gaudy*. — Laure de Raguais, Mme *Bartet*. — Isabelle de Raguais, Mlle *Muller*. — Mme d'Orcieu, Mlle *Du Minil*. — Julie, Mlle *Lynnès*. — Henriette de Kerbel, Mlle *Wanda de Boncza*.

maîtresse de son mari : car, d'après le Code, son consentement est parfaitement inutile ; elle le refuse, on s'en passera. M. Paul Hervieu nous a donné là une angoissante émotion — et, pour cette émotion, nous lui pardonnerons l'intervention, bien étrange, d'un mari plutôt ridicule, — le mari de la maîtresse, le « cocu sans le savoir », — dictant, dès qu'il *le* sait, ses ordres à tous, et recollant de force deux ménages qui, vraiment, ne sauraient plus être recollés : il est des courants qu'on ne remonte pas. Si par l'incroyable imprudence du père, — le comte de Raguais faisant vivre sa fille chez sa maîtresse est plus que léger, — si, dis-je, les deux jeunes gens se sont aimés, la malheureuse comtesse doit se sacrifier tout à fait : elle les laissera tous se débrouiller sans elle et se retirera dignement. Voilà ce qui se passerait dans la réalité. Le compromis imposé, au théâtre, par cet étrange d'Orcieu, si fort ennemi du scandale, est, selon nous, impraticable. Mais si cet impossible dénouement a jeté un léger froid, l'intéressante pièce de M. Paul Hervieu n'en a pas été moins chaleureusement applaudie. Elle servait de rentrée — triomphale ! — à Mme Bartet, l'inconsolable mère que vous savez, et M. Le Bargy mérite un double éloge : pour avoir délicieusement monté la pièce de son ami le talentueux auteur, et pour avoir composé avec art le féroce personnage du comte de Raguais. A Mlle du Minil est échu le rôle — déplorable — de la maîtresse, et à M. Leloir celui — presque grotesque — du mari justicier : ils se sont acquittés de leur tâche, peu commode, aussi correctement qu'ils le

pouvaient, et Mlle Muller — si jeune — et M. Dehelly — si jeune aussi, peut-être même un peu trop : les « Deux Gosses » alors ! — M. Laugier, le parfait commissaire, Mlle Wanda de Boncza et M. Louis Delaunay, Mlle Lynnès enfin, complètent l'ensemble de cette interprétation supérieure. La pièce de M. Hervieu s'annonce, d'ailleurs, dès les premières représentations comme un très grand succès de curiosité, d'intérêt et... d'argent.

24 FÉVRIER. — M. Henri Lavedan a lu sa comédie en quatre actes, *Catherine,* qui est reçue à l'unanimité. M. Le Bargy lit au comité les *Fossiles,* de M. François de Curel, que l'auteur a considérablement remaniés depuis sa représentation au Théâtre Libre. Mlle Reichenberg a remis sa démission de sociétaire entre les mains de l'administrateur, qui en a donné communication au comité. La petite doyenne devra, si elle entend la rendre irrévocable, confirmer cette démission dans le délai de six mois.

23 MARS. — On a donné *Monsieur Scapin*, de M. Jean Richepin, qui n'a pas été représenté depuis trois ans. M. de Féraudy reprend, ainsi qu'il l'a déjà fait, le rôle de Scapin, créé par Coquelin aîné, et celui de Florizet, que jouait M. Le Bargy, échoit à M. Dehelly.

25 MARS. — Dans *Bataille de dames* (donnée en matinée), Mme Worms-Barretta joue pour la première fois le rôle de la comtesse d'Autreval, emploi nouveau pour elle et s'y taille un véritable succès. Elle apporte, en effet, à ce personnage, créé par Mme Allan, le charme de son talent féminin

et l'autorité d'une véritable grande coquette de race.

27 MARS. — Le comité s'est réuni sous la présidence de M. Jules Claretie, pour écouter la lecture d'une comédie en quatre actes, en prose, de MM. Adolphe Mayer et Camille Le Senne. Titre : *les Fausses routes*. Cette pièce, qui a été lue par l'un des auteurs, M. Mayer, n'a pas été admise à la représentation. Elle renferme, s'il faut en croire les indiscrétions, une idée très dramatique et de très réelles qualités théâtrales d'intrigue, de dialogue et de style.

28 MARS. — Centenaire d'Alfred de Vigny : première représentation de *Quitte pour la peur*, comédie en trois tableaux [1]. — Puisqu'elle s'était décidée à fêter l'anniversaire de la naissance d'Alfred de Vigny — à quand celui d'Alfred de Musset? — la Comédie-Française eût pu remonter la *Maréchale d'Ancre*. Elle a préféré laisser à l'Odéon l'honneur de cette intéressante reprise, et a cru devoir inscrire à son répertoire un petit acte que le romancier de *Cinq-Mars* et de *Stello* avait fait jouer, à l'Opéra, dans une soirée de bénéfice, un petit acte sans importance, mais très finement dialogué, sous le titre de *Quitte pour la peur*. Cette anecdote musquée nous montre les rapports passagers d'un mari et d'une femme étrangers l'un à

1. DISTRIBUTION. — Le duc, M. *Le Bargy*. — Tronchin, M. *Leloir*. — Un laquais, M. *Falconnier*. — La duchesse, Mlle *Marsy*. — Rosette, Mlle *Muller*. — POÉSIES d'Alfred de Vigny : *Dolorida*, par M. *Paul Mounet*. — *La maison du berger*, par M. *Albert Lambert*. — *La bouteille à la mer*, par M. *Silvain*. — *La mort du loup*, par M. *Worms*. — *Le mont des oliviers*, par Mlle *Bartet*. — *Moïse*, par M. *Mounet-Sully*.

l'autre qui ne se réunissent une nuit — il y a urgence! — que pour donner le change à l'opinion du monde. L'historiette est un peu scabreuse — il est vrai que nous en avons vu bien d'autres depuis lors! — et rappelle le débraillé des romans de Crébillon fils : on croirait, par instant, lire un fragment du *Sopha* ou du *Hasard du coin du feu*. Ce « galant » petit proverbe succéda, dans l'œuvre théâtrale, peu nombreuse d'ailleurs, du chantre d'*Eloa*, à ce drame plein de larmes qui s'appelle *Chatterton*. — « A-t-il le droit d'être un juge implacable, a-t-il le droit de vie et de mort, l'homme qui lui-même est attaché par une chaîne étrangère et qui a méconnu ou brisé la chaîne légitime? » Cette question, Alfred de Vigny se l'adressait, lorsqu'il composa son proverbe qui ouvrit à tant d'autres les portes de la comédie. Le sujet était extrêmement délicat, et pour le faire accepter, il fallut recourir à la fin de ce XVIIIe siècle qui eut tant de laisser aller dans ses mœurs et qui permit de les reproduire aussi librement que possible, pourvu que ce fût avec esprit et avec un certain vernis de bonne compagnie. Le duc et la duchesse ont été mariés plus qu'ils ne se sont mariés eux-mêmes, et ils ne se sont pas revus depuis le jour des noces. Chacun s'est arrangé de son côté; aucune relation entre eux. Le duc est l'amant d'une certaine marquise, la duchesse est la maîtresse d'un certain chevalier. Tout semble pour le mieux. Mais la duchesse a des migraines, des vapeurs, des crises de nerfs, et un vieux médecin, qui a sa confiance, le docteur Tronchin, l'avertit

que sa situation ne manque pas de gravité ; c'est une maladie qui, généralemeut, ne dure pas moins de neuf mois... Le docteur croit de son devoir d'avertir le mari. Que fera le duc ? L'épée, le poison ou le couvent viendront-ils en aide à son honneur fâcheusement compromis ? Fera-t-il éclater les fureurs d'Orosmane ? Non, il ira causer amicalement une nuit tout entière avec la duchesse ; on le verra entrer, on le verra sortir, et il laissera aller les choses à la grâce de Dieu... Ainsi agit le duc, en mari généreux ; on conçoit jusqu'à quel point l'auteur doit se montrer ingénieux et discret en paroles pour se mouvoir à l'aise dans un tel ordre d'idées. Alfred de Vigny accomplit ce tour de force avec beaucoup de légèreté, et le spectateur, qui craint à tout instant de le voir trop s'aventurer, comme son héros et son héroïne, en est « quitte pour la peur ». La pièce, essayée d'abord à l'Épatant, a été congrument interprétée par les excellents artistes de la Comédie-Française. Le Bargy personnifie d'adorable façon le duc aimable et spirituel, ironique et tendre, qui fait trembler si fort la jeune duchesse, magnifiquement représentée par Mlle Marie-Louise Marsy, — un peu « étoffée », ce nous semble, pour avoir si grande peur de son petit mari. Mlle Marsy, absolument ravissante dans son superbe costume à la Marie-Antoinette, a, du reste, les terreurs les plus amusantes du monde — très drôlement partagées par sa mignonne soubrette, Mlle Muller, — un délicieux et malin petit Greuze. Et M. Leloir est fort bien sous les traits du bon docteur philo-

sophe. Assez défavorablement préparé à l'audition de cette jolie comédie par l'ennuyeuse — et bien inutile — récitation d'une demi-douzaine de poésies d'Alfred de Vigny — exceptons M. Mounet-Sully qui, dans *Moïse*, remporta le prix à l'unanimité — le public du Théâtre-Français a fait à *Quitte pour la peur* un accueil poli, encore qu'un peu froid.

11 AVRIL. — Dans la *Joie fait peur*, de Mme Emile de Girardin, M. Coquelin cadet interprète pour la première fois, à Paris, le rôle de Noël, auquel il sait donner — qui l'eût cru ? — la note sentimentale.

5 et 8 MAI. — Relâche, pour cause de l'incendie du Bazar de la Charité.

11 MAI. — Mlle Kalb joue pour la première fois, dans l'*Avare*, le rôle de Frosine.

14 MAI. — Première représentation de *Frédégonde*, drame en vers, en cinq actes, de M. Alfred Dubout[1]. — Tout arrive. C'est en 1893 que *Frédégonde* fut reçue à la Comédie-Française ; trois longues années dans l'attente fébrile de la période des répétitions. Et la pièce était achevée dès 1885 ! Voilà donc enfin représentée la tragédie de M. Al-

---

1. DISTRIBUTION. — Lother, M. *Mounet-Sully*. — Hilpéric, M. *Leloir*. — Mérovée, M. *Albert Lambert fils*. — Prétextat, M. *Paul Mounet*. — Egidius, M. *Pierre Laugier*. — Le fils d'Hildebrand, M. *Leitner*. — Hildebrand, M. *Joliet*. — Un Marchand, M. *Roger*. — Le préfet romain, M. *Villain*. — Un Médecin, M. *Clerh*. — Berthefred, M. *Hamel*. — Anitus, M. *Dehelly*. — Un Marchand, M. *Paul Veyret*. — Fortunat, M. *Charles Esquier*. — Ruswald, M. *Jacques Fenoux*. — Wolfang, M. *Louis Delaunay*. — Un diacre, M. *Gaudy*. — Frédegonde, Mlle *Adeline Dudlay*. — La mère de Ruswald, Mlle *Hadamard*. — Néra, Mlle *Bertiny*. — La Sœur de Ruswald, Mlle *Faylis*. — Une suivante, Mlle *De Los Rios*.

fred Dubout, dont la première représentation faillit être encore reculée par suite du voyage à Athènes, d'une partie de la troupe de la Comédie. Le jeune poète a dû bénir la guerre qui remettait aux calendes grecques l'excursion projetée. On n'a pas été, ce nous semble tout à fait juste pour sa pièce. Les trois premiers actes sont parfaitement ennuyeux, je vous le concède ; mais le quatrième est vraiment beau, et le cinquième n'est pas sans grandeur. C'est, en somme, sur des applaudissements très chaleureux que s'est terminée cette soirée qui avait commencé de façon si maussade, et je persiste à croire que l'homme qui a trouvé l'idée de la confession et qui l'a si dramatiquement traitée est, dans toute l'acception du mot, un homme de théâtre.

L'œuvre est honorable en somme, et en dépit de ses vers médiocres — j'en demeure d'accord avec vous — cette *Frédégonde* valait d'être retenue par notre premier théâtre littéraire. Si M. Mounet-Sully ne nous y a point paru aussi génial que de coutume, et si, dans Hilpéric, M. Leloir n'a guère réussi qu'à nous donner l'impression d'un ridicule roi de féerie — tel autrefois Lebel au Châtelet — M. Paul Mounet y a rencontré sous les traits du saint évêque Prétextat, l'une des plus belles créations de sa carrière, et Mlle Dudlay a mis tout son talent à personnifier cette horrible Frédégonde qui avait tenté Sarah Bernhardt... Ils ont joué tous deux le quatrième acte — la scène de la confession suivie du « coup du chandelier » — de manière à se faire unanimement rappeler par le public. Celui-ci a

regretté que fût si court le rôle de Mérovée, joué avec beaucoup d'emportement et de chaleur par M. Albert Lambert aux bras musculeux, et il a justement admiré les décors, dont plusieurs, dans la note d'Alma-Tadéma, sont des toiles de valeur, signées Jambon et Bailly.

23 MAI. — Cinquantième représentation de la *Loi de l'Homme*. M. Raphaël Duflos a repris, dans la belle pièce de M. Paul Hervieu, le rôle du comte de Raguais, créé par M. Le Bargy.

4 JUIN. — L'Académie a décerné cette année le prix Toirac de 4,000 fr. à M. Brieux, pour sa comédie *l'Evasion*. Ce prix est toujours attribué à l'auteur de la meilleure comédie représentée dans l'année à la Comédie-Française. Il a été successivement décerné à MM. Lavedan, pour *Une Famille* : Rostand, pour *les Romanesques* : Richepin, pour *Par le Glaive* : Morand et Silvestre, pour *Grisélidis*, et Paul Hervieu, pour *les Tenailles*. Remarque assez piquante pour le cas de l'*Evasion* : Toirac, le fondateur du prix, était un « médecin », grand amateur de théâtre.

5 JUIN. — Reprise de l'*Etrangère*. — On sait comme, autrefois, Febvre découpait d'un trait sec et net, évidemment calqué sur le vif du type, la figure affairée et brusque de l'Américain. M. Paul Mounet, — le Prétextat de la veille dans *Frédégonde* — joue Clarckson avec infiniment de verve et de vérité. Le duc de Septmonts est un des meilleurs rôles de M. Le Bargy, et M. Albert Lambert a de la chaleur dans la partie, tout au moins difficile, de Gérard. M. de Féraudy, est excellent

dans le docteur Rémonin qu'il avait, d'ailleurs, déjà joué après Got. Mme Barretta, avec son talent fait de grâce et de charme, n'a peut-être pas les hautaines allures, la passion nécessaire au rôle de la duchesse de Septmonts. Le type de mistress Clarckson convenait assez bien à la beauté de Mlle Wanda de Boncza, mais elle manque de force — et malheureusement le souvenir de Sarah Bernhardt, l'inoubliable créatrice, plane sur elle...

6 JUIN. — La Comédie-Française célèbre le 291e anniversaire de la naissance de Pierre Corneille par un spectacle composé du *Cid*, des deux premiers actes du *Menteur* et d'un à-propos en vers de notre confrère Edouard Noël, intitulé : *Plus qu'un homme !*... hommage à Corneille. L'idée de cet à-propos a été inspiré à l'auteur par l'anecdote suivante contée par l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie française* : « Un jour, pendant que Molière s'habillait, deux hommes d'esprit entrèrent chez lui, et parlèrent avec de grands éloges d'une tragédie de Corneille jouée la veille pour la première fois. Molière les écoutait sans dire mot. Quand il fut habillé : — Eh bien ! messieurs, leur dit-il, vous croyez donc que Corneille est l'auteur de ce que vous avez entendu?... Apprenez qu'il y a un petit lutin qui l'a pris en amitié et qui a de l'esprit comme un lutin. Quand il voit que Corneille se met à son bureau pour se ronger les ongles et tâcher de faire quelques vers, alors le petit lutin s'approche et lui dicte quatre, huit, dix, quelquefois même jusqu'à vingt vers de suite qui sont au-dessus de tout ce qu'un homme peut faire.

Après quoi, le petit lutin, qui est méchant comme un lutin, se retire à quelques pas en disant : « Voyons comment ce vilain va faire à lui tout seul ? » Corneille fait alors les dix, vingt, trente vers qui suivent, où il n'y a rien que de très commun, où même il y a souvent du mauvais. Le lendemain ce même jeu recommence entre le lutin et Corneille. Ainsi se fait la pièce entière. Gardez-vous bien, messieurs, de confondre les deux auteurs : L'un est un homme, l'autre est *plus qu'un homme !* » La belle pièce de vers de M. Edouard Noël fut admirablement dite par M. Leitner [1].

13 JUIN. — Mlle Ludwig, qu'une longue maladie retenait loin de la scène, fait à la Comédie une aimable rentrée par le rôle de Julie, de l'*Autographe*, le spirituel petit acte d'Henri Meilhac.

---

1. Une comédienne qui, pouvant concourir à des prix de beauté, s'amuse à gagner des prix... aux courses, cela ne se voit pas tous les jours. Cela s'est vu, pourtant, ce dernier dimanche. *Solitaire*, le héros du grand steeple-chase de Paris cette année, courait en effet sous le nom et les couleurs de la charmante sociétaire du Théâtre-Français, Mlle Marsy.

Une véritable ovation a été faite à la rentrée des chevaux au pesage à l'heureuse propriétaire. Des fleurs et des fleurs : des roses en gerbes et en bottes semblaient autour d'elle jaillir de terre, tomber des arbres. Un peintre connu lui a proposé de faire son portrait ; un spectateur légèrement allumé s'est précipité au-devant de la brillante sportswoman-artiste, et, avant qu'elle ait pu s'en défendre, lui a appliqué deux gros baisers au milieu de l'hilarité de tous les assistants.

Ce Solitaire-la vaut un fameux diamant. Le gain de la course était de 120,000 francs. Mais, pour des raisons sportives qu'il serait oiseux d'énumérer ici, Mlle Marsy ne touchera pas cette somme intégralement. Toutefois, il lui restera, outre sa part du bénéfice ci-dessus mentionné, la propriété du cheval vainqueur, un objet d'art, un joli nécessaire d'ancien style, contenant, dans un écrin de maroquin vert, des boites en vermeil, des petits pots en vieux Berlin, et un jeu de brosses en écail et *des rasoirs !*... sans compter les félicitations du chef de l'Etat.

Voilà, certes, une « matinée » fructueuse, comme on n'en voit pas beaucoup à la Comédie-Française !

19 JUIN. — Le Comité renouvelle pour dix ans l'engagement de sociétaires de M. Jules Leitner et de Mlle Ludwig, entrés à la Comédie en 1886, et statutairement soumis à la réélection après une période décennale.

3 JUILLET. — La Duse assiste à la représentation d'*Œdipe-Roi*. Après le second acte, le semainier, M. de Féraudy, est allé la chercher dans sa loge et l'a conduite au foyer des artistes [1].

17 JUILLET. — Premières représentations de la *Vassale*, comédie en quatre actes de M. Jules Case [2], et des *Deux Palémon*, comédie en un acte, de M. Jules Truffier [3]. — La *Vassale* eût pu se jouer au Théâtre Féministe, dont dernièrement on voyait l'éclosion : la « Vassale » est, en effet, la Femme, qui ne se résigne plus à être la servante des temps anciens, la Femme, qui veut être notre égale, et qui, devant le monde entier, entre en rébellion avec l'éter-

1. — Au cours de cette visite, MM. Mounet-Sully et Le Bargy, invitaient Mme Duse à un déjeuner intime que lui offraient tous les artistes de la Comédie-Française. Ce déjeuner avait lieu deux jours après au pavillon d'Armenonville.

2. DISTRIBUTION. — Maubret, M. *Worms*. — Chabonnas, M. *Baillet*. Larcena, M. *Truffier*. — Henri Deschamps, M. *R. Duflos*. — Madame Deschamps, Mme *Pierson*. — Madame Gerbois, Mlle *du Minil*.— Louise, Mlle *Brandès*. — Rosalie Mlle *Lynnès*.

Un petit incident à propos de *la Vassale* : M. Jules Claretie avait reçu de M. le docteur Larcena une réclamation qu'il avait transmise à M. Jules Case. M. Larcena protestait contre l'emploi du nom de Larcena donné à un des personnages de *la Vassale*. M. Jules Case s'empressa de modifier l'orthographe du nom de son personnage, et, à partir de la troisième représentation de *la Vassale*, M. Jules Truffier s'appelait Larcenat.

3 DISTRIBUTION. — Adraste, M. *Truffier*. — Palémon, *le passant*, M. *G. Berr*. — Lysimaque, M. *Pierre Laugier*. — Simonis, M. *Joliet*.— Cinéas, M. *Villain*. — Palémon, *le citadin*. M. *P. Veyret*. — Cynthia, Mlle *Kalb*. — Phénice, Mlle *Lynnès*. — Callirhoë, Mlle *Moreno*.

nel tyran, c'est-à-dire l'époux : — « Je veux ma liberté, clame la Louise de M. Jules Case. Par pitié, faites-moi libre ! » Et, comme le mari lui refuse cette liberté, elle la prend et en fait, hélas ! le plus piètre usage. Alors, où est la conclusion ? Mais laissez-moi vous conter l'aventure... Henri Deschamps, qui est riche, a épousé par amour, une jeune fille pauvre qui l'aimait. Et voilà qu'au lendemain du mariage — que s'est-il donc passé, grand Dieu ? — le malentendu se dessine et s'accentue si bien, qu'au bout de quatre ans de ménage, Henri et Louise sont des époux fort malheureux : Louise reprochant à Henri de ne l'avoir point comprise, et Henri se plaignant de ne trouver en sa femme qu'une créature sèche, incapable d'amour. C'est en vain que, désillusionnée, Louise a l'orgueil d'être indépendante et d'avoir un métier. Son mari lui a ri au nez. Alors elle se jette ou paraît se jeter dans le tourbillon mondain. Et madame a deux soupirants qui la bombardent de bouquets et de déclarations. L'un, Maubret, est un viveur sur le retour qui lui propose cyniquement, le honteux marché ; l'autre, Larcena, est un ridicule poète de salon qui se contente d'espérer qu'elle viendra un jour dans sa garçonnière où, patiemment, il l'attend depuis huit mois, de cinq à sept. Et c'est cet imbécile qui va profiter de la situation... Maubret commet, en effet, la maladresse — le dénonciateur en sera pour ses frais — d'apprendre à Louise que son mari a une maîtresse. Il ne lui manquait plus que de la nommer : elle se nomme elle-même, sans le vouloir, en une

scène fort bien faite : c'est naturellement, une des meilleures amies de Louise, Mme Gerbois, chez qui, la veille, elle allait en soirée. Si la scène où se devine la maîtresse dénote en M. Jules Case un véritable homme de théâtre, je veux immédiatement complimenter le délicat analyste sur la façon dont est filée la scène suivante entre Louise et sa belle-mère, où celle-ci, qui fut jadis abandonnée par son mari, tente de démontrer que le rôle de la femme est de se soumettre et qu'il n'est point pour elle de plus noble sacrifice. O les éloquentes et touchantes paroles, où s'établit le contraste entre la croyante femme d'autrefois et la sceptique d'aujourd'hui !

Louise tente de reprendre son mari ; elle le perd, au contraire — le choc est terrible — en lui apprenant qu'elle sait tout, et comme celui-ci déclare aller « où on l'aime », elle ira, elle « au mal », c'est-à-dire à la garçonnière, où triomphe le système de Larcena, subitement récompensé de son imperturbable patience : tout vient à point à qui sait attendre, dit le fabuliste. Puis, écœurée et dégoûtée — telle l'Amoureuse de Georges de Porto-Riche — elle revient au logis et avoue son forfait : ils n'ont plus rien à se reprocher l'un à l'autre ! « Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous avez fait ! » dit le mari. — « Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous avez fait de moi ! » répond la femme, qui s'en va, libre et seule, pleurant l'enfant qu'elle abandonne... Et nous ne saurons jamais, au juste, malgré les explications données à un ami qui sert de confident, quels sont,

dans le principe, les véritables griefs de ces deux époux que l'amour avait fiancés... Je crains que l'absence de clarté soit ainsi le principal défaut de cette pièce à thèse — la thèse est intéressante, encore qu'elle ne soit pas toujours fort bien traitée. Elle reste, malgré tout, d'une belle tenue littéraire, et, prêchant à sa manière l'émancipation des femmes, elle aura du moins pour elle le plus beau des deux sexes... Mlle Brandès fut l'héroïne de la soirée ; ardente et vibrante aux premiers actes, elle a sauvé le dénouement par l'étonnante sincérité de sa douleur et nous a donné, là, une femme extrêmement femme et extrêmement touchante. M. Raphaël Duflos est bien l'autoritaire mari qu'a voulu l'auteur. Nous ne lui reprocherons, dans son jeu habituellement vrai, qu'un cri poussé à faux : son appel de « Louise » au moment où il revient, au dernier acte, guéri de son illégitime passion. Mme Pierson, si jolie sous ses cheveux blancs, s'est heureusement revanchée de son manque de mémoire à la répétition générale, et sa voix si douce a remué tous les cœurs en son rôle de mère conciliatrice. Dans la spécialité, qui lui devient habituelle, de personnifier la maîtresse flanquée à la porte par la femme légitime, Mlle du Minil a fait preuve, en une tâche peu commode, d'un tact infini. Dans le rôle de Larcena, l'amant en faction, M. Truffier était chargé, en une comédie austère, de dérider quelque peu le public : il y a parfaitement réussi. M. Baillet est le confident correct amené là pour les besoins de la cause, et peut-être fallait-il l'autorité de M. Worms pour faire passer

la goujaterie du rôle de Maubret, si court et vraiment indigne d'un tel artiste.

Aimez-vous le quiproquo — l'antique quiproquo ? Voici les deux Palémon, deux frères jumeaux qui furent séparés à leur naissance, et qui se retrouvent inopinément dans la même ville, où le « passant » est pris pour le « citadin » se disputant avec sa femme et offrant à sa maîtresse des bagues et des camées les plus rares... La charge est grosse, et voisine de l'opérette ; devons-nous dire qu'elle détonne au Théâtre-Français ?... Non, certes, puisqu'elle est jouée si gaiement par les camarades de M. Truffier : Berr, Laugier, Joliet, Villain, Veyret, M[mes] Kalb, Lynnès et Moreno, et par l'auteur lui-même en un rôle modeste, — que cette gaieté passe la rampe et entraîne le spectateur...

31 JUILLET. — La Comédie prend part à la représentation organisée à Valence à propos de l'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Emile Augier. M. Silvain dit la *Vénus d'Arles*, de M. Alphonse Daudet ; M. Jacques Fenoux et M[lle] Moreno interprètent la *Nuit d'octobre*, d'Alfred de Musset.

1[er] AOUT. — *L'Aventurière* est jouée à Valence par MM. Silvain, Leloir, Boucher, Leitner, Hamel, M[mes] Dudlay et Barretta-Worms. La pièce est suivie de la cérémonie, dans laquelle M. Silvain dit une pièce de vers de M. Armand Silvestre, et M. Leloir une pièce de vers de M. Jean Richepin.

2 AOUT. — Représentation sur le théâtre romain

d'Orange, habilement restauré par M. Formigé, des *Fêtes d'Apollon*, prologue allégorique de M. Louis Gallet, musique de M. Laurent Léon [1], et des *Erinnyes*, de Leconte de Lisle, musique de M. Massenet [2], . jouée à l'orchestre dirigé par M. Ed. Colonne.

3 AOUT. — Seconde soirée donnée au théâtre romain d'Orange : avec les *Fêtes d'Apollon*, on joue *Antigone*, de Sophocle, adaptée par MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, avec la musique de M. Saint-Saëns ; l'orchestre est sous la direction de M. Ed. Colonne. Le Président de la République assistait officiellement à ces deux représentations, qui produisaient la somme totale de soixante-quinze mille francs.

8 AOUT. — Sur le petit théâtre de Pézenas — où vient d'être inauguré le monument de Molière, dû au sculpteur Injalbert — le *Dépit amoureux*, le *Médecin malgré lui*, et le *Barbier de Pézenas*, de M. Emile Blémont et de Léon Valade, sont interprétés, aux applaudissements de toute l'assistance, par MM. Coquelin cadet, Baillet, Veyret,

---

1. DISTRIBUTION. — Le Lyriste, M. *Mounet-Sully*. — Le Faune, M. *Silvain*. — La Cigale, Mme *Barretta-Worms*. — La France, Mlle *Bartet*. — La Provence, Mlle *Dudlay*. — La Gaule, Mlle *Rachel Boyer*. — La Musique, Mlle *Moreno*.

2. DISTRIBUTION. — Agamemnon, M. *Mounet-Sully*. — Orestès, M. *Paul Mounet*. — Taltibios, M. *Villain*. — Le veilleur, M. *Hamel*. — Eurybatès, M. *Jacques Fenoux*. — Cassandra, Mlle *Dudlay*. — Clytemnestra, Mlle *Lerou*. — Callirhoé, Mlle *Lara*. — Electra, Mlle *Moreno*. — Ismène, Mlle *Wanda de Bončza*.

A l'issue du premier acte des *Erinnyes*, le ministre de l'instruction publique, accompagné de M. Roujon, directeur des beaux-arts, s'est rendu dans la loge de M. Silvain — loge aménagée dans les anciennes loges des acteurs romains — et lui a remis, au nom du Président de la République, la croix de la Légion d'honneur.

Esquier, Gaudy, M[mes] Kalb, Rachel Boyer et Frémaux.

20 ET 21 AOUT. — On donne au théâtre de Boulogne-sur-Mer, ville natale de l'auteur, deux représentations de la *Frédégonde*, de M. Alfred Dubout, avec le concours de quatre artistes de la Comédie-Française : M[lle] Dudlay et M. Paul Mounet jouent les rôles de Frédégonde et de l'évêque Prétextat qu'ils ont créés ; M. Albert Lambert fils joue le rôle de Lother, créé par M. Mounet-Sully, et M. Jacques Fenoux celui de Mérovée, créé par M. Albert Lambert fils.

22 AOUT. — M. Coquelin cadet joue pour la première fois le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*. Tous les commentateurs ne sont pas d'accord sur la façon d'interpréter ce maître rôle. Les uns prétendent qu'il le faut pousser au noir, et c'est un peu dans cette note que l'avaient joué jusqu'ici Provost et Got, puis Leloir et Laugier. Ils n'ont pas eu absolument tort, car le personnage est presque tragique. D'autres inclinent vers le comique. « Arnolphe doit être comique, et rien que comique », a écrit l'acteur Samson dans son *Art du Comédien*. Et il ajoute que, seuls, Agnès et Horace doivent émouvoir. C'est en s'inspirant des paroles de Samson que Coquelin cadet a endossé le manteau d'Arnolphe. Il s'était fait, comme on dit au théâtre, une bonne tête qu'il n'avait pas vieillie à l'excès, comme on en a trop pris l'habitude. Il faut songer qu'Arnolphe n'a guère plus de quarante ans. On le dit dans la pièce. Ce n'est donc pas un vieux barbon, mais

seulement un homme mûr. Quelques-uns s'inquiétaient de lui voir jouer ce rôle qui semble, au premier abord, si peu dans ses cordes. Mais, avec ce diable de Cadet, il y a toujours de la ressource. Il est orignal dans tout ce qu'il fait. Il a bien joué le personnage, et dans la version par lui adoptée, il s'est montré excellemment l'homme du rôle. Parfait dans sa première scène avec Chrysale, puis dans la scène qui suit avec Horace, Cadet a beaucoup fait rire, et comme c'était surtout le résultat qu'il cherchait, on peut dire qu'il y a pleinement réussi... L'*Ecole des Femmes* a été rendue d'exquise façon. M. de Féraudy, qui jouait pour la première fois le rôle d'Alain, en a fait une excellente figure, vraie et plaisante. Il a franchement diverti toute la salle. Mlles Muller et Kalb, MM. Boucher et Hamel complétaient un excellent ensemble d'interprétation.

24 AOUT. — C'est en 1891 qu'après trois répétitions seulement Mlle Moreno aborda pour la première fois Dona Sol, d'*Hernani*. Trois répétitions, ce n'était guère, ce n'était vraiment pas assez pour se rendre maîtresse d'un pareil rôle. On ne devait donc point s'étonner que la jeune pensionnaire s'y fût encore montrée « écolière » : chantant les premiers actes de sa voix délicieuse, mais manquant, au dernier, de sensibilité — voire même de sincérité. Nous ne l'y avions plus revue, depuis lors, et ça été pour nous un vrai plaisir de constater, ce soir, les progrès réalisés par l'intelligente comédienne, aujourd'hui tout près de la perfection. Mlle Moreno était, d'ailleurs, on ne peut mieux secondée par

Albert Lambert fils, par Paul Mounet et par Leitner, très justement applaudis dans Hernani, dans Ruy Gomez et dans Don Carlos.

26 AOUT. — Devant une salle comble, naturellement remplie d'étrangers et de provinciaux, M. Raphaël Duflos et Mlle Renée du Minil jouent pour la première fois, dans le *Gendre de M. Poirier*, les rôles du marquis de Presles et d'Antoinette, tenus en dernier lieu par Mme Barretta et par M. Le Bargy. M. Duflos ne semblait pas être encore entré en pleine possession de son personnage, qu'il ne différencie pas assez, à mon sens, du mari des *Tenailles* et de la *Loi de l'homme*. Plus sûre d'elle, Mlle du Minil nous a paru très touchante dans le joli rôle de la nouvelle marquise. Gros succès pour Poirier, très comiquement rendu par Coquelin cadet.

27 AOUT. — Reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr*, d'Alexandre Dumas père [1]. — Représentées primitivement au Théâtre-Français le 25 juillet 1843, les *Demoiselles de Saint-Cyr* ont pour sujet un de ces faits dont le monde offre sans doute quelques modèles : c'est un mari qui ne commence à aimer sa femme que lorsqu'il la voit inspirer de l'amour à un autre homme. Le charme du dialogue, la bonne humeur qui règne dans nombre de scènes de cette jolie comédie la maintinrent longtemps au répertoire, d'où elle avait pourtant disparu depuis quelque temps. — « Quel joli opéra-comique on ferait avec ce vaudeville ! » entendions-nous dire

1. DISTRIBUTION. — Hercule Duboulov, M. *de Féraudy*. — Roger de Saint-Hérem, M. *Boucher*. — Le duc d'Anjou, M. *Dehelly*. — Duc d'Harcourt, M. *Villain*. — Louise, Mlle *Muller*. — Charlotte, Mlle *du Minil*.

autour de nous. — « Mais pardon ! c'est déjà fait : rappelez-vous le Roger de *Gillette de Narbonne*... » Ce qu'on ne saurait assez louer, dans cette comédie légère, c'est l'esprit, le sel et le tour. Dumas n'avait-il pas le rare talent d'entraîner et de divertir son auditoire? Personne ne songera donc à reprocher à M. Claretie d'avoir remis au répertoire comique de notre première scène littéraire une pièce amusante et spirituelle. M. de Féraudy est étourdissant de verve dans Duboulov. Mlle Muller est vive, sémillante, malicieuse, tout à fait charmante dans Louise de Mauclair. Dans le rôle de Charlotte de Mérian, Mlle Renée du Minil (toujours sur la brèche) a de la grâce, et même de la passion ; elle a bien joliment dit son couplet final, après lequel on l'a sincèrement applaudie. M. Boucher est un vicomte de Saint-Hérem plein de chaleur et d'entrain, et sans avoir l'autorité de M. Le Bargy, dernier titulaire du rôle, M. Dehelly est un fort gentil duc d'Anjou. Salle comble, de rechef, et bonne reprise.

31 AOUT. — Matinée gratuite, à l'occasion du retour de Russie à Paris de M. le Président de la République. On donne le *Cid*, où M. Paul Mounet se montre pour la première fois dans le rôle du Roi, et les *Précieuses ridicules*. Comme le soir, où l'on donne les *Rantzau* [1], l'orchestre du Théâtre-Français, spécialement convoqué, joue, pendant l'entr'acte, la *Marseillaise* et l'*Hymne russe*.

4 SEPTEMBRE. — Dans *Grisélidis*, les rôles du

1. Mlle Lara joue pour la première fois le rôle de Juliette Florence.



Prieur et de Bertrade sont joués pour la première fois par M. Jacques Fenoux et par Mme Laisné-Luguet.

7 SEPTEMBRE. — Cinquantième représentation de l'*Evasion*, de M. Brieux.

9 SEPTEMBRE. — Première représentation de la *Vie de Bohème*, comédie en cinq actes, en prose, de Théodore Barrière et Henry Murger[1]. — En dépit des pronostics fâcheux, la reprise en haut lieu de cette « assez méchante pièce », comme la qualifiaient dédaigneusement quelques critiques grognons, n'a été qu'un franc et unanime succès. Il faut donc féliciter la Comédie d'avoir voulu faire revivre encore une fois — en voilà pour une longue

1. DISTRIBUTION. — Baptiste, M. *Coquelin cadet*. — Schaunard, M. *de Féraudy*. — Colline, M. *Truffier*. — Rodolphe, M. *Albert Lambert fils*. — Marcel, M. *Georges Berr*. — Durandin, M. *Joliet*. — Monsieur Benoit, M. *Roger*. — Un monsieur, M. *Villain*. — Un médecin, M. *Hamel*. — Un garçon de caisse, M. *Gaudy*. — Musette, Mlle *Ludwig*. — Phémie, Mlle *Rachel Boyer*. — Césarine de Rouvres, Mlle *Nancy-Martel*. — Mimi, Mlle *Marie Leconte* (début). — Une dame, Mlle *Faylis*.

La *Vie de Bohème* prend tout de suite les allures d'un gros succès d'argent, réalisant des recettes de huit mille francs, chiffre énorme en toute saison, mais plus encore au mois de septembre qu'à une autre époque de l'année. Un des meilleurs effets de cette reprise, c'est, sans contredit, la « chanson de Musette » fort bien dite par Berr au cinquième acte, que la romance ouvre de façon si touchante. Or, ce refrain, très en situation, n'était pas, à l'origine, dans le drame de Murger et de Th. Barrière. C'est en 1873, lors de la dernière reprise faite à l'Odéon, sous la direction de M. Félix Duquesnel, que, par les soins de celui-ci, la « chanson de Musette » fut intercalée. Elle était alors chantée par Porel (Marcel) que Pierre Berton (Rodolphe) accompagnait, en scène, au piano. Et l'effet ne fut pas moins vif, alors, qu'aujourd'hui. L'air et l'accompagnement qui se marient si bien aux paroles, avec un caractère doucement mélancolique, sont d'un musicien amateur, Vernet, mort depuis déjà bien des années. Vernet avait été, pendant longtemps, le secrétaire du célèbre critique dramatique Auguste Vitu, qui, lui-même, fut, pendant sa jeunesse, un des coryphées de la « Bohème ». La première représentation de la *Vie de Bohème*, sur la scène des Variétés, remonte à 1849, mais « la chanson de Musette » est de plusieurs années postérieure à cette date.

série de représentations — ce fameux pays de Bohème, où Murger avait réuni les types disparus, mais non oubliés, de son livre charmant, mis au théâtre par Théodore Barrière, en 1849. O le joli tableau de genre heureusement accroché au musée de la rue Richelieu! Existaient-ils réellement autrefois tels que nous les montra Murger, ces types légendaires? Ils ont trop d'esprit, de cœur et de caprice pour n'avoir pas été en grande partie dotés par son imagination. Leur philosophie était la sienne; leur gaieté si entraînante était son idéal, le plus souvent rêvé. Le vrai, c'était le drame douloureux et poignant de Mimi, douce et adorable créature, si heureuse des quelques heures d'amour dont elle meurt! Une figure vraie encore, quoique exceptionnelle, c'est Musette, le type de l'insouciance dans la dépravation, jusqu'au moment où lui vient le féroce caprice du luxe et de l'éclat, toujours spontanée, quittant la fortune pour un baiser, et par boutade encore s'enfuyant. Mimi n'a qu'un amour, et cet amour est sa vie. Comme contraste, le caractère de Musette est toujours vivant et réel. Les autres personnages : Rodolphe, Marcel et Schaunard, Colline et Baptiste, le valet de lettres, créé par Kopp et joué plus tard, à l'Odéon, de façon si amusante par Thiron, n'apparaissent déjà plus qu'à l'état de fictions et de fantaisies. A ce titre, ils plaisent encore infiniment par les saillies pittoresques, les mots admirables de gaieté, d'observation et de philosophie dont l'auteur a semé leur étourdissant dialogue. Mais l'oncle Million — prédécesseur du père Duval de la

Dame aux Camélias — semble assez débonnaire pour qu'on lui épargne la réprobation dont il est accablé. Son seul crime est de ne pas croire assez vite à l'incomparable candeur de Mimi, et de ne pas admettre qu'on ne puisse devenir poète, musicien, peintre ou savant, autrement qu'en courant du matin au soir après une pièce de cent sous dont on fait sa nourriture tant que dure la nuit, pour consacrer au sommeil la journée du lendemain. Quant au travail, il y a des années où l'on n'est pas en train, c'est Schaunard qui le dit, et il s'est toujours trouvé, jusqu'à la quarantaine, dans une de ces années-là, chaque fois que le calendrier a changé. Aucun des entraînements d'autrefois n'est donc à craindre au spectacle de la *Vie de Bohème* pour les plus jeunes des poètes et des artistes de l'avenir, et il n'y a d'autre plaisir à prendre à la représentation que le plaisir d'écouter une œuvre spirituelle — encore que bien des mots en soient usés par la circulation et par les redites — comme il n'y a pas d'autre émotion à ressentir que celle du dernier acte : l'émotion profonde dont on ne peut se défendre au récit de Mimi vous donnant la sensation du suprême désespoir, l'angoisse des dernières minutes du suicidé. Mlle Leconte le dit avec un accent si simple, si naturel et si vrai, qu'on éprouve dans toute la salle comme le tressaillement d'une pitié réelle. Elle a vingt-quatre ans — déjà ! — la « petite Leconte », comme on l'appelle familièrement, qui, pour ses débuts à la Comédie, vient d'aborder ce rôle de Mimi, précédemment illustré par Mmes Thuillier, Favart, Jane

Essler, Réjane, Emilie Broisat et Rose Syma. Refusée au Conservatoire par un comité d'examen dont faisait partie son directeur actuel, M. Jules Claretie, elle apparut pour la première fois, il y a quelque sept ans, au Château-d'Eau, chantant l'ariette du gentil page de Marie Stuart et créant la *Petite Mionne*, d'Emile Richebourg et Gaston Marot, qu'elle jouait de toute son âme avec beaucoup de conviction et de sincérité. Puis il suffisait de la revoir dans Léna Ipanof de *Sainte Russie* pour découvrir en elle — la critique ne s'y trompa point — une ingénue de brillant avenir. Je vous crois !... Elle passait, en effet, à la Porte-Saint-Martin, où elle fut la jeune épousée si remarquée des *Voyages dans Paris*, et se fit très justement applaudir, délicieusement plaintive et brisée, poétique comme un fantôme d'élégie, sous les traits de la pauvre aveugle des *Deux Orphelines*. Quand, pour obéir à l'ignoble Frochard, elle gémissait sa frêle complainte, on se rappelait ces oiseaux en cage auxquels les cruelles bourgeoises de la Flandre crèvent les yeux pour les faire chanter... Après avoir très joliment repris Paulette de *Martyre*, elle enlevait tous les suffrages dans sa composition de Catherine du *Maître d'armes*, et se montrait bien charmante, à l'Ambigu, dans la Geneviève de *Gigolette*. La voilà maintenant paraissant au Vaudeville dans la très vivante Cécile Brignol d'Alfred Capus, puis, au Gymnase, dans la Jeanne un peu « popote » de l'*Age difficile*. Est-il besoin de dire qu'elle fut, sur cette dernière scène, « la vraie jeune fille » des *Demi-Vierges*, et faut-il rappeler

ses intéressantes créations de Denise d'*Au Bonheur des Dames*, de la Berthe de Paul Bourget, dans *Une Idylle tragique*, et surtout son succès si vif dans l' « élégante » — enfin ! — petite duchesse de la *Carrière*, qui lui valut un engagement — depuis longtemps prévu — au Théâtre-Français. Ah ! l'heureux début !... Mlle Ludwig, très coquettement coiffée et costumée à la mode de 1840, est une Musette fantaisiste, capricieuse et bonne fille, mais avec plus d'insouciance que de vraie gaieté, plus de finesse que d'abandon ; on voit, dans sa manière, la Musette moderne plutôt que celle de Murger, dont le rire éclatait en fanfares au nez de la misère. Sait-on que dans le mauvais rôle de Mme de Rouvres — que tient fort adroitement Mlle Nancy Martel — a paru jadis, au Vaudeville de la place de la Bourse, cette pauvre Aimée Desclée, « à peine suffisante », disent les critiques de l'époque ? A peine suffisante dans un emploi qui ne lui convenait pas, la remarquable princesse Georges et l'inoubliable Froufrou du Gymnase ! M. Albert Lambert fils — le vivant portrait d'Alfred de Musset — est un Rodolphe absolument séduisant, plein de jeunesse et d'élégance, de poésie et de mélancolie, ainsi qu'il convient. M. Georges Berr — en un costume qui rappelle vraiment trop le mardi-gras — joue Marcel avec beaucoup d'humour et d'esprit. De M. de Féraudy nous attendions, et nous attendons encore plus de verve et d'entrain, plus de fantaisie et de mordant dans Schaunard, le roi des Bohèmes. M. Truffier est un pittoresque Colline, et M. Coquelin cadet — nous l'avons gardé tout exprès pour

la bonne bouche — est un Baptiste pétri de finesse et de malice. En somme, si l'on en excepte la partie dramatique, qui n'avait pas paru très bonne dès les premiers jours, et qui a certainement vieilli — surtout depuis la *Dame aux Camélias*, où les personnages de Marguerite, d'Armand et du père Duval sont exactement calqués sur ceux de Mimi, de Rodolphe et de M. Durandin — la *Vie de Bohème* est une agréable comédie qui porte gaillardement son presque demi-siècle. Le dialogue est resté jeune, et les mots, bien qu'ils aient passé presque tous en proverbes, ne sont pas si démodés qu'on a bien voulu le dire. C'est qu'ils sont, pour la plupart, des traits de caractère. Quelques-uns sont cherchés à plaisir et sentent l'effort. Les autres jaillissent naturellement de la situation particulière où se trouvent les héros du drame. C'est grâce à cette partie comique que la *Vie de Bohème*, déjà plus de mille fois représentée ailleurs, pourra encore donner au Théâtre-Français une longue suite de bonnes soirées.

12 SEPTEMBRE. — Dans le *Monde où l'on s'ennuie*, donné en matinée, le rôle de Suzanne de Villiers est joué au pied levé, aux lieu et place de Mlle Lara, indisposée, par Mlle Bertiny, qui s'acquitte de la façon la plus heureuse de cette tâche imprévue et y montre des qualités de finesse, de grâce et de sensibilité fort goûtées du public.

26 SEPTEMBRE. — Reprise, en matinée, du *Village*, d'Octave Feuillet [1]. La comédie d'Octave

---

1. DISTRIBUTION. — Georges Dupuis. M. *Leloir*. — Rouvière. M. *Louis Delaunay*. — Mme Dupuis, Mme *Pierson*. — Marianne. Mme *Amel*.

Feuillet est un peu le développement d'une moralité que La Fontaine a mise en fable dans ses *Deux Pigeons*. Elle nous prêche l'amour de l'intérieur, trop retiré et même casanier, et par-dessus tout, la haine et l'horreur de la distraction au dehors de chez soi, et tout naturellement des voyages. Mais un proverbe ne tire pas à conséquence, et d'ailleurs on trouve seulement en germe, dans le *Village*, beaucoup de ces idées philosophiques ou sociales émises contre les grands coureurs d'aventures : l'ingénieux auteur n'a fait que les effleurer sans aucunement s'y appesantir. La pièce n'est-elle pas charmante? Tout le monde la connaît, tout le monde l'a lue dans les *Scènes et Comédies* de Feuillet, où elle se trouve dans le même volume que le *Cheveu blanc* et que *Dalila*. Au Théâtre-Français, où elle n'avait pas été donnée depuis quatre ans, elle produit un énorme effet. Le trio des deux époux et de l'ami voyageur, qui rêve de les séparer pour trouver un compagnon de route, et qui finit par partager avec eux la vie d'intérieur qu'il a d'abord plaisantée; la petite pointe de sentiment qui termine la pièce, alors que la pauvre femme apprend que son mari veut la quitter pour courir le monde, tout ce mélange de comédie douce et de fine ironie paraît fort touchant, et son ensemble constitue, dans un aussi petit cadre, une œuvre tout à fait complète. Le *Village* est admirablement joué — j'ai dit admirablement. M. Louis Delaunay est parfait dans le rôle de Rouvière, le vieux viveur qui a passé sa vie à visiter les cinq parties du monde et qui

renonce à la poésie des courses lointaines pour se fixer dans un bourg du Cotentin, où il engraissera des volailles et plantera les choux de son potager. Leloir rend avec son ordinaire maîtrise le personnage de l'ami Dupuis, qui s'en est tenu, lui, à son *home* de province. M[lle] Pierson est exquise et touchante sous les bandeaux blancs de M[me] Dupuis; M[me] Amel pittoresque et amusante sous la cornette de la vieille servante Marianne. Les quatre excellents artistes ont été deux fois rappelés après le baisser du rideau par un public — c'était celui de la matinée du dimanche — absolument ravi de la pièce et de ses interprètes.

1er OCTOBRE. — M[lle] Reichenberg a renouvelé sa demande de mise à la retraite, après trente ans de services, qui ne semblent nullement peser sur son toujours jeune visage d'ingénue. La petite doyenne priera seulement le Comité — qui, certes, accédera à son désir — de prolonger, jusqu'à la fin de janvier 1898, son engagement, qui finit en décembre 1897, et passera ainsi en revue, avant son départ, — ainsi que l'ont fait MM. Delaunay, Febvre et Got, — les principaux rôles de son répertoire.

15 OCTOBRE. — M. Dupont-Vernon meurt dans sa ville natale, à Puiseaux (Loiret), où il s'était retiré à la suite de la grave maladie qui l'avait forcé de quitter et son service à la maison de Molière et sa chaire de professeur au Conservatoire. Né le 8 avril 1844, il s'éteint donc dans sa cinquante-quatrième année. Nul n'aurait pu croire, à voir sa large carrure et sa physionomie épanouie, qu'il succomberait aussi tôt et aussi rapidement.

Henri Dupont-Vernon, venu de bonne heure à Paris, s'était tout d'abord livré à l'étude du droit, dans le but d'entrer dans la magistrature; puis, la vocation théâtrale l'emportant, il se faisait recevoir en 1869 au Conservatoire dans la classe de Régnier, pour en sortir, en 1872, avec les seconds prix de tragédie et de comédie. Dès 1870, M. Edouard Thierry, administrateur général de la Comédie-Française, songeait au jeune élève, qu'il avait remarqué, pour remplacer Mazoudier au cas où celui-ci serait enlevé par la garde mobile. Le 3 avril 1871, impatient de faire ses premières armes artistiques, il demandait à être utilisé rue Richelieu et M. Thierry lui répondait qu'à l'occasion il se souviendrait de sa lettre. Puis, le temps passa. Aussitôt ses prix obtenus, Dupont-Vernon, désireux d'aborder la scène, joua chez Ballande aux matinées de la Gaîté. *Les Deux Reines*, de Legouvé, attirèrent spécialement sur lui l'attention, et en février 1873, il était enfin appelé à la Comédie-Française, le but de sa louable ambition. Artiste consciencieux et zélé, il sut se faire apprécier spécialement dans le répertoire, interprétant successivement Aman dans *Esther*, Laffémas de *Marion Delorme*, qu'il joua avec succès au pied levé pendant une absence de M. Febvre; Créon, d'*Œdipe roi*; Dorante, de *la Critique de l'Ecole des Femmes*: Don Salluste, de *Ruy Blas*: Philinte, du *Misanthrope*; *Tartuffe*, *Polyeucte*, etc.; ainsi que Gannelon de *la Fille de Roland*; Ennius, de *Rome vaincue*; Bourdon, de *Jean Dacier*: *le Feu au couvent*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *la Reine*

Juana, *l'Evasion*, *les Petites Marques*, *les Faux Bonshommes*, *Cabotins*, *Thermidor*, etc., etc. La sincérité de son art lui valut, en 1888, d'être nommé professeur de déclamation au Conservatoire et officier de l'instruction publique, en même temps que la Ville de Paris lui confiait la chaire de déclamation au collège Stanislas. Littérateur dramatique apprécié, on doit à Dupont-Vernon plusieurs ouvrages estimés : *Quelques réflexions sur l'art de bien dire*, *Principes de diction*, *l'Art de bien dire*. C'était un bon comédien (la meilleure mémoire du Théâtre-Français) et un excellent homme : il laissera, chez tous ceux qui l'ont connu, de sincères regrets [1].

1. La classe de déclamation de M. Dupont-Vernon est attribuée à M. Paul Mounet.

M. Georges Berger, député, rapporteur du budget des Beaux-Arts, s'exprime ainsi sur le compte du Théâtre-Français :

« La Comédie-Française qui ne peut jouer qu'un nombre limité d'ouvrages en une année, possède dans ses cartons cinq grandes pièces en vers, des comédies en prose et des ouvrages en un acte dont le nombre est considérable. Elle prépare la représentation d'une pièce de M. Armand Silvestre, *Tristan de Léonois*, où le poète oppose la légende française d'Iseult à la légende germanique wagnérienne. Elle s'occupe aussi d'une comédie de M. Henri Lavedan, *Catherine*, à laquelle succédera un grand drame antique de M. Jean Richepin, la *Martyre*, que l'auteur voulait retirer, craignant d'attendre trop indéfiniment sa représentation. Elle voudrait pouvoir donner le plus tôt possible le *Struensée*, de M. Paul Meurice, et la traduction de l'*Othello* de Shakespeare, par M. Jean Aicard. Mais il faut compter avec le mouvement moderne qui entraîne le public et les auteurs vers des ouvrages d'une psychologie particulière dont le succès de la *Loi de l'Homme* a marqué l'importance, cette année. Toute une école s'est produite qui a le droit de vouloir s'affirmer sur notre première scène, et l'administrateur général de la Comédie-Française attend précisément des ouvrages de MM. de Porto-Riche, Maurice Donnay, F. de Curel. »

Pendant la saison 1896-1897, la Comédie-Française a joué 12 tragédies ou drames, 15 comédies en quatre et cinq actes, 17 comédies en trois actes, 30 comédies en un et deux actes.

Le rapporteur tient à protester contre « les tournées furtives que les

21 OCTOBRE. — M. Alfred Dubout, l'auteur de *Frédégonde*, de fugitive mémoire, intentait à M. Brunetière, directeur-gérant de la *Revue des Deux-Mondes*, un procès en refus d'insertion. M. Jules Lemaître ayant fait, dans la *Revue*, une critique plutôt sévère de l'œuvre de M. Dubout, ce dernier voulut répliquer. Il envoya à la *Revue* une lettre dont il réclama l'insertion, et, sa prose n'ayant pas paru, il demandait aux Tribunaux de contraindre M. Brunetière, en sa qualité de gérant, à la reproduire *in extenso* dans ses colonnes. C'est Me Michel Gondinet, neveu du spirituel auteur du *Panache*, qui soutenait la prétention de M. Alfred Dubout. M. Brunetière se défendait lui-même[1].

---

artistes de la Comédie-Française font dans les départements et contre lesquelles l'administrateur général réagit de son mieux ». Il voudrait que les sociétaires se convainquissent « que les artistes d'un théâtre subventionné et logé par l'Etat dépendent de celui-ci, qu'ils sont en leur genre des fonctionnaires et qu'ils ne peuvent, sans une autorisation supérieure, user de leur talent à leur guise, d'autant plus qu'ils le font parfois au détriment de la bonne renommée de la Maison, dans des excursions hâtivement improvisées ».

1. La plainte de M. Dubout porte sur ce point :

M. Lemaître, dans sa critique, écrite quinze jours après la première représentation, s'est appuyé sur une partie de l'œuvre qui, précisément, avait été supprimée entre la répétition générale et la première représentation. Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Lemaitre ne s'en était pas douté. Peut-être même ne s'en doute-t-il pas encore.

De telle sorte que M. Jules Lemaitre a tué deux *Frédégonde*, celle de la répétition générale et celle de la première représentation.

Quant à la *Frédégonde* de la première représentation, il est vrai qu'elle n'a pas reçu un accueil, dans son ensemble, très encourageant. Mais un acte au moins avait surnagé. C'est le quatrième acte. C'était plus qu'un beau vers.

Eh bien, cet acte-là n'a même pas trouvé grâce devant M. Jules Lemaître. Aussi bien, si M. Dubout n'a pas été ménagé par le critique de la *Revue des Deux Mondes*, les interprètes de l'œuvre ne l'ont guère été non plus.

Ce qui pourrait donner à penser à des esprits mal faits que M. Dubout a, après tout, reçu des coups destinés à la Comédie.

25 OCTOBRE. — Mlle Renée du Minil joue pour la première fois, à la place de Mlle Ludwig, indisposée, le rôle de Musette, de la *Vie de Bohème*, et

---

Ce quatrième acte que M. Lemaitre a déchiré, d'autres, comme M. Sarcey, M. Faguet, l'avaient loué.

M. Dubout n'a eu nullement l'intention de discuter les critiques de M. Lemaitre, mais il a voulu simplement faire le public de la *Revue des Deux Mondes* juge entre lui et le critique.

Malheureusement, M. Brunetière s'opposait à ce beau dessein, proclamant que, si la liberté de la critique était bannie du reste de la presse, elle trouverait un refuge à la *Revue*, et il avait fermé la porte au nez de l'auteur de *Frédégonde*.

Cependant, comme la « réponse de M. Dubout ne devait pas être perdue pour la postérité, Me Gondinet la lisait tout entière : bonne fortune pour M. Dubout ; la 9e chambre était archipleine, son article avait plus d'auditeurs qu'il n'aurait eu, peut-être, de lecteurs, s'il eût été publié par la *Revue*.

Dès lors, la réparation n'est-elle pas suffisante ?

Ce qu'était cet article, on le devinait facilement : le procès des critiques qui avaient parlé de *Frédégonde*, procès toujours facile, toujours piquant à faire. M. Dubout avait recueilli leurs contradictions ; il avait dressé le bilan des éloges et des blâmes et avait montré que ce qui était loué par l'un était raillé par l'autre, mais il avait oublié d'établir la balance.

Pour conclure, Me Gondinet développait cette théorie : les critiques sont, comme les autres journalistes, soumis à la loi ; c'est en vain qu'ils essaieraient de s'affranchir du droit de réponse.

M. Brunetière s'était, comme nous le disons plus haut, chargé de sa propre défense qu'il présentait non sans malice.

D'abord il tenait à disculper son collaborateur d'avoir mis à mort *Frédégonde* : la pièce a fini d'elle-même, et les traits du critique n'atteignirent qu'un cadavre, l'œuvre étant disparue de l'affiche avant l'apparition de l'article de M. Jules Lemaitre.

Puis il soutenait que la *Revue des Deux Mondes* était non pas un journal, mais un livre périodique non soumis à la loi de 1881.

Enfin il faisait la critique de la loi et établissait une juste distinction entre le droit de réponse et le droit de rectification, acceptant le second, repoussant le premier.

M. le substitut Paillot donnait des conclusions favorables à la cause de M. Dubout.

M. Dubout demandait 1 franc de dommages-intérêts et l'insertion du jugement dans la *Revue* avec le texte de sa réponse...

Il perdait son procès en première instance : les juges de la 9e chambre décidaient, en effet, que les articles de critique ne sont pas sujets au droit de réponse.

s'y montre, comme toujours, comédienne adroite et d'une remarquable souplesse de talent.

29 OCTOBRE. — Première représentation de *Tristan de Léonois*, drame en vers en quatre actes et sept tableaux, de M. Armand Silvestre [1]. Depuis plus de vingt ans, bien avant *Grisélidis* et bien avant *Izeyl*, M. Armand Silvestre était hanté par cette radieuse légende d'amour, d'où Richard Wagner a tiré le plus émouvant de ses drames lyriques. Tristan et Yseult! Ces deux noms à jamais enlacés rappellent un monde à demi oublié aujourd'hui, jadis bien vivant. Pendant des siècles, ils ont volé sur les lèvres des hommes, des harpeurs gallois aux trouvères anglo-normands, de ceux-ci aux troubadours français, d'où ils passèrent dans tous les pays d'Europe. Sortie du pays de Galles, la mystérieuse patrie des mythes celtiques, née peut-être d'un fait historique, la légende de Tristan et Yseult a pour théâtre l'Ir-

---

1. DISTRIBUTION. — Gorlois, M. *Silvain*. — Tristan, M. *Albert Lambert fils*. — Le roi Mark, M. *Paul Mounet*. — Fergus, M. *Joliet*. — L'archevêque. M. *Villain*. — Yves, M. *Falconnier*. — Hoël, M. *Hamel*. — Patrick, M. *Paul Veyret*. — Un héraut, M. *Charles Esquier*. — Argius, M. *Jacques Fenoux*. — Norandel, M. *Louis Delaunay*. — Oriane, Mme *Barretta*. — Yseult, Mlle *Bartet*. — La récitante, Mlle *Bertiny*. — Erven, Mlle *Wanda de Boncza*. — La fée Urgande, Mlle *Lara*.
Les chevaliers : *MM. Barbier, Chevalet, Talrick*, Vargas.

A la suite d'une courte mais vive polémique engagée entre MM. Armand Silvestre et Henry Bauër, à propos d'un article sur *Tristan de Léonois*, une rencontre à l'épée a eu lieu quelques jours aprés la première représentation. — Dès le premier engagement, M. Bauër s'est précipité sur son adversaire qui, surpris par cette attaque imprévue, n'a pas eu le temps de parer et a reçu au bras une blessure assez profonde, mais ne présentant aucun caractère de gravité. Les témoins de M. Armand Silvestre étaient le peintre Jean Béraud et M. Marcel, de la *Dépêche de Toulouse ;* ceux de M. Henry Bauër, MM. Henry Becque et Alfred Capus.

lande, les Cornouailles et la Bretagne française. C'est la fleur sauvage de ces grandes îles et presqu'îles extrêmes du continent qui, de leurs promontoires et de leurs récifs, s'avancent dans l'immense Atlantique, perpétuellement assaillies de ses flots. Elle a les séductions et les tempêtes, le rêve infini et les sombres fureurs des mers qui enveloppent la verte Erin. Aussi combien vécut cette histoire dans les mémoires humaines! Du VI[e] au XIII[e] siècle, elle occupe les imaginations. On disait alors : « Etre aimé comme Tristan ! » Il n'y avait rien au-dessus. Plus tard, ces noms si souvent répétés s'effacent des souvenirs et passent encore sur l'humble harpe des derniers chanteurs bretons comme l'écho d'un charme évanoui. On dit que le peuple de Cornouailles les a retenus et qu'il montre toujours dans le couvent de Marie, à Tristaïvel, le tombeau des deux amants, De ce tombeau, s'il faut en croire les vieux récits, s'élevèrent autrefois un lierre et un rosier qui enlacèrent étroitement leurs feuillages. Etait-ce un rosier portant feuilles de lierre, ou un lierre portant fleurs de roses? On ne savait, mais on n'eût pu les séparer sans les détruire. Ainsi vivent, ainsi meurent les légendes... Celle-ci représentait la chevalerie mondaine, c'est-à-dire la noblesse humaine mise au service de l'amour terrestre, de l'amour passion, souverain des cœurs. Bardes bretons, ménestrels et troubadours célébrèrent à l'envi les nombreuses aventures de Tristan, le neveu du roi Marck, et de la reine Yseult, le philtre qu'ils burent ensemble, leurs amours à la cour du roi, leur retraite et

leur vie délicieuse dans la grotte des géants, dans « la fossure à gent amant » leur séparation cruelle par l'exil de Tristan, la traversée d'Yseult pour le rejoindre, et enfin la mort qui les unit. Le fond de cette légende, qui est peut-être le produit le plus original de l'ardent génie celtique, c'est cet amour, philtre fatal, irrésistible, qui lie irrévocablement deux êtres, l'amour vainqueur de tout, de l'honneur, de la famille, de la société, de la vie et de la mort, mais qu'ennoblit sa grandeur et sa fidélité ; car il porte en lui-même son châtiment et sa justification, sa religion et son univers, l'enfer et le ciel, la suprême douleur et la suprême consolation. Le drame de M. Armand Silvestre, on a pris le soin de nous en prévenir d'avance, est plus une œuvre d'imagination que d'érudition, et sans se trop préoccuper des savantes études auxquelles donnèrent lieu ces deux grandes figures d'amants de Tristan et d'Yseult, si puissamment mises à la scène par Wagner, l'auteur n'a voulu voir en ses héros que les types d'un amour éperdu, œuvre d'un implacable destin marqué de ce sceau de fatalité qu'accuse la fiévreuse impatience de la mort, cherchant son épanouissement véritable dans l'au-delà et l'inconnu. La partie aventureuse et anecdotique de *Tristan de Léonois* ne suit aucun chemin tracé par les documents anciens — lesquels sont d'ailleurs peu d'accord. Ce qui paraît certain, c'est qu'il y eut deux femmes dans la vie de Tristan. C'est de cette dualité que l'auteur a tiré son ressort dramatique. Une épouvantable tempête a jeté sur la côte d'Irlande Tristan tout

meurtri : il suffit d'un seul regard — le coup de foudre ! — pour allumer le feu d'amour entre le bel inconnu et la douce Yseult, la fille du roi Argius, à qui son père a justement confié la mission de soigner le noble étranger : ils sont désormais l'un à l'autre jusqu'à la mort... C'est en vain que se précipitent les terribles événements qui les doivent désunir. Ainsi Tristan convaincu d'avoir été, jadis, le meurtrier du frère d'Argius, est-il banni de la terre d'Irlande. Ainsi Yseult est-elle réclamée, comme rançon du vainqueur, par le roi Marck, qui en fera sa femme — de nom seulement ! — et la compagne de sa fille Oriane. Oriane est justement l'épouse, délaissée, de Tristan, et quand, en la forêt profonde, elle va supplier la fée Urgande de lui rendre le mari qu'elle n'a jamais cessé d'adorer, sa cruelle marraine lui montre Yseult dans les bras de Tristan... Car les deux amants viennent de se miraculeusement retrouver, et déjà se sont rejointes leurs lèvres, ardentes au baiser d'amour. Tristan a cent fois mérité la mort : le roi Mark inflige pourtaut au félon chevalier un plus dur châtiment : il lui laisse la vie d'un lâche ; condamné à filer la laine d'une quenouille de femme, tandis que ses frères d'armes vont, l'épée à la main, combattre le bon combat. Gorlois — le digne prêtre et l'ami fidèle — surgit fort heureusement pour ouvrir au prisonnier le chemin de la gloire. Tristan taille les ennemis en pièces, et pour le récompenser d'avoir sauvé la Bretagne, le roi Mark pardonne au valeureux chevalier en lui cédant sa couronne, en lui rendant sa fille. Mais,

si Tristan s'est laissé guérir par l'admirable Oriane des blessures reçues sur le champ de bataille, il n'est point guéri du mal d'aimer, car il boit le poison qui lui fera revoir Yseult une dernière fois et mourir ses lèvres sur ses lèvres : Yseult use du même philtre de mort, et la toile baisse sur leurs deux cadavres amoureusement enlacés. Telle est l'action, réduite à son expression la plus simple. Ce court résumé suffira pour vous montrer en quoi elle diffère, — profondément ! — du poème de Richard Wagner. Mettre en musique *Tristan de Léonois* après *Tristan et Yseult*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, eût été une entreprise aussi ridicule qu'insensée, et pourtant la pièce semble taillée pour faire un drame lyrique. Etant signée Armand Silvestre, les vers, — libres ou alexandrins, — sont ceux d'un habile ouvrier : on leur voudrait plus d'envolée et de sincérité... Quant à l'interprétation, elle est exactement celle qu'a pu rêver l'auteur de *Grisélidis*, en la personne de Mlle Bartet, Yseult idéale, et de M. Albert Lambert fils, un Mounet-Sully jeune : je ne saurais adresser au sympathique Tristan un compliment plus flatteur. Mlle Lara, à qui les quelques strophes — admirablement dites — de la fée Urgande ont valu un véritable triomphe, Mme Barretta, en dépit d'une voix qui nous paraît malade et dans un rôle légendaire qui ne lui convient que médiocrement, M. Paul Mounet, en roi Mark, et M. Fenoux, en roi Argius, M. Silvain, condamné au personnage assez mal défini de Gorlois, M. Worms, enfin, à qui l'on doit la très artistique

mise en scène, héroïque et merveilleuse, de *Tristan de Léonois :* tous, en la circonstance, ont soutenu haut et ferme le drapeau de la Comédie.

22 NOVEMBRE. — Reprise des *Effrontés* [1]. — On n'avait pas joué la pièce depuis trois ans, c'est-à-dire depuis le départ de Mme Jane Hading, qui ne fit que passer à la Comédie... Et déjà, elle semble quelque peu vieillie, la saine comédie d'Augier. C'est qu'en vérité ils sont bien innocents et bien naïfs, ces « effrontés » d'autrefois : nous avons mieux que ça, aujourd'hui. Mlle Marsy — et c'était là le principal intérêt de la soirée — jouait pour la première fois le rôle de la marquise d'Auberive qui fut créé jadis par Mme Arnould-Plessy. Et c'est merveille de voir comme elle a dit son fait au « maître chanteur » Vernouillet. « Elle connaît les journalistes », me dit mon voisin qui a suivi naguère, au Palais de Justice, les débats que l'on sait...

1er DÉCEMBRE. — M. de Féraudy, malade, est remplacé dans le rôle de Schaunard de le *Vie de Bohème,* par M. Laugier.

2 DÉCEMBRE. — Les abonnements sont inaugurés par la représentation de *Tristan de Léonois* [2], qui est religieusement écouté et fréquem-

1. DISTRIBUTION. — Henri Charrier, M. *Le Bargy.* — Charrier, M. *de Féraudy.* — Le marquis d'Auberive, M. *Leloir.* — Giboyer, M. *Truffier.* — Vernouillet, M. *Baillet.* — Sergine, M. *Alb. Lambert fils.* — Le baron, M. *Joliet.* — Le vicomte, M. *Villain.* — Le général, M. *Hamel.* — Clémence, Mlle *Muller.* — La marquise d'Auberive, Mlle *Marsy.* — La vicomtesse, Mlle *Persoons.*

2. — Le dix-sept premières représentations de *Tristan de Léonois,* auront produit la somme de 85.571 francs, soit une moyenne de 5.033 francs par soirée.

ment applaudi. Certes, M. Armand Silvestre n'a pas lieu de se plaindre de la maison de Molière. L'administration a superbement monté son drame. Elle l'a encadré dans une mise en scène très pittoresque de décors et de costumes et elle en a confié la défense devant le public à ses meilleurs artistes. Tous ont vaillamment donné. Il est impossible d'être plus dramatique, plus poétique que Mlle Bartet dans le rôle d'Yseult dont elle réalise merveilleusement le type. A côté d'elle, les applaudissements sont allés, très chauds et très vibrants, à Mlle Lara, une fée Urgande qui a fait acclamer les stances à la forêt, et à M. Albert Lambert fils, qui a rencontré, dans la composition du personnage de Tristan, un des plus beaux rôles de sa carrière.

18 DÉCEMBRE. — La Comédie joue la *Vie de Bohème,* à Lille, au bénéfice de la Société des typographes, fondée par M. Danel. Sait-on que l'origine des liens qui unissent la Société de Lille avec la Comédie-Française est l'envoi par les typographes lillois de remèdes et de vivres à l'ambulance de la Comédie-Française en 1871 ? Depuis lors, ces représentations, inaugurées par Bressant

---

La part entière des sociétaires sera, pour l'exercice 1897, de 18.000 francs. Cette somme est légèrement inférieure à celle de l'exercice précédent, mais on ne saurait déduire de cette minime différence que l'année qui va finir n'a pas été tout aussi brillante que les autres, surtout au point de vue littéraire. Il est certain que les drames historiques coûtent toujours plus gros à monter que les pièces modernes, et comme celles-ci, ils sont exposés de la part du public à des accueils qu'il n'est pas possible de prévoir. La Comédie n'a pas à regretter, ne regrette pas d'avoir monté la *Frédégonde* de M. Dubout, pas plus que le *Tristan de Léonois* de M. Armand Silvestre, dont nous donnons plus haut les résultats, en somme assez satisfaisants. Mais elle trouve que les dépenses occasionnées par les deux ouvrages sont exagérées, et il souffle au théâtre un vent d'économie....

en 1867, sont devenues régulières et officielles. Il y avait donc trente ans que ces représentations étaient fondées. Celle-ci a été particulièrement fructueuse et applaudie. A la chute du rideau de la *Vie de Bohème*, M. Lefebvre, président de la Société, a remercié les artistes groupés sur la scène. M. Coquelin cadet a répondu au nom de la Comédie : « Je remercie profondément la Société typographique lilloise et je renouvelle au public si vibrant de Lille l'assurance du dévouement de tous les sociétaires et pensionnaires du Théâtre-Français. » On devine les applaudissements. Chaque artiste de la Comédie a reçu une médaille de Rives en argent, et les archives de la Maison de Molière une médaille portant cette inscription : « A LA COMÉDIE-FRANÇAISE, LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE LILLOISE RECONNAISSANTE, 1867-1897, 18 DÉCEMBRE 1897. »

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 258e anniversaire de la naissance de Racine, on donne *Athalie*[1], le troisième acte des *Plaideurs*, et la première représentation de *Notre ami Drôlichon*, comédie à-propos en un acte, en vers, de M. Ernest d'Hervilly[2]. — M. Ernest d'Hervilly a pris son sujet

1. DISTRIBUTION. — Joad, M. *Mounet-Sully*. — Abner, M. *Paul Mounet*. — Ismaël, M. *Villain*. — Narbal, M. *Hamel*. — Un lévite, M. *Ch. Esquier*. — Mathan, M. *Fenoux*. — Azarias, M. *Louis Delaunay*. — Joas, Mlle *Reichenberg*. — Salomith, Mlle *Frémaux*. — Josabeth, Mme *Amel*. — Agar, Mlle *Hadamard*. — Une jeune fille juive, Mlle *Berthy*. — Zacharie, Mlle *Moreno*. — Athalie, Mlle *Lerou*, — Une jeune fille juive, Mme *Lainé-Luguet*. — Une jeune fille juive, Mlle *Wanda de Boncza*.

On remarquera qu'au lieu de « la petite Durand », primitivement annoncée, c'est Mlle Reichenberg qui joue, pour la dernière fois, celui de Joas.

2. DISTRIBUTION. — Maitre Drôlichon, procureur, M. *Truffier*. — Maitre Rolet, M. *Joliet*. — Babot, Mlle *Kalb*.

dans les *Plaideurs*. Chicaneau expose à la comtesse de Pimbesche ses procès et les bons services de maître Drôlichon, son procureur.

> Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît,
> Notre ami Drôlichon, qui n'est pas une bête,
> Obtint, pour quelque argent, un arrêt sur requête.

Ce Drôlichon soupe chez maître Rollet, son confrère, celui que Boileau traita de fripon, sans précaution oratoire. Rollet abhorre ce satiriste malhonnète et ne goûte pas mieux le jeune Racine qui, dans sa nouvelle comédie vient de se moquer des robins. Il apprend que les *Plaideurs* ont été joués à Versailles et que le roi a goûté l'ouvrage. Un bon procureur doit avoir en gré ce qui plaît au roi.

24 DÉCEMBRE. — Première représentation de *La plus belle fille du monde*, conte-dialogué en vers libres de M. Paul Déroulède[1], et les *Femmes savantes* [2], pour le second début de Mlle Marie Leconte. — Voici, en deux mots, le sujet de la *Plus belle fille du monde*. Dame Marsille, veuve d'un officier du roi, est demeurée dans la médiocrité la plus étroite avec ses deux filles, Phénice qui a la

---

1. DISTRIBUTION. — Maître Olibrius, M. *Coquelin*. — Le comte Galaor, M. *Boucher*. — Merlin, M. *Georges Berr*. — Le baron Fabien, M. *Louis Delaunay*. — Fleurette, Mlle *Reichenberg*. — Dame Martille, Mme *Amel*. — Phénice, Mlle *Franquet*.

2. DISTRIBUTION. — Vadius, M. *Coquelin cadet*. — Ariste, M. *Silvain*. — Clitandre, M. *Baillet*. — Trissotin, M. *De Féraudy*. — Chrysale, M. *Leloir*. — Armande, Mlle *Bartet*. — Philaminthe, Mlle *Pierson*. — Martine, Mlle *Kalb*. — Bélise, Mme *Amel*. — Henriette, Mlle *Leconte*.

splendeur du visage et Fleurette qui a surtout la beauté de l'âme. Un seigneur richissime est mort laissant des millions à celui de ses deux parents, le comte Galaor et le baron Fabien, qui avant l'année révolue aura contracté mariage avec la plus belle fille du monde. Le baron Fabien croit que cette prescription lui commande d'épouser Phénice; le comte Galaor s'attarde à courtiser Fleurette dont le charme naïf le ravit. Il se trouve qu'aux termes du codicille, c'est ce gentilhomme sentimental qui a compris la volonté du testataire. La plus belle fille du monde est celle qu'on aime. Ce conte dialogué, en vers... si vous voulez, avait cet avantage de nous montrer plus jeune que jamais en sa dernière création Mlle Reichenberg, à la veille de prendre sa définitive retraite. On parlait d'accorder à la gentille Fleurette de M. Déroulède la croix de la Légion d'honneur. Pourquoi pas? Cette croix ne saurait, ce nous semble être accordée à une plus méritante. Mlle Reichenberg fut — on l'a dit avec raison — une des plus vaillantes et des plus personnelles artistes de cette génération. Avec cela une travailleuse infatigable, toujours sur la brèche. Pour elle, la croix ne serait pas seulement un premier prix de talent, mais aussi un prix de persévérance. Et puisqu'on parle aujourd'hui d'appliquer à tout le « féminisme », on ne saurait trouver une meilleure occasion de féminiser le ruban rouge...

Mlle Marie Leconte abordait, cette fois, le répertoire classique. La touchante Mimi de la *Vie de Bohême* se montrait sous les traits de la sage Hen-

riette des *Femmes savantes*, où elle était encadrée par tous les chefs d'emploi, à commencer par Mlle Bartet, absolument supérieure dans Armande. Très émue, naturellement, Mlle Leconte nous est apparue encore un peu timide et hésitante ; elle a besoin de prendre le ton de la maison ; elle le prendra, n'en doutez point. Mme Amel jouait pour la première fois, croyons nous, le rôle de Bélise, où elle a beaucoup, mais beaucoup réussi. Mme Amel nous a rappelé Mlle Jouassain, qui fut, vous le savez, une duègne admirable[1].

L'année 1897 est résumée, pour la Comédie-Française, dans les deux tableaux qui suivent :

---

1. L'assemblée générale des sociétaires avait lieu le 31 décembre dans la salle du Comité, après la répétition de *Catherine*. Tous les sociétaires étaient présents, sauf M. J. Truffier, excusé.

Aucun incident ; séance de chiffres. M. Duflos lisait son rapport ; très applaudi à l'endroit où il demandait des économies au nom de la Commission des comptes, dont faisaient partie avec lui M. Silvain et M. Leitner.

M. Jules Claretie donnait lecture ensuite de son rapport, qui devait être envoyé au ministre. Malgré les frais considérables des nombreuses pièces montées cette année, le bénéfice net donne 18,000 francs par part entière, les appointements courants n'étant point compris dans le partage.

Mlle Reichenberg, présente à la séance, était l'objet d'une véritable ovation lorsque l'administrateur général constatait qu'elle partait en plein talent, après avoir ajouté ses succès personnels aux succès de la Maison de Molière.

L'assemblée nommait membres de la Commission des comptes, pour l'exercice 1898, MM. de Féraudy, Truffier et Laugier.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
L'Évasion, pièce	3	»	38
Le Député de Bombignac, comédie	3	»	12
Conte de Noël, pièce	1	»	3
Hamlet, drame en vers	5	»	3
Camille comédie	1	»	3
Manon Roland. drame en vers	5	»	3
Une Amie, comédie en vers	1	»	1
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	5
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	7
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers	1	»	14
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	12
Le Voile, pièce en vers	1	»	1
Hernani, drame en vers	5	»	12
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	11
La Grève des Forgerons, drame en vers	»	26 janv.	21
Le Passant, pièce en vers	1	»	13
**Aristophane et Molière*, à propos	»	15 janv.	4
**Mieux vaut douceur*, proverbe	1	29 janv.	56
**Et violence*, proverbe	1	29 janv.	65
Le Supplice d'une Femme, drame	3	»	4
Montjoye, comédie	5	»	3
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	18
Gringoire, comédie	1	»	14
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	[illegible]
**La Loi de l'homme*, comédie	3	15 fév.	58
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	14
La Femme de Tabarin, drame	1	»	6
Vincenette, drame en vers	1	»	2
L'Été de la Saint-Martin, comédie	1	»	4
Le Marquis de Villemer, comédie	4	»	4
Les Rantzau, comédie	4	»	6
Le Gendre de M. Poirier, comédie	4	»	13
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	8
Chez l'Avocat, comédie en vers libres	1	»	5
Monsieur Scapin, comédie en vers	2	23 mars	5
**Quitte pour la peur*, comédie	3 tabl.	28 mars	5
Bataille de Dames, comédie	3	25 mars	9
Charles VII chez ses grands vassaux, drame	5	»	2
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	5
L'Anglais ou le Fou raisonnable, comédie	1	»	9
La Cigale chez les Fourmis. comédie	1	»	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année

RÉPERTOIRE MODERNE *(suite)*

Les Tenailles, comédie	3	»	3
**Frédégonde*, drame en vers	5	11 mai	10
La Joie fait peur, comédie	1	»	8
L'Ami des Femmes, comédie	5	»	10
L'Etrangère, pièce	5	5 juin	19
**Plus qu'un homme*, à propos en vers	»	6 juin	1
L'Autographe, comédie	1	»	11
Œdipe-Roi, tragédie	5	»	9
**La Vassale*, comédie	1	17 juillet	17
**Les Deux Palémon*, comédie	1	17 juillet	9
L'Ami Fritz, comédie	3	»	6
L'Amiral, comédie en vers	2	»	1
Antigone, tragédie	2 parties	»	1
Le Post-Scriptum, comédie	1	»	1
Faute de s'entendre, comédie	1	»	2
Le Faune, pastorale en vers	1	»	3
Le Klephte, comédie	1	»	3
Les Demoiselles de Saint-Cyr, comédie		27 août	4
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	7
Grisélidis, comédie en vers	3	»	11
La Chance de Françoise, comédie	1	»	1
La Vie de Bohême, comédie	5	9 sept.	37
La Belle Saïnara, comédie en vers	1	»	3
Le Village, comédie	1	26 sept.	3
L'Etincelle, comédie	1	»	7
**Tristan de Léonois*, drame en vers	4 a. 7 t.	29 oct.	17
Les Effrontés, comédie	5	22 nov.	10
**Notre ami Drôlichon*, comédie à-propos en vers	1	21 déc.	2
**La plus belle Fille du monde*, conte dialogué	1	24 déc.	5
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	1

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	31
L'Avare, comédie	5	»	11
Le Misanthrope, comédie en vers	5	»	6
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	11
Tartuffe, comédie	5	«	9
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	4
Le Mariage forcé, comédie	1	»	7
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	6

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année

RÉPERTOIRE CLASSIQUE (*suite*)

Le Barbier de Séville, comédie	4	»	7
Le Cid, tragédie	5	»	6
Le Menteur, comédie en vers	5	»	1
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	2
L'Ecole des femmes, comédie en vers	5	»	5
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	5
Horace, tragédie	5	»	1
Britannicus, tragédie	5	»	1
L'Etourdi, comédie en vers	5	»	3
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	7
Athalie, tragédie	5	»	4
Monsieur de Pourceaugnac, comédie	3	»	2
Mithridate, tragédie	5	»	4
Andromaque, tragédie	5	»	1

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE

Nous allons, ici, écrire la simple histoire, au jour le jour, de la dernière année de la direction Carvalho — que, tristement, l'on enterrait le 31 décembre, quelques jours après Alphonse Daudet, et le vif succès obtenu avec sa *Sapho*, mise en musique par M. Massenet.

Le 1er janvier, l'affiche annonçait *Don Juan*, avec M. Victor Maurel, qui, souffrant, se trouvait dans l'impossibilité absolue de paraître devant le public. La location était superbe, et la représentation s'annonçait très belle. M. Carvalho fit aussitôt appel au dévouement de M. Bouvet qui, depuis quelque temps déjà, répétait en double le rôle de Don Juan, qu'il avait chanté avec beaucoup de succès à Bruxelles. L'excellent artiste se mit aussitôt à la disposition de l'administration, et le soir il apparaissait à son tour sous le manteau de Don Juan. La représentation fut de tous points excellente, et le nouveau Don Juan était très applaudi. Il devait même bisser la sérénade qu'il détaillait avec beaucoup d'esprit et de style. Trois jours après, le 4 janvier, par suite d'une indisposition de

M. Fugère, c'est M. Isnardon qui chantait, dan ce même *Don Juan*, le rôle de Leporello, dont il s tirait avec beaucoup d'adresse. Enfin, le 6 janvier autre changement d'interprète dans l'ouvrage d Mozart : Mlle Delna, souffrante, était remplacée dans le rôle de Zerline, par Mlle Parentani. L jeune artiste s'acquittait très brillamment d'un tâche qui lui incombait presque au dernier mo ment et trouvait le moyen de se faire fréquem ment et justement applaudir sous les traits d l'épouse de Mazetto.

Un autre « début » avait eu lieu le 3 janvier celui de Mlle Arnold, que M. Carvalho nous pré sentait en matinée dans le rôle de Lalla-Roukh Mlle Arnold est une grande et imposante personn qui a fait preuve d'intelligence comme comédienn et interprété l'ouvrage de Félicien David, avec un jolie voix de soprano, très bien stylée et très bie conduite. Le ténor Mouliérat chantait toujours ave goût le rôle de Noureddin. Mlle Chevalier était une trè agréable Mirza et M. Belhomme un excellent Baski

8 FÉVRIER. — Première représentation de *Ke maria*, idylle d'Armorique en trois épisodes et e prologue, livret de M. J.-B. Gheusi, musique d M. Camille Erlanger [1]. Moins que les musicien de métier, justement séduits par la savante tec nique de M. Camille Erlanger, et menant gran tapage de bravos, le public, le vrai public, av

1. DISTRIBUTION. — Prologue : Une voix, Mlle *Guiraudon*. — moine, M. *Bouvet*. — Idylle : Yvon, M. *Jérôme*. — Le moine, M. *B vet*. — Yann, M. *Mondaud*. — Alain, M. *Belhomme*. — Tiphai Mlle *Guiraudon*. — Annette, Mlle *Charlotte Wyns*.

lequel seul il faut compter, ne nous a point paru se très vivement intéresser aux pures amours de la jeune chouane et du sergent républicain qu'elle a su arracher à la mort, — amours (un duo de quarante minutes, montre en main!) qui rachèteront, suivant la légende, la faute centenaire d'un moine incestueux. Faut-il s'en prendre au livret mystique, et trop peu scénique, de M. Gheusi, déjà coupable avec *Guernica?* Je crains bien que, de cette Idylle d'Armorique en trois *épisodes* précédés d'un prologue (le prologue du moins a de la grandeur), il ne reste que le souvenir d'un très beau décor, celui des ruines de Kermaria, qui prouve, du moins, que le théâtre a fait les choses comme il fallait. Et cette soirée incertaine nous laisse le vif regret de n'avoir point vu s'affirmer, comme nous l'espérions après son *Saint Julien l'Hospitalier*, le jeune prix de Rome, élève du regretté Delibes, dont la très moderne partition, si bien rendue par l'orchestre Danbé, fort intéressante sans doute pour qui voudrait l'étudier à loisir en la curieuse variété de ses thèmes enveloppants, n'est point faite pour enlever du premier coup les sympathies de ses plus naïfs auditeurs.

Mlle Julia Guiraudon est une jolie brune aux yeux bleus — ou presque bleus. Vingt printemps. Peut-être un peu plus, mais si peu!... Elle était encore toute petite, toute petite, pas plus haute que ça, que, déjà, elle adorait la musique. Même elle avait un goût particulier pour les pianos que, dans son langage d'enfant, elle appelait des « piganos »... Puis, se découvrant une voix, et

sans avoir encore jamais rien appris, au mariage d'une amie à l'église Saint-Ferdinand... de Bordeaux, — avons-nous dit qu'elle fût née à Bordeaux? — elle chanta un jour l'*Ave Maria* de Gounod. Et son succès l'engagea à travailler. On la mit en rapport avec le professeur Gaston Sarreau, qui lui donna les premiers éléments de son art, et lui conseilla de se rendre à Paris — toujours Paris! — où elle recevrait un utile complément d'éducation musicale. Alors, elle eut l'idée de venir trouver Crosti, qui, Bordelais lui-même, fut ravi d'avoir affaire à une jeune payse. Elle se prépara donc au Conservatoire, dans la classe que fait Crosti à l'excellent cours Masset, et, reçue d'emblée à l'école de la rue Bergère, elle en sortit cette année, intéressante Manon et charmante Juliette, avec les premiers prix d'opéra-comique et d'opéra dans les classes Taskin et Giraudet. M. Gailhard songeait à la prendre; mais, comme il ne se décidait pas assez vite, M. Carvalho la lui souffla fort habilement, — et fort heureusement, — car elle est beaucoup mieux placée à l'Opéra-Comique, où elle débute avec un vif succès sous la coiffe bretonne de la gentille Tiphaine, prise un instant — que dis-je! un instant, tout un acte, un long acte — pour la Dame blanche ou la Fille bleue, dans les ruines de Kermaria. — Rencontre amusante : Mlle Julia Guiraudon se trouve avoir pour partenaires Mlle Charlotte Wyns et le ténor Jérôme. Trois élèves de Crosti : on pense si le maître était ému le soir de la première de *Kermaria!*

16 FÉVRIER. — Lecture aux artistes de *Dalila*, drame lyrique en trois actes et cinq tableaux, livret, d'après le drame d'Octave Feuillet, de M. Louis Gallet, musique de M. Paladilhe, dont les principaux rôles étaient alors distribués à M. Fugère (Sartorius), Jérôme (André Roswein), Isnardon (Carnioli); Mmes Delna (Léonora) et Guiraudon (Marthe).

17 FÉVRIER. — M. Mondaud aborde le rôle de Don Juan, où il fait apprécier d'excellentes qualités de chanteur et de comédien.

18 FÉVRIER. — Dans *Kermaria*, M. Bouvet est remplacé, dans le rôle du moine, par M. Hermann Devriès; M. Mondaud a cédé celui d'Yann à M. Gresse, qui s'y montre absolument remarquable.

25 FÉVRIER. — Mlle Lejeune, ex-pensionnaire du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, qui, déjà, avait joué quelques petits rôles à l'Opéra-Comique, débutait officiellement dans *Manon*. Douée d'une jolie voix, se dépensant en effets un peu imprévus, elle a montré de l'adresse et du charme et a eu beaucoup de succès. A côté d'elle, on a vivement applaudi M. Leprestre, qui a chanté de façon délicieuse ; M. Fugère, fort digne en père de Des Grieux ; M. Isnardon, un Lescaut très gai, et surtout la vivante et amusante partition de M. Massenet.

7 MARS. — Dans le *Domino noir*, donné en matinée, Mlle Parentani chante pour la première fois le rôle d'Angèle, où elle est fort applaudie.

9 MARS. — Dans *Kermaria*, Mlle Marié de l'Isle remplit pour la première fois — avec beaucoup d'intelligence du reste — le rôle d'Annette.

14 MARS. — Mlle Marie Garnier interprète,

riette des *Femmes savantes*, où elle était encadrée par tous les chefs d'emploi, à commencer par Mlle Bartet, absolument supérieure dans Armande. Très émue, naturellement, Mlle Leconte nous est apparue encore un peu timide et hésitante; elle a besoin de prendre le ton de la maison; elle le prendra, n'en doutez point. Mme Amel jouait pour la première fois, croyons nous, le rôle de Bélise, où elle a beaucoup, mais beaucoup réussi. Mme Amel nous a rappelé Mlle Jouassain, qui fut, vous le savez, une duègne admirable[1].

L'année 1897 est résumée, pour la Comédie-Française, dans les deux tableaux qui suivent :

---

1. L'assemblée générale des sociétaires avait lieu le 31 décembre dans la salle du Comité, après la répétition de *Catherine*. Tous les sociétaires étaient présents, sauf M. J. Truffier, excusé.

Aucun incident; séance de chiffres. M. Duflos lisait son rapport; très applaudi à l'endroit où il demandait des économies au nom de la Commission des comptes, dont faisaient partie avec lui M. Silvain et M. Leitner.

M. Jules Claretie donnait lecture ensuite de son rapport, qui devait être envoyé au ministre. Malgré les frais considérables des nombreuses pièces montées cette année, le bénéfice net donne 18,000 francs par part entière, les appointements courants n'étant point compris dans le partage.

Mlle Reichenberg, présente à la séance, était l'objet d'une véritable ovation lorsque l'administrateur général constatait qu'elle partait en plein talent, après avoir ajouté ses succès personnels aux succès de la Maison de Molière.

L'assemblée nommait membres de la Commission des comptes, pour l'exercice 1898, MM. de Féraudy, Truffier et Laugier.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
L'Évasion, pièce	3	»	38
Le Député de Bombignac, comédie	3	»	12
Conte de Noël, pièce	1	»	3
Hamlet, drame en vers	5	»	8
Camille comédie	1	»	3
Manon Roland. drame en vers	5	»	3
Une Amie, comédie en vers	1	»	1
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	5
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	7
Le Diner de Pierrot, comédie en vers	1	»	14
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	12
Le Voile, pièce en vers	1	»	1
Hernani, drame en vers	5	»	12
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	11
La Grève des Forgerons, drame en vers	»	26 janv.	21
Le Passant, pièce en vers	1	»	13
**Aristophane et Molière*, à propos	»	15 janv.	1
**Mieux vaut douceur*, proverbe	1	29 janv.	56
**Et violence*, proverbe	1	29 janv.	65
Le Supplice d'une Femme, drame	3	»	1
Montjoye, comédie	5	»	3
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	18
Gringoire, comédie	1	»	11
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	8
**La Loi de l'homme*, comédie	3	15 fév.	58
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	11
La Femme de Tabarin, drame	1	»	6
Vincenette, drame en vers	1	»	2
L'Été de la Saint-Martin, comédie	1	»	1
Le Marquis de Villemer, comédie	1	»	1
Les Rantzau, comédie	1	»	6
Le Gendre de M. Poirier, comédie	4	»	13
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	8
Chez l'Avocat, comédie en vers libres	1	»	5
Monsieur Scapin, comédie en vers	2	23 mars	5
**Quitte pour la peur*, comédie	3 tabl.	28 mars	5
Bataille de Dames, comédie	3	25 mars	9
Charles VII chez ses grands vassaux, drame	5	»	2
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	5
L'Anglais ou le *Fou raisonnable*, comédie	1	»	9
La Cigale chez les Fourmis, comédie	1	»	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repr. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE (suite)			
Les Tenailles, comédie	3	»	3
**Frédégonde*, drame en vers	5	11 mai	10
La Joie fait peur, comédie	1	»	8
L'Ami des Femmes, comédie	5	»	10
L'Etrangère, pièce	5	5 juin	19
**Plus qu'un homme*, à propos en vers	»	6 juin	1
L'Autographe, comédie	1	»	11
Œdipe-Roi, tragédie	5	»	9
**La Vassale*, comédie	4	17 juillet	17
**Les Deux Palémon*, comédie	1	17 juillet	9
L'Ami Fritz, comédie	3	»	6
L'Amiral, comédie en vers	2	»	1
Antigone, tragédie	2 parties	»	1
Le Post-Scriptum, comédie	1	»	1
Faute de s'entendre, comédie	1	»	2
Le Faune, pastorale en vers	1	»	3
Le Klephte, comédie	1	»	3
Les Demoiselles de Saint-Cyr, comédie		27 août	4
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	7
Grisélidis, comédie en vers	3	»	11
La Chance de Françoise, comédie	1	»	1
La Vie de Bohème, comédie	5	9 sept.	37
La Belle Saïnara, comédie en vers	1	»	3
Le Village, comédie	1	26 sept.	3
L'Etincelle, comédie	1	»	7
**Tristan de Léonois*, drame en vers	4 a. 7 t.	29 oct.	17
Les Effrontés, comédie	5	22 nov.	10
**Notre ami Drôlichon*, comédie à-propos en vers	1	21 déc.	2
**La plus belle Fille du monde*, conte dialogué	1	24 déc.	5
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	1
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	31
L'Avare, comédie	5	»	11
Le Misanthrope, comédie en vers	5	»	6
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	11
Tartuffe, comédie	5	«	9
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	4
Le Mariage forcé, comédie	1	»	7
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	6

RÉPERTOIRE CLASSIQUE (*suite*)

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	7
Le Cid, tragédie	5	»	6
Le Menteur, comédie en vers	5	»	1
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	2
L'Ecole des femmes, comédie en vers	5	»	5
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	5
Horace, tragédie	5	»	1
Britannicus, tragédie	5	»	1
L'Etourdi, comédie en vers	5	»	3
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	7
Athalie, tragédie	5	»	4
Monsieur de Pourceaugnac, comédie	3	»	2
Mithridate, tragédie	5	»	4
Andromaque, tragédie	5	»	1

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE

Nous allons, ici, écrire la simple histoire, au jour le jour, de la dernière année de la direction Carvalho — que, tristement, l'on enterrait le 31 décembre, quelques jours après Alphonse Daudet, et le vif succès obtenu avec sa *Sapho*, mise en musique par M. Massenet.

Le 1er janvier, l'affiche annonçait *Don Juan*, avec M. Victor Maurel, qui, souffrant, se trouvait dans l'impossibilité absolue de paraître devant le public. La location était superbe, et la représentation s'annonçait très belle. M. Carvalho fit aussitôt appel au dévouement de M. Bouvet qui, depuis quelque temps déjà, répétait en double le rôle de Don Juan, qu'il avait chanté avec beaucoup de succès à Bruxelles. L'excellent artiste se mit aussitôt à la disposition de l'administration, et le soir il apparaissait à son tour sous le manteau de Don Juan. La représentation fut de tous points excellente, et le nouveau Don Juan était très applaudi. Il devait même bisser la sérénade qu'il détaillait avec beaucoup d'esprit et de style. Trois jours après, le 4 janvier, par suite d'une indisposition de

M. Fugère, c'est M. Isnardon qui chantait, dans ce même *Don Juan*, le rôle de Leporello, dont il se tirait avec beaucoup d'adresse. Enfin, le 6 janvier, autre changement d'interprète dans l'ouvrage de Mozart : Mlle Delna, souffrante, était remplacée, dans le rôle de Zerline, par Mlle Parentani. La jeune artiste s'acquittait très brillamment d'une tâche qui lui incombait presque au dernier moment et trouvait le moyen de se faire fréquemment et justement applaudir sous les traits de l'épouse de Mazetto.

Un autre « début » avait eu lieu le 3 janvier : celui de Mlle Arnold, que M. Carvalho nous présentait en matinée dans le rôle de Lalla-Roukh. Mlle Arnold est une grande et imposante personne qui a fait preuve d'intelligence comme comédienne et interprété l'ouvrage de Félicien David, avec une jolie voix de soprano, très bien stylée et très bien conduite. Le ténor Mouliérat chantait toujours avec goût le rôle de Noureddin. Mlle Chevalier était une très agréable Mirza et M. Belhomme un excellent Baskir.

8 FÉVRIER. — Première représentation de *Kermaria*, idylle d'Armorique en trois épisodes et en prologue, livret de M. J.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger [1]. Moins que les musiciens de métier, justement séduits par la savante technique de M. Camille Erlanger, et menant grand tapage de bravos, le public, le vrai public, avec

1. DISTRIBUTION. — Prologue : Une voix, Mlle *Guiraudon*. — Le moine, M. *Bouvet*. — Idylle : Yvon, M. *Jérôme*. — Le moine, M. *Bouvet*. — Yann, M. *Mondaud*. — Alain. M. *Belhomme*. — Tiphaine, Mlle *Guiraudon*. — Annette, Mlle *Charlotte Wyns*.

lequel seul il faut compter, ne nous a point paru se très vivement intéresser aux pures amours de la jeune chouane et du sergent républicain qu'elle a su arracher à la mort, — amours (un duo de quarante minutes, montre en main!) qui rachèteront, suivant la légende, la faute centenaire d'un moine incestueux. Faut-il s'en prendre au livret mystique, et trop peu scénique, de M. Gheusi, déjà coupable avec *Guernica?* Je crains bien que, de cette Idylle d'Armorique en trois *épisodes* précédés d'un prologue (le prologue du moins a de la grandeur), il ne reste que le souvenir d'un très beau décor, celui des ruines de Kermaria, qui prouve, du moins, que le théâtre a fait les choses comme il fallait. Et cette soirée incertaine nous laisse le vif regret de n'avoir point vu s'affirmer, comme nous l'espérions après son *Saint Julien l'Hospitalier*, le jeune prix de Rome, élève du regretté Delibes, dont la très moderne partition, si bien rendue par l'orchestre Danbé, fort intéressante sans doute pour qui voudrait l'étudier à loisir en la curieuse variété de ses thèmes enveloppants, n'est point faite pour enlever du premier coup les sympathies de ses plus naïfs auditeurs.

Mlle Julia Guiraudon est une jolie brune aux yeux bleus — ou presque bleus. Vingt printemps. Peut-être un peu plus, mais si peu!... Elle était encore toute petite, toute petite, pas plus haute que ça, que, déjà, elle adorait la musique. Même elle avait un goût particulier pour les pianos que, dans son langage d'enfant, elle appelait des « piganos »... Puis, se découvrant une voix, et

sans avoir encore jamais rien appris, au mariage d'une amie à l'église Saint-Ferdinand... de Bordeaux, — avons-nous dit qu'elle fût née à Bordeaux? — elle chanta un jour l'*Ave Maria* de Gounod. Et son succès l'engagea à travailler. On la mit en rapport avec le professeur Gaston Sarreau, qui lui donna les premiers éléments de son art, et lui conseilla de se rendre à Paris — toujours Paris! — où elle recevrait un utile complément d'éducation musicale. Alors, elle eut l'idée de venir trouver Crosti, qui, Bordelais lui-même, fut ravi d'avoir affaire à une jeune payse. Elle se prépara donc au Conservatoire, dans la classe que fait Crosti à l'excellent cours Masset, et, reçue d'emblée à l'école de la rue Bergère, elle en sortit cette année, intéressante Manon et charmante Juliette, avec les premiers prix d'opéra-comique et d'opéra dans les classes Taskin et Giraudet. M. Gailhard songeait à la prendre; mais, comme il ne se décidait pas assez vite, M. Carvalho la lui souffla fort habilement, — et fort heureusement, — car elle est beaucoup mieux placée à l'Opéra-Comique, où elle débute avec un vif succès sous la coiffe bretonne de la gentille Tiphaine, prise un instant — que dis-je! un instant, tout un acte, un long acte — pour la Dame blanche ou la Fille bleue, dans les ruines de Kermaria. — Rencontre amusante : Mlle Julia Guiraudon se trouve avoir pour partenaires Mlle Charlotte Wyns et le ténor Jérôme. Trois élèves de Crosti : on pense si le maître était ému le soir de la première de *Kermaria!*

16 FÉVRIER. — Lecture aux artistes de *Dalila*, drame lyrique en trois actes et cinq tableaux, livret, d'après le drame d'Octave Feuillet, de M. Louis Gallet, musique de M. Paladilhe, dont les principaux rôles étaient alors distribués à M. Fugère (Sartorius), Jérôme (André Roswein), Isnardon (Carnioli); Mmes Delna (Léonora) et Guiraudon (Marthe).

17 FÉVRIER. — M. Mondaud aborde le rôle de Don Juan, où il fait apprécier d'excellentes qualités de chanteur et de comédien.

18 FÉVRIER. — Dans *Kermaria*, M. Bouvet est remplacé, dans le rôle du moine, par M. Hermann Devriès; M. Mondaud a cédé celui d'Yann à M. Gresse, qui s'y montre absolument remarquable.

25 FÉVRIER. — Mlle Lejeune, ex-pensionnaire du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, qui, déjà, avait joué quelques petits rôles à l'Opéra-Comique, débutait officiellement dans *Manon*. Douée d'une jolie voix, se dépensant en effets un peu imprévus, elle a montré de l'adresse et du charme et a eu beaucoup de succès. A côté d'elle, on a vivement applaudi M. Leprestre, qui a chanté de façon délicieuse; M. Fugère, fort digne en père de Des Grieux; M. Isnardon, un Lescaut très gai, et surtout la vivante et amusante partition de M. Massenet.

7 MARS. — Dans le *Domino noir*, donné en matinée, Mlle Parentani chante pour la première fois le rôle d'Angèle, où elle est fort applaudie.

9 MARS. — Dans *Kermaria*, Mlle Marié de l'Isle remplit pour la première fois — avec beaucoup d'intelligence du reste — le rôle d'Annette.

14 MARS. — Mlle Marie Garnier interprète,

dans *Mignon*, le rôle de Philine, où elle se fait applaudir.

15 MARS. — Mme Molé reprend possession, dans *Carmen*, du rôle de Micaëla, qu'elle n'avait pas chanté depuis près de quatre ans. Le public lui fait un succès aux couplets du troisième acte, qu'elle détaille d'une facon exquise.

21 MARS. — Dans les *Dragons de Villars*, où rentrait Mlle Wyns, retour de Monte-Carlo, Mlle Esther Chevalier reprenait, en matinée, le rôle de la fermière Georgette, où elle se montrait, comme toujours, très adroite comédienne et excellente chanteuse.

27 MARS. — Remise au répertoire de la *Vivandière*, de Benjamin Godard, avec Mlle Delna, MM. Fugère, Leprestre — succédant à M. Clément — et Badiali.

28 MARS. — Mlle Wilma joue pour la première fois, en matinée, le rôle de Louise des *Rendez-vous bourgeois*, avec un succès dont les autres interprètes, notamment Mlles Chevalier et Pierron, ont leur bonne part.

28 MARS. — Mlle Fernande Dubois chante pour la première fois, dans les *Dragons de Villars*, le rôle de Rose Friquet, où elle se fait bienveillamment applaudir.

30 MARS. — Dans *Don Juan*, Mlle Van Zandt, remplit pour la première fois à Paris, le rôle de Zerline sans faire oublier Mlle Delna, dont l'admirable voix donnait tant de charme et tant d'ampleur aux divines mélodies ; elle montre dans cette épreuve une adresse extrême, beaucoup de grâce

et de style. Mlles Marcy et Marignan, MM. Fugère, Badiali et Gresse restaient au poste d'honneur où nous les avions vus il y a quelques mois.

10 AVRIL. — Reprise de la *Dame Blanche* [1]. — On nous l'a donc rendue en son texte original, dans un cadre de décors et de costumes neufs, et avec une interprétation excellente en son ensemble, cette *Dame Blanche*, qui remonte à 1825... Et voilà qu'elle nous est apparue, cette bonne vieille de soixante-douze ans, délicieuse de jeunesse et de fraîcheur. Une comédie charmante, gaie, sentimentale, alerte et spirituelle : du Scribe de derrière les fagots ; une partition pimpante, très joliment instrumentée (mais oui !) et dont les airs, si coquets, sont souvent des trouvailles d'inspiration ; Boïeldieu avait du bon : ne le blaguez pas trop, messieurs de la nouvelle école ! Nos plus sincères compliments à Jules Danbé, dont l'orchestre a rendu avec toutes ses finesses le gracieux et mélodieux ouvrage ; à M. Clément, un Georges Brown tout à fait digne de ses aînés — et quels aînés ! — à M. Carbonne abordant avec un très vif succès l'emploi de trial ; à M. André Gresse qui a joué et chanté en toute perfection le rôle difficile —

1. DISTRIBUTION. — En regard de celle de la création (10 décembre 1825).

	1825	1897
Georges Brown	M. *Ponchard*	M. *Clément*
Gaveston	M. *Henri*	M. *Gresse*
Dickson	M. *Féréol*	M. *Carbonne*
Marc-Irton	M. *Firmin*	M. *Bernaërt*
Miss Anna	Mlle *Rigaut*	Mlle *Arnold*
Jenny	Mlle *Boulanger*	Mlle *Tiphaine*
Marguerite	Mlle *Desbrosses*	Mlle *Pierron*

ingrat même ! — de Gaveston ; à Mlle Tiphaine enfin, une fort gentille Jenny... Et voilà qu'ainsi interprétée la *Dame Blanche* va faire recette : pourquoi pas ?

19 AVRIL. — Mlle Van Zandt reparaît dans *Mignon*, où elle fit ses heureux et brillants débuts à Paris. L'œuvre, depuis Galli-Marié, avait perdu son âme. Plusieurs cantatrices s'étaient essayées dans ce rôle, sans rendre à la partition la vogue que lui avait donnée sa créatrice. Une toute mignonne jeune fille apparut un beau jour, incarnant à son tour la Mignon d'Ambroise Thomas, presque sans être annoncée. Elle n'avait pas de passé. Elle était pour ainsi dire ignorée, et sa révélation date du premier jour où elle se montra dans les différents travestissements de Mignon. Ce n'était pas Galli-Marié, c'était autre chose de tout à fait original, de personnel. Le bruit se répandit qu'une nouvelle Mignon était née, et tout Paris voulut la voir et l'applaudir. Avec elle, l'œuvre du maître avait retrouvé son succès d'antan, et plus de cent représentations presque consécutives s'ajoutèrent à la carrière déjà longue de cette partition. La reprise de possession par Mlle Van Zandt de ce rôle qui marqua ses premiers pas, au théâtre avait donc un attrait pour le public parisien. Et son succès fut, de nouveau, très grand et très mérité.

20 AVRIL. — On donne *Don Juan*, et c'est la cinquante-huitième représentation d'une première série qui n'a pas encore été interrompue et qui a assuré au chef-d'œuvre de Mozart une place durable au premier rang du répertoire. M. Victor

Maurel fait sa rentrée devant une salle comble, dans ce rôle de Don Juan, où il se montre l'élégant comédien et le brillant chanteur que l'on aime à entendre et à applaudir. Il inaugurait pour la circonstance de nouveaux et superbes costumes, qu'il portait avec une crânerie de gentilhomme. Tout le rôle n'était pour lui qu'un long succès. Avec Fugère, si remarquable dans Leporello, l'interprétation est excellemment complétée par Mlle Delna, une Zerline délicieuse; Mlle Marcy, une très dramatique Dona Anna; Mlle Marignan; MM. Maréchal et Badiali.

5 et 8 MAI. — Relâche pour cause de la catastrophe du Bazar de la charité.

17 MAI. — Première représentation du *Vaisseau Fantôme*, opéra en trois actes de Richard Wagner, traduction française de M. Charles Nuitter[1]. — Lorsqu'il composa la partition du *Vaisseau fantôme*, Wagner n'avait pas entièrement dépouillé le vieil homme. Le vieil homme, c'était le compositeur qui faisait de la musique comme tout le monde, en visant, bien entendu, à la faire meilleure que les autres. Le vieil homme avait débuté par des essais dans la manière d'Auber. Plus tard, il fit *Rienzi*, *proh pudor!* une tendance à l'imitation du style italien. C'est le *Vaisseau fantôme* qui marqua la rupture du compositeur avec les traditions, et sa volonté d'inaugurer l'ère d'une nouvelle poétique musicale. La transformation n'est pas encore com-

1. DISTRIBUTION. — Le Hollandais, M. *Bouvet*. — Erich, M. *Jérôme*. — Daland, M. *Belhomme*. — Le pilote, M. *Carbonne*. — Senta, Mlle *Marcy*. — Marie, Mlle *Delorn*.

plète ; mais elle commence à s'opérer. C'est ainsi qu'on voit, dans des gravures représentant quelques-unes des métamorphoses d'Ovide, des figures qui sont moitié homme, moitié animal ou végétal : Actéon en train de passer du chasseur au cerf ; Daphné, dont les bras se sont déjà changés en branches chargées de feuilles. Dans la partition du *Vaisseau fantôme*, il y a une sorte de lutte entre la première et la seconde manière du maître. Celui-ci a raconté lui-même dans quelles circonstances particulièrement tragiques il avait conçu la première idée du poème du *Vaisseau fantôme*. C'était en 1839 ; il quittait sa patrie et se dirigeait par mer vers la France, lorsqu'une effroyable tempête détourna le navire de sa route, l'obligeant à chercher un abri dans un petit port de la côte norvégienne. Sous l'impression, toute vive encore, du spectacle terrible et grandiose auquel il venait d'assister, Wagner avait recueilli, de la bouche même des matelots, l'histoire populaire du Hollandais volant, ce farouche capitaine qui pour avoir bravé la colère céleste en jurant de franchir un cap difficile malgré les vagues, malgré l'orage, malgré Dieu lui-même, doit errer sur les mers pendant l'éternité... A cette donnée fondamentale vint se joindre bientôt une série d'épisodes, nécessaires pour grandir l'intérêt et donner un corps à l'action ; le cadre s'élargit peu à peu : scènes et personnages se groupèrent ; la légende était devenue un opéra. — Tout le monde connaît l'admirable symphonie qui sert de préface à cet ouvrage âgé de plus de cinquante ans. Si, par ses dimensions, par ses

procédés généraux de développement, par ce système de marqueterie qui consiste à prendre de petits fragments de l'opéra, à les juxtaposer, à les entremêler sans laisser voir la jointure, si par la fougue de son allure, par la richesse de son coloris, cette ouverture rappelle la manière de Weber, — par les contours des motifs, par les procédés d'orchestre surtout, elle trahit nettement la personnalité de l'auteur. Il y a dans la célèbre symphonie — fort bien rendue d'ailleurs, par la phalange que commande M. Danbé — de l'orage, des éclairs, de sourds grondements, des éclats soudains et de mystérieuses demi-teintes. C'est bien la préface instrumentale de la légende qui va se raconter en musique. Quel dommage qu'après cette ouverture, si prometteuse, la mise en scène, plutôt piteuse, de l'Opéra-Comique, ne soit que déception et dérision ! Sachons, du moins, gré de leurs efforts aux interprètes : M. Bouvet donne une belle allure au Juif Errant des mers ; Mlle Marcy est douée d'une voix pure et solide, mais sa plantureuse nature ne répond guère à la personnification idéale de Senta ; M. Belhomme rend plaisamment la joie du père heureux de bien caser sa fille ; mais M. Jérôme frise légèrement le ridicule sous les traits d'Erik, l'amoureux éconduit... Autre déconvenue : le chœur des fileuses, que nous sommes habitués à entendre si bien chanter dans les concerts, et que tout le monde attendait avec impatience, a perdu à l'Opéra-Comique — à qui la faute ? — son caractère de finesse et de légèreté. Un naufrage général, quoi !...

18 MAI. — Dans *Lakmé*, M. Hermann-Devriès

chante pour la première fois le rôle de Nilakantha, abandonné par M. Mondaud, indisposé, comme Mlle Parentani remplacera, trois jours après, dans le rôle de Lakmé, Mlle Van Zandt, payant, elle aussi, son tribut à la fâcheuse grippe. L'un et l'autre sont très favorablement accueillis par le public.

26 MAI. — Reprise de la *Navarraise* avec Mme de Nuovina. C'est une réelle et sincère artiste que Mme de Nuovina, que nous applaudissions dernièrement, au Grand Théâtre de Lyon, dans *Carmen*, où elle est si curieuse et si intéressante. Sa dramatique création d'Anita est merveilleuse d'amour intense, de courage terrible, de folie désespérée. Ajoutez à cela les attraits d'une voix délicieusement timbrée, et vous comprendrez facilement le succès qu'elle obtenait à la rentrée. La *Navarraise* était précédée de la 1.600e représentation de la *Dame blanche*, on ne peut mieux interprétée, nous l'avons dit plus haut, par MM. Clément, Gresse, Carbonne, et Mlles Tiphaine et Pierron.

28 MAI. — Reprise du *Falstaff* de Verdi, remarquablement interprété par Victor Maurel, l'inoubliable créateur du rôle à Milan et Mlle Delna, partageant son énorme succès, dans le personnage de Quickly ; Mlle Laisné et M. Clément, Mlle Marignan succédant, dans Alice, à Mlle Grandjean, passée à l'Opéra. Mlle Chevalier est toujours une exquise Meg, et M. Badiali, un excellent Ford [1].

---

1. A l'une des représentations suivantes, M. Maurel remporte, dans le rôle de Falstaff, un exceptionnel succès. Electrisé par les applaudissements de toute la salle, qui lui redemande la célèbre chanson : « Quand

8 JUIN. — Reprise de la *Nuit de Saint-Jean*, de M. Lacome.

17 JUIN. — Reprise de *Werther*, de Massenet, avec Mlle Delna, M. Bouvet et Mlle Laisné dans les rôles de Charlotte, d'Albert et de Sophie, qu'ils ont créés. M. Leprestre se faisait justement applaudir dans celui de Werther, qu'il chantait pour la première fois.

23 JUIN. — M. Carvalho nous fait entendre Mme de Nuovina dans le rôle de Carmen qui, à l'étranger et en province, — nous l'y applaudissions dernièrement à Lyon — avait valu à la jeune cantatrice un énorme succès. Succès pleinement justifié, et qu'elle a retrouvé à Paris, où le public a chaleureusement fêté cette incarnation si incontestablement personnelle et si curieusement originale, si intéressante et si intelligente, si constamment vibrante et si bellement vivante — je ne puis mieux la comparer qu'à ce que fait la Duse — de la célèbre Carmencita de Mérimée et de Bizet. Chanteuse impeccable et tragédienne née, Mme de Nuovina est une Carmen de tout premier ordre, et telle que nous n'en avons pas vue depuis longtemps — depuis Galli-Marié sans doute. Cette représentation était d'ailleurs, excellente, et à côté de Mme de Nuovina, acclamée et rappelée d'acte en acte, on applaudissait justement le Don José de claire voix de ténor que nous donnait M. Jérôme, le beau toréador que personnifiait M. Mondaud, la sympathique Micaëla qu'était Mlle Leclerc. Avec

j'étais page », M. Maurel a l'originale idée, au troisième bis, de la chanter en italien, ce qui lui en vaut un quatrième bis.

Carmen, ainsi interprétée, et avec *Werther*, si heureusement repris, la direction avait trouvé une digne fin de saison [1].

27 JUIN. — Mlle Charlotte Wyns aborde pour la première fois le rôle de Santuzza de *Cavalleria rusticana*, où elle obtient un complet succès.

30 JUIN. — La saison est clôturée par *Werther*, où Mlle Delna, dans Charlotte, chante pour la dernière fois sur la scène de l'Opéra-Comique. Le théâtre reste fermé pendant les mois de juillet et d'août, et ne rouvre ses portes que le 14 juillet pour donner, à l'occasion de la fête nationale, sa matinée gratuite, composée de *Galathée* et de la *Fille du Régiment*, avec la *Marseillaise*, chantée par M. Mouliérat.

La réouverture avait lieu le 1er septembre avec la *Dame blanche*, à qui ses vaillants interprètes Clément, Gresse, Carbonne, Mmes Tiphaine, Pierron prêtent, nous l'avons dit, un joli regain de jeunesse et de succès. Le surlendemain, 3 septembre, nous étions conviés aux débuts de Mlle Demours dans le rôle de Philine, de *Mignon*. Après avoir passé, il y a quelques années, par les classes du Conservatoire, Mlle Hedwige Demours a gagné l'étranger et la province, et s'est fait apprécier à Bruxelles et à la Haye, à Marseille et à Alger. La voici maintenant engagée à l'Opéra-Comique, où

1. Une assez sérieuse indisposition de M. Danbé avait, au dernier moment, fâcheusement interrompu les études de deux ouvrages presque prêts à passer : *Daphnis et Chloé*, de M. Busser, que nous retrouverons au mois de décembre suivant, et *Jacqueline*, drame lyrique de MM. Henri Cain et Adenis, musique de M. G. Pfeiffer, alors distribué à Mmes de Nuovina et Wyns, à MM. Fugère, Maréchal et Gresse.

elle se présente comme élève de M. Manoury et où elle nous est déjà promise dans la *Manon* de Massenet. Au physique, Mlle Demours est une Simon-Girard blonde. Elle rappelle aussi la brillante divette par l'aimable adresse et la grâce souriante de son jeu, qui atteste une comédienne faite, comme par la souplesse et la joliesse de sa pure voix de soprano. Elle a très coquettement interprété son premier duo avec le ténor Leprestre, qui faisait Wilhem Meister, et a crânement enlevé le grand air du second acte : « Je suis Titania la blonde ». après lequel on l'a très chaleureusement applaudie. Aussi, pouvions-nous dire alors en toute sincérité que c'était là une acquisition dont il fallait féliciter la direction Carvalho.

Le 8 septembre, Mlle Sirbain paraissait dans le rôle de Santuzza de la fameuse, trop fameuse même, *Cavalleria rusticana*, de Mascagni, que jouait naguère, avec une passion débordante, Mlle Emma Calvé. Mlle Sirbain ne nous rappelle, hélas ! ni Mlle Calvé — ni la Duse, qui, dernièrement, y faisait pleurer toute une salle — et ne nous semble pas avoir fait de notables progrès depuis le jour où elle sortait du Conservatoire avec les deux accessits que lui avaient valus, en chant, l'air du *Freyschutz*, et, en opéra, l'interprétation d'une scène d'*Armide*, de Gluck. Comédienne insuffisante, Mlle Sirbain pèche également par la voix qui est courte et encore mal assurée. — A quelque chose malheur est bon : une subite indisposition de M. Mondaud, permettait à M. Ghasne, qui ne devait débuter que le lendemain dans Albert, de *Wer-*

ther, de paraître au pied levé dans le rôle du terrible mari de la belle Lola, où, en homme qui connaissait son affaire, ce baryton tout frais émoulu du théâtre de la Monnaie, était justement applaudi à côté du ténor Maréchal. Dans la même soirée, Fugère, le sympathique Fugère, faisait sa rentrée dans le *Barbier de Séville*, par le rôle de Bartholo, qu'il jouait avec toute la verve d'un bouffe italien *di primo cartello*. Nos compliments à MM. Clément et Badiali, ainsi qu'à Mlle Parentani, qui ont dignement interprété l'œuvre de Rossini.

Le 9 septembre, dans *Werther*, — où M. Ghasne a été un adroit Albert, et où s'est fait applaudir M. Leprestre, à qui est destinée la création du Jean Gaussin, de *Sapho* — Mlle Wyns abordait, pour la première fois à Paris, le rôle de Charlotte, créé avec un indéniable succès par Mlle Delna. Est-il besoin de dire qu'elle n'a point l'incomparable voix de sa devancière? Mais, en artiste habile, elle a, tour à tour attendrie, passionnée et vibrante, très curieusement composé le personnage, et en a très expressivement rendu tous les côtés dramatiques. Venir après Mlle Delna : l'épreuve était redoutable. Une autre aurait pu échouer; Mlle Wyns y a réussi — autant qu'elle y pouvait réussir.

10 SEPTEMBRE. — On donne le *Caïd,* où débute Mlle Davray. Mlle Davray — un pseudonyme — est une jolie brunette qui nous arrive de la Haye avec la prétention d'aborder les rôles sérieux : c'est sans doute pour cela qu'elle a joué sans gaieté le role où Mlle Samé fut délicieuse, où,

dernièrement encore, Mlle Tiphaine était fort gentille. Elle a, du moins, très brillamment enlevé l'air du Mariage, qui lui a rapporté une double salve de bravos. L' « opérette » d'Ambroise Thomas a produit son habituel effet, bien jouée, du reste, par MM. Isnardon, un tambour-major auquel il ne manque que la taille — Carbonne et Carrell — il nous a rappelé, dans Ali Bajou, M. Baldy, de la Scala — et par Mme Oswald, une « belle Fatma ». — Nous avons eu ensuite le très vif plaisir de réentendre *Phryné*, un bijou... Quand un maître comme Saint-Saëns a résolu de s'amuser, sachons nous amuser avec lui et ne cherchons point la petite bête. Il a voulu plaisanter en écrivant *Phryné* ; est-ce que sa plaisanterie n'a point bonne grâce en sa discrétion et n'est pas tournée avec un art parfait ? Foin du drame lyrique ; l'auteur de *Samson et Dalila* s'est, cette fois, diverti aussi franchement qu'il le pouvait, et a écrit — comme il sait écrire — un charmant opéra-comique à la mode d'autrefois, où le public ne cesse de faire fête à des pages aussi heureusement venues que l'air de Dicéphile : « Célibataire austère », si spirituellement accompagné par le basson s'adonnant à la « blague » ; le chœur chanté et dansé, dont le thème, un peu vulgaire, est relevé par une instrumentation si richement sonnante, et surtout l'invocation de Phryné à Vénus, reprise en trio à l'unisson, qui est d'un charme poétique incontestable. Phryné, ce n'est plus Mlle Sibyl Sanderson, au buste sculptural, et si Mlle Marignan, un peu lourde, n'a pas l'éclatante beauté du personnage,

elle lui prête du moins le sérieux attrait de sa jolie voix et de sa virtuosité accomplie. On a bissé l'Invocation à Vénus. Nicias est toujours représenté par l'aimable ténor Clément, au timbre chaud et vibrant. M. Fugère est, dans Dicéphile, l'archonte justement bafoué, l'incomparable artiste que l'on connaît, et sous la conduite de M. Danbé, qui, remis d'une fâcheuse indisposition survenue dans les derniers jours de la précédente saison, a fort heureusement reparu à son pupitre, l'orchestre rend à la perfection les finesses de cette partition légère — et charmante.

18 SEPTEMBRE. — On donnait, avec de nouveaux interprètes, *Lakmé*, de Léo Delibes, qui n'a, d'ailleurs, jamais quitté le répertoire. Le jeune ténor Léon David, applaudi déjà dans les *Troyens*, redébutait dans le rôle de Gérald. Mlle Parentani, la si brillante Rosine du *Barbier de Séville*, chantait officiellement, cette fois, le rôle de Lakmé, où elle avait remplacé Mlle Van Zandt. Tous deux ont merveilleusement réussi. Elégant cavalier, M. David est doué d'une voix charmante, qu'il conduit avec beaucoup de goût. Il a ravi la salle entière qui l'a applaudi, rappelé avec enthousiasme et lui a fait bisser la délicieuse cantilène du 3e acte : « Ah! viens dans la forêt profonde », qu'il a dite avec une rare entente de l'effet. Mlle Parentani est, dans Lakmé, une chanteuse exquise.

23 SEPTEMBRE. — M. Carvalho a réuni les artistes de son orchestre et leur a présenté M. Luigini qui doit remplir conjointement avec M. Danbé les fonctions de premier chef d'orchestre. Dans

une petite allocution qui a été fort appréciée par les artistes, le directeur de l'Opéra-Comique a tenu à bien souligner, dès le premier jour, l'accord qui devait s'établir entre les deux maîtres chargés de la direction de l'orchestre. Il a su, évidemment, bien formuler sa pensée, puisque l'orchestre tout entier a applaudi chaleureusement aux paroles du directeur, et a fait au nouveau chef d'orchestre l'accueil le plus sympathique. MM. Danbé et Luigini ont d'ailleurs fraternisé ensuite du meilleur cœur. Immédiatement après, M. Luigini a dirigé la première répétition générale du *Spahi*.

29 SEPTEMBRE. — Mlle Martini, qui fut, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, et même un instant à l'Opéra, Sieglinde de la *Valkyrie*, débute dans le rôle de Santuzza de *Cavalleria rusticana*, où elle se montre chanteuse remarquable et habile comédienne : le public lui fait un chaleureux accueil.

1er OCTOBRE. — Mlle Simonnet — dont on se rappelle les belles créations du *Roi d'Ys*, de Lalo, et du *Rêve*, de M. Bruneau — fait, au théâtre qu'elle n'aurait jamais dû quitter, une brillante rentrée dans *Manon*. Sans qu'on puisse oublier ses devancières, la regrettée Heilbron et la regrettable Sanderson — puisque, dit-on, la belle fiancée [1] abandonne définitivement la scène —

1. — Le 1er décembre, Mlle Sybil Sandersen épousait, à la mairie du seizième arrondissement, M. Antonio Terry, d'origine cubaine. Le docteur Marmottan, député de la Seine et maire du seizième arrondissement, présidait lui-même la cérémonie, à laquelle n'assistaient que quelques intimes et les témoins des époux : MM. Maurice Travers, avocat, et le docteur Henri Iscovesco, pour M. Antonio Terry ; MM. Henri Howard et Henri Martel, pour Mlle Sybil Sanderson. La créatrice d'*Esclarmonde* avait, préalablement, abjuré la religion protestante et fait le

Mlle Simonnet interprète Manon — l'adorable Manon, de Massenet — avec un incontestable talent. Dans les parties douces du rôle, on retrouve les qualités de chanteuse légère qui distinguaient l'artiste à ses débuts; sans faire d'elle une chanteuse dramatique, sa voix a pris de la force, et si son exécution, très recherchée, mais affectée, manque parfois de sincérité, je crois, qu'en ce moment, on trouverait difficilement une artiste en possession de plus d'autorité que la nouvelle Manon.

6 OCTOBRE. — On apprenait, au théâtre, la mort de Taskin, succombant à une douloureuse maladie qui l'avait, depuis longtemps, retenu loin de sa classe du Conservatoire. Fils et petit-fils d'artistes, Taskin comptait parmi ses ascendants un constructeur de clavecins, célèbre au dix-huitième siècle. Taskin entra en 1872 au Conservatoire. Il suivit la classe de chant de Bussine et celle d'opéra-comique dirigée par Ponchard, jusqu'au concours de 1875, où il obtint seulement un premier accessit de chant. Il fut aussitôt engagé au théâtre d'Amiens, où il débuta par le rôle du capitaine Roland, dans les *Mousquetaires de la Reine*. Il chanta ensuite à Genève et à Lille. C'est dans cette dernière ville que M. Escudier, à peine revenu des mécomptes du Théâtre-Italien, et s'apprêtant à inaugurer le Théâtre-Lyrique à la salle Ventadour, alla le chercher pour lui confier un rôle important dans le *Capitaine*

même jour sa première communion : le mariage religieux fut donc célébré par un prêtre catholique et eut lieu dans la chapelle des religieuses du Saint-Sacrement, avenue de Malakoff. Aussitôt après, les époux partaient pour le Midi, où ils devaient faire un séjour d'assez longue durée.

Fracasse, de M. Emile Pessard. Il y fut très remarqué, et Capoul, qui arrivait à son tour avec les *Amants de Vérone*, du marquis d'Ivry, le chargea à côté de lui du personnage de frère Laurent, où il chanta merveilleusement l'air des Simples. Ceci se passait en 1878. Le Théâtre-Lyrique ayant succombé, M. Carvalho engagea Taskin et le fit débuter par le rôle de Malipieri, dans *Haydée*. Peu de temps après, il abordait celui de Pierre le Grand, dans l'*Etoile du Nord*. L'épreuve avait pour lui de l'importance. *Jean de Nivelle*, de Léo Delibes, allait entrer en répétitions, et le compositeur avait l'œil sur lui pour la création d'un de ses principaux rôles. Elle lui fut favorable, et de cette première représentation date la réputation de l'artiste, qui attacha son nom successivement à presque tous les ouvrages nouveaux montés à la salle Favart et ensuite place du Châtelet : les *Contes d'Hoffmann*, où il réalisait en une seule soirée quatre types des plus différents ; *Galante Aventure*, le sergent Lescaut, de *Manon*; *Diana*, *Egmont*, *Proserpine*, *Esclarmonde*, *Dante*, le *Flibustier*. C'est pendant les répétitions de ce dernier ouvrage que des difficultés s'élevèrent entre l'artiste déjà malade et son directeur, à la suite desquelles il quitta l'Opéra-Comique pour se consacrer exclusivement aux nouvelles fonctions qu'il avait acceptées quelque temps auparavant, en 1891, celles de professeur de la classe d'opéra-comique au Conservatoire, à la place de Charles Ponchard. Outre les créations que nous venons de dire, Taskin avait chanté nombre d'autres ouvrages du répertoire : *Carmen*, *Mireille*, le *To-*

réador, etc. Né à Paris le 18 mars 1853, il n'était donc âgé que de quarante-quatre ans.

18 OCTOBRE. — Première représentation du *Spahi*, poème lyrique en quatre actes, tiré du roman de M. Pierre Loti par MM. Louis Gallet et André Alexandre, musique de M. Louis Lambert [1]. — Le *Roman d'un spahi* date de seize ans déjà... Le spahi dont M. Pierre Loti nous racontait la sombre et tragique histoire tenait garnison à Saint-Louis du Sénégal. Triste résidence, morne contrée. Du sable et toujours du sable. Nulle part un arbre dont la verdure repose les yeux, pas même un brin d'herbe, pas même une touffe de mousse jaunie; M. Loti avait conservé de cette nature cruelle à l'homme et en même temps indifférente, de ces immenses espaces désolés, de la vie monotone et des longues journées sans fin, qui sont le supplice du soldat ou du marin exilé là-bas, un souvenir très intense. Aussi de ces tristesses, de ces souffrances et de ces implacables ennuis nous donnait-il, pour ainsi dire, la douloureuse sensation. C'est là

1. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Badiali*. — Muller, M. *Carbonne*. — Samba, M. *Gresse*. — Un officier, M. *Lacroix*. — Fatou, Mlle *Guiraudon*. — Cora, Mlle *Chadoz*.

« Le théâtre de l'Opéra-Comique, dit le rapporteur du budget des Beaux-Arts, M. Georges Berger, continue à vivre aussi bien qu'il le peut, en attendant qu'il se transporte dans la nouvelle salle Favart, dont l'ouverture se sera fait si longtemps espérer. » Tout fait supposer que l'inauguration du théâtre reconstruit aura lieu en septembre 1898. Le directeur de l'Opéra-Comique doit donner vingt actes nouveaux en vingt-quatre mois. M. Carvalho, depuis son entrée à la direction, du 1er avril 1891 au 31 mars 1897, a monté 74 actes, repris 38 actes et donné 12 actes de traductions. Dans les 24 derniers mois, il a donné 30 actes de pièces nouvelles (la *Vivandière*, *Guernica*, la *Navarraise*, *Xavière*, la *Jacquerie*, le *Chevalier d'Harmental*, la *Femme de Claude*, *Kermaria*), 3 actes de reprise (le *Pardon de Ploërmel*), 5 actes de traduction (*Don Pasquale* et *Don Juan*).

ce qui faisait le rare mérite de ce récit. Disons, en retour, que la scène et le décor touchaient plus que les personnages. Nous avions déjà eu, dans les précédentes œuvres de M. Loti, le Français, dépaysé, bâillant sa vie sur les rivages lointains, sans aliments suffisants pour l'activité de l'esprit et du corps. Nous l'avions vu déjà cherchant des distractions auprès des petites sauvages plus ou moins cuivrées, qui se noircissaient les ongles et inondaient leurs cheveux crépus de pommade défraîchie. Oui, nous la connaissions déjà par ses sœurs aînées, cette petite Fatou, qui aimait son beau spahi, sauf à le tromper, qui recevait crânement les coups de cravache et devenait d'autant plus tendre qu'elle était plus battue. Toutes ces pauvres créatures n'ont pas d'âme, ou elles en ont si peu! Elles sont tout instinct; aussi se ressemblent-elles fatalement, et le portrait de la première ne saurait différer très sensiblement de celui des autres. Cependant ce récit de M. Loti intéressait un peu plus que ne faisaient les autres, bien que l'auteur y eût donné les preuves incontestables d'un talent original. C'est qu'il faisait par intervalle arriver dans la contrée lointaine, sous ce soleil implacable, un souffle et comme une brise rafraîchissante de la patrie. C'était une lettre de la vieille mère, une lettre de la fiancée rappelant à l'absent le village natal et la chaumière où il a grandi, et les grands arbres de la route voisine, et le doux murmure des eaux courantes. « Reviens! » lui crie de loin la patrie par ces deux voix aimées de la fiancée et de la mère. « Reste! » lui dit le Sénégal

par la bouche de Fatou et par le premier vagissement né de leurs amours. Le combat moral qui se livre dans ce cœur aussi disputé n'est pas sans quelque intérêt. Qui l'emportera? La fiancée ou Fatou. Toutes les deux sont vaincues par la fatalité. Dans un engagement, le spahi tombe frappé à mort. Fatou meurt à ses côtés après avoir bu un poison rapide. Dans la chaumière, là-bas, au pays, on pleurera le pauvre spahi... MM. Louis Gallet et André Alexandre ont profondément modifié, en vue de la scène, le roman de M. Pierre Loti, et voici l'ordre et la marche du poème qui, mis en musique par M. Lucien-Lambert, obtint, en 1876, le prix du concours musical de la ville de Paris, institué, il y a quelques années, par M. Hérold. Après un heureux prélude, où à des accords de trompettes — encore une pièce militaire, disent les habitués de l'Opéra-Comique — succède une belle phrase de cors à la Wagner, le rideau se lève sur un lumineux décor, maisons mauresques toutes blanches et ciel d'Orient tout bleu, représentant une place de Saint-Louis du Sénégal, sur laquelle se tient le marché — le marché de *Lakmé*, chuchote-t-on — et ça ne sera pas la seule fois que reviendront, au cours de cet ouvrage, les souvenirs de la charmante partition de Léo Delibes. Les marchands offrent leurs colliers de soumaré, les soldats entonnent leurs refrains de bivouac, les griots jouent de leurs bizarres instruments, Samba vend à Fatou, la noire petite esclave, le précieux talisman qui doit lui gagner l'amour du beau spahi qu'elle adore — le brigadier Jean, en ce moment

englué par la belle et trompeuse Cora. C'est une merveille que le paysage, signé Jambon, qui représente, au second acte, le baobab, étendant dans l'air immobile ses branches massives revêtues d'un frais feuillage d'un vert pâle et tendre. Au loin, les huttes rondes en paille grise, à moitié cachées derrière des palissades de roseaux secs et coiffées toutes d'un grand bonnet de chaume, découpent de curieuses perspectives sur l'uniformité du ciel bleu. Sur les côtés, des touffes de mimosa portant des fleurs à profusion. C'est le matin, presque l'aube, le soleil se lève à peine au-dessus de la tiède torpeur des choses. Ravissante est la berceuse que chante la petite esclave aux pieds de son spahi; très joli, vraiment, le duo de Jean et de Fatou, dont le charme d'amulette a déjà pris le cœur naïf et tendre de l'humble soldat. Le village sénégalais fête le retour du printemps, et bruyante, lascive, voluptueuse, entre la procession des longs cortèges de noces, suivis de danseuses nubiennes, de griots hurlant l'hymne de l'amour, tout un défilé pittoresque et fantastique de gens hurlant et chantant, accompagné par les battements de mains et les coups de tam-tam et dominé par la voix grave des vieux prêtres yolofs, planant sur tout ce désordre et tout ce bruit... Le tableau est vraiment plein de couleur et fait grand honneur au musicien. Le décor du troisième acte représente un campement dans une clairière. Le ciel est d'un bleu vert sombre, profond. Des brousses; des fouillis obscurs. Sur le sable roux s'élèvent de grandes euphorbes bleuâtres. Au loin des nappes

d'eau croupissante. Au premier plan, à gauche, la tente de Jean ouverte du côté du public. Assis à terre, il écrit, utilisant sa selle comme pupitre. Quelques semaines, pense-t-il, le ramèneront au pays cévenol, auprès de ses pauvres et chers parents, auxquels il veut envoyer, en attendant, une petite somme d'argent à grand'peine amassée. Jugez de sa fureur, quand il se voit volé... Par qui?... Par la petite Fatou qui, superbement inconsciente, a cru qu'elle pouvait impunément puiser dans la modeste bourse de son amant pour s'acheter des bijoux et se rendre à ses yeux plus jolie... Jean a pitié pourtant du désespoir de Fatou, et, grâce à cette pitié, une âme s'est éveillée en la jeune sauvage, qui la transforme toute... Mais les événements se précipitent; le camp est surpris — une trahison de l'espion Samba, sans doute — et grièvement blessé dans le combat, Jean est achevé sur le champ de bataille par des pillards venus pour détrousser les cadavres. Il meurt dans les bras de Fatou, en invoquant le drapeau français, définitivement victorieux. Telle est la simple aventure — un peu maigre, sans doute, pour la scène de l'Opéra que rêvait, paraît-il, M. Lucien Lambert. A défaut des suffrages des musiciens « avancés », sa partition ralliera tous ceux qui aiment la mélodie pour la mélodie. Ceux-là, du moins, ratifieront la décision du jury qui attribua au *Spahi* le prix municipal et donna ainsi à M. Carvalho le moyen de monter l'ouvrage avec autant de luxe que de goût. Jouant sur le velours, comme on dit, le directeur de

l'Opéra-Comique a bien fait les choses : la mise en scène est exquise. Le *Spahi* — est-ce un défaut ? — ne comporte que quatre rôles. Mlle Guiraudon, gentille comédienne, douée d'une jolie voix, est absolument charmante sous les traits de la petite esclave au teint cuivré, à l'épaisse chevelure crépue et noire d'ébène. Le rôle de Jean convient moins bien à M. Badiali, l'excellent Figaro du *Barbier*. M. Gresse a su donner une physionomie au marchand Samba, M. Carbonne chante allègrement les refrains de soldat que M. Lambert a mis dans la bouche du brigadier Muller. Les études de l'ouvrage ont été dirigées — fort bien, ma foi ! — par M. Alexandre Luigini, qui, partageant désormais avec M. Jules Danbé les fonctions de premier capelmeister, a pris place au pupitre. M. Luigini a fait ses preuves à Lyon; l'orchestre de l'Opéra-Comique est en bonnes mains. Nous retrouverons, d'ailleurs, M. Danbé avec la *Sapho* de Massenet...

22 OCTOBRE. — Mlle Simonnet reparaît dans la Mignon, d'Ambroise Thomas, qui passait autrefois pour un de ses meilleurs rôles; elle y est demeurée la comédienne accomplie et la cantatrice sûre que nous avons applaudie. Le jeune ténor David, dans le rôle de Wilhelm Meister; Mlle Demours, sous les traits de la coquette Philine; la basse Hermann Devriès, sous le manteau de Lothario, ont partagé avec elle le succès de la soirée.

3 NOVEMBRE. — Une foule brillante de littérateurs et d'artistes s'était donné, ce matin, rendez-vous au cimetière du Père-Lachaise, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de

Mme Miolan-Carvalho par les amis et les admirateurs de l'incomparable cantatrice. Le monument, fort belle œuvre d'Antonin Mercié, se compose d'une pierre tombale surmontée d'un bas-relief en marbre blanc représentant une femme qui tient dans la main une branche de laurier. Des discours sont prononcés par MM. Roujon, Jules Barbier, Saint-Saëns et Ch. Pitet. C'est M. V. Sardou qui, en une courte allocution, a fait, au nom du comité, remise du monument à la famille Carvalho.

6 NOVEMBRE. — *Don Juan* rentre au répertoire. L'œuvre de Mozart était brillamment interprétée par M. Maurel, qui jouait et chantait en perfection; M. Fugère, inimitable dans Leporello; M. Clément, Mlle Parentani, Mlle Marignan. Mlle Martini qui remplaçait à l'improviste Mlle Marcy, indisposée, se faisait remarquer dans le rôle de dona Anna où son succès était très vif.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de *Sapho*, pièce lyrique en cinq actes, tirée du roman de M. Alphonse Daudet, par MM. Henri Cain et Arthur Bernède, musique de M. Massenet [1]. C'est

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Gaussin, M. *Leprestre*. — Caoudal, M. *Marc Nohel*. — Césaire, M. *Gresse*. — Laborderie, M. *Jacquet*. — Cabassu, M. *Dufour*. — Fanny Legrand, Mlle *Emma Calvé*. — Divonne, Mlle *Wyns*. — Irène, Mlle *Guiraudon*.

Savez-vous de qui est le quatrième tableau de *Sapho*, ce décor de soleil provençal, de *mazet* rustique dont on a tant admiré le *vérisme* et la couleur jolie?... Il est tout entier de Massenet lui-même, et s'il l'a peuplé de si touchantes et de si douces harmonies, c'est qu'il nous racontait son rêve de retraite en en décalquant les contours précis et lumineux. C'est là, en effet, dans une bastide toute pareille à celle que MM. Rubé et Moisson ont exécutée sur ses indications, dans cette retraite où strident les cigales, que le maitre se propose de se reposer, un jour — dans bien des années — au bord du Rhône, sous les oliviers,

la seconde fois qu'est mise à la scène la *Sapho* de M. Alphonse Daudet. C'est en 1885 que fut jouée au Gymnase la pièce qu'en avait tirée Adolphe Belot, l'habituel collaborateur du maître. On n'avait pas oublié alors l'énorme succès du roman, paru chez Charpentier dix-huit mois auparavant. Tout livre nouveau de M. Alphonse Daudet n'avait-il pas le don d'exciter la curiosité générale, et M. Daudet ne faisait-il point partie de ce petit groupe de romanciers dont les productions ne passaient jamais inaperçues? Il partageait cette gloire avec M. Emile Zola. On pouvait dire alors que la vogue, cette grande infidèle, ne l'avait pas encore trompé, et ne s'était pas fourvoyée elle-même. *Sapho* n'était pas plus une pièce qu'un roman, au sens où ces mots sont ordinairement entendus. On ne devait pas y chercher une action compliquée et mouvementée, où l'imagination jouât un rôle, inventât des péripéties et combinât les événements. Il ne fallait y voir qu'une étude contemporaine, que la peinture d'un coin de la société, que la monographie d'un de ses vices, ou, pour mieux dire, d'une de ses plaies. Cette plaie, pour l'appeler d'un nom vulgaire, mais expressif, c'est le « collage ».

Un jeune homme, Jean Gaussin, quitte sa province, arrive à Paris. Il doit passer ses examens et embrasser la carrière des consulats, qui est de

---

les lauriers et les charmilles que ses décorateurs ont réalisés par avance. Le pignon de cette demeure rustique, aménagé en colombier, sera peuplé de pigeons voyageurs. Sans doute pour relier l'Institut et Villeneuve-les-Avignon ?

tradition dans sa famille. Le hasard le conduit un soir dans un bal costumé, chez un banquier, homme aimable qui donne tous les ans une grande fête mondaine, demi-mondaine, pour mieux dire. Jean y fait la connaissance d'une jolie fille, costumée en femme fellah, qui, de son vrai nom, s'appelle Fanny Legrand, mais qui, en galanterie, porte le surnom célèbre de Sapho, depuis qu'elle a posé pour la statue du sculpteur Caoudal. Sapho s'amourache follement de Jean. Le jeune homme attache d'abord peu d'importance à cette liaison, qu'il considère comme un caprice. Au bout de quelques jours, il renvoie Sapho. Elle revient encore plus éprise. Peut-on fermer obstinément sa porte à une femme qui vous témoigne un si grand amour? Jean se laisse aller peu à peu. Et puis, il est seul, sans famille, dans ce vaste Paris. Il éprouve comme une grande douceur de sentir quelqu'un là, à côté de lui. L'habitude l'enserre dans son fatal engrenage. Bientôt ils se fatiguent tous deux du petit appartement où la bonne tante Divonne a pourtant pris soin d'installer son cher Jean. Ils cherchent un nid plus intime, et trouvent, à Ville-d'Avray, une maisonnette où ils seront bien chez eux. C'en est fait. Jean sent bien le danger, voudrait le fuir, se dégager d'une liaison sans issue. Mais il manque d'énergie, s'abandonne lâchement, il est vaincu. Sapho n'a que des hontes dans son passé de « fille », mais ce passé, qui devrait remplir Jean de dégoût, ne lui inspire qu'une abominable jalousie. Enfin, après une scène plus terrible que les autres, il rompt avec ellle en

s'apercevant que l'enfant qu'il a adopté est le fils du graveur Flamant, l'un des anciens amants de sa maîtresse qui a fait des faux pour elle et a été condamné à deux ans de prison. Jean est retourné dans sa Provence et croit voir dans un mariage le salut. Vainement, Sapho vient le relancer, il résiste à ses supplications et la laisse repartir seule. On le croit sauvé : il est plus pris que jamais. C'est lui maintenant — le cramponné est, à son tour, devenu crampon — qui veut la reprendre. Celle-ci, plus forte que lui, profite de ce qu'il dort sur un canapé, éreinté par le voyage, pour lui écrire une touchante lettre d'adieux. Elle en a assez, dit-elle, l'amour est mort, et elle va rejoindre Flamant, le graveur qui, ayant obtenu sa grâce, est sorti de prison et lui a repris son enfant. —Tel était le drame, tel était à peu près le roman, d'une observation si implacable et si sincère. Cet amour, on peut le dire, le remplit tout entier. Point d'épisodes étrangers, point de digressions, point de tableaux longuement décrits. M. Daudet a voulu que tout l'intérêt, toute la lumière se rencontrassent dans ce groupe étrangement réel de Jean et de Sapho, Desgrieux et Manon Lescaut.

Quelques années après, à l'ancien Eden — qui n'existe plus aujourd'hui qu'à titre de souvenir — M. Porel qui venait de brusquement abandonner la direction de l'Odéon, avait compté inaugurer son nouveau règne par une pièce nouvelle de M. Georges de Porto-Riche. L'auteur n'étant pas prêt, il pensa que *Sapho* avec Réjane était une chose assez nouvelle pour piquer la curiosité de

tout Paris, et en cela il eut raison. Pour tromper la longueur des entr'actes de cette *Sapho* du Grand Théâtre, un orchestre, fort bien dirigé par M. Gabriel Marie, jouait du Mendelssohn, du Léo Delibes et du... Massenet...

M. Massenet se doutait-il alors que — sur un livret écrit avec beaucoup de dextérité par son excellent collaborateur de la *Navaraise*, le jeune peintre Henri Cain, de concert avec M. Bernède, — il traduirait en musique — et si sincèrement, si humainement ! — la *Sapho*, d'Alphonse Daudet ?... Et pourtant, quel douloureux poème d'amour eût jamais mieux convenu au tempérament vibrant et passionné du maître charmeur qui est l'auteur de *Manon !* Union complète de la parole et de la musique, celle-ci, infiniment expressive, étant l'esclave absolue du poème : telle est la note caractéristique de la partition de *Sapho*. Avec une souplesse et une habileté, dont il donna déjà tant et de si belles preuves, M. Massenet se rapproche de plus en plus de la vérité — le but de nos modernes aspirations. Sans laisser un instant s'égarer l'intérêt, le compositeur donne au chanteur — ou pour mieux dire : à l'acteur — le rôle prépondérant, en ne permettant à l'orchestre — dont il a pourtant la souveraine maîtrise — de se manifester que lorsqu'il en sent l'impérieux besoin. En somme, une tentative extrêmement curieuse et véritablement hardie, d'où sort triomphant cet artiste, toujours si personnel et si éminemment français. Et quand, dans l'enthousiaste succès qu'une salle de première faisait à cette

Sapho, il entrerait, en une certaine mesure, le désir de réagir contre l'invasion wagnérienne, nous n'y verrions pas le moindre inconvénient, nous qui, tout récemment encore, on l'a vu plus haut, applaudissions très sincèrement, les *Maîtres Chanteurs !* Wagner est un génie, c'est entendu, mais ses filandreux et ennuyeux imitateurs !...

Ah ! ce n'est pas dans *Sapho* qu'on pourrait trouver des longueurs ! La pièce va droit au but avec une rapidité vertigineuse et un réalisme empoignant. C'est d'abord avec ses chahutants quadrilles, la redoute parée du sculpteur Caoudal, où se donne libre cours la débordante gaieté de nos rapins. Légèrement effaré en ce milieu, Jean Gaussin y regrette la Provence en une douce cantilène, et s'y laisse enlever — une œillade a suffi ! — par la voluptueuse Fanny. Nous le voyons ensuite, installé par papa Césaire et maman Divonne, dans la petite chambre d'étudiant, où le viendra bientôt relancer sa maîtresse. Adorablement frais et naïvement candide, le duo des « souvenirs d'enfance » de Jean et de sa jeune cousine Irène ; très touchants les adieux de Divonne : « Petit, voici ta lampe ». Puis, comme contraste, la scène de séduction perverse de Fanny, captivant le « pitchoun » avec la chanson en patois provençal de Magali, et le conquérant en vraie Montmartroise : « Le dimanche, nous irions près de l'étang de Villebon, nous perdre tous les deux dans les bois de Meudon — et de Sèvres... » Le troisième acte, à Ville-d'Avray, s'ouvre par un délicieux et caressant duetto d'amour langoureux et prometteur, et

se termine par la terrible scène, où, voyant douloureusement s'écrouler son bonheur, Sapho, dévoilée par ses anciens amis, crache véhentement leurs dures vérités à ceux qui l'ont lâchement dénoncée. L'acte suivant « En Avignon » est le point culminant de l'œuvre nouvelle. Est-il, en musique, rien de plus émouvant que Sapho, contant les angoisses de l'attente et suppliant son amant de la reprendre. Il y a là, faite par l'éminent compositeur, une délicate analyse de sentiments intimes qui touche au pur chef-d'œuvre... Et, depuis le prélude orchestral, d'une navrante mélancolie, jusqu'à la sortie de Sapho envoyant à son amant endormi un dernier baiser : « Adieu m'ami ! » quelle sincérité d'émotion et, en même temps, quelle simplicité de moyens dans le dernier tableau du poignant ouvrage !

M. Massenet a trouvé l'idéale interprète de son principal rôle : M[lle] Calvé, c'est Sapho ; Sapho, c'est M[lle] Calvé. Il est impossible d'y apporter plus de vie, plus de charme, plus de chaleur et de séduction. Il est donc impossible de la jouer mieux et encore plus impossible de la mieux chanter. D'aucuns lui reprochent d'user des « sons filés » : nous l'en féliciterons, au contraire, car ses notes hautes sont d'une telle douceur et d'une telle pureté que les entendre est un véritable régal dont on ne se lasse point... Le rôle a été spécialement écrit pour l'admirable artiste : aussi l'a-t-elle étudié, fouillé, et rendu de telle sorte que nous ne voyons pas qui pourrait le reprendre après elle, qui pourrait procurer à l'auditeur de telles sensa-

tions d'art... A côté de Mlle Calvé, il est juste d'attribuer une place, dans le succès d'interprétation, à Mlle Wyns, qui nous a donné une intelligente composition du rôle de « maman Divonne », et fait chaleureusement applaudir sa belle voix et sa superbe diction. Le ténor Leprestre prête bien l'air gauche et provincial au rôle très sacrifié de Jean Gaussin ; un peu moins de convention et un peu plus de conviction ne nuiraient pas. Louons Mlle Guiraudon pour la gentillesse qu'elle montre sous les traits de la petite cousine Irène, et M. Marc Nohel pour l'aisance qu'il met au rôle de Caoudal. Et puis, quel excellent artiste que M. Gresse fils, imprimant à toutes ses créations — telle celle de papa Césaire — un si typique cachet de naturel et de vérité ! Saluons enfin le retour au pupitre de M. Danbé, reprenant, en l'honneur de *Sapho*, le bâton de premier chef d'orchestre de l'Opéra-Comique dont il fait, pour l'art un si bon usage, et disons que *Sapho* a été montée par la direction de M. Carvalho, comme devait l'être une œuvre sur laquelle on avait raison de compter. C'était là le gros succès d'argent depuis longtemps attendu place du Châtelet [1].

29 NOVEMBRE. — Il y a aujourd'hui cent ans que Gaëtano Donizetti est né à Bergame. L'Opéra-Comique s'est souvenu de cette date en consacrant tout son spectacle aux deux œuvres de ce maître qui figurent encore à son répertoire : *Don*

1. — M. Massenet a fait hommage à Emma Calvé, la superbe interprète de sa *Sapho*, de la partition manuscrite de sa nouvelle œuvre. L'artiste a été profondément émue de ce bel hommage.

Pasquale et la *Fille du Régiment*, cette dernière, jouée pour la 917e fois. On ne saurait trop féliciter M. Carvalho pour la pieuse initiative qu'il a prise — au lendemain de l'intéressante première représentation de l'œuvre d'un maître français — de rendre ainsi hommage à la mémoire d'un maître italien qui a doté la France d'œuvres géniales demeurées après un demi-siècle au répertoire de nos deux grandes scènes lyriques. Le public avait répondu à l'appel de la direction qui le conviait à ce jubilé artistique par l'attrait d'un spectacle aussi varié qu'intéressant. Dans *Don Pasquale* on applaudissait la virtuosité de Mlle Parentani, la jolie voix du ténor Clément, la spirituelle bouffonnerie de Fugère, le jeu distingué du baryton Badiali. Dans la *Fille du Régiment* on accueillait, non moins chaleureusement, Mlle Tiphaine, MM. Carbonne et Isnardon, et au milieu de ces applaudissements montait comme un hommage de reconnaissance à la mémoire du compositeur enlevé prématurément à l'art musical de la France, dont il avait fait sa patrie d'adoption.

1er DÉCEMBRE. — Les musiciens du régiment Préobrajenski assistaient à la représentation de la *Dame Blanche*. Ils occupaient les trois premiers rangs d'orchestre. Ils se sont beaucoup intéressés au spectacle et ont chaudement applaudi les artistes et les musiciens de l'orchestre, qui s'étaient mis en habit noir et cravate blanche pour les recevoir. On a joué l'*Hymne russe* en leur honneur, et la salle entière les a longuement acclamés. A leur tour, les musiciens russes ont demandé la *Marseillaise*. La

représentation finie, M. Carvalho a eu la gracieuse idée de les inviter à monter au foyer des artistes où ils ont sablé le champagne en compagnie de leurs camarades de l'Opéra-Comique. On a bu naturellement à la santé de l'Empereur et de l'Impératrice de Russie, et on a fraternisé très cordialement.

10 DÉCEMBRE. — Deux débutantes, dans *Mireille*, toutes deux élèves de Mme Rosine Laborde, et faisant le plus grand honneur à la grande école, d'où sont sorties les Calvé et les Delna. L'une, Mme Mérey, applaudie déjà dans l'*Evangéline* de M. Xavier Leroux au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, chantait le rôle important de Mireille avec une fraîcheur et une sûreté de voix qui, dès la valse du premier acte, lui ont conquis tous les suffrages : avec un peu plus de grave dans cette voix si pure et si joliment timbrée, avec l'expérience de la scène qui lui manque encore, Mme Mérey nous semble destinée à devenir une « étoile » de belle grandeur. L'autre, Mlle Leander, s'essayait — non sans peur — dans le petit rôle du pâtre qu'elle a dit avec beaucoup de charme, mais, hélas ! avec un accent exotique des plus caractérisés : le dialogue lui fut, notamment funeste. *Mireille* ne se conçoit, ni sans M. Clément, le Vincent idéal, ni sans Mlle Chevalier, la plus fine et la plus sympathique sorcière qui se puisse voir. Voilà, certes, des artistes sérieux qui ne lâchent pas leurs rôles comme font de leurs parties les musiciens de l'orchestre, jouant par dessous jambe, un peu trop cavalièrement ce me semble, le célèbre ouvrage de Gounod.

13 DÉCEMBRE. — Dans *Carmen*, le rôle de Micaëla était tenu pour la première fois par Mlle Juliette Dantin. La débutante a été très bien accueillie par l'auditoire ; elle a chanté avec beaucoup de charme le duo du premier acte. La voix est d'un timbre fort agréable et la jeune cantatrice s'en sert fort habilement. Au troisième acte, Mlle Juliette Dantin a dit de façon ample et vibrante l'air : « Je dis que rien ne m'épouvante », qui lui a valu de chaleureux applaudissements.

14 DÉCEMBRE. — Premières représentations de *Daphnis et Chloé*, pastorale en un acte de M. Raffalli, musique de M. Busser [1], et de *l'Amour à la Bastille*, opéra-comique en un acte, de M. Augé de Lassus, musique de M. Hirschmann [2]. — Lorsque l'on s'en prend, sans y être forcé, à un chef-d'œuvre aussi classique que *Daphnis et Chloé*, il faut agir avec une légèreté de touche, une délicatesse de sentiment, une crainte de profanation qui ne se réunissent pas sans les plus ardues difficultés, et, surtout sans une expérience consommée du métier de librettiste. Or, les pures amours des deux bergers, fâcheusement troublées par l'intempestive arrivée de Chromis et la jalousie dissimulée de Lycénion, ne rappellent que de loin l'idéal récit de Longus. On n'améliore pas ce qui est sans défaut. Prix de Rome d'une de ces dernières années, M. Henri Busser s'était déjà fait connaître,

---

1. DISTRIBUTION. — Daphnis, M. *Dumoutier*. — Chromis, M. *Badiali*. — Chloé, Mlle *Guiraudon*. — Lycénion, Mlle *Tiphaine*.

2. DISTRIBUTION. — De Fronsac, M. *Clément*. — Le gouverneur, M. *Bernaërt*. — La duchesse, Mlle *Laisné*.

aux Concerts de l'Opéra, par un « envoi » *A la Villa Médicis*, ressemblant comme la nuit ressemble au jour, hélas ! à ces fulgurantes *Impressions d'Italie*, qui ont illustré Gustave Charpentier, et nous donnant vraiment une bien piètre idée de la gaieté de nos pensionnaires de la célèbre villa. M. Busser est évidemment un jeune homme triste — oh ! combien !... Sa partition de *Daphnis et Chloé*, qui est importante, est écrite avec une correction indéniable ; la connaissance du métier s'y manifeste largement, et certaines parties de l'orchestre montrent le savoir-faire du compositeur ; mais l'originalité fait défaut, la personnalité est absente. Dans toutes les branches de l'art, d'ailleurs, il est bien rare que le premier essai contienne toutes les qualités que réserve l'avenir. L'ouvrage de M. Busser promet les meilleurs résultats pour plus tard ; il n'en donne que de bons aujourd'hui. Mlle Guiraudon — la petite Fatou du *Spahi*, la cousine Irène de *Sapho*, la future créatrice, peut-être, de la *Cendrillon* de Massenet — est la Chloé de M. Busser. Mlle Tiphaine fait Lycénion ; MM. Badiali et Dumoutier, — Chromis et Daphnis — mettent au service des auteurs leur acquis et leur talent.

D'un genre tout différent se trouve être la seconde pièce : l'*Amour à la Bastille*. D'une naïveté voulue et cherchée, je crois, le conte de M. Augé de Lassus rappelle les opéras-comiques qui — suivant la formule connue — faisaient, il y a cinquante à soixante ans, la joie de nos pères. L'idée ne laisse pas d'être amusante en sa simplicité ; elle

a pleinement réussi. Sur l'ordre de Louis XIV, le jeune duc de Fronsac est enfermé à la Bastille. Pourquoi cette peine sévère? Parce qu'il refuse d'aimer, non seulement d'aimer, mais de voir sa femme, Mlle de Noailles. Que voulez-vous! Il avait sept ans, elle cinq, quand on les maria, et une heure après, on les enfermait : lui, au collège, elle, au couvent. Il y a douze ans de cela, et c'est depuis quelques jours à peine qu'ils ont recouvré leur chère liberté. Fronsac veut connaître la vie et refuse énergiquement d'entrer en ménage. Mais le roi, conseillé par Mme de Maintenon, ne plaisante pas sur ce sujet, et le pauvre duc restera emprisonné jusqu'à ce que son amour se manifeste. Le gouverneur de la Bastille, M. de Borneville, qui — cela soit dit en passant — joue un rôle bizarre dans l'affaire, est d'une obséquieuse amabilité pour son jeune prisonnier; il lui fait servir un merveilleux souper, il ne refuse même pas de laisser entrer dans sa cellule Mlle Ermeline, une chanteuse de l'Opéra, arrêtée pour je ne sais quel méfait... Naturellement Fronsac devient follement amoureux de l'actrice et lui fait une déclaration brûlante. Il serait superflu, n'est-il pas vrai, de vous dire qu'Ermeline n'est autre que la duchesse de Fronsac; or, à cette nouvelle, le duc entre en une belle colère et chasse l'effrontée. Il ne veut décidément pas des amours légitimes. Mais un rêve, au cours duquel il revoit ses jeunes années, le ramène à de meilleurs sentiments, et c'est les bras et le cœur grands ouverts qu'il reçoit sa femme, revenue fort à propos. Vous voyez que l'histoire

est d'une exquise simplicité. — La musique de M. Hirschmann s'adapte à merveille au livret de M. Augé de Lassus. D'une fraîcheur d'inspiration tout à fait charmante, elle renferme plus d'un morceau savamment écrit, et l'art du musicien s'y manifeste d'un bout à l'autre de la partition. Le succès de ce petit acte a été très franc et semble devoir être de quelque durée. Peut-être l'œuvre gagnerait-elle à être resserrée dans certains coins du dialogue : ce qui lui donnerait plus de légèreté. Cette aimable piécette à trois personnages a été enlevée à souhait par Mlle Laisné et par le sympathique ténor Clément, fort bien secondés par M. Bernaërt.

15 DÉCEMBRE. — Mlle Laisné chante, dans *Sapho*, le rôle d'Irène, à la place de Mlle Guiraudon, malade. Cette jeune et gracieuse artiste, qui a été si justement remarquée dans sa création toute récente de *l'Amour à la Bastille,* abordait le rôle presque au pied levé. Elle s'y est montrée excellente et surtout ravissante chanteuse. On l'a beaucoup applaudie. Et toujours *Sapho*, triomphalement représentée par Emma Calvé, réalise le maximum de la recette.

18 DÉCEMBRE. — Une douloureuse nouvelle parvient au théâtre, plus douloureuse encore par son imprévu, sa foudroyante spontanéité : Alphonse Daudet est mort! Lui dont la *Sapho* allait tenir, en la même semaine, l'affiche du Vaudeville en même temps que celle de l'Opéra-Comique. Il aura eu au moins la joie suprême d'assister au grand succès du drame mis en musique par Massenet et joué

par Emma Calvé, qui fut tiré de son célèbre roman.

20 DÉCEMBRE. — On donnait, de la façon la plus imprévue, une représentation gratuite. Mlle Emma Calvé, par suite d'un eurouement subit, ne pouvait chanter *Sapho*. Un changement de spectacle fut décidé, et le *Barbier de Séville* remplaça brusquement *Sapho* sur l'affiche. Et très galamment, M. Carvalho fit informer les spectateurs qui remplissaient la salle, que non seulement leurs « coupons » demeuraient valables pour la dixième représentation, mais qu'en attendant, pour les dédommager de ce dérangement inutile, il les autorisait à demeurer à leurs places, et à assister... gracieusement à une audition du *Barbier*. La solution satisfaisait tout le monde, et c'est devant une salle absolument bondée, et très élégante, que la représentation improvisée du chef-d'œuvre de Rossini a eu lieu!

27 DÉCEMBRE. — C'était, enfin, la dixième représentation de la *Sapho*, de Massenet, retardée de huit jours par une indisposition de sa brillante interprète. Après ces huits jours de silence, Mlle Emma Calvé a reparu sous les traits de cette Sapho qu'elle a créée si merveilleusement et à laquelle elle a réussi à donner une physionomie vraie et saisissante. La salle était superbement garnie, et des fauteuils d'orchestre aux stalles supérieures toutes les mains battaient d'enthousiasme pour l'œuvre, pour les interprètes et pour l'interprète principale surtout, qui s'est littéralement surpassée. Mlle Calvé a joué et chanté tout le rôle avec toute

son âme d'artiste. On lui a chaleureusement témoigné tout le plaisir qu'on éprouvait à la revoir et à l'entendre. D'un bout à l'autre de l'œuvre vivante de Massenet, on l'a applaudie, acclamée, rappelée, associant à son succès tous ses camarades, qui forment autour d'elle un excellent ensemble d'interprétation. Il est juste d'ajouter que l'indisposition de Mlle Calvé n'a nullement arrêté le mouvement de curiosité et d'intérêt qui s'est créé dès le premier jour autour de l'œuvre nouvelle du maître, et que *Sapho* a repris le cours d'une carrière qui promet d'être brillante et fructueuse.

29 DÉCEMBRE. — Tout le Paris artistique et littéraire apprenait, avec une vive et sincère émotion, que le directeur de l'Opéra-Comique, M. Léon Carvalho, venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, et que son état, depuis lors, n'avait fait qu'empirer, au point qu'une issue fatale était malheureusement à craindre d'un moment à l'autre. La nouvelle de cette grave maladie avait été tenue soigneusement cachée au théâtre, connue seulement de M. Alfred Bruneau qui, ayant appris que M. Carvalho venait d'être atteint d'une congestion cérébrale, avait demandé qu'on ajournât la reprise de l'*Attaque du Moulin,* annoncée pour la veille... Et, lorsqu'hélas ! la mort eut tristement fait son œuvre, M. Bruneau parlait en si beaux termes de celui qui, pendant près de quarante ans, avait provoqué et conduit, en France, le mouvement musical dramatique, que nous ne saurions mieux

faire que de reproduire ici, en note, son vibrant article [1].

---

1. — « Lundi, — c'était le 27 décembre — nous répétions pour la dernière fois *l'Attaque du moulin*. L'orchestre commença, le rideau se leva. Je regardai autour de moi, bien surpris, un peu inquiet. Carvalho n'était pas là. Depuis le jour où il m'ouvrit les portes de l'Opéra-Comique — voilà six ans, — jamais il n'avait manqué encore une de nos séances d'études. Ma joie de revoir mon ouvrage tout habillé à la moderne, tout frémissant d'une vie nouvelle, s'éteignit malgré moi, à mesure que les scènes se succédaient. A vrai dire, rien ne pouvait me faire soupçonner quoi que ce fût. L'avant-veille, samedi, Carvalho, pendant deux heures, riant, chantant, m'avait raconté, comme il savait les raconter, mille histoires de sa jeunesse, mille aventures de sa carrière. N'importe, je n'étais pas rassuré. Pour qu'il n'assistât pas, à mon côté, à cette répétition, quelque chose de grave devait se passer. Son fils vint deux ou trois fois me demander si j'étais content, puis disparut. La toile tombée, vite, vite, je me précipitai. Henri Carvalho, dans son cabinet, écoutait au téléphone. Les yeux pleins de larmes, quittant l'appareil, me saisissant les mains, il m'entraîna : « Mon pere se meurt ! » Pendant que la voiture roulait, j'apprenais la congestion cérébrale : Carvalho frappé le dimanche, tout espoir perdu d'abord, puis un grand mieux, l'ordre du directeur de jouer quand même, et enfin l'effrayante alerte qui nous faisait trouver si long le trajet. Et voilà que dans son lit, le colosse abattu, râlant déjà, me tend les bras, d'un geste familier. Je prête l'oreille : « Comment a été Fugère ?... Et Brema, et Marignan, et Jérôme ?... » Maintenant, il est mort.

Je supplie qu'on m'excuse de parler de moi. Mais je voudrais montrer, en ces quelques lignes, Carvalho tel que je l'ai connu, et non pas tel que les légendes le défigurent. Je le revois le dimanche des Rameaux de l'année 1891. Après les pires chagrins, les pires infortunes, il venait de rentrer à l'Opéra-Comique, et il nous avait donné rendez-vous, à Zola, à Gallet et à moi, dans l'arrière-boutique de l'éditeur Choudens, pour entendre le *Rêve*. La lecture finie, il se leva, et nous dit simplement ceci : « Je vous mets en répétition demain. » Et le lendemain, en effet, les meilleurs artistes de son théâtre déchiffraient ma musique, et quelque temps après, Carvalho livrait la bataille avec une bravoure que l'on n'a pas oubliée. Le *Rêve* joué, sans attendre un jour, il me commanda un autre ouvrage dont les études commencèrent à la minute promise, et dont la représentation fut assez heureuse pour le remplir de joie. Je l'affligeai alors beaucoup en acceptant les offres de l'Opéra pour mon troisième drame. « Cela, voyez-vous, m'avait-il déclaré, je ne vous le pardonnerai jamais. » Et il me le pardonna en préparant de tout son cœur la reprise de cette *Attaque du moulin* qu'il a entourée de soins jusqu'à son dernier souffle, puisque, aux instants suprêmes, il s'en occupait encore. Est-ce donc là le Carvalho des légendes, inhospitalier, hésitant, défenseur aveugle des vieilles formules? Certes non. Est-ce le Carvalho que quelques-un ont cru deviner? Je ne sais, mais ce que

Le 31 décembre donc — quelle lugubre fin d'année! — avaient lieu les obsèques du regretté directeur. Le char funèbre partait de la maison

---

j'affirme, c'est que c'est le Carvalho que j'ai connu et aimé. Et je garantis la ressemblance.

« On comprend bien que si je raconte ces choses en un pareil moment, ce n'est pas pour me mettre en avant, mais c'est, au contraire, pour m'effacer, à cette heure de poignante émotion, en rendant à Carvalho la justice qui lui est due et qu'on lui a trop souvent refusée. Contrairement aux opinions courantes, la jeunesse plaisait à Carvalho, et toujours la jeunesse lui a plu. C'est d'abord Gounod qu'il accueille, inconnu avec son *Faust* incompris et dont il monte au Lyrique, son cher Lyrique, les œuvres de jeunesse ; c'est Bizet qu'il attire à son théâtre parce qu'il est jeune et que sa musique est jeune; c'est Guiraud, Delibes, jeunes; c'est Massenet, le jeune chantre de *Manon*. Et parmi nous, les jeunes d'à-présent, quel est donc celui que Carvalho n'a pas aidé, n'a pas tiré de l'ombre en jouant son ouvrage le plus hardi ? J'en prends à témoin M. Camille Erlanger, tant d'autres que nous avons entendus ces dernières années, et aussi M. Gustave Charpentier, dont le fidèle ami de la jeunesse avait reçu, avec un superbe enthousiasme, la *Louise*, cette *Louise* si moderne, dit-on.

« Sans doute, Carvalho gardait le culte des classiques. Et comme il avait raison, quelles joies cela nous a values et comme nous devons l'en remercier ! C'est lui qui, de son temps — qu'on ne l'oublie pas, — a le mieux honoré Mozart et Gluck, en donnant de leurs opéras des représentations modèles. Et, tandis que ma plume court sur le papier, j'évoque le doux souvenir des dernières soirées glorieuses des *Noces de Figaro* et de la *Flûte enchantée*, où triomphait encore, dans l'attendrissement, le respect et l'admiration, la compagne dévouée que Carvalho vient d'aller rejoindre au pays des mystérieuses musiques.

« Carvalho, à la vérité, ne pouvait survivre à sa femme, qui fut pour lui l'inspiratrice et la consolatrice. Leurs deux existences étaient trop intimement liées. A ses débuts, bien modestes, bien obscurs, chanteur assez médiocre, Carvalho rencontre Mlle Miolan et l'épouse. Dès lors, c'est le travail acharné du ménage, c'est la poursuite entêtée de l'idée commune. Chacun d'eux servira donc l'art à sa façon, en s'associant d'esprit et d'âme. A l'art, il faut une maison de liberté et des interprètes d'inspiration. Carvalho créa un théâtre d'art et y attacha Mme Carvalho. C'est le Lyrique, je me permets d'insister là-dessus — qui détermina, avec les concerts populaires, tout le mouvement moderne. Carvalho fit pour le drame musical ce que Pasdeloup faisait pour la symphonie. Il réunit les maitres du passé, qu'il sut choisir, aux maitres de l'avenir, qu'il sut trouver, et il les imposa à la foule qui les ignorait ausssi bien les uns que les autres, et qui les connait et qui les aime aujourd'ui, grâce au directeur d'initiative et d'audace, grâce aussi, je le répète, à l'interprète de style et de noblesse. Pour défendre la bonne cause de l'art, pour vaincre la mauvaise fortune de la vie, aux

mortuaire (rue Volney) couvert de couronnes et de fleurs. Une autre voiture de deuil suivait, toute pleine de fleurs aussi. C'étaient les souvenirs et les hommages de ses amis, de ses artistes, de ses musiciens, des abonnés de l'Opéra-Comique, des machinistes du théâtre, des associations dont il faisait partie. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Roujon, directeur des Beaux-Arts, Massenet, Philippe Gille, Bertrand, directeur de l'Opéra. Le deuil était conduit par M. Henri Carvalho. Un piquet du 24e régiment de ligne rendait les hon-

---

beaux jours, aux vilains soirs, le mari et la femme, gais ou tristes, restent la main dans la main, peinant, travaillant. La musique, un instant, par caprice, ne voulant plus de Carvalho, celui-ci prend le Vaudeville et y combat encore de son mieux pour l'ingrate, en parant *l'Arlésienne*, d'Alphonse Daudet, d'une partition qui l'immortalisera. Toujours la musique fut son amoureuse. Ceux qui ont observé Carvalho quand il l'écoutait se rappellent bien la moue de délices qui ressemblait tant à un baiser....

« Je ne puis, sans que mes yeux se remplissent de larmes, dire quel merveilleux sens de la vie, quelle surprenante compréhension des plus diverses musiques Carvalho montrait quand il mettait une pièce en scène. Vendredi, il me stupéfiait encore par ses dons prodigieux d'improvisateur. Jamais content de lui, toujours à la recherche d'attitudes nouvelles, il bondissait de sa place, après avoir regardé ses personnages, et réglait le mouvement, le moindre jeu de physionomie avec une gaieté, un entrain, une fantaisie, une maîtrise incomparables. Chaque groupe, après qu'il l'avait disposé, apparaissait comme un petit tableau et il l'arrangeait, le modifiait constamment avec des virtuosités de peintre. Sa satisfaction se manifestait par un coup joyeux de la grosse canne, frappé sur le plancher, ou par la prise de tabac qui était un signe de suprême allégresse... Et je m'arrête, en songeant à cette heureuse semaine passée à côté de lui dans la bonne fièvre du travail. Aimant la jeunesse, jamais il n'avait été si jeune, si passionné, que pendant ces heures qu'il m'a consacrées, et qui seront les plus précieuses de ma carrière. Et puisque ses dernières pensées ont été pour moi, pour la jeunesse, je veux lui adresser, en même temps que mon adieu, l'adieu de la jeunesse et lui jeter des fleurs de reconnaissance qui sont dues à sa vie de luttes, de labeur, de courage et de foi en l'éternel renouveau de l'art. »

(*Figaro.*) Alfred Bruneau.

neurs à M. Carvalho, qui était chevalier de la Légion d'honneur. Beaucoup, beaucoup de monde. Depuis la rue Volney jusqu'à la Madeleine, le boulevard se bordait de curieux. L'église de la Madeleine fut trop petite pour contenir la foule des invités. La messe funèbre était très belle [1]. M. Fugère et M. Clément chantaient leurs soli avec un art parfait. Puis le cortège se dirigeait par les boulevards vers le Père-Lachaise. Là, M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, prononçait très simplement un beau discours : l'analyse émue et pénétrante du tempérament, de l'esprit, du caractère de l'homme complexe et sympathique qu'était Carvalho.

M. Massenet s'approchait à son tour, et, très pâle, presque sanglotant, il disait ces quelques paroles de poésie et de douleur sereine :

« Ce fut toute une existence de combat, menée avec vaillance et belle humeur, toujours dirigée vers l'idéal, cette rosée des âmes généreuses qui tombe au cœur tant à point pour alléger la peine des humaines réalités. On sait avec quelle belle sérénité de lutteur Carvalho sut combattre la mauvaise fortune et en triompher. Il alla dans la vie le sourire sur les lèvres, sans rancune pour les événements qui lui barrèrent la route, mais tou-

1. Voici quel en était le programme exact : Marche funèbre de la *Symphonie héroïque* (BEETHOVEN), par l'orchestre. — *Miseremini* (STEMANN), M. Fugère. — *Sommeil de Juliette* (GOUNOD), par l'orchestre. — *Agnus Dei* (STRADELLA), M. Clément. — Andante de la Sonate en *ut* dièse mineur (BEETHOVEN). — Allegretto Religioso de la Symphonie en *la*.

Les chœurs de la maîtrise de la Madeleine étaient renforcés par ceux de l'Opéra-Comique. Et c'était M. Danbé, le sympathique chef d'orchestre du théâtre, vieil ami et collaborateur fidèle de M. Carvalho, qui dirigeait l'exécution musicale.

jours les épaules tendues et le torse solide ; jamais rien ne put l'abattre. Nous lui devons beaucoup, car c'est pour nous qu'il livra ses plus belles batailles, d'où sortirent un jour, portés sur le pavois, ces deux héros de mélodie française : Gounod et Bizet. Leur muse éplorée peut jeter sur cette tombe des fleurs de reconnaissance... Et maintenant la voilà, elle, l'âme blanche que vous voyez s'envoler vers le ciel, la divine Marguerite, lui à ses pieds toujours en adoration et le support vigoureux de toute cette gloire, les voilà réunis sous cette même pierre. Ils ne se quitteront plus... Dormez donc en joie votre harmonieux sommeil. »

Puis c'était le tour de M. Fugère, parlant au nom des artistes de l'Opéra-Comique : quelques mots seulement sur l'aide efficace que tous avaient due à son génie d'organisateur et d'artiste, et sur les bons sentiments qu'il avait su leur inspirer. Enfin, au nom des commanditaires de l'Opéra-Comique, M. Pitet, président du Conseil d'administration, prononçait un petit discours de forme habile... Et ce fut tout...

C'est sur cette note funèbre que se terminait, à l'heure dite, l'histoire de l'Opéra-Comique en 1897, résumée par le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Don Juan, opéra	3 a. 9 t.	»	51
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	40
Carmen, opéra-comique	4	»	36
Lalla-Roukh, opéra-comique	2	»	4
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»	
Richard Cœur-de-Liòn, opéra-comique	3	»	1
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	9
Lakmé, opéra-comique	3	»	25
Paul et Virginie, opéra-comique	3 a. 6 t.	»	4
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»	30
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»	12
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	11
Mireille, drame lyriqne	3 a. 5 t.	»	22
****Kermaria***, idylle	3 épisodes	8 février	9
Le Pré-aux-Clercs, opéra-comique	3	»	2
Le Châlet, opéra-comique	1	»	9
L'Amour médecin, opéra-comique	3	1	5
Manon, drame lyrique	3	»	22
Les Rendez-Vous bourgeois, opéra-comique	1	»	8
Le Barbier de Séville, opéra bouffe	4	»	13
La Navarraise, épisode lyrique	2	»	8
Orphée, drame lyrique	3	»	11
Galathée, opéra-comique	2	»	14
Le Domino noir, opéro-comique	3	»	5
La Vivandière, opéra-comique		27 mars	5
La Dame Blanche, opéra-comique	3	10 avril	34
Le Vaisseau Fantôme, opéra	3	17 mai	10
Falstaff, opéra-comique	2 a. 6 t.	28 mai	5
La Nuit de Saint-Jean, opéra-comique	1	8 juin	3
Werther, drame lyrique	4 a. 5 t.	30 juin	11
Phryné, opéra-comique	2	»	12
Le Caïd, opéra-comique	2	»	2
****Le Spahi***. poème lyrique	4	18 oct.	7
****Sapho,*** pièce lyrique	5	27 nov.	12
Don Pasquale, opéra bouffe	3	»	1
****Daphnis et Chloé,*** pastorale	1	14 déc.	3
****L'Amour à la Bastille,*** opéra-comique	1	14 déc.	6

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

L'année 1897 est celle du *Chemineau,* de M. Jean Richepin... Joignez-y les très intéressantes tentatives de M. Auguste Germain avec l'*Etranger,* de M. Georges de Porto-Riche avec sa belle comédie du *Passé*, la curieuse reprise des *Corbeaux*, de M. Henri Becque, la vogue, toujours constante, des matinées classiques du jeudi, précédées de conférences, et le succès — énorme — des « samedis populaires de poésie ancienne et moderne » : tel est, en quelques mots, le bilan du Second Théâtre-Français, dont nous allons passer brièvement en revue les faits et gestes au jour le jour, suivant notre coutume.

Le mois de janvier s'était ouvert par deux représentations d'*Athalie*, de Racine, avec la musique de Mendelssohn, exécutée par les chœurs et l'orchestre de M. Colonne. Plaute et Térence se partageaient le programme de la matinée du 7 janvier. De Plaute, on nous donnait l'*Heureux Naufrage*, très adroitement adapté, d'après le *Rudens* ou le

Câble, par M. Jean Destrem [1], et la scène des deux esclaves se disputant le trésor trouvé au fond de la mer, était enlevée de verve par MM. Coste et Prince, excellents tous deux dans les rôles de Tracalio et de Gripus. Notons l'heureux début, sous les traits de la jeune Ampelia, d'une aimable actrice, Mlle Suzanne Berty, dont l'Odéon pourra plus d'une fois employer le fin et gracieux talent. Mais pourquoi M. Gémier a-t-il cru, dans Démonès, devoir nous rappeler sa dernière création d'Ubu sur le théâtre de l'Œuvre? Souvenir absolument inutile et déplacé. Térence était représenté par la *Belle-Mère* [2], ou l'*Hécyre*, des cinq actes de laquelle M. Marcel Luguet a fait un acte qui, déjà nous eût paru long, encore qu'il fût mis en place avec beaucoup d'art par le jeune et nouveau collaborateur de M. Ginisty, M. Georges Bourdon, l'ex-président des Escholiers. Nous y avons — ô surprise! — retrouvé trait pour trait la scène du père Duval de la *Dame aux camélias*. La Marguerite Gauthier d'alors, la Bacchis de Térence, c'était Mlle Béry, à « la voix d'or », elle aussi, à la diction nette et mordante. M. Monteux a très crânement débité le petit discours adressé au public. Par ses applaudissements très chaleureux et par ses rap-

---

1. DISTRIBUTION. — Tracalio, M. *Coste*. — Labrax, M. *Janvier*. — Demonès, M. *Gémier*. — Carmidès, M. *Céalis*. — Plausidippe, M. *Daltour*. — Gripus, M. *Prince*. — Ciparnio, M. *Garbagny*. — La Prêtresse, Mlle *O. de Fehl*. — Palestra, Mlle *Chapelas*. — Ampelia, Mlle *Berty* (débuts).

2. DISTRIBUTION. — Lachès, M. *Cornaglia*. — Pamphilus, M. *Paul Franck*. — Parmeno, M. *Monteux*. — Phidippus, M. *Montigny*. — Sostrata, Mlle *Grumbach*. — Bacchis, Mlle *Béry*. — Philotis, Mlle *Béraldy*.

pels enthousiastes, ce public avait glorieusement vengé notre cher maître et doyen Francisque Sarcey de l'inconvenante — et si peu spirituelle! — apostrophe d'un « cabaleur » interrompant très fâcheusement la docte conférence qui précédait ce classique spectacle. Conspué le siffleur, proprement cueilli par les gardes : c'était justice...

13 JANVIER. — Premières représentations de l'*Etranger*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Auguste Germain [1], et de *Allez, messieurs!* pièce en un acte, en prose, de M. Tristan Bernard [2]. — Après l'ironique *Paix du Foyer*, qui fut, aux matinées du Vaudeville, son curieux début; après les trois actes, si franchement gais, de *Famille*, joués plus de cent fois de suite avec un vif succès au Gymnase, l'*Etranger* est la troisième œuvre dramatique de M. Auguste Germain : œuvre sérieuse et attachante, pleine de vie et d'intérêt. Voici l'aventure — très simplement et très clairement exposée par l'auteur — qui fait le fond de la pièce, fort chaleureusement accueillie en cette heureuse soirée de première. Un très brave homme, — nous verrons ce qu'il advient bientôt de cette

---

1. DISTRIBUTION. — Simpson, M. *Dieudonné*. — Chazal, M. *Léon Noël*. — Paul Gauthier, M. *Rousselle*. — De Lestrades, M. *Siblot*. — Dubourg, M. *Janvier*. — Juhel, M. *Prince*. — Le secrétaire, M. *Darras*. — Le trésorier, M. *Paul Franck*. — Maxime, M. *Garbagny*. — Georgette Chazal, Mlle *Julia Depoix*. — Jenny, Mlle *Jane Hellen*. — Mme Gauthier, Mlle *Grumbach*. — Raphaële, Mme *Dehon*. — Colette, Mlle *Marcya*. — Camée, Mlle *Béraldy*. — Une femme de chambre, Mlle *Mournetas*.

2. DISTRIBUTION. — Passavent, M. *Janvier*. — Edouard, M. *Darras*. — Le comte, M. *Céalis*. — Bar, M. *Coste*. — Maurice, M. *Paul Franck*. — Lermuche, M. *Garbagny*. — Dagriel, M. *Le Marchand*. — Docteur Godge, M. *Taldy*, — Un témoin, M. *Breteau*.

bravoure mise à l'épreuve, — le banquier Chazal, possède une charmante fille, Georgette, qu'il est sur le point de marier, selon son cœur, au fils de sa voisine de campagne, Mme Gauthier : Paul est un avocat distingué, dont l'avenir s'annonce brillamment. Voilà, certes, une union très congrument assortie. M. Chazal et Mme Gauthier sont d'accord, et ce n'est pas la loyale confidence de la mère de Paul qui pourrait faire reculer le père de Georgette. Voici cette confidence : Mme Gauthier n'est pas veuve, comme on le croit, mais bien divorcée... d'un mari libertin qui a eu tous les torts, à commencer par celui de tromper son adorable femme, au bout de quelques mois de ménage, pour aller courir le guilledou. Redevenu libre, il s'est expatrié, paraît-il, sous le nom de Simpson. — « Simpson ! s'écrie Chazal ; mais c'est mon commanditaire, c'est l'homme, puissamment riche, qui a fait ma propre fortune. Je l'attends ce soir même, retour des Indes. Je lui conterai la chose et nul doute qu'il ne donne son consentement... à supposer que ce consentement nous soit indispensable... » Simpson apparaît, en effet, très séduisant encore, en dépit de ses cheveux gris, et très empressé auprès de Georgette, à qui il rapporte, de là-bas, force bracelets et colliers de perles. Vous avez deviné que le sexagénaire est épris de cette jeunesse de vingt ans, et vous serez moins étonné que ne le paraît le bon Chazal, quand Simpson, — apprenant qu'il a un fils, et que ce fils veut précisément épouser celle qu'il aime, lui, d'un dernier amour plus impérieux que les autres,

s'oppose formellement à ce mariage. — « Passez outre, et vous êtes ruiné ! » dit-il à Chazal, et Chazal hésite... Car, pour sa fille même, il redoute l'adversité. Paul survient, et voici en présence le père et le fils : celui-ci reprochant violemment à celui-là — l'étranger — l'abandon dans lequel il l'a laissé, et lui disant cruellement, trop cruellement même, en présence de la famille Chazal, ses plus dures vérités. Le père courbe la tête et se contient ; s'il ne se contenait pas, il sauterait à la gorge du jeune coq emporté par la colère jusqu'aux menaces. A Georgette, seule, il donnera le motif de son refus, et dans ce tête-à-tête il lui déclare son amour implacable. Il essaie de la tenter par ses richesses immenses. Puis, quand la jeune fille le repousse avec dégoût, il marche sur elle... au point qu'elle crie au secours... Chazal accourt, et, devant tous, Simpson proclame son amour et sa volonté de faire de Georgette sa femme. C'est en vain que celle-ci a opté pour la misère ; elle sent bien que son père est prêt à la sacrifier. Aussi, la vie lui devenant intolérable en la maison paternelle, a-t-elle pris le parti de se réfugier chez Mme Gauthier. C'est là que vient la chercher le faible et malheureux Chazal ; c'est encore là que, demeuré inébranlable aux prières de celle qui fut sa femme, Simpson apprend, navré, — le public est au moins surpris, — que, devançant la noce, Georgette s'est donnée à celui qu'elle aime. Comment pourrait-il désormais épouser la maîtresse de son fils ? Il n'a plus qu'à s'en retourner aux Indes, non sans avoir uni les mains des deux jeunes

gens : l'amour a vaincu l'argent !... « Dénouement audacieux et original », ont dit quelques-uns qui approuvaient sans réserve la conduite de Mlle Chazal, si facilement innocentée par sa future belle-mère. Moyen commode d'obtenir un mari, que nous n'oserions recommander aux jeunes spectatrices de *l'Etranger*. Si le public, ainsi que nous l'avons remarqué, a paru quelque peu étonné de l'étrange nouvelle, l'aveu délicat que fait à sa famille, sans se troubler outre mesure, la rougissante Georgette ne l'a, d'ailleurs, pas choqué trop fortement. L'essentiel est qu'il fût intéressé ; or, il l'a été jusqu'à la fin. A MM. Dieudonné et Léon Noël étaient départis les personnages de Simpson et de Chazal. Le premier, celui de l'incorrigible « vieux marcheur », est ce qu'on appelle « un bon rôle », absolument dans les cordes de Dieudonné, qui s'y est montré excellent. Il fallait tout le talent de Léon Noël, de vérité parfaite, de bonhomie et de simplicité exquises, pour faire passer l'odieuse — quoique trop réelle — figure de Chazal, à deux doigts de vendre sa fille à l'homme qui tient sa fortune entre ses mains. Dirons-nous à M. Rousselle, élégant et distingué, et à Mlle Depoix, si charmante et si zélée, qu'ils nous ont paru un peu froids, un peu compassés, dans leurs rôles d'amoureux à l'emporte-pièce ? Et, après avoir dûment complimenté Mlle Grumbach sur l'intelligente façon dont elle joue Mme Gauthier, avouerons-nous que dans la petite gamine mal élevée, à la façon de Fanfan Benoîton, nous avons quelque peu regretté Mlle Dallet, à qui, croyons-nous, le rôle avait été

primitivement distribué? Très bien, comme toujours, M. Prince, — ah! que sa dernière scène est donc inutile! — dans un bout de rôle qui vaguement traverse la pièce, et très amusante aussi la figure paysanesque donnée au vice-président du cercle vélocipédique de Montigny, par M. Janvier.

Au début de la soirée, nous avions vu déjà M. Janvier esquissant plaisamment la silhouette d'un infortuné cycliste dont quelques camarades, en partie de duel, se chargent de vider les poches jusqu'à la dernière pièce de cent sous... Mais combien peu comique, cette facétie d'*Allez, messieurs!* qui consiste à nous montrer deux adversaires (dont l'un tremble de peur) se battant en duel avec une seule épée, — une canne remplace l'autre! Et comme le talent de MM. Coste, — de si belle verve classique — Céalis et Darras eût pu, ce nous semble, s'employer à plus utile besogne que celle d'interpréter sur la scène de l'Odéon les ridicules personnages de cette fantaisie manquée de l'auteur applaudi des *Pieds nickelés!* M. Tristan Bernard a, nous le savons, de l'esprit; il est donc, suivant le proverbe, homme à prendre sa revanche.

15 JANVIER. — On célébrait dignement le 275e anniversaire de Molière avec *Tartuffe* et le *Malade imaginaire*, les deux pièces du répertoire les mieux jouées actuellement au Second Théâtre-Français. Mlle Kolb, Toinette du *Malade* — a fort bien dit la *Soubrette de Molière*, de M. Emile Blémont.

21 JANVIER. — Matinée « quinzième siècle », cette fois, commençant par la pièce du *Pont aux ânes*, très ingénieusement « renouvelée » par M. Georges Docquois et se terminant par le célèbre *Avocat Pathelin*, non point dans l'habile restitution d'Edouard Fournier donnée par la Comédie-Française, mais dans le texte initial de Brueys et Palaprat, pour lequel M. Paul Ginisty n'avait à payer de droit d'auteur à personne. Ce fut Pasquier qui, dans ses *Recherches en France*, déterra cette farce de maître Pierre Pathelin : « Je la lus et relus avec un tel contentement, dit-il, que j'oppose maintenant cet échantillon à toutes les comédies grecques, latines et italiennes.. » Le bon Pasquier a raison. Que n'a-t-on puisé davantage à cette source originale ! Cette farce, d'après Pasquier, remonte à l'année 1470. Elle était jouée sur les tréteaux forains. Il paraît que ce Pathelin a existé : c'était un maître fourbe de son temps, un véritable avocat ! Les médecins, si vivement attaqués par Molière, ont dû se singulièrement réjouir en voyant un autre type que le leur défrayer l'hilarité publique et devenir proverbial. Elle est vraiment plaisante, cette vieille comédie de *Maître Pathelin !* Il est curieux de voir ce fripon employer les finesses des précautions oratoires pour dérober quelques aunes d'étoffes à un marchand de drap, son voisin, afin de se faire un habit, le sien étant plus usé que celui d'un poète. Avec quel plaisir ne le trouve-t-on pas obligé de plaider contre ledit marchand pour un certain berger, égorgeur de moutons !

Et comme on rit de bon cœur lorsque le marchand-drapier, en reconnaissant la figure de son avocat, perd la tête et confond à n'en plus finir son drap et ses moutons ! De là, vous le savez, est venue la locution populaire : « Revenez à vos moutons ! » et la scène était digne, en effet, de laisser un impérissable souvenir. La profession d'avocat y est raillée avec toute la franchise comique, toute la liberté de notre ancien théâtre. « Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire », dit Colette à Agnelet, et Agnelet, à son tour, se confie de la sorte à maître Pathelin : « Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il *ait tort* et que *j'aie raison*, afin qu'il ne m'en coûte rien ». Voilà toute la science de l'avocat, en effet ! On n'aurait pas trouvé une meilleure définition de nos jours. Plusieurs traits de génie, que Molière eût rencontrés avec bonheur, enrichissent la fameuse comédie : telle est la scène bien connue, n'est-ce pas ? du berger Agnelet, auquel Pathelin a donné le conseil de ne répondre devant le juge, à toute demande qu'on lui ferait, que par l'onomatopée imitant le cri de ses moutons : *bée*, *bée*, ainsi qu'un homme rendu stupide par les coups de son maître. Et quand l'avocat vient réclamer plus tard ses honoraires, Agnelet ne veut pas le payer lui-même en d'autre monnaie que son *bée*, *bée*. C'est ainsi qu'est trompé le trompeur.... Comme avait fait si heureusement M. Docquois pour le *Pont aux ânes*, MM. Eugène et Edouard Adenis ont fort agréablement versifié l'amusante

historiette du *Cuvier*, où l'on voit — le sujet est absolument identique — un mari reprendre justement, dans son ménage, le commandement que s'était arrogé sa coquine de femme. Là, elle était rouée de coups, — le besoin fait trotter la vieille; — ici, elle tombe fort à propos dans la cuve. Le *Cuvier* a été bien gaiement enlevé par M. Coste, et aussi par Mlle Béry, toujours pleine d'une belle verve. Le *Pont aux ânes* a permis à M. Prince d'esquisser une plaisante silhouette de bateleur, débitant gentiment le boniment de M. Docquois, et dans l'*Avocat Pathelin* nous louerons le naturel de M. Céalis, sous les traits du drapier Guillaume. Mais pourquoi diable M. Gémier s'obstine-t-il à jouer des rôles qui lui conviennent aussi peu que celui de Pathelin, où nous nous rappelons encore, au Théâtre-Français, la merveilleuse interprétation de Got ? Que dire de M. Gémier, sinon qu'il y est navrant, purement et simplement ? Que dire encore de la conférence, assurément pavée de bonnes intentions, du « sabretachier » M. Germain Bapst, si ce n'est qu'on l'eût désirée plus instructive, et même un peu plus littéraire ?... Très vaste pourtant était le sujet qu'avait à traiter l'orateur : la farce moyenâgeuse.

1er FÉVRIER. — Pendant que l'*Etranger* fait les frais de ses ordinaires représentations, l'Odéon offre à ses abonnés — il faut bien songer quelquefois à ceux qui, dès la première heure, ont apporté leur argent — des spectacles nouveaux. Nouveaux, ou à peu près.... Celui-ci se composait de trois pièces — excusez du peu ! — dont une en trois

actes, la *Promesse*, de MM. J.-H. Rosny [1]. Trois actes occupés à nous montrer l' « état d'âme » de Mlle Marthe Verneuil, d'autant moins disposée à épouser son jeune tuteur, le capitaine Henri Béthune, qu'elle y est obligée par la « promesse » qu'elle a faite à son père mourant. Puisque Marthe désire sa liberté, Henri la lui rend loyalement. Et alors elle se demande ce qu'elle va faire : aime-t-elle, comme elle le croit, le gommeux qui flirte avec elle, ainsi qu'il convient à tout voisin de campagne ? Non, certes, et elle verra bien — que ne l'a-t-elle vu plus tôt, puisque ces trois actes trop courts paraissent encore trop longs ? — quel grand cœur est celui d'Henri, accordant, la mort dans l'âme, son consentement au mariage souhaité par sa pupille. Elle épousera celui qui n'a jamais cessé de l'adorer, et m'est avis qu'elle aura raison. Nous ne ferons pas à l'écrivain de valeur qui signe J.-H. Rosny (une fraternelle raison sociale justement appréciée) l'injure de dire que la *Promesse* nous a rappelé la *Demoiselle à marier* d'un nommé Scribe, et sans nous irriter contre le procédé employé par la jeune littérature, qu'on appelle bien à tort la « sobriété », nous louerons l'auteur pour le charme et la délicatesse qui se dégagent d'une étude où les personnages ne sont guère qu'esquissés. La *Promesse* servait de début — début heureux — à Mlle Meuris, la petite Meuris du *Canard sauvage*, qui peut-être

1. DISTRIBUTION. — Béthune, M. *Romeau*. — La Jonchère, M. *Rousselle*. — Bardoux, M. *Janvier*. — Un soldat, M. *Beauvais*. — Mme Chatelain, Mme *Dehon*. — Marthe, Mlle *Meuris*, débuts.

a besoin de se « désibséniser », et qui tout d'abord se devra choisir une couturière susceptible de goût et ne plus s'habiller en chien savant. Le capitaine, c'était M. Paul Rameau, conservant, lui aussi, le ton prédicateur du pasteur Bratt, et le godelureau justement évincé, M. Rousselle, — qui a de l'élégance. Citons encore M. Janvier, amusant dans le rôle « plaqué » d'un soldat, — naïf inventeur de terribles projectiles qui doivent anéantir l'ennemi de la France.

Le procédé télégraphique apparaît, exagéré encore, dans *Sous le joug*, de M. Daniel Riche [1]. Un mari a surpris sa femme en flagrant délit d'adultère. Il pardonne — car il a bien des torts à se reprocher, lui aussi — et il ne demande qu'à vivre heureux avec celle qui a bien pu fauter en un moment de folie, mais qui n'a jamais cessé de l'aimer et saura bien lui prouver qu'elle était digne de pardon. La société — quelle est donc cette société si rigoureuse ? — ne permet pas qu'il en soit ainsi. Au cercle, notre homme est insulté comme un mari complaisant. Comprenant que le monde ne pardonne pas, la jeune femme s'avoue vaincue et quitte la maison conjugale. *Invitus invitam demisit*... Il nous semble qu'il y avait une idée originale, hardie même, en cette pièce, un peu brutale, d'un jeune auteur très ardent et très amoureux d'art. Le seul tort de M. Daniel Riche est de l'avoir traitée trop sommairement, en un

---

1. DISTRIBUTION. — Marcel Briolles, M. *Gémier*. — Teynard, M. *Montigny*. — Mme Briolles, Mlle *Grumbach*. — Emma, Mlle *V. Page*.

acte « express », où il a oublié de nous présenter ses personnages et omis de préparer son dénouement cruel. La précision et la concision sont, au théâtre, des qualités, certes, mais qui, parfois, peuvent devenir des défauts. M. Gémier a le jeu vrai, mais un peu sec, un peu monotone. Mlle Page a la voix, moins rauque, de Mme Segond-Weber, et, je crois, beaucoup d'avenir. C'est avec le plus vif plaisir que nous suivons les incessants progrès de cette jeune et sympathique actrice, qui semblait tout d'abord devoir se contenter d'être une jolie femme. — Dans *Pour le Roi*[1], M. Barrucand nous montre, le 19 janvier 1793, c'est-à-dire le jour du jugement de Louis XVI, une jeune fille royaliste, essayant de retenir dans ses bras le conventionnel Pierre Chaulin, l'ami d'autrefois; afin de l'empêcher d'aller voter le mort du roi, elle se donnera à lui, s'il le faut. Mais l'amoureux a compris dans quel piège il allait tomber, et, puisque la porte est fermée, il sautera par la fenêtre et ira remplir son devoir. Le public odéonien a fraîchement accueilli cet acte « littéraire » plus que « théâtral », où Mlle Odette de Fehl n'a pas trouvé l'occasion d'affirmer les très sérieuses qualités que nous lui connaissons depuis le jour où elle créa, au Théâtre-Libre, la *Rolande* de M. de Gramont.

4 FÉVRIER. — On donne en matinée, précédée d'une excellente conférence de M. Bernardin, la

---

[1] DISTRIBUTION. — Pierre Chaulin, M. *Ravet*. — Jeanne, Mlle *O. de Fehl*. — Fanchette, Mme *Barny*.

Marianne de Tristan l'Hermite [1], tragédie en cinq actes et en vers, où l'auteur a dépeint les mœurs de Louis XIII et de son entourage, tout en établissant sa pièce d'après les données de l'historien Josèphe. Elle est jouée comme elle l'était il y a deux siècles. Le décor unique, avec ses « mansions » à droite et à gauche de la scène, et un palais au milieu, nous explique sûffisamment la charpente dramatique des pièces de cette époque. M. Daltour, plein de chaleur et de noblesse, M. Céalis, digne et correct, M. Monteux, Mlles Page et de Fehl ont vaillamment défendu cette œuvre qui offrait pour eux de réelles difficultés d'exécution.

16 FÉVRIER. — Première représentation du *Chemineau*, drame en cinq actes et en vers, de M. Jean Richepin [2]. — Elle s'est éprise du gai chemineau qui passe, le rire au bec, et qui s'en est allé, suivant son errante destinée, la pauvre Toinette, heureuse d'être consolée, et même épousée, après la faute, par le bon François... Et quand — vingt-deux ans se sont écoulés — son fils ose demander la main de la fille de maître Pierre, le plus riche fermier du pays, celui-ci lui ferme sa porte en le traitant de bâtard... Qu'adviendrait-il de ces deux

1. DISTRIBUTION. — Hérode, M. *Daltour*. — Pheron, M. *Céalis*. — Soesme. M. *Paul Franck*. — Narbal, M. *H. Monteux*. — L'échanson, M. *Montigny*. — Tharé. M. *Taldy*. — Salomé, Mlle *O. de Fehl*. — Marianne, Mlle *V. Page*. — Dina, Mlle *Chapelas*. — Alexandra, Mlle *Laparcerie*.

2. DISTRIBUTION. — François, M. *Chelles*. — Le Chemineau, M. *Decori*. — Maitre Pierre, M. *Janvier*. — Martin, M. *Prince*. — Thomas, M. *Garbagny*. — Toinet, M. *Denel*. — Un Lugnot, *Petit Gaston*. — Toinette, Mme *Segond-Weber*. — Aline, Mlle *Meuris*. — Catherine, Mme *Archainbaud*.

enfants, qui s'adorent et des parents qui les voient dépérir, si, par aventure, le chemineau ne reparaissait (ô l'émouvante scène de reconnaissance des deux amoureux d'antan !) et n'obtenait de maître Pierre, tant il est malicieux et brave, le consentement au mariage de sa fille avec son gars ? Puis, content d'avoir fait un peu de bien, après le mal d'autrefois, il repart, cheminant toujours, devant mourir comme il a vécu, sur la grand'route. Recouvrez cette action naïve — si naïve qu'on la dirait inventée par feu Scribe lui-même — recouvrez-la, vous dis-je, de l'opulente et sonore poésie de Richepin, et vous aurez le superbe pendant du *Flibustier*, dont s'enrichit un jour le répertoire du Théâtre-Français. Celui-ci fut bien heureusement inspiré le jour où il laissa s'en aller vers l'Odéon le noble drame qui sera la planche de salut — le *Pour la Couronne* — de l'actuelle direction.

Sous la barbe inculte et les haillons du Chemineau, M. Decori, qui jadis créa le Marie-Pierre de la *Glu*, s'est taillé un très vif et très mérité succès. Richepin lui-même n'eût pas mieux joué son maître rôle. Trois rappels ont suivi le baisser du rideau du troisième acte — de chaque acte du reste. Que voulez-vous de plus ?... — Que Mme Segond-Weber fût une Toinette plus simple et plus vraie ; qu'elle eût, par exemple, le courage de se vieillir quand il le faut, et ne renouvelât pas la faute précédemment commise en une matinée du Trocadéro où, jouant Agrippine, elle luttait de jeunesse avec Junie... Très pittoresque et

très émouvant, M. Chelles, sous les traits de François, le tragique moribond. Très amusants, MM. Prince et Garbagny, les excellents et presque « classiques » comiques de l'affaire, et très « vrai », tout à fait vrai, le maître Pierre que nous donne M. Janvier. Et puis, il faut noter le remarquable début de M. Denel (Dorival aux derniers concours du Conservatoire) qui personnifie d'une façon très juste le jeune paysan Toinet, — et la charmante apparition de Mme Archainbaud, qui tient magistralement le rôle épisodique de l'aimable et charitable cabaretière [1].

18 FÉVRIER. — Salle comble pour la matinée classique composée de fragments de l'*Andromède*[2], de Corneille, et de trois actes de son *Illusion comique*[3]. — Avant la représentation, M. George Vanor avait fait sur Corneille inconnu une conférence à la fois spirituelle, documentée et lyrique. Il racontait plaisamment le personnage de Matamore, puis établissait spirituellement son historique depuis Plaute jusqu'à l'*Illusion*, et concluait avec

---

1 Quelques semaines après, Mme Archainbaud remplaçait inopinément Mme Segond-Weber, abandonnant, un soir, le rôle qu'elle avait créé. La tâche était singulièrement ardue : Mme Archainbaud s'en acquittait avec un talent de tout premier ordre, et grand était l'effet produit par la nouvelle Toinette, émouvante et vraie.

2. DISTRIBUTION. — Céphée, M. *Albert Lambert*. — Phinée, M. *H. Monteux*. — Persée, M. *Daltour*. — Timante, M. *Montigny*. — Ammon, M. *Taldy*. — Cassiope, Mlle *Grumbach*. — Andromède, Mlle *Page*. — Aglante, Mlle *Beraldi*. — Céphalie, Mlle *Marcya*. — Liriope, Mlle *Laparcerie* (rôle chanté).

3. DISTRIBUTION. — Alcandre, M. *Siblot*. — Pridamante, M. *Cornaglia*. — Matamore, M. *Gémier*. — Dorante, M. *Céalis*. — Clindor, M. *Amaury*. — Adraste, M. *Paul Franck*. — Géronte, M. *Montigny*. — Isabelle, Mlle *Chapelas*. — Lyse, Mlle *Marie Kolb*.

un grand élan poétique en montrant Corneille préparant d'œuvre en œuvre la merveille du *Cid*. Gémier jouait le rôle de Matamore qui, à dire vrai, lui convenait aussi peu que possible.

4 MARS. — Une exquise conférence, exquise de forme et infiniment documentée, faite par notre très lettré confrère Eugène Lintilhac, parlant debout, le « claque » à la main, sans notes, sans table, et aussi sans le moindre bafouillage et la plus petite hésitation ; une curieuse comédie de Marivaux, le *Prince travesti*, qui méritait vraiment de ne point demeurer inédite, et qui nous fut restituée avec beaucoup de soin et de goût : voilà, en peu de mots, ce que nous offrait la matinée classique, où M. Coste — l'Arlequin de Watteau — et Mlle Lestat, si fine, obtinrent un très vif et très légitime succès.

18 MARS. — En matinée, la *Maréchale d'Ancre*, d'Alfred de Vigny [1]. — C'est vraiment un curieux et un émouvant drame que cette *Maréchale d'Ancre*, heureusement reprise à l'occasion du centenaire d'Alfred de Vigny. La pièce fut jouée en 1830, et c'est d'elle que procèdent les œuvres d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo, à tel point qu'on peut dire d'Alfred de Vigny, qu'il fut le véritable créateur du drame et du roman historiques. Il faut voir avec

---

1. DISTRIBUTION. — Concini, M. *Chelles*. — Borgia, M. *de Max*. — Picard, M. *Lambert*. — Thémines, M. *Gémier*. — Fiesque, M. *Amaury*. — Deageant, M. *Céalis*. — Prince de Condé, M. *Daltour*. — Monglat, M. *Paul Franck*. — De Luynes, M. *Rousselle*. — Samuel, M. *Siblot*. — D'Anville, M. *Coste*. — Vitry, M. *Montigny*. — Créqui, M. *Le Marchand*. — De Thièmes, M. *Taldy*. — Leonora Galigaï, Mme *S.-Weber*. — Isabelle, Mlle *Laparcerie*. — Mme de Rouvres, Mme *Dehon*. — Mme de Moret, Mlle *Marcya*.

quelle puissance d'analyse l'auteur de la *Maréchale d'Ancre* nous dépeint la rivalité de ces deux femmes, si dissemblables, et que rapproche l'amour d'un même homme ; il faut admirer dans quelle langue élégante et vigoureuse, en sa belle simplicité, est écrite cette curieuse étude de l'adultère et de la jalousie. Et nous avons éprouvé un vif plaisir à la représentation de cette pièce d'autrefois, très dignement interprétée par Mmes Segond-Weber et Laparcerie, par MM. Chelles, Albert Lambert, Céalis, Gémier et Rousselle.

1er AVRIL. — En matinée, *Philaster ou l'Amour qui saigne (Love is a bleeding)*, tragédie en cinq actes, de Francis Beaumont et John Fletcher, traduite par Georges Ekhoud[1]. — Shakespeare avait déjà fait représenter la plupart de ses chefs-d'œuvre, lorsque les auteurs de *Philaster* débutèrent à la scène. La pièce se ressent évidemment de l'influence du génial poète dramatique. Ce sont les mêmes incidents amenés d'une façon identique, les mêmes procédés d'exécution, le même dialogue semé de mots comiques, les mêmes personnages rencontrés dams *Hamlet*, *Roméo* ou le *Roi Lear*, mais avec une entente réelle du théâtre et une certaine preuve d'originalité personnelle. Le caractère de Philaster est étudié, notamment, avec beaucoup de soin. M. Léopold Lacour nous avait préparés à

1. DISTRIBUTION. — Philaster, M. *Daltour*. — Cleremont, M. *Paul Franck*. — Le Roi, M. *Montigny*. — Pharamond, M. *Dorival*. — Dion, M. *Taldy*.— Thrasilène, M. *Le Marchand*.— Aréthuse, Mlle *O. de Fehl*. — Megra, Mlle *Chapelas*.— Galathéa, Mlle *Marcya*.— Bellario (travesti), Mlle *Laparcerie*.

entendre cette œuvre par une conférence aussi brillante qu'intéressante. Dans une langue élevée et pleine d'élégance, l'éloquent orateur parlait de Shakespeare et de son influence sur le théâtre anglais au dix-septième siècle ; il dégageait avec beaucoup de netteté et d'à-propos ce qui constituait la différence fondamentale de nos auteurs ; il montrait que l'amour pur et platonique tel que l'avaient présenté Beaumont et Flechter était l'avènement à la scène de la femme sacrifiée et glorieuse, faisant abnégation de ses affections personnelles pour faire le bonheur de son maître et ami. M. Léopold Lacour concluait par un appel aux sentiments d'amitié qui unissent les deux sexes pour demander un peu d'indulgence et de grandeur d'âme en faveur de cet être fragile et bon, généreux jusqu'à l'abnégation et que l'orgueil de l'homme se plaît à rabaisser et à soumettre. Rendre la femme libre et confiante, c'est le rêve de l'humanité présente : il est permis de croire qu'on peut le réaliser. Telle était la conclusion bienfaisante de cette causerie.

3 AVRIL. — Persuadés que tout le grand public s'intéresse vivement aux choses d'art pur, le directeur de l'Odéon a résolu de tenter par la poésie — sous le titre de *Samedis populaires de poésie ancienne et moderne* — ce que les grands concerts du dimanche ont si bien réussi quant à la musique. Ce seront, sans décors ni costumes, des récitations, par les meilleurs artistes du théâtre, des plus beaux poèmes de l'époque de la Renaissance française, des siècles classiques, de l'âge romantique et de la période dite parnas-

sienne ; on y joindra les ouvrages les plus récen des nouvelles écoles. Pour que ces séances soiei accessibles à tout le monde, on a choisi le samed à cinq heures, et le prix des places ira de cinquan centimes à deux francs. Des poésies de Ronsar Corneille, Régnier, Lafontaine, André Chénie Victor Hugo, Théodore de Banville, Dierx, Ve laine, Lafargue, Rodenbach, Gustave Kœle Ephraïm Mikhaël, sont dites cette première fo par MM. Chelles, Coste, Garbagny, de Ma Rameau, Prince, et par Mmes Grumbach, Pag Segond-Weber, de Fehl et Thomsen. Avant chaq récitation, M. Albert Lambert lit une brève noti sur le poète et le poème.

5 AVRIL. — Dans une soirée, dite « populaire prix réduits », où M. Janvier, le désopilant Lidoi de Courteline et le parfait paysan de M. Je Jullien, abordait, sans s'y casser le nez, — vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, le Figaro de Beaumarchais, celui du *Barbier Séville*, tout au moins, et disait avec une jo verve les solides vers de M. Georges Jubin (tr rappels pour un à-propos : voilà, certes, un suc des plus flatteurs !), l'Odéon nous donnait de pièces nouvelles. *Dix ans après*, de MM. Pie Weber et Lucien Muhlfeld [1], nous reporte beau temps — il est déjà loin ! — du Théât Libre d'Antoine. Un jeune homme — c'est Ch pin qu'il se nomme — a pour maîtresse u

1. DISTRIBUTION. — Baresme, M. *Cornaglia*. — Charpin, M. *Janv* Marcel, M. *Gémier*. — Elisa, Mlle *Luce Colas*.

ancienne cuisinière. Cela peut arriver à tout le monde, n'est-il pas vrai ? Or Charpin en a assez. Vous le comprenez aussi, et vous admettez que, n'ayant pas réussi jusqu'alors à « semer » cette cette bonne Elisa, il saisisse aux cheveux l'occasion que lui offre un beau mariage. Comment Elisa va-t-elle prendre la nouvelle ? Il redoutait une scène terrible, Elisa se contente de lui répondre : « Je sais ce qui me reste à faire ». Que veut-elle faire ? Se tuer ? Les tuer tous les deux, sa fiancée et lui ? Charpin est pris d'une belle peur et retourne *ad vomitum*. Et comme un ami d'Elisa lui demande ce qu'elle voulait dire par : « Je sais ce qui me reste à faire », elle avoue qu'elle entendait tout simplement se replacer comme cuisinière. MM. Pierre Weber et Lucien Muhlfeld — nous l'avons toujours pensé — sont de bons fumistes ; mais peu importe la fumisterie, si elle est spirituelle... Leur piécette est, d'ailleurs, très joliment jouée par Mlle Luce Colas, par M. Gémier et par M. Janvier, déjà nommé. L'auteur de *Trois Cœurs*, M. Gabriel Mourey [1], est plus sérieux ; mais il est, ce nous semble, moins original. Il s'agit d'un homme déjà mûr, — plus que mûr, puisque le voilà arrivé au seuil, si triste, de la vieillesse ; — il aime une femme de trente ans. Il l'aime et va l'épouser quand son fils, tout jeune, reconnaît en la fiancée de son père la femme dont

1. Distribution. — Michel Blainville, M. *Rameau*. — Paul Blainville, M. *Rousselle*. — Marthe Gravigny, Mlle *O. de Fehl*.

Le *Compliment de Figaro*, à-propos en vers de M. Jubin, était dit par M. Janvier.

il est lui-même épris. Celle-ci est honnête : elle deviendra la mère de celui qui l'adore et qui se sacrifie filialement. Espérons — nous n'en répondrions pas — que, dans la suite, les choses n'iront pas plus loin. C'est le contraire du *Jean Baudry* de Vacquerie. Ce ne sera pas — l'auteur nous l'assure et nous voulons bien le croire — le pendant de la *Phèdre* de Racine. MM. Rameau, Rousselle et Mlle Odette de Fehl sont les protagonistes, dignes d'éloges, de la pièce de M. Gabriel Mourey.

16 AVRIL. — On donne pour la première fois un concert spirituel du vendredi-saint [1], où l'on a eu l'heureuse idée de mêler au beau programme musical, que M. Xavier Leroux a été chargé d'exécuter, quelques récitations de poésie par les meilleurs artistes du théâtre. Le principal attrait en était la *Rose du pauvre*, que M. Jean Richepin avait écrite spécialement pour la circonstance et que

1. Voici quel en était exactement le programme :

PARTIE MUSICALE, sous la direction de M. Xavier Leroux. — Ouverture d'*Iphigénie en Aulide* (Gluck). — Prélude de *Lohengrin* (Wagner). — *Aria* en *ré*, sicilienne (Bach). — *Andante* (Mozart), pour harpe et flûte, exécuté par Mlle Tasser-Spencer et M. Barrère. — Prélude de *Parsifal* (Wagner). — *Aria* en *sol* mineur (Hændel). — Solo de hautbois, par M. Creusot, *Largo* (Hændel). — *Enchantement du vendredi saint* (Wagner). — *Rédemption* (César Franck).

PARTIE LITTÉRAIRE. — Première représentation de la *Rose du pauvre*, scène lyrique en un acte, de M. Jean Richepin.

Le pauvre, M. *Decori*; l'ange, Mme *Segond-Weber*.

La *Nuit de Gethsemani* (L. Tiercelin), M. *Monteux*. — La *Fauvette du Calvaire* (H. Moreau), Mlle *Depoix*. — *Rencontre du Christ avec le tombeau* (V. Hugo), M. A. *Lambert*. — La *Complainte du vendredi saint* (A. Theuriet), Mlle *O. de Fehl*. — *Un évangile* (F. Coppée), M. *Rameau*. — Les *Fleurs sur l'autel* (Lamartine), Mlle *Page*. — Le *Mont des Oliviers* (A. de Vigny), M. *de Max*. — *A un Christ en croix* (Grandmougin), Mlle *Grumbach*.

disaient Mme Segond-Weber et M. Decori, le créateur du *Chemineau*... Or, c'est là précisément ce qui était curieux et original, c'est que la *Rose du pauvre* était en réalité le sixième acte — un sixiène acte de rêve ! — du *Chemineau*. Des années ont passé. Il est vieux, très vieux, le chemineau ; sa barbe, ses cheveux sont blancs ; ses membres sont las : l'infatigable marcheur s'est arrêté, dans un paysage d'hiver, par un jour triste de neige, au cours d'une route. Il est seul. Il va mourir, et il va jeter son âme dans un cri d'ironie suprême, quand un ange lui apparaît et, lui remettant la rose mystique, ouvre à ses yeux, pour ses nouvelles courses aventureuses, les horizons célestes peuplés d'idéal.

15 AVRIL. — *San Gil de Portugal*, mystère en trois journées et neuf tableaux de Moreto, traduit par M. Alfred Gassier, précédé d'une fort amusante conférence de M. Francisque Sarcey. Représenté pour la première fois en France, ce jeudi saint, cette pièce de Moreto, affichée sous le titre de mystère, n'en est pas moins un véritable drame humain et puissant, où la religion joue un rôle presque accessoire. *San Gil de Portugal* est une œuvre de réelle valeur, bien au-dessus de tous nos mélodrames modernes, avec des envolées sublimes. Cet auteur espagnol du dix-septième siècle, contemporain et successeur de toute la grande lignée d'auteurs qui comprend Calderon, Alcaron, Tirso de Molina, Lope de Véga, et tant d'autres, a eu son heure de célébrité et de gloire. Tout un siècle a applaudi ses ouvrages, tous les pays voisins ont

traduit ses pièces; seule la France ignorait *San Gil* que l'Allemagne connaît depuis de longues années. Dans ce drame passionnel où la foi entre en lutte avec l'amour, Moreto a des scènes où il rappelle Shakespeare sans l'imiter, car il n'a pu le connaître. *San Gil* est véritablement l'un des chefs-d'œuvres du théâtre moderne et Corneille dans *Rodogune*, Racine dans *Phèdre*, n'ont pas plus de profondeur dans l'observation, plus de dramatique dans les situations. La pièce avait été montée avec la hâte qu'impose l'institution des jeudis et jouée de très honorable façon par Mmes Page, Marcya, MM. Siblot, Rameau, Gémier; le succès en fut si vif que la direction se décidait à la donner à ses abonnés du jeudi et du vendredi: en tout six représentations.

30 AVRIL. — Une représentation exceptionnelle, au bénéfice de la caisse de secours de l'Association des journalistes républicains et de l'Association des journalistes parisiens valait aux artistes qui y prenaient part un magnifique triomphe. Tamagno, qui avait saisi avec empressement cette occasion de prêter son concours à une œuvre charitable, soulevait les applaudissements enthousiastes de la salle dans l'air de *Gioconda* de Ponchielli, et dans le duo du *Trovatore*, où Mme Héglon se montrait pour lui une remarquable partenaire. La délicieuse scène du *Démocrite* de Regnard exquisement jouée par Mlle Kalb et M. Coquelin cadet, produisait un irrésistible effet de fou rire M. Coquelin cadet disait, en outre, avec beaucoup d'art et sa coutumière fantaisie, quelques-uns d

ses meilleurs monologues. Quant à la représentation d'*Athalie*, avec les chœurs et l'orchestre de M. Colonne, elle était tout à fait éclatante, et les artistes de l'Odéon, Mmes Tessandier, Segond-Weber, Marcya, Laparcerie, Béraldy, MM. Albert Lambert, Ravet, Dorival, Franck et Taldy, étaient chaleureusement applaudis. La matinée se terminait par les entr'actes de l'*Arlésienne*, supérieurement exécutés par M. Colonne et son orchestre.

5 et 8 MAI. — Relâche en raison de la catastrophe du Bazar de la Charité.

7 MAI. — Première représentation des *Irréguliers*, pièce en trois actes de MM. Alfred Bonsergent et Charles Simon [1]. — Abandonné par sa femme, et profondément découragé, Lucien fit autrefois la connaissance d'une jeune fille... mère d'un petit garçon, dont le père s'est enfui au moment psychologique. Ces deux infortunés unirent leurs douleurs et s'aimèrent... Après vingt ans d'existence côte à côte, ils vivent heureux, estimés et respectés au fin fond d'une province où tout le monde ignore leur passé. Cependant, Lucien a bien des fois supplié sa compagne de s'unir à lui légalement : il divorcerait, et Robert deviendrait ainsi son fils et porterait alors son nom. La chose est assez simple, en somme, et cette ligne de conduite paraît tout indiquée. Mais, non, en dépit de son honneur et de l'avenir de son enfant, Aline Morel se refuse

---

1. DISTRIBUTION. — Lucien Mazeroud, M. *Rameau*. — De Malrey, M. *Cornaglia*. — Robert Morel, M. *Henri Monteux*. — Peyronnet, M. *Céalis*. — Le père François, M. *Breteau*. — Aline Morel, Mlle *Grumbach*. — Madeleine de Malrey, Mlle *Depoix*. — Rosalie, Mlle *Barny*.

à ce mariage ! Pourquoi ?... Pour une niaiserie, une idée qu'elle s'est forgée et que rien ne peut déraciner : elle craint que le mariage ne vienne diminuer leur amour et troubler leur bonheur. Il lui semble plus digne de se dévouer, de se donner à Lucien, sans prendre son nom. C'est en cette situation que nous les trouvons, l'un et l'autre, au premier acte, où un cousin leur vient annoncer la mort de la femme légitime. Et, comme un bonheur ne vient jamais seul, il reçoivent au même instant un télégramme de Robert, annonçant qu'il est reçu docteur et qu'il accourt auprès d'eux. On lui a caché jusque-là son état civil : est-ce possible ?... Il ignore donc tout. Il ne sait qu'une chose : c'est qu'il n'est pas le fils de Lucien, et par cette raison même, il le déteste de tout son cœur. Mais il croit porter son nom et, fier de son honorabilité il s'éprend d'une jeune châtelaine des environs Hélène, la fille d'un certain baron qui, en vrai hobereau de province, ne badine pas sur le chapitre des mésalliances. Hélène, de son côté, adore le jeune docteur, et on va fixer le mariage, quand patatras ! Robert apprend tout, tout ! Alors éclat entre lui et Lucien, qui n'est plus que l'amant de sa mère, une scène terrible : reproches amers mots cruels, dures insultes. Lucien écoute tout sans pouvoir seulement se justifier, Robert « ne veut rien savoir », et le rideau baisse sur cette scène du second acte, où Aline retient, en l'embrassant, son fils qui a juré de repartir. Soyez sans inquiétude : la mère sauvera son enfant, au risque de se perdre plus complètement, et

avouera tout au baron, qui pourrait prendre la chose plus mal qu'il ne fait. Il risque bien quelques objections, il tente bien, au cours de cette conversation, de prendre son chapeau pour se retirer; mais il est enfin touché : les humiliations de cette pauvre mère, l'amour du « mari » consolant et réhabilitant sa chère femme le décident tout à fait; il accorde enfin la main de sa fille à celui qu'elle a élu. Les enfants s'embrassent, Robert demande pardon à son père, et tout le monde est content... sauf la critique ronchonneuse. Sans doute il y a « de l'action » dans ce drame, où l'on rencontre plus d'une jolie scène, notamment la dernière, et d'émouvantes situations. Mais la pièce pèche par le *postulatum* qu'il est vraiment bien difficile d'admettre. Pourquoi Aline refuse-t-elle obstinément le nom de Lucien ? Pourquoi ne pas se rendre aux bonnes raisons qu'il donne lui-même en déclarant ce mariage indispensable ? Cette mère est au moins bizarre, et moins encore nous la comprenons au troisième acte, où, de nouveau, s'offre à elle la même solution. Rien ne la force à tout avouer au baron, le mariage des jeunes gens serait simplement retardé de quelques semaines, le fils en serait quitte pour faire changer ses papiers, et tout se passerait très tranquillement.. Mais personne, il est vrai, ne paraît y songer. Donc n'y pensons pas !... L'interprétation est très bonne avec M. Paul Rameau, dans le rôle de Lucien, avec M. Henri Monteux, dans celui de Robert, où il nous donne l'impression d'un jeune amoureux plein d'emportement et de

chaleur, avec M. Cornaglia, un baron fort digne. Mlle Grumbach prête bien au personnage de la mère la tendresse et l'humilité qu'il faut. Mlle Depoix est une ingénue toujours jeune et charmante. Et si, noblement défendus, MM. Bonsergent et Simon n'avaient pas, du premier coup, cassé les vitres, ils méritaient du moins d'être loués pour la vaillance de leurs efforts : qui nous dit qu'ils ne prendront pas, un jour ou l'autre, une éclatante revanche ? Nous le leur souhaitons de bon cœur.

13 MAI. — *Turandot, princesse de Chine*, qui se donne en matinée classique, est, adaptée par M. Charles Raymond, l'œuvre du Vénitien Carlo Gozzi, l'initiateur du théâtre « fiabesque » et elle date de 1762. Elle fut jouée au théâtre San-Samuel. C'est l'ouvrage le plus célèbre de ce fantaisiste écrivain dramatique, dont on n'avait encore rien remis à la scène en France. C'est un conte un peu féerique, qui se passe en une Chine toute de rêve, et parmi les personnages orientaux se trouvent les trois masques, Pantalon, Brighetta et Tartegha que Gozzi a introduits dans tous ses ouvrages. Le grand Schiller trouva *Turandot* tellement de son goût qu'il en fit une traduction libre, en vers, qui se joue encore en Allemagne. Il s'agit là, comme dans *la Montagne enchantée*, de la Porte Saint-Martin — mais *Turandot* a un siècle et demi d'âge ! — d'une princesse ennemie de l'amour et qui fait périr dans les supplices les prétendants à sa main, ne pouvant deviner les redoutables énigmes qu'elle leur pose. Un de ces princes, cependant, triomphe de toutes les épreuves et fait si

bien que l'insensible Turandot s'éprend follement de lui. Mlle Odette de Fehl, dans la fière et superbe Turandot, M. Rousselle, dans le prince Kolaf, et M. Coste, Prince et Garbagny, dans les scènes de lazzi, étaient les excellents interprètes de la pièce commentée par M. de Wyzewa.

27 MAI. — Très pittoresque et très belle salle à la matinée du *Chemineau,* où, à l'occasion de la centième représentation qui avait lieu le soir, la moitié des places avaient été mises gratuitement à la disposition du public. Dès le matin, on s'écrasait aux portes d'entrée, et c'est devant une salle archicomble et un public vibrant d'enthousiasme, que se déroulait le drame de M. Jean Richepin [1].

3 JUIN. — M. Joseph Fabre n'a, certes, pas inventé Jeanne d'Arc ; mais il s'est voué au culte de la Pucelle avec une telle ardeur et une telle foi, il lui a consacré tant de travaux qu'il l'a presque faite sienne. Il l'aime d'un amour mystique, profond, absorbant, dont il n'est pas, du reste, l'unique exemple. C'est le sort de certaines héroïnes de créer ainsi *post mortem* de ces passions. Témoin Cléopâtre et Marie Stuart. N'avons-nous pas vu, sur la fin de sa carrière, le philosophe Cousin

1. — Le 12 juin aura lieu, au châlet des Iles du bois de Boulogne, le déjeuner offert par M. Jean Richepin et la direction de l'Odéon, à l'occasion de la centième représentation du *Chemineau.* Pas moins de cent trente convives, amis de l'auteur et de la direction, membres de la presse, comédiens et comédiennes, avaient répondu à l'aimable appel des amphitryons. Le déjeuner fut très gai, très animé. Pas de discours. Un toast très discret de M. le directeur des beaux arts prenant la parole à la place de son chef direct, M. Rambaud, et adressant au poète toutes ses félicitations. Brève, très brève réponse de M. Richepin, et, après le déjeuner, bal champêtre organisé sur los pelouses au son de la musique des tziganes.

s'éprendre d'un amour jaloux et intolérant pour Mme de Longueville et les belles héroïnes de la Fronde. Tel M. Fabre avec Jeanne d'Arc ; la passion que provoque la Pucelle est plus mystique et plus pure, l'image de la Patrie se confond avec la sienne. Étant député, M. Joseph Fabre demanda qu'il fût institué un jour de fête nationale en l'honneur de la libératrice d'Orléans. Le jour où elle devait être béatifiée à Rome, Jeanne devenait la patronne de la France ; autels et églises devaient s'élever sous le vocable de la vierge sainte devenue notre Pallas-Athéné... En attendant, l'Odéon fait de la *Jeanne d'Arc*, de M. Joseph Fabre[1], ramenée selon ses premiers plans à une trilogie dramatique, une très intéressante reprise. Mme Segond-Weber, qui incarne de nouveau la divine libératrice de la France, enlève avec beaucoup d'énergie les tableaux militaires, et pousse superbement son « Dieu le veut ». Et il nous a semblé que, dans les scènes du jugement, sa diction avait plus de grâce et de variété qu'autrefois. M. de Max donne au dauphin Charles l'allure efféminée qui convient. M. Paul Rameau est un Dunois plein de chaleur ; M. Decori a bien la figure cauteleuse qu'on attend de l'évêque Cauchon ; M. Albert Lambert est un

1. DISTRIBUTION. — Jeanne d'Arc, Mme *Segond-Weber*. — Mengett Mlle *Chapelas*. — Romée, Mlle *Grumbach*. — Frère Richard, M. *Albe Lambert*. — Charles VII, M. *De Max*. — Dunois, M. *Rameau*. — Lahir M. *Dorival*. — Jean de Metz, M. *Lemarchand*. — Jean Fournie M. *Prince*. — La Trémoïlle, M. *Amaury*. — Bedfort, M. *Céalis*. — Ta bot, M. *Chelles*. — Robert, M. *Monteux*. — Pierre Cauchon, M. *Deco* — L'inquisiteur, M. *Gémier*. — Loiseleur, M. *Janvier*. — Thomas de Courcelle, M. *Siblot*. — Frère Isambart, M. *Darras*. — Manchon M. *Franck*. — Le chancelier-archevêque de Reims, M. *Cornaglia*.

ère Richard étonnamment [illegible]
Are sera jouée deux fois [illegible]
[illegible]atre fois en soirée [illegible]
6 JUIN. — [illegible]
[illegible]ire, est [illegible]
M. J. Grise[illegible]
Paul Verger[illegible]. *Les* [illegible]
[illegible] chaleur par M. [illegible]
Dans [illegible]
[illegible]
[illegible] propo[illegible]
[illegible] *Psyché*.
[illegible] JUIN. — Pre[illegible]
[illegible] *en Flandre*, p[illegible]
MM. Virgile Josz et L[illegible]
[illegible]ard, autant dire [illegible]
[illegible]éâtre, tout au *Chem*[illegible]
[illegible] soir de dures chaleur[illegible]
place !) de la 126e repr[illegible]
M. Richepin, ce *Don Juan* [illegible]

1. DISTRIBUTION. — De La Ma[illegible] M. *de Ma*[illegible]. — Molière, M. *Ra*[illegible]

2. DISTRIBUTION. — Don Juan, M. [illegible] 1er rôdeur, M. *Beau*[illegible]. — 2e rôdeur, [illegible] [illegible] — Clorinde, Mlle *Le*[illegible]. — Maria, [illegible] Mme *Barny*.

public n'a pas saisi, je le crains, la pensée philosophique légèrement alambiquée, et dont il n'a pas su apprécier, ainsi qu'il l'aurait pu faire à la lecture, la forme tout à fait remarquable ? Le Don Juan de MM. Josz et Dumur est, en somme, inspiré de l'assoiffé d'idéal de Musset... Don Juan, accomgné de son inséparable Leporello, est parti pour les Flandres, bien déterminé à ajouter de nouvelles conquêtes à sa liste déjà si longue, et dans les Flandres à feu et à sang, il ne voit que la femme et que l'amour : n'est-il pas Don Juan ? Et c'est précisément parce qu'il est Don Juan, l'éternel conquérant, qu'il refuse de se laisser conquérir, et qu'il repousse, quand il en est temps encore, l'amour pur et rédempteur de Dode, la mystique jeune fille, qui le posséderait tout entier, alors qu'il veut seulement la posséder. Il se ressaisit au bord du Paradis, et retourne à ses ribaudes et à l'Enfer. C'est M. de Max qui fait Don Juan ; il joue le rôle avec son tempérament nerveux et passionné ; le geste est beau, l'accent, seul, est tenace. Mlle Thomsen est un délicieux Rubens ; faut-il que Don Juan soit acoquiné au vice pour ne pas se laisser séduire par le charme et la pureté de cette Dode idéale !

14 JUILLET. — Le spectacle de la matinée gratuite se compose de *George Dandin*, du *Légataire universel*, et de *Marianne*, à-propos patriotique en vers de M. Alexandre Picot, où débute, avec un vif succès, Mlle Jane Rabuteau, qui fut, l'année précédente, une des brillantes lauréates des concours du Conservatoire.

Le théâtre avait régulièrement fermé ses portes le 30 juin ; il les rouvrait le 1er octobre seulement avec ce qu'on appelle un spectacle coupé : un acte en vers libres de M. Gaston-Alphonse Guérin, *Alcyoné*[1], sur lequel nous demanderons la permission de glisser : appuyer serait cruel, et deux pièces, l'une en trois actes, de M. Maurice Beaubourg, *Les Menottes*[2], et l'autre, en deux actes, de M. Pierre Soulaine : l'*Equilibre*[3]. — Paul Debienne, un de nos députés d'avenir, a fait, à l'étranger, une absence de plusieurs mois ; on l'a cru en mission ; la vérité, c'est qu'il s'agissait d'une fugue amoureuse avec une femme qu'il adore. Pour être à lui, bien à lui, Mme de Treilles avait abandonné son mari, comme il avait lui-même quitté sa famille et ses amis. C'est en vain que ceux-ci se réjouissent du retour de l'enfant prodigue : Debienne est plus attaché que jamais à l'aimée, et loin de la désavouer, comme le lui demande son chef de parti, M. Duveyrier, il luttera pour imposer cet amour qui est sa joie. Hélas ! il a compté sans la vile calomnie : une lettre anonyme le fera douter de la fidélité de sa femme qui lui a tout donné, et comme il a manqué de confiance, comme il a renié son amour et violé son

---

1. Distribution. — Plouton, M. *Racet*. — Pan, M. *Siblot*. — Damasis, M. *Valmont*. — Alcyoné, Mlle *Marcya*. — Hélia, Mlle *Chapelas*.

2. Distribution. — Debienne, M. *Philippe Garnier*. — Duveyrier, M. *Rameau*. — Désanges, M. *E. Céalis*. — Lourdel, M. *Siblot*. — Mme de Treilles, Mme *Segond-Weber*. — Isabelle, Mlle *Marcya*. — Victoire, Mme *Dehon*. — Marthe, Mlle *Mayrick*. — Berthe, Mlle *Jane Béryl*.

3. Distribution. — Raymond, M. *Coste*. — Jacques, M. *Perny*. — Eustache, M. *Breteau*. — Suzanne, Mme *Marianne Chassaing*. — Odette, Mlle *Jane Béryl*. — Un chasseur, Mlle *Ida Fitz*.

serment, elle le quitte et le rend à ses sœurs
ces deux sœurs : quelles insupportables ras
Et quel succès de... fou rire pour leurs mon
litanies !... M. Philippe Garnier et Mme S
Weber sont les amants, très vibrants, de l
plutôt bizarre, de M. Beaubourg ; leurs enf
sont charmants. M. Paul Rameau a des
heureuse silhouette d'homme politique
lâche, ainsi qu'il convient. On avait ri
trop même ! — aux *Menottes*. On ne s'est
coup amusé à l'*Equilibre*, dont voici l
peu bien banal. Pour compenser sa f
Mlle Odette d'Aquitaine — le nom seul
de vous dire de quelle espèce est cet
Jacques reçoit, platoniquement jusqu'i
du monde, Mme Suzanne Dumont, dor
tant plus épris qu'elle ne lui a encore
Il croit en la chaste Suzanne, jusqu'à
son ami Raymond lui apprend qu'el
— très peu chaste — d'une rencon
de fer, et que la veille au soir, a
disait retenue par son mari, elle
rendez-vous qu'il lui avait donné
Hôtel. Voilà l'équilibre rompu : Ja
mais mûr pour un bon et solide
propose son ami de province.
Chassaing, dans Suzanne, Jan
Odette, MM. Coste et Perny ont
cette bluette un peu trop insignifi
n'était pas né viable : il importai
plus tôt...

14 OCTOBRE. — Première repr

lieu, drame en cinq actes et neuf tableaux, d'après Bulwer-Lytton, par M. Charles Samson [1]. — Saviez-vous qu'Edward Bulwer, ou lord Lytton, était le troisième fils du général Bulwer, et fût poète, diplomate, romancier, pamphlétaire, membre du Parlement, baronnet, secrétaire d'Etat pour les colonies et... auteur dramatique. Le premier ouvrage qu'il écrivit pour la scène anglaise fut la *Duchesse de La Vallière.* En 1838, il donna à Covent-Garden la *Dame de Lyon,* sa meilleure pièce, qui figure encore aujourd'hui sur les affiches. En 1839, le *Capitaine de vaisseau* fit son apparition au Haymarket avec Macready. La même année, Macready interpréta à Covent-Garden le *Richelieu* du même auteur. En 1840, Macready jouait encore *l'Argent,* au Haymarket. Après un long intervalle, quand on croyait que Bulwer avait renoncé au théâtre, le noble baronnet — il portait ce titre depuis deux ans — reparut avec une autre pièce en cinq actes : *Pas si mauvais que nous paraissons l'être.* L'ouvrage fut représenté sur un théâtre d'amateurs au bénéfice de l'Association de la littérature et des arts. Enfin, en 1848 — il était depuis cinq ans pair d'Angleterre et baron Lytton, — on joua de lui au Lyceum *l'Héritier légitime.*

---

1. DISTRIBUTION. — Richelieu, M. *Candé.* — Baradas, M. *Amaury.* — Louis XIII, M. *Rameau.* — Gaston d'Orléans, M. *Raret.* — Beringhen, M. *E. Céalis.* — Joseph, M. *Siblot.* — Mauprat, M. *Perny.* — Brûlard, M. *Darras.* — De Saint-Prix, M. *Paul Franck.* — Chastenay, M. *Taldy.* — Huguet, M. *Le Marchand.* — Le Gouverneur, M. *Valmont.* — Du Tremblay, M. *Bachelet.* — Un Officier, M. *Breteau.* — Un Geôlier, M. *Beauvais.* — De Vibremont, M. *Victor.* — Julie, Mlle *Jane Rabuteau.* — Marion de Lorme, Mlle *O. de Fehl.* — François, Mlle *Laparcerie.* — Un Page, Mlle *Ida Fitz.*

Richelieu fut un succès remarquable *(conspicuous success)*; mais les deux ouvrages qui eurent le plus de retentissement sont la *Dame de Lyon* et l'*Argent*. En écrivant son *Richelieu*, Bulwer-Lytton s'est visiblement inspiré du romantisme français de son lyrisme et de son « panache », et la pièce est tout aussi mouvementée, aussi dramatique qu'une pièce d'Alexandre Dumas père. C'est l'histoire anecdotique d'une conspiration — rien de Cinq-Mars et de Thou — contre le cardinal et le roi à laquelle se mêle une émouvante histoire d'amour. L'action évolue dans un cadre réel avec des personnages authentiques, mais les péripéties ne sont pas, à proprement parler, « historiques ». C'est une conspiration « imaginée ». Le *Richelieu* en question sort quelque peu du moule légendaire qui est presque constamment farouche et antipathique : c'est un Richelieu, trois ans avant sa mort patriotique, frénétique et tuteur attendri d'une jolie jeune fille, distribuant ses forces de passion entre le souci de la grandeur de la France et le bonheur de sa pupille. Le drame va tout entier à la glorification de Richelieu. Et c'est — on l'a remarqué — un fait assez extraordinaire qu'une œuvre consacrée exclusivement à un grand homme français fût devenue populaire par toute l'Europe, en Angleterre, en Russie, en Allemagne, — partout excepté en France... La pièce, en neuf longs tableaux, ne laisse pas, d'ailleurs, d'être intéressante en plus d'un endroit... D'après le portrait, bien connu, de Philippe de Champaigne, sous les traits du célèbre cardinal « cousant la peau du renard

celle du lion », dans une tâche longue, si difficile, qu'elle semble devoir écraser son interprète, M. Candé, sachant réprimer son ardeur juvénile pour représenter Richelieu déjà usé à l'âge de cinquante-sept ans, avait mis beaucoup d'adresse et de finesse, de puissance et d'ampleur en sa composition de ce rôle si complexe. Et il fallait mentionner les efforts, souvent heureux, d'un nouveau venu, M. Perny, qui faisait le sympathique Mauprat, de Mlle Jane Rabuteau, qui, dans Julie, la jeune pupille du cardinal, montrait une émotion sincère, de M. Paul Rameau, qui rendait avec son habituel talent la curieuse physionomie du roi Louis XIII, et de M. Céalis, esquissant heureusement la silhouette de Beringhen, le courtisan de vérité éternelle. Mlle Odette de Fehl était une belle Marion de Lorme, espionne de Richelieu — qui l'eût cru? — et dans le travesti de François, le page dévoué à la cause du cardinal, on remarquait le jeu plein de franchise et le bel entrain de Mlle Laparcerie, qni méritait d'être rappelée par toute la salle. Et quel joli rôle de brave petit terre-neuve à la Dumas!

18 OCTOBRE. — Faute du principal interprète, le Théâtre-Français ne joue point le *Mariage de Figaro*. Plus hardi, l'Odéon le donnait pour son premier spectacle d'abonnement. Et la critique, qui n'était nullement conviée à la fête, se trouvait presque toute là à son poste, prête à juger les coups, de rudes coups, sans doute, portés par les pensionnaires de M. Ginisty au chef-d'œuvre de Beaumarchais. Quant au public, il était venu en

foule, — il en va de même toutes les fois qu'on affiche le *Mariage de Figaro*, — et en dehors des abonnés, il a fallu rendre, faute de places, une certaine partie de l'argent apporté au bureau. Rendre l'argent! L'Odéon n'est pas souvent réduit à si dure nécessité!... Si je vous apprends que Chelles remplissait le rôle de Figaro, vous direz, même sans l'avoir vu, que, sûrement, ça n'était pas là son affaire. Et vous aurez mille fois raison: il y avait là erreur de l'excellent artiste qui, sur les scènes du boulevard, se signala fréquemment en de pittoresques créations. M. Chelles n'a pas la légèreté voulue pour jouer Figaro, et celui qu'il nous a donné manquait à la fois d'éclat — le monologue a été débité de la façon la plus terne — et de sincérité : on sentait l'artiste visiblement gêné par le souci de son écrasante responsabilité. Le rôle — très difficile, lui aussi — de Suzanne, servait de début, dans la comédie, à Mlle Françoise Samé, l'ex-Virginie si brillante du *Caïd*. Jouer les Dugazon d'opéra-comique est-il donc une préparation suffisante pour aborder les grandes soubrettes du répertoire? Non certes, et Mlle Samé l'a bien compris, puisqu'avant de se risquer dans ce nouvel emploi, elle a pris les conseils et suivi les leçons du très expérimenté comédien qu'est M. Pierre Berton : Mlle Samé ne pouvait choisir un meilleur maître. Que M. Berton engage son excellente élève à se coiffer autrement qu'en cheval savant et à se défaire des minauderies et des affèteries qui ne conviennent point à ce genre de rôles, et si nous avons une chanteuse de moins, nous aurons une

fine et gracieuse comédienne de plus. Mlle Lucy Gérard, la douce Mésange d'autrefois, a été (troisième début dans cette même soirée) un délicieux Chérubin, portant crânement le travesti, et disant avec goût la « romance à Madame ». Et, très insuffisamment interprété d'autre part, — n'y insistons pas ! — le vieux chef-d'œuvre a merveilleusement porté devant l'excellent public du lundi : la représentation en a produit, comme toujours, un effet énorme [1].

27 OCTOBRE. — On donnait la première des cinq représentations extraordinaires de ce même *Mariage de Figaro*, avec l'orchestre Colonne et la musique de Mozart [2]. C'était là un « concert Mozart » qu'avait organisé M. Edouard Colonne en faisant une sélection dans l'œuvre du maître. Le texte de Beaumarchais, « illustré » par Mozart, offrait ainsi un très artistique spectacle. Au reste, il y a quelques années, une adaptation analogue de la délicieuse musique du compositeur sur l'étincelante prose de l'auteur dramatique fut déjà

---

1. D'après le rapporteur du budget des Beaux-Arts, le travail accompli à l'Odéon pendant la dernière saison a été considérable : sans compter dix-huit tragédies ou comédies du grand répertoire classique et cinq reprises, on y a joué dix-huit pièces nouvelles : le *Capitaine Fracasse*, le *Danger*, l'*Etranger*, la *Promesse*, *Irréguliers*, le *Chemineau*, les *Yeux clos*, *Allez, messieurs!*, la *Belle-Mère*, les *Syracusaines*, *Pour le roi!*, *Sous le joug!*, *Trois cœurs*, *Dix ans après*, la *Rose du Pauvre*, le *Cuvier*, *Alliance*, le *Pont aux ânes*. M. Ginisty, en résumé, a représenté 165 actes et a ouvert la scène de l'Odéon à 15 auteurs nouveaux.

2. Voici quel en était exactement le programme : 1. Ouverture des *Noces de Figaro*. — 2. Symphonie en *sol* mineur : *a* Andante, *b* Menuet. — 3. Quintette en *la* : *a* Larguetto, *b* Thème et variation, la Marche turque. — 4. Quatuor en *ré* mineur. — 5. Symphonie en *ré*. — 6. Finale.

tentée, et le succès en fut considérable. M. Edouard Colonne apportait, cette fois, encore, un soin tout particulier à cette manifestation musicale où deux noms illustres se mariaient sur l'affiche.

3 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, des *Corbeaux,* comédie en quatre actes, de M. Henri Becque [1]. — Ah ! ces fameux *Corbeaux !*... On sait comment M. Perrin, bien qu'un peu effrayé, donna un jour asile à ces oiseaux de malheur, de tous côtés repoussés; son audace lui fit honneur. L'œuvre de M. Becque fut, il y a quinze ans, celle d'un « oseur », d'un « mâle », et c'était vraiment une expérience à tenter, alors que le Théâtre Libre, n'existant point encore, n'avait point porté ses fruits ici et là... Le résultat ne fut pas très heureux; mais il y a des défaites qui ne sont pas sans quelque gloire, et cet échec fut, pour la Comédie-Française, presque aussi honorable qu'une grande victoire. Entrons, si vous le voulez, dans cette cage aux corbeaux, et voyons si nous y retrouverons le monde « réel » aussi complètement que l'assurent, Henry Bauër en tête, les amis de l'illustre chef de l'école brutale. Oui, d'abord, tant que les corbeaux n'ont pas fait leur apparition, et le premier acte est un pur chef-d'œuvre. Voici, en effet, un intérieur de

1. DISTRIBUTION. — Bourdon, M. *Albert Lambert.* — Vigneron, M. *Cornaglia.* — Tessier, M. *Decori.* — Dupuis, M. *Darras.* — Le médecin, M. *E. Céalis.* — Lefort, M. *Coste.* — Merkens, M. *Prince.* — Gaston, M. *Garbagni.* — Georges de Saint-Genis, M. *Le Marchand.* — Auguste, M. *Taldy.* — Lenormand, M. *Breteau.* — Général Fromentin, M. *Beauvais.* — Madame Vigneron, Mlle *Grumbach.* — Madame de Saint-Genis, Mlle *Marcya.* — Judith, Mlle *O. de Fehl.* — Marie, Mlle *d'Arcylle.* — Blanche, Mlle *Maufroy* (débuts). — Rosalie, Mme *Dehon.*

raves gens, les Vigneron, pris sur nature. Le ère, un excellent petit bourgeois, s'endort après léjeûner, et s'éveille pour chanter en un chœur amilial la *Dame Blanche*, accompagné au piano ar sa fille aînée, la musicienne et la romanesque le la famille. La mère, une bonne femme assez ornée, admire son mari et ses enfants et se laisse ivre. Le fils s'échappe le plus tôt et rentre le plus ard possible. Des deux autres filles, l'une est une ature positive et sensée, c'est elle qui dirige la naison; la seconde, qui va épouser un noble u'elle aime, le jeune de Saint-Genis, est toute à es rêves de bonheur. Oui, joli tableau d'intérieur, t qui semble, en effet, pris sur nature. Les divers aractères sont bien distincts et chacun est marqué l'un trait net et précis. Sans doute, on pourrait eprocher à M. Becque le procédé — vieux comme e vaudeville ! — qu'il emploie pour nous initier au passé de cette famille. — « Si tu nous racontais une fois de plus, dit le brave M. Vigneron, à sa femme, comment, de petit employé, je suis devenu co-propriétaire de la fabrique, et comment nous voilà riches, maintenant ? — Quoi ! encore une fois ? Mais c'est du rabâchage ! — Eh bien ! rabâche, ma bonne ! » Cela semble d'un art assez naïf, n'est-ce pas ? Mais ne vous y trompez point, l'auteur a été naïf avec intention. Façon de nous dire : Voyez comme cela est vrai ! C'est la nature même ! Voilà comme les choses se passent chez les braves gens. On rabâche les mêmes récits et toujours avec plaisir. Un habile eût cherché des procédés ingénieux, quelques roueries inédites

pour amener cette histoire; moi, nullement. C'est en cela que je suis « vrai ». Du susdit rabâchage, il résulte pour nous que le brave papa Vigneron gagne beaucoup d'argent depuis assez peu de temps, que chaque inventaire lui permet d'étendre ses spéculations sur les terrains, mais qu'il lui faut encore un certain nombre d'années pour assurer aux siens une fortune solide. Il travaille dur, se fatigue trop, s'endort comme on l'a vu, après les repas et a parfois des étourdissements. Il sort pour faire un tour à la fabrique. Dans un quart d'heure, il sera de retour pour recevoir ses invités, car c'est aujourd'hui même qu'on se réunit pour les fiançailles et le contrat. Les invités entrent, en effet, mais le quart d'heure se passe et Vigneron ne revient pas. Tout à coup la maison en fête devient la maison en deuil ; on apporte la nouvelle que le malheureux est tombé, brusquement, frappé d'une apoplexie foudroyante.

C'est fini de rire et même de sourire. Voilà le cadavre : les corbeaux arrivent. Et qui sont ces corbeaux ? Les amis de la veille : l'associé, le notaire, l'architecte du défunt. Et ils manœuvrent si bien de leur bec et de leurs griffes crochues que le dépècement est vite fait. La fabrique, que vaut-elle maintenant ? Quelques milliers de francs. Les terrains, les constructions commencées ? Un morceau de pain. Tout est vendu, en effet, à vil prix. Grâce à quelles menées et quels sont les acheteurs, vous le devinez. Et ainsi, d'une large aisance, la veuve et ses filles tombent soudain dans la misère. Voilà l'œuvre des corbeaux, qu'au-

ıbstacle ne gêne, car il n'y a pas un homme protéger les quatre victimes. Le fils ? Il s'est gé. Les anciens parasites, ils se sont prudem- éclipsés. Si on les rencontre et qu'on leur ınde aide ou conseil, ils tirent leur montre et ıt : « Pardon, je suis pressé. Triste, sans ; votre situation, bien triste ; mais Vigneron it pas fort, un pauvre homme, ce bon Vigne- » Eh bien ! je vous le demande, est-ce bien mage de la vérité ? Le tableau n'est-il pas i à outrance ? Quoi ! pas un homme de cœur ssaie de lutter contre les oiseaux de proie, l succomber dans la lutte ! Tous les amis r, corbeaux aujourd'hui ou indifférents qui ent ! Pas même un dont la conscience se te et qui proteste du moins, s'il ne peut ıattre ! Oui, montrez-nous au moins un enais quelconque qui leur dise leur fait à ces es. Ce sera pour nous un soulagement. Mais ! les corbeaux mangeront leurs quatre victimes être même troublés dans leur repas. Et ces aux mêmes, sont-ce de vrais corbeaux, pris ıature ? Et bien ! non. Le notaire d'abord, ce re qui « va-t-en ville » et fait la place, ne un simple commissionnaire — où M. Bec- ı-t-il vu des notaires qui vont ainsi à domi- ' — ce Bourdon, dis-je, est un notaire de isie, grâce à Dieu ! Ce serait au moins, s'il se ontrait, une monstrueuse exception ; M. Becque ait mette à la scène quelque agent d'affaires et véreux, soit ! Mais un notaire ! Est-il ssible encore que le notaire et l'architecte se

disputent la chair de leurs victimes, se traitent devant elles de gredins et de voleurs ? Pas davantage. En pareils cas, les fripons ou s'entendent, ou se taisent, tant qu'il y a du monde. Enfin, et surtout, nos amis de la veille, devenant pour nous des corbeaux, montrent moins de cynisme. Ils sont plus hypocrites et continuent à jouer la comédie de l'amitié. Ils nous mangent en y mettant des formes, en pleurant même sur nous, et alors qu'ils nous déchirent de leurs griffes, c'est en ayant l'air de nous caresser. Aussi nous semble-t-il que M. Becque n'a pas la ressource de dire : le public se plaint de ce que mes corbeaux sont trop vrais. Tout au contraire, nous nous cabrons parce que ses corbeaux ne sont pas vrais. A plus forte raison, nous protestons contre les violences et les cruautés de langage qu'il prête à ceux des amis de la veille, qui ne sont pas de la bande des corbeaux. Ainsi quand Mme de Saint-Genis voulant rompre l'union projetée et que son fils, trop pressé, a rendue nécessaire, dit à sa future bru : Vous êtes une fille perdue ! Mot odieux, abominable, à tel point que la pauvre enfant en devient folle. Non, pas plus que les corbeaux, Mme de Saint-Genis n'est vraie. Il est bien évident que M. Becque ne se laissera pas convaincre. L'auteur de la *Parisienne* et des *Corbeaux* n'apporte-t-il pas à tout ce qu'il fait une telle ardeur de passion qu'il perd aisément la mesure exacte des hommes, des choses et des mots. Ainsi n'a-t-il pas retranché certaine réplique qui nous a tous choqués : le maître de musique disant à la fille aînée de Vigneron : — « Votre

père, on peut bien en rire un brin, il ne vous a rien laissé. » Conçoit-on que ce mot révoltant lui venant à l'esprit, il ne l'ait pas aussitôt repoussé, en s'en voulant un peu à lui même ? Non, j'ai peur qu'il ne soit ravi, au contraire, comme de tout ce qui est violent, brutal, exagéré, de ce qui, par conséquent, n'est pas le vrai... Hâtons-nous cependant. La mère et les enfants ruinés, une fille folle, cela ne va pas mal. L'aînée, la musicienne comptait sur son talent pour vivre et aider les siens ; on la désabuse cruellement. La troisième, la meilleure tête de la famille, a séduit l'ex-associé par son air raisonnable et aussi sa beauté. Ce serait une jolie maîtresse économique : le rêve ! Il lui a donc proposé de venir faire l'ornement de sa demeure de vieux garçon. Justement indignée, elle l'a mis à la porte. Elle l'épouse pourtant au dernier acte, s'immolant et se vendant pour sauver les siens de la misère. Après quelles négociations, où s'est entremis le notaire, c'est ce qu'il faut avoir entendu pour y croire ! Les mots de marché, de garanties à stipuler, d'espérances bientôt réalisables, car le vieux corbeau n'en a pas pour longtemps, sont les gracieusetés par lesquelles on la persuade. Notez que le notaire désire ce mariage, ajoutez que c'est un homme très fin, et il prend juste le langage dont on se servirait si l'on voulait faire repousser la proposition ! Là encore, comme trop souvent, tout est brutal et rien n'est vrai. C'est par cette immolation que finit cette œuvre pleine de talent — le premier acte, encore un coup est un chef-d'œuvre — mais désolante, irritante,

exaspérante. Finit-elle en réalité ? Nous dirions presque qu'elle commence. Voyez en effet, quel drame se prépare ! Pressentez le supplice de cette pauvre enfant, en proie au vieux corbeau ; imaginez ses souffrances, ses humiliations, les reproches qu'elle subira pour ce que vont coûter sa mère et ses deux sœurs. Les quatre infortunées ne sont qu'à une des premières stations du chemin de la croix. A la Comédie-Française, où ils furent joués dans la perfection — rappelez-vous Thiron, Febvre, Barré, Pauline Granger, Barretta, Reichenberg ! — les *Corbeaux,* n'eurent que dix-huit représentations. A l'Odéon, où l'interprétation ne peut naturellement être comparée à celle d'autrefois, la pièce obtiendra-t-elle un plus long succès ? En dépit de ses outrances et de ses cruautés voulues, elle demeurait curieuse et valait, certes, qu'on l'allât voir. Mais pourquoi M. Becque s'est-il acharné à cette reprise, au lieu de nous donner l'œuvre nouvelle — les *Polichinelles,* par exemple — que depuis si longtemps, il nous promet ? M. Albert Lambert, le notaire, atténue, à force d'art, une partie de l'odieux du personnage. M. Decori, le Chemineau d'hier, a mis de la coquetterie à jouer le rôle de Tessier; mais il l'a chargé de beaucoup trop d'années et en a fait « un vieux sale » beaucoup plus proche, à notre avis, de l'Ambigu que de l'Odéon. MM. Coste, Prince et Garbagni (celui-ci dans la plaisante imitation de son camarade Cornaglia) sont amusants. Mlle Grumbach rend fort bien l'affaissement et la douleur « gnan-gnan » de la veuve, victime vouée

aux corbeaux. Mlle d'Arcylle joue la cadette des « trois filles de M. Vigneron » avec une grâce fière et pudique qui nous a charmés. Mais la bizarre idée de confier à Mlle Maufroy, la petite « souris » des derniers concours, le rôle de Blanche, infiniment trop fort pour la jeune ingénue toute fraîche éclose de l'école !

4 NOVEMBRE. — Première matinée-conférence du jeudi : *Œdipe à Colone*, de Sophocle (traduction Rochefort) ; fragments de la partition de Sacchini (adaptation musicale de M. Luts-Buisson), exécutés par un orchestre de quarante exécutants ; conférence de Mme Dieulafoy. — M. Albert Lambert rend, du mieux qu'il peut, le personnage du vieil Œdipe, — que voudrait tant jouer Mounet-Sully ; Mme Segond-Weber est une très touchante Antigone, et, auprès d'elle, se fait remarquer, pour sa belle tenue et sa bonne diction, un débutant, M. Caillard. Citons encore Mlle Valentine Page, dans Ismène ; M. Ravet, dans Thésée ; M. Dorival, dans Polynice. Mme Dieulafoy obtenait, devant ce même auditoire du jeudi, le pendant du succès que lui avait valu, la précédente année, sa conférence sur les *Perses* d'Eschyle. Sophocle n'est pas moins familier à la diserte conférencière, qui a le rare talent de ne dire que des choses simples et justes, d'une voix claire, admirablement posée. Mme Dieulafoy estime que la dernière tragédie du grand poète athénien lui fut inspirée par les malheurs de sa patrie, alors abaissée par les Lacédémoniens. Elle voit dans les malédictions que le vieil Œdipe lance contre Thèbes le ressentiment

du patriote. Les Thébains, dans cette gu funeste, avaient, en effet, suivi le parti de Lac mone. La conférencière a terminé son éloq tableau par des considérations très neuves l'état de la femme dans l'antiquité grecque.

6 NOVEMBRE. — Reprise des samedis popul de poésie ancienne et moderne [1].

8 NOVEMBRE. — La soirée est toute à Le dont on joue *Turcaret* et *Crispin rival de maître*. Cette dernière pièce nous a valu de r et d'applaudir Mlle Béry, une des meilleures brettes que possède le Second Théâtre França que, vraiment, il n'emploie pas assez sou

---

1. Voici, à titre de curiosité, quel était exactement le progra cette première audition :

PREMIÈRE PARTIE. — *La Forêt de Gastyne*, M. *Caillard*	Pierre de Ronsard (152
Psyché, (acte III, scène III	Molière (1622-1673). Pier neille (1606-1684). Quinau 1688).
L'Amour : Mlle *Lucy Gérard*; Psyché : Mlle *J. Rabuteau*.	
DEUXIÈME PARTIE. — *Première rencontre du Christ avec le tombeau*, Mme *Segond-Weber*	Victor Hugo (1822-1885).
Idylle	Alfred de Musset (1810-1
Albert : M. *Paul Franck*; Rodolphe : M. *Garbagni*.	
La Bonne Chanson (II, III, V.), Mlle *Lucy Gérard*	Paul Verlaine (1844-1896
Impatience de la foule (fragments), M. *Rameau*	Villiers de l'Isle-Adam (1838-1890).
La Vision de Khem (trois sonnets), Mme *Segond-Weber*	José-Maria de Hérédia.
TROISIÈME PARTIE. — *L'Aventurier*, M. *Caillard*	Pierre Quillard.
L'Annonce du Printemps, Mlle *Jane Rabuteau*	Henri Ghéon.
Le Refrain, M. *Rameau*	Stuart Merrill.
La Fille du Roi, Mlle *Laparcerie*	René Leclerc.

Avant chaque récitation, M. Albert Lambert lisait une brève ur le poète et le poème.

Dans *Turcaret*, Mlle Suzanne Devoyod fait une très heureuse rentrée par le rôle si difficile de la baronne. Turcaret, c'est l'excellent Cornaglia, Mme Turcaret, c'est Mlle Grumbach, pleine de talent, elle aussi, et puis il faut encore citer le jeune Coste et l'intelligente Mlle Kesly. Mais Dieu! que la pièce — le type des pièces où l'on traite de l'argent — est donc « dure », monotone, et, disons-le, ennuyeuse!

18 NOVEMBRE. — En matinée : *Astrate*, tragédie en cinq actes, de Quinault; conférence de M. Bernardin. La conférence a paru intéressante, et la tragédie n'a pas laissé que de faire plaisir. Il y a des passages, on l'a dit avec raison, que l'on croirait écrits par Racine; ils sont d'une galanterie délicate et passionnée, la langue en est pure et flexible, le vers harmonieux. C'est un charme de les entendre. La pièce est des plus romanesques, et c'est par où, sans doute, elle a déplu au sévère Boileau. Mais elle est intéressante et bien coupée. MM. Ravet, Dorival et Caillard ont joué avec une conviction très méritoire, et Mlle Page a été parfaitement belle dans le rôle d'Elise. « Il faut lui tenir compte, remarquait M. Sarcey, de quelques couplets où elle a su être simple et naturelle. Je crois que l'âge et l'étude aidant, ce sera plus tard une mère tragique, vraiment superbe. Elle a de l'ampleur et de la majesté. Elle se débarrasse peu à peu du ronron tragique; elle est en grand progrès ».

13 NOVEMBRE. — Deuxième samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Des poèmes de Voi-

ture, Rotrou, Sainte-Beuve, Gérard de Nerval, Sully-Prudhomme, Léon Dierx, Georges Courteline, Victor Hugo, Albert Saint-Paul, Gabriel Vicaire, Emile Verhaeren, Ephraïm Mikhael sont lus par Mmes Segond-Weber, Devoyod, Lucy Gérard, Chassaing, Rabuteau et MM. Philippe Garnier, Rameau, Janvier et Paul Franck.

20 NOVEMBRE. — Le samedi suivant, des poèmes d'Agrippa d'Aubigné, Racine, A. de Vigny, Théophile Gautier, Barbey d'Aurévilly, F. Coppée, G. Flaubert, Paul Verlaine, Montesquiou-Fezensac, Gabriel Vicaire, Albert Samain, Max Elscamp, Laforgue, Legouis sont lus par Mmes Segond-Weber, Grumbach, O. de Fehl, Béry, Lucy Gérard, MM. A. Lambert, Rameau, Janvier et Paul Franck.

24 NOVEMBRE. — Le *Chemineau* reparaît sur l'affiche, interprété par MM. Decori, Chelles, Janvier, Prince, Garbagni, Dorival, Mmes Segond-Weber, Dehon et Mylo d'Arcylle, prenant heureusement possession du rôle d'Aline. — La cent cinquantième représentation du drame de M. Jean Richepin aura lieu le 8 décembre suivant. — A partir du 23 décembre, le *Chemineau* sera accompagné de la *Rose du pauvre,* pièce en un acte, en vers, de M. Jean Richepin, interprétée par M. Decori (Le pauvre) et Mme Segond-Weber (L'ange).

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Sœur,* comédie en cinq actes, de Rotrou, jouée par MM. Cornaglia (Anselme), Darras (Géronte), Céalis (Orgie), Perny (Lélie), Garbagni (Ergaste), Valmont (Eraste), Le Marchand (Horace); Mmes Jane Rabuteau (Eroxène), d'Arcylle (Aurélie), Dehon

(Constance), Jane Béryl (Lydie). La *Sœur* est une des comédies les plus gaies et les plus ingénieuses du XVIIe siècle. Ce grand Rotrou, tragique de premier ordre, l'auteur de *Saint-Genest* et de *Venceslas*, avait aussi le don du rire quand il lui plaisait, et la *Sœur* abonde en péripéties bouffonnes. La souplesse de son génie s'atteste précisément par ce fait que la *Sœur* est de 1645 et *Saint-Genest* de 1646. Ce qui est particulièrement curieux dans cette amusante comédie, c'est de voir quels emprunts Molière a faits à son prédécesseur. Toutes les « turqueries » de Molière se trouvent déjà notamment dans Rotrou, en une scène infiniment divertissante. C'est notre distingué confrère M. Léopold Lacour qui faisait la conférence.

4 DÉCEMBRE. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Des poèmes de : Boileau, Corneille, Victor Hugo, Leconte de l'Isle, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Emile Zola, Léon Dierx, Catulle Mendès, F. Fabié, Gustave Kahn, Edmond Pilon, S. Ch. Lecomte, sont lus par : Mmes Segond-Weber, Béry, Laparcerie, Jane Rabuteau, MM. Albert Lambert, Rameau, Janvier, Siblot, Paul Franck et Caillard.

16 DÉCEMBRE. — On donne, en matinée classique, *Molière*, comédie en cinq actes de Goldoni, précédée d'une conférence de M. Francisque Sarcey. « Le *Molière* de Goldoni, nous disait-il, compte à peine dans son œuvre, qui est très considérable. C'est une pièce de genre anecdotique, un de ces à-propos semblable à ceux qu'on donne ici, chaque année, à l'anniversaire de Molière, de Corneille ou

de Racine. Seulement, l'à-propos de Goldoni est en cinq actes, qui sont, d'ailleurs, fort courts. Il était accueilli avec beaucoup de faveur; le second et le troisième sont agréables; le quatrième plaît encore par un joli coup de théâtre. C'est le dernier qui est le plus médiocre. Mais il est fort court, et c'est un dénouement. On sait que Molière lui-même, dans les farces, n'attachait à ses dénouements aucune importance. » La pièce était bien jouée. Rameau faisait Molière et cherchait à nous rendre le visage du contemplateur. Siblot était amusant dans le rôle de Tartufe; Céalis un peu trop marqué et trop grave pour celui de Baron; Garbagni pas assez léger et assez distingué dans celui de Chapelle. Mlle Grumbach était suffisamment grincheuse dans Madeleine Béjart et Mlle d'Arcylle très gentille dans Isabelle. Mlle Alice Béry obtenait un vif et légitime succès dans la bonne et franche Laforêt.

6 DÉCEMBRE. — On donne en soirées de répertoire, le *Joueur*, de Regnard[1], suivi du *Sicilien ou l'Amour peintre*, de Molière, qui, depuis longtemps, n'avait pas paru sur l'affiche, et qu'enlèvent avec entrain Mlle Chapelas, MM. Céalis, Garbagni et Valmont. — Qui ne sait qu'il n'y a pas à chercher bien loin le personnage que Regnard a copié d'après nature; il s'est mis lui-même devant un miroir et

1. DISTRIBUTION. — Géronte, M. *Cornaglia*. — Dorante, M. *Céalis*. — Hector, M. *Janvier*. — Toutabas, M. *Darras*. — Le marquis, M. *Paul Franck*. — Valère, M. *Perny*. — Galonnier, M. *Garbagni*. — La comtesse, Mlle *Grumbach*. — Nérine, Mlle *Béry*. — Angélique, Mlle *Jane Rabuteau*. — Mme La Ressource, Mlle *Fromant* (débuts). — Mme Adam, Mme *Frédérick-Lemaître*.

il a tracé son propre portrait. Valère, c'est Regnard à vingt-cinq ans ; libertin, séduisant, ami des dames de trèfle, spirituel, mauvais sujet, dépensant sans compter l'argent gagné par son bonhomme de père ; voilà le type. Si le poète l'a dessiné d'une main si sûre, c'est qu'il se connaissait à fond, étant un philosophe et un observateur, en dépit des fredaines de jeunesse qu'on lui reprochait. Le *Joueur* passe, avec raison, pour une pièce habilement faite, depuis le commencement jusqu'à la fin ; l'épisode du portrait enrichi de diamants et laissé en nantissement chez une revendeuse, est tiré des entrailles même du sujet ; les alternatives d'amour et de découragement par lesquels Valère nous annonce qu'il a été heureux ou malheureux au jeu, sont des mieux trouvées ; le dénouement amené par Mme La Ressource ne manque ni d'imprévu, ni de piquant. Un détail que j'ai toujours admiré parce qu'il est pris sur le vif, c'est le refus du héros de dégager ce portrait d'Angélique avec l'argent gagné dans la matinée. Vainement le valet Hector dit-il à son maître : « Il faudrait retirer le portrait d'Angélique. — Nous verrons... je dois jouer tantôt, répond Valère. — Mais par exemple, si vous preniez mille écus sur la somme que vous avez gagnée ? — Valère réplique vivement : — Oh ! non ! *cette somme est un dépôt...* » Voilà de ces traits délicieux qui mettent Regnard à un rang qu'il n'atteindrait ni par la vigueur de sa pensée, ni par la correction de son style. C'est M. Perny qui fait Valère, où nous nous souvenons encore de Delaunay ; M. Janvier remplit le rôle d'Hector : tous les deux

disputent la chair de leurs victimes, se traitent devant elles de gredins et de voleurs ? Pas davantage. En pareils cas, les fripons ou s'entendent, ou se taisent, tant qu'il y a du monde. Enfin, et surtout, nos amis de la veille, devenant pour nous des corbeaux, môntrent moins de cynisme. Ils sont plus hypocrites et continuent à jouer la comédie de l'amitié. Ils nous mangent en y mettant des formes, en pleurant même sur nous, et alors qu'ils nous déchirent de leurs griffes, c'est en ayant l'air de nous caresser. Aussi nous semble-t-il que M. Becque n'a pas la ressource de dire : le public se plaint de ce que mes corbeaux sont trop vrais. Tout au contraire, nous nous cabrons parce que ses corbeaux ne sont pas vrais. A plus forte raison, nous protestons contre les violences et les cruautés de langage qu'il prête à ceux des amis de la veille, qui ne sont pas de la bande des corbeaux. Ainsi quand Mme de Saint-Genis voulant rompre l'union projetée et que son fils, trop pressé, a rendue nécessaire, dit à sa future bru : Vous êtes une fille perdue ! Mot odieux, abominable, à tel point que la pauvre enfant en devient folle. Non, pas plus que les corbeaux, Mme de Saint-Genis n'est vraie. Il est bien évident que M. Becque ne se laissera pas convaincre. L'auteur de la *Parisienne* et des *Corbeaux* n'apporte-t-il pas à tout ce qu'il fait une telle ardeur de passion qu'il perd aisément la mesure exacte des hommes, des choses et des mots. Ainsi n'a-t-il pas retranché certaine réplique qui nous a tous choqués : le maître de musique disant à la fille aînée de Vigneron : — « Votre

père, on peut bien en rire un brin. Il ne vous a rien laissé. » Conçoit-on que ce mot révoltant lui venant à l'esprit, il ne l'ait pas aussitôt repoussé, en s'en voulant un peu à lui-même ? Non, j'ai peur qu'il ne soit ravi, au contraire, comme de tout ce qui est violent, brutal, exagéré, de ce qui, par conséquent, n'est pas le vrai... Hâtons-nous cependant. La mère et les enfants ruinés, une fille folle, cela ne va pas mal. L'aînée, la musicienne comptait sur son talent pour vivre et aider les siens : on la désabuse cruellement. La troisième, la meilleure tête de la famille, a séduit l'ex-associé par son air raisonnable et aussi sa beauté. Ce serait une jolie maîtresse économique : le rêve ! Il lui a donc proposé de venir faire l'ornement de sa demeure de vieux garçon. Justement indignée, elle l'a mis à la porte. Elle l'épouse pourtant au dernier acte, s'immolant et se vendant pour sauver les siens de la misère. Après quelles négociations, où s'est entremis le notaire, c'est ce qu'il faut avoir entendu pour y croire ! Les mots de marché, de garanties à stipuler, d'espérances bientôt réalisables, car le vieux corbeau n'en a pas pour longtemps, sont les gracieusetés par lesquelles on la persuade. Notez que le notaire désire ce mariage, ajoutez que c'est un homme très fin, et il prend juste le langage dont on se servirait si l'on voulait faire repousser la proposition ! Là encore, comme trop souvent, tout est brutal et rien n'est vrai. C'est par cette immolation que finit cette œuvre pleine de talent — le premier acte, encore un coup est un chef-d'œuvre — mais désolante, irritante,

exaspérante. Finit-elle en réalité ? Nous dirions presque qu'elle commence. Voyez en effet, quel drame se prépare ! Pressentez le supplice de cette pauvre enfant, en proie au vieux corbeau ; imaginez ses souffrances, ses humiliations, les reproches qu'elle subira pour ce que vont coûter sa mère et ses deux sœurs. Les quatre infortunées ne sont qu'à une des premières stations du chemin de la croix. A la Comédie-Française, où ils furent joués dans la perfection — rappelez-vous Thiron, Febvre, Barré, Pauline Granger, Barretta, Reichenberg ! — les *Corbeaux,* n'eurent que dix-huit représentations. A l'Odéon, où l'interprétation ne peut naturellement être comparée à celle d'autrefois, la pièce obtiendra-t-elle un plus long succès ? En dépit de ses outrances et de ses cruautés voulues, elle demeurait curieuse et valait, certes, qu'on l'allât voir. Mais pourquoi M. Becque s'est-il acharné à cette reprise, au lieu de nous donner l'œuvre nouvelle — les *Polichinelles,* par exemple — que depuis si longtemps, il nous promet ? M. Albert Lambert, le notaire, atténue, à force d'art, une partie de l'odieux du personnage. M. Decori, le Chemineau d'hier, a mis de la coquetterie à jouer le rôle de Tessier; mais il l'a chargé de beaucoup trop d'années et en a fait « un vieux sale » beaucoup plus proche, à notre avis, de l'Ambigu que de l'Odéon. MM. Coste, Prince et Garbagni (celui-ci dans la plaisante imitation de son camarade Cornaglia) sont amusants. Mlle Grumbach rend fort bien l'affaissement et la douleur « gnan-gnan » de la veuve, victime vouée

aux corbeaux. Mlle d'Arcylle joue la cadette des « trois filles de M. Vigneron » avec une grâce fière et pudique qui nous a charmés. Mais la bizarre idée de confier à Mlle Maufroy, la petite « souris » des derniers concours, le rôle de Blanche, infiniment trop fort pour la jeune ingénue toute fraîche éclose de l'école !

4 NOVEMBRE. — Première matinée-conférence du jeudi : *Œdipe à Colone*, de Sophocle (traduction Rochefort); fragments de la partition de Sacchini (adaptation musicale de M. Luts-Buisson), exécutés par un orchestre de quarante exécutants; conférence de Mme Dieulafoy. — M. Albert Lambert rend, du mieux qu'il peut, le personnage du vieil Œdipe, — que voudrait tant jouer Mounet-Sully; Mme Segond-Weber est une très touchante Antigone, et, auprès d'elle, se fait remarquer, pour sa belle tenue et sa bonne diction, un débutant, M. Caillard. Citons encore Mlle Valentine Page, dans Ismène; M. Ravet, dans Thésée; M. Dorival, dans Polynice. Mme Dieulafoy obtenait, devant ce même auditoire du jeudi, le pendant du succès que lui avait valu, la précédente année, sa conférence sur les *Perses* d'Eschyle. Sophocle n'est pas moins familier à la diserte conférencière, qui a le rare talent de ne dire que des choses simples et justes, d'une voix claire, admirablement posée. Mme Dieulafoy estime que la dernière tragédie du grand poète athénien lui fut inspirée par les malheurs de sa patrie, alors abaissée par les Lacédémoniens. Elle voit dans les malédictions que le vieil Œdipe lance contre Thèbes le ressentiment

du patriote. Les Thébains, dans cette guerre funeste, avaient, en effet, suivi le parti de Lacédémone. La conférencière a terminé son éloquent tableau par des considérations très neuves sur l'état de la femme dans l'antiquité grecque.

6 NOVEMBRE. — Reprise des samedis populaires de poésie ancienne et moderne[1].

8 NOVEMBRE. — La soirée est toute à Lesage, dont on joue *Turcaret* et *Crispin rival de son maître*. Cette dernière pièce nous a valu de revoir et d'applaudir Mlle Béry, une des meilleures soubrettes que possède le Second Théâtre Français, et que, vraiment, il n'emploie pas assez souvent.

---

1. Voici, à titre de curiosité, quel était exactement le programme de cette première audition :

PREMIÈRE PARTIE. — *La Forêt de Gastyne,* M. *Caillard*	Pierre de Ronsard (1524-1585).
Psyché, (acte III, scène III	Molière (1622-1673). Pierre Corneille (1606-1684). Quinault (1635-1688).
L'Amour : Mlle *Lucy Gérard;* Psyché :	Mlle *J. Rabuteau.*
DEUXIÈME PARTIE. — *Première rencontre du Christ avec le tombeau,* Mme *Segond-Weber*	Victor Hugo (1822-1885).
Idylle	Alfred de Musset (1810-1857).
Albert : M. *Paul Franck;* Rodolphe :	M. *Garbagni.*
La Bonne Chanson (II, III, V.), Mlle *Lucy Gérard*	Paul Verlaine (1844-1896).
Impatience de la foule (fragments), M. *Rameau*	Villiers de l'Isle-Adam (1838-1890).
La Vision de Khem (trois sonnets), Mme *Segond-Weber*	José-Maria de Hérédia.
TROISIÈME PARTIE. — *L'Aventurier,* M. *Caillard*	Pierre Quillard.
L'Annonce du Printemps, Mlle *Jane Rabuteau*	Henri Ghéon.
Le Refrain, M. *Rameau*	Stuart Merrill.
La Fille du Roi, Mlle *Laparcerie* ...	René Leclerc.

Avant chaque récitation, M. Albert Lambert lisait une brève notice sur le poète et le poème.

Dans *Turcaret*, Mlle Suzanne Devoyod fait une très heureuse rentrée par le rôle si difficile de la baronne. Turcaret, c'est l'excellent Cornaglia, Mme Turcaret, c'est Mlle Grumbach, pleine de talent, elle aussi, et puis il faut encore citer le jeune Coste et l'intelligente Mlle Kesly. Mais Dieu! que la pièce — le type des pièces où l'on traite de l'argent — est donc « dure », monotone, et, disons-le, ennuyeuse!

18 NOVEMBRE. — En matinée : *Astrate*, tragédie en cinq actes, de Quinault; conférence de M. Bernardin. La conférence a paru intéressante, et la tragédie n'a pas laissé que de faire plaisir. Il y a des passages, on l'a dit avec raison, que l'on croirait écrits par Racine; ils sont d'une galanterie délicate et passionnée, la langue en est pure et flexible, le vers harmonieux. C'est un charme de les entendre. La pièce est des plus romanesques, et c'est par où, sans doute, elle a déplu au sévère Boileau. Mais elle est intéressante et bien coupée. MM. Ravet, Dorival et Caillard ont joué avec une conviction très méritoire, et Mlle Page a été parfaitement belle dans le rôle d'Elise. « Il faut lui tenir compte, remarquait M. Sarcey, de quelques couplets où elle a su être simple et naturelle. Je crois que l'âge et l'étude aidant, ce sera plus tard une mère tragique, vraiment superbe. Elle a de l'ampleur et de la majesté. Elle se débarrasse peu à peu du ronron tragique; elle est en grand progrès ».

13 NOVEMBRE. — Deuxième samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Des poèmes de Voi-

ture, Rotrou, Sainte-Beuve, Gérard de Nerval, Sully-Prudhomme, Léon Dierx, Georges Courteline, Victor Hugo, Albert Saint-Paul, Gabriel Vicaire, Emile Verhaeren, Ephraïm Mikhael sont lus par Mmes Segond-Weber, Devoyod, Lucy Gérard, Chassaing, Rabuteau et MM. Philippe Garnier, Rameau, Janvier et Paul Franck.

20 NOVEMBRE. — Le samedi suivant, des poèmes d'Agrippa d'Aubigné, Racine, A. de Vigny, Théophile Gautier, Barbey d'Aurévilly, F. Coppée, G. Flaubert, Paul Verlaine, Montesquiou-Fezensac, Gabriel Vicaire, Albert Samain, Max Elscamp, Laforgue, Legouis sont lus par Mmes Segond-Weber, Grumbach, O. de Fehl, Béry, Lucy Gérard, MM. A. Lambert, Rameau, Janvier et Paul Franck.

24 NOVEMBRE. — Le *Chemineau* reparaît sur l'affiche, interprété par MM. Decori, Chelles, Janvier, Prince, Garbagni, Dorival, Mmes Segond-Weber, Dehon et Mylo d'Arcylle, prenant heureusement possession du rôle d'Aline. — La cent cinquantième représentation du drame de M. Jean Richepin aura lieu le 8 décembre suivant. — A partir du 23 décembre, le *Chemineau* sera accompagné de la *Rose du pauvre,* pièce en un acte, en vers, de M. Jean Richepin, interprétée par M. Decori (Le pauvre) et Mme Segond-Weber (L'ange).

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Sœur*, comédie en cinq actes, de Rotrou, jouée par MM. Cornaglia (Anselme), Darras (Géronte), Céalis (Orgie), Perny (Lélie), Garbagni (Ergaste), Valmont (Eraste), Le Marchand (Horace); Mmes Jane Rabuteau (Eroxène), d'Arcylle (Aurélie), Dehon

(Constance), Jane Béryl (Lydie). La *Sœur* est une des comédies les plus gaies et les plus ingénieuses du XVIIe siècle. Ce grand Rotrou, tragique de premier ordre, l'auteur de *Saint-Genest* et de *Venceslas,* avait aussi le don du rire quand il lui plaisait, et la *Sœur* abonde en péripéties bouffonnes. La souplesse de son génie s'atteste précisément par ce fait que la *Sœur* est de 1645 et *Saint-Genest* de 1646. Ce qui est particulièrement curieux dans cette amusante comédie, c'est de voir quels emprunts Molière a faits à son prédécesseur. Toutes les « turqueries » de Molière se trouvent déjà notamment dans Rotrou, en une scène infiniment divertissante. C'est notre distingué confrère M. Léopold Lacour qui faisait la conférence.

4 DÉCEMBRE. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Des poèmes de : Boileau, Corneille, Victor Hugo, Leconte de l'Isle, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Emile Zola, Léon Dierx, Catulle Mendès, F. Fabié, Gustave Kahn, Edmond Pilon, S. Ch. Lecomte, sont lus par : Mmes Segond-Weber, Béry, Laparcerie, Jane Rabuteau, MM. Albert Lambert, Rameau, Janvier, Siblot, Paul Franck et Caillard.

16 DÉCEMBRE. — On donne, en matinée classique, *Molière*, comédie en cinq actes de Goldoni, précédée d'une conférence de M. Francisque Sarcey. « Le *Molière* de Goldoni, nous disait-il, compte à peine dans son œuvre, qui est très considérable. C'est une pièce de genre anecdotique, un de ces à-propos semblable à ceux qu'on donne ici, chaque année, à l'anniversaire de Molière, de Corneille ou

de Racine. Seulement, l'à-propos de Goldoni est en cinq actes, qui sont, d'ailleurs, fort courts. Il était accueilli avec beaucoup de faveur; le second et le troisième sont agréables; le quatrième plaît encore par un joli coup de théâtre. C'est le dernier qui est le plus médiocre. Mais il est fort court, et c'est un dénouement. On sait que Molière lui-même, dans les farces, n'attachait à ses dénouements aucune importance. » La pièce était bien jouée. Rameau faisait Molière et cherchait à nous rendre le visage du contemplateur. Siblot était amusant dans le rôle de Tartufe; Céalis un peu trop marqué et trop grave pour celui de Baron; Garbagni pas assez léger et assez distingué dans celui de Chapelle. Mlle Grumbach était suffisamment grincheuse dans Madeleine Béjart et Mlle d'Arcylle très gentille dans Isabelle. Mlle Alice Béry obtenait un vif et légitime succès dans la bonne et franche Laforêt.

6 DÉCEMBRE. — On donne en soirées de répertoire, le *Joueur*, de Regnard[1], suivi du *Sicilien ou l'Amour peintre*, de Molière, qui, depuis longtemps, n'avait pas paru sur l'affiche, et qu'enlèvent avec entrain Mlle Chapelas, MM. Céalis, Garbagni et Valmont. — Qui ne sait qu'il n'y a pas à chercher bien loin le personnage que Regnard a copié d'après nature; il s'est mis lui-même devant un miroir et

---

1. DISTRIBUTION. — Géronte, M. *Cornaglia*. — Dorante, M. *Céalis*. — Hector, M. *Janvier*. — Toutabas, M. *Darras*. — Le marquis, M. *Paul Franck*. — Valère, M. *Perny*. — Galonnier, M. *Garbagni*. — La comtesse, Mlle *Grumbach*. — Nérine, Mlle *Béry*. — Angélique, Mlle *Jane Rabuteau*. — Mme La Ressource, Mlle *Fromant* (débuts). — Mme Adam, Mme *Frédérick-Lemaître*.

il a tracé son propre portrait. Valère, c'est Regnard à vingt-cinq ans ; libertin, séduisant, ami des dames de trèfle, spirituel, mauvais sujet, dépensant sans compter l'argent gagné par son bonhomme de père ; voilà le type. Si le poète l'a dessiné d'une main si sûre, c'est qu'il se connaissait à fond, étant un philosophe et un observateur, en dépit des fredaines de jeunesse qu'on lui reprochait. Le *Joueur* passe, avec raison, pour une pièce habilement faite, depuis le commencement jusqu'à la fin ; l'épisode du portrait enrichi de diamants et laissé en nantissement chez une revendeuse, est tiré des entrailles même du sujet ; les alternatives d'amour et de découragement par lesquels Valère nous annonce qu'il a été heureux ou malheureux au jeu, sont des mieux trouvées ; le dénouement amené par Mme La Ressource ne manque ni d'imprévu, ni de piquant. Un détail que j'ai toujours admiré parce qu'il est pris sur le vif, c'est le refus du héros de dégager ce portrait d'Angélique avec l'argent gagné dans la matinée. Vainement le valet Hector dit-il à son maître : « Il faudrait retirer le portrait d'Angélique. — Nous verrons... je dois jouer tantôt, répond Valère. — Mais par exemple, si vous preniez mille écus sur la somme que vous avez gagnée ? — Valère réplique vivement : — Oh ! non ! *cette somme est un dépôt...* » Voilà de ces traits délicieux qui mettent Regnard à un rang qu'il n'atteindrait ni par la vigueur de sa pensée, ni par la correction de son style. C'est M. Perny qui fait Valère, où nous nous souvenons encore de Delaunay ; M. Janvier remplit le rôle d'Hector : tous les deux

sont honorables. Dans Mme La Ressource débutait heureusement une jolie actrice, Mlle Jane Fromant, qui saura se faire une place à l'Odéon; Mlle Grumbach et Mlle Béry sont particulièrement remarquables : l'une, par ses prétentions surannées dans la Comtesse, sœur d'Angélique — et surtout de Bélise, des *Femmes savantes* — nous amuse fort; l'autre, Mlle Béry, nous réjouit dans Nérine, par son babil de soubrette aussi étourdissant qu'une nichée de merles.

15 DÉCEMBRE. — Représentation exceptionnelle d'*Athalie* (trois autres auront lieu en ce mois de décembre), avec la musique de Mendelsshonn, exécutée par l'orchestre et les chœurs de M. Colonne (soli chantés par Mmes Mathieu d'Ancy, Planès et Texier-Gauley). Interprètes : Mmes S. Weber, Marcya, Jane Rabuteau, d'Arcy, Laparcerie, Jane Béryl; MM. Al. Lambert, Rameau, Ravet, Dorival, Caillard, Taldy.

20 DÉCEMBRE. — Pour le 258e anniversaire de la naissance de Racine, représentation populaire à prix réduits : *Phèdre*, avec Mme Segond-Weber; les *Plaideurs*, et la première représentation de *Jours d'exil*, à-propos en un acte, de M. Stanislas Rzewuski [1]. — Pour n'être point né en France, M. Stanislas Rzewuski n'en est pas moins un grand lettré français. Il a honoré Racine par la voie indirecte, qui n'est pas toujours la moins bonne, en créant une situation dramatique analogue

1. DISTRIBUTION. — Le Roi, M. *Albert Lambert*. — D'Estrées, M. *Valmont*. — Marie, Mlle *Laparcerie*. — Germaine, Mlle *Fromant*.

à celle que le poète nous présente dans *Bérénice*. Le roi de Pologne Stanislas, qui sera plus tard prince de Lorraine, n'est encore que roi exilé et vit péniblement en Alsace, ayant près de lui sa fille Marie. La jeune princesse aime un gentilhomme français, Armand d'Estrées; mais la fortune lui réserve un terrible coup qui la frappe au cœur en lui mettant la première couronne du monde en tête : le roi de France demande sa main. Une offre si magnifique exige le sacrifice de ses sentiments les plus chers ; elle le fait sans se plaindre, d'accord avec Armand, aussi généreux qu'elle est ferme et sage.

30 DÉCEMBRE.—Première représentation du *Passé*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Georges de Porto-Riche [1]. — L'auteur d'*Amoureuse* affirme une fois de plus sa maîtrise de dramaturge et son autorité de moraliste profond, amer et... fouailleur. Sa nouvelle œuvre prouverait, si c'était à prouver, que le public aime à être battu, quand il juge que les coups sont, comme on ne dit pas dans les premières loges, « bien envoyés ». Et dire que le *Passé*, fait comme il l'est, signé comme il l'est, a été, plusieurs années durant, ballotté de Charibde en Scylla, je veux dire : de Réjane en Sarah, et qu'il a failli se perdre entre ces deux écueils !

Enfin, laissons dormir le passé du *Passé* pour ne plus voir que le présent et en remercier l'Odéon.

---

1. DISTRIBUTION. — François Prieur, M. *Candé*. — Maurice Arnaut, M. *Albert Lambert*. — Bracony, M. *Decori*. — Mariotte, M. *Coste*. — Béhopé, M. *Prince*. — Dominique Brienne, Mme *Raphaële Sisos*. — Antoinette Bellangé, Mlle *Berthe Cerny*. — Odile, Mme *Dehon*.

Dominique Brienne a été la maîtresse de François Prieur, qu'elle aimait et qui l'a quittée sans explication, il y a de cela longtemps. Dominique est une femme de trente-huit ans, à la nature droite, au cœur fidèle et resté jeune. Elle a cherché les consolations, sans trouver l'oubli, dans le travail et l'art. Elle sculpte, elle lit des livres de choix. Entourée d'hommes qui ne la valent pas, mais qui se plaisent dans son atmosphère morale, elle les blague, les fustige et n'en est que plus aimée et plus respectée par tous. Elle est pour eux un bon camarade en jupons, un « brave homme ». Elle a le cœur sur la main, les allures libres, le propos leste et sa gentille gaieté ne la quitte jamais ; jusque dans les scènes de désespoir, elle brillera par lueurs fugitives. Et Dominique est, pour eux, aux heures incertaines, le conseil droit, la direction sûre. Un seul être auprès d'elle est vraiment digne d'elle : c'est Maurice, le médecin. Il l'aime noblement, pour elle, et non pour lui. Elle ne dit ni oui ni non. Elle prévoit cette fin possible : « Vous, je finirai par vous épouser pour que vous me laissiez tranquille ». C'est dans sa vie ainsi refaite et ainsi orientée que réapparaît, pour la troubler, l'amant d'autrefois. François Prieur, c'est l'homme à femmes, l'homme léger, celui dont elle dira, avec profondeur : « On tient un ambitieux, on tient un fat, on tient même un coquin, on ne tient pas un homme léger ». Les traits qui le peignent sont cruels et décisifs. Il est « né infidèle ». Il a reçu le double don de mentir et de faire souffrir. « Il ne perd jamais une occasion

d'être ému et il ne l'est jamais complètement ». — « C'est un cœur infatigable ». A ses heures d'amertume ou de colère, Dominique le résumera en deux mots : « Homme de joie! cœur public! » Mais alors, qu'a-t-il donc pour lui? Il a le charme! Dominique se l'entend expliquer par sa rivale même, par Antoinette Bellangé, dans la scène magistrale où l'ancienne maîtresse écoute les aveux de la nouvelle, sans savoir encore de quel homme il s'agit : « Il communique sa vie à tout ce qui l'entoure. Quand il n'est pas là, l'appartement semble vide, les êtres et les choses ont l'air mort. Il emporte avec lui la lumière et la chaleur ». Et l'action s'engage, ardente et rapide, mettant aux prises la passion sans scrupule de François et l'amour noble de Dominique. Dominique ne veut se redonner que si François a le cœur libre, et elle ne veut l'aider à se libérer que lorsque tout le monde le lui demande, à commencer par sa rivale. Et c'est quand les obstacles de conscience semblent écartés, qu'il n'y a plus pour elle qu'à céder enfin (sans trop espérer le bonheur, puisque le sombre passé ne peut lui garantir un avenir bien rose), c'est alors que le séducteur butte niaisement dans un dernier mensonge. Mensonge inutile, et que son inconscience juge sans doute insignifiant, mais où Dominique aperçoit trop évidente l'impossibilité du bonheur. « Puisque tu mens à cette minute sacrée, tu as dû mentir depuis une heure et tu mentiras éternellement ». Et elle le chasse. Je ne sais pas m'arrêter aux détails. Ce drame si « vécu » est de tradition racinienne par l'absence voulue de

détails matériels, où la mémoire puisse chercher des points de repère. L'auteur a mis sa coquetterie d'artiste à bannir de sa pièce tout ce qui pouvait ressembler à un « fait ». Des phases de sentiment ou de passion, des successions ou des combinaisons de mobiles, je ne lui vois pas d'autre trame ; et le *Passé,* comme *Phèdre* ou *Andromaque,* est aussi facile à résumer en bloc que difficile à raconter scène par scène. Ce que je ne saurais trop y vanter, c'est la quantité d'expériences que l'auteur a répandues dans les plus petits recoins de son œuvre. L'observation est pénétrante. Elle se condense en formules choisies et raffinées. Chaque phrase est pleine de moelle. Et cette pièce si émouvante se trouve être un recueil de pensées. Et puis, et puis... c'est étincelant. A lire ce qui précède, on pourrait croire qu'à force de sobriété voulue, ce drame est austère. Eh, mon Dieu!... littérairement, ce ne serait pas faux, et c'est un gros éloge que j'entends faire là. Mais l'esprit de situation, comme l'esprit de mots, par son accuité, par son modernisme, donne à ce sombre titre : *le Passé,* le plus piquant des démentis. Que de gaieté intarissable dans cet entrechoquement de pensées amères! Voyez donc ce type de l'instar, du monsieur qui imite toujours et « qui crève d'ennui dans la peau des autres »! Et celui qui manque de tempérament: « Découcher, rien que ce mot-là l'enrhume! » Un long passage sur les menteurs aboutit à ces quatre mots : « Le mensonge adoucit les mœurs ». (A méditer!) Et ceci : « La franchise est un revolver qu'on n'a pas le droit de décharger sur les pas-

sants ». Les amis de Dominique se résignent à lui voir épouser Maurice : « Quand il aura la clef, il ne sonnera plus vingt fois par jour ! » Mais voilà que je ne peux plus m'arrêter de citer...

A défaut d'une Réjane ou d'une Sarah Bernhardt, Mme Sizos a tenu, avec beaucoup de vaillance, le rôle écrasant de Dominique. C'est une création qui fait grand honneur à sa conscience d'artiste. Mlle Cerny est jolie, élégante et perverse à souhait, dans le personnage d'Antoinette Bellangé. François, c'est M. Candé, de belle ardeur et de chaleur dramatique, dans un rôle qui n'était peut-être pas absolument le fait de son talent. En somme, d'excellents protagonistes d'une œuvre solide. — Solide et forte, mi-classique, et qui deviendra chère à tous les lettrés ; les autres comprendront, n'est-ce pas ? qu'il faut y aller pour le devenir !

Avec le *Passé*, de M. Georges de Porto-Riche, se termine, en 1897, l'histoire de l'Odéon, résumée dans le tableau suivant :

RÉPERTOIRE MODERNE	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Don Carlos, drame	5 a. 11 t.	»	6
Le Capitaine Fracasse, comédie héroïque	5 a. 7 t.	»	2
Halifax, comédie	4	»	1
**L'Heureux Naufrage,* pièce	3	7 janvier	1
**La Belle-Mère,* comédie	3	7 janvier	1
**L'Etranger,* comédie	4	12 janv.	32
**Allez, Messieurs,* pièce	1	13 janv.	12
L'Avocat Pathelin, comédie	1	21 janv.	2
Le Cuvier, pièce en vers	1	21 janv.	2
Le Pont aux ânes, comédie	1	21 janv.	2
**La Promesse,* pièce	3	1er fév.	4
**Pour le Roi,* drame	1	1er fév.	4
**Sous le Joug,* pièce	1	1er fév.	6
Marianne, tragédie	5	4 fev.	3
**Le Chemineau,* drame en vers	5	16 février	158
Andromède (fragments)	»	18 février	3
L'Illusion, comédie	3	18 février	2
La Maréchale d'Ancre, drame	5	18 mars	6
Le Prince travesti, comédie	1	4 mars	2
Les Sincères, comédie	1	»	2
Alfred de Vigny, poëme	»	»	1
Philaster ou *l'Amour qui saigne,* tragédie	5	1er avril	2
**Trois Cœurs,* comédie	1	5 avril	4
**Dix Ans après,* comédie		5 avril	4
San Gil de Porturgal, mystère	3 journées 9 t.	15 avril	7
**Les Irréguliers,* comédie	3	7 mai	4
Turandot princesse de Chine, comédie	4	13 mai	3
Jeanne d'Arc, drame	3 p. 9 t.	3 juin	6
**Alliance,* à-propos	1	6 juin	»
**Don Juan en Flandre,* pièce	1	24 juin	7
**Marianne,* à-propos en vers	1	14 juillet	1
**Les Menottes,* pièce	2	1er oct.	13
**L'Equilibre,* pièce	3	1er oct.	13
**Alcyoné,* pièce en vers libres	1	1er oct.	13
**Richelieu,* drame	5 a. 9 t.	14 oct.	15
Les Corbeaux, comédie	4	3 nov.	19
Œdipe à Colone, tragédie	3 parties	4 nov.	2
Astrate, tragédie	5	18 nov.	2
La Sœur, comédie	5	2 déc.	2
Molière, comédie	5	«	2
**Jours d'exil,* à propos	1	20 déc.	2
**La Rose du pauvre,* pièce en vers	1	23 déc	2
**Le Passé,* comédie	5	30 déc.	2

RÉPERTOIRE CLASSIQUE	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tartuffe, comédie en vers	5	»	5
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	5
Athalie, tragédie	5	»	5
Les Folies amoureuses, comédie	3	»	1
Andromaque, tragédie	5	»	1
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	1
Polyeucte, tragédie	5	»	4
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie	3	«	4
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	4
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	4
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	3
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	1
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	8
Turcaret, comédie	5	»	1
Crispin rival de son maître, comédie en vers	1	»	1
Britannicus, tragédie	5	»	2
L'Ecole des maris, comédie	3	»	2
Le Joueur, comédie en vers	5	»	2
Phèdre, tragédie	5	»	2
George Dandin, comédie	3	»	1
Le Sicilien ou *l'Amour peintre*, comédie	1		2

THÉATRE DU GYMNASE [1]

Quatre comédies nouvelles, intéressantes et curieuses à divers titres : la *Carrière*, de M. Emile Hermant ; *Rosine*, de M. Alfred Capus ; les *Trois filles de M. Dupont*, de M. Brieux, et *Médor*, de M. Henri Malin (donnée à l'abonnement), constituent, avec les reprises, moins heureuses, du *Mari de la Débutante* et de la *Jeunesse de Louis XIV*, d'Alexandre Dumas, le bilan de l'année que nous allons passer brièvement en revue.

Une Idylle tragique n'ayant pu tenir longtemps l'affiche, le 14 janvier, les *Demi-Vierges*, de M. Marcel Prévost — dont c'était la 130e représentation — avaient reparu au répertoire avec Mme Jane Hading, dans son incarnation de Maud, avec Grand, dans Maxime de Suberceau, avec MM. Calmettes, Lérand, Mayer, Maury, Mmes Yahne, Leconte, Lucy Gérard, Samary, Sorel, Drunzer, etc.

11 FÉVRIER. — Première représentation à ce théâtre du *Mari de la Débutante*, comédie en cinq

---

1. — Directeurs : MM. Albert Carré et Porel. — Secrétaire général : M. Emile Abraham.

actes, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy [1]. — Le *Mari de la Débutante* — qu'il ne faut pas confondre avec le *Père de la Débutante*, de Bayard et Théaulon, l'un des succès du vieux Gymnase — a cela de particulier qu'à son origine, au Palais-Royal, il fut joué deux fois dans la même année — 1879 — la première en quatre actes au mois de février, la seconde en cinq actes, au mois de novembre, version très différente de la première. Cette fois, en l'honneur de la reprise, nouveaux changements, sur lesquels nous nous garderons bien de nous appesantir... Comment pourriez-vous vous y reconnaître, puisque c'est tout au plus si les auteurs eux-mêmes s'y retrouvent?... Trois actes — sur cinq — du *Mari de la Débutante*, ont encore amusé le public, beaucoup moins froid, je vous assure, que ne l'affirma la dédaigneuse critique du lendemain, tenant rigueur au théâtre qui ne lui avait point offert de répétition générale, et on a applaudi, comme ils le méritaient, les excellents interprètes : Galipaux, Numès, Boisselot, Huguenet, Noblet (quelle affiche !), Mmes Carlix, Daynes-Grassot, Lucy Gérard, qui eussent pu faire à cette reprise un honorable regain de succès.

---

1. DISTRIBUTION. — Vicomte de Champ-d'Azur, M. *Noblet*. — Mondésir, M. *Boisselot*. — Biscara, M. *F. Huguenet* — Lamberthier, M. *Galipaux*. — Comte Escarbonnier, M. *Numès*. — Marasquin, M. *Lagrange*. — Mathurin, M. *Pentat*. — Alfred, M. *Frédal*. — Brocard, M. *Petit*. — Le régisseur. M. *Libert*. — Boquet, M. *Riquier*. — Joseph, M. *Cazalis*. — Un machiniste, M. *Leroi*. — Mme Capitaine, Mme *Daynes-Grassot*. — Anita, Mlle *Lucy Gérard*. — Nina Mlle *Suzanne Carlix*. — Lyska, Mlle *Lamart*. — Amandine, Mlle *Marlys*. — Amélie, Mlle *Neyra*. — Berthe, Mlle *Bernou*. — Pauline. Mlle *Durey*. — Marguerite, Mlle *Berland*. — Charlotte, Mlle *Darbel*. — Juliette, Mlle *Faury*.

17 MARS. — Première représentation de la *Carrière,* comédie en quatre actes et cinq tableaux, de M. Abel Hermant [1]. — C'est une étude du monde diplomatique ; la critique en est fine et mordante ; M. Abel Hermant nous y montre, non certes sans justesse et sans finesse, le diplomate — en dehors du travail sérieux des bureaux — dans sa conversation futile, ses mœurs faciles et sa vie toute d'étiquette et de correction. La duchesse de Xaintrailles mariera prochainement son fils à une jeune fille de province, sortant du couvent, pleine d'illusions et de tendresse. Un peu troublée par la vue du trousseau étalé au milieu du salon de sa mère, par la foule élégante, blagueuse et boulevardière qui circule dans ce salon, par la visite de Monseigneur, noceur bon enfant, en bombe à Paris, frère d'un empereur de je ne sait quel Etat, où le fiancé occupe le poste de secrétaire à l'ambassade de France, elle préférerait, certes, la gentille Yvonne, un bon petit nid tranquille, où elle vivrait heureuse, à cette existence changeante et mouvementée. Mais le duc, diplomate correct, se mariant par convenance, n'entend pas sacrifier sa carrière à la naïveté de sa jeune fiancée et se ménage l'appui de lady Stone, son ancienne maîtresse, très influente, qui vient le

1. DISTRIBUTION. — Duc de Xaintrailles, M. *Noblet.* — L'archiduc, M. *Huguenet.* — L'ambassadeur, M. *Lérand.* — La Morvandière, M. *Galipaux.* — Sabouraud, M. *Mangin.* — Musigny, M. *Maury.* — Chailly-Descombes, M. *Jean Frédal.* — Comtesse Echenbach, Mme *Daynes-Grassot.* — Yvonne, Mlle *Leconte.* — L'ambassadrice, Mlle *Drunzer.* — Lady Huxley, Mlle *Valdey* (début). — Marie-Thérèse, Mlle *Suzanne Carlix.* — Mme Charlet, Mlle *Médal.* — Marguerite, Mlle *Bernou.* — Victorine, Mlle *Netza.*—Amélie, Mlle *Faury.*— La douairière, Mlle *Morey.*

relancer jusque dans ce salon. Il promet donc à lady Stone que leurs relations continueront comme auparavant, aussitôt qu'après le traditionnel voyage de noces il aura regagné son poste officiel. A peine débarquée à l'ambassade, la pauvre Yvonne surprend, en effet, son mari embrassant familièrement lady Stone. Son cœur se déchire, ses illusions s'envolent, mais trop fière pour faire un scandale, elle reste très digne et signifie au duc que désormais ils feront chambre à part. Puis, celui-ci parti, elle tombe en pleurs sur un fauteuil, n'entendant pas venir Son Altesse accouru pour la revoir. Ému par ses larmes, Monseigneur, ou plus familièrement Paul, comme on l'appelle, se fait bon garçon, et, dans une scène charmante, lui offre d'abord, un peu maladoitement, un grog pour la remettre, puis son amitié perfide et intéressée, car les femmes, avec lui, cèdent promptement. M. Hermant nous présente, ici, nos diplomates tels qu'ils sont chez eux : nous goûtons avec plaisir, leur aimable conversation; puis nous mesurons l'importance attachée à un mot, à une phrase, changeant de signification, suivant qu'elle est prononcée de certaine façon ; nous assistons à l'arrivée du porteur de la valise diplomatique, sans la valise : chose inouïe, ce dernier l'a laissée en consigne à la gare; pensez donc, une valise qui contenait une toilette toute nouvelle pour l'ambassadrice et un délicieux chapeau pour une de ses collègues ! Et bien que cette scène ne soit pas d'une grande utilité pour l'action, elle amuse par son dialogue fin et spirituel. Mais les potins vont leur train;

Mme Charlet, ancienne cocotte, venant on ne sait d'où, se donnant un peu à l'ambassadeur, un peu à son secrétaire, un peu à tout le monde, se charge d'ailleurs des frais de la conversation. La visite de la comtesse d'Eschenbach, espèce d'entremetteuse inconsciente, guidant Son Altesse dans ses amours, comme elle le guida dans ses ses premiers pas, est toujours regardée comme très suspecte, et il est certain que la jeune femme va bientôt succomber; Paul a fixé le rendez-vous dans une maison de campagne, en pleine forêt, où se passent généralement ses galantes entrevues. Mais Yvonne est prévenue, elle a son plan et désire simplement se compromettre assez pour rendre inévitable le changement d'ambassade de son mari, et l'arracher ainsi à sa fâcheuse maîtresse. Elle s'y rend donc sans crainte, et y reçoit une jolie leçon dont elle se souviendra. Paul, très entreprenant, quoique légèrement embarrassé, Don Juan, brusque et violent, peu habitué au maniement d'une femme honnête, doublée d'un parisienne, se voit repoussé avec effroi. Puis, attendri par les larmes d'Yvonne — vivement offensée — il redevient pour elle un simple ami courtois et désintéressé, et elle lui avoue gentiment son stratagème... Mais, sa nature violente, reprenant le dessus, il fonce sur la pauvre Yvonne, et celle-ci succomberait si elle n'avait soudainement l'idée de se réfugier devant le portrait d'un aïeul, assassiné autrefois à cette place même; puis, la jeune femme allumant, avec un peu trop de cynisme et de sang-froid — en une situation aussi délicate — sa cigarette à la veilleuse

qui brûle nuit et jour devant le portrait, Son Altesse, subitement furieux, la chasse durement. Au dernier acte, nous assistons au racommodement des jeunes époux. Le duc de Xaintrailles a obtenu son changement, et profite d'un congé pour passer un mois dans le château de sa femme. Dans une scène touchante, Yvonne raconte à son mari son rendez-vous avec Monseigneur, et le duc, enfin jaloux et par conséquent amoureux, reconquiert Yvonne, qui n'attendait que ce bon mouvement. Des scènes ingénieuses, un dialogue spirituel, des mots vraiment drôles font, de cette comédie, une étude d'un piquant modernisme. Sans doute les tableaux défilent un peu sans suite, sans attaches; l'action n'existe pas ou presque pas; mais en dépit de son peu de consistance, la pièce de M. Abel Hermant sera un succès et un bon succès, tenant, à deux reprises, un assez long temps l'affiche du Gymnase. Elle est jouée d'une façon supérieure par M. Huguenet et Mlle Leconte. Le premier — il n'y a qu'une voix là-dessus — a composé admirablement son rôle d'Altesse impériale; c'est bien là le prince dernier cri, parfait grand seigneur et joyeux viveur [1]. Mlle Leconte est délicieuse de naïveté,

1. — Etonnante de réalité, cette silhouette de l'archiduc avec sa puissante carrure. sa large face sanguine, ses lèvres épaisses, sensuelles, où il semble que des doigts lourds ont écrasé du vermillon, ses favoris. coupés à l'ordonnance et ses yeux à fleur de tête où se révèle une âme d'instinctif puéril et faisandée. Et tout y est. l'accent pâteux, les vibrations de commandement, la raideur voulue. le ton et la chanson. On se souvient, malgré soi, des augustes voyageurs qui viennent aux mêmes dates, discrètement, comme chez une vieille amie de cœur, dans la seule ville où ils puissent s'amuser en liberté, n'être que des passants. La caricature poussée à ce point prend l'allure d'un portrait.

d'étonnement, de tendresse et de finesse. M. Noblet est un duc de Xaintrailles distingué et correct, le type du vrai diplomate. M. Galipaux — pas un cheveu sur la tête — est un bien gai secrétaire d'ambassade, passionné de la pétrolette plus que de son métier. Enfin, M. Lérand est un excellent ambassadeur qui a gardé, de toutes les cours traversées, un accent cosmopolite très prononcé. Citons encore MM. Maury et Mangin, Mmes Daynes-Grassot, Drunzer et Valdey, très bien en leurs rôles, formant ensemble une interprétation parfaite.

20 MAI. — Matinée extraordinaire au bénéfice d'un vieux comédien [1].

2 JUIN. — Première représentation de *Rosine*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus [2]. —

1. Voici quel en était exactement le programme :
La *Grève des Forgerons*, dite par M. Mounet-Sully.
Air d'*Hérodiade* : M. Beyle.
Valse de *Roméo et Juliette* : Mlle Lowentz.
Duo de *Lakmé* : M. Beyle et Mlle Lowentz.
La *Nuit d'octobre* : Mlle Brandès et M. Albert Lambert.
Lolotte, de Meilhac et Halévy : Mmes Réjane et Avril, MM. Mayer et Gildès.
Saint Pierrot, pantomime de M. F. Bessier, musique de M. Fragerolle : Mlle Invernizzi et M. Chautard.
Chanson de Scozzone d'*Ascanio* : Mlle Marthe Duvivier.
Chansons d'aïeules : Mme Amel.
M. Fragson dans son répertoire.
Trio des cambrioleurs du *Papa de Francine* : MM. Prévost, Houssaye et Mme Cardin.
La *Peur des coups*, de M. Courteline : Mlle Suzanne Berty et M. Dayle.

2. DISTRIBUTION. — Desclos. M. *Boisselot*. — Pagelet, M. *Lérand*. — Hélion, M. *Numès*. — Georges Desclos, M. *Maury*. — Bolard, M. *Peutat*. — Loisel, M. *Boudier*. — Un clerc, M. *Deligne*. — Lucie Bertaut, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme Granger, Mme *Samary*. — Rose, Mme *Valdey*. — Mme Hélion, Mlle *Avril*. — Louison, Mlle *Cécile Caron*. — Mme Maillot, Mlle *Colbert*. — Mme Morisset, Mlle *Netza*. — Mme Linières, Mlle *Morey*. — Françoise, Mlle *Faury*. — Catherine, Mlle *Berdely*.

La pièce est délicieuse ; c'est grand dommage qu'elle arrive si tard dans la saison, et que son existence semble suspendue à la hausse du thermomètre... La scène se passe en province, dans une modeste ville de vingt mille âmes, où est venu s'établir auprès de son vieux philosophe de père, un jeune médecin, Georges Desclos, dont la clientèle ne dépasse guère deux ou trois châtelains millionnaires... qui ne sont jamais malades. C'est là qu'entre le bon notaire de l'endroit et le riche industriel Hélion, mari *in partibus* d'une élégante femme qu'il trompe avec entrain toutes les fois que ses affaires l'appellent, ou ne l'appellent pas à Paris, c'est là, dis-je, que vit la très charmante Rose, ou Rosine, que l'on appelle communément Mme Perrin, et qui, en réalité, n'est que la maîtresse d'un gars du hameau voisin, qui n'a pas encore régularisé sa situation. Le gredin songe, d'ailleurs, si peu à le faire que, cédant aux perfides conseils des âpres paysans qui constituent sa jolie famille, il épouse certaine demoiselle Ledru « qui a du bien », et plante là sans ressources — car elle est trop fière pour accepter le sac d'écus qu'on lui tend — la pauvre fille coupable d'avoir eu confiance en lui. Rose est foncièrement honnête, et la leçon lui profitera... Refusant de joindre sa misère à celle du jeune médecin, son ami d'enfance, qui, sincèrement, lui parle d'amour, et repoussant les alléchantes propositions du riche M. Hélion, qui lui offre carrément de devenir sa maîtresse, elle travaillera pour vivre. Et puisqu'elle sait coudre, elle ira « en journées », comme

ouvrière. Elle luttera vaillamment jusqu'au jour où, fort injustement chassée par la jalouse Mme Hélion, qui a eu l'idée de l'envoyer comme femme de chambre chez une dame de ses amies, elle finirait, découragée, par succomber à la tentation maudite et par accepter le honteux marché qui ferait d'elle une « fille ». Heureusement, Georges survient, accompagné, cette fois, de son cher père qui, en vieux brave homme qu'il est, approuve la folie — seules les folies réussissent ! — de ces deux jeunes gens allant chercher à Paris la fortune et le bonheur. Je ne saurais vous dire à quel point la scène finale, délicieusement jouée par l'excellent Boisselot et par son partenaire, M. Maury, a touché tous les cœurs. Elle a décidé du succès, fort bien préparé, d'ailleurs, par les trois premiers actes. L'action par elle-même a peu de consistance ; mais cela est charmant, charmant de vérité et de justesse, et, ce qui est rare, pas amer le moins du monde. A défaut de Mlle Leconte, heureusement promue au Théâtre-Français, Mme Valdey — la femme de M. Deval, un comédien de talent applaudi à la Renaissance — interprète avec beaucoup de sincérité, ma foi ! le personnage de Rosine, qu'il fallait garder de la grimace et de la pleurnicherie. Mme Valdey nous semble avoir aussi bien réussi dans sa tâche qu'a échoué, dans la sienne, Mlle Avril, une Mme Hélion plus maniérée qu'il ne convient. M. Alfred Capus nous a donné dans Hélion une magistrale silhouette de mari correctement infidèle ; M. Numès l'a supérieurement rendue, dans la haute manière de Fré-

déric Febvre, demeuré encore aujourd'hui sans successeur au Théâtre-Français. M. Lérand est un parfait notaire, et Mlle Cécile Caron une sympathique « cousine Louison », Mme Daynes-Grassot s'est taillé un très gros succès dans un rôle de paysanne réaliste qui, malheureusement, n'est que du premier acte. C'est sur cette curieuse pièce de *Rosine*, que le théâtre clôturait annuellement sa saison le 18 juin.

20 SEPTEMBRE. — Pour la réouverture on reprenait, à la 88e représentation, la très jolie comédie de M. Abel Hermant, la *Carrière*,—fine, distinguée, spirituelle et charmante — dont le succès, très vif auprès du public dilettante de la première représentatien, s'était continué — chose étrange ! — avec le public plus bourgeois des soirs suivants, s'amusant franchement à cette étude critique du monde diplomatique.

La *Carrière* était, à l'origine, extrêmement bien jouée. Par sa création de l'archiduc — véritable merveille de science artistique — M. Huguenet se plaçait au premier rang. Mlle Leconte fut exquise dans sa composition d'Yvonne, qui lui valut son engagement au Théâtre-Français. M. Huguenet a gardé, tout naturellement, le rôle qu'il a si remarquablement établi et où il est toujours extraordinaire. Mais on a dû remplacer Mlle Leconte, et pour ce faire, on a engagé Mlle Dauphin, qui, tout comme sa devancière, s'était fait d'abord connaître dans les théâtres du boulevard. C'est pendant l'été de 1895 que Mlle Lucienne Dauphin, l'une des meilleures élèves de Mme Victor Roger — la char-

mante femme de l'aimable compositeur — apparaissait pour la première fois à l'Ambigu, dans le *Train n° 6* de M. Gaston Marot, et tout dernièrement nous l'applaudissions, à la Porte-Saint-Martin, sous les traits de Fleur-de-Marie des *Mystères de Paris*. Dans la petite duchesse de la *Carrière* Mlle Dauphin a sa grâce tendre et son charme personnel ; elle a plu — c'est l'essentiel — et le moment serait mal choisi de risquer une comparaison entre la créatrice du rôle et celle à qui échoit la pénible « commission » de lui succéder. Mais, à part M. Lérand, qui a dessiné avec son habituelle sûreté la silhouette de l'ambassadeur, à part Mme Valdey — la Rosine d'Alfred Capus — qui a bien la canaillerie de lady Huxley-Stone, et aussi Mlle Médal, très jolie et très adroite en Mme Charlet, les autres rôles n'ont pas gagné, vraiment, à changer d'interprètes. Où est en M. Gauthier — si mal coiffé, si mal habillé — l'élégance du duc de Xaintrailles luttant de chic avec l'archiduc Paul ? Et comme nous avons regretté Galipaux, naguère si plaisant dans le petit attaché d'ambassade fervent de l'automobilisme ! — Le 2 octobre aura lieu la 100e représentation de la *Carrière*.

8 OCTOBRE. — Première représentation des *Trois Filles de M. Dupont*, comédie en trois actes, de M. Brieux[1]. — Il soufflait, ce soir, sur le Gymnase

1. DISTRIBUTION. — Antonin Mairaut, M. *H. Mayer*. — M. Dupont, M. *Lérand*. — M. Mairaut, M. *Nertann*. — Courthezon, M. *Numès*. — Lignol, M. *Dauvilliers*. — Pouchelet, M. *Rambert*. — Julie, Mlle *Duluc*. — Mme Dupont, Mme *Samary*. — Angèle, Mlle *Andrée Mégard* (début). — Caroline, Mlle *Cécile Caron*. — Mme Mairaut, Mme *Jenny Rose* (début). — Mme Pouchelet Mlle *Burkel*. — Justine, Mlle *G. Damis*. — François, Mlle *Deligne*.

— l'ex-théâtre de Madame! — un vent, très froid, venant du Théâtre-Libre, et c'est une pièce rosse et désespérante — oh! combien! — dans la manière d'Henri Becque et de ses *Corbeaux*, que M. Brieux y a fait représenter sous ce titre, vaudevillesque au point de tromper son monde : *les Trois Filles de M. Dupont*. Pièce hardie, audacieuse, et même téméraire, « dure à passer », comme on dit, destinée à être violemment discutée, mais plaçant très haut, ce nous semble, le jeune auteur de l'*Evasion*, applaudie au Théâtre-Français, des *Bienfaiteurs*, injustement échoués à la Porte-Saint-Martin, et de cette *Blanchette*, avec laquelle l'ancien directeur du Théâtre-Libre a très heureusement inauguré sa nouvelle entreprise. M. Dupont est un petit imprimeur de province, d'autant plus pressé de marier sa troisième fille, Julie, qu'il n'a guère réussi avec les deux premières. Il a dû chasser Angèle, qui s'était laissé séduire et qui, d'abord très malheureuse, vit, en ce moment, à Paris, la vie assez luxueuse d'une cocotte. La seconde, Caroline — cette grande bête de Caroline, comme il dit — est restée pour compte : c'est maintenant une vieille fille ridicule, confite en dévotion, aimant en secret le premier employé de son père, Courthezon, un idiot d'inventeur, dont les inventions n'aboutissent jamais. Reste Julie, pour qui M. Dupont vient de dénicher un excellent parti : Antonin Mairaut, fils de banquier et neveu d'un oncle à héritage : l'oncle Maréchal, colossalement riche, dit-on. Il s'agit, pour M. Dupont, qui se vante d'être un malin, de faire de ce mariage inespéré ce qu'on appelle la

bonne affaire, de jeter de la poudre aux yeux des Mairaut et de les rouler proprement, comme dans de la farine. Mais les Mairaut, Mme Mairaut, surtout, qui est une maîtresse femme, se laissent prendre d'autant moins facilement que leur but, à eux aussi, est de fourrer dedans les Dupont. Et rien de plus amusant que la scène où les parents discutent pied à pied les conditions du mariage, demandant, de chaque côté, le régime de la séparation de biens, afin de se faire offrir celui de la communauté réduite aux acquêts. M. Dupont donne trente mille francs comptant et sa maison de Saint-Laurent. Antonin n'a rien que ses espérances : la succession de l'oncle Maréchal. Et les jeunes gens?... Les jeunes gens font de même : ils répètent la leçon apprise et cherchent à se tromper mutuellement. Antonin, être absolument dépourvu d'idéal, est alléché par la chair fraîche d'une jolie fille gentiment dotée. Julie, plus romanesque et plus sincère, ne connaît pas l'homme qu'elle se décide à épouser — c'est à peine si elle le vit une fois ou deux en soirée — elle ne peut donc pas plus l'aimer qu'il ne l'aime ; mais elle est possédée par la crainte de rester vieille fille, comme sa sœur Caroline, et hantée du désir d'avoir des enfants ; rien n'égale, pour elle, la joie d'être mère. A peine le mariage est-il conclu que les uns et les autres apprennent à quel point ils ont été « volés ». La rivière inonde la maison de Saint-Laurent, dont les murs tombent en ruines. Quant à l'oncle Maréchal, il ne peut être un oncle à héritage, puisqu'il a perdu toute sa fortune dans le Panama. Et Julie, la romanesque,

sait enfin à quel être nul elle a été vendue par contrat. La crise devient tout à fait aiguë, quand le maître qu'elle s'est donné veut l'obliger à aller à la messe, non point par conviction religieuse, mais pour se faire bien venir de sa clientèle toute cléricale. De reproches en reproches, les époux en arrivent aux plus graves injures : celui-ci se croyant aimé parce que sa femme n'a jamais refusé d'être sa femme ; celle-là lui avouant qu'elle pleure tous les jours sur la lâcheté de ses nuits, et faisant, en sa colère, le plus violent réquisitoire qui se puisse faire du mariage de nos jours — cette mascarade! — et de ses turpitudes. Admirez, je vous prie, le rebondissement de la scène au moment où le mari déclare qu'il ne veut surtout pas avoir d'enfants : elle qui ne s'était mariée que pour ça ! Cette scène, qui, très brutalement, j'en conviens, clôt le troisième acte de la pièce de M. Brieux, est le point culminant de son œuvre, curieuse à plus d'un titre. Jamais encore on n'avait osé mettre de la sorte au théâtre cette question très brûlante. Peut-être le jeune dramaturge portera-t-il la peine de sa sincérité : je suis de ceux qui pensent qu'il faut le féliciter pour sa haute vaillance. Que fera Julie? se mettra-t-elle en dehors du monde en suivant l'exemple de sa sœur Angèle?... Réintégrera-t-elle le domicile conjugal, en renfonçant en elle les nobles sentiments qui la distinguaient du commun des mortels, et en étant « une femme comme les autres »? C'est à ce dernier parti qu'elle se résigne : celui de la réconciliation avec l'être qu'elle détestait... Adieu le roman. La Julie d'autrefois a fait place à la Julie

terre à terre. Pour suivre tout de suite jusqu'au bout la triste odyssée de la dernière des filles de M. Dupont, je m'aperçois que je ne vous ai point parlé des deux autres, qui sont les enfants d'un premier lit de leur père. Caroline a hérité d'une tante, mais elle ne peut toucher la succession sans la présence de sa sœur Angèle, et la rentrée d'Angèle au domicile de ses parents ne laisse pas d'être émouvante... Très touchante également l'histoire de l'infortunée Caroline, voulant disposer d'une partie du petit héritage — déjà guigné par son père ! — en faveur de l'inventeur qu'elle aime en secret et ne pourra épouser : le bonhomme vit, depuis des années déjà, avec une femme mariée... En somme, un ouvrage de belle envergure qui nous a fait à la fois songer à Labiche et à Balzac — la comparaison n'a, je pense, rien qui doive déplaire à M. Brieux. — Ajoutons que la pièce est jouée superbement par tout le monde. C'est en comédien de tout premier ordre que M. Lérand tient le rôle de Dupont, où il a été justement acclamé par la salle entière. M. Mayer a bien la sécheresse et la veulerie que réclame Antonin. Mlle Duluc, dont on n'avait point su tirer parti jusqu'ici, s'est révélée par la création de Julie, qui la met de suite hors pair. La pauvre Caroline est personnifiée d'une façon fort touchante par Mlle Cécile Caron, et, sous les traits de l'élégante Angèle, la jolie Mlle Andrée Mégard a fait au Gymnase, en une tâche assez malaisée, un début des plus heureux. N'oublions point M. Numès, qui donne une bonne silhouette à l'inventeur Courthezon, et M. Nertann, dont la

révolte finale : « Assez de cochonneries comme cela ! » a rallié tous les suffrages. Il semblait doux d'entendre enfin parler un brave homme...

8 NOVEMBRE. — Premières représentations (spectacle de l'abonnement) de *Médor*, comédie en trois actes, de M. Henri Malin [1], et du *Monsieur noir*, comédie en un acte de M. Charles Dantin [2]. Remarquable est le début de l'auteur de *Médor*, M. Henri Malin. — Valuche est un doux, un timide, s'il en fut jamais, condamné pour toujours, très probablement, à l'emploi de caissier dans une maison de commerce, aux modestes appointements de trois mille francs, à peine suffisants pour faire vivre, sans même le luxe d'une bonne, sa jeune femme Alice et sa petite nièce Jeanne, élève d'une des classes de piano du Conservatoire. C'est dans cet intérieur, plutôt gêné, qu'un beau soir Valuche amène, bien malgré lui, un invité : Bondaine, ancien camarade de collège, qu'il a rencontré sur le boulevard et qu'il n'a pu se dispenser de présenter à sa femme et à sa nièce. Si l'une et l'autre le trouvent « gentil », c'est qu'apparemment elles ne sont pas difficiles sur l'article, car il n'est pas de convive plus sans-gêne et plus mal élevé que ce grand garçon, bien râblé, dont tout l'esprit consiste à raconter à table les petites misères qu'il a fait subir pendant cinq

1 DISTRIBUTION. — Bondaine, M. *F. Huguenet*. — Valuche, M. *Galipaux*. — Alice, Mlle *Mégard*. — Jeanne, Mlle *Dallet*. — Mme Honorine, Mlle *Jenny Rose*.

2. DISTRIBUTION. — Georges, M. *Numa*. — André, M. *Demanne*. — Joseph, M. *Moisson*. — Blanche, Mlle *Drunzer*. — Hélène, Mlle *Dallet*. — Julie, Mlle *Dikson*.

:s années de collège, à ce pauvre Valuche, nu son souffre-douleur, son chien fidèle, ac- ant au sifflet de son « maître » et répondant au om de Médor, dont l'avaient ironiquement ifié les bons camarades. Est-ce que cela va mmencer ? Bondaine s'est plaint de l'esseule- t de sa vie de célibataire, et Alice, qui s'ennuie, aussi, lui a proposé de venir habiter dans la son — le logement du dessous est libre — et ie de prendre pension chez eux. Infortuné Va- e ! Va-t-il encore en voir de drôles, entre sa ne si revêche, et son pensionnaire, de plus en indiscret ! Il ne connaît même pas encore tout malheur : il l'apprend d'une fleuriste qui est ie de la part de Bondaine apporter une superbe te d'appartement en l'honneur de la fête de sa ne. Tous les mardis — jour où Jeanne a son s de Conservatoire — Bondaine ne va pas le in au ministère et reste seul avec Mme Valuche. t aujourd'hui mardi : Valuche n'a qu'à inven- in prétexte quelconque pour revenir à l'impro- : et les surprendre... En aura-t-il le courage ? que leur dira-t-il ? Très fine est l'étude de cet faible, sans volonté et sans défense ? Très : vraiment, la scène où rentrant dans le but de : un éclat, il ne se sent pas la force de forcer orte de la chambre à coucher où viennent de ser Alice et Bondaine. Il y a là la marque, chez Malin, d'un véritable tempérament dramatique ement acclamé par les spectateurs du Gymnase. daine est, d'ailleurs, beaucoup moins coupable il le paraît. Jeanne, la petite nièce, élève du

Conservatoire, lui avait ingénûment ouvert son cœur et gentiment avoué qu'elle l'aimait ; le Don Juan de quartier s'est senti touché par la naïve adoration de la charmante enfant : il ne songe plus à trahir son ami, et subitement transformé, il n'a désormais d'autre ambition que d'être son neveu. Et voilà comment une pièce partie pour la « rosserie » devient subitement une comédie sentimentale. Le troisième et dernier acte est la très amusante revanche de Valuche, passé à l'état de mouton enragé : il faut le voir molestant à son tour celui qui le molestait, le flanquant à la porte et lui refusant même un instant — un instant seulement ! — la main de sa nièce. Il n'y aura plus de « Médor ! ». Ce *Médor* nous laissera du moins le souvenir d'une création délicieuse, faite par Galipaux, trouvant, d'ailleurs, un admirable partenaire en M. Huguenet, dont le vulgaire personnage de Bondaine fait un si plaisant contraste avec le grand duc de la *Carrière*. MM. Galipaux et Huguenet sont aussi bien secondés que possible par Mlle Mégard, dans Alice, et par Mlle Dallet, dans Jeanne.

Au début de cette soirée, Mlle Dallet avait très comiquement rendu l'affolement d'une jeune fille, prise de peur à l'idée de passer la nuit dans le rez-de-chaussée d'une maison de campagne, qu'une femme de chambre lui a dite hantée par le « Monsieur noir » — le mari, sans doute, de la Dame blanche. Jolie saynète de salon.

24 NOVEMBRE. — Cinquantième représentation des *Trois Filles de M. Dupont.*

4 DÉCEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Jeunesse de Louis XIV*, comédie en cinq actes d'Alexandre Dumas [1]. — Dites-moi donc exactement, demandais-je à M. Albert Carré, pourquoi vous reprenez la *Jeunesse de Louis XIV* au Gymnase ? — Parce qu'au lieu de chercher à nous faire concurrence à nous-mêmes en jouant au boulevard Bonne-Nouvelle les mêmes pièces qu'à la Chaussée-d'Antin, nous essayons d'introduire au Gymnase le drame à spectacle... Parce que nous voulons ramener cette partie du public qui n'aime que médiocrement le théâtre nouveau, les situations scabreuses, les pièces à adultères, l'esprit rosse et le plus gros du bagage moderne. C'est ce public-là que doit attirer au Gymnase le théâtre d'aventures et qui doit aimer cette œuvre de Dumas, chatoyante et jolie, pleine de mouvement et d'imagination, jouée dans de beaux décors par Lérand dans Mazarin, Mme Hading, dans Marie de Mancini — et vingt chiens d'arrêt pour la fameuse meute du second acte. — Peut-être aussi, ajoutais-je, que votre associé, M. Porel, trouvait curieux de monter cette pièce où il avait autrefois joué le rôle de Molière — aujourd'hui dévolu à M. Maury — et de montrer à M. Duquesnel, le directeur d'alors, et à ses confrères de la critique,

1. DISTRIBUTION. — Mazarin, M. *Lérand*. — Louis XIV, M. *Gauthier*. — Molière, M. *Maury*. — Guitaut, M. *Nertann*. — Montglat, M. *Numès*. — Poquelin, M. *Montbars*. — Guiche, M. *Frédal* — Bouchavannes, M. *Numa*. — Marie de Mancini, Mme *Jane Hading*. — Duc d'Anjou, Mlle *Duluc*. — Anne d'Autriche, Mme *De Pontry*. — Henriette d'Angleterre, Mlle *Drunzer*. — Georgette, Mlle *Dallet*. — Mlle de Lamotte, Mlle *Chevilly*. — Charlotte, Mlle *Paule Evian*.

ce qu'il en savait faire au point de vue de la mise en scène... — Peut-être... La *Jeunesse de Louis XIV* fut, en effet, un des grands succès de l'Odéon, succès qui se répéta encore, il y a quelques années, à la Porte-Saint-Martin, où l'avait reprise M. Duquesnel, toujours très entiché de l'ouvrage. Cette fois, les brillantes casaques des mousquetaires ont reparu aussi neuves que jadis, les cors ont sonné l'hallali dans la forêt de Vincennes, et tayau ! la meute a été lâchée sur la scène de l'ex-théâtre de Madame, une meute quelque peu ahurie, et puis extraordinairement muette pour des chiens à la curée. Fort heureusement, dans la *Jeunesse de Louis XIV*, il y a autre chose que les vingt chiens d'Ecosse. Il y a l'esprit gaulois, la gaieté et l'imagination d'Alexandre Dumas père : c'est un de ces amusants caprices historiques où se divertissait la verve facile de l'auteur des *Mousquetaires*. Dumas fait endosser au roi la veste de Bouchavannes, et lui fait monter une faction dans la cour du château de Vincennes, comme le « petit caporal » à la place du grenadier endormi. On ne peut s'empêcher de sourire aux inventions du conteur, et, charmé, on se laisse entraîner où bon lui semble par la fantaisie de son imagination. Avec lui n'est-on pas certain de voir, du moins, des pays amusants, et de se retrouver ensuite sain et sauf sur la terre ferme ? Cette terre ferme, c'est l'histoire. Dumas chiffonne la fillette sans la violenter, et partant on ne lui tient pas rigueur. L'auteur de la *Jeunesse de Louis XIV* a pris un vif plaisir à peindre la phy-

sionomie narquoise, et non sans grandeur, du cardinal Mazarin. Il l'a étudié avec soin, il l'a montré avare, subtil, ambitieux, et dévoué aussi à la France. Il l'a fait baragouiner un langage italien qui ajoute encore à la curiosité du rôle et à l'originalité du personnage. Il s'est évidemment préoccupé de nous donner un Mazarin « vrai », et de fait, il y a réussi. Cette figure, la mieux dessinée de la pièce, en est aussi la plus sympathique et la plus amusante. C'est, comme vous savez, l'épisode de l'amour de Louis XIV, qui avait vingt ans, pour Marie de Mancini, qui en avait dix-huit, qu'a mis en scène le fécond dramaturge. Il a traité son sujet avec une légèreté de main et une alacrité joyeuse que son fils, vénérant sa grande mémoire, a respectées en retouchant autrefois pour la scène française la pièce qui n'avait jamais été représentée à Paris, lorsque M. Duquesnel lui donna, à l'Odéon, une somptueuse hospitalité. Alexandre Dumas a, d'ailleurs, rencontré, dans l'histoire de la nièce de Mazarin, le prétexte à une des plus remarquables scènes qu'il ait écrites : c'est cette scène du cinquième acte, où Mazarin, après avoir expliqué sa conduite politique et privée, lui remet le testament qui institue d'abord Sa Majesté héritière de tous les biens du ministre et s'écrie, en tombant à genoux : « La gloire de mon roi et la grandeur de la France avant tout ! Sire, le désespoir dans le cœur, mais la conviction dans l'âme, je vous dis : — Epousez l'Infante ! » Cette scène avait jadis, décidé du succès de la pièce. Elle a retrouvé son même effet, puissant et saisissant,

devant les spectateurs du Gymnase. C'est qu'aussi elle est très belle, très bien menée, faite de main de maître. Lérand, comédien plein de talent, joue admirablement ce Mazarin, qui fut l'une des meilleures créations de Lafontaine et pour lequel on avait un instant songé — à tort, selon moi, — à M. Huguenet, le futur Barras de M. Sardou. Le zézaiement italien aurait pu tourner au jargon ; Lérand en fait une incantation d'enchanteur, la mélodie de l'insinuation. Cette fine composition d'une figure si complexe et si difficile fait grand honneur à l'excellent artiste. M. Gauthier a l'énergie chaleureuse qui convient au jeune grand roi. M. Maury a su faire applaudir la définition du poète, un peu pompeuse dans la bouche de Molière. Mme Jane Hading est merveilleusement belle en Marie de Mancini ; Mlle Duluc rend de façon charmante — un tantinet maniérée peut-être — le travesti du duc d'Anjou ; Mme Renée de Pontry donne une grande allure au personnage d'Anne d'Autriche, et Mlle Dallet est spirituelle et mutine dans son rôlet de Georgette. M. Numès est bien comique dans le rôle de Montglat, et la salle est emportée dans un fou rire unanime, quand le grand maître des cérémonies — le chef du protocole d'alors ! — désolé de voir se perdre à la cour les saines traditions d'étiquette, laisse mélancoliquement échapper ses regrets en répétant machinalement sa phrase : « Avoir été quinze ans... »

Le 6 décembre avait lieu la lecture aux artistes des *Transatlantiques*, de M. Abel Hermant ; mais la première représentation appartiendra à la sui-

née. Celle qui nous occupe se trouve résu-
s le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
tragique, pièce..............	4	»	16
Vierges, comédie.............	3	14 janv.	35
le la débutante, comédie.......	5	11 février	37
re, comédie....................	4 a. 5 t.	17 mars	106
omédie.........................	4	2 juin	17
Filles de M. Dupont, comédie.	3	8 octobre	59
médie..........................	3	8 nov.	8
ieur noir, comédie............	1	8 nov.	8
se de Louis XIV, comédie....	5	4 déc.	33

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Le vif succès de la *Douloureuse,* de M. Maurice)onnay, remplira la plus grande partie de 1897. *'alouse,* de MM. Bisson et Leclercq, sera plus ırd un heureux commencement de saison. Avec *Aveu,* de M. Gleize, donné en spectacle d'abon-.ement, avec la reprise des *Jocrisses de l'amour,* .e Barrière et Thiboust, et celle de *Sapho,* donnée u lendemain de la mort d'Alphonse Daudet, se omplètera le bilan de l'année qui nous occupe. 'assons au détail.

Le 29 janvier avait eu lieu la cinquantième repré-entation de *Divorçons*[2]. Le 12 février, première e la *Douloureuse,* comédie en quatre actes, de

1. Directeurs : MM. Albert Carré et Porel; secrétaire de la direction : · Alphonse Franck.

2. A l'occasion de l'arrivée à Paris du comte Mouraview, Mme Réjane ‹ant été invitée par le Président de la République à jouer à l'Elysée · deuxième acte de *Divorçons!* c'est en réalité au palais présidentiel u'avait lieu la cinquantième de l'amusante comédie de MM. Sardou et e Najac. Le grand succès de Mme Réjane devant l'empereur et l'impé-ıtrice de Russie, à Versailles, avait donné à M. Félix Faure l'idée de iire entendre la verveuse artiste au ministre des affaires étrangères e Russie. Elle était accompagnée de ses partenaires, MM. Noblet et ·uguenet. La Comédie-Française était représentée à cette fête par IM. Mounet-Sully, Worms et Mlle Bartet. L'Opéra y donnait le ballet e *Don Juan.* Et Mlle Jeanne Granier y chantait quelques-uns de ses lus amusants couplets. C'est par *Divorçons!* que se terminait la soirée ›résidentielle.

M. Maurice Donnay[1]. — Il s'agissait de savoir si M. Maurice Donnay continuerait à s'appeler l'auteur d'*Amants*, ou s'il mériterait de devenir l'auteur de la *Douloureuse*. Disons qu'*Amants* reste un délicieux petit chef-d'œuvre, et que, toute décousue qu'elle soit, la *Douloureuse* a des parties exquises, absolument exquises. Bourré d'esprit — d'esprit « rosse » si vous voulez — le premier acte est charmant et méritait mieux, vraiment, que l'accueil un peu tiède que le premier soir il recevait du public. Faut-il reprocher aux invités d'Ardan leur manque d'éducation, leur argot de barrière? Il n'y a donc que des « mufles » dans cette fête-là! Ainsi l'a voulu M. Donnay, nous décrivant une redoute dans le monde de la haute finance et de la noblesse industrielle. La vraie tache de ce premier acte est la fin : lesdits invités ont le tort de se mettre à souper, quand ils apprennent que le maître de la maison, que vient arrêter le commissaire de police, s'est fait sauter la cervelle. Ça, c'est peu vraisemblable. Et, dans la réalité, ce n'est point chez le suicidé, mais au cabaret voisin, qu'ils iraient calmer leur appétit. Mais qu'elle est donc émouvante et jolie, à l'acte suivant, la scène, si bien jouée par Mlle Yahne — une Yahne inopi-

1. DISTRIBUTION. — André Fréville, M. *Mayer*. — Philippe, M. *Calmettes*. — Cresson, M. *Mangin*. — Lubin, M. *Torin*. — Colas, M. *Gildès*. — Lambert, M. *Numa*. — Stany des Trembles, M. *Dauvilliers*. — Ardan, M. *Chautard*. — Flock, M. *Fleury*. — Sureau, M. *Rambert*. — Bladru, M. *Leubas*. — Cormier, M. *Cueille*. — Un gigolo, M. *Granjean*. — Hélène, Mme *Réjane*. — Gotte des Trembles, Mlle *L. Yahne*. — Mme Leformat, Mme *Henriot*. — Mme Sureau, Mlle *Sorel*. — Mme Flock, Mlle *S. Avril*. — Mme Bladru, Mlle *Claudia*. — Mme de Pailly, Mlle *M. Laurent*. — Une gouvernante, Mlle *Netza*. — Les petites Darrisou, Mlles *Grancey, Faury, J. Laurent, Fédy, Kerhoas*.

nément brune — où Gotte des Trembles veut absolument être aimée, tout de suite, par l'amant, le fiancé de sa meilleure amie! Quant au troisième acte, si dramatique et si vrai, il est parfait, parfait d'un bout à l'autre, et M. Maurice Donnay n'aurait écrit que la violente scène de reproches de Philippe à Hélène et d'Hélène à Philippe qu'il mériterait d'être classé au premier rang de nos auteurs dramatiques contemporains. Et quel dommage qu'après la sortie si naturelle — la vie même! — de Mme Réjane, accablée, remettant automatiquement son chapeau et son manteau, « refaisant sa tête » pour aller dîner en ville, quel dommage que vienne une rallonge inutile, en un temps où nous n'en sommes plus aux pièces qui finissent bien, ou même qui finissent. Nous y eussions perdu le très beau décor du Cap Martin, mais la pièce y eût, à notre avis, singulièrement gagné. La *Douloureuse* — la carte à payer de la faute commise, le moment où l'on souffre parce qu'on a fait souffrir, théorie philosophique de l'expiation nécessaire — la *Douloureuse* est merveilleusement jouée par Mme Réjane: la Parisienne dans toute l'acception du mot. Son succès a été immense. M. Calmettes, encore un peu lent (c'est son défaut), s'est élevé, cette fois, très haut dans l'estime des connaisseurs, et Mlle Yahne a été ce qu'il fallait être dans le rôle de Gotte, si heureuse de faire une bonne « rosserie » à son amie intime[1]...

1. C'est le 12 mai qu'avait lieu la centième de la *Douloureuse*. D'accord avec « l'heureux auteur », M. Maurice Donnay, les directeurs avaient décidé de donner, à cette occasion, au lieu du souper traditionnel, 500 francs à la Société des artistes dramatiques, 500 francs à

29 AVRIL. — Matinée au bénéfice du refuge de la Société de l'allaitement maternel.

Au programme : Mmes Barretta, Fayolle, et MM. Baillet, Laugier, de la Comédie-Française, qui jouaient *l'Été de la Saint-Martin*, de Meilhac et Halévy; M. Coquelin cadet, le pianiste Edouard Risler, M. Guitry, Mmes Emile Bourgeois, Eugénie Nau; M. Edmond Teulet, etc. Plus, une revue de M. Zamacoïs, *Ni r'vue ni connue,* jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tarride et Prince, de l'Odéon.

La clôture annuelle avait eu lieu le 31 mai sur la cent-dix-neuvième représentation de la *Douloureuse*. La réouverture se faisait le 1er septembre avec les *Jocrisses de l'amour*, de Théodore Barrière et Lambert Thiboust[1], entrant, ce jour-là, au répertoire du théâtre de la Chaussée-d'Antin. Il

---

l'Orphelinat des arts. 500 francs aux pauvres du quartier de la Chaussée-d'Antin et 500 francs aux petits employés du théâtre.

1. DISTRIBUTION. — César Moulinier, M. *Boisselot*. — Théophile Goulu, M. *Noblet*. — Armand Goulu, M. *Galipaux*. — Achille Bouvenot, M. *Lagrange*. — Marocain, M. *Numès*. — Le père Eloi, M. *Boudier*. — Oscar, M. *Gouget*. — Un commissionnaire, M. *Pellerin*. — Léontine Crochard, Mme *Jane Hading*. — Athalie Bouvenot, Mme *Daynes-Grassot*. — Emmeline, Mlle *S. Carlix*. — Blanchette Copin, Mlle *Médal*. — Victoire, Mlle *Claudia*. — Marthe, Mlle *Jeanne Laurent*.

La soirée commençait par le *Prix de vertu*, comédie en un acte, de M. Fabrice Carré.

Les directeurs du Vaudeville et du Gymnase qui, la précédente année, avaient momentanément renoncé aux soirées d'abonnement, ont eu l'heureuse idée de reprendre les abonnements mixtes dans ces deux théâtres pour la saison 1897-1898. Comme par le passé, ces soirées auront lieu les lundis et vendredis. Il y aura huit séries et chaque série donnera droit à dix spectacles dont six au Gymnase et quatre au Vaudeville. Indépendamment des pièces nouvelles inscrites à leur programme et qui leur ont été promises par MM. Sardou, Alphonse Daudet, Anatole France, Jules Lemaître, Alexandre Bisson, Marcel Prévost, Brieux, Emile Moreau, Abel Hermant, Guinon, J. Normand, A. Capus, Coolus, etc., MM. Porel et Albert Carré monteront trois spectacles, composés de pièces absolument inédites, qui seront exclusivement réservés aux abonnés.

n'est guère d'ouvrage si connu, et qui mérite mieux d'être vu et revu sans cesse; c'est l'un des plus âpres et des plus amusants à la fois de Théodore Barrière. Je n'oublie point qu'il eut Lambert Thiboust pour collaborateur; mais le goût que je professe pour cette robuste satire est si vif que je ne me suis pas contenté de revoir la pièce — qu'on a dite démodée! — Je l'ai relue. La part des deux auteurs est facile à faire, et il me paraît évident qu'on doit attribuer à Barrière tout le deuxième acte. Or, ce deuxième acte, c'est le fond, c'est l'âme de l'œuvre, c'est l'œuvre elle-même. C'est là qu'on trouve le célèbre artifice du faux russe — Peterhof! — qui décide le jeune Armand à offrir à Léontine Crochard une parure de trente mille francs. Cependant, de tous ces jocrisses de l'amour, le plus jocrisse, ce n'est pas cet Armand, c'est bel et bien l'oncle Moulinier, qui n'a pas assez de moqueries contre la simplicité de son neveu, et qui s'est laissé prendre aux ruses de Blanchette. — « C'est un ange! Elle vient de passer cinq nuits à travailler... Et savez-vous pourquoi elle a passé cinq nuits? Parce qu'elle a répondu de douze cents francs pour une vieille voisine de quatre-vingt-douze ans! » Il a donné les douze cents francs, ce bon Moulinier! L'excellent Boisselot joue le rôle créé jadis par l'inoubliable Geoffroy; il n'a évidemment pas les qualités naturelles de son illustre prédécesseur. Moulinier n'est plus, avec lui, une ganache pompeusement et solennellement bête : c'est le brave homme qui aime, qui y va bon jeu, bon argent, et qui souffre. Il est possible que cette

interprétation soit moins gaie. Geoffroy était certainement le type rêvé par Thiboust. Boisselot est peut-être celui qu'eût élu Barrière. M. Galipaux est bien plaisant sous les traits d'Armand Goulu; peut-être charge-t-il un peu le personnage déjà suffisamment grossi... J'aime moins M. Noblet dans Théophile, et suis de ceux qui auraient voulu voir intervertir les rôles, et distribuer Armand à Noblet, Théophile à Galipaux... Mme Jane Hading est idéale en Léontine Crochard, qu'elle regarde, sans doute, comme fort indigne de son talent : elle y manque, ainsi qu'il convient, de naturel; le jeu, la diction, la tenue, les gestes, tout y est : c'est la Léontine rêvée, c'est la perfection même. Mme Daynes-Grassot a repris le rôle d'Athalie Bouvenot, qui fut autrefois un des triomphes de « la mère Thierret », et M. Numès rend très finement celui de Marocain, ce groom épique qui exerce les métiers les plus honteux, par amour de la vertu, qui se fait le complice d'une cocotte et n'a qu'un rêve en tête : celui de se retirer à la campagne avec douze cent francs de rentes et d'élever des lapins...

4 OCTOBRE. — Première représentation de *Jalouse*, comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et Leclercq [1]. — La pièce n'avait été précé-

1. DISTRIBUTION. — Lucien Mereuil, M. *Noblet*. — Brunois, M. *Boisselot*. — Pironeau, M. *Lagrange*. — François, M. *Peutat*. — Muscadet, M. *Mangin*. — Ludovic, M. *Torin*. — Du Taillis, M. *Gouget*. — Mme Brunois, Mme *Daynes-Grassot*. — Germaine, Mlle *Yahne*. — Dolorès, Mme *Henriot*. — Suzanne, Mlle *S. Carlix*. — Ambroisine, Mlle *Claudia*. — Julie, Mlle *J. Marsan*. — Denise, Mlle *J. Laurent*.

Le 12 octobre, M. Boisselot, indisposé, était remplacé au pied levé

dée d'aucune abracadabrante réclame, et l'on n'en trouvait point, affichées en couleur sur les murs de Paris — et Dieu sait à combien d'exemplaires répétés les uns à côté des autres ! — les principales scènes, ce qu'on appelle les scènes sensationnelles. Eh bien ! elle était charmante tout de même ; elle obtenait, à la première, un succès fou qui allait se renouveler chaque soir, car on devait aller la voir « en famille », puisqu'elle pouvait être vue par tout le monde. Et quelles que fussent les opinions littéraires de chacun : avancées, réactionnaires ou intermédiaires, elle devait plaire comme elle nous avait plu, ce premier soir, car, encore un coup, elle était charmante. Et maintenant, voici le sujet en quelques lignes seulement... Mme Germaine Moreuil est, certes, une gentille petite femme, mais elle est jalouse, jalouse comme on ne l'est pas, et sans qu'il y ait jamais de quoi fouetter un chat ; elle fait à Lucien des scènes ridicules, car rien ne peut la faire démordre de l'idée que son mari la trompe : c'est sa marotte. Et voilà qu'à cause d'un parfum de foin coupé dont Lucien s'est trouvé subitement imprégné, et à la vue d'un cheveu de femme

---

par M. Mangin, qui se tirait on ne peut mieux d'un role appris en vingt-quatre heures.

Le 13 novembre, *Jalouse* était précédée d'une comédie en un acte, *Mouton*, dûe à la collaboration de M. Alexandre Bisson et de son jeune neveu, M. Georges Thurner, dont c'était l'heureux début au théâtre.

Jalouse est la sixième pièce que M. Alexandre Bisson aura donnée au théâtre du Vaudeville depuis 1886. Les précédentes ont été cinq grands succès :

Le Conseil judiciaire, joué 145 fois.
Les Surprises du Divorce, 348 fois.
Feu Toupinel, 150 fois.
La Famille Pont-Biquet, 158 fois.
Monsieur le directeur, 137 fois.

brune qu'elle aperçoit sur le collet de sa jaquette, la blonde enfant déclare que la mesure est comble, et qu'elle veut divorcer. Alors, à l'exemple des Spartiates grisant des ilotes pour détourner leurs fils de s'enivrer, les braves parents de Germaine, M. et Mme Brunois, que les jeunes gens sont venus relancer dans le Bordelais, font mine de se quereller et de vouloir se séparer, eux aussi, après trente ans d'un ménage modèle. La feinte réussit trop bien même à certain moment — et Germaine comprend enfin à quel point elle était absurde: le seul moyen de garder son mari est de lui rendre la vie douce et agréable: elle promet — tiendra-t-elle? — de n'être plus jalouse. Telle est, *grosso modo*, l'intrigue de cette attrayante comédie, d'ailleurs adorablement faite; mais l'intrigue n'est rien, ce sont les détails qui sont ravissants. Enorme fut l'effet de cette jolie pièce, si simple et si vraie, si douce et si reposante, après tant de pièces « rosses ». Le théâtre pouvait attendre patiemment le retour de Réjane: il était alors pourvu pour plus de deux mois. Mlle Yahne et M. Noblet, Mme Daynes-Grassot, — belle-mère aimable, cette fois, — et M. Boisselot, jouaient à ravir les deux couples, le jeune et le vieux, qui, sans cesse, se gourmaient sans raison. Il fallait voir Mme Brunois traiter bruyamment son mari de « sale moineau », pour l'embrasser ensuite en cachette en l'appelant « mon canard »... Il fallait entendre M. Brunois faire à son gendre le naïf récit de son unique infidélité, un soir que, pendant une absence de sa femme, en villégiature à Perpignan, il avait été

lectrisé par la façon dont l'ardente veuve Dolorès, a voisine et sa locataire, racontait la bataille de anta-Barbara. Dolorès, c'était Mme Henriot, presque méconnaissable sous la coiffure de la brune spagnole. M. Torin — vous vous rappelez, dans *amille*, d'Auguste Germain, l'amusant potache assionné pour les exercices de corps — M. Torin méritait ici une mention toute particulière. Il était impayable dans le rôle du jeune frère de Mme Moreuil qui n'avait pas son pareil pour dépister une tache maquillée, et dont les connaissances en l'espèce avaient fait la conquête d'un notaire, M. Du Taillis, tout prêt à lui accorder la main de sa fille. Le malheur est que, toutes les fois que M. Du Taillis, flanqué de Mlle Du Taillis, se présente en visite officielle chez les parents du jeune homme — chez les Moreuil, ou chez les Brunois — le torchon brûle et les portes claquent : pitoyables références, on en conviendra ! Très heureux encore le début de Mlle Jane Marsan — l'ex-petite étoile des Bouffes-du-Nord — sous les traits de la soubrette Julie, qui, pour se donner un soir de liberté, est cause de tout le mal et brouille à mort les jeunes époux. Le nez au vent et la mine éveillée, Mlle Marsan avait le physique de l'emploi; elle en avait aussi toute l'adresse.

22 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Aveu*, comédie en trois actes de M. L. Gleize [1],

---

1. DISTRIBUTION. — Dautresme, M. *Noblet*. — Despreuil, M. *H. Mayer*. — Marnier, M. *Lagrange*. — Gaston, M. *Peutat*. — Bellemont, M. *Mangin*. — De Cerne, M. *Rambert*. — Mme Dautresme, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme Marnier, Mlle *Sorel*. — Mme de Corne, Mme *Valdey*. — Mme Davost, Mlle *Marlys*.

précédée du *Misanthrope et l'Auvergnat,* comédie en un acte, de Labiche et Siraudin[1]. — C'est, comme spectacle d'abonnement, le pendant de *Médor*, que les lundis et vendredis, représentait le Gymnase. Il n'y a, d'ailleurs, pas d'autre comparaison à établir entre les deux pièces. Si celle du Gymnase se poursuit dans un milieu de petits, de tout petits bourgeois, celle du Vaudeville, ne nous montre que des gens du monde, des « copurchics » comme on les appelait naguère. A la porte même du Bois, l'hôtel de M. Dautresme les voit défiler, tous et toutes, en costume de cheval, en toilette d'amazone : le rendez-vous est là, tout près, à Armenonville, et, il est bien entendu que ces gens sont beaucoup trop chics pour s'y porter à bicyclette. M. Dautresme a son *flirt,* tout naturellement ; quant à Mme Dautresme, qui garde la maison en une splendide robe d'intérieur sortant, je vous en réponds, de chez la bonne faiseuse, elle a le sien, elle aussi, en la personne de M. Despreuil, et se laisse surprendre avec lui en un compromettant tête à tête par une de ses meilleures amies... En avant donc, les potins ! Vous pensez s'ils ont beau jeu... Mais Mme Dautresme est une honnête petite femme, qui prend les choses au sérieux et ne voudrait pour rien au monde, « tromper son mari ».

« Un de vos amis me fait une cour assidue, lui dit-elle, défendez-moi ! » Le voilà prévenu, mais non, certes, renseigné ; il sait qu'il a un rival et ne

1. DISTRIBUTION. — Machavoine, M. *Torin*. — Chiffonnet, M. *Montbars* (début). — Coquenard, M. *Fleury*. — Prunette, Mlle *C. Caron*. — Mme Coquenard, Mlle *Cherilly*.

nnaît pas: ce n'est pas un aveu qu'on lui a
:'est un rébus qu'on lui a donné à deviner!
ndant qu'il « cherche », sa femme, une petite
e très sérieuse, — je viens de vous le dire, —
ouve qu'un moyen de sortir de l'impasse : se
er amicalement de son mari, pour épouser
espreuil. — « Epouser », celui-ci n'en deman-
pas tant... Mme Dautresme n'ayant pas craint
itter le domicile conjugal, Dautresme se voit
; de provoquer Despreuil, et sans le secours
amie, plus sensée, qui se charge de réconci-
es époux, la petite comédie tournerait au
e. Bien inutilement, du reste, puisque dans
es marivaudages et dans tous ces papotages,
a pas l'ombre d'une passion sincère, pas le
etit frisson de véritable émotion. M. L. Gleize
ie nous ne connaissions que pour une œuvre
pâle, *Charité*, donnée l'année d'avant, par le
e des Escholiers, est, nous dit-on, un esprit
sivement distingué, ancien élève de l'Ecole
ale, et aussi de l'Ecole polytechnique, fonc-
aire de marque et romancier subtil. Il appren-
ue le beau langage et l'esprit de dialogue ne
ent point à une œuvre théâtrale. *L'Aveu* ne
donc que les quelques représentations de
nement : c'est dire que ses jours étaient
s et déjà comptés... La pièce de M. Gleize a,
Noblet et Mlle Yahne, les gentils interprètes
ılouse : celui-là, orné d'une paire de favoris
matiques qui en font un parfait clubman,
ci, toujours élégante et bien disante. M. H.
r est bien le prétendant empêtré qu'a voulu

l'auteur, et les moindres rôles sont congrument tenus par Mmes Valdey, Sorel, Marlys et par MM. Lagrange, Peutat, Mangin et Rambert. La soirée commençait par ce vieux petit chef-d'œuvre de Labiche qui s'appelle le *Misanthrope et l'Auvergnat*; il était gaiement interprété par Mlle Cécile Caron, MM. Torin (Machavoine) et Montbars.

21 DÉCEMBRE. — Au lendemain des admirables funérailles du pauvre Alphonse Daudet et pour la rentrée de Mme Réjane après une longue tournée à l'étranger, on nous conviait à la curieuse reprise de *Sapho*[1]. Drame rempli d'amertume et de tristesse... Si la silhouette des personnages qui gravitent autour des deux amants, celle de la fiancée, par exemple, sorte de Micaëla faisant contraste avec Carmen, avait été tracée moins sommairement, peut-être nous serions-nous intéressés davantage à la lutte qu'elle soutient contre la passion de ce don José. Mais l'auteur a voulu que cette passion ressortît seule, bien en relief, sur un fond plus pâle. Il y a, certes, réussi. On reste saisi, et comme tremblant, au contact de cette poignante réalité, qui vous donne l'illusion et la sensation de la vie. Ce serait sans doute une erreur que de vouloir déduire une leçon morale quelconque : le faux ménage de Gaussin n'empêchera pas un seul

---

1. DISTRIBUTION. — Déchelettes, M. *Mayer* — Caoudal, M. *Huguenet*. — Césaire, M. *Numès*. — Jean Gaussin, M. *Magnier*. — Legrand, M. *Gildes*. — M. Hettéma, M. *Montbars*. — De Potter, M. *Rambert*. — La Borderie, M. *Leubas*. — Le petit Joseph, *Le petit Rouquet*. — Fanny Legrand, Mme *Réjane*. Mme Hettéma, Mme *D. Grassot*. — Divonne, Mme *Henriot*. — Alice Doré, Mlle *S. Carlix*. — Rosario, Mme *Claudia*. — Irene, Mme *Bernou*. — Francine, Mlle *Dickson*.

« collage », mais on peut sortir du théâtre en disant : « Comme c'est ça ! » En dehors de la tristesse, et peut-être de la monotonie du sujet, le défaut de la pièce est toujours le peu de franchise du principal personnage, infiniment moins sympathique que celui de la Dame aux Camélias. Et puis Marguerite Gauthier meurt poitrinaire, tandis que Sapho s'en va retrouver son amant, le faussaire, que peut-être elle a plus aimé que Gaussin. « Il m'a tout sacrifié, lui, jusqu'à son honneur, lui dit-elle. Toi, tu as accepté tous les sacrifices ». Est-ce une amoureuse que cette Sapho ? Est-ce simplement une « rouleuse » ?... Le rôle de la femme n'est pas très clair. Dans le livre, au moins, on s'attache au jeune homme englué par une maîtresse plus âgée que lui et ne lâchant pas facilement sa proie. Au théâtre, la situation renversée n'est plus aussi intéressante. Il nous souvient qu'autrefois, au Gymnase, Mme Jane Hading, ravissante et jolie au possible, nous parut beaucoup trop jeune pour Jacques Damala, un robuste gaillard trop marqué pour elle, et l'on comprenait — c'était dans l'ordre — que cet homme mûr tînt à cette jeunesse. L'histoire de Sapho — toute la lyre ! — se réduisait dès lors à une aventure des plus banales ! Ces restrictions une fois faites, nous devons dire que, si les querelles de ménage, qui remplissent la fin de la pièce, sont parfois de nature à agacer les spectateurs, le second acte, spirituel et très parisien, l'a tout à fait conquis, ce soir, au Vaudeville comme autrefois au Gymnase et au Grand-Théâtre. Rien de plus curieux que l'épisode

de la liaison de Potter et de Rosario; rien de plus naïf et de plus touchant que celui des amours de Déchelettes et d'Alice Doré. Tout cela est original, pittoresque, mouvementé et vraiment amusant. Cet acte établit jadis le succès de *Sapho*. Si, de par la volonté des auteurs, Mme Jane Hading n'était pas, dans le principe, la Sapho du roman, si sa voix manquait de timbre et si le ton lui faisait parfois défaut, il nous paraît équitable de rappeler qu'elle avait composé avec talent le personnage qui lui était dévolu. Elle nous montrait bien les divers aspects de Sapho, l'ancien modèle, boulevardière devenue ménagère, et toujours charmante. Cette création, si différente alors de celles qu'elle avait déjà faites, compta parmi ses meilleures. Que dire de Mme Réjane, si ce n'est qu'elle est la Sapho idéale, telle qu'a dû la rêver Daudet; point jolie, mais adorable, empoignante et passionnée, vivant et vibrant des pieds à la tête, si vraie en un mot, qu'elle est la nature même. Après avoir rendu justice à la triomphatrice de la soirée, il faut louer M. M[illegible] qui a bien la jeunesse et la chaleur [illegible] au personnage de Jean; M. Mayer qui [illegible] ressemblance en racontant d'une facon simple, [illegible] émouvante, la mort si dramatique de la [illegible] pauvre Alice Doré, qui, se voyant abandonnée, s'est jetée par la fenêtre comme elle l'avait [illegible] valoir absolument Mlle Darlaud, dont le [illegible] complet dans ce bout de rôle, Mlle Carlix [illegible] d'étonnement et de regret bien na[illegible] quand Déchelettes, expliquant les principes [illegible] conduite à l'égard des femmes, lui apprend

ır lui il n'y a jamais de lendemain. N'ou-
pas M. Huguenet, un très curieux Caou-
[ne] Grassot, pour l'amusante fantaisie avec
elle dessine la silhouette de M[me] Hettéma,
cule, et joignons que la mise en scène est
gnée, ainsi que nous y a habitués le Vaude-
sont de charmants décors que la tonnelle
e-d'Avray, avec vue sur les étangs, et sur-
paysage de Châteauneuf-des-Papes, ruisse-
lumière et éblouissant de soleil.

reprise de *Sapho* terminait l'histoire du
ille résumée pour l'année 1897, dans le ta-
ıivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
, comédie	3	»	48
il, pièce	1	»	48
ureuse, comédie	4	12 février	120
, comédie	1	28 février	102
sses de l'Amour, comédie	3	1er sept.	37
le Vertu, comédie	1	1er sept.	77
comédie	3	4 octobre	83
comédie	1	13 nov.	43
omédie	3	22 nov.	8
thrope et l'Auvergnat, comédie	1	22 nov.	8
èce	5	21 déc.	12

THÉATRE DE LA RENAISSANCE[1]

Les années se suivent et ne se ressemblent
ière. La précédente avait vu l'éclatant triomphe
1 *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, traversé par
« Journée de Sarah Bernhardt ». Celle-ci sera
comparablement moins heureuse avec *Spiritisme*,
: M. Victorien Sardou ; avec *Snob*, de M. Gaston
iiches ; avec *Service secret*, importé d'Amérique
r M. Pierre Decourcelle, et, enfin, avec les
uuvais Bergers, de M. Octave Mirbeau. Elle ti-
'a sa meilleure part de gloire de la délicieuse
se à la scène de la *Samaritaine*, de M. Edmond
›stand, et aussi, nous devons le dire, des belles
fructueuses représentations que viendra donner,
théâtre de Mme Sarah Bernhardt, la grande ar-
te italienne qui s'appelle Eléonora Duse.

8 FÉVRIER. — Première rerésentation de *Spiri-*
'me, comédie en trois actes de M. Victorien Sar-

· — Directrice : Mme Sarah Bernhardt : administrateur : M. Victor
nann ; secrétaire général : M. Alfred Delilia.

dou [1]. — Votre pièce est-elle un acte de prosélytisme spirite? — demandait-on dernièrement à Sardou, si souvent interviewé depuis un mois — une phase de la bataille que se livrent les croyants et les incrédules, ou une tentative de vulgarisation? — Non, répondit le maître, c'est plus simple que cela. Je me suis dit : « Un de ces jours, il va se trouver un monsieur qui va faire une pièce là-dessus, sans connaître le sujet ou, du moins, en le connaissant moins bien que moi ». Et je me suis donné le plaisir d'aller au-devant de cette possibilité et de traiter moi-même le sujet spiritisme comme il mérite de l'être, c'est-à-dire sérieusement. Alors l'illustre dramaturge s'imagine avoir traité son sujet sérieusement !... Eh bien! vrai, il n'est pas difficile! Rien de moins sérieux, à notre avis, que la façon dont M. d'Aubenas, ce pauvre mari trompé, architrompé par sa femme, qu'à la suite d'un accident de chemin de fer il croit avoir enterrée parfaitement innocente, pardonne au fantôme de la morte, sans se douter d'abord qu'il parle à la coupable en chair et en os... Qu'est-ce qu'une pareille méprise — je le demande non pas à Sardou, qui a bien assez d'esprit pour me démontrer que je ne suis qu'un parfait imbécile, mais bien au Bon Sens lui-même, qui n'est pas non plus

---

1. DISTRIBUTION. — Simone, Mme *Sarah Bernhardt*. — D'Aubenas, M. *Brémont*. — Valentin, M. *Deval*. — Parisot. M. *Laroche*. — Stoudza. M. *Paul Plan*.— Maresco. M. *Angélo*.— Georges. M. *Deneubourg*.— Davidson. M. *Ripert*. — Philippe. M. *Colas*. — Des Aubiers, M. *Nysm*. — Bastien. M. *Bertrand*. — Théola, Mlle *Marguerite Caron*. — Yvon. Mlle *Seylor*. — Raymonde, Mlle *Labady*. — Mère Garin, Mlle *Boulanger*. — Gilberte, Mlle *Desvergers*. — Delphine, Mlle *de Gournay*.

une bête — qu'est-ce qu'une semblable méprise peut bien prouver en faveur du spiritisme??? Cela dit, nous conviendrons avec le plus vif plaisir que — soit en développant dans de petites conférences, à propos du spiritisme en cause, le *pour* et le *contre*, soit en renouvelant une situation déjà exploitée par M. Alexandre Bisson dans ses *Erreurs du Mariage*, applaudies aux Nouveautés — Sardou n'a jamais été plus malin, plus adroit, plus habile... Aussi s'est-on diverti, intéressé même aux trois actes de sa nouvelle pièce, adorablement jouée par tous : par Mme Sarah Bernhardt d'abord, extraordinaire comme toujours (libre à vous de l'aimer mieux dans *Lorenzaccio*) ; par M. Brémont, d'une si belle sincérité dans le rôle du mari benêt ; par M. Paul Plan qui, à force de tact et de bonne tenue, a fait accepter ce pleutre de Mikaël Stoudza, fort embêté quand il voit lui échapper « la bonne galette » ; par M. Deval, plein de distinction dans le sympathique rôle de l'ami sauveur ; par M. Laroche, très vrai dans le médecin qui ne croit à aucune des balivernes spirites, et par un nouveau venu, M. Ripert, un Ecossais absolument « nature », — sans oublier Mlle Marguerite Caron, si malheureusement écrabouillée dans l'accident de chemin de fer et ne paraissant plus après le premier acte ; Mlles Seylor, Labady, etc. Mise en scène très soignée, cela va sans dire, et soirée peu artistique, mais amusante.

3 mars. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Tosca*, drame en cinq actes et six tableaux,

de M. Victorien Sardou [1]. — *Spiritisme* n'ayant point mordu sur le public autant que le faisait espérer les abracadabrantes réclames, autant même que le méritait une pièce amusante... en dehors du spiritisme, on a cru devoir l'arrêter à la vingt-cinquième représentation et la remplacer par un succès sûr. La *Tosca* n'a-t-elle point été jouée deux cents fois à la Porte-Saint-Martin? N'a-t-elle pas fait le tour du monde, portée par la grande artiste qui la créa, il y a de cela dix ans? La *Tosca* put être vertement critiquée à son origine; elle a, du moins, ce mérite qu'elle contient un rôle fait pour Mme Sarah Bernhardt, où l'on voit que l'auteur connaissait à fond la nature et le tempéramment de cette artiste géniale. Est-il besoin de rappeler l'action saisissante qui se passe en un cadre historique où se font jour de nombreuses sympathies pour la France : Rome au lendemain de la bataille de Marengo, et à une époque qui n'était point encore usée au théâtre, au point de vue des costumes, les modes de Louis XVI s'alliant à celles du Consulat? Le premier acte qui nous a paru, ce soir, un peu bien long, sert à poser les personnages et à établir l'action mélodramatique qui ne

---

1. DISTRIBUTION. — Floria-Tosca, Mme *Sarah Bernhardt*. — Le baron Scarpia, M. *Deral*. — Cesare Angelotti, M. *Angélo*. — Mario Caravadossi, M. *Deneubourg*. — Le marquis Attaventi, M. *Chameroy*. — Trevillac, M. *Clerget*. — Eusèbe, M. *Lacroix*. — Trivulce, M. *Colas*. — Capreola, M. *Guiraud*. — Spoletta, M. *Ripert*. — Schiaronne, M. *Teste*. — Le prince d'Aragon, M. *Siebler*. — Paisiello, M. *Berthaud*. — Cecco, M. *Leray*. — Un sergent, M. *Girard*. — Un huissier, M. *Camus*. — Scafarelli, M. *Brulé*. — Colometti, M. *Dupuis*, — La reine Marie-Caroline, Mme *Canti*. — Gennarino, Mlle *Seylor*. — La princesse Orlonia, Mlle *Boulanger*. — Luciana, Mlle *Desvergers*.

se déroulera que plus tard. Ravissante est la scène d'amour et d'aimable jalousie entre le jeune prince italien Mario Cavaradossi et sa maîtresse, la délicieuse Tosca, l'étoile de l'*Argentine*. Il est vrai de dire qu'elle est jouée en toute perfection par Mme Sarah Bernhardt, qui, dès son entrée en merveilleuse du Directoire, et dès les premiers mots de sa voix d'or, a déjà conquis le public. L'acte suivant est de pure mise en scène. Le troisième, ah! le troisième est celui de la torture : frémissez, charmantes spectatrices, et pleurez, vos beaux yeux, car nulle, mieux que Sarah, n'est capable de leur tirer des larmes! Au quatrième acte, on s'en souvient, la Tosca vient implorer Scarpia qui, nouveau Laffemas, lui propose le honteux marché de *Marion Delorme*. Qu'elle se donne à lui, et Mario est libre! Voici le sauf-conduit qui servira à protéger sa fuite, après le simulacre d'une exécution par les armes. La Tosca, qui d'abord a bondi sous l'outrage, se résout enfin à accomplir l'acte d'infamie qu'exige d'elle le sadique Scarpia. Mais, les ordres une fois donnés devant elle, au capitaine qui commandera le peloton d'exécution, seule en présence du scélérat qui croit toucher au but de ses désirs, elle s'empare d'un couteau qu'elle ramasse sur la table du souper et le lui plonge en plein cœur. C'est dans cette scène que Mme Sarah Bernhardt peut être appelée encore une fois « la grande » Sarah. Depuis le moment où elle aperçoit le couteau sur la table, et où l'on voit germer dans sa tête l'idée de poignarder le traître, jusqu'à la mise à exécution de son projet

de M. Victorien Sardou [1]. — *Spiritisme* n'ayant point mordu sur le public autant que le faisait espérer les abracadabrantes réclames, autant même que le méritait une pièce amusante... en dehors du spiritisme, on a cru devoir l'arrêter à la vingt-cinquième représentation et la remplacer par un succès sûr. La *Tosca* n'a-t-elle point été jouée deux cents fois à la Porte-Saint-Martin? N'a-t-elle pas fait le tour du monde, portée par la grande artiste qui la créa, il y a de cela dix ans? La *Tosca* put être vertement critiquée à son origine; elle a, du moins, ce mérite qu'elle contient un rôle fait pour Mme Sarah Bernhardt, où l'on voit que l'auteur connaissait à fond la nature et le tempéramment de cette artiste géniale. Est-il besoin de rappeler l'action saisissante qui se passe en un cadre historique où se font jour de nombreuses sympathies pour la France : Rome au lendemain de la bataille de Marengo, et à une époque qui n'était point encore usée au théâtre, au point de vue des costumes, les modes de Louis XVI s'alliant à celles du Consulat? Le premier acte qui nous a paru, ce soir, un peu bien long, sert à poser les personnages et à établir l'action mélodramatique qui ne

---

1. DISTRIBUTION. — Floria-Tosca. Mme *Sarah Bernhardt*. — Le baron Scarpia, M. *Derval*. — Cesare Angelotti, M. *Angélo*. — Mario Caravadossi, M. *Deneubourg*. — Le marquis Attaventi, M. *Chameroy*. — Trevillac, M. *Clerget*. — Eusèbe, M. *Lacroix*. — Trivulce, M. *Colas*. — Capreola, M. *Guiraud*. — Spoletta, M. *Ripert*. — Schiaronne, M. *Teste*. — Le prince d'Aragon, M. *Siebler*. — Paisiello, M. *Berthaud*. — Geccho, M. *Leray*. — Un sergent, M. *Girard*. — Un huissier, M. *Camus*.— Scafarelli, M. *Brulé*, — Colometti, M. *Dupuis*, — La reine Marie-Caroline, Mme *Canti*. — Gennarino, Mlle *Seylor*. — La princesse Orlonia, Mlle *Boulanger*. — Luciana, Mlle *Desvergers*.

se déroulera que plus tard. Ravissante est la scène d'amour et d'aimable jalousie entre le jeune prince italien Mario Cavaradossi et sa maîtresse, la délicieuse Tosca, l'étoile de l'*Argentine*. Il est vrai de dire qu'elle est jouée en toute perfection par Mme Sarah Bernhardt, qui, dès son entrée en merveilleuse du Directoire, et dès les premiers mots de sa voix d'or, a déjà conquis le public. L'acte suivant est de pure mise en scène. Le troisième, ah! le troisième est celui de la torture : frémissez, charmantes spectatrices, et pleurez, vos beaux yeux, car nulle, mieux que Sarah, n'est capable de leur tirer des larmes! Au quatrième acte, on s'en souvient, la Tosca vient implorer Scarpia qui, nouveau Laffemas, lui propose le honteux marché de *Marion Delorme*. Qu'elle se donne à lui, et Mario est libre! Voici le sauf-conduit qui servira à protéger sa fuite, après le simulacre d'une exécution par les armes. La Tosca, qui d'abord a bondi sous l'outrage, se résout enfin à accomplir l'acte d'infamie qu'exige d'elle le sadique Scarpia. Mais, les ordres une fois donnés devant elle, au capitaine qui commandera le peloton d'exécution, seule en présence du scélérat qui croit toucher au but de ses désirs, elle s'empare d'un couteau qu'elle ramasse sur la table du souper et le lui plonge en plein cœur. C'est dans cette scène que Mme Sarah Bernhardt peut être appelée encore une fois « la grande » Sarah. Depuis le moment où elle aperçoit le couteau sur la table, et où l'on voit germer dans sa tête l'idée de poignarder le traître, jusqu'à la mise à exécution de son projet

de vengeance, elle est absolument, incomparablement belle : le Paris des premières le lui a dit, une fois de plus, en la rappelant d'acclamation. Admirable de passion, de nervosité, de pathétique, Mme Sarah Bernardt était, autrefois, mieux secondée par MM. Berton et Duméný. Le premier nous offrait une physionomie saillante et vraiment typique de l'odieux policier Scarpia, ce cruel à froid. M. Duméný donnait la réplique à Mme Sarah Bernarhdt avec une aisance, une promptitude, un naturel qui, dans un drame aussi noir, avait un rare mérite. Sans réussir à faire oublier leurs prédécesseurs, M. Deval et Deneubourg valent d'être loués : celui-ci pour son élégance et sa bonne tenue; celui-là pour une souplesse de talent et un art de composition dont il nous avait donné de récentes preuves à l'Œuvre, dans *Peer Gynt*, d'Ibsen, et, sur cette même scène de la Renaissance, dans le raisonneur de *Spiritisme*.

11 MARS. — Matinée extraordinaire au bénéfice des victimes chrétiennes de Crète. On joue *Phèdre*[1] et des poésies de MM. Edmond Rostand et Haraucourt sont dites par leurs auteurs.

28 MARS. — Représentation offerte par Mme Sarah Bernhardt à l'Association des étudiants : on donne la *Tosca*.

5 AVRIL. — Première représentation de *Snob*,

1. DISTRIBUTION. — Phèdre, Mme *Sarah Bernhardt*. — Hippolyte, M. *Albert Darmont*. — Thésée, M. *Belle*. — Théramène, M. *Ripert*. — Panope, M. *Guiraud*. — Aricie, Mlle *Mellot*. — Œnone, Mlle *Marie Grandet*. — Ismène, Mlle *Seylor*. — Une jeune fille, Mlle *Desvergers*.

comédie en quatre actes de M. Gustave Guiches [1]. — Remarquez que le mot *Snob* s'écrit au singulier; ce n'est pas *Snobs*, comme on l'avait annoncé tout d'abord, mais bien *Snob* que s'intitule la comédie nouvelle. M. Gustave Guiches n'a donc pas eu la pretention de nous offrir une étude satirique; sa pièce repose sur un drame particulier, dont le principal personnage est un snob. Ce Dangy, si étonnamment vécu par Guitry, c'est l'homme de lettres moderne et mondain, poseur devant la galerie, et se reprenant, une fois rentré chez lui. Il à une charmante femme qui l'adore — c'est l'adorable Jeanne Granier — et qu'il trompe pourtant — on est snob ou on ne l'est pas ! — avec la troublante duchesse de Malmont, si gracieusement personnifiée par la fine et élégante Andrée Mégard, heureusement prêtée par le Palais-Royal. Comment Hélène Dangy rattrapera-t-elle son mari qui l'avait jetée lui-même dans les bras du duc de Malmont, — l'excellent Paul Plan ? — Toute la pièce est dans cette lutte : elle se termine par la victoire du simple et du sentiment sincère sur l'artificiel et le compliqué. Si Mme Dangy

1. DISTRIBUTION. — Jacques Dangy, M. *Guitry*. — Duc de Malmont, M. *Paul Plan*. — Noizay, M. *Maurice Luguet*. — Le général, M. *Chameroy*. — Marquis de Sargé, M. *P. Clerget*. — Juillian, M. *Le Français*. — Mordefroy, M. *Pons-Arlès*. — Bègles, M. *Montvallier*. — Rosel, M. *Belle*. — Baron le Meneur, M. *Jourda*. — Lagny, M. *Ripert*. — Lavial, M. *Girard*. — Soing, M. *Mérissel*. — Léon, M. *Stebler*. — Serteux, M. *Th. Huguenet*. — Un poète, M. *Cauroy*. — Moussan, M. *Nysm*. — Arduit, M. *Berthaud*. — Hélène Dangy, Mlle *Jeanne Granier*. — Duchesse de Malmont, Mlle *Andrée Mégard*. — Vicomtesse de Lieuran, Mlle *Rogé*. — Duchesse de Liverpool, Mlle *Reine*. — Marquise de Latour-Lacroix, Mlle *Sara Ollivier*. — Mme Bègles, Mlle *Richard*. — Mme Lavial, Mlle *Drion*. — Mme Arduit, Mlle *de Gournay*.

l'a échappé belle, Dangy en sera quitte pour la peur. Enfoncé le snobisme ! Du théâtre, non pas, mais du cinématographe. Les jolies scènes ne manquent point d'ailleurs, et après le spirituel *five o'clock* du premier acte on remarquait, au second, la visite de la duchesse mettant à vau-l'eau les beaux projets de départ de Dangy, qui s'était permis de lui échapper en faisant avec sa femme une « cure d'absence ». Notons une amusante parodie des grotesques soirées musicales de nos gens du monde, de très beaux « pleurs » de Granier, consolée par l'ami Jullian — dont le rôle est rendu avec bien du naturel par M. Le Français, la veille encore parfaitement inconnu. Enfin retenons, au dernier acte, la très mordante scène, la meilleure sans doute de toute la pièce, — quel dommage qu'elle arrive si tard ! — où Dangy rive durement son clou à cette rosse littéraire de Nozay, qui a poussé l'audace jusqu'à venir solliciter sa voix; car Nozay, lui aussi, se présente à l'Académie, où vient d'être élu notre héros. *Snob*, agréable mais peu passionnante comédie, où malheureusement les choses principales se passent à la cantonade, *Snob* est quand même pour M. Guiches, un début prometteur; mais pourquoi, dans cette brillante salle de première, pensions-nous tous à ce bijou d'*Amants ?*... Il va sans dire que la pièce a été montée, comme tout se monte chez Sarah Bernhardt, avec un goût et un luxe qui, pour placer un piano à queue sur la scène, nous valaient trois quarts d'heure d'entr'acte. Tant il est vrai qu'à la Renaissance tout est extraordinaire...

13 AVRIL. — C'est le mercredi saint : on donne la première représentation de la *Samaritaine*, mystère en trois tableaux, en vers, de M. Edmond Rostand [1]. — Autrefois, — il n'y a pas si longtemps, — les théâtres fermaient régulièrement le vendredi saint, — le seul jour de l'année où, comme des collégiens en vacances, les comédiens de Paris, délivrés de l'incessant souci des répétitions, pouvaient joyeusement s'épandre dans les campagnes verdissantes... Maintenant, au contraire, — que les temps sont changés ! — les théâtres ouvrent, ce soir là, leur portes aussi grandes que possible, et l'on voit s'y engouffrer de longues théories de fidèles, esthètes ou dévots, tous avides de spectacles édifiants et hantés du désir de purifier leur âme.

C'est ainsi que la Porte-Saint-Martin a su profiter de la solennelle circonstance pour rendre pieusement la *Passion* de M. Haraucourt, illustrée de musiques de Bach, orchestrée par les frères Hillemacher. C'est ainsi que, faisant trêve à son inépuisable succès des *Deux Gosses*, l'Am-

1. DISTRIBUTION. — Photine, Mme *Sarah Bernhardt*. — Jésus, M. *Brémont*. — Le Centurion, M. *Laroche*. — Jacques, M. *Angelo*. — Azriel, M. *Deneubourg*. — Un Samaritain, M. *Chameroy*. — Pierre, M. *Lefrançais*. — Un marchand, M. *Lacroix*. — Le Prêtre, M. *Ripert*. — L'Homme, M. *Belle*.

Les autres rôles par MM, *Colas*, *Teste*, *Guiraud*, *Jean d'Ara*, *Adam* (les Samaritains); *Brulé*, Jean; *Jourda*, Nathanaël; *Stebler*, Judas; *Nysm*, Barthélemy; *Darjou*, le Schoer; *Berthaud*, *Magnin*. *Rizler* (les vieillards); et par Mmes *Canti*, *Yves Roland*, *Boulanger*, *Labady*, *de Gournay*, *Berthilde*, *Drion*, *Richard* (les femmes). Les trois ombres : MM. *Laroche*, *Belle*, *Teste*.

La répétition générale devant la presse avait été donnée le même jour, en matinée.

bigu s'est tout entier donné à l'*Enfant Jésus* de Charles Grandmougin et Francis Thomé. Spectacles connus déja et dont nous avons dit, en leur lieu et place, les sérieux attraits : nous n'y reviendrons guère... La Renaissance a fait mieux : interrompant carrément, au risque de lui casser les reins, les naissantes représentations de *Snob*, sa pièce en cours, elle nous a offert l'alléchante primeur d'une œuvre inédite, — œuvre sacrée, naturellement, puisque c'est bel et bien l'Evangile, ou sa paraphrase mise en vers — en délicieux vers, j'en réponds ! — par un poète, un jeune et « vrai » poète de vingt-huit ans, M. Edmond Rostand, le très brillant auteur des *Romanesques* et de la *Princesse lointaine.* Ah ! comme nous comprenous que Sarah Bernhardt se soit noblement enthousiasmée à l'idée d'incarner la figure de la Samaritaine, créature d'amour et de foi, en face d'un Christ de douceur et de pardon ! Et en dépit des sinistres prédictions de M. Rodenbach, proscrivant la religion du théâtre, la grande artiste a su nous donner l'illusion qu'elle était la Samaritaine... Et personne, en l'entendant donner la réplique à Jésus, si dignement représenté par Brémont, personne, je vous assure, n'a eu la pénible impression d'une fâcheuse mascarade... « Depuis longtemps déjà, disait M. Rostand, j'avais conçu le projet d'un poème sur l'épisode touchant de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine. Il ne tient, il est vrai, qu'une toute petite place dans l'Evangile, quelques lignes à peine; mais il est situé dans cette partie de la vie de

Jésus que Renan appelait l' « Idylle ». La Passion est encore dans un avenir lointain; à ce ce moment, l'épopée chrétienne ignore les tragédies, les drames de la trahison et du Calvaire; la prédication du Christ est toute d'amour, de douceur, de poétiques paraboles. J'ai donc combiné mon poème de telle sorte qu'il résume toute cette première partie de l'Evangile. J'ai cherché à donner l'impression de fraîcheur, de renouveau par la fraternité et de renoncement que le Messie apportait avec lui... » Ajoutons que le sympathique auteur de la *Samaritaine* y a merveilleusement réussi : la représentation des trois tableaux qui constituent son saint triptyque a obtenu le plus éclatant et le plus mérité succès. Il se peut que M. Rostand n'ait pas la force et la puissance : il a du moins le charme et il l'a au plus haut degré, avec le don d'émotion pénétrante; bien des yeux se sont mouillés aux mélancoliques accents du doux Jésus, et Photine, la nouvelle prophétesse de Sichem, n'a pas été la seule néophyte de la soirée, — une soirée de triomphe pour le poète et son idéale interprète. La *Samaritaine* après *Lorenzaccio* : ces deux superbes créations eussent suffi, pour cette saison, à la gloire de notre divine Sarah. Joignons que M. Brémont a réalisé à miracle le Christ onctueux et doux de M. Rostand; que la musique de M. Gabriel Pierné (exécutée par un orchestre absolument invisible) est ravissante de couleur; que les deux décors brossés par Amable sont deux purs chefs-d'œuvre, et que l'ouvrage — notamment le second tableau, celui

de la *Porte de Sichem* — a été mis en scène avec une étonnante maëstria.

Dès la fin du mois d'avril, alors qu'on joue *Snob,* et que, pour répondre à l'empressement du public, Mme Sarah Bernhardt a dû promettre plusieurs représentations supplémentaires de la *Samaritaine,* une grosse nouvelle théâtrale commence à circuler dans Paris : nous allons entendre la Duse, qu'on s'attache, dans certains pays étrangers, à présenter comme la rivale de Sarah Bernhardt. Depuis assez longtemps déjà, on parlait de ces représentations de la Duse, que l'artiste à la fois désirait et craignait, dit-on. Car, voilà un fait qui ne cesse d'être vrai puisqu'il se vérifie tous les jours : on a beau avoir été applaudi aux quatre coins du monde, tant que Paris n'a pas consacré la gloire d'un artiste, cet artiste ne se croit pas lui-même définitivement classé parmi les premiers. A la demande de l'impresario Schurmann, Mme Sarah Bernhardt a, en effet, consenti assez crânement à louer son théâtre à la célèbre tragédienne italienne. Mme Duse jouera donc à la Renaissance, sur ces mêmes planches et au milieu de ces décors où triompha tant de fois la grande artiste. Elle jouera même dans plusieurs des rôles de Mme Sarah Bernhardt, ce qui est assez crâne aussi, il faut le reconnaître. Il y aura dix représentations — en langue italienne, naturellement — du 1er au 18 juin, c'est-à-dire tous les deux jours [1].

1. La *Revue de Paris* publiait, sous la signature du comte Primoli, une intéressante étude sur la Duse. Nous en extrayons ici ces quelques renseignements :

1er juin. — Représentations de Mme Eleonora Duse et de sa troupe italienne. Première représentation de *la Signora della Camellie (la Dame aux Camélias)*, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas fils [1]. — Mme Eleonora Duse a pris soin de

---

Eleonora Duse est née en chemin de fer, non loin de Venise, le 3 octobre 1859, au moment où les Milanais accueillaient les Français en libérateurs, et plus tard ses parents, lorsqu'ils ne pouvaient venir à bout de sa turbulence enfantine, s'amusaient à lui dire : « Ce n'est pas étonnant que tu sois si agitée : tu es de 1859, tu as la guerre dans le corps ». Elle fut baptisée à Vigevano, et comme on la portait à l'église, suivant l'usage vénitien, dans une petite châsse de verre, les soldats autrichiens, croyant voir de précieuses reliques, lui présentèrent les armes. Son père, vieux comédien ambulant, vit là un heureux présage et déclara aussitôt que l'enfant était destinée au plus brillant avenir. Dès l'âge de quatre ans, Eleonora Duse débutait à Chioggia, dans le rôle de Cosette, des *Misérables*. Début fâcheux et qui n'aurait point dû lui inspirer la passion du théâtre ! Dans ce rôle de souffre-douleur, l'enfant n'avait qu'à recevoir les taloches de la mégère et il fallait que, de la coulisse, sa mère lui fît signe que ces coups étaient « pour rire » et qu'il ne fallait point pleurer. A l'âge de quatorze ans, elle avait déjà joué les *Enfants d'Edouard*, *Kean* et *Monte-Cristo*, *Fualdès* et la *Grâce de Dieu*, *Angelo* et *Roméo et Juliette*. A vingt ans, elle remportait à Naples, dans *Thérèse Raquin*, son premier succès retentissant. Deux ans après, Rossi la sacrait grande artiste. « C'était, nous dit le comte Primoli, à Turin, en 1881 : Eleonora Duse venait de traverser une cruelle année d'épreuves physiques et morales, qui l'avaient tenue éloignée de la scène. Césare Rossi, confiant dans sa nervosité qu'avaient dû faire vibrer les émotions récentes, la voyant indécise sur ce qu'elle allait faire, lui offrit de la garder pour les grands rôles. Encore sous le coup du vertige, elle accepta, sans croire qu'elle pourrait tenir, et elle signa son engagement de prima dona, me dit-elle, comme on signe une lettre de change à laquelle on est sûr de ne pouvoir faire face, et qu'à l'heure de l'échéance on acquittera par le suicide. Eh bien, le vieil acteur ne s'était pas trompé. L'art la rattacha à la vie; elle fut sacrée grande artiste du soir au matin. »

1. Distribution. — Margherita Gautier, Signora *Eleonora Duse*. — Armando Duval, M. *Flavio Ando*. — Duval suo padre, M. *Mazzanti*. — Gastone de Rieux, M. *Galliani*. — Saint-Gaudens, M. *De Goudron*. — Gustavo, M. *Cambie*. — Il conte di Giray, M. *Bonivento*. — De Varville, M. *Rosaspina*. — Un dottore, M. *Bianco*. — Un domestico, M. *Geri*. — Olimpia, Mme *Ropolo*. — Erminia, Mme *Tescher*. — Mme Duvernoy, Mme *Solazzi*. — Nanetta, Mme *Magazzari*. — Ester, Mme *Bertoldi*. — Clara, Mme *Tilda*.

nous dire qu'elle détestait les journalistes. Qu'eût-elle donc fait, grand Dieu, si elle les avait aimés!... Et à voir les immenses réclames qu'elle s'est taillées, les nombreuses interviews qu'elle s'est laissé prendre à tout propos, et même hors de propos, on se demande ce qu'elle pouvait exiger de plus de ceux qui sont chargés de distribuer la publicité. Quel talent ne lui fallait-il pas pour triompher, en cette occurence, d'une salle rendue à l'avance quelque peu défiante. Trop est trop : sans s'en douter, la Duse risquait un échec... Dans la *Dame aux Camélias* qui, au début de cette saison, fut si merveilleusement jouée, sur cette même scène, par notre géniale Sarah, Mme Duse, point belle, savez-vous, et même un peu commune, mais mieux que belle, très vivante et très intéressante, obtient, ce premier soir, devant une salle extraordinairement brillante, le plus beau succès de profonde estime que pouvait souhaiter une étrangère. Attendons-la à d'autres rôles — Marguerite n'est pas son meilleur, nous dit-on — pour la juger comme elle mérite d'être jugée...

La seconde représentation de la *Signora della Camellie* était, le 3 juin, pour Mme Eleonora Duse l'occasion d'un véritable triomphe. Tour à tour simplement émouvante, tragique et d'une belle vaillance, la Duse s'était réellement surpassée. De l'avis de ses amis, elle n'avait jamais atteint une telle perfection. A diverses reprises, les applaudissements étaient si nourris qu'il semblait qu'ils ne dussent point s'arrêter. La salle était, d'ailleurs, extrêmement brillante : c'était, à vrai dire, une

aussi belle salle que le jour de la première. On espérait que M. Schurmann allait obtenir de la Duse qu'elle retardât son départ, afin de donner quelques représentations supplémentaires aux Parisiens qui l'avaient si rapidement adoptée, et avec un si bel élan d'enthousiasme.

8 JUIN. — La Duse nous donne la *Magda*, de Sudermann [1], qui ne vaut pas grand'chose, mais qui offre matière à une grande comédienne. « Elle y a remporté — écrivait M. Emile Faguet — un succès aussi grand, plus grand, peut-être, que dans la *Dame aux Camélias*. Je dis plus grand, quoiqu'il ait été moins bruyant, parce qu'il m'a semblé plus *franc*. Il m'avait paru qu'il y avait un peu de parti pris dans l'enthousiasme du premier soir, tandis que, pour *Magda*, la salle était très sage, très tranquille, en pleine possession, je ne dirai pas de son indifférence, mais de son impartialité. Durant tout l'acte où Mme Duse paraît pour la première fois, le public l'a écoutée posément, doucement, avec une faveur, ce n'est pas assez dire, avec une sympathie très visible, mais sans passion. Il était simplement très content de la voir. Et puis est arrivé ce troisième acte, où Magda reproche à

DISTRIBUTION. — Schwarz, colonello in ritiro, M. *Ettore Mazzanti.* — Max di Wendlowski, tenente, sui nipote, M. *Antonio Galliani.* — Hefferding, pastore protestante, M. *Carlo Rosaspina.* — Barone Keller, consigliere governativo, M. *Ettore Berti.* — Professore Beckmann, M. *Napoleone Bianco.* — Von Kleben, maggiore-generale in ritiro, M. *Rambaldo de Goudron.* — Magda, Mme *Duse.* — Maria, Mme *Tilde Tescher.* — Maria, nata di Wendlowski, Mme *Ghiuseppina Solazzi.* — Francesca, di lei sorella, Mme *Gilda Bonivento.* — Signora Kleben, Mme *G. Magazzari Galliani.* — Signora Elrik, Mme *Nora Ropolo.* — Signora Tumann, Mlle *Adelaïde Geri.* — Teresa, serva in casa de Schwarz, Mlle *Antonietta Bertoldo.*

son ancien amant d'avoir abandonné leur enfant et de vouloir l'abandonner encore, au moment même où il daigne épouser la mère. Alors, que vous dirai-je? Le prince de Condé parut un autre homme. Mme Duse se révéla avec toute la passion intense que contient ce petit corps maigre et faible et qui fait explosion tout à coup comme d'une machine électrique. Alors la colère, l'indignation, le mépris, l'amour maternel palpitant comme une sensation, et hautain et superbe comme une grande pensée, tout cela vibrait, frissonnait, flambait devant nous, et avec une multiplicité d'aspects, tous vrais, et avec une succession rapide de nuances, toutes justes. C'était grand; c'était plus que grand: c'était vrai; et c'était vrai avec une ardeur de vie déchaînée qui faisait trembler en même temps qu'elle faisait verser des larmes. La transformation s'était faite. Ce n'était plus Mme Duse, c'était une femme qui sentait profondément tout ce qu'elle criait, et qui en était elle-même éperdue de douleur et de colère. Et là-dessous, soutenant tout cela et l'empêchant de s'égarer, une sûreté d'art, un fond solide de science théâtrale sachant mesurer les ressources de l'émotion au moment même où l'émotion est la plus vraie et la plus intense! Grande artiste, il n'y a pas à dire, grande artiste essentiellement personnelle, originale, et à cause de cela inégale, mais d'une inégalité telle que les mauvais moments de Mme Duse seraient les bons de quelques-unes de nos amies. Je crois « tenir » cette fois Mme Duse. Mme Duse n'est qu'une actrice de mélodrame; mais c'est une actrice de mélo-

drame très au-dessus du premier ordre. Qu'elle ne s'avise point de jouer *Andromaque*, soit; qu'elle sache que le « style » lui est interdit; que la grandeur, et je ne dis pas la poésie, mais une certaine hauteur de poésie aérienne et élyséenne, lui sont défendues. Aussi bien ne s'avise-t-elle point de jouer Monime et se borne-t-elle à Magda. Mais dans cet ordre elle est merveilleuse; mais elle jouerait Camille d'une manière à coup sûr très intéressante. Comédienne charmante, actrice de mélodrame qui tire du mélodrame tout ce qu'il contient, qui y ajoute et l'ennoblit, et dont la puissance d'une part à donner la sensation du vrai, d'autre part à remuer la pitié jusqu'au plus profond des entrailles est incomparable : voilà, pour moi, Mme Duse. Elle a des tics, dont, si elle devait rester plus longtemps parmi nous, j'essayerais de l'engager à se corriger : elle a son geste du bras droit allant chercher son front, bien monotone. Elle a un certain *Müm*, ou *Mhüm* qui s'obtient en serrant les lèvres et en laissant passer par le nez un son inarticulé. Ce *Mhüm* est sa ponctuation. Elle le met, avec des variétés d'intensité et d'intonation, car elle le soigne, presque dans toutes ses phrases. C'est vulgaire, je lâche le mot; et, à la longue, c'est agaçant... Mais ce sont là vétilles. *Basta*. Mme Duse, sans lui donner de rang, reste pour moi un des trois ou quatre plus hauts représentants de l'art dramatique que j'ai jamais vus. Et je suis vieux, mon fils... »

14 JUIN. — Représentation extraordinaire au

profit de la souscription pour la statue d'Alexandre Dumas fils. Salle superbe, bondée jusqu'aux dernières petites places et magnifique recette; le comité du monument présidé par M. Victorien Sardou, encaissait plus de 31,000 francs. Le splendide programme de cette curieuse représentation se déroulait sans encombre dans l'ordre indiqué ici en note[1]. Mais les deux événements de la soirée étaient surtout : le 2e acte de *la Femme de Claude*, joué par Mme Duse, et les 4e et 5e actes de *la Dame aux camélias*, par Mme Sarah Bernhardt. Après le *Trouvère*, chanté en italien, et *Lucie*, également chantée en italien, les amis de la Duse craignaient de sentir encore un peu de lassitude dans le public devant cette abondance d'idiome étranger... Mais,

---

1. Voici quel en était exactement le programme :

L'*Aveu*, pièce en un acte de Mme Sarah Bernhardt, jouée par *Mmes Raphaële Sisos, Kesly, Sarita ; MM. Dumény, Marquet.*

Intermèdes. — 1o *Il Trovatore*. de M. G. Verdi (grand duo du 4e acte) *M. Tamagno, Mme Héglon*, de l'Opéra.

2o *Lucie de Lammermoor*, de Donizetti (grande scène de la folie), *Mme Emma Nevada*. Flûte : *M. Ph. Caubert.*

3o *Une lettre*, de M. Marcel Prévost, par *Mlle Yvette Guilbert.*

La Femme de Claude (2e acte), d'Alexandre Dumas fils, *Mme Eleonora Duse* et sa compagnie italienne.

La Dame aux camélias (4e et 5e acte), d'Alexandre Dumas fils, *Mme Sarah Bernhardt, M. Lucien Guitry* et les artistes du théâtre de la Renaissance.

Intermèdes. — 1o *M. Coquelin aîné* (la *Brouette*, de M. Edmond Rostand).

2o *La Traviata*, de M. G. Verdi (duo du 1er acte) : *Mme Emma Nevada, M. Engel*, de l'Opéra-Comique.

3o *Dolorès*, romance, de M. Tamagno, chantée par *M. Tamagno.*

4o *Samson et Dalila*, de M. C. Saint-Saëns, air chanté par *Mme Héglon*, de l'Opéra.

Hommage à Alexandre Dumas fils, vers de M. Edmond Rostand dits par *Mme Sarah Bernhardt*, entourée des artistes ayant pris part à la représentation

dès les premiers mots de la première scène, toutes les craintes se sont évanouies ! Une fois de plus, le public parisien s'est senti palpiter et frémir à la violence inouïe, à l'incommensurable force dramatique de la grande artiste italienne. On l'a fait revenir cinq fois. Quant à Mme Sarah Bernhardt, elle a été ce soir aussi belle, sinon plus belle que jamais. On l'a acclamée sans fin après les deux actes. Et les membres du Comité Dumas sont allés dans sa loge lui porter, avec leurs hommages d'admiration, leurs remerciements pour sa magnifique participation d'artiste et de directrice à l'œuvre du monument Dumas. M. Coquelin a dit ensuite une superbe légende biblique de M. Rostand : *la Brouette*, qu'on a longuement applaudie. Puis, successivement, M. Engel et Mme Nevada ont chanté le duo du premier acte de la *Traviata*, M. Tamagno a chanté une romance : *Dolorès*, et Mme Héglon a merveilleusement dit son air de la séduction de *Samson et Dalila*. Le rideau s'est baissé. On a disposé sur la scène le buste d'Alexandre Dumas, de Carpeaux. Mme Sarah Bernhardt s'est placée à droite, entourée des artistes de la Renaissance ; Mme Duse, à gauche, au milieu de sa troupe ; M. Coquelin, M. Tamagno, Mme Héglon, Mme Nevada, M. Engel, etc. Mme Sarah Bernardt a dit, comme elle sait dire ces sortes de choses, l' « Hommage de Marguerite Gautier à Alexandre Dumas » ; les vers de M. Rostand ont eu un succès fou.

15 JUIN. — Premières représentations de *Sogno di un mattino di primavera*, poème dramatique

en un acte, de M. Gabriel d'Annunzio, avec Mme Duse dans le rôle de la « Démente » et de *Locandiera*, comédie en trois actes de Carlo Goldoni[1]. — Mme Eleonora Duse a jugé utile de se produire dans la classique *Locandiera,* de Goldoni, le célèbre auteur du *Bourru bienfaisant*, où l'attandaient, non seulement ses admirateurs — ceux-ci étant toujours prêts à l'acclamer, quoi qu'elle joue! — mais les véritables connaisseurs, qui, déjà, au cours de leurs voyages au-delà des monts, s'étaient trouvés à même de l'apprécier dans ce joli rôle de soubrette et de coquette vénitienne. Il n'est que juste de reconnaître qu'elle y fut parfaite, et l'on peut dire que ceux qui ne l'on point vue dans Mirandolina, si vive, si légère, si fine, si spirituelle, charmante et adorable en tout point, ne la connaissent réellement pas... Puis, — le contraste était des plus piquants, et nulle preuve plus évidente ne pouvait être donnée de l'étonnante souplesse de son beau talent — la Duse, a tenu à se montrer, le même soir, dans Isabella la démente — mélange de lady Macbeth et d'Ophélie folle d'amour — de ce romantique et très poétique *Songe d'une matinée de printemps*, dont M. Gabriel d'Annunzio avait galamment réservé à la merveilleuse artiste l'attrayante primeur. Et voilà comment, deux fois dans une même soirée, Mme Duse mérita d'être bruyamment applaudie par ce public pari-

1. Distribution. — Mirandolina, Signora *Eleonora Duse*. — Cavaliero di Ripafratta, Signor *Ettore Berti*. — Marchese di Forlipopoli, S. *Ettore Mazzanti*. — Conte d'Albafiorita, S. *Silio Boniventa*. — Fabrisio, S. *A. Galliani*. — Servitore del cavaliere, S. *N. Cortesi*.

ien dont, en quelques jours, elle etait devenue dole radieuse[1].

30 JUIN. — **Représentations de Mme Eleonora** se : ***Maglie di Claudio (la femme de Claude)***, ne en trois **actes, d'Alexandre Dumas fils**[2], **et**

---

rancisque Sarcey, le Sganarelle du *Temps*. avait écrit, sous ettre à Mme Duse, un article qui était le plus grand éloge faire à la grande artiste qui, dans quelques jours, allait nous l lui demandait de permettre aux artistes parisiens qui ne as vue d'assister à l'une de ses représentations, et, à ceux nt déjà applaudie, de l'applaudir encore :

A madame Eleonora Duse,

adame,

longues années que je m'occupe passionnément du théâtre. ré à la célébrité la plupart des acteurs et des actrices qui i sont en possession de la faveur publique. Je les ai aidés à trou ; je suis un peu, sinon leur grand-papa, au moins leur e ; c'est ce qui m'autorise à me faire près de vous l'interprète que j'ai entendu exprimer à presque tous. eu, madame, ont eu le plaisir de vous entendre. Outre que les taient fort chères, elles étaient fort difficiles à obtenir. Vos ad- rs sont si nombreux qu'ils les avaient accaparées dès l'annonce e arrivée à Paris.

pour nos artistes un grand désappointement et un véritable n de ne vous avoir pas vue. Vous avez apporté une nouvelle ma- ils seraient curieux de l'étudier, et quelques-uns en pourraient eur profit. Vous allez partir, et ils ne sauront de vous que ce que leur en avons dit. C'est assez, sans doute, pour savoir que vous ne des premières comédiennes de ce temps. Mais ils seraient heu- de vous admirer autrement qu'à travers l'intermédiaire des jour- les.

pourriez-vous, madame, sur les quatre ou cinq jours qui vous ent à passer parmi nous, distraire une soirée, que vous offririez à camarades de Paris ? Si vous saviez comme ils vous en seraient connaissants ! Si vous saviez comme nous vous en saurions gré... »

Mme Duse n'avait rien à refuser à un hommage aussi entier et à une prière aussi courtoise.

Elle était, d'ailleurs, enchantée de prendre contact avec ce public d'artistes parisiens si ouvert, si compréhensif et si vibrant.

Et elle décidait de donner, le 3 juillet, en matinée, une représentation par invitations exclusivement réservées aux artistes.

2. DISTRIBUTION. — Cesarina, Mme *Eleonora Duse*. — Claudio Ruper, M. *Carlo Rosaspina*. — Cantagnac, M. *Ettore Mazzanti*. — Daniele, M. *Silvio Bonivento*. — Antonio, M. *Ettore Berti*. — Rebecca, Mme *Tilde Ticher*. — Edmea, Mme *Gilda Bonivento*.

Cavalleria rusticana, drame en un acte, de Giovanni Verga [1].

3 JUILLET. — Au théâtre de la Porte Saint-Martin (faute d'entente avec celui de la Renaissance), matinée demandée à Mme Duse par M. Sarcey et réservée aux artistes parisiens. On joue : *Cavalleria rusticana;* le cinquième acte de la *Dame aux Camélias* et le deuxième acte de la *Femme de Claude.* Laissons la parole à M. Francisque Sarcey. « Ce fut, dit-il, une des plus belles salles que j'aie jamais vues ; car elle était du haut en bas frémissante de sympathie. Je ne saurais mieux la comparer qu'à un violon dont les cordes sont tendues et toutes prêtes à vibrer sous l'archet. Il y avait de l'électricité dans l'air. Ce n'était point un gala, qui plaît surtout par l'éclat des noms, par la splendeur des toilettes, par le rayonnement des diamants et des épaules, mais où l'enthousiasme, qui est de commande, a toujours je ne sais quoi d'apprêté et de guindé. C'étaient tous des gens du métier, artistes dramatiques, peintres, sculpteurs, journalistes, hommes du monde, qui sont gens de goût, tous aussi prompts aux emballements qu'à la blague, tous venus avec la conviction qu'ils allaient voir quelque chose de nouveau et de supérieur ; il suffirait d'un rien pour les mettre en branle. C'est la première fois que je vois une salle

1. DISRIBUTION. — Santuzza, Mme *Eleonora Duse.* — Turidu Macca, M. *Ettore Berti.*— Alfia, M. *Ettore Mazzanti.* — Lozio Brazi. M. *R. de Goudron.* — La gna Lola, Mme *Magazzari Galliani.*— La gna Munzia, Mme *Guiseppina Solazzi.* — Comare Camilla, Mme *Nolo Ropala.* — La gna Filomena, Mme *Antonettio Bertolde.* — Pipuzza, Mme *Gilda Bonivento.*

ainsi composée et dans cette disposition d'esprit. Il n'y avait pas là de surchauffement artificiel; non, c'était une attente pleine de sécurité et de joie. La charmeuse avait à peine paru qu'elle nous avait tous pris. Je n'aime pas beaucoup pour ma part la *Cavalleria rusticana* qui me paraît être un mélodrame étriqué et sommaire. Mais il plaît, même sans musique, par une saveur italienne, et gagne beaucoup à être joué par des Italiens. Les deux acteurs, qui accompagnent Mme Duse, le mari et l'amant, ont recueilli une bonne part du succès. La Duse n'a dans cette tragédie paysanesque qu'un rôle effacé. Elle l'a joué avec beaucoup d'emportement; mais ce n'est pas dans cette tragédie qu'elle pouvait donner sa mesure. Elle avait, allant de la *Cavalleria* à la *Dame aux camélias* et de là à la *Femme de Claude*, savamment gradué ses effets. Elle nous en a cette fois joué le dernier acte de la *Dame aux camélias*. Oh! que ces artistes, qui vivent leurs rôles sont inégaux et se ressemblent peu à eux-mêmes d'un soir à l'autre. Assurément la Duse nous avait touchés, lorsqu'elle nous rendit Marguerite pour son début à Paris. Mais elle avait joué avec ses nerfs; elle n'était pas maîtresse d'elle-même; elle n'était pas d'aplomb. Elle a été admirable aujourd'hui. Il y a un *la morte!* qu'elle laisse tomber d'une voix basse, avec un regard épouvanté, éperdu. Nous en avons tous frissonné de terreur. Et quand elle a regardé d'un air douloureux ses pauvres petites mains maigres et fluettes, tous les cœurs se sont fendus de pitié et de tendresse. Ce qu'on a pleuré de l'or-

chestre aux quatrièmes loges ! Le second acte de la *Femme de Claude* terminait le spectacle. C'est peut-être là que je l'aime encore le mieux, car elle n'y est pas seulement une grande artiste comme dans la *Dame aux camélias*, elle y est une sûre et profonde comédienne. De quelle variété et de quelle puissance d'inflexions elle soutient et anime ces énormes couplets que Dumas met dans la bouche de son héroïne ! Le débit a beau être rapide, il est si net, l'articulation est si précise, l'intonation si juste et si intense, qu'il me semblait comprendre l'italien, en l'entendant : et quelle mimique expressive, quel geste éloquent ! et tout cela d'une sobriété merveilleuse ! Elle arrive à l'effet par une simplicité très artificieuse certainement, mais où l'artifice ne se sent plus. Nous écoutions tous haletants, la lorgnette fixée sur cette physionomie où éclatent des dents d'une blancheur admirable et des yeux superbes. Elle n'est ni belle, ni même très jolie ; elle est bien mieux : c'est une âme ardente qui brûle à travers ce visage. Quand elle eut jeté ce fameux « *Viens !* », sur qui tombe le rideau, ce fut dans la salle une explosion d'enthousiasme, mais un enthousiasme sincère, un enthousiasme d'artistes, qui savaient juste pourquoi ils étaient pris, et qui n'étaient que mieux pris, pour s'en être rendu compte. Puis des rappels sans fin, des ovations... Ah ! la belle, l'inoubliable journée !... » [1]

1. Voici quelles ont été les recettes faites au théâtre de la Renaissance pendant les représentations de Mme Duse :

2 OCTOBRE. — Première représentation de *Ser-*
vice secret, pièce en quatre actes, de M. Pierre
)ecourcelle, d'après l'original américain de
I. William Gillette [1]. — Un mélodrame ficelé à
a Dennery, mais, tout comme le *Pont vivant* et le
Métropolitain, des Menus-Plaisirs, de provenance
: américaine » — les abracadabrantes affiches qui,
lepuis plusieurs jours, couvraient les murs de
Paris, ne nous avaient laissé aucun doute à cet
gard — un pur mélodrame, sur cette poétique et
ittéraire scène de la Renaissance, où nous furent

1er juin,	*Dame aux camélias*	Fr.	9.954
3	— *Dame aux camélias*		10.802
7	— *Magda*		10.385
5	— *Locandiera, Songe d'un matin de printemps*		10.014
7	— *Locandiera, Songe*		10.725
)	— *Dame aux camélias*		10.593
I	— *Dame aux camélias*		9.833
)	— *Magda*		10.688
3	— *Dame aux camélias*		8.917
)	— *Femme de Claude, Cavalleria*		14.043
	Total des recettes		105.954

La moyenne des recettes a donc été de 10,595 fr. 40.

1. DISTRIBUTION. — Capitaine Maxwell, M. *Guitry*. — Brigadier géné-
l Nelson, M. *Brémont*. — Jonas, M. *Courtès* (de l'Ambigu). — Arres-
rd, M. *Maurice Luguet*. — Henry Lewis. M. *Laroche*. — Wilfred
arney, M. *Brulé*. — Lieutenant Forster, M. *Lefrançais*. — Capitaine
obertson, M. *Fontanes*.— Randolph, M. *Jahan*.— Lieutenant Ensing,
. *Larmandy*. — Lieutenant Brown, M. *Jourda*. — Lieutenant Tyrrel,
. *Yves Martel*. — Sergent Ellington, M. *Girard*. — Sergent Wilson,
. *Cauroy*.— Sergent Parker. M. *Berthaud*. — Matson, M. *Delisle*. —
arnfield, M. *Roussel*. — 1er planton du télégraphe, M. *Thouars*. —
planton du télégraphe, M. *Woll*. — 3e planton du télégraphe,
. *Certemery*. — 4e planton du télégraphe, M. *Chapenel*. — 5e planton
u télégraphe, M. *Saint-Aignan*. — 6e planton du télégraphe, M. *Ma-*
nin. — Edith Barney, Mlle *Berthe Cerny*.— Mistress Barney, Mlle *An-*
nia Laurent. — Caroline Mitford, Mlle *Clary* (début). — Miss Kit-
idge, Mlle *Marie Royer*. — Martha, Mlle *Bauché*.

donnés *Izeyl* et la *Princesse lointaine*, la *Samaritaine* et *Lorenzaccio*, la *Figurante* et *Amants*: voilà la nouveauté, je n'ose dire l'originalité, de cette soirée de réouverture. Ne vous étonnez donc pas si, dans ce milieu, *Service secret* a quelque peu étonné et détonné, alors qu'à l'Ambigu peut-être il eût triomphé sans conteste. L'action se passe en 1865, pendant la rude guerre civile provoquée en Amérique par la question de l'abolition de l'esclavage entre les Etats du Nord et ceux du Sud, et les quatre actes de M. William Gillette, traduits et adaptés par M. Pierre Decourcelle, se déroulent en trois heures — la classique unité de temps et de lieu — dans la ville de Richmond, capitale des Etats du Sud, bloquée depuis de longs mois par l'armée du Nord. Mistress Barney est la femme du général commandant en chef des Sudistes ; l'aîné de ses fils a été blessé à l'un des derniers combats, et le plus jeune, Wilfred, brûle du désir d'être appelé sous les drapeaux, bien qu'il ait à peine dix-sept ans. Sa fille, la charmante Edith, est follement éprise du beau capitaine Maxwell, pour qui — avec la liberté d'allures qui caractérise les jeunes filles américaines — elle vient d'aller elle-même demander au président Davis sa nomination comme officier télégraphiste. Mais le capitaine refuse d'être ainsi éloigné du danger : sa place, dit-il, est aux avant-postes. Et c'est ce brave entre les braves que le policier Arrelsford — prétendant repoussé par Edith — accuse, justement ou injustement, d'être un espion de l'armée ennemie, un des plus redoutables agents de son « service secret » : il ne

s'appellerait point Maxwell, mais bien Lewis, et serait le propre frère d'un des derniers prisonniers de guerre faits par les Sudistes, celui-là même qui glissait au vieux domestique de mistress Barney, le nègre Jonas, le compromettant papier qu'on vient de lui arracher : « Attaque nocture. Plan n° 3. Employez le télégraphe ». Vous jugez de l'émoi que produit cette déclaration : Edith refuse de croire à la culpabilité de celui qu'elle aime et propose elle-même au policier d'organiser une brusque confrontation avec celui dont on le croit frère. Cette confrontation a lieu dans les plus dramatiques circonstances : Henri Lewis, à qui l'on a facilité son évasion de la prison, est pris comme dans un entonnoir dans la maison de mistress Barney, et traqué de toutes parts, il se trouve, une seconde, seul à seul avec Maxwell. Cette seconde, suffit, hélas ! à nous édifier sur le compte du capitaine : « Tu n'as qu'un moyen de détourner les soupçons et de faire, coûte que coûte, triompher le complot : tue-moi ! » lui dit Lewis. Et comme le frère refuse de tuer son frère, celui-ci lui arrache le pistolet des mains et se tue lui-même. Pour tout le monde, le capitaine Maxwell a abattu d'un coup de revolver le prisonnier qui s'échappait : son innocence est donc incontestable. Cette mort, jointe à l'imperturbable sang-froid du meurtrier en présence du cadavre, n'est nullement une preuve pour le policier Arrelsford. Et le voilà entraînant Edith au bureau du télégraphe de guerre installé à l'hôtel de ville de Richmond. C'est là, en effet, que nous voyons arriver le prétendu

Maxwell qui, muni des pouvoirs militaires au moyen desquels il éloigne tout témoin, s'y livre à l'aise, le cigare aux lèvres, mais le revolver à sa portée, à la plus détestable des « cuisines », jouant du télégraphe à son gré et substituant aux ordres de la place les fausses dépêches qui vont obliger les Sudistes à abandonner leurs positions et préparer la définitive victoire de leurs ennemis. Jusque-là, la pièce, émouvante et curieuse, marchait à souhait : elle avait pris son public et le tenait en haleine. Tout a été gâté, hélas! par l'arrivée de certain général, coiffé du traditionnel Buffalo que nous portons tous aujourd'hui, de par la mode récemment introduite au boulevard. Bonasse au point de prendre avec une rare énergie la défense de celui qui va, sous ses yeux, consommer la ruine de l'armée, le brigadier Nelson a eu des alternatives de commandements trop bien faites pour soulever à plusieurs reprises les réclamations de la salle. Et, comme le juge d'instruction de nos drames judiciaires, le général de *Service secret* a fortement « écopé ». Ainsi, au lieu d'empoigner le traître, nous voyons l'étonnant général donner l'ordre d'arrêter le policier qui l'a dénoncé, puis, au moment où, voyant un peu plus clair en toute cette affaire, il fait appréhender au corps l'audacieux capitaine, celui-ci est opinément sauvé par Edith, exhibant à propos la nomination au Télégraphe militaire qu'elle a obtenue pour lui du président Davis. Comment, sauvé par Edith, le capitaine est-il définitivement convaincu d'espionnage, et comment arrêté dans le salon de mistress

Barney, et condamné à mort par un conseil de guerre improvisé sur la demande du jeune Wilfred — il n'y a plus d'enfants ! — Maxwell voit-il, sous prétexte qu'il n'a pas envoyé la fatale dépêche, sa peine commuée en celle de la détention à la forteresse de Richmond : c'est ce que nous apprend le dernier acte. Un dernier acte un peu surprenant : parmi des bruits de cloches sonnant le tocsin, de tambours battant la charge et de cavaliers piaffant au dehors, nous y assistons aux suprêmes adieux de Maxwell, démontrant à la fille du général Barney qu'il y a autant de courage à mourir pour le « service secret » qu'à se faire tuer sur un champ de bataille, et nous voyons le bon nègre Jonas qui connaît bien son *Don César de Bazan*, retirant les cartouches des fusils du peloton d'exécution. Pourquoi Edith, qui n'a pas bronché quand Maxwell ne lui demandait qu'un geste qui l'empêchât de mourir, n'a-t-elle rien de plus pressé que de lui dire : « Je vous aime », quand elle lui sait la vie sauve? Mystère, mystère. Mais, à quoi bon chercher à justifier les *postulata* d'une œuvre d'exportation tout aussi pétrie d'invraisemblances que nos pièces nationales ?... Entre la répétition générale et la première représentation, la pièce avait subi d'importantes modifications : on avait franchement coupé le rôle du général — en Amérique il est d'ailleurs joué par un comique — qui avait excité une hilarité fâcheuse, et le troisième acte s'en était trouvé changé de fond en comble. Il est certain que tout était mieux ainsi. La pièce en aura-t-elle ici plus de succès ? Oui, si les « trucs »

pouvaient suffire — le bruit d'un régiment de cavalerie qui passe, imité dans la coulisse par des hommes tapant avec des fers sur des pavés, est certainement très ingénieux. Non, si le public réclame d'une œuvre théâtrale, d'où qu'elle vienne, quelque peu de vraisemblance et de logique. Il se peut que, de l'autre côté de l'Atlantique, les Yankees se passionnent pour l'espion, qui est des leurs, et dont le rôle est interprété par l'auteur lui-même, M. William Gillette. A Paris, où la guerre entre nordistes et sudistes nous est plus qu'indifférente, il semble juste que ce fameux « Gillette » ne remporte qu'une jolie « veste ». Il est sans doute curieux de nous montrer un véritable bureau télégraphique dont les appareils Morse fonctionnent réellement. Mais, j'en appelle à M. Pierre Decourcelle — et certes il s'y connaît — qu'est-ce qui a établi la vogue des *Deux Gosses,* sinon la partie sentimentale : la peinture de ces deux enfants qui s'aiment et se protègent mutuellement ? Or, il n'y a rien de tel dans *Service secret*, tout en « façade » et en combinaisons plus ou moins habiles. La pièce, pantomime ou « mélo », est, d'ailleurs, jouée dans la perfection par Guitry, dans le rôle du capitaine Maxwell, qui n'est autre que l'espion Lewis, par Maurice Luguet, plein d'autorité dans celui du policier, par l'excellent Courtès — tout noir, lui qui fut si longtemps tout blanc dans l'*Enfant prodigue* — par le jeune Brulé, un très sympathique volontaire de dix-sept ans. Mlle Berthe Cerny est charmante sous les traits d'Edith Barney ; Mlle Antonia Laurent, exquise sous les bandeaux gris de

mistress Barney, et Mlle Clary a la jeunesse qui convient à la fiancée du petit Wilfred. — Interprétation de premier ordre d'un drame « quelconque » — encore qu'il nous vienne de loin.

Service secret était suivi de quinze représentations de la *Dame aux Camélias*, où Mme Sarah Bernhardt, fort applaudie comme toujours, avait, dans M. Guitry, un vibrant partenaire; puis, de quinze représentations de *Lorenzaccio*, où dans Lorenzo de Médicis, le rôle écrasant et éminemment tragique qu'elle avait marqué d'un si émouvant cachet, Mme Sarah Bernhardt retrouvait les ovations d'autrefois. M. Deval héritait de M. Darmont le personnage d'Alexandre de Médicis : belle diction et superbe prestance. Mlle Blanche Dufrêne, la sympathique jeune première, débutait dans le rôle de la marquise Cibo, qu'elle jouait avec sa grâce émue et sa sincérité coutumière. A citer aussi une nouvelle pensionnaire fort jolie, Mlle Dolly, très touchante sous les traits de Catherine Ginori.

15 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Mauvais Bergers*, pièce en cinq actes, de M. Octave Mirbeau[1]. — C'est assumer une terrible tâche

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Roule, M. *Lucien Guitry*. — Hargand, M. *Deval*. — Capron, M. *Laroche*. — Robert Hargand, M. *Deneubourg*. — Duhormel, M. *Angelo*. — La Troude, M. *Chameroy*. — Thieux, M. *Teste*. — Philippe Hurteaux, M. *Colas*. — Ansaume, M. *Cauroy*. — Un curieux, M. *Lacroix*. — Séverin Calvet, M. *Piron*. — Maigret, M. *Ripert*. — Zéphirin Bourru, M. *Jean Dara*. — Premier porteur, M. *Jahan*. — François Gouge, M. *Jourda*. — Jules Pacot, M. *Montrallier*. — Un domestique, M. *Stebler*. — Madeleine, Mme *Sarah Bernhardt*. — La mère Gathiard, Mlle *Marie Grandet*. — Geneviève, Mlle *Madeleine Dolly*. — Françoise Hardy, Mlle *Marie Royer*. — Marianne Renaud, Mlle *de Gournay*. — Jules Thierry, Mlle *O. Redzé*. — Pierre Thierry, Mlle *Damien*. — Femme de chambre, Mlle *A. Redzé*. — Ida Truffaut,

que d'entreprendre de porter la question sociale sur un théâtre. Cette incessante et si troublante comédie — que dis-je — cette navrante tragédie qui continuellement se joue au naturel dans l'existence, sans arriver jamais à une solution, devient plus exaspérante encore lorsque sur des planches, au milieu de toiles peintes, elle est exposée au moyen de théories entendues partout, discutées en tous lieux, mais sans arriver davantage, je ne dirai pas à une conclusion, mais à une possibilité, un aperçu, un semblant de conclusion. Tout ce que M. Octave Mirbeau a mis dans la bouche de ses personnages, vous l'avez lu dans les journaux et les revues, entendu dans les conférences, les réunions publiques, les meetings, mais pas plus que les écrivains et les orateurs dont nous parlons, M. Mirbeau ne résout la question, car, si sa pièce se termine sur le coup de minuit, elle ne finit pas... Non, ce n'est pas une « fin », dans le sens où j'entends le mot, dans le sens de résolution d'un problème que ce hideux tableau de cadavres et de sang, de douleurs et de gémissements, d'abandon et de désolation qui laisse le spectateur sous une impression, non de terreur ou de pitié, mais simplement de dégoût. Au lever du rideau, dans une pauvre masure d'ouvrier d'usine, Madeleine Thieux — Sarah Bernhardt — berce et endort ses petits frères, pendant que sa mère agonise dans la chambre

---

Mlle *Dione*. — Marie Calvet. Mlle *Parriaux*. — Armandine Peinard, Mlle *Gueringer*. — Marie Gouge. Mlle *Bossat*. — Une femme, Mlle *Maguin*.

voisine. La misère la plus noire règne dans la maison. Le père Thieux ne travaille pas depuis deux jours pour rester près de sa femme mourante, et l'argent se fait, hélas! de plus en plus rare. Nous apprenons d'autre part que les ouvriers de la maison sont mécontents : il souffle un vent de révolte entretenu, enflé par les paroles de Jean Roule, embauché depuis peu.

Le voici en personne qui vient prendre des nouvelles de la mère Thieux. Il est sombre, farouche, et il commence à exposer ses théories sur les revendications ouvrières, sur l'accaparement des patrons. — « Oh! toutes les belles choses que vous contez, soupire Madeleine, font peur à mon père! » Et, devant le père qui rentre, Jean Roule recommence son antienne : — « N'est-tu pas las de cette vie, de ces privations? Deux de tes fils sont morts à la peine, les deux qui dorment là s'en iront de même, ta fille qui a vingt ans en paraît quarante, et ta pauvre femme meurt assassinée par la misère. » — « Oh! laisse-moi, répond le vieux, je ne te comprends pas, et je suis trop triste pour t'écouter... » Mais voici Robert et Geneviève Hargand, les enfants du maître de l'usine, jeunes gens de vingt ans qui apportent quelques douceurs dans le pauvre logis. Robert et Jean Roule restés seuls, la discussion s'engage : Robert jeune, ardent, veut le bien des ouvriers, le bonheur pour tous, la vie, la joie. — « Vous savez bien, répond Jean Roule, que vous êtes impuissant à nous donner tout cela, vous n'êtes qu'un ambitieux, vous voulez être député. J'aime mieux votre père qui est carré-

ment cruel; contre lui, nous pouvons lutter ouvertement; vous, vous cherchez à nous amadouer ». Et il continue, dégoisant bien des choses désagréables, que Robert réfute de son mieux, sans nous expliquer, d'ailleurs, comment il arrivera au but désiré, car s'il caresse un rêve, il se sent incapable de donner le moyen de le réaliser. Jean, se retrouvant seul avec Madeleine, lui déclare ses sentiments : si elle veut l'aimer, il lui ouvrira le cœur et l'esprit, il lui fera comprendre toutes les belles choses dont déborde son cerveau. Mais la mère Thieux expire, et au milieu des lugubres gémissements de Madeleine, le rideau tombe, nous laissant l'impression que Jean Roule aime mieux parler que travailler, qu'il n'est jamais resté longtemps dans un atelier, et que, s'il a fait le tour du monde, c'est plus pour répandre ses théories que pour chercher de l'ouvrage. Le second acte nous introduit dans le luxueux atelier de Geneviève Hargand, au château de son père. Plusieurs patrons voisins s'y sont réunis, car les paroles de Jean Roule ont produit leur effet, la grève est imminente, les ateliers sont vides et les ouvriers parcourent les rues en chantant la *Carmagnole*. Les trois patrons qui sont là : La Troude, Capron, Duhormel, industriels riches, décorés, honorés, ne croient pas au danger, et débitent par paquets, des absurdités à faire frémir. Ah! M. Mirbeau n'a pas été tendre pour les patrons : il était impossible de créer des êtres plus bêtes, plus nuls, plus lâches et plus couards que ceux-là. Il serait curieux de connaître le type original qui a inspiré l'auteur; car, s'il s'en

trouve beaucoup de cet acabit, l'industrie nationale est bien malade. Heureusement, voici Hargand qui vient corriger l'impression produite. Celui-là est un sage qui veut le bien de l'ouvrier, mais qui croit que la fermeté, que la dureté même est nécessaire. Il a avec son fils une violente discussion dans laquelle chacun émet sa façon de voir. Mais, pendant que l'on parle tant dans l'atelier, la foule est devenue plus houleuse encore, et l'on commence à casser les vitres à coups de pierre. Quand nous nous trouvons dans le cabinet d'Hargand, la grève est arrivée à son paroxysme, les choses ont pris une telle tournure que, sur l'insistance de son contre-maître Maigret, Hargand a demandé le renfort de l'armée. Ici se place la scène capitale de l'œuvre, très belle, très émouvante et très théâtrale. Hargand apprend que son fils a eu une entrevue avec Jean Roule. Au comble de la colère, il le fait venir et lui reproche cruellement de frayer avec son pire ennemi; Robert explique qu'il a agi dans un but d'apaisement; puis le père et le fils recommencent a exposer les théories sociales que l'on trouve dans toutes les feuilles spéciales, et toujours — ne manquons pas de le dire — sans conclure en aucune façon. Cet épisode, admirablement joué par MM. Deval et Deneubourg est, quand même, d'un grand effet : nous nous plaisons à le constater. Nous y relèverons ces deux phrases à retenir : — « Lorsqu'avec des mots on fait tuer son semblable, on est un imbécile ou un assassin. — L'histoire est un charnier, n'en remuons pas la poussière ».

Sur l'insistance de Robert, Hargand consent pourtant à recevoir une délégation d'ouvriers. Ils arrivent six, conduits par Jean Roule. Il est fier de son triomphe, ce Jean Roule, et c'est avec une extraordinaire insolence qu'il expose les communes revendications. — « Nous voulons la journée de huit heures, dit-il entre autres choses, vous savez pourquoi : je n'ai pas besoin de vous l'expliquer. » Pardon! c'est justement cela qu'il faudrait nous expliquer, car nous n'en savons absolument rien, et Jean Roule n'en sait rien, et les autres n'en savent pas davantage. M. Mirbeau ignore-t-il donc — ce n'est pas possible — que dans la plupart des usines, les ouvriers ne sont pas payés au mois, comme son valet de chambre ou sa cuisinière, mais sont payés à la pièce ou à l'heure, et que, plus ils font de pièces, plus ils travaillent d'heures, plus ils touchent d'argent : c'est pour cela qu'ils travaillent le dimanche. Parlez à un ouvrier de cette histoire des huit heures, engendrée dans le cerveau de gens qui n'ont jamais touché un outil, et vous verrez ce qu'il vous dira... Exaspéré par ce qu'il entend, Hargand chasse tout le monde, y compris son fils; mais aussitôt pris d'un grand désespoir, il pleure le départ de son cher Robert et de ses vieux ouvriers. Le son du clairon le tire de ses larmes : les troupes arrivent. — « Enfin ! » s'écrie joyeux le contre-maître Maigret. — « Déjà ! » bégaye Hargand atterré. En quittant le patron, Jean Roule a donné rendez-vous aux cinq mille grévistes dans un carrefour de la forêt voisine. Les voici qui arrivent. Jean Roule, debout sur les mar-

ches d'un calvaire — est-ce un symbole? — avec Madeleine à ses côtés — Madeleine qu'on avait un peu oubliée depuis le début de la pièce — recommence sa conférence sur le bien des ouvriers. La salle a chaleureusement applaudi Jean Roule, lorsqu'il a dit leur fait aux députés qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas; mais sur la scène ça va moins bien : on le traite de lâche, de vagabond, de vendu et même de « prussien »; les choses finiraient peut-être assez mal, si Madeleine ne retournait la foule en quelques mots : « Etes-vous fous de l'insulter ainsi! Vous me connaissez, moi: eh bien! je l'aime, je porte dans mon sein le fruit de son amour. Il m'a ouvert l'esprit : j'étais une bête, il m'a rendu intelligente. C'est notre bien qu'il veut; suivez-le! » Et il n'en faut pas plus à la foule pour qu'elle change subitement d'avis...

Au dernier tableau qui peut être fortement réaliste, mon cher Mirbeau, mais qui est affreux, écœurant, la poudre a parlé. Une cinquantaine d'individus sont tués, il y a plus de blessés encore. Parmi les morts, on cite Jean Roule, Madeleine, Robert. Hargand, fou de douleur, cherche le corps de son fils : il s'accuse lui-même, il est cause de tout, il n'est qu'un assassin... Parmi les cadavres, au milieu des cris déchirants des veuves et des orphelins, on retrouve Madeleine qui respire encore, mais dont le corps est déjà raidi par la mort. Elle revient à elle, et le sang coule sur son visage, ses mains en sont rouges. Parmi les civières qui passent, Hargand reconnaît son fils, se jette sur le

cadavre et demeure inerte. A son tour, Madeleine reconnaît Jean et se couche sur lui. Tout à coup, elle bondit : « Mon enfant a remué, mon enfant est vivant! Ne perdez pas courage, c'est le sauveur, il nous sauvera tous! » Mais c'est trop d'émotion, et elle meurt à son tour... Et puis?... A quoi bon? Quelle est la moralité de l'histoire? Qui sort vainqueur de ce combat? Est-ce l'ouvrier? Non, puisqu'il meurt. Est-ce le patron? Non, puisqu'il est ruiné moralement et matériellement. Alors? Alors?... Cela prouve qu'il est des forêts impénétrables; si l'on parvient à faire quelques pas à l'intérieur, on s'y perd à tout jamais, on ne peut plus y avancer, ni reculer, et l'on meurt sur place. — La question sociale est une forêt impénétrable.

Cette pièce, atroce et curieuse, certainement appelée à soulever bien des critiques, bien des discussions et bien des polémiques, est conçue dans une belle langue. M. Octave Mirbeau est, qui l'ignore? un pur artiste et un maître écrivain — et si le sens scénique ne s'y manifeste pas toujours, certaines parties en sont poignantes au suprême degré. Les *Mauvais Bergers* sont montés — comme on monte tout à la Renaissance — avec une grande recherche de détails, et joués d'une façon remarquable. Mme Sarah Bernhardt, dont le rôle est relativement court, a été admirable à l'acte de la forêt. Il est difficile de dépenser plus de force tragique et de vigoureux talent. J'ai dit plus haut le grand succès remporté par M. Deval : le rôle d'Hargand le place au premier rang. Du per-

sonnage ingrat de Jean Roule, M. Guitry a tiré tout ce qu'il y avait à prendre. Il n'y est pas inférieur à lui-même, mais nous l'avons quelquefois vu supérieur. Parmi les autres rôles, nombreux, mais de second plan, il faut citer Mme Marie Grandet, Mlle Dolly, MM. Laroche, Chameroy, Ripert, etc. — Pièce étrange, point banale assurément, mais vouée au seul succès d'estime. L'essentiel est que, pour son début au théâtre, le vibrant talent de M. Mirbeau demeure indemne [1]. — C'est sur les *Mauvais Bergers* que se terminera l'année, résumée dans le tableau suivant [2].

---

1. La seconde représentation des *Mauvais Bergers* était assez mouvementée.

A la fin du deuxième acte, à la tirade de Robert Hargand, et pendant le quatrième acte, le cri de : « Vive l'anarchie! » s'était fait entendre des galeries supérieures.

A l'issue du cinquième acte, le bruit était tellement assourdissant qu'il devenait impossible d'entendre un seul mot du texte, au milieu des bravos et des cris : « Assez! Assez! »

Ces cris qui partaient des loges et des balcons étaient surtout des protestations contre l'horreur du spectacle de dévastation et l'arrivée des civières.

2. Le 31 décembre avait lieu la fête familiale traditionnelle de fin d'année.

Tout le personnel artistique et administratif, réuni au foyer après la représentation, offrait à Mme Sarah Bernhardt un superbe bronze de Bartholomé, « le Secret », ainsi qu'une magnifique corbeille d'orchidées, hommage non seulement à l'artiste incomparable, mais aussi à la directrice aimée.

Speech de Lucien Guitry au nom des camarades; réponse très émue de la grande artiste; souhaits et vœux échangés avec effusion, après quoi l'on vidait les coupes de champagne à la prospérité du théâtre.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Lorenzaccio, drame	5	»	42
La Dame aux Camélias, drame	5	»	40
**Spiritisme*, comédie	3	8 février	21
La Tosca, drame	5	3 mars	30
**Snob*, comédie	1	5 avril	11
**La Samaritaine*, mystère en vers	3 tabl.	13 avril	12
La Signora dalle Camelie, drame	5	1er juin	5
Magda, drame	4	7 juin	2
Sogno di un mattino di primavera, poème dramatique	1	15 juin	2
La Locandiera, comédie	3	15 juin	2
La Moglie di Claudio, drame	1	30 juin	2
Cavalleria Rusticana, drame	4	30 juin	1
**Service secret*, pièce	4	2 octobre	30
**Les Mauvais Bergers*, pièce	5	15 déc.	18

THÉATRE DES VARIÉTÉS [1]

L'année 1897 avait commencé avec le plaisant *Truc de Séraphin*, de MM. Desvallières et Mars — dont la cinquantième s'était donnée le 31 janvier — elle se continuait par la première représentation (à la date du 18 février) du *Pompier de service* [2] : une farce genre *Tour du Cadran*, gentiment réussie, d'ailleurs, par ces deux heureux du jour qui s'appellent Victor de Cottens et Paul Gavault, les sympathiques auteurs du *Papa de Francine*, qui n'a pas encore dit son dernier mot à Cluny, et de cette gaie revue, *Si qu'on irait ?* qu'il est de mode d'aller applaudir en habit noir et en cravate blanche à la Gaîté-Rochechouart : ô snobisme, voilà bien de tes coups ! Fanny Bodard, l'étoile des Variétés est persuadée que le fait d'em-

---

1. Directeur : M. Fernand Samuel. — Secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2 Distribution. — Auguste Graboulot, M. *Brasseur*. — Oscar de Parchemin, M. *Dailly*. — Le commandant, M. *Milher*. — Impavidoso, M. *Guy*. — Anatol's — le Régisseur, M. *Petit*. — Léopold, M. *Simon*. — Edouard, M. *Schutz*. — Labinetto — 1er Clubman, M. *Ed. Georges*. — Moricot, M. *Arnould*. — Fanny Bodard, Mlle *Méaly*. — Fabienne, Mlle *Germaine Gallois*. — Mimile, Mlle *Lavallière*. — Justine, Mlle *Diéterle*. — Adèle, Mme *Fugères*. — Tzigane chanteuse, Mlle *Duvallon*. — Le patronnet, Mlle *Lacombe*. — Le télégraphiste, Mlle *Landoza*. — Tzigane violon, Mlle *Francia*.

Au cours des répétitions du *Pompier de service*, M. Baron, mécontent du rôle qui lui était distribué, résiliait à l'amiable l'engagement qui le liait encore avec M. Samuel pour deux ans. Baron quittant les Variétés : n'était-ce pas là un gros petit événement parisien ?...

brasser, le 31 décembre, à minuit, le « pompier de service » doit lui apporter du bonheur pour toute l'année... Oscar de Parchemin parie cent mille francs, à son cercle, qu'il sera cet « embrassé », et voilà Dailly prenant inopinément à Albert Brasseur son casque de cuivre et sa culotte bleue : quelle lune, véritablement épique, que cette simple demi-lune, vue de profil !... Et du restaurant Anatol's, lisez : Maxim's, nous voici transportés dans la cour d'une caserne de pompiers, vraiment *bien parisienne*, puisqu'on y voit, sous l'uniforme, les jolies *petites femmes* chères à M. Samuel; puis, rue de Prony, dans certaine garçonnière, — délicieusement chantée par la radieuse Germaine Gallois — et enfin, dans les coulisses mêmes des Variétés, où notre excellent Parchemin perd galamment le pari qu'il eût mérité de gagner : son adorable femme n'a-t-elle pas fait tout ce qu'il fallait pour qu'il eût toutes les veines ? Jetez sur tout cela l'irrésistible comique de Brasseur, — Brasseur fut, ce nous semble, le héros de la fête, la joyeuse face de Dailly, l'entrain de Méaly, portant si gaillardement le maillot noir de Fanny Bodard, la triomphante beauté de Germaine Gallois, à qui l'on redemandait les jolis couplets de la garçonnière, musique de Varney, la gentillesse de Mlles Lavallière et Diéterle, — deux amours de petits amoureux, — et vous aurez une fort amusante soirée où, la littérature ne devait entrer pour quoi que ce fût. Il y a temps pour tout, n'est-il pas vrai ?

11 MARS. — Les auteurs du *Pompier de service*,

MM. Victor de Cottens, Paul Gavault et Louis Varney célèbrent joyeusement sur la scène des Variétés dans une brillante fête costumée, offerte à la presse théâtrale, la 150e représentation du *Papa de Francine*, leur actuel grand succès du Théâtre Cluny.

28 MARS. — Dailly, le gai Dailly, mourait dans sa petite propriété de Courbevoie, emporté en quelques heures par une embolie au cerveau, à la suite d'une opération qu'il avait vaillamment subie. Quelques jours auparavant, l'excellent comédien jouait encore, à côté d'Albert Brasseur, son amusant rôle du *Pompier de service*, qui, jusqu'à la fin des représentations de la pièce, passera entre les mains de M. Riga.

1er AVRIL. — Cinquantième représentation du *Pompier de service*. Les deux grandes avant-scènes du premier étage, réunies, sont occupées par M. le colonel Varigault, commandant les sapeurs-pompiers de Paris. Tout le premier rang de la galerie est réservé aux sapeurs des différentes casernes, assistant à la 50e représentation de l'amusante opérette de MM. Varney, de Cottens et Gavault.

7 MAI. — Première représentation à ce théâtre du *Petit Faust*, opéra fantastique en trois actes et quatre tableaux d'Hector Crémieux et Jaime, musique d'Hervé [1]. — Le *Petit Faust !* Ce titre évoque

1. DISTRIBUTION. — Valentin, M. *Brasseur*. — Faust, M. *Guy*. — Le cocher, M. *E. Petit*. — Le pion, M. *Ed. Georges*. — Marguerite, Mlle *Méaly*. — Méphisto, Mlle *Pernyn*. — Siébel, Mlle *Lavallière*. — Lisette, Mlle *Diéterle*. — Clorinde, Mme *Fugères*. — Agnès, Mlle *Crozet*. — Aglaé, Mlle *Derick*. — Frantz, Mlle *Lacombe*. — Altmayer, Mlle *Landoza*.

les joyeux souvenirs du second empire. C'est en 1869 — dix ans juste après le *Faust* de Gounod — que fut représentée cette aimable parodie — et avec quel succès !... Tous les contemporains vous le diront. Deux cents représentations n'épuisèrent pas sa vogue. Il est vrai qu'elle était interprétée par Milher — qui fit de Valentin une immortelle création — et par Blanche d'Antigny, dont le talent était ordinaire, mais dont la beauté affolait Paris. A ce moment enfin, on adorait les flonflons, les cancans échevelés. Offenbach règnait en maître, *Orphée aux Enfers*, la *Belle Hélène*, la *Grande Duchesse* avaient été accueillis avec un ardent enthousiasme. Hervé surenchérit encore et dépassa ces fantaisies; il fit rouler l'opérette de la gaieté dans l'incohérence et installa Charenton en plein boulevard des Italiens. Il trouva avec l'*Œil crevé* le plus grand triomphe de sa carrière. Si le livret de l'*Œil crevé* est d'une extravagance calculée, la musique en est tout à fait jolie, extrêmement spirituelle, et même par endroits très plaisamment ironique. Le *Petit Faust* n'est certes pas inférieur à l'*Œil crevé*. C'est aussi une parodie d'une adresse incomparable, et très vivement enlevée. Et si elle n'a plus pour nous le piquant de l'imprévu et l'attrait de la nouveauté — maintenant que, désormais classée, l'œuvre de Gounod a franchi ce que j'appellerai la période militante — elle a la clarté, la gaieté, la franchise, l'allure endiablée qui conviennent à ces sortes de compositions, et parfois on y remarque la main d'un musicien qui aurait pu, s'il l'avait voulu, atteindre

plus haut que l'opérette. Le *Petit Faust* a donc obtenu, cette fois encore, un succès énorme. La partition d'Hervé n'abonde-t-elle pas en motifs pleins de verve ? Elle est gaie, je le répète, elle est mélodieuse, et sous ses airs évaporés, elle cache du goût et du savoir. Les trois chœurs de la Kermesse sont écrits en contrepoint !... Rappelez-vous, au premier acte, le chœur des soldats, les couplets militaires de Valentin, et le rondo : « Je suis Méphisto, serviteur fidèle ». Mais le second acte est le plus riche, avec les trois chœurs de la Kermesse déjà cités, et la valse, dans laquelle l'adroit musicien sut unir à un thème de son invention le motif populaire du *Carnaval de Venise*. Puis, il faut citer encore les couplets originaux du *Satrape et la Puce*, et l'idylle des quatre saisons, la note rêveuse de cette musique affolée : « Dans l'ombre d'un rêve on la voit un jour » ; il y a là comme un écho des *lieds* aux clair de lune de Schubert... La dernière reprise du *Petit Faust* avait eu lieu à la Porte-Saint-Martin. Cooper jouait alors le rôle du docteur Faust, et Jeanne Granier, celui de Marguerite : ils étaient charmants tous deux. Mlle Samé se faisait applaudir sous les traits de Méphisto ; Sulbac s'échappait un instant du café-concert pour s'essayer au théâtre dans le personnage de Valentin, et Mlle Cassive, encore inconnue, « se produisait » dans le bout de rôle de Lisette échu aujourd'hui à la mignonne Diéterle... Ce fut le chant du cygne de la direction Duquesnel... Aux Variétés, M. Samuel a monté aussi brillamment qu'il le pouvait la célèbre opérette

d'Hervé. Brasseur est un Valentin plein de jeunesse et de naturel ; Mlle Méaly une Marguerite remplie d'entrain ; Mlle Pernyn, qui fait Méphisto, est douée d'une voix solide et d'une belle paire de jambes, et Mlle Lavallière est un délicieux petit Siébel : en voilà une qui a le diable au corps et qui semble s'amuser en même temps qu'elle amuse le public par sa verve à tout casser : allez la voir danser sa gigue ! Louons encore le brave Emile Petit qui fait le cocher, illustré jadis par Vavasseur, et tenons compte à M. Guy de ses efforts dans un rôle, celui de Faust, qui ne lui convient guère. Nous n'aimons pas trop, si beau que soit le tableau, l'Enfer du dernier acte, qui nous a fait, malgré nous, songer à l'incendie du Bazar de la Charité. Mais le ballet des Marguerites est une merveille de goût.

Les recettes du *Petit Faust* se maintiennent avec de belles moyennes jusqu'aux premiers jours de juin ; mais c'est en vain qu'adoptant un tarif réduit de cinquante pour cent, M. Samuel espérait pouvoir traverser la saison d'été [1] : la clôture annuelle avait lieu le 1er juillet.

18 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre avec la 101e représentation du *Carnet du Diable*, féerie-opérette en trois actes et huit tableaux de MM. Ernest Blum et Paul Ferrier, musique de

1. — La pièce était alors ainsi distribuée : Faust, M. *Tauffenberger*. Valentin, M. *Prince*, (de l'Odéon). — Le cocher, M. *Emile Petit*. — Le pion, M. *Edouard Georges*. — Marguerite, Mlle *Gilberte*. — Méphisto, Mme *Lhéritier*. — Siébel, Mlle *Lacombe*. — Lisette, Mlle *Darthenay*.

M. Gaston Serpette [1] ; au second acte, première représentation du *Foyer de la Danse*, à l'Opéra, pantomime nouvelle, décor de MM. Rubé et Moisson [2]. — Jolies femmes, habillées ou « déshabillées » ; costumes chatoyants ; décors superbes à perspectives immenses ; pantomime nouvelle : le *Foyer de la Danse*, à l'Opéra, où Albert Brasseur fait Julot, où Lassouche et Guy font M. et Mme Manchaballe, où Mmes Méaly, Gilberte et Lavallière personnifient de façon piquante les petites Manchaballe gaiement inventées par notre confrère Richard O'Monroy : il n'en faut pas plus à ce théâtre, si admirablement situé sur le boulevard, pour réaliser avec une œuvre déjà cent fois jouée des recettes plus qu'honorables. Cette pièce, bourrée d'égrillardises, et qui fut, en son temps une seconde édition (toute aussi applaudie que la première) de *Madame Satan*, vous la connaissez : n'est-elle pas heureusement renouvelée par la pantomime du second acte, fort agréablement mise en musique par M. Serpette ? La petite pantomime en question consiste en un spectacle donné dans l'hôtel du rastaquouère Rodrigo. On baisse et on lève

1. Distribution. — Arsène Marjavel, M. *Brasseur*. — Belphégor, M. *Dieudonné*. — Baron Cupido, M. *Lassouche*. — Rodrigo, M. *Guy*. — Pingaud, M. *Emile Petit*. — Ruy del Rio Secco, M. *André Simon*. — Satan, M. *Edouard Georges*. — Casimir, M. *Schutz*. — Mimosa, Mlle *Méaly*. — Sataniella, Mlle *Gilberte*. — Jacqueline, Mlle *Lavallière*. — Comtesse Guadamara, Mlle *Berthe Legrand*. — Mme Connecticut, Mlle *Rose Demay*. — Vénus, Mlle *Nebbia*.

2. Distribution. — Julot, M. *Brasseur*. — Le vicomte, M. *Dieudonné*. M. Manchaballe, M. *Lassouche*. — Mme Manchaballe, M. *Guy*. — Le marquis, M. *Schutz*. — Le Roi, M. *Edouard Georges*. — Le directeur, M. *Raoul*. — Manchaballe I, Mlle *Méaly*. — Manchaballe II, Mlle *Gilberte*. — Manchaballe III, Mlle *Lavallière*.

un rideau au milieu de la scène, qui représente alors le foyer de la danse, avec un groupe d'habits noirs et de danseuses en costume de représentation. Lassouche, nous l'avons dit, personnifie M. Manchaballe, et Guy est déguisé en Mme Manchaballe, ouvreuse de son métier : ce sont les père et mère des demoiselles Manchaballe. Sous les traits de M. Gailhard [1], le directeur, le flambeau à la main, introduit dans le foyer un roi exotique : mettez que c'est le roi de Siam, notre hôte de ces jours derniers, et Cloclo Manchaballe (Mlle Lavallière), représentant Cléo de Mérode, danse fort gentiment devant le souverain étranger : succès, succès énorme, pour Mlle Lavallière. C'est en vain que M. Manchaballe veut protester contre les prévenances royales ; on le flanque à la porte, ainsi qu'il est juste, et Cloclo, triomphant, va disparaître avec le souverain... D'autre part, Manchaballe 1re, (c'est Mlle Méaly) danse, avec Albert Brasseur pour vis-à-vis ; excité par la danse, Julot, (Marjavel) embrasse sa partenaire sur la bouche ; celle-ci le gifle... Pour « réparer », il va falloir en toute hâte conclure le mariage... La suite, comme précédemment : on passe au sixième tableau qui est la chambre nuptiale. Enfin, dernier changement — qu'on dise que nous ne sommes pas un consciencieux annaliste — au lieu de Mlle Degaby, pour figurer Vénus, c'est Mlle Nebbia qui a l'insi-

1. — Sur la réclamation de M. Gailhard, vraiment un peu susceptible, la censure défendit, parait-il, à M. Samuel de reproduire, sur la pièce des Variétés, la tête du directeur de l'Opéra.

gne honneur de se montrer toute nue — et je vous assure que personne ne s'en plaint.

31 OCTOBRE. — Première représentation de *Paris qui marche*, revue en trois actes, un prologue et dix tableaux, de MM. Monréal et Blondeau [1]. — Elle est magnifiquement montée, cette revue, et, comme toujours, elle atteste le goût de M. Samuel, le fastueux directeur qui a dépensé là des sommes folles. Mais qu'elle fait donc peu d'honneur à l'esprit de ses auteurs ! Quand on pense qu'il nous fallut attendre jusque près de minuit pour fran-

---

1. DISTRIBUTION. — M. *Brasseur* : Berluron, la Voyante, Grégoire, le général.

M. *Lassouche* : un monsieur, un canotier, Boswell.

M. *Guy* : l'abonné.

M. *Tauffenberger* : un Provençal, Tamagno.

M. *E. Petit* : directeur du théâtre des Variétés, un monsieur dans la salle, M. Dupont.

M. *Simon* : un brigadier, le général Hoche.

M. *Ed. Georges* : Un charcutier, un municipal, Brichanteau.

M. *Schutz* : Un directeur, le vicomte, Antonin.

M. *Mesmacker* : Un directeur, un gabelou, Jonas.

M. *Lurville* : Un agent, un garçon de café, Caressefolle, Gabriel.

M. *Leitner* : Un monsieur chic.

M. *Raoul* : Un directeur, un cocher, Blaireau.

Mlle *Méaly* : La Chanson rosse, 1897.

Mlle *Germaine Gallois* : La Japonaise, Chantilly, le Directoire, le Théâtre des Variétés.

Mlle *Lavallière* : Une Anglaise, la petite Marianne, la Crinoline.

Mlle *Diéterle* : Raphaëlle, une petite dame, la Restauration, Bengaline.

Mlle *Berthe Legrand* : Mme Dupont.

Mlle *Dangeville* : La Duse.

Mlle *Emilienne d'Alençon* : L'Exposition des éventails, la Mode, Loïe Fuller.

Mlle *Derval* : La Vachalcade, Premier Empire, Julie.

Mlle *Castera* : Paris qui marche, 1830, Angèle.

Mlle *Rose Demay* : Le Concours hippique, la Patache, la Banque, Didite.

Mlle *Lacombe* : Elève des Mines, le Chemineau.

Mlle *Nebbia* : Une petite dame, Frédégonde.

chement rire — et grâce surtout à la tête de Brasseur — avec la parodie de *Service secret* jouée et dansée sur un air de gigue !... Monréal et Blondeau sont pourtant de vieux routiers parmi nos revuistes : place aux jeunes, alors ! Et combien nous préférons les jolies œuvrettes que dans ce genre nous donnent, par exemple, MM. Oudot et de Gorsse, en ces cabarets de la Butte précisément « blagués » au prologue de la pièce des Variétés ! *Paris qui marche* est conduit par la Chanson rosse et par l'Abonné de Montmartre où Mlle Méaly et M. Guy se montrent commère et compère pleins de verve. Et nous y voyons défiler, commandées par ce gentil rapin qui s'appelle Mlle Diéterle, et sous de charmants uniformes de Saint-Cyriennes et de Polytechniciennes, les déléguées du parti féministe ; un grotesque orphéon militaire par le caporal Brasseur, et les anciennes voitures, naturellement personnifiées par de petites femmes — toutes plus jolies les unes que les autres. Les femmes ! Il n'y que ça dans cette revue, véritable orgie de chair fraîche. Au second acte, il faut citer une assez amusante scène dans la salle — ces scènes plaisent toujours — où sous les traits de la fameuse Voyante, Brasseur est interrogé au balcon, par un monsieur de l'orchestre, qui n'est autre que l'excellent Petit, et par une timide spectatrice personnifiée par la jolie Nebbia. Puis, c'est l'Alliance russe, célébrée en un patriotique couplet que débite Mlle Lavallière, toute charmante en République ; le Dernier Canotier, que représente dignement le vieux vétéran Lassouche ; Chantilly,

dont la belle Germaine Gallois chante si délieusement les attraits qu'elle se fait rappeler par toute la salle. Mais attention ! Voici le clou, l'énorme clou de la revue, les Modes du siècle : Directoire, Premier Empire, Restauration, 1830, Second Empire, 1897, figurées par de larges rangées de femmes (genre *Excelsior*) dont les costumes adorables sont de pures merveilles. Admirez, je vous prie, Mlle Gallois, tout en or, et réjouissez-vous avec le pas de la Crinoline spirituellement dansé par la verveuse Lavallière. Le dernier acte se passe à l'agence Brichanteau, où Mlle Dangeville nous donne une intelligente parodie de la Duse « pleurant de vraies larmes », et où nous voyons s'enlever dans le cintre Emilienne d'Alençon, à la fois Mouche d'or et Loïe Fuller. Une idée, une toute petite idée de revue, dans la parodie de la *Mort de Hoche*, conférence en cinq actes et neuf verres d'eau sucrée, où servent les accessoires du Châtelet — tel le truc de la bougie qui grandit — et aussi dans celle des *Trois filles de M. Dupont*, où Julie, allant se préparer, sur l'ordre de son père, pour se présenter à son fiancé, Antonin reconnaît, en voyant Mlle Derval en costume de bain, que c'est vraiment là « une bonne affaire ». Et puisque, je vous l'ai dit, la Revue se termine par la tête impayable de Brasseur personnifiant bien drôlement le général girouette de *Service secret*, je relate qu'on a ri... Mais, encore un coup, il était temps.

12 DÉCEMBRE. — L'éblouissante revue, qui a déjà fait trois cent mille francs de recettes, est

jouée ce soir pour la cinquantième fois par les excellents artistes qui ont si largement contribué à son grand succès.

24 DÉCEMBRE. — *Paris qui marche* s'enrichit, ce soir, de plusieurs scènes nouvelles. C'est d'abord, au deuxième acte, *Christmas dolly's* (le noël de la Poupée), un intermède anglais dans lequel nous voyons Brasseur et Mlle Lavallière, transformés en deux poupées mécaniques, superbement articulées, jouer l'éternelle comédie de l'amour. Mlle Lavallière est jolie à ravir dans son costume de baby des bords de la Tamise et Brasseur s'est grimé à laisser croire qu'il sort d'une fabrique de Nuremberg. Ces deux poupées dernier modèle chantent, miment et dansent un duo d'une désopilante cocasserie. Puis, dans deux adorables décors de Lemeunier, représentant, le premier, un écrin de satin rose et ivoire, et le second, un arbre de Noël planté dans une perspective de glaciers, sous l'étoile lumineuse des bergers, — ont lieu les évolutions d'un superbe ballet blanc, noir et argent, signé Landolff. Ce ballet encadre une série de scènes amusantes chantées alternativement en anglais et en français par l'exquise Germaine Gallois, la toute charmante Lavallière et la mignonne Emilienne d'Alençon, toutes trois entourées d'un incomparable bataillon de petites femmes plus jolies les unes que les autres. Ce n'est pas tout encore : le troisième acte de la revue est augmenté de plusieurs scènes d'un comique achevé, telles que la parodie, en vers libres, de la *Jeunesse de Louis XIV*, du Gymnase, où Mlle Lavallière nous appa-

n Grand Roi, celle de la *Joueuse d'orgue*, de
ıigu, où Brasseur, un maître en l'art de se
r, se transforme en extraordinaire magnéti-
. Tout cela constituait pour la revue un heu-
rajeunissement qui allait lui faire victorieuse-
franchir le cap de janvier...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
ıc de Séraphin, pièce............	3	»	52
ri d'Hortense, comédie...........	1	»	138
ıpier de service. comédie-opérette	4 a. 7 t.	18 février	83
it Faust, opéra fantastique.......	3 a. 4 t.	7 mai	55
ot, comédie......................	1	10 mai	52
net du Diable, féerie-opérette....	3 a. 8 t.	13 sept.	39
tie d'échecs, comédie............	1	18 sept.	50
ıui marche, revue...............	3 a. 10 t.	31 oct.	70
elle Clochette, comédie...........	1	12 nov.	57

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Deux pièces nouvelles : une comédie de MM. Bisson et Hennequin, le *Terre-Neuve*, et une opérette de MM. Antony Mars, Hennequin et Victor Roger, les *Fêtards*; la reprise du *Parfum*, d'Ernest Blum et Raoul Toché, et celle du *Portefeuille* (ex-*Monsieur Coulisset*) des mêmes auteurs, jointes au *Dindon*, qui tient bon sur l'affiche, et à un acte inédit de M. Georges Feydeau, *Séance de nuit* : voilà en quoi va se résumer, pour ce théâtre, l'année 1897.

Ferdinand le noceur, de M. Léon Gandillot, s'était donné le 20 janvier pour la cinquantième fois. Le 25 février, avait lieu la première représentation du *Terre-Neuve*, de MM. A. Bisson et

1. Directeurs : MM. Mussay et Boyer.

Le 30 janvier avait lieu l'assemblée générale annuelle des actionnaires de ce théâtre. La séance débutait par la lecture du rapport proposant l'approbation des comptes, et l'assemblée, mise en belle humeur par les recettes merveilleuses des trois cents représentations du *Dindon*, votait à l'unanimité les conclusions du rapport. Le président donnait ensuite connaissance à l'assemblée de la lettre de démission de M. Mussay, que le conseil de surveillance avait déjà été d'avis de refuser. L'assemblée, sans la moindre discussion, ratifiait à l'unanimité la décision du conseil. M. Mussay était donc confirmé dans ses fonctions de directeur, que tout le monde regrettait de lui voir abandonner, alors qu'il pouvait toujours rendre de grands services à cette scène où sa direction avait été marquée par de nombreux et éclatants succès.

M. Hennequin[1]. — Proche parent du Malivaud, que M. Albin Valabrègue appelait naguère « le premier mari de France », l'illustre Bruniquel, député de Cher-et-Loir, en passe d'être nommé ministre, — c'est son tour ! — a été surnommé « le Caton du dix-neuvième siècle ». Réputation bien usurpée, d'ailleurs : voilà vingt-deux ans qu'il trompe sa femme; autant dire qu'il l'a toujours trompée... Mais, s'il en tire du plaisir, il en éprouve aussi du remords. Et quand il a fini de rire et qu'il rentre chez lui, tout contrit, Bruniquel se méprise. Ah ! s'il pouvait avoir assez de force de caractère pour redevenir, de l'incorrigible polisson qu'il est, le mari fidèle qu'il voudrait être ! Quelqu'un n'aura-t-il donc pas pour lui le courage qu'il n'a pas ? Si fait, ce quelqu'un se trouve en la personne de Corbinet, son dévoué secrétaire. Corbinet, aspirant à la main de sa fille, ne craint pas de dire au père de Cécile ses plus dures vérités. Voilà donc le sauveur espéré, le terre-neuve demandé ! Dans son imprudent enthousiasme de repenti, Bruniquel signe à Corbinet un papier où, platement, il avoue son inconduite conjugale. Corbinet met le papier dans sa poche : désormais il tient son beau-père ! Naturellement, et pour commencer, Bruniquel s'est formellement

---

1. DISTRIBUTION. — Corbinet, M. *Raimond*. — Labermol, M. *Gobin*. Bruniquel, M. *Dubosc*. — Toutain, M. *Francès*. — François, M. *Greffier*. — Un voisin, M. *Dupont*. — Clémence, Mlle *A. Lavigne*. — Angélina, Mlle *J. Cheirel*. — Adèle, Mme *Franck-Mel*. — Cécile, Mlle *Doriel*. — Mariette, Mlle *Laborie*. — Charlotte, Mlle *Mary Gillet*.

Le 15 mars, le *Terre-Neuve* était accompagné d'une amusante petite pièce de M. André Lénéka, *Pourquoi ?* gaiement enlevée par MM. *Garen*, *Garandet*, *Mori*; Mmes *Vigouroux*, *Derbly*.

engagé à rompre avec sa maîtresse Angélina (du théâtre national de l'Odéon). Et si, dans une première entrevue, il a déjà pu oublier une promesse aussi sacrée, il ira chez Angélina, et nettement il lui signifiera son congé. Attachant à son bras, comme souvenir de la personne aimée, le foulard que lui a donné son Adèle, « sainte et digne créature », il prononcera le fameux : « Fini, nous deux ! » Mais il n'a point compté avec les roueries d'Angélina, qui les connaît toutes... Lâchée par « Bébé chéri », par « Gros Fortu », le jour même où il avait promis de lui payer un hôtel, — l'hôtel de leurs rêves, — Angélina ne mange pas de ce pain-là ! Et la voilà faisant mine de se jeter par la fenêtre ! Le coup réussit à merveille, Bruniquel la retient et ne la lâche pas, mais ces évolution sur le balcon ont attiré le sergent de ville Labermol qui se hâte de monter pour mettre le holà : — « Si vous quittez une femme qui vous aime comme ça, je vous fourre dedans ! »— Bruniquel a fait tout ce qu'il a pu pour rompre, et n'a pu rompre. Corbinet, indigné d'une telle couardise, reprend l'affaire à son compte. Il lui suffit de se faire passer pour dix fois millionnaire, alors que Bruniquel serait soi-disant dans une noire purée, et de donner à Angélina, comme acompte, les vingt mille « balles » que Bruniquel avait l'intention de lui laisser comme P. P. C. C'est alors Angélina qui, « salement » même, plaque le vieux : « Siffle au disque : la voie est libre ! » Mais la ruse de Corbinet est éventée ; Angélina se venge comme elle peut : elle appelle la police, —

Labermol n'est-il pas sur le trottoir d'en face, tout prêt à monter au premier signe ? — elle accuse Corbinet d'une double tentative de viol sur elle et sur sa sœur Clémence. Corbinet est promptement arrêté. Il sera, d'ailleurs, tout aussi facilement relâché ; ce qui n'a rien d'étonnant en un temps où l'on arrête, pour les relaxer ensuite, les gens les plus distingués... Bruniquel lui donne sa fille — avouez qu'il l'a bien méritée — et grâce à la politique — la politique a parfois du bon — il obtiendra le pardon de sa femme, à qui un imprudent récit du sergent Labermol a tout appris. Par téléphone, l'ami Duruflard offre à Bruniquel d'entrer dans le nouveau cabinet, et lui propose le portefeuille de l'agriculture, — le seul qui reste à prendre. Bruniquel argue de ses inébranlables convictions : il refuse ; Duruflard fait appel à son patriotisme : il accepte !... Femme d'un ministre : Mme Bruniquel oublie tout ! Sur une donnée un peu triste, — les remords de ce quinquagénaire n'ont rien qui nous touche, et je suis sûr qu'il vous est bien égal, et à moi donc ! que Mme Franck-Mel soit trompée, — MM. Bisson et Hennequin — collaborant fort heureusement ensemble pour la première fois — ont adroitement brodé une comédie, côtoyant la farce, très bien faite et fort amusante, qui obtenait un joyeux succès de première. Interprétation excellente. C'est Raimond, aussi comique dans le gendre terre-neuve qu'il l'était la veille dans Ferdinand le Noceur ; c'est Dubosc qui, montrant une souplesse de talent dont il a déjà donné plusieurs preuves, a su établir

en six jours le rôle de Bruniquel (d'abord distribué à Maugé), très long, très difficile, et sortant quelque peu de son ordinaire emploi; c'est Gobin, absolument désopilant dans Labermol, l'agent constamment ému et compatissant : — « On se demande quelquefois, dit-il, pourquoi on ne trouve pas de sergents de ville dans la rue : c'est qu'ils sont dans les appartements »; puis Francès, esquissant finement le rôle du bon Toutain qui, tranquillement, attend le jour où son ami sera pincé; c'est l'intelligente Mlle Cheirel, « vibrant » merveilleusement, en digne pensionnaire d'un théâtre subventionné, le rôle d'Angélina; c'est Mlle Lavigne (Clémence, autre cabotine) d'une fantaisie délicieuse et d'une drôlerie irrésistible en sa façon de dire les Imprécations de Camille sur l'air de *Lingaling loo*, ou de piocher la mort de Dolorès dans *Patrie*; c'est Mlle Doriel, ingénue très sincère, et Mlle Mary Gillet, soubrette infiniment adroite, qui pleure avec tant de conviction sa place perdue pour quelques baisers adressés, non par patriotisme, au régiment qui passe !...

30 MARS. — Reprise du *Parfum*, comédie en trois actes, de M. Ernest Blum et de Raoul Toché [1], et première représentation de *Séance de nuit*, comédie en un acte de M. Georges Feydeau [2].

1. DISTRIBUTION. — Théodule, M. *Raimond*. — Montesson, M. *Dubosc*. — Poupardier, M. *Francès*. — Potard, M. *Bellucci*. — Paul, M. *Draoul*. — Sylvanie, Mme *Céline Chaumont*. — Adèle, Mlle *Murany*.

2. DISTRIBUTION. — Fauconnet, M. *Gobin*. — Gentillac, M. *Ch. Lamy* (débuts). — Joseph, M. *Deschamps*. — Rigolin, M. *Violette*. — Le chasseur, M. *Déan*. — Clarisse, Mlle *J. Cheirel*. — Artémise, Mlle *J. Leriche*. Bamboche, Mlle *Narlay*. — Emilie, Mlle *Mary Gillet*.

jouée ce soir pour la cinquantième fois par les excellents artistes qui ont si largement contribué à son grand succès.

24 DÉCEMBRE. — *Paris qui marche* s'enrichit, ce soir, de plusieurs scènes nouvelles. C'est d'abord, au deuxième acte, *Christmas dolly's* (le noël de la Poupée), un intermède anglais dans lequel nous voyons Brasseur et Mlle Lavallière, transformés en deux poupées mécaniques, superbement articulées, jouer l'éternelle comédie de l'amour. Mlle Lavallière est jolie à ravir dans son costume de baby des bords de la Tamise et Brasseur s'est grimé à laisser croire qu'il sort d'une fabrique de Nuremberg. Ces deux poupées dernier modèle chantent, miment et dansent un duo d'une désopilante cocasserie. Puis, dans deux adorables décors de Lemeunier, représentant, le premier, un écrin de satin rose et ivoire, et le second, un arbre de Noël planté dans une perspective de glaciers, sous l'étoile lumineuse des bergers, — ont lieu les évolutions d'un superbe ballet blanc, noir et argent, signé Landolff. Ce ballet encadre une série de scènes amusantes chantées alternativement en anglais et en français par l'exquise Germaine Gallois, la toute charmante Lavallière et la mignonne Emilienne d'Alençon, toutes trois entourées d'un incomparable bataillon de petites femmes plus jolies les unes que les autres. Ce n'est pas tout encore : le troisième acte de la revue est augmenté de plusieurs scènes d'un comique achevé, telles que la parodie, en vers libres, de la *Jeunesse de Louis XIV*, du Gymnase, où Mlle Lavallière nous appa-

raît en Grand Roi, celle de la *Joueuse d'orgue*, de l'Ambigu, où Brasseur, un maître en l'art de se grimer, se transforme en extraordinaire magnétiseur... Tout cela constituait pour la revue un heureux rajeunissement qui allait lui faire victorieusement franchir le cap de janvier...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré[s] ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Truc de Séraphin, pièce	3	»	52
Le Mari d'Hortense, comédie	1	»	138
**Le Pompier de service.* comédie-opérette	4 a. 7 t.	18 février	83
Le Petit Faust, opéra fantastique	3 a. 4 t.	7 mai	55
**Berlurot,* comédie	1	10 mai	52
Le Carnet du Diable, féerie-opérette	3 a. 8 t.	13 sept.	39
La Partie d'échecs, comédie	1	18 sept.	50
**Paris qui marche,* revue	3 a. 10 t.	31 oct.	70
Mam'zelle Clochette, comédie	1	12 nov.	57

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Deux pièces nouvelles : une comédie de MM. Bisson et Hennequin, le *Terre-Neuve*, et une opérette de MM. Antony Mars, Hennequin et Victor Roger, les *Fêtards* ; la reprise du *Parfum*, d'Ernest Blum et Raoul Toché, et celle du *Portefeuille* (ex-*Monsieur Coulisset*) des mêmes auteurs, jointes au *Dindon*, qui tient bon sur l'affiche, et à un acte inédit de M. Georges Feydeau, *Séance de nuit* : voilà en quoi va se résumer, pour ce théâtre, l'année 1897.

Ferdinand le noceur, de M. Léon Gandillot, s'était donné le 20 janvier pour la cinquantième fois. Le 25 février, avait lieu la première représentation du *Terre-Neuve*, de MM. A. Bisson et

1. Directeurs : MM. Mussay et Boyer.

Le 30 janvier avait lieu l'assemblée générale annuelle des actionnaires de ce théâtre. La séance débutait par la lecture du rapport proposant l'approbation des comptes, et l'assemblée, mise en belle humeur par les recettes merveilleuses des trois cents représentations du *Dindon*, votait à l'unanimité les conclusions du rapport. Le président donnait ensuite connaissance à l'assemblée de la lettre de démission de M. Mussay, que le conseil de surveillance avait déjà été d'avis de refuser. L'assemblée, sans la moindre discussion, ratifiait à l'unanimité la décision du conseil. M. Mussay était donc confirmé dans ses fonctions de directeur, que tout le monde regrettait de lui voir abandonner, alors qu'il pouvait toujours rendre de grands services à cette scène où sa direction avait été marquée par de nombreux et éclatants succès.

M. Hennequin[1]. — Proche parent du Malivaud, que M. Albin Valabrègue appelait naguère « le premier mari de France », l'illustre Bruniquel, député de Cher-et-Loir, en passe d'être nommé ministre, — c'est son tour ! — a été surnommé « le Caton du dix-neuvième siècle ». Réputation bien usurpée, d'ailleurs : voilà vingt-deux ans qu'il trompe sa femme ; autant dire qu'il l'a toujours trompée... Mais, s'il en tire du plaisir, il en éprouve aussi du remords. Et quand il a fini de rire et qu'il rentre chez lui, tout contrit, Bruniquel se méprise. Ah ! s'il pouvait avoir assez de force de caractère pour redevenir, de l'incorrigible polisson qu'il est, le mari fidèle qu'il voudrait être ! Quelqu'un n'aura-t-il donc pas pour lui le courage qu'il n'a pas ? Si fait, ce quelqu'un se trouve en la personne de Corbinet, son dévoué secrétaire. Corbinet, aspirant à la main de sa fille, ne craint pas de dire au père de Cécile ses plus dures vérités. Voilà donc le sauveur espéré, le terre-neuve demandé ! Dans son imprudent enthousiasme de repenti, Bruniquel signe à Corbinet un papier où, platement, il avoue son inconduite conjugale. Corbinet met le papier dans sa poche : désormais il tient son beau-père ! Naturellement, et pour commencer, Bruniquel s'est formellement

1. DISTRIBUTION. — Corbinet, M. *Raimond*. — Labermol, M. *Gobin*. Bruniquel, M. *Dubosc*. — Toutain, M. *Francès*. — François, M. *Greffier*. — Un voisin, M. *Dupont*. — Clémence, Mlle *A. Lavigne*. — Angélina, Mlle *J. Cheirel*. — Adèle, Mme *Franck-Mel*. — Cécile, Mlle *Dorial*. — Mariette, Mlle *Laborie*. — Charlotte, Mlle *Mary Gillet*.

Le 15 mars, le *Terre-Neuve* était accompagné d'une amusante petite pièce de M. André Lénéka, *Pourquoi ?* gaiement enlevée par MM. *Garen*, *Garandet*, *Mori* ; Mmes *Vigouroux*, *Derbly*.

engagé à rompre avec sa maîtresse Angélina (du théâtre national de l'Odéon). Et si, dans une première entrevue, il a déjà pu oublier une promesse aussi sacrée, il ira chez Angélina, et nettement il lui signifiera son congé. Attachant à son bras, comme souvenir de la personne aimée, le foulard que lui a donné son Adèle, « sainte et digne créature », il prononcera le fameux : « Fini, nous deux ! » Mais il n'a point compté avec les roueries d'Angélina, qui les connaît toutes... Lâchée par « Bébé chéri », par « Gros Fortu », le jour même où il avait promis de lui payer un hôtel, — l'hôtel de leurs rêves, — Angélina ne mange pas de ce pain-là ! Et la voilà faisant mine de se jeter par la fenêtre ! Le coup réussit à merveille, Bruniquel la retient et ne la lâche pas, mais ces évolution sur le balcon ont attiré le sergent de ville Labermol qui se hâte de monter pour mettre le holà : — « Si vous quittez une femme qui vous aime comme ça, je vous fourre dedans ! »— Bruniquel a fait tout ce qu'il a pu pour rompre, et n'a pu rompre. Corbinet, indigné d'une telle couardise, reprend l'affaire à son compte. Il lui suffit de se faire passer pour dix fois millionnaire, alors que Bruniquel serait soi-disant dans une noire purée, et de donner à Angélina, comme acompte, les vingt mille « balles » que Bruniquel avait l'intention de lui laisser comme P. P. C. C'est alors Angélina qui, « salement » même, plaque le vieux : « Siffle au disque : la voie est libre ! » Mais la ruse de Corbinet est éventée ; Angélina se venge comme elle peut : elle appelle la police, —

Labermol n'est-il pas sur le trottoir d'en face, tout prêt à monter au premier signe ? — elle accuse Corbinet d'une double tentative de viol sur elle et sur sa sœur Clémence. Corbinet est promptement arrêté. Il sera, d'ailleurs, tout aussi facilement relâché ; ce qui n'a rien d'étonnant en un temps où l'on arrête, pour les relaxer ensuite, les gens les plus distingués... Bruniquel lui donne sa fille — avouez qu'il l'a bien méritée — et grâce à la politique — la politique a parfois du bon — il obtiendra le pardon de sa femme, à qui un imprudent récit du sergent Labermol a tout appris. Par téléphone, l'ami Duruflard offre à Bruniquel d'entrer dans le nouveau cabinet, et lui propose le portefeuille de l'agriculture, — le seul qui reste à prendre. Bruniquel argue de ses inébranlables convictions : il refuse ; Duruflard fait appel à son patriotisme : il accepte !... Femme d'un ministre : Mme Bruniquel oublie tout ! Sur une donnée un peu triste, — les remords de ce quinquagénaire n'ont rien qui nous touche, et je suis sûr qu'il vous est bien égal, et à moi donc ! que Mme Franck-Mel soit trompée, — MM. Bisson et Hennequin — collaborant fort heureusement ensemble pour la première fois — ont adroitement brodé une comédie, côtoyant la farce, très bien faite et fort amusante, qui obtenait un joyeux succès de première. Interprétation excellente. C'est Raimond, aussi comique dans le gendre terre-neuve qu'il l'était la veille dans Ferdinand le Noceur ; c'est Dubosc qui, montrant une souplesse de talent dont il a déjà donné plusieurs preuves, a su établir

en six jours le rôle de Bruniquel (d'abord distribué à Maugé), très long, très difficile, et sortant quelque peu de son ordinaire emploi; c'est Gobin, absolument désopilant dans Labermol, l'agent constamment ému et compatissant : — « On se demande quelquefois, dit-il, pourquoi on ne trouve pas de sergents de ville dans la rue : c'est qu'ils sont dans les appartements »; puis Francès, esquissant finement le rôle du bon Toutain qui, tranquillement, attend le jour où son ami sera pincé; c'est l'intelligente M[lle] Cheirel, « vibrant » merveilleusement, en digne pensionnaire d'un théâtre subventionné, le rôle d'Angélina; c'est M[lle] Lavigne (Clémence, autre cabotine) d'une fantaisie délicieuse et d'une drôlerie irrésistible en sa façon de dire les Imprécations de Camille sur l'air de *Lingaling loo*, ou de piocher la mort de Dolorès dans *Patrie*; c'est M[lle] Doriel, ingénue très sincère, et M[lle] Mary Gillet, soubrette infiniment adroite, qui pleure avec tant de conviction sa place perdue pour quelques baisers adressés, non par patriotisme, au régiment qui passe !...

30 MARS. — Reprise du *Parfum*, comédie en trois actes, de M. Ernest Blum et de Raoul Toché[1], et première représentation de *Séance de nuit*, comédie en un acte de M. Georges Feydeau[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Théodule, M. *Raimond*. — Montesson, M. *Dubosc*. — Poupardier, M. *Francès*. — Potard, M. *Bellucci*. — Paul, M. *Draoul*. — Sylvanie, M[me] *Céline Chaumont*. — Adèle, M[lle] *Murany*.

2. DISTRIBUTION. — Fauconnet, M. *Gobin*. — Gentillac, M. *Ch. Lamy* (débuts). — Joseph, M. *Deschamps*. — Rigolin, M. *Violette*. — Le chasseur, M. *Déan*. — Clarisse, M[lle] *J. Cheirel*. — Artémise, M[lle] *J. Leriche*. Bamboche, M[lle] *Narlay*. — Emilie, M[lle] *Mary Gillet*.

— Un acte de M. Georges Feydeau, un seul acte de l'auteur de *Champignol* et du *Dindon* : le fait était rare et piquant, et nous étions tous à nos places quand le rideau se leva sur le cabinet particulier du Café Anglais où se croit en bonne fortune le banquier Fauconnet, — les garçons, vils flatteurs l'appellent « baron » gros comme le bras. Prétextant auprès de sa femme une « séance de nuit » de son conseil d'administration, il est allé au bal de l'Opéra — on y va donc encore ? — et en a ramené — le veinard ! — un domino avec lequel il se promet de galamment souper lui et son ami Gentillac, un heureux célibataire qui est de la petite fête. Et, pour qu'elle soit complète, il a fait chercher par le chasseur le couple Rigolin et Emilie, dite Bamboche, qui, n'ayant pas trouvé de place au Café Anglais, s'était réfugié dans un cabaret voisin, et par la même occasion il a fait dire à sa femme de ne pas l'attendre — la séance de nuit se prolongeant — et de se coucher tranquillement. Mais, première déconvenue, quand le domino se démasque, Fauconnet se trouve en présence d'une horrible duègne dont le menton fleurit et dont le nez, trognonnant, est armé d'un affreux binocle. Gentillac recule épouvanté et Fauconnet projette déjà de remiser au plus tôt le vieux tableau dont il s'est si sottement empêtré... quand survient sa femme (le malheureux s'est trompé d'enveloppe) sa femme accompagnée de sa bonne. « C'est gentil de m'avoir invitée à venir souper avec ton ami Gentillac et toi ; mais pourquoi m'as-tu recommandé d'amener Emilie ? La

pauvre fille était déjà couchée et je l'ai fait lever tout exprès... » Fauconnet fait à cette question la réponse la plus plausible qu'il peut. Mais vous voyez le quiproquo se corser quand Gentillac reconnaît dans Mme Fauconnet la femme dont il s'imagine avoir, en chemin de fer, obtenu un rendez-vous sous le tunnel des Batignolles (brave tunnel !) alors que c'était, dans l'obscurité, la camériste qu'il provoquait à mal faire. Ce n'est pas tout encore : sous les traits d'Artémise, la duègne au domino trompeur, Rigolin retrouve sa tante à héritage qu'il est bien forcé de reconduire chez elle, comme Fauconnet ramène chez lui sa chère femme... Gentillac reste donc seul avec Bamboche : — « Tu m'aimes, mon bébé ? demande-t-elle. — Parbleu ! répond-t-il. — C'est drôle tout de même, la vie ! » riposte Bamboche : mince de philosophie ! Je ne vous donne pas pour très neuf l'acte de M. Feydeau — le bal de l'Opéra lui prête même un bon petit air vieillot ; — mais s'il n'est pas très original, il est du moins fort amusant, en sa seconde partie surtout, et il est joué en toute gaiété par Gobin, très rond en Fauconnet ; par Charles Lamy, qui a fait de l'ami Gentillac une curieuse silhouette du bon fêtard, — vous verrez que Charles Lamy, fort habile à composer ses rôles, saura se faire une belle place au Palais-Royal ; — par Mme Jeanne Leriche (sœur d'Augustine et mère de Mlle Cheirel) qui a eu le courage de s'enlaidir pour représenter ce vieux trumeau d'Artémise ; par Mlle Cheirel elle-même, toujours adroite ; par Mlle Narlay, toujours gaie, et par Mlle Mary Gillet,

vraiment drôle sous les traits d'Emilie, la femme de chambre extraordinairement ahurie. — Nous n'avons pas à vous raconter le *Parfum*, un gaulois vaudeville — oh ! que gaulois ! — qu'on dirait extrait d'un conte d'Armand Silvestre. Vous vous rappelez qu'il y est question d'une honnête femme qui croit avoir trahi son mari avec trois complices différents. Quel est l'heureux coquin qui a profité de ses bonnes grâces ? La nuit, tous les chats sont gris. Ses soupçons se portent successivement sur son filleul, un gaillard bien râblé et parfaitement capable du méfait dont on l'accuse, sur un clerc innocent, et sur un savant gâteux. Ce dernier cas est inadmissible. Vous pensez bien que tout s'éclaircit : il se trouve que la belle a trompé son mari... avec son mari lui-même. Son honneur est intact, la morale est respectée et le public s'en va rassuré. Si la pudeur triomphe au dénouement, il faut avouer qu'elle reçoit, au cours de ces trois actes, des coups assez rudes. C'est une agréable succession d'équivoques graveleuses, d'images gaillardes et de mots à triple entente. Le tout forme un spectacle irrésistiblement gai, et la pièce est si vivement, si spirituellement faite que, cette fois encore, la représentation de cette leste comédie de Blum et Toché — une des meilleures d'une heureuse collaboration, si dramatiquement interrompue par le suicide de notre regretté confrère — nous a ravi, comme au premier jour. La soirée a été un grand et mérité triomphe pour Mme Céline Chaumont qui a joué délicieusement, en incomparable cemédienne, le rôle de Sylvanie — le pendant de

la Cyprienne de *Divorçons*, où elle est restée inoubliable. A côté de Mme Chaumont, M. Raimond rend avec finesse le rôle de Théodule, créé par Daubray; M. Francès a drôlement esquissé la silhouette de Poupardier, que dessinait pourtant avec plus de relief l'excellent Milher : il avait, au troisième acte, une façon de lancer son : « Alors on n'explique plus ! » qui était une trouvaille. M. Dubosc joue convenablement, mais sans fantaisie, le rôle du mari, qui nous semble bien peu fait pour lui. Mlle Murany est une fort agréable soubrette.

10 MAI. — Reprise, à la 237e représentation, du *Dindon*, de M. Georges Feydeau. La pièce est toujours joyeusement enlevée par Raimond, Gobin, Francès, et par Mmes Alice Lavigne, Cheirel, Burty; c'est avec elle que le théâtre fera, le 15 juin, son habituelle clôture d'été.

16 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Portefeuille*, comédie en trois actes, de M. Ernest Blum et de Raoul Toché[1]. — Il ne

---

1. DISTRIBUTION. — Corbinot, M. *Gobin*. — Le général, M. *Maugé*. — Montgiron, M. *Dubosc*. — Colombier, M. *Violette*. — Benoist, M. *Mori*. — Baptiste, M. *Laval*. — Argaille, M. *Champagne*. — Le vicomte, M. *Alix*. — Rosine, Mlle *J. Cheirel*. — Madame Alfred, Mme *Franck-Mel*. — Louise, Mlle *S. Piernold* (début). — Annette, Mlle *M. Narlay*. — Madame d'Esparville, Mlle *Murany*.

Le 21 octobre, on apprenait la mort de Maugé qui, frappé, quelques jours auparavant, d'une attaque de paralysie, au moment où il descendait d'un train de banlieue pour venir jouer le *Portefeuille*, avait dû être doublé, au pied levé, dans le rôle du général, par M. Clément. Edouard Maugé était né en 1840, à Lille. Il débutait dans une troupe ambulante, sans éducation dramatique préalable, et parcourait la province de 1855 à 1876. Au cours de cette dernière année, il était engagé aux Folies-Dramatiques, où il jouait Gaspard, des *Cloches de Corneville*. Il passait ensuite aux Bouffes-Parisiens, où il reprenait la *Mas-*

s'agit ici ni de vérité, ni d'observation; c'est une pièce « truquée », qui tient plus de la pantomime que de la comédie : le vieux jeu dans toute l'horreur de ses petits, petits moyens. Mais quoi! dans le procédé des *Pattes de Mouche* et des *Trois Chapeaux* — pour ne citer que ces modèles fameux — cela est très adroitement et très ingénieusement fait. Peu vous importe, n'est-ce pas? qu'on ait ri, moins d'un mot de comédie que d'un truc de mise en scène par lequel Corbinot, tournant un bouton par hasard, dans l'obscurité, fait jaillir l'électricité qui l'expose en pleine lumière aux yeux de M. Montgiron justement étonné. La scène est ingénieuse et vraiment amusante. On a donc beaucoup ri, beaucoup plus assurément qu'au Vaudeville où, sous le nom de *Monsieur Coulisset*, la pièce n'avait obtenu, cinq ans auparavant, qu'un succès médiocre. Le rôle avait pourtant été joué avec bien du naturel, de la finesse et de la bonhomie par Hittemans, dont le seul tort était de succéder directement à feu Jolly. Le Corbinot du Palais-Royal est Gobin, plus vulgaire et certainement plus invraisemblable que son prédécesseur :

---

cotte. Il est à remarquer, d'ailleurs, que cet artiste, qui n'avait aucune voix, joua dans les trois plus célèbres opérettes de ces dernières années, car, à ces deux dernières pièces, il faut ajouter *Miss Hélyett*, où il tint, pendant un bon nombre de représentations, le rôle du pasteur, créé par Montrouge. Il passait aussi, quelque temps, par la Renaissance, puis entrait aux Nouveautés, où il avait occasion de faire de nombreuses et, pour la plupart, heureuses créations. Au Gymnase, sous la direction Masset et Abraham, il créa la *Duchesse de Montélimar* et *Famille*. Il appartenait, depuis plusieurs années, au théâtre du Palais-Royal, où sa mort devait être une véritable perte. C'était un comique plein de fantaisie, d'une fantaisie de bon aloi, une des meilleures ganaches de Paris.

il joue « gros » et sent à plein nez ses Folies-Dramatiques ; mais il fait rire : c'est un fait. Maugé, son ancien camarade de là-bas, aux Folies, est divertissant sous la moustache blanche teinte en noir d'un vieux général grognon, dont la fonction consiste à ne jamais retrouver son chapeau quand il va dans le monde. Et sous les traits de M. Montgiron, M. Dubosc a le tort de prendre parfois l'accent de son Anglais du *Dindon*. Mlle Cheirel prête son adresse et sa diction si juste à Mme Montgiron, la pécheresse qui, pour se tirer d'embarras, consent à tromper son amant avec son mari. Je dois encore louer Mlle Piernold — une Pierny plus mignonne — charmante en Mme Colombier, et Mlle Narlay, une femme de chambre très vraie, puisqu'elle est rouée comme potence.

28 OCTOBRE. — Première représentation des *Fêtards*, pièce en trois actes et quatre tableaux, de MM. Antony Mars et Maurice Hennequin, musique de M. Victor Roger [1]. — De la musique au Palais-Royal ! Voilà, certes, du nouveau. Sans parler de quelques revues semées de couplets sur des timbres connus, la chose ne s'était pas rencontrée depuis bien longtemps, depuis la *Vie parisienne*, peut-être. Et puisqu'on avait, la précédente année, abandonné l'idée de jouer les *Petites Femmes*, passées aux Bouffes, on s'est rabattu sur

---

1. DISTRIBUTION. — Ernest, M. *Raimond*. — Le duc, M. *Ch. Lamy*. — Le marquis, M. *Dubosc*. — Le doyen, M. *R. Luguet*. — Célestin, M. *Francès*. — Pontbiquet, M. *Bellucci*. — Le maire, M. *Clément*. — Le comte, M. *Draoul*. — Mme Maréchal, Mme *Desclauzas*. — La marquise, Mlle *J. Cheirel*. — Théa, Mlle *Sidley*. — Sarah, Mlle *S. Piernold*. — Paméla, Mlle *M. Narlay*. — Carmen, Mlle *Mary Gillet*.

les *Fêtards*. Une opérette, non pas; mais une pièce où l'on chante, ornée d'une très luxueuse mise en scène. On nous a changé notre vieux Palais-Royal! Voici d'abord la jolie plage de Biarritz, où se trouvent momentanément réunis trois de nos plus joyeux « fêtards ». C'est d'abord le marquis de Châtellerault, dont la jeune femme, d'une rigidité de principes vraiment exagérée, pour une Américaine, pourrait tenir un grade dans l'Armée du Salut, bourrant de Bibles les poches de ses amis, et ne permettant même pas à son mari de *voir* ses épaules : car la lampe de la chambre à coucher est chaque nuit sévèrement éteinte... C'est ensuite le duc de Beaugency — grande noblesse! — dont le rein flotte, et qui, très vanné, ne parle plus guère que par monosyllabes, en supprimant l'article comme trop fatigant sans doute. C'est, enfin, Sa Majesté Ernest, roi d'Illyrie, suivi d'une fanfare imitée de celle des Béni-Bouffe-Toujours, qui lui joue dans les jambes la marche funèbre de Chopin, arrangée en polka... Le marquis et le roi n'ont qu'un désir, celui de retourner au plus vite à Paris : le premier très amoureux de Théa, la jolie ballerine aux bandeaux plats — vous saisissez l'allusion! — le second, qui a hâte de connaître la troublante danseuse dont lui a tant parlé son ami Stanislas, roi de Pologne. Et le second acte représente la loge de Théa, à qui sa tante Mme Maréchal (l'ex-Zoé Taupin d'autrefois) sert aujourd'hui d'habilleuse : telle la Mme Cardinal de Ludovic Halévy, et la Mme Manchaballe de Richard O'Monroy. Mais la marquise a été prévenue par de bonnes amies

d'abord, puis par une réponse significative à la dépêche adressée par son mari qui s'était dit appelé pour une réunion extraordinaire des droites. Le comité en question, c'est Théa, et c'est à elle-même que s'adresse la marquise, en peine de savoir comment on s'y prend pour garder celui qu'on aime. Derrière un paravent, la femme du monde assiste à la leçon que lui donne la danseuse, recevant le marquis. Nous avons déjà vu ça dans *Ma Cousine*... Puis, comme Théa entre en scène, la marquise revêt un de ses costumes les plus suggestifs, et se coiffe comme elle : les fameux bandeaux ! C'est Théa II ! Le roi d'Illyrie l'invite alors à un grand souper, commandé en son honneur. Pauvre petite marquise, comment échapperait-elle au très entreprenant monarque, si ne se trouvait à point, dans l'obscurité, la tante Maréchal, pleine des souvenirs que lui a laissés le prince lors de l'Exposition de 1878, et toute prête à recommencer ?... Le marquis, lui aussi, en sera quitte pour la peur : le collier de perles noires qu'a donné Ernest à l'ex-Zozo lui prouvera l'innocence de sa femme. Celle-ci ne parlera plus de la Bible, et sera désormais une vraie Parisienne : voyez ses dessous... Elle est, non pas très nouvelle, sans doute, ni très originale, la donnée des *Fêtards*, constituant pourtant une aimable pièce, traitée avec goût et point ennuyeuse un seul instant. La musique, spirituellement parodique, de M. Victor Roger est pour beaucoup dans le succès de cette pimpante soirée. Je ne vous donne pas pour des chanteurs les acteurs du Palais-Royal, mais quels bons comédiens tou-

jours !... M. Raimond notamment est un roi d'Illyrie d'un chic exquis ; M. Charles Lamy nous a donné, avec infiniment de fantaisie, une de ces silhouettes de petit vanné avec lesquelles il a déjà triomphé aux Bouffes ; vous connaissez l'adresse de Mlle Cheirel, la gaieté de Mme Desclauzas. Il ne nous reste plus qu'à mentionner les évidents progrès de Mlle Sidley, qui apparaît, pour le plaisir de tous, sous les bandeaux plats, rendus célèbres dans les deux mondes par la jolie Cléo de Mérode.

C'est avec les *Fêtards*, dont, le 11 décembre, on avait joyeusement fêté la cinquantième représentation, que se terminera l'année résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Ferdinand le Noceur, comédie.........	4	»	39
Double Gaffe, pièce.....................	1	»	81
**Le Terre Neuve*, comédie.............	3	25 février	38
**Pourquoi?* pièce........................	1	15 mars	97
Le Parfum, comédie....................	3	30 mars	44
**Séance de Nuit*, comédie.............	1	30 mars	44
Le Dindon, pièce........................	3	10 mai	37
Le Portefeuille, comédie...............	3	16 sept.	41
Monseigneur, vaudeville...............	1	16 sept.	41
**Les Fêtards*, pièce.....................	3 a. 4 t.	28 oct.	72
Le Bibelot, comédie......................	1	27 oct.	72

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

La direction Baduel, au compte de laquelle il fallait mettre la *Montagne enchantée*, et qui devait finir sur une reprise des *Mystères de Paris*; la direction Coquelin, médiocrement inaugurée avec la *Mort de Hoche*, mais bientôt suivie de l'éclatant succès de *Cyrano de Bergerac*; plus, une courte saison lyrique d'opéra populaire précédant l'avènement de M. Coquelin : telle est la « division » de l'année qui nous occupe.

Le *Colonel Roquebrune*, de M. Georges Ohnet, avait rempli les mois de janvier et de février[1]. Les représentations se terminaient par une superbe fête de centième, donnée le 11 mars à l'Hôtel Continental[2].

1. Le départ de M. Jean Coquelin avait amené certaines modifications dans la distribution. C'est ainsi que le rôle de Rouquin était maintenant joué par M. Deroy, et que celui de Foudras était tenu par M. Samson. La marquise de Réval, créée par Mme Patry, était personnifiée par Mlle Bouchetal. Et c'était toujours le jeune Rosemberg qui jouait Fouché, aux lieu et place de Saint-Germain.

2. Cette fête de centième du *Colonel Roquebrune*, pour laquelle on avait eu l'heureuse idée d'inviter l'élite de nos plus grandes et de nos plus belles artistes de théâtre, doit être ici notée comme le chef-d'œuvre du genre. A l'entrée du grand salon, M. Georges Ohnet, assisté de M. Paul Ollendorff, recevait ses invités. Puis, au son de l'orchestre de Desgranges, on dansait dans le salon jusqu'au moment d'aller faire honneur à un splendide souper par tables de douze convives. Un monde fou! Et ceci n'impliquait pas seulement un nombre considérable d'invités, mais aussi une abracadabrante gaieté.

12 AVRIL. — Première représentation de la *Montagne enchantée*, pièce fantastique en cinq actes et douze tableaux de MM. Emile Moreau et Albert Carré, musique de MM. André Messager et Xavier Leroux[1]. — C'est une féerie, mais une féerie qui ne ressort aucunement du genre coq-à-l'âne et cocorico de ses trop célèbres devancières : la *Biche au bois*, la *Chatte blanche* et autres *Pied de mouton*... C'est une féerie, philosophique parfois, symbolique assurément, littéraire autant qu'elle le peut, et comme telle, hélas ! elle ne s'adressait guère aux enfants que mettaient actuellement en vacances les fêtes de Pâques... Réalisera-t-elle au moins le rêve de ceux qui auraient voulu voir porter à la scène l'impossible féerie de Gustave Flaubert, et les grandes personnes, à défaut des petites, y trouveront-elles la fameuse « note d'art » annoncée, depuis nn an, par des réclames un peu trop prometteuses ? nous le souhaitions de grand cœur, et nous eussions aimé à voir récompensé par quelque chose de mieux qu'un succès d'estime le bel effort tenté par le sympathique quatuor que formaient MM. Emile Moreau et Albert Carré, pour les paroles; MM. André Messager et Xavier Leroux, pour la musique, — car il y a de la musique, beaucoup

1. DISTRIBUTION. — Mikadour, M. *Lassouche*. — Firouz, M. *Desjardins*. — Nardoun, M. *Gravier*. — Le prince Melchiou, M. *Gauthier*. — Caillasse, M. *Brunais*. — Mathias, M. *Péricaud*. — Le grand vizir, M. *Gangloff*. — L'iman, M. *Prad*. — Abdallah, M. *Courcelle*. — Asitaré, Mme *J. Hading*. — Fatima, Mme *Desclauzas*. — Djami, Mlle *Kerwich*. — Yamina, Mlle *Dauphin*. — Hasua, Mlle *Rabuteau*. — Zodéide, Mlle *Luceuille*.

; musique, toute une partition orientale, — c'est-·dire un peu monotone, — que conduit avec infiniment de conviction et de goût le jeune et talen-:eux compositeur d'*Evangéline* et des *Perses*... oici maintenant, en quelques lignes, le scénario ; la *Montagne enchantée*. En souvenir de sa ère, qui mourut du mal d'aimer, la sultane Asiré a décrété que l'amour serait banni de l'Empire ;s Roses. Ce qui n'empêche pas les couples s'en-çant de monter la nuit — pendant que dort la)lice — au temple de la déesse Istar, où ils s'en)nnent à cœur-joie. Or, s'étant évadée de son ılais, — selon la pure tradition d'Haroun-al-aschid — la sultane déguisée rencontre un beau une homme : le fauconnier du roi des Iles Vereilles, venu pour venger son maître en la poiıardant, — et c'est le châtiment prédit par le eux prêtre, qu'elle avait pourtant pris soin de ire décapiter; — la sultane s'éprend du beau une homme au point de vouloir l'arracher à la ort, à laquelle le condamne sa tentative d'assasnat, et d'aller le délivrer, en gravissant, au ilieu des monstres, les périlleuses cimes de la ontagne enchantée, au sommet de laquelle ses ·étendants furent mués en roches : l'amour n'est-pas plus fort que tout ? Sous l'humble vêtement ; Zuléika, comme sous le riche manteau tout en · (oh ! ce manteau !) de la sultane Asitaré, me Jane Hading est radieusement belle, et c'est ıus qu'un meurtre, c'est un sacrilège qu'eût comis là le fauconnier du roi des Iles Vermeilles ; ıssi M. Desjardins, dépouillant le traître pour se

changer en amoureux, devait-il conquérir toutes les sympathies du public. Celui-ci s'est franchement amusé avec M[lle] Desclauzas, toujours désopilante, comme avec MM. Gauthier, Péricaud et Brunais, sans oublier ce bon Lassouche, — et j'ai l'idée qu'il aurait voulu voir plus développée la partie comique de la pièce... Mise en scène éblouissante. Le temple d'Istar, avec la colossale statue de la déesse, superbement exécutée par le sculpteur Guilbert, évoque le souvenir du célèbre tableau d'Olivier Merson. La dramatique ascension de la Montagne enchantée fait songer au *Freyschütz* : l'Opéra n'a jamais fait plus beau.

16 avril. — En l'honneur du vendredi-saint, représentation de la *Passion*, drame sacré en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Haraucourt, partition de Bach adaptée par MM. Hillemacher[1].

19 mai. — Reprise de *Don César de Bazan*, pour le début de M. Henry Krauss. — M. Henry Krauss, qui eut l'honneur de créer, à la Bodinière, l'*Infidèle* de Porto-Riche et se fit remarquer dans la pantomine : dans *Scaramouche*, et dans l'*Hôte*, notamment, nous revient, précédé d'une grosse réputation acquise à l'étranger. Dernièrement, il faisait courir tout Bruxelles à l'Alhambra, jouant

---

1. Distribution. — Jésus. M. *Philippe Garnier*. — Judas, M. *Taillade*. — Pilate, M. *Desjardins*.

Les autres rôles par MM. *Depas*, Anne; *Gauley*, Joseph d'Arimathie; *Prad*, Lazare; *Ossard*, Caïphe; *Daurilliers*, Le Pharisien.

La Vierge, M[lle] *Bouchetal*. — Madeleine, M[me] *Renée de Pontry*.

Les autres rôles par M[mes] *Marcia*, Chœurs de femmes; M[mes] *Kerwich*, Jean; *Dauphin*, Marthe; *Beryl*, Femme du peuple.

devant des salles enthousiastes *Hamlet, Kean*, et la *Tour de Nesles*. Pour ses débuts — débuts à grand tapage — il a repris le rôle de Don César de Bazan, où s'était essayé naguère Coquelin aîné dans l'emploi de Frédérick Lemaître. M. Krauss y a fait preuve de jeunesse et il s'y est montré, physiquement, de grande allure. Mais, si le geste est beau, la voix — toujours blanche, — manque de force, l'accent est commun — oh ! qu'il est donc commun ! — et, ce qui est grave, l'articulation n'est pas encore très nette. C'est à dire qu'à notre avis, les défauts, présentement du moins, l'emportent sur les qualités. Le public n'a voulu voir que ces dernières, et entraîné par les amis, — ils étaient nombreux dans la salle — a furieusement applaudi le sympathique débutant qui doit se croire aujourd'hui un grand artiste... Attendons, et contentons-nous, pour l'instant, de féliciter sans réserves M. Desjardins, qui tient avec une autorité superbe le rôle du Roi, et d'offrir nos sincères compliments à Mlle Depoix, qui est une très gracieuse Maritana.

5 JUIN. — Reprise des *Mystères de Paris*, drame en cinq actes et dix tableaux, tiré du roman d'Eugène Suë, par M. Ernest Blum [1]. — En dépit

---

1. DISTRIBUTION. — Le Maitre d'école, M. *Desjardins*. — Le Chourineur, M. *Gravier*. — Pipelet, M. *Péricaud*. — Rodolphe, M. *Rosny*. — Jacques Ferrand, M. *Gangloff*. — Cabrion, M. *Ratineau*. — Tortillard, M. *Ranté*. — La Chouette, Mme *Honorine*. — Sarah, Mlle *Bouchetal*. — Rigolette, Mlle *Kerwich*. — Fleur de Marie, Mlle *Dauphin*. — Mme Pipelet, Mme *Morin*. — Mére Ponisse, Mlle *Bourgeois*. — Mme Georges, Mlle *Giesz*.

MM. Ranté, Albert, Livérani, Roussel, Le Clerc, Bourgeois, Mallet, Cartereau, Danequin, Charpentier.

de sa petite taille, M. Desjardins fait un superbe Maître d'école. M. Gravier est un sympathique Chourineur, et M. Péricaud est on ne peut plus amusant en Pipelet embêté par Cabrion. Avec un réalisme terrible, Mme Honorine donne toujours à la Chouette l'effroyable physionomie que réclame ce rôle hideux, mais bien venu. Mlle Dauphin est charmante sous les traits de la Goualeuse. N'oublions pas le Tortillard, féroce et amusant à la fois, que représente M. Ranté...

3 JUILLET. — Matinée offerte par la Duse aux artistes parisiens. La grande artiste italienne joue devant une salle comble, naturellement, *Cavalleria rusticana*, le 5e acte de la *Dame aux camélias* et le 2e acte de la *Femme de Claude*. Effet énorme et acclamations sans fin...

En attendant l'ouverture de sa saison d'hiver, M. Coquelin, le nouveau maître de la Porte Saint-Martin, a autorisé MM. Milliaud frères à donner, jusqu'à la fin de septembre, des représentations lyriques, dont la première a lieu le 14 août, avec le *Trouvère* de Verdi [1]. Puis vient le 19 août, *Lucie de la Lammermoor*, de Donizetti [2].

A la fin du mois de juin, l'administration du théâtre, abandonnée par M. Baduel, était provisoirement confiée à M. Péricaud.

Au commencement du mois d'août, M. Coquelin se rendait adjudicataire du bail du théâtre, et s'adjoignait comme associés MM. Edmond et Félix Floury, directeurs actuels du Châtelet, qui deviendront, avec M. Jean Coquelin, les directeurs de la Porte Saint-Martin.

1. DISTRIBUTION. — Manrique, M. *Henriot*. — Comte de Luna, M. *Ceste*. — Fernand, M. *Camoin*. — Léonore, Mme *Tilda*. — Azucéna, Mlle *Jane Dhasty*. — Inès, Mlle *Lebreton*.

2. DISTRIBUTION. — Edgard, M. *Engel*. — Asthon, M. *Ceste*. — Arthur, M. *Petit*. — Gilbert, M. *Léonce*. — Raymond, M. *Mouret*. — Lucie, Mlle *Salambiani*.

L'activité règne de plus en plus à ce théâtre lyrique improvisé. M. Milliaud nous y rend, le 24 août, le *Voyage en Chine*[1], et le *Voyage en Chine* nous amuse comme les *Rendez-vous bourgeois* amusaient les fidèles de l'Opéra-Comique en... 1810. Rien de ce que racontent les auteurs n'est « arrivé » et ils n'ont pas songé un seul instant à chercher concurrence au « fait divers », à nous donner une « tranche de vie ». Il faut leur savoir gré de s'être tenus dans les régions imaginaires et d'avoir organisé, il y a trente-deux ans, ce train de plaisir en trois actes, rétablissant, pour un moment au moins, la salubrité du rire... Se moque qui voudra de cette gaieté pot-au-feu : nous souhaitons aux grands seigneurs de la plaisanterie parisienne à la mode de 1897 autant de finesse et de bonne grâce. A propos d'une pièce aussi connue que le *Voyage en Chine*, le lecteur nous tiendra quitte d'une analyse dans laquelle nous serions, d'ailleurs, incapable de faire passer l'entrain, la bonne humeur, l'esprit aimable que l'auteur a répandus dans son œuvre. Cet opéra-comique est du Labiche du meilleur crû : partout une gaieté facile et de bon aloi ; par-ci par-là de vrais traits de comédie, une donnée suffisamment originale : voilà en bloc les mérites de cet heureux ouvrage, qui fut représenté à la fin de 1865 et fit rapide-

---

1. DISTRIBUTION. — Henri de Kermoisan, M. *Bonijoly*. — Pompéry, M. *Sureau-Bellet*. — Alidier de Rosenville, M. *Angély*. — Bonneteau, M. *Ranté*. — Maurice Fréval, M. *Lacarrière*. — Martial, M. *Pilleyre*. — Marie, Mlle *H. de Vérine*. — Mme Pompéry, Mlle *Gilles-Raimbaut*. — Berthe, Mlle *Montmain*.

ment son tour de France. Le terrible pour le compositeur, c'est qu'on pourrait le plus facilement du monde jouer cette pièce sans musique aucune, et encore obtenir un succès complet. Le *Voyage en Chine*, « paroles de Labiche, musique de Delacour », dit-on jadis en manière de raillerie. Le poème est, en effet, si plantureux qu'il étouffe la musique ; on supprimerait la partition sans qu'on y prît garde. François Bazin se tira de cette difficulté en musicien habile, ayant déjà donné trop de preuves d'expérience de son métier pour sentir le besoin de montrer encore qu'il savait, quand il fallait, écrire de longs morceaux, et faire tout ce qui concernait son état de compositeur instruit et de première force sur le contrepoint. N'oublions pas que Bazin succéda plus tard à Ambroise Thomas, comme professeur de composition au Conservatoire, et à Carafa, comme membre de l'Institut. Dans le *Voyage en Chine*, il s'étudia à être court et léger comme la comédie qu'il était chargé d'illustrer. Ne croyez pas que ce soit un mince mérite que d'y avoir réussi ; c'est surtout en musique que le vers de Boileau est une vraie vérité :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Le compositeur mit cependant à profit les rares moments où on lui laissait la parole ; son chœur de matelots chantant le cidre de Normandie (bissé encore à la Porte-Saint-Martin) est un morceau d'orphéon d'une facture adroite, mais il aurait fallu la verve d'Offenbach pour lutter avec celle de Labiche. La pièce était autrefois jouée à ravir. Qui

se souvient de Couderc, exquis dans le rôle de Pompéry ; de Sainte-Foy, qui avait si bien su rajeunir le comique du mal de mer ; de Montaubry, qui personnifiait avec tant de désinvolture l'intrépide Kermoisan ; de Prilleux, en parfait notaire ; de Charles Ponchard, qui faisait Maurice Fréval ; de Mlle Révilly, si plaisante dans Mme Pompéry ; de Mlle Cico, qui chantait à merveille et de sa meilleure voix le rôle de Marie ; de Mlle Camille Gontié, une Berthe fort jolie ? Sauf peut-être cette dernière, et à l'exception de Montaubry, croyons-nous, tous, hélas ! sont morts, aujourd'hui : n'en parlons plus ! Il y a, dans la troupe de la Porte Saint-Martin, une évidente bonne volonté : aussi féliciterons-nous avec plaisir ces illustres inconnus qui s'appellent Bonijolly, Sureau-Bellet, Mmes Henriette de Vérine, Gilles-Raimbaut, et ferons-nous une mention toute particulière de M. Angély, ce comique de bonne souche, échappé des théâtres du boulevard, qui, sous les traits d'Alidor de Rosenville, a mis en joie toute la salle.

Ernani[1], que donne, le 4 septembre, ce théâtre d'opéra populaire de la Porte-Saint-Martin, n'est pas la meilleure partition de Verdi, ni même des meilleures de l'œuvre immense qui va jusqu'à *Aïda*, *Othello* et *Falstaff*. Dans le dernier acte, certainement, l'illustre musicien ne s'élève pas à la hauteur du grand poète ; c'est le vers de Victor Hugo qui est la vraie musique, enchantant l'âme, surprenant

1. Distribution. — Ernani, M. *Lestellier*. — Charles-Quint, M. *Ceste*. — Ruy Gomez, M. *Camoin*. — Riccardo, M. *Leprince*. — Yago, M. *Pilleyre*. — Elvire, Mlle *Lloyd*. — Jeanne, Mlle *Claudius*.

l'admiration, en dépit des situations peu raisonnables dont, avec le laisser-aller de ses arrangements enfantins, le librettiste français a exagéré encore l'invraisemblance. N'empêche qu'il y a, dans *Ernani*, un final superbe qu'on a fait bisser ce soir, selon la tradition, et où M. Ceste (Charles-Quint) a pu montrer ce dont il était capable. Vraiment, dans la scène du tombeau, le musicien a atteint le poète. *Ernani* renferme d'autres beautés encore, notamment deux ou trois cantilènes que le ténor Lestellier a dites avec peu de voix, sans l'ombre de style, du reste. Il y a aussi, dans le rôle de Dona Sol, — dont on a fait une Elvire — des parties tendres ou énergiques qui ont permis à Mlle Lloyd, transfuge de l'Opéra-Comique, de se faire applaudir à juste titre. Mais le principal intérêt musical d'*Ernani* est peut-être dans une quantité d'indications, où l'on trouve le germe des grands succès futurs du maître. Les plus célèbres pages du *Trouvère* et de *Rigoletto ;* trios, ensembles, accompagnements, temps de menuet, sont, dans *Ernani*, à l'état d'ébauche vague, comme la fleur sous la corolle encore fermée. Aussi est-ce, à ce point de vue particulier, une très intéressante étude à faire que celle de cette vieille partition, et y apprend-on à merveille comment la science vient développer et féconder l'heureuse inspiration de la nature. MM. Milliaud ont donc bien fait de nous donner *Ernani*. Quant au public du boulevard Saint-Martin, il est tellement satisfait d'entendre ce répertoire qu'en partant, un des spectateurs de ce soir s'est écrié, du haut de l'amphithéâtre,

et de façon à se faire entendre de toute la salle : « J'y reviendrai ! »

13 SEPTEMBRE. — Première représentation de *La Coupe et les Lèvres*, drame lyrique en cinq actes et six tableaux, d'après Alfred de Musset, par M. Ernest d'Hervilly, musique de M. Gustave Canoby[1]. — Vous vous rappelez le terrible poème de Musset :

Quelque chose approchant comme une tragédie,

que précède une dédicace à M. Alfred T... (Tattet) très décousue, mais étincelante, et qui porte pour épigraphe un ancien proverbe : « Entre la coupe et les lèvres il reste encore de la place pour un malheur ». Nos bons aïeux traduisaient bourgeoisement : « Entre la bouche et la cuiller il arrive souvent de détourbier », et le vieux Caton, en son temps, disait de même : *Inter os et offam*, entre la bouche et le morceau. Quoiqu'il nous offre une individualité bien retrempée, et que sa médaille soit sortie d'un seul jet, le personnage principal de la *Coupe et les Lèvres*, Charles Franck, n'est pas d'une autre famille que Manfred, Conrad, le Giaour. Lui aussi, le plus intrépide et le plus adroit des chasseurs tyroliens, l'orgueil l'égare ; l'envie de toute supériorité l'ulcère ; il repousse ses joyeux compagnons et la vie simple ; il incendie, en un jour de

---

1. DISTRIBUTION. — Le Chasseur Franck, M. *Engel*. — Le lieutenant, M. *Pagès*. — Gunther ; un soldat, M. *Génécand*. — Le Paladin Stranio, M. *Leprince*. — Un chasseur, M. *Sureau-Bellet*. — Un moine, M. *Froiduro*. — Monna Belcolore, Mlle *Lloyd*. — Deïdamia, Mlle *Salambiani*. — L'apparition, Mlle *Montmain*.

frénésie, sa chaumière natale, rencontre un paladin avec sa maîtresse en croupe, dans une gorge étroite, se prend de querelle avec lui, le tue et se laisse enlever par la belle pour laquelle il abandonne sa douce fiancée, la pure Déidamia. En proie au jeu, à la débauche, à l'épuisement aux bras de Belcolore, il s'en arrache pour courir les aventures de la guerre. Victorieux capitaine de hussards, il fait le mort un jour et simule son propre enterrement pour assister lui-même à son oraison funèbre. Las de toutes choses, l'image de sa fraîche Déidamia le poursuit cependant ; un bouquet d'églantine, qu'elle lui a jeté au départ, ne l'a jamais quitté ; il la revoit, il veut redevenir bon, simple, frapper sur l'épaule à tous ses voisins, et reprendre la vie d'un gai chasseur. Un baiser, le premier qu'il ait donné à sa « Mamette », comme il appelle Déidamia, va lui être rendu. Mais Belcolore, l'impure acharnée, cette Sirène au beau corps, à l'épaule charnue :

> A la gorge superbe et toujours demi-nue,
> Sous ses cheveux plaqués le front stupide et fier,
> Avec ses deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer,

Belcolore, le brutal génie des sens, la volonté meurtrière, a suivi Franck ; elle s'est glissée sur le seuil nuptial, et entre le chaste baiser donné, et pas encore rendu — d'où le titre — elle trouve place pour un poignard au cœur innocent de Déidamia... Un vrai poète, M. Ernest d'Hervilly, s'est chargé de faire l'adaptation théâtrale de la *Coupe et les Lèvres*, et point n'est besoin de dire avec quel respect il s'est acquitté de sa tâche. Le fait que

M. d'Hervilly a conservé le plus souvent les vers mêmes de Musset ajoute encore à la puissance de cette évocation romantique et à la nouveauté du spectacle auquel nous conviait la direction de l'Opéra populaire de la Porte-Saint-Martin. Un musicien de réelle valeur, bien que peu connu du public, M. Gustave Canoby, élève de Halévy, nous dit-on, a attendu pendant trente ans la représentation, sur une scène parisienne, de cette œuvre sur laquelle il avait fondé, non sans raison, tout son espoir de renommée et qu'un jury, clairvoyant comme tous les jurys, avait sacrifié, avec le *Fiesque* de Lalo, à cette pauvreté qui s'appelait *Le Magnifique*. La curieuse et lamentable odyssée nous a été contée par notre excellent confrère Adolphe Jullien. C'est en 1867 — qui s'en souvient aujourd'hui? — que le ministre des beaux-arts de l'Empire institua un concours pour la représentation d'un opéra dans chacun des trois théâtres de musique honorés d'une subvention : le premier résultat connu fut celui du Théâtre-Lyrique, et ce fut aussi celui qui provoqua les plus vives réclamations. Le rapporteur déclarait qu'après avoir hésité quelque temps entre cinq ouvrages de notable valeur, le jury s'était enfin décidé pour le *Magnifique*, opéra-comique en un acte, de M. Philippot, et le rapport rédigé par M. Eugène Gauthier, secrétaire, était contresigné par MM. Pasdeloup, Benoist, présidents; Alexandre Dumas *fils*, le prince Poniatowski, Théodore Labarre, Edouard Fournier, Deloffre, Hippolyte Prévost, Francisque Sarcey, Louis Roger et Mangin, membre adjoint.

Ce n'était pas là toute la commission, mais c'étaient les membres — onze sur dix-sept — qui avaient pris une part régulière à l'examen des pièces, car plusieurs s'étaient dispensés de revenir après avoir vu la tournure que prenaient les choses. La plupart d'entre eux sont morts, et si l'on demandait aux trois ou quatre survivants comment ils ont pu préférer le *Magnifique* à la *Coupe et les Lèvres*, ils répondraient probablement que tel n'était point leur avis et qu'ils pensaient tout le contraire, car ce jugement fut rendu à la simple majorité des suffrages, et chacun est libre, après coup, de se ranger dans la minorité... Il est encore dans ce rapport une phrase qui, lue à trente ans de distance, devient perfidement cruelle, de bienveillante qu'elle voulait être. C'est celle où le rapporteur, avant de rendre hommage à sa conscience et à celle de tous les examinateurs, exprime l'espoir, presque la certitude, que les autres ouvrages signalés dans ce remarquable concours — et notamment la *Coupe et les Lèvres*, — arriveront aussi, sur quelques-uns de nos théâtres lyriques, à l'exécution et au succès ». Ah! le bon billet qu'a La Châtre! M. Canoby s'épuisa en vaines démarches pour faire représenter son opéra à Paris. De guerre lasse, il l'apporta à M. Verdhurt qui, au Théâtre des Arts de Rouen, venait de fonder le Théâtre-Lyrique ; ils étaient soixante-douze abonnés, soixante-douze amateurs de Paris, qui, moyennant vingt francs chaque fois, le chemin de fer compris, avaient accepté d'aller entendre à Rouen quatre opéras inédits. M. Verdhurt promit au composi-

teur de la *Coupe et les Lèvres* de le jouer à Rouen après *Samson et Dalila* et le *Vénitien*. Les deux ouvrages devaient passer dans les mois de décembre 1889 et de janvier 1890. Malheureusement survint l'*influenza*; la plupart des artistes tombèrent malades, et en fin de compte, l'œuvre de M. Canoby ne fut représentée qu'une seule fois, la veille de la fermeture ! Elle méritait mieux que ça. L'idée seule de mettre en musique l'étrange poème de Musset indique un esprit audacieux, original, ennemi de la banalité et des conventions ordinaires de l'opéra. Il y a dans cette partition — écrite il y a trente ans, ne l'oublions pas ! — une liberté d'allures assez rare chez les musiciens de cette époque ; il s'y rencontre des pages d'une poésie intense, et, dans les passages principaux, une réelle puissance dramatique, une déclamation très nette et très juste. La *Coupe et les Lèvres* — est-il besoin de le faire remarquer ? — a été montée extrêmement vite. Mais, grâce à la vaillance d'un habile chef d'orchestre, M. de La Chaussée, qui s'est offert des journées de dix heures de travail, grâce aux généreux efforts de l'excellent Engel, qui s'est tiré à son grand honneur, sans défaillance aucune, avec beaucoup de feu et de conviction, d'un des rôles les plus écrasants que nous connaissions, l'œuvre est allée jusqu'au bout, à la satisfaction générale. Mlle Lloyd incarnait à souhait la courtisane Monna Belcolore, et Mlle Salambiani, que nous applaudissions, la veille, dans Lucie, faisait une aimable Déidamia. Le lieutenant de Franck était convenablement représenté par le ténor Pagès, et la

basse Génécand faisait tonner une belle voix dans la martiale chanson du soldat. Le succès, ce soir, obtenu par cet intéressant ouvrage, dédommagera-t-il le compositeur de la longue attente à laquelle il a été si injustement condamné ?

17 SEPTEMBRE. — Première représentation de la *Mégère apprivoisée*, comédie lyrique en trois actes et quatre tableaux, livret, d'après Shakespeare, de M. Emile Deshays, musique de M. Frédéric Le Rey [1]. — La *Mégère apprivoisée* est une pièce amusante, pleine de cette fantaisie propre au maître anglais et qui est sa marque particulière. M. Emile Deshays a naturellement gardé le fond du texte shakespearien. Vous n'ignorez donc pas que le seigneur Baptista a deux filles : Catarina et Bianca ; celle-ci douce, aimable, enjouée, autant que son aînée est dure, despote, impérieuse, violente, une mégère en un mot. Bianca est courtisée par de nombreux amoureux, mais son père a juré de ne la donner en mariage que lorsqu'un cavalier héroïque l'aura débarrassé de la terrible Catarina. O miracle ! Il s'en présente un, Petruchio, gentilhomme de Vérone, ami d'Hortensio, l'un des prétendants à la main de Bianca. La beauté de la fille de Baptista a plu au Véronais, c'est un original : il veut s'amuser à dompter ce caractère revêche et jure de la rendre souple comme un gant. Les fiançailles promettent, car, elles débutent par

1. DISTRIBUTION. — Petruchio, M. *Labis*. — Lucentio, M. *Pellin*. — Baptista, M. *Camoin*. — Grumio, M. *Bianconi*. — Curtis, M. *Lambert*. — Catarina, Mme *Noelly*. — Bianca, Mlle *de Vérine*. — Biondello, Mlle *Montmein*.

une paire de soufflets. Puis le jour étant pris pour la noce, Petruchio s'éloigne, ayant affaire... C'est le jour fixé pour le mariage ; Catarina, en toilette de mariée, attend Petruchio, qui n'arrive pas. Le voici enfin, dans un costume des plus grotesques, sur un cheval étique : tel est, du moins, le récit qu'on nous fait de son équipée. C'est sous cet accoutrement de carnaval qu'il conduit sa fiancée à l'autel. La cérémonie terminée, sans laisser le temps à sa femme de saluer parents et amis, avant la fête, il part, l'emmenant en croupe pour le château paternel. Ils y arrivent par une pluie battante, alors qu'on ne les attend plus, que rien n'est préparé pour les recevoir : ce que voulait Petruchio. Et le maître s'emporte, bat ses gens, au grand effroi de Catarina. Il envoie le souper au diable, le trouvant mauvais, bouscule son lit, sous prétexte qu'il est mal fait, et laisse enfin dormir sa femme, à bout de forces, dans un fauteuil... La malheureuse, dominée par cette brutalité, retournerait chez son père, n'était la crainte du ridicule. Alors dans une scène charmante, Petruchio lui fait comprendre que le meilleur moyen de l'apaiser est de ne pas le contrarier, d'être soumise et bonne. Catarina demande pardon, et Petruchio, la relevant, lui dit ce mot : « La place d'une femme n'est ni trop haut, ni trop bas, mais sur le cœur de son mari... » Toujours très scénique, le livret de M. Emile Deshays se rapproche beaucoup de l'adaptation fort habilement faite par M. Paul Delair, qui, il y a quelques années, trouva au Théâtre-Français, dans Coquelin et M[lle] Marsy, des inter-

prètes de tout premier ordre. Sur des vers très heureux, M. Emile Deshays a établi des situations dont l'intérêt, l'esprit et la fine gaieté devaient merveilleusement se prêter à un essai de comédie lyrique. Le musicien, M. Frédéric Le Rey, a parfaitement compris, ce nous semble, la tâche qui lui incombait, et s'en est acquitté avec une réussite complète. Il a, lui aussi, étudié le caractère de ses principaux personnages, et le jeu des motifs conducteurs en lequel il s'est complu n'a pas laissé que de nous vivement séduire par la clarté de sa logique et l'ingéniosité de ses déductions. Cette partition, d'une unité qui la recommande à l'attention générale, renferme nombre de pages où s'affirment, vraiment, la fécondité mélodique et la science instrumentale de l'auteur d'*Hermann et Dorothée.* Le nom de M. Le Rey nous était déjà fort avantageusement connu par la musique de scène de *Jacques Callot* et de *Don César de Bazan* représentés l'année précédente sur cette même scène de la Porte-Saint-Martin, et la très habile façon dont le jeune compositeur a traité la célèbre pièce de Shakespeare nous fait favorablement augurer de l'important ouvrage qu'il est actuellement en train d'écrire sur un poème original de notre ami Edouard Noël. Comme la *Coupe et les lèvres,* dont nous parlons plus haut, la *Mégère apprivoisée* nous arrive de Rouen, où elle fut représentée en 1896. Un ex-lauréat du Conservatoire, M. Labis, a repris à Paris le rôle de Petruchio qui, sur la scène du Théâtre des Arts, lui avait valu de sincères applaudissements. Et dans Catarina, Mme Noelly s'est

montrée l'artiste intelligente que nous fûmes à même d'apprécier, il y a quelques années, au Château-d'Eau, sous les traits de la Petite Fadette, de George Sand et de Théodore Semet.

La saison lyrique est close le 29 septembre par une copieuse soirée, composée du *Trouvère* et du *Voyage en Chine*. La scène appartient désormais tout entière à M. Coquelin [1], préparant activement l'ouverture de son théâtre avec le drame qu'il a préalablement demandé à M. Paul Déroulède, et qu'il s'est engagé à donner comme premier spectacle de sa nouvelle direction.

5 OCTOBRE. — Première représentation de la *Mort de Hoche*, drame historique en cinq actes et neuf tableaux, de M. Paul Déroulède [2]. — Quelle belle figure que ce Hoche, et comme je comprends qu'elle ait tenté l'imagination de mon vieux cama-

1. D'après l'acte de la société nouvelle, en rémunération et pour prix de l'apport de M. Coquelin, qui a notamment payé les frais d'adjudication et remboursé 86,000 francs de loyer d'avance, il lui est attribué cent actions de 500 francs entièrement libérées et deux cents actions, chacune libérée de moitié. Le fonds social est fixé à la somme de 312,000 francs, divisée en six cent vingt-quatre actions de 500 francs, sur ces six cent vingt-quatre actions, trois cents sont attribuées à M. Coquelin. Pour les trois cent vingt-quatre autres, elles ont été émises et souscrites ; chaque souscripteur a versé le quart de la souscription à laquelle il s'engageait, ce qui a produit un total de 40,500 francs. La durée de la société est fixée à treize années. Ont été nommés administrateurs : MM. Constant Coquelin, Gustave Coquelin, Jean Coquelin, Edmond Floury, Félix Floury.

2. DISTRIBUTION. — Lazare Hoche, M. *Desjardins*. — Chérin, M. *Jean Coquelin*. — Charette, M. *Volny*. — Teyssière, M. *Gravier*. — Leveneur, M. *Rebel*. — Lacoste, M. *de Mey*. — Saint Just, M. *Castillan*. — Thoiras, M. *Rosenberg*. — D'Abbayes, M. *Albert*. — Déla Hoche, Mlle *Esquilar*. — Elise Lacoste, Mlle *Miroir*. — J. de Reineau, Mlle *Méa*. — Dame Merlière, Mlle *Bouchetal*. — Javotte, Mlle *Kerwich*. — H. de Reineau, Mlle *Hamart*. — Claudine, Mlle *Loisier*. — Jeanne de Montrichard, Mlle *Bourgeois*.

rade et ami Paul Déroulède! Lazare Hoche est l'exemple par excellence. Ce prolétaire orphelin, qui se nourrit de livres; ce palefrenier, qui devient général; ce général, qui reste citoyen; ce parvenu, qui reste pauvre; cet esclave, qui s'affranchit, et qui, libre, ne descend pas à l'ambition de devenir maître, n'est-il pas l'idéal même de la Révolution? On l'a dit avec raison: le renouvellement social se transfigure en lui; il représente les bas-fonds remontant jusqu'aux faîtes, et le niveau s'établissant par les sommets. Hoche était un soldat; il était plus, il cachait un penseur. Il avait pris pour devise: *res, non verba*, des choses et non des mots, — et l'éloquence lui arrivait par surcroît. Une instruction fécondée par la méditation, un certain tour d'esprit tout littéraire illuminent cette grande figure. Beaucoup de ses lettres sont charmantes, beaucoup sont superbes, ayant l'allure, l'harmonie, les méandres de Rousseau. Son épée est l'éclair de la foudre qui tourne à la Convention, et sa parole est le reflet des maîtres de l'antiquité et du dix-huitième siècle. Certes, il est pur, grand de charme et de sublimité, le triomphateur sorti du chenil de Louis XV, et qui, arrivé sans envie et sans appétits jusqu'à la gloire, met sa main dans la main d'une petite vierge patriotique, rencontrée, un jour, au pied des autels de la Raison. Il y a pourtant dans la vie de Hoche, — et Déroulède aurait pu peut-être y insister davantage, — une part de tendre épanchement. « Ne l'oubliez pas, mon cher Privat, écrit-il à un de ses amis... j'ai besoin de tenir à quelqu'un. Je demande le cœur et point des ri-

chesses... Le général Hoche ne manquerait pas de femmes, mais le républicain Hoche tient trop aux principes de la nature pour forcer jamais les inclinations d'une personne destinée à faire son bonheur ». Le général se maria, à Thionville, avec une jeune fille de famille pauvre. Il vit pour la première fois sa fiancée dans une fête donnée au temple de la Raison. Promptement, il adressa sa demande au citoyen Dechaux, père de l'enfant. Elle n'avait encore que quinze ans. Le père, ébloui arrive chez Hoche. — « Citoyen, lui dit-il, ma fille n'est digne que d'un sergent, d'un sous-lieutenant tout au plus. — J'ai été sergent, riposte Hoche. — Nous sommes sans fortune. — C'est une femme, et non une dot que j'épouse. — Citoyen, s'écrie Dechaux, tu as pris d'assaut ton beau-père ». Au siège de Dunkerque, il est accusé d'incivisme. Un sieur Hardy le dénonce. Hoche est le premier à réclamer des juges : « Je ne crois pas, écrit-il, avoir besoin d'un certificat de civisme. Mon civisme est écrit sur mon front. Je lève les yeux comme un brave républicain... J'aime à servir partout où sont les ennemis, et je suis dénoncé par un homme qui n'a jamais pu supporter l'idée de quitter la ville et les dames de Dunkerque. Si je suis accusé d'y mettre un peu de plaisanterie, je répondrai que les républicains de ma trempe, ceux qui préfèrent l'air pur et libre des champs au méphistisme des villes *et la paille du camp au damas de l'égoïsme*, détestent, comme ils le doivent, les soldats colifichets ! » — A ces mots, les représentants, loin d'écouter les dénonciateurs, font honneur au jeune

officier et l'investissent du grade de chef de brigade. En Vendée, où il se voit avec douleur réduit à poursuivre des Français égarés, tandis que ses compagnons de gloire continuent sans lui ses grandes opérations du Rhin, Hoche devient tout à coup économe de sang. Il est plus que tacticien et stratégiste, il est psychologue. Il conquiert par la douceur et la persuasion. Il désarme les villages, mais il les désarme par la famine, en ne leur rendant leurs bestiaux que contre leurs armes. Il plaint et ne rudoie point ces pauvres paysans, qui, selon son expression, ne voient que « leurs prêtres et leurs bœufs ». Il a la vision d'une démocratie paisible. Le soldat montagnard se fait apôtre dans cette Vendée où les prêtres se font Chouans, et derrière la République tumultueuse du présent, il aperçoit la République sereine de l'avenir. C'est alors que le général Hoche devint négociateur : « Je vais être aussi bavard qu'un représentant du peuple », dit-il. — « Pardonner, c'est grand ! ajoute le pacificateur de la Vendée ; on a dit de moi que j'étais un victorieux ; je veux que l'histoire écrive : Ce soldat est un miséricordieux ». L'œuvre de M. Paul Déroulède, généreuse et consciencieuse au suprême degré, est, à dire vrai, moins une pièce de théâtre qu'une biographie populaire — sorte d'image d'Epinal — du grand général républicain. Et, parmi les neuf tableaux, sans lien direct, dont se compose le drame, il en est un : le septième — l'éloquente et impressionnante entrevue, au château de la Grenache, de Hoche et de Charette — qui a vraiment de la grandeur et ne peut se voir sans une émotion

poignante. La scène a été admirablement rendue, d'ailleurs, par M. Desjardins, jeune et élégant à souhait dans le général Hoche (rôle écrasant, vaillamment soutenu d'un bout à l'autre) et par M. Volny, joliment coiffé du légendaire chapeau gris et revêtu du costume historique vert brodé d'argent de l'héroïque Charette. J'aime moins la fin du drame qui nous montre, dans Hoche, le conspirateur malheureux, passant la main à Bonaparte, dont, en mourant, il jette le nom comme mot d'ordre, à ses amis — et j'estime que M. Déroulède eût pu se dispenser de mettre dans la bouche de ces derniers une bordée d'injures à la Chambre des députés, injures acclamées, d'ailleurs, par les galeries supérieures. Mais, à part ces nécessaires restrictions, je n'ai que de vifs compliments à adresser au dramaturge pour la façon, très documentée toujours, et souvent fort adroite, dont il a traité, en épisodes, l'histoire de l'un des plus grands soldats de l'épopée révolutionnaire. La présentation du jeune sergent des gardes-françaises à M. Chérin, examinateur des titres de noblesse, en attendant qu'il s'enrôle sous les drapeaux et devienne général, lui aussi — M. Jean Coquelin y fut tout à fait excellent ; le soir de Wissembourg, où nous voyons apparaître Saint-Just, personnifié avec une rare autorité par M. Castillan — retenez, je vous prie, le nom de ce nouveau venu; la prison de la Conciergerie, où, à l'appel de son nom, aux lieu et place de son bien aimé général, le lieutenant Thoiras (charmant, M. Rosenberg) vole si joyeusement à l'échafaud : voilà autant de scènes, inté-

ressantes ou émouvantes, qui font d'une œuvre, dont, d'avance, on disait pis que pendre, une des meilleures de l'auteur. Elle fait honneur à M. Paul Déroulède ; le théâtre de la Porte-Saint-Martin a bien fait de la jouer — encore qu'il ne l'ait jouée que contraint et forcé, et n'y ait trouvé aucun succès d'argent...

A la veille des fêtes de la Toussaint, on reprenait le *Thermidor*, de M. Victorien Sardou, afin de combler, s'il était possible, le déficit creusé par la *Mort de Hoche* et d'attendre plus patiemment le *Cyrano de Bergerac*, de M. Rostand, sur lequel on fondait déjà de très grandes espérances. Nous n'avons point à redire ici quel est ce *Thermidor*, déjà joué plus de cent fois au boulevard. Coquelin est toujours admirable dans le rôle de Labussière, écrit exprès pour lui. Il en met en lumière toutes les nuances, et s'y montre tour à tour gai, narquois, indigné, et surtout sensible. Ah ! le grand comédien ! A l'exception de Mlle Esquilar, reprenant, après Mlles Bartet, Blanche Dufresne et Lara, le rôle de Fabienne, la distribution est la même qu'autrefois, et nous avons revu avec plaisir M. Volny, sous l'uniforme de Martial Hugon; M. Desjardins, qui, dans la séance de la Convention, dit en maître orateur le discours de Tallien ; M. Jean Coquelin, qui dessine si finement la silhouette de l'inoffensif sans-culotte, et Mlle Blanche Miroir, la charmante Mme Bérillon ; Mme Delphine Renot, enfin, qui joue avec beaucoup de rondeur et de gaieté le rôle de Françoise la tricoteuse. Citons encore M. Gravier, sous les traits de Vadier,

M. Godeau, qui fait Billaud-Varenne, M. Castillan qui personnifie de façon très vivante le « malheureux » Robespierre, et constatons que, tous et toutes, ont contribué au légitime succès de cette heureuse reprise de pure transition.

28 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Cyrano de Bergerac*, pièce en cinq actes, et en vers, de M. Edmond Rostand [1]. Drame de cape et d'épée, comédie romantique, et si l'on veut, historique, étude psychologique, suite d'aventures héroïques et burlesques : tout cela présenté en vers d'une richesse et d'une sonorité inouïes, voilà, certes, plus qu'il n'en fallait pour valoir à la nouvelle œuvre de l'auteur des *Romanesques*, de la *Princesse lointaine* et de la *Samaritaine* l'éclatant succès qu'elle allait remporter. Je ne sais trop — j'ai peur que non — si le Cyrano de M. Rostand est bien celui de l'histoire. Que dis-je! il est mieux que cela. Il est celui de la légende : quelle épopée que la sienne et comme ce brave à trois poils emplit la pièce! Ne pourrait-on dire qu'il *est* la pièce, tant toute l'action gravite autour de ce flamboyant Matamore? Nous faisons d'abord sa connaissance à l'hôtel de Bourgogne, où, de son autorité privée, il interrompt la représenta-

1. DISTRIBUTION. — Cyrano, M. *C. Coquelin*. — Christian, M. *Volny*. — De Guiche, M. *Desjardins*. — Ragueneau, M. *Jean Coquelin*. — Carbon de Casteljaloux, M. *Gravier*. — 1er cadet. M. *Péricaud*. — Le Bret, M. *Castillan*. — Lignière, M. *Rebel*. — Bellerose, M. *Demey*. — 1er Marquis, M. *Walter*. — De Valvert, M. *Nicolini*. — Officier espagnol, M. *Albert*. — 3e cadet. M. *Noizeux*. — Roxane, Mlle *Legault*. — Sœur Marthe, Mlle *Esquilar*. — Lise, Mlle *Miroir*. — La Distributrice, Mlle *Kerwich*. — Mère Marguerite. Mlle *Bouchetal*.

tion et chasse de la scène le comédien Montfleury, en dépit des seigneurs qui le protègent. Il envoie un coup d'espadon à un jeune muguet qui a osé parler irrévérencieusement de son nez. Ah! pourquoi Pascal a-t-il été immortaliser le nez de Cléopâtre? Celui du sire de Bergerac, monumental, insolent et difforme, a une bien autre importance. Joignez que son possesseur est un poète prompt à l'improvisation et qu'il sait envelopper les passes d'un duel dans les couplets d'une ballade. Cyrano n'est pas seulement spirituel et valeureux : il est bon. Épris de sa belle cousine Roxane, il dissimule courageusement une « flamme » que sa laideur teinterait de ridicule. Il va plus loin, il protège les amours de Roxane et du beau et timide Christian de Neuvillette. Il ne s'arrête pas là, il prête, lui, éloquent et verveux, sa parole et sa plume au jeune chevalier qui ne sait rien dire, hormis : « Je vous aime », ce dont ne se console point sa cousine, éprise, comme le veut l'époque, du jargon des Précieuses. Et ceci nous vaut une scène exquise, alors que, sous le balcon de la dame, Cyrano parlant pour Christian caché dans l'ombre, s'épanche en brillants aveux, et stoïque jusqu'au bout, force l'amoureux muet à aller cueillir le baiser que lui a mérité l'éloquence et la passion d'un autre! Mais le comte de Guiche, soupirant éconduit, ne tarde pas à se venger, et séparant brusquement Roxane et Christian, qu'un capucin égaré vient de marier en un tour de main, intime au jeune homme qui sert sous ses ordres l'injonction de le suivre en campagne. Cyrano, donc, accom-

pagnera Christian, veillera sur lui, écrira pour lui! Hélas! il écrit trop et trop chaleureusement. Lorsque la belle — que sa passion pour son mari a conduite à travers les rangs ennemis, jusqu'au camp des Français qui assiègent Arras, — dit à Christian la fièvre que lui ont causée ses lettres incendiaires, le pauvre chevalier comprend qu'il n'est aimé que par erreur et court se faire casser la tête par une mousquetade espagnole. Alors l'héroïque Cyrano devient sublime. Il ne trahit pas le secret de l'amoureuse correspondance. La jeune veuve s'est retirée dans un couvent, où chaque jour notre héros, précédé de son nez, vient lui conter la gazette et l'informer des nouvelles de la cour et de la ville. Les haines de ses ennemis n'ont pas désarmé, et une bûche traîtreusement jetée d'une fenêtre, vient le lui prouver cruellement. Il brave néanmoins le danger et la souffrance pour ne pas manquer à l'aimable cousine qui attend sa visite quotidienne. Et c'est en achevant de mémoire — dans un instant d'oubli — la dernière lettre écrite sous le nom du chevalier de Neuvilette que Cyrano trahit involontairement le secret si longtemps et si fidèlement gardé. Que vouliez-vous qu'il fît désormais? Qu'il mourût!... Aussi meurt-il un peu longuement et oratoirement à mon gré. J'avoue que ses invocations à Molière, à Socrate et à Galilée, retardent sans grand profit son dernier soupir. Je vous ai rapidement conté la pièce. Mais je n'en ai rien dit, et il ne me semble guère possible de traduire en un compte-rendu les éclatantes et truculentes visions de la rôtisserie où les poètes affamés sont

généreusement régalés par l'excellent Ragueneau, favori des Muses, où les « cadets de Gascogne », épiques comme des capitans de Théophile Gautier, font cortège au plus étonnant des braves. Non plus, d'ailleurs, que le camp, où ces mêmes héros narguent la famine et l'ennemi en vers patriotiques que louerait sans doute M. Paul Déroulède, mais que peut-être il serait bien empêché d'écrire... Et que de ravissants détails ! Tel d'Artagnan « qui s'y connaît » venant féliciter Cyrano. Tel ce capucin ahuri mariant à Christian la jeune fille qu'il était chargé de conduire au comte de Guiche. Telles les bouffonnes tirades célébrant le nez-type, le nez-pivot, le nez-moteur, qui, je l'ai dit, est l'âme même de la pièce de M. Rostand. Faut-il faire des réserves ? Oh ! peu nombreuses et peu importantes, mais qu'en bonne conscience de critique, j'estime justes. Eh bien! disons-le, le quatrième acte est un peu long et fait hors-d'œuvre, dans sa première partie s'entend. Les plans stratégiques de ce solennel imbécile de Guiche n'offrent pas grand intérêt. L'amoureux Christian est bien nul. Et sans doute, il le faut bien, puisque Cyrano doit attirer tous les regards, mais la question est précisément de savoir si réellement sa part n'eût pu être un peu diminuée au bénéfice des autres personnages. Je le crois, mais alors nous aurions moins entendu M. Coquelin. Or, jamais il n'a été plus merveilleux que dans ce maître rôle de Cyrano, l'un des plus écrasants qui existent : toute la lyre et toute la gamme de la lyre! Et tous les demitons de la gamme! Diction, geste, tout a été par-

fait, enlevant, émouvant, prodigieusement lyrique. Et donc, comme écrirait mon confrère Doumic « tout est pour le mieux ». Que dire des vers? Je voudrais accoler à mes éloges des enfilades d'épithètes. Mais il ne m'en reste plus. Rimes riches, ou d'une négligence voulue, tours imprévus, assonances réjouissantes et cocasses, tendresse, passion, poésie ailée : toute la lyre! (Voir plus haut). Le triomphe de M. Coquelin ne nous rendra injuste ni pour Mlle Maria Legault, une touchante et spirituelle Roxane, ni pour M. Volny, qui tire bon parti d'un rôle médiocre, ni pour M. Desjardins, sobre et parfait gentilhomme sous le manteau du comte de Guiche. M. Gravier, qui a dessiné un bon type de capitaine gascon, MM. Jean Coquelin (très amusant Ragueneau), Péricaud, Mmes Bourgeois et Blanche Miroir sont dignes de leur donner la réplique. La mise en scène est superbe. Les décors et les costumes sont presque aussi riches que les vers, ce qui n'est pas peu dire. Encore un coup, succès immense et sans précédent, d'ailleurs pleinement mérité. C'est un beau soir pour les lettres françaises, et jamais croix ne sera mieux placée qu'à la boutonnière du jeune auteur de *Cyrano de Bergerac*. — Avons-nous besoin d'ajouter que nous retrouverons, faisant salles absolument combles et justement enthousiastes, pendant l'année qui va suivre, la triomphante pièce de M. Rostand?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Colonel Roquebrune, drame.........	5 a. 6 t.	»	98
**La Montagne enchantée*, pièce fantastique ...	5 a. 12 t.	12 avril	35
Don César de Bazan, drame............	5	15 mai	17
Les Mystères de Paris, drame...........	5 a. 10 t.	5 juin	52
Le Trouvère, opéra	4 a. 10 t.	13 août	16
Lucie de Lammermoor, opéra..........	4	19 août	10
Le Voyage en Chine, opéra-comique....	3	24 août	15
Ernani, opéra............................	4	4 sept.	7
La Coupe et les Lèvres, drame lyrique..	5 a. 6 t.	13 sept.	3
La Mégère apprivoisée, comédie lyrique	3 a. 4 t,	17 sept.	3
**La Mort de Hoche*, drame historique....	5 a. 9 t.	5 octobre	23
Thermidor, drame........................	4 a. 6 t.	30 oct.	36
**Cyrano de Bergerac*, pièce en vers.....	5	28 déc.	4

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ[1]

Succédant à la *Poupée*, de MM. Ordonneau et Audran, dont la centième représentation avait eu lieu le 13 janvier, la *Mascotte*[2] (encore de l'Audran !) passait, le 5 février, au répertoire de ce théâtre, la *Mascotte* agrandie, bien entendu — toutes les opérettes y passeront, ainsi l'a voulu M. Debruyère — la *Mascotte* augmentée d'un grand divertissement militaire, au quatrième tableau; agrémentée, au second acte, d'un joli ballet-pantomime, le *Mariage d'Arlequin*, composé et réglé par

1. Directeur : M. Debruyère. — Secrétaire général : M. Vallin.

2. DISTRIBUTION. — Laurent XVII, M. *Paul Fugère*. — Pippo, M. *Lucien Noël*. — Fritellini, M. *Soums*. — Rocco, M. *Paul Bert*. — Le sergent Parafante, M. *Bernard*. — Matho, M. *Jaltier*.— Un paysan, 1er soldat, M. *Clément*. — Un héraut, 2e soldat, M. *Lechaudée*. — Un médecin, M. *Bonté*. — Bettina, Mlle *Cocyte*. — Fiametta, Mlle *Deberio*. — Antonia et Beppo, Mlle *Brandon*. — Francesca et Luidgi, Mlle *Largini*. — Paola et Carlo, Mlle *Dironne*. — Marta et Marco, Mlle *Delais*. — Angelo, Mlle *Verta*.

Au 2e acte, *Le Mariage d'Arlequin*, grand ballet-pantomime.

Mlle *Riva*, 1re danseuse-étoile, Colombine; Mlle *Martinoff*, Pierrot; M. *Ogereau*, Pantalon ; M. *Jaltier*, Le Matamore ; Mlle *Nersy*, Arlequin; Mlle *Briant*, Polichinelle.

La Polichinelle, dansée par MMlles *Briant*, *L. Millet*, *Auvernet aînée*, *Bertin*, *Thibault*.

Mme Mariquita. Et le public prenait plaisir à voir se trémousser ces Colombines au béret cerise, ces Polichinelles de satin blanc pailleté d'argent et ces Arlequins en velours gris souris. Ce « trémoussage » était bien un peu « Casino de Paris », mais si gai quand même!... Laurent XVII, — vous n'avez pas vu Laurent? — c'est Paul Fugère, toujours plein d'invention et de fantaisie; esclave de son gentil bedon, il aborde un emploi nouveau et qui n'embarrasse point un homme de ressources comme lui, ayant sur le public une action incontestable. Fiametta, c'est Mlle Debério, aussi jolie femme que gentille actrice. Fritellini (le rôle porte bonheur à son interprète) valait un très vif succès à M. Soums, nous montrant qu'il savait chanter. Le Pippo d'aujourd'hui, c'est le baryton Lucien Noël, naguère la doublure de l'excellent Soulacroix, et qui, peu à peu, se pousse au premier rang. Et sous les traits de Bettina se présente une débutante, Mlle Cocyte, qui mérite une partie — une partie seulement — de tout le bien que d'avance on disait d'elle. Cette forte personne nous semble avoir beaucoup d'expérience, — pour une mascotte, — et si la voix a de la fraîcheur, elle manque de justesse. Qui de nous, cependant, n'eût pas demandé mieux que de se laisser charmer encore avec le joli duo, populaire dans les cinq parties du monde :

J't'aime mieux qu'mes dindons!
J't'aime mieux qu' mes moutons!

Remarquez, je vous prie, la phrase: « J't'aime mieux qu'mes moutons! » concluant au moyen

d'une appogiature du meilleur effet. C'est gentil, gracieux, plein de tendresse : du bon Audran !

19 MARS. — Cinquantième représentation de la *Mascotte*[1].

22 AVRIL. — Matinée donnée par la Société de secours mutuels du théâtre au profit de la caisse de secours[2].

29 AVRIL. — Matinée au bénéfice de la souscription organisée sur l'initiative de M. Massenet dans le but d'élever un monument à Henry Litolff[3].

---

1. M. Lucien Noël, victime d'un grave accident d'un ordre tout intime (aventure d'amour : une maitresse jalouse avait tiré sur lui) était, le 31 mars, remplacé au pied levé dans le rôle de Pippo par M. Fumat, puis, quelques jours après, définitivement suppléé par M. Fernand Bérard, ex-lauréat du Conservatoire et naguère pensionnaire de l'Opéra-Comique. Doué d'une charmante voix de baryton et musicien excellent, M. Bérard se voyait accueillir par de très vifs applaudissements. Le 1er juin seulement, M. Lucien Noël reprendra son rôle, après une convalescence de deux mois.

2. Voici quel en était le programme :

Les *Ouvriers*, joués par Mmes Hadamard et Lainé-Luguet, MM. Joliet et Veyret. La *Rose du pauvre*, de M. Jean Richepin, jouée par Mme Segond-Weber et M. Decori. *Brouillés depuis Wagram*, jouée par Mlle Lebey, MM. Vauthier et Guyon fils. *3, rue de la Pompe*, par Mmes Ferret et Bussière, MM. Fernal, Roubier et Mallet.

Le *Mariage d'Arlequin*, ballet de la *Mascotte*.

M. Francisque Sarcey faisait une conférence inédite sur la Mutualité et la Prévoyance.

Plus, de nombreux intermèdes auxquels prenaient part MM. *Noté, Gauthier, Caron, Fenoux, de Max, Hirch, Polin, Maurel, Fragson, Paul Fugère, Bérard, Soums, Matrat ;* Mmes *Nina Pack, Jeanne Leclerc, Bernaërt, Amel, Lara, Tessandier, Grumbach, Mily Meyer, Paulette Darty, Eugénie Buffet, Cocyte*, etc.

3. Le programme était ainsi composé :

1o Ouverture des *Girondins* (Henry Litolff) ; 2o *A Henry Litolff*, poésie dite par M. Silvain, de la Comédie-Française (Armand Silvestre) ; 3o Concerto en *fa* mineur, exécuté par M. Paderewski (Chopin) ; 4o Scherzo du concerto en *ré*, exécuté par M. Paderewski (Henry Litolff) ; 5o *Le Roi Lear*, ouverture inédite (Henry Litolff) ; 6o Concerto en *mi* bémol, dédié à Henry Litolff, exécuté par M. Paderewski (Liszt).

L'orchestre, composé d'artistes de la Société des concerts du Conservatoire et de l'Opéra, était dirigé par M. Paul Taffanel.

2 MAI. — Centième de la *Mascotte*. Cette centième est, en réalité, la 1580[e] représentation, sur les scènes parisiennes, de l'aimable opéra-comique de Chivot, Duru et Audran. Le 21 mai, la *Mascotte* atteindra à Paris sa 1600[e] représention. Le 9 août, la pièce était jouée à la Gaîté pour la 200[e] fois.

1[er] OCTOBRE. — Reprise des *Cloches de Corneville*. La musique de Robert Planquette résistait triomphalement à la 1700[e] représentation. M[lle] Cocyte, accueillie avec succès dans le rôle de Serpolette, était, quelques jours après, remplacée par M[lle] Louise Maury.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *Mam'zelle Quat'sous*, opéra-comique à spectacle en quatre actes, paroles de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Robert Planquette [1]. — Nous sommes au carreau des Halles en 1804. Economisant « quat' sous par quat' sous » — d'où son surnom — Marion, la jolie marchande de poisson, épousera le petit Michel Borniche, dès qu'avec son futur, elle aura mis de côté les dix mille francs nécessaires au jeune ménage. Cela ne tardera guère : encore quelques centaines de francs à inscrire sur son précieux carnet, et la somme sera parfaite : nos amoureux pourront

1. DISTRIBUTION. — Michel Borniche, M. *Paul Fugère*. — Anatole, M. *Lucien Noël*. — Isidore, M. *Soums*. — Rascalou, M. *Paul Bert*. — Brignolet, M. *Dacheux*. — Taupin, M. *Bienfait*. — Marion, M[lle] *Cocyte*. — Thérésette Rascalou, M[lle]. *Mariette Sully*. — Denise, M[lle]. *Debério*. — Zoé, M[lle] *Largini*.

Au 4[e] acte : Fête populaire, grand ballet composé et réglé par M[me] Mariquita, dansé par M[lle] *Jeanne Chasles*, de l'Opéra ; M[lle] *Nercy*, sujet ; M[lle] *Briant*, travesti ; M[lle] *Coda*, sujet, et toutes les dames du corps de ballet.

faire publier leurs bans. Pourquoi faut-il que le timide Michel se révolte, à la fin, d'être appelé « Joseph », et accepte, par bravade, le défi d'Anatole, le beau mitron adoré de toutes les femmes ? Lui aussi, il ferait des conquêtes, s'il le voulait, et pour le prouver, il se substitue aux lieu et place dudit Anatole, occupé ailleurs, et court au galant rendez-vous donné par Thérésette, la sémillante charbonnière de la rue Saint-Denis. Thérésette, qui n'a pas froid aux yeux, le trouve à son goût — encore qu'un peu naïf pour un Don Juan de l'espèce d'Anatole — et l'oncle Rascalou, qui l'a surpris en tête-à-tête avec sa nièce, le force à « réparer ». Voilà Michel, à la veille d'obtenir sa chère Marion, obligé de promettre le mariage à Thérésette, et voici les deux déjeuners de fiançailles ayant lieu le même jour et à la même heure, dans deux restaurants contigus. Comment Michel s'en tirera-t-il ? Vous pensez bien qu'il ne s'en tirera pas... Tout se découvre : le malheureux ne peut plus épouser celle qu'il aime, et se refuse à épouser celle qu'il n'aime point ; il se fera soldat : la France n'a-t-elle pas besoin de tous ses enfants ? La toile se relève, au dernier acte, sur une fête populaire. Pendant que tonne le canon des Invalides et qu'on acclame l'illustre vainqueur d'Austerlitz, durant qu'au fond du théâtre défile la vieille garde, musique en tête, fleurs à la baïonnette et drapeau déployé, on célèbre, à l'avant-scène, le mariage de Mam'zelle Quat' sous. Lasse d'attendre en vain son Michel, Marion a fini par accorder sa main à l'entreprenant mitron, Anatole, qui

n'a guère cessé de la lui demander. C'est sur ces entrefaites qu'apparaît inopinément le petit pioupiou d'autrefois, qui, sur le champ de bataille, a glorieusement conquis la croix de la Légion d'honneur et l'épaulette de lieutenant. On avançait vite en ce temps-là. Je ne vous étonnerai sans doute pas en disant que Marion n'a nulle peine à tomber dans les bras du jeune officier, et qu'aisément se consolera le bel Anatole en épousant la petite charbonnière, fort heureusement débarbouillée pour la solennelle circonstance. En terminant très gaiement l'aimable pièce de MM. Mars et Desvallières, le retour du « petit pioupiou, bonhomme d'un sou », chantant allègrement sa victoire et celle du brave Murat, a vraiment décidé du résultat de la soirée — si tant est qu'en dépit d'une intrigue amusante, il ait été jusque-là quelque peu incertain. Comment la verve et l'entrain de Paul Fugère n'eussent-ils pas, d'ailleurs, enlevé le succès ! Soit qu'il nous imite les « cris de Paris », soit que, tout blanc, comme le mitron dont il a pris la place, il se cache dans un coffre à charbon, d'où il sortira changé en nègre, soit qu'il mette dans sa gaieté de bon aloi, la pointe de sentiment très joliment indiquée par les auteurs, il demeure le plus adroit comédien du monde, ayant comme pas un l'oreille du public. Agréable chanteuse, sans doute, Mlle Cocyte, la Mascotte de la saison dernière, est une Marion un peu bien lourde... Que de finesse, au contraire, et que de légèreté dans la gentille charbonnière que nous a donnée Mlle Mariette Sully, la délicieuse poupée que vous savez ! M. Lu-

cien Noël, dans le bel Anatole aimé de toutes les femmes (sourires à l'orchestre), puis M. Soums et Mlle Debério, dans des rôles assez inutiles à l'action, complètent bien l'ensemble. A en juger par l'incalculable nombre de « bis » demandés par la salle, la partition de *Mam'zelle Quat' sous* doit passer pour une des meilleures du compositeur des *Cloches de Corneville*. Croyez-en ce que vous voudrez, mais parmi les vingt et un morceaux dont elle se compose, laissez-moi vous signaler plus particulièrement l'exquise chanson à deux voix : « Les fillettes de chez nous », qui me paraît être cette fois le bijou de Planquette. L'époque où MM. Mars et Desvallières ont placé l'action de leur ouvrage prêtait excellemment aux costumes et à la mise en scène. Aussi, a-t-on fait des choses charmantes : voyez, au troisième acte, le pimpant divertissement : *Chevaux-légers et grisettes*, puis, au dernier, le ballet populaire où nous avons applaudi Mlle Chasles, transfuge de l'Opéra, et qui, joint à la pompe militaire de l'armée victorieuse, forme un spectacle très « prenant ».

18 DÉCEMBRE. — Cinquantième représentation de *Mam'zelle Quat' sous* [1].

---

1. — Mlle Mariette Sully, indisposée pendant quelques jours, avait été gentiment suppléée par Mlle Debério.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Poupée, opéra-comique	4 a. 5 t.	«	37
La Mascotte, opéra-comique	3	1er fév.	260
Les Cloches de Corneville, opérette	3 a. 4 t.	1er oct.	38
**Mam'zelle Quat'Sous,* opéra-comique	4	5 nov.	65

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET[1]

Pas une œuvre nouvelle : rien que des reprises... Après la *Biche au bois*[2], dont la dernière représentation se donnait le 14 mars, on revenait, le 10 avril, à l'éternel *Michel Strogoff*, de MM. A. d'Ennery et Jules Verne[3]. Encore une fois, le public a suivi avec intérêt l'abracadabrante odyssée du courrier du Tsar, chargé par lui d'aller porter une dépêche de Moscou à Irkoutsk — deux villes séparées l'une de l'autre par une distance de quatorze cents lieues. L'interprétation du célèbre drame est satisfaisante, — encore que M. Ravet (prêté par l'Odéon) ne rende guère, physiquement,

---

1. — Directeurs : MM. Edmond et Félix Floury.

2. Mme Simon Girard a été remplacée, dans son rôle du prince Charmant, par Mlle Germaine Dury.

3. Distribution. — Harry Blount, M. *Léon Noël*. — Jollivet, M. *Pougaud*. — Michel Strogoff, M. *Ravet*. — Le grand-duc, M. *Ossart*. — Le gouverneur de Moscou, M. *Alexandre*. — L'émir, M. *Adam*. — Fèdor, M. *Jourdan*. — Le capitaine, M. *Doubleau*. — Le maitre de poste, M. *Jaquier*. — Marfa, Mme *Marie Laurent*.. — Sangarre, Mme *de Pontry*. — Nadia, Mlle *Bellanger*.

Danse : Mlles *J. Laurent* et M. *Mirveau*, premières danseuses.

Aux 16e et 17e Tableaux : *l'Alliance franco-russe*, musique nouvelle de M. Parès.

le personnage de Michel Strogoff, qui convenait si bien, à l'origine, à ce pauvre Marais. Mme Marie Laurent reparaissait avec sa tendresse maternelle d'autrefois, dans le rôle de la vieille Marfa, auquel elle donnait une allure tout à fait tragique. L'excellent Léon Noël joue pour la première fois le reporter anglais Blount, créé jadis par feu Dailly, et s'y fait chaleureusement applaudir, en sûr comédien qu'il est. M. Pougaud interprète gaiement le rôle de Jolivet, et M. Bouyer donne au traître Ivan Ogareff l'énergie brutale qui sied...

Les représentations de *Michel Strogoff* se continuaient jusqu'au 20 juin; puis, interrompues pendant près d'un mois (fermeture d'été), elles reprenaient le 10 juillet (rentrée de Mme Marie Laurent), avec le nouveau tableau de l'*Alliance franco-russe* qui, pendant le voyage du Président de la République à Saint-Pétersbourg, est particulièrement acclamé. Les marins russes donnent la main aux marins français. C'est un défilé brillant d'uniformes d'officiers russes et français et un prétexte d'intercaler dans le drame la *Marseillaise* et l'hymne russe. Le public réclame plusieurs fois de suite les deux chants nationaux, et dans l'immense salle, comble de l'orchestre à l'amphithéâtre, ce n'est qu'un long cri d'enthousiasme.

La deux centième représentation de *Michel Strogoff* avait eu lieu le 21 octobre. Le 20 novembre on reprend *Rothomago*, féerie à grand spectacle, en trois actes et trente tableaux, de MM. A. d'Ennery, Clairville et A. Monnier, musique nouvelle de MM. G. Parès, Lacôme et Le Rey [1]. — « J'y ai

trouvé presque autant d'agrément que si on m'eût conté *Peau d'Ane*. En vérité, je me suis laissé distraire en enfant à ce spectacle d'enfant. C'est « monté à l'effet » non finement, ni d'une manière recherchée et artiste ; mais à quoi bon, puisque le but est atteint ? C'est précisément cette rage folle de raffiner les choses et de « fignoler » sur tout, suivant l'expression populaire, qui ruine les directeurs piqués de la tarentule artistique. *Rothomago* est monté d'une façon très adroite et très industrieuse, et, en vérité, je ne vois pas pourquoi on mettrait de la soie là où un joli calicot lustré peut suffire. Et la preuve, c'est que moi qui ai le malheur d'être un peu trop difficile, je me déclare entièrement satisfait. C'est certainement bien tout ce qu'il faut pour une vieille féerie : plus eût été de la folie pure. Je ne ferai qu'un reproche à l'administration : c'est le déplorable choix du personnel féminin de la figuration et du corps de ballet, cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ce qu'il y a là-dedans de têtes affirmant l'impertinente supposition d'ancêtres dont la science moderne nous fait descendre, est vraiment incroyable. Ce qu'il y a, dans tous ces bras et dans toutes ces jambes, d'allumettes, de manches à balai, de poteaux mal équarris et d'échalas tortus, vous ne pouvez vous le figurer... Si vous allez voir *Rothomago* — disions-nous — n'emportez pas de lorgnette, et si vous avez la vue trop bonne, mettez des lunettes fortement teintées. Dans tous les cas, au moment où le théâtre s'emplit de ces êtres particuliers qu'on est convenu d'appeler la plus belle

moitié du genre humain, au lieu de scruter d'un regard libertin les jupes et les corsages, croyez-moi, Monsieur, baissez modestement les yeux les trois quarts du temps — et, l'autre quart n'embrassez que l'ensemble. Les premiers sujets, heureusement, nous dédommagent. Mme Simon-Girard est un Rothomago fils absolument ravissant. Après ses grands succès de chanteuse et de comédienne aux Folies-Dramatiques, à la Renaissance, à la Gaîté et aux Bouffes, elle semble maintenant vouée à la réussite des féeries du Châtelet. Elle a le diable au corps, du premier jusqu'au dernier de ces trente tableaux. Et sous les nombreux travestissements, qui nous la montrent toujours adorablement faite, elle a la verve, la gaîté, l'entrain, l'esprit — sans compter le talent. Il serait trop long de citer ici tous les morceaux où elle a été particulièrement applaudie : le rondeau des Heures, les couplets fameux : « Ah ! qu'elles étaient bonnes, les pommes ! » ; une jolie valse de M. Le Rey ; l'air espagnol, paroles de Redelsperger, musique de Lacôme, qu'elle chante en un sensationnel costume composé tout exprès pour elle ; puis encore un piquant souvenir de l'*Enlèvement de la Toledad*, que sais-je ?... Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est le charme et la lumière de la pièce...

M. Pougaud tient avec beaucoup de drôlerie le rôle de Blaisinet, le paysan éternellement ahuri. M. Gardel est un fort amusant père Lustucru ; Mme J. Thibault une aimable Miranda ; Mlle Tassilly une bonne fée Rageuse — et le théâtre du Châtelet a, là encore, une nombreuse série de re-

présentations sur la planche. » C'est donc par *Rothomago* [1] que se termine l'année 1897, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Biche au Bois, pièce	4 a. 30 t.	»	73
Michel Strogoff, pièce	5 a. 16 t.	10 avril	208
Rothomago, féerie	3 a. 30 t.	20 nov.	45

1. Le 12 décembre, Mme Simon-Girard, souffrante, était remplacée par Mlle Jeanne Thibault.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE [1]

L'inépuisable succès des *Deux Gosses* remplira, jusqu'au 19 novembre, toute l'année 1897. Le 8 janvier, le cinq cent millième spectateur de la triomphante pièce recevait, au foyer, des mains de Mlles Mellot et Reyé, un magnifique étain artistique, signé Larche, représentant l'*Enfant Jésus devant les Docteurs*, et le 21 du même mois avait lieu la quatre centième représentation [2].

16 AVRIL. — C'est le soir du vendredi-saint : on donne, pour une fois seulement, l'*Enfant Jésus*, mystère en cinq actes et sept tableaux, de M. Ch. Grandmougin, musique de M. Francis Thomé [3].

18 AVRIL. — Cinq centième représentation des *Deux Gosses*, à l'occasion de laquelle MM. Emile Rochard et Pierre Decourcelle donnaient, quelques

1. Directeur : M. Emile Rochard. Secrétaire général : M. Armand Lévy.

2. Mlle Bergeot a remplacé, dans le rôle de Claudinet, Mlle Reyé, pour quelque temps retournée à Bordeaux.

3. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *Duquesne*. — Hérode, M. *Bour*. — Méghiel, M. *Arquillière*. — Saint Joseph, M. *Renot*. — Le chef des soldats, M. *Degeorge*. — Hédal, M. *Bacquié*. — Zaher, M. *Avelot*. — Melchior, M. *Chartol*. — Le paysan, M. *Grégoire*. — Saïd, Mlle *Marthe Mellot*. — Fatime, Mlle *E. Lindey*. — La Vierge, Mlle *Mary Myriam*. — L'Ange, Mlle *Reine Roy*. — La Reine, Mlle *A. Lusam*. — Prince des Scribes, M. *Maurice Lagrange*. — Grand Sacrificateur, M. *T. Seiglet*. — Un soldat, M. *Aussourd*. — Le chamelier, M. *Andecot*.

jours après, une matinée gratuite aux enfants pauvres des écoles, avec distribution de sacs de bonbons à l'entrée du théâtre ; des buffets abondamment approvisionnés étaient dressés en permanence au foyer du public. De plus, on tirait une tombola, dont quinze numéros gagnants pour les garçons et quinze numéros gagnants pour les filles, étaient des livrets de la Caisse d'épargne d'une valeur de 100 francs à 25 francs.

Les *Deux Gosses* avaient été donnés le 14 juillet en matinée gratuite — on pense avec quels applaudissements ; on les jouait également, pendant le jour, le 31 août, à l'occasion du retour de Russie du Président de la République ; la sept centième représentation de ce succès, devenu légendaire, avait lieu le 6 octobre [1] ; le 10 octobre, on fêtait la « centième matinée », et le 15 novembre on annonçait officiellement la sept cent cinquante-neuvième et dernière représentation. Pour consacrer le souvenir d'une telle vogue, la direction donnait, le lendemain, une représentation supplémentaire et gratuite des *Deux Gosses*, dédiée aux « gosses » pauvres de Paris — laquelle n'était qu'une longue ovation et se terminait triomphalement en apothéose. Près de huit fois centenaire : M. Decourcelle pouvait s'arrêter là...

19 NOVEMBRE. — Première représentation de la

1. Une pièce douée d'une pareille longévité a vu défiler un nombre considérable d'interprètes. Seul, M. Degeorge a tenu bon tout le temps, et joué son rôle de Mulot sept cents fois. De même, M. Herman, l'excellent chef d'orchestre de l'Ambigu, a dirigé sans faiblir les sept cents représentations.

Maîtresse d'école, pièce en cinq actes et sept tableaux, dont un prologue, de M. Edmond Tarbé[1]; — On ne joue plus les *Deux Gosses !...* La nouvelle est invraisemblable; elle a stupéfié le peuple de Paris qui s'était habitué à l'affiche de l'Ambigu et ne s'imaginait pas que ce théâtre en dût jamais changer. Le fameux drame a pourtant daigné céder la place à une pièce nouvelle et nous étions conviés à la première de la *Maîtresse d'école*. L'œuvre de M. Tarbé comporte cinq actes et sept tableaux, dont un prologue. Attention à ce prologue : tout le drame en découle. Le garde-chasse Thiberge y apprend qu'il a épousé la maîtresse du comte d'Avenay, et que l'enfant, venu avant terme, n'est pas le sien. Il se venge d'abord en abattant le comte d'un coup de fusil; il se vengera ensuite en élevant « pour le crime » l'enfant qui porte son nom. Vingt ans se sont écoulés. Devenu lui-même un alcoolique, Thiberge a cruellement tenu sa promesse en faisant d'Etienne un vrai chenapan. Ce chenapan s'amourache, à première vue, de la gentille « maîtresse d'école », envoyée au village pour remplacer, dans la commune laïcisée, les sœurs expulsées. Mlle Hamelin est, d'ailleurs, une perle, dont les rares qualités ont également fait la conquête du jeune châtelain, Henri d'Avenay, et voilà

1. DISTRIBUTION. — Thiberge, M. *Duquesne*. — Comte d'Avenay et Etienne, M. *Pouctal*. — Pigeonneau, M. *Courtès* (rentrée). — Henri d'Avenay, M. *P. Achard* (début). — Rousselet, M. *Degeorge*. — Ratibois, M. *Grégoire*. — Rosalie, Mlle *Aimée Tessandier*. — Jane Hamelin, Mlle *Rose Syma* (début). — Lilette, Mlle *Georgette Loyer*. — Mme Pigeonneau, Mlle *Descorval*. — Comtesse d'Avenay, Mlle *Marie Délia*. — La Mariotte, Mlle *Aimée Samuel*.

rivaux les deux frères qui s'ignorent! Henri d'Avenay est « un bon riche », imbu du noble désir de résoudre la fameuse question sociale, rêvant de faire le bonheur des ouvriers de l'usine, dont il est propriétaire. Et, comme Thiberge n'a pas réussi à les ameuter contre le patron et à détruire les machines qui « leur prennent leur pain », il fait lui-même son ignoble besogne et avec Etienne, toujours poussé par lui, il met le feu à l'usine. Les incendiaires sont arrêtés et n'échapperaient certainement pas à l'échafaud; heureusement pour lui, Thiberge succombe dans un accès de *delirium tremens*, et sur l'ordre d'Henri, nous voyons d'accommodants gendarmes, assurément peu soucieux de leur devoir, relâcher Etienne qui vient de faire l'aveu de son crime... A ce crime, Etienne en ajouterait un autre: il poignarderait Henri sous prétexte qu'il refuse de lui donner « sa part de bonheur » en lui cédant la jeune fille qu'il aime. Mlle Hamelin se jette fort à propos entre les deux frères, enfin réconciliés, et deviendra la femme de M. Henri d'Avenay, un « rallié », s'il en fut jamais... M. Tarbé aurait tort de s'imaginer qu'il a fait avancer d'un pas la question sociale, et combien naïve est la façon dont l'ont traitée les divers personnages de son drame, inutilement rétrograde et visiblement réactionnaire! Mais en dehors de la thèse, autrement intéressante dans les *Tisserands*, de Gerhardt Hauptmann, la *Maîtresse d'école* est assez habilement « ficelée », et ce sont d'émouvants tableaux, d'un réalisme louable, que celui du prologue, par exemple, et de l'arrestation des incendiaires. L'interprétation est

excellente, on pourrait même dire : « de premier ordre ». C'est d'abord Mlle Tessandier, si saisissante dans le rôle sacrifié de l'infortunée Rosalie, la femme de Thiberge, la mère d'Etienne ! Thiberge, c'est M. Duquesne; Etienne, c'est M. Pouctal : très vrais tous deux. Le rôle d'Henri d'Avenay, difficile et ingrat, servait de début à l'Ambigu, dans l'emploi des jeunes premiers, à M. Pierre Achard : l'adroit comédien s'est acquitté de cette tâche assez malaisée avec infiniment de tact et de vaillance. L'aimable et énergique maîtresse d'école, que se disputent les deux frères, c'est Mlle Rose Syma, toute pleine de talent surtout depuis qu'elle a quitté l'Odéon. Mlle Hamelin aura fort à faire dans la commune, elle devra lutter contre l'influence de Mme Pigeonneau, l'ambitieuse femme d'un maire imbécile personnifié par l'excellent Courtès ; Mme Descorval donne une caractéristique figure à cette mairesse venimeuse. N'oublions pas non plus Mlle Georgette Loyer dans la silhouette de Lilette, la petite fille, poitrinaire, de l'alcoolique Thiberge, et M. Degeorge, le très sympathique garde champêtre, à qui l'on tue son chien : pauvre bête ! nous en avions les larmes aux yeux... Maintenant, si la *Maîtresse d'école* ne « rend » pas, il y a une autre pièce derrière elle, bientôt prête à passer : les *Deux Gosses* ont produit un fort encombrement. Il s'agit maintenant de déblayer [1]...

1. Le 22 novembre, M. Edmond Tarbé adressait au directeur la lettre que voici :

Mon cher Rochard,

J'ai cru possible, intéressant même, d'aborder sur la scène, en l'enca-

27 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Joueuse d'orgue*, pièce nouvelle en cinq actes et onze tableaux de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay[1], qui prend, au bout d'une huitaine de jours, la place toute chaude de l'infortunée *Maî-*

---

drant dans une action dramatique, l'étude des problèmes sociaux et philosophiques qui agitent notre temps.

De cette croyance est née la *Maîtresse d'école*, le drame que l'Ambigu vient de représenter.

Lorsque je vous ai lu ma pièce, vous avez exprimé la pensée que le public refuserait peut-être de me suivre sur le terrain que j'avais choisi. Mais vous vous êtes, en même temps, souvenu que j'avais collaboré à *Martyre* et à *Gigolette*, deux drames qui ont obtenu chez vous un long succès. Alors, très chevaleresquement, vous m'avez ouvert une fois de plus vos portes.

Or, le résultat vous a donné raison contre moi. Des protestations se sont produites le soir de la première représentation. Elles se sont renouvelées depuis. Hier et aujourd'hui, on s'est querellé et même un peu battu dans la salle de l'Ambigu.

La tentative que j'avais si loyalement faite dans un esprit de conciliation se trouve donc en train de devenir une occasion de scandale. Il ne me convient pas d'en être plus longtemps le prétexte. Je vous prie, en conséquence, d'interrompre les représentations de la *Maîtresse d'école*.

Mais je ne veux pas vous quitter sans vous remercier d'avoir monté avec tant de soin, par respect littéraire, une pièce dont les tendances diffèrent des vôtres. Je tiens aussi à dire à tous mes interprètes, à tous sans exception, l'expression de ma vive gratitude. Ils ont lutté, pour moi, de dévouement et de talent. Je leur en conserve, comme à vous, une sincère reconnaissance.

Croyez, mon cher Rochard, à mes sentiments bien affectueux.

EDMOND TARBÉ.

1. DISTRIBUTION. — O'Brien, M. *Duquesne*. — Robert Bernière, M. *Pouctal*. — Vide-Gousset, M. *Courtès*. — Gabriel Savanne, Henri Savanne, M. *Pierre Achard*. — Magloire, M. *Degeorge*. — Daniel Savanne, M. *Renot*. — Claude Grivot, M. *Bour*. — Charlemagne, M. *Kartal*. — Richard Bernière, M. *Duparc*. — Guillaume Schultz, M. *Avelot*. — Véronique Sollier, Mlle *Tessandier*.— La petite Marthe Sollier, Mlle *G. Loyer*. — Mme Bernière. Mlle *Délia*. — Aline Bernière, Mlle *Myriam*. — La Marie, Mlle *A. Samuel*. — Rose, Mlle *Reine Roy*. — Mariani, Mlle *Lola Noyr*. — Mme Pierret, Mlle *Picoury*.— Mathilde Savanne, Mlle *Mauclair*. — La mère Aubin, Mlle *Bura*. — Françoise, Mlle *Delcour*. — Catherine, Mlle *Gense*. — Première ouvrière, Mlle *Bailly*. — Deuxième ouvrière, Mlle *Villion*. — Un enfant, *la petite Nonguet*.

tresse d'école, spontanément (hum ! hum !) retirée de l'affiche après la quatrième représentation. Quand nous aurons dit qu'à proprement parler la « littérature » n'a rien à voir en ces sortes d'ouvrages, mais que, pour être bourrée de péripéties invraisemblables — oh ! combien ! — la pièce contient assez de scènes attachantes pour intéresser et émouvoir l'habituel public de l'endroit, nous aurons fait en deux mots la critique et l'éloge de la *Joueuse d'orgue*. Au moment où la toile se lève (à Paris, de nos jours) sur le très humble restaurant de la mère Aubin, la mort vient d'enlever la mère de la petite Marthe, et le bon Magloire, joueur d'orgue de son état, fait une quête pour élever une tombe à la défunte. Qui aura soin de la pauvre orpheline ? La mère Véronique, brave femme de charge de l'usinier Richard Bernière ; justement elle avait une fille autrefois, une fille qu'on lui a prise... Et dans l'acte de naissance de la morte, « née de père inconnu », Véronique reconnaît cette fille, Germaine Sollier, abandonnée par son séducteur. Vous pensez avec quel amour de grand'mère, Véronique recueillera la petite Marthe. Le tableau suivant nous introduit dans le cabinet de M. Richard Bernière, un grand fabricant d'armes travaillant pour le compte de l'Etat. Bon métier, du reste, puisque, le 31 décembre, sa balance de fin d'année accuse un excédent de bénéfices de cinq cent cinquante mille francs, que notre homme, doublement imprudent et léger, puisqu'il n'a pas encore renouvelé sa police d'assurances, s'empresse de serrer, jusqu'au 2 janvier, dans le coffre-fort, dont, seul

il croit connaître le secret. C'est en quoi il se trompe étrangement, car il a dans sa maison, tout près de lui, un contre-maître ayant toute sa confiance, assurément fort mal placée. Le nommé Claude Grivot a construit ledit coffre-fort, et n'attend qu'une occasion pour le forcer à son profit. Cette occasion se présente « tout naturellement »: M. Richard Bernière est affublé d'un frère indigne, Robert, qu'il a chassé de chez lui comme un ignoble faussaire et un vil espion qu'il est, « sans patrie », livrant au poids de l'or à une nation voisine le détail de nos armements. Et définitivement congédié par son frère, le misérable Robert fera le coup indiqué par l'infidèle Grivot : il s'emparera des cinq cent cinquante mille francs de l'usinier — sans compter les trois cent mille, remis, à titre de dépôt, par M. Gabriel Chavanne, le père naturel de Marthe, subitement retrouvé et obligé, comme commandant de vaisseau, de reprendre la mer. Pendant la nuit, donc — c'est ce que l'affiche appelle le crime de Saint-Ouen — Robert Bernière se glisse dans le cabinet de Richard, emplit ses poches et met le feu à la maison : très réussi vraiment, le tableau de l'incendie. Rencontrant son frère, qui est entré à l'improviste, il l'égorge et réussit à se délivrer de l'étreinte de la vieille Véronique, subitement accourue pour défendre son maître, mais abattue à temps par le pistolet du complice Grivot. Véronique a bien échappé à la mort, mais elle a perdu la vue : c'est pour cela qu'elle ne peut démasquer l'assassin, devenu, de par la fortune personnelle de sa femme, l'effronté

propriétaire de l'usine. Mais au moins l'aveugle, — qui sait tout — obtiendra-t-elle d'un très accommodant juge d'instruction l'autorisation de garder par devers elle la plus importante des pièces à conviction : le cachet que, dans la violence de l'étreinte, elle a arraché aux breloques du meurtrier. Or, savez-vous l'usage que fera Véronique du fameux cachet? Elle le portera, toujours accompagnée de sa petite-fille, au docteur O'Brien, magnétiseur célèbre. Suivant une croyance populaire, la bonne Véronique ajoute une foi entière au don de double vue que doit avoir le sujet touchant un objet ayant appartenu au criminel. Pauvre femme! Elle est loin de se douter que ce maître farceur, autre espion, cassé aux cages, est le digne copain de l'assassin, et que, moyennant finances (cent, deux cent mille francs : l'argent lui coûte si peu!) celui-ci obtiendra du docteur qu'il s'empare habilement du cachet, ou mieux qu'il fasse disparaître l'aveugle elle-même... C'est à cette dernière tâche qu'O'brien s'emploie avec d'autant plus d'entrain que, dans la petite Marthe, il a découvert un extraordinaire medium, admirablement apte à faire sa fortune. Le voilà donc, pénétrant, la nuit, chez Véronique, endormant l'enfant du sommeil magnétique, lui « commandant » d'emmener sa grand'mère, et conduisant la vieille jusqu'à Chênevières, où il la précipite dans la Marne, en un endroit dangereux qui ne rendra qu'un cadavre. Puis il mettra sous clef la petite, avec laquelle il espère bien, avant peu, pouvoir passer à l'étranger... Mais il a compté sans l'orgue de Magloire et sans la

Valse des Roses et des Cerises, que chante à l'unisson notre sympathique prisonnière et qu'entendent ses bons amis, assez à temps pour accourir à sa voix — c'est un effet « emprunté » aux *Deux Orphelines* — et la venir délivrer. Et puisque voilà la « gosse » rendue à ceux qui l'aiment, vous pensez bien que Véronique, elle aussi, aura la vie sauve. Repêchée à propos par les « comiques de la pièce » qui justement étranglaient un perroquet vert à Chênevières-sur-Marne, elle recouvrera la vue — comme le lui avait formellement promis le jeune médecin Henri Savanne,— frère de Marthe, puisqu'il est le fils légitime de son père!... Elle confondra — enfin! — l'assassin que, non sans peine, on décidera, dans le but d'éviter à la famille la honte de l'échafaud, à se faire sauter la cervelle. L'interprétation n'a pas laissé de contribuer pour une bonne part au succès de la soirée. Grâces en soient donc rendues à MM. Duquesne, Pouctal, Pierre Achard, Degeorge, Renot, qui tous méritaient d'être félicités « en bloc », et encore à l'excellent Courtès, à l'intelligent M. Bour. Mlle Tessandier était superbe dans l'Aveugle, à laquelle elle donnait une véritable « grandeur tragique ». Sous les traits de Marthe Sollier, la petite « joueuse d'orgue », si justement et si chaleureusement applaudie, Mlle Georgette Loyer montrait à son ordinaire beaucoup de talent — infiniment de talent...

15 DÉCEMBRE. — Premier jeudi populaire de musique de chambre ancienne et moderne, à cinq heures. Ce que les grands concerts du dimanche ont fait pour la symphonie, ce que les samedis po-

pulaires de l'Odéon font avec beaucoup de succès pour la poésie, les *jeudis populaires* de l'Ambigu vont le faire pour la musique de chambre (quintettes, quatuors, trios, mélodies, solis, etc) [1].

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Deux Gosses........................	2 p. 8 t.	»	392
L'Enfant Jésus, mystère	5 a. 7 t.	16 avril	1
**La Maîtresse d'Ecole*, pièce.............	5 a. 7 t.	19 nov.	5
**La Joueuse d'orgue*, pièce...............	5 a. 11 t.	27 nov.	40

1. Voici quel était le programme de ce premier jeudi : Onzième Quatuor (Beethoven), par MM. A. Géloso, A. Tracel, P. Monteux, F. Schnéklud, César Géloso ; *Mignonne* (Richard Wagner); *L'attente* (Richard Wagner), par Mme Paul de Lacroix ; *Nuit étoilée* (Robert Schumann); *Frères ennemis* (Robert Schumann) ; par M. Delaquerrière ; *Villanelle rytmique* (Hector Berlioz) ; *Nell* (Gabriel Fauré), par Mlle Mathieu d'Ancy, accompagnée par M, Levadé ; Sonate pour piano et violon (César Franck), par MM. César Géloso et Albert Géloso. Avant chaque audition, M. Paul Franck, de l'Odéon, lisait une brève notice sur l'œuvre et le compositeur.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS [1]

Heureux les théât i n'ont toire !... Celle des N courte, puisque le joy *sis*, représentation se donnait le 11 ainsi dire, rempli toute l'année. I avait lieu le 6 juin, et tel était le gai vaudeville de MM. Sylvane et lui on traversait victorieusement l' 97 [2].

13 OCTOBRE. — Première représentation de *Petites Folles*, pièce en trois actes de M. Alfred Capus [3]. M. Micheau, recherche les contrastes, et pour peu que le public les aime, lui aussi, tout

---

1. Directeur : M. Micheau ; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. En quatre ans, c'est la 9e centième que l'on célèbre dans la coquette salle du boulevard des Italiens :

Champignol	422	représentations
Hôtel du Libre-Echange	351	—
La Tortue	167	—
Le Sursis	1re	centaine

3. DISTRIBUTION. — Bridel, M. *Germain*. — Denoiseau, M. *Tarride*. — Leverquin, M. *Colombey*. — Docteur Bluche, M. *Lauret*. — Varinois, M. *Jipay*. — Toury, M. *Dubosc*. — De Hupont, M. *Simon*. — Boiré, M. *Guerchet*. — Liverdon, M. *Lebrey*. — Crémyer, M. *Royer*. — Lucienne, Mlle *Marcelle Lender*. — Mme Varinois, Mme *Macé-Montrouge*. — Estelle, Mlle *Jane Demarsy*. — Mme Lemouthier, Mlle *de Miramont*. — Louisette, Mlle *Darwig*. — Mme de Taillis, Mlle *Marcelle*. — Marie, Mlle *Melzer*. — Mme de Saint-Valentin, Mlle *Devaly*.

est pour le mieux dans le plus élégant et le mieux achalandé de nos théâtres boulevardiers. C'est donc pour varier nos plaisirs qu'après les quiproquos de cette grosse — mais si amusante ! — bouffonnerie militaire du *Sursis*, rappelant heureusement le légendaire succès de *Champignol*, l'aimable directeur nous offrait une fine comédie de M. Alfred Capus. Ce n'est pas la première fois que le nom de M. Alfred Capus apparaissait sur l'affiche des Nouveautés. Rappelez-vous *Innocent*, dont le second acte, d'une ingéniosité d'esprit, d'une gaieté narquoise, attestait une observation si affinée... Quelques scènes de ce vaudeville — car il ne s'agissait réellement que d'un vaudeville — étaient de très mordante satire et d'un tour comique de tout premier ordre. De portée plus haute, la *Rosine* de M. Alfred Capus que nous donna, en juin dernier, le Gymnase, en fin de saison. Ce n'était pas, à dire vrai, une pièce très bien faite, elle languissait par endroits, et les scènes ne se rattachaient pas aisément les unes aux autres... Mais — la critique sut le remarquer — elle était d'une philosophie supérieure, et sans prétention à la thèse, sans grande tirade, sans déclamation, sans mots cruels, en restant toujours dans le ton de la comédie, elle nous obligeait à rentrer en nous-même et à réfléchir sur la misérable condition de la femme dans la société actuelle, sur l'évolution prochaine que vont nécessairement subir le mariage et la famille... De par cette *Rosine*, si révolutionnaire, mais si humaine, M. Alfred Capus fut sacré auteur dramatique plein de talent,

et nous comptions sur lui, autant que sur M. Brieux, pour nous rendre la comédie de mœurs. On sait l'effort tenté avec les *Trois filles de M. Dupont*. Rien de tel, cette fois, dans *Petites Folles*, dont la trame est vraiment un peu mince. Lucienne et Estelle seraient, en vérité, deux petites femmes charmantes, sans leur mère, Mme Varinois, qui leur a donné une bien mauvaise éducation, et qui, s'étant mise en tête d'avoir un salon où l'on cause et surtout « où l'on flirte », a introduit le loup dans la bergerie : Bridel a tout à redouter des assiduités de Toury auprès de Lucienne, et si certain de Hupont ne devient pas, demain ou après, l'amant de Mme Estelle Leverquin, ça ne sera pas la faute de cette espèce de toquée de Mme Varinois. « Toquée » : le mot fut précisément lancé, dans je ne sais quelle exposition de peinture, à la tête de l'insupportable belle-mère, et relevé par l'un de ses gendres, Bridel, traitant l'insulteur de « goujat ». Voilà donc Bridel, qui n'a jamais tenu une épée de sa vie, forcé de croiser le fer avec le baron d'Encolure, l'une des plus fines lames de Paris ! Et il faut voir la façon dont le cercleux Edgard Denoiseau, chargé d'arranger l'affaire, envoie férocement son client sur le terrain, quand, dans les témoins du baron d'Encolure, il reconnaît les « amis » qui le trompent sans vergogne avec sa maîtresse Antonia. Bridel en sera quitte pour une insignifiante piqûre, et, quant au reste — ce reste dont il veut bien se préoccuper — il l'aura échappé belle... Au moment d'oublier ses devoirs — oubliés une fois elle

ne se les rappellerait plus jamais — et d'aller au rendez-vous que lui a donné « son flirt », Estelle réfléchit, et envoie sagement, à sa place, Louisette, sa femme de chambre. Elle a fait ainsi la fortune de la soubrette et sauvé l'honneur de Bridel; nos deux époux se réconcilient : ils n'étaient, d'ailleurs, séparés que par le mariage (le mot n'est-il pas joli ?) et la paix rentre de même dans le ménage Leverquin, à partir du jour où Mme Varinois décide de se retirer à la campagne où la relèguent d'importantes pertes à la Bourse. Des mots, des mots et encore des mots, la pièce de M. Alfred Capus représentée avec un gros succès de première, en est bourrée; elle a, entre autres précieuses qualités, celle-ci surtout d'être très spirituelle. Et, si l'esprit ne suffit pas toujours à rendre intéressante une comédie, ou même un vaudeville, il a, du moins, cet avantage de donner au plaisir intermittent que nous pouvons d'aventure y goûter, un caractère avouable et sain; aucun des personnages de *Petites Folles* ne se montre en caleçon : cela vous empêchera-t-il de vous y amuser ? N'est-ce donc pas quelque chose de n'avoir pas à se dire, en sortant du théâtre : — « C'est bête à en pleurer, je le sais bien, mais cela m'a fait rire tout de même ! » Cette parole, qui échappe tous les jours aux spectateurs les plus honorables, M. Alfred Capus est assuré que personne n'aura la tentation de l'appliquer aux trois actes de sa jolie comédie. Si coquettement logées — charmant est l'appartement des Bridel, communiquant, au moyen d'un escalier intérieur avec celui de Mme Varinois — ces

Petites Folles sont jouées avec beaucoup d'adresse par l'excellente troupe des Nouveautés. Germain, Tarride, Colombey, Mme Macé-Montrouge, — renforcée, cette fois, de la belle Mlle Marcelle Lender.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Madame Jalouette*, vaudeville en trois actes de M. Léon Gandillot[1]. — *Madame Jalouette* ou *La Vengeance d'un dentiste* : tel pourrait être le titre assurément un peu long — moins long que la pièce pourtant ! — du gros vaudeville représenté ce soir. M. Gandillot a eu, naguère, sa centième avec la très drôlatique *Tortue*. Il n'en ira pas tout à fait de même pour cette malencontreuse — et parfois malhabile — *Madame Jalouette*. — Depuis le jour néfaste, et déjà lointain, où il fut ignominieusement traîné en police correctionnelle pour un attentat à la pudeur qu'il n'avait d'ailleurs pas commis, le dentiste Henri Gaillardon a la haine de la magistrature. Ah ! si jamais il rencontre le juge qui l'a jadis condamné !... Or, voyez le hasard des circonstances : au vu d'une carte de visite trouvée sur la table de son salon, Gaillardon prend pour le président Destilleuls, un ancien officier de marine, le commandant Henri Bolard, qui n'en peut mais, et supposant que le brave homme

1. DISTRIBUTION. — Gaillardon, M. *Germain*. — Bolard, M. *Colombey*. — Gaston Lambert, M. *Hirch*. — Rimbourg, M. A. *Dubosc*. — Destilleuls, M. *Guerchet*. — Le maître d'hôtel, M. *Jipay*. — Le chasseur, M. *Royer*. — Joseph, M. *Destrem*. — Fritz, M. *Prosper*. — Mme Jalouette, Mme *Desclauzas*. — Louise, Mlle *Marcelle Lender*. — Marguerite, Mlle *de Miramont*. — Hortense, Mlle *Melzer*. — Gertrude, Mlle *Decaly*. — Molda, Mlle *Adnet*.

il croit connaître le secret. C'est en quoi il se trompe étrangement, car il a dans sa maison, tout près de lui, un contre-maître ayant toute sa confiance, assurément fort mal placée. Le nommé Claude Grivot a construit ledit coffre-fort, et n'attend qu'une occasion pour le forcer à son profit. Cette occasion se présente « tout naturellement »: M. Richard Bernière est affublé d'un frère indigne, Robert, qu'il a chassé de chez lui comme un ignoble faussaire et un vil espion qu'il est, « sans patrie », livrant au poids de l'or à une nation voisine le détail de nos armements. Et définitivement congédié par son frère, le misérable Robert fera le coup indiqué par l'infidèle Grivot : il s'emparera des cinq cent cinquante mille francs de l'usinier — sans compter les trois cent mille, remis, à titre de dépôt, par M. Gabriel Chavanne, le père naturel de Marthe, subitement retrouvé et obligé, comme commandant de vaisseau, de reprendre la mer. Pendant la nuit, donc — c'est ce que l'affiche appelle le crime de Saint-Ouen — Robert Bernière se glisse dans le cabinet de Richard, emplit ses poches et met le feu à la maison: très réussi vraiment, le tableau de l'incendie. Rencontrant son frère, qui est entré à l'improviste, il l'égorge et réussit à se délivrer de l'étreinte de la vieille Véronique, subitement accourue pour défendre son maître, mais abattue à temps par le pistolet du complice Grivot. Véronique a bien échappé à la mort, mais elle a perdu la vue: c'est pour cela qu'elle ne peut démasquer l'assassin, devenu, de par la fortune personnelle de sa femme, l'effronté

propriétaire de l'usine. Mais au moins l'aveugle, — qui sait tout — obtiendra-t-elle d'un très accommodant juge d'instruction l'autorisation de garder par devers elle la plus importante des pièces à conviction : le cachet que, dans la violence de l'étreinte, elle a arraché aux breloques du meurtrier. Or, savez-vous l'usage que fera Véronique du fameux cachet? Elle le portera, toujours accompagnée de sa petite-fille, au docteur O'Brien, magnétiseur célèbre. Suivant une croyance populaire, la bonne Véronique ajoute une foi entière au don de double vue que doit avoir le sujet touchant un objet ayant appartenu au criminel. Pauvre femme! Elle est loin de se douter que ce maitre farceur, autre espion, cassé aux cages, est le digne copain de l'assassin, et que, moyennant finances (cent, deux cent mille francs : l'argent lui coûte si peu!) celui-ci obtiendra du docteur qu'il s'empare habilement du cachet, ou mieux qu'il fasse disparaître l'aveugle elle-même... C'est à cette dernière tâche qu'O'brien s'emploie avec d'autant plus d'entrain que, dans la petite Marthe, il a découvert un extraordinaire medium, admirablement apte à faire sa fortune. Le voilà donc, pénétrant, la nuit, chez Véronique, endormant l'enfant du sommeil magnétique, lui « commandant » d'emmener sa grand' mère, et conduisant la vieille jusqu'à Chênevières, où il la précipite dans la Marne, en un endroit dangereux qui ne rendra qu'un cadavre. Puis il mettra sous clef la petite, avec laquelle il espère bien, avant peu, pouvoir passer à l'étranger... Mais il a compté sans l'orgue de Magloire et sans la

Valse des Roses et des Cerises, que chante à l'unisson notre sympathique prisonnière et qu'entendent ses bons amis, assez à temps pour accourir à sa voix — c'est un effet « emprunté » aux *Deux Orphelines* — et la venir délivrer. Et puisque voilà la « gosse » rendue à ceux qui l'aiment, vous pensez bien que Véronique, elle aussi, aura la vie sauve. Repêchée à propos par les « comiques de la pièce » qui justement étranglaient un perroquet vert à Chênevières-sur-Marne, elle recouvrera la vue — comme le lui avait formellement promis le jeune médecin Henri Savanne,— frère de Marthe, puisqu'il est le fils légitime de son père!... Elle confondra — enfin! — l'assassin que, non sans peine, on décidera, dans le but d'éviter à la famille la honte de l'échafaud, à se faire sauter la cervelle. L'interprétation n'a pas laissé de contribuer pour une bonne part au succès de la soirée. Grâces en soient donc rendues à MM. Duquesne, Pouctal, Pierre Achard, Degeorge, Renot, qui tous méritaient d'être félicités « en bloc », et encore à l'excellent Courtès, à l'intelligent M. Bour. Mlle Tessandier était superbe dans l'Aveugle, à laquelle elle donnait une véritable « grandeur tragique ». Sous les traits de Marthe Sollier, la petite « joueuse d'orgue », si justement et si chaleureusement applaudie, Mlle Georgette Loyer montrait à son ordinaire beaucoup de talent — infiniment de talent...

15 DÉCEMBRE. — Premier jeudi populaire de musique de chambre ancienne et moderne, à cinq heures. Ce que les grands concerts du dimanche ont fait pour la symphonie, ce que les samedis po-

pulaires de l'Odéon font avec beaucoup de succès pour la poésie, les *jeudis populaires* de l'Ambigu vont le faire pour la musique de chambre (quintettes, quatuors, trios, mélodies, solis, etc) [1].

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Deux Gosses	2 p. 8 t.	»	392
L'Enfant Jésus, mystère	5 a. 7 t.	16 avril	1
**La Maîtresse d'Ecole*, pièce	5 a. 7 t.	19 nov.	5
**La Joueuse d'orgue*, pièce	5 a. 11 t.	27 nov.	40

1. Voici quel était le programme de ce premier jeudi : Onzième Quatuor (Beethoven), par MM. A. Géloso, A. Tracel, P. Monteux, F. Schnéklud, César Géloso ; *Mignonne* (Richard Wagner); *L'attente* (Richard Wagner), par Mme Paul de Lacroix ; *Nuit étoilée* (Robert Schumann); *Frères ennemis* (Robert Schumann) ; par M. Delaquerrière ; *Villanelle rytmique* (Hector Berlioz); *Nell* (Gabriel Fauré), par Mlle Mathieu d'Ancy, accompagnée par M, Levadé ; Sonate pour piano et violon (César Franck), par MM. César Géloso et Albert Géloso. Avant chaque audition, M. Paul Franck, de l'Odéon, lisait une brève notice sur l'œuvre et le compositeur.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS [1]

Heureux les théâtres qui n'ont point d'histoire !... Celle des Nouveautés sera relativement courte, puisque le joyeux *Sursis*, dont la centième représentation se donnait le 11 mars, aura, pour ainsi dire, rempli toute l'année. La deux-centième avait lieu le 6 juin, et tel était le persistant succès du gai vaudeville de MM. Sylvane et Gascogne, qu'avec lui on traversait victorieusement l'été de 1897 [2].

13 OCTOBRE. — Première représentation de *Petites Folles*, pièce en trois actes de M. Alfred Capus [3]. M. Micheau, recherche les contrastes, et pour peu que le public les aime, lui aussi, tout

---

1. Directeur : M. Micheau ; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. En quatre ans, c'est la 9e centième que l'on célèbre dans la coquette salle du boulevard des Italiens :

Champignol	422	représentations
Hôtel du Libre-Echange...	351	—
La Tortue	167	—
Le Sursis	1re	centaine

3. DISTRIBUTION. — Bridel, M. *Germain*. — Denoiseau, M. *Tarride*. — Leverquin, M. *Colombey*. — Docteur Bluche, M. *Lauret*. — Varinois, M. *Jipay*. — Toury, M. *Dubosc*. — De Hupont, M. *Simon*. — Boiré, M. *Guerchet*. — Liverdon, M. *Lebrey*. — Crémyer, M. *Royer*. — Lucienne, Mlle *Marcelle Lender*. — Mme Varinois, Mme *Macé-Montrouge*. — Estelle, Mlle *Jane Demarsy*. — Mme Lemouthier, Mlle *de Miramont*. — Louisette, Mlle *Darwig*. — Mme de Taillis, Mlle *Marcelle*. — Marie, Mlle *Melzer*. — Mme de Saint-Valentin, Mlle *Devaly*.

est pour le mieux dans le plus élégant et le mieux achalandé de nos théâtres boulevardiers. C'est donc pour varier nos plaisirs qu'après les quiproquos de cette grosse — mais si amusante ! — bouffonnerie militaire du *Sursis*, rappelant heureusement le légendaire succès de *Champignol*, l'aimable directeur nous offrait une fine comédie de M. Alfred Capus. Ce n'est pas la première fois que le nom de M. Alfred Capus apparaissait sur l'affiche des Nouveautés. Rappelez-vous *Innocent*, dont le second acte, d'une ingéniosité d'esprit, d'une gaieté narquoise, attestait une observation si affinée... Quelques scènes de ce vaudeville — car il ne s'agissait réellement que d'un vaudeville — étaient de très mordante satire et d'un tour comique de tout premier ordre. De portée plus haute, la *Rosine* de M. Alfred Capus que nous donna, en juin dernier, le Gymnase, en fin de saison. Ce n'était pas, à dire vrai, une pièce très bien faite, elle languissait par endroits, et les scènes ne se rattachaient pas aisément les unes aux autres... Mais — la critique sut le remarquer — elle était d'une philosophie supérieure, et sans prétention à la thèse, sans grande tirade, sans déclamation, sans mots cruels, en restant toujours dans le ton de la comédie, elle nous obligeait à rentrer en nous-même et à réfléchir sur la misérable condition de la femme dans la société actuelle, sur l'évolution prochaine que vont nécessairement subir le mariage et la famille... De par cette *Rosine*, si révolutionnaire, mais si humaine, M. Alfred Capus fut sacré auteur dramatique plein de talent,

et nous comptions sur lui, autant que sur M. Brieux, pour nous rendre la comédie de mœurs. On sait l'effort tenté avec les *Trois filles de M. Dupont*. Rien de tel, cette fois, dans *Petites Folles*, dont la trame est vraiment un peu mince. Lucienne et Estelle seraient, en vérité, deux petites femmes charmantes, sans leur mère, Mme Varinois, qui leur a donné une bien mauvaise éducation, et qui, s'étant mise en tête d'avoir un salon où l'on cause et surtout « où l'on flirte », a introduit le loup dans la bergerie : Bridel a tout à redouter des assiduités de Toury auprès de Lucienne, et si certain de Hupont ne devient pas, demain ou après, l'amant de Mme Estelle Leverquin, ça ne sera pas la faute de cette espèce de toquée de Mme Varinois. « Toquée » : le mot fut précisément lancé, dans je ne sais quelle exposition de peinture, à la tête de l'insupportable belle-mère, et relevé par l'un de ses gendres, Bridel, traitant l'insulteur de « goujat ». Voilà donc Bridel, qui n'a jamais tenu une épée de sa vie, forcé de croiser le fer avec le baron d'Encolure, l'une des plus fines lames de Paris ! Et il faut voir la façon dont le cercleux Edgard Denoiseau, chargé d'arranger l'affaire, envoie férocement son client sur le terrain, quand, dans les témoins du baron d'Encolure, il reconnaît les « amis » qui le trompent sans vergogne avec sa maîtresse Antonia. Bridel en sera quitte pour une insignifiante piqûre, et, quant au reste — ce reste dont il veut bien se préoccuper — il l'aura échappé belle... Au moment d'oublier ses devoirs — oubliés une fois elle

ne se les rappellerait plus jamais — et d'aller au rendez-vous que lui a donné « son flirt », Estelle réfléchit, et envoie sagement, à sa place, Louisette, sa femme de chambre. Elle a fait ainsi la fortune de la soubrette et sauvé l'honneur de Bridel; nos deux époux se réconcilient : ils n'étaient, d'ailleurs, séparés que par le mariage (le mot n'est-il pas joli ?) et la paix rentre de même dans le ménage Leverquin, à partir du jour où Mme Varinois décide de se retirer à la campagne où la relèguent d'importantes pertes à la Bourse. Des mots, des mots et encore des mots, la pièce de M. Alfred Capus représentée avec un gros succès de première, en est bourrée; elle a, entre autres précieuses qualités, celle-ci surtout d'être très spirituelle. Et, si l'esprit ne suffit pas toujours à rendre intéressante une comédie, ou même un vaudeville, il a, du moins, cet avantage de donner au plaisir intermittent que nous pouvons d'aventure y goûter, un caractère avouable et sain; aucun des personnages de *Petites Folles* ne se montre en caleçon : cela vous empêchera-t-il de vous y amuser ? N'est-ce donc pas quelque chose de n'avoir pas à se dire, en sortant du théâtre : — « C'est bête à en pleurer, je le sais bien, mais cela m'a fait rire tout de même ! » Cette parole, qui échappe tous les jours aux spectateurs les plus honorables, M. Alfred Capus est assuré que personne n'aura la tentation de l'appliquer aux trois actes de sa jolie comédie. Si coquettement logées — charmant est l'appartement des Bridel, communiquant, au moyen d'un escalier intérieur avec celui de Mme Varinois — ces

Petites Folles sont jouées avec beaucoup d'adresse par l'excellente troupe des Nouveautés. Germain, Tarride, Colombey, Mme Macé-Montrouge, — renforcée, cette fois, de la belle Mlle Marcelle Lender.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Madame Jalouette*, vaudeville en trois actes de M. Léon Gandillot[1]. — *Madame Jalouette* ou *La Vengeance d'un dentiste* : tel pourrait être le titre assurément un peu long — moins long que la pièce pourtant ! — du gros vaudeville représenté ce soir. M. Gandillot a eu, naguère, sa centième avec la très drôlatique *Tortue*. Il n'en ira pas tout à fait de même pour cette malencontreuse — et parfois malhabile — *Madame Jalouette*. — Depuis le jour néfaste, et déjà lointain, où il fut ingnomimieusement traîné en police correctionnelle pour un attentat à la pudeur qu'il n'avait d'ailleurs pas commis, le dentiste Henri Gaillardon a la haine de la magistrature. Ah ! si jamais il rencontre le juge qui l'a jadis condamné !... Or, voyez le hasard des circonstances : au vu d'une carte de visite trouvée sur la table de son salon, Gaillardon prend pour le président Destilleuls, un ancien officier de marine, le commandant Henri Bolard, qui n'en peut mais, et supposant que le brave homme

1. DISTRIBUTION. — Gaillardon, M. *Germain*. — Bolard, M. *Colombey*. — Gaston Lambert, M. *Hirch*. — Rimbourg, M. A. *Dubosc*. — Destilleuls, M. *Guerchet*. — Le maître d'hôtel, M. *Jipay*. — Le chasseur, M. *Royer*. — Joseph, M. *Destrem*. — Fritz, M. *Prosper*. — Mme Jalouette, Mme *Desclauzas*. — Louise, Mlle *Marcelle Lender*. — Marguerite, Mlle *de Miramont*. — Hortense, Mlle *Melzer*. — Gertrude, Mlle *Decaly*. — Molda, Mlle *Adnet*.

est venu lui montrer sa mâchoire, il le fait passer dans son cabinet et lui insuffle un incurable mal de dents, dont il lui donnera des nouvelles; c'est sa vengeance, elle est terrible ! Plus terrible encore qu'il ne pense, puisque son innocente victime est le propre mari de sa belle-mère — laquelle a eu le tort de convoler en secondes noces sans oser en informer sa fille et son gendre. Et voilà qu'en feuilletant de façon fort indiscrète le carnet intime de Mme Jalouette, Gaillardon s'imagine bénévolement que le « Henri » qu'elle bombarde à chaque page d'ardentes déclarations n'est autre que lui-même !... Comment échapper à l'incestueux amour de cette nouvelle Phèdre ? En s'enfuyant. Moyen déplorable et qui ne sert, au contraire, qu'à aggraver les choses. A Zurich, où, sous le couvert d'un aimable incognito, Mme Jalouette est venue cacher son bonheur, Gaillardon retrouve la belle-mère qu'il a si bien voulu éviter. Et c'est alors que, se méprenant à l'aveu qu'elle tente de lui faire de sa nouvelle situation, Gaillardon se croit obligé, dans le but de la dégoûter à tout jamais, de jouer avec elle le rôle du plus parfait goujat. Ah ! que pénible est donc la scène, où, par suite du fatal quiproquo, la pauvre femme est traitée par son gendre de si cruelle façon que, de notre fauteuil, nous voudrions lui crier : « Assez ! c'est trop ! » Ah ! que long, qu'interminablement long à venir est le débrouillage de l'inextricable imbroglio ! M. Léon Gandillot s'est entêté dans son erreur, il y a tellement insisté que nous en sommes arrivés à douter de la maîtrise d'un vaude-

villiste dont la main est habituellement si légère... Ah ! quand les gens d'esprit se trompent, ils ne se trompent point à demi ! Comment Gaillardon — pour le punir, il sera fait cocu — apprend-il enfin — *enfin !* — que Mme Jalouette qu'il voulait remarier, pour s'en débarrasser, est justement la femme légitime du commandant Bolard, et comment découvre-t-il que son martyr n'a aucune espèce de rapport avec le juge qui le condamna jadis sans l'entendre : c'est affaire au dernier acte du vaudeville, un peu *gros*, vraiment, sur la scène des Nouveautés, que M. Micheau nous donnait ce soir, pour notre petit Noël. Le public du Jour de l'an s'en contentera-t-il !... Je le souhaite de tout cœur, mais je n'ose rien affirmer. Espérons aussi que M. Germain aura le temps d'apprendre son rôle, dont, le premier soir, il ne savait pas un traître mot, et que Mlle Lender, à la taille de guêpe, aura l'idée de se chapeauter de façon plus « avantageuse ». Mme Desclauzas est fort amusante — autant que le permet le personnage plutôt ingrat — dans Mme Jalouette, M. Hirch très adroit dans l'heureux « flirt » de Mme Gaillardon, et M. Dubosc de bonne tenue dans un rôle d'ami. Le mieux partagé est M. Colombey, qui trouve le moyen de rendre infiniment plaisantes les intolérables rages de dents dont l'a gratifié le vindicatif praticien.

Nos craintes n'étaient point exagérées : les recettes de *Madame Jalouette* obligeaient le directeur de changer d'affiche à la veille des fêtes du Jour de l'an, et le 31 décembre, on reprenait à la

361e réprésentation, la désopilante pièce de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières, l'*Hôtel du Libre-Echange*, au succcès devenu légendaire.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Sursis, vaudeville	3	»	318
Tontaine Ton-Ton, vaudeville	1	»	16
Les Poches de Monsieur, vaudeville	1	14 janv.	38
Tom, vaudeville	1	16 févr.	121
**Petites folles*, pièce	3	13 octob.	75
La Diva en tournée, vaudeville	1	15 octob.	73
**Madame Jalouette*, vaudeville	3	20 déc.	12
La Dot de ma fille, vaudeville	1	22 déc.	11
L'Hôtel du Libre-Echange, vaudeville	3	31 déc.	1

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Monsieur Lohengrin, de MM. Fabrice Carré et Edmond Audran, n'ayant pas obtenu tout le succès qu'il méritait, il fallait, dès le 16 janvier, remplacer l'amusante parodie du célèbre opéra de Wagner par une reprise du *Petit Duc*, de MM. Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Charles Lecocq [1]. — MM. Meilhac et Halévy n'ont jamais écrit de pièce plus allègrement menée que ce *Petit Duc*, qui semble une fine anecdote du XVIIIe siècle, contée

---

1. DISTRIBUTION. — Le duc de Parthenay, Mlle *Marcelle Dartoy*. — De Montlandry, M. *Vauthier*. — Frimousse, M. *Bonnet*. — De Navaille, M. *Jourin*. — Bernard, M. *Prika*. — De Mouchevrier, M. *Edmond*. — De Mérignac, M. *Prat*. — De Champvallon, M. *Dargy*. — De Tanneville, M. *Davia*. — Diane de Château-Lansac, Mlle *Desclauzas*. — La duchesse de Parthenay, Mlle *O. Dulac*. — Gérard, Mlle *Baral*. — Roger, Mlle *Sorval*. — Mlle de Roche-Tonnerre, Mlle *Rochebelle*. — Hélène, Mlle *Gorius*. — Julien, Mlle *Greuze*. — Mlle de Rivienie, Mlle *Bluet*. — Manon, Mlle *Guillaumet*. — Gontran, Mlle *Ceylan*. — Gaston, Mlle *Montau*. — Une sous-maitresse, Mlle *Parthenay*.

Le 29 janvier, Mlle Marcelle Dartoy, souffrante, était remplacée, dans le rôle du duc de Parthenay, par Mlle Rosélia Lambrecht.

Le 9 février, se réunissaient les actionnaires du théâtre, dont M. Grisier devait abandonner la direction. Jusqu'à nouvel ordre, les artistes jouaient « en société »...

M. Baggers quitte les fonctions de chef d'orchestre, qu'il remplira désormais à l'Athénée-Comique. M. Thibault lui succède au pupitre.

par deux Parisiens les plus délicats de ce temps-ci. Une gravure d'Eisen, retouchée par Gavarni. On sait de combien d'invraisemblances voulues est cousue l'aimable pièce. Mais les épisodes en sont si amusants, les détails si spirituels, les trouvailles scéniques si heureuses qu'elle ne laisse pas une hésitation dans l'esprit du public, et que celui-ci l'accepte avec toutes ses apparentes impossibilités. Le second acte surtout, le plus éloigné de toute vérité, est si fin, si étonnamment gai qu'il obtient toujours un succès colossal. Il y a là une scène tout en dehors de l'action, et n'ayant que faire dans la pièce, qui est un véritable petit chef-d'œuvre en son genre et provoque invariablement les fous rires de la salle. On a donc redemandé à Mlle Desclauzas la fameuse leçon de musique qu'elle créait, il y a dix-neuf ans, de si plaisante façon. Si vous aimez les drôleries, allez voir le second acte du *Petit Duc*... Si vous aimez la jolie musique d'opérette, allez entendre la délicieuse partition de Lecocq. Elle n'est plus, il est vrai, chantée — et pourquoi pas? — par Jeanne Granier, l'inoubliable créatrice du rôle du duc de Parthenay, mais, sans vouloir établir de périlleuse comparaison entre le Petit Duc d'autrefois et le Petit Duc d'aujourd'hui, disons que l'obstinée persévérance de Mlle Marcelle Dartoy a obtenu enfin sa récompense : l'ex-page de l'Opéra a fait preuve d'une désinvolture que nous ne lui connaissions pas, et quand le trac, l'horrible trac ne lui étreindra plus la gorge, elle est, en somme, fort capable d'interpréter mieux que convenablement le maître rôle qui lui a été

dévolu. Très suffisamment comique, M. Bonnet, dans le personnage de Frimousse, le célèbre professeur de grammaire, dont Berthelier faisait une si réjouissante caricature. Toujours plein de rondeur, toujours très justement applaudi le Montlandry que nous donne M. Vauthier, et non moins ingénue que l'était Mily Meyer à ses débuts, Mlle Dulac est une très gentille duchesse de Parthenay.

21 FÉVRIER. — Première représentation de la *Peur du Gendarme*, vaudeville-opérette en trois actes, de M. Paul Ferrier, musique de M. Jules Darien [1]. — Malheureux actuellement le théâtre, où, fraternellement réunis en société, — M. Grisier avait, dit-on, demandé un mois pour « aller chercher de l'argent », — les artistes se partageaient un tant pour cent, qui réduisait à 4 fr. 50 la part de quelques-uns!... C'est dans ces conditions, — plutôt défavorables, — qu'ils risquaient une pièce nouvelle, peut-être admirable en d'autres circonstances, et sur laquelle nous demandons la permission de ne point insister ici. La *Peur du Gendarme* n'aura guère servi qu'un artiste modeste qui s'est fait remarquer dans le petit rôle d'un chien de commissaire : « Sale métier! » dit très drôlement M. Brunais... Et celui de comédiens pris dans une telle bagarre, qu'en pensent les malheureux artistes des Bouffes?

---

1. DISTRIBUTION. — Duvivier, M. *Hittemans*. — Rafael, M. *Tauffenberger*. — Valpinson, M. *Jannin*. — Blésimard, M. *Dambrine*. — Roland, M. *Théry*. — Barigoula, M. *Durand*. — Colombe, Mlle *Jeanne Saulier*. — Séphora, Mlle *Fleury*. — Joséphine, Mlle *Carling*. — Claire, Mlle *Lacroisette*.

Le 24 février, les artistes en société renonçaient à la lutte, et le théâtre faisait définitivement relâche. M. Grisier, qui avait commis l'imprudence de prendre, avec des charges trop lourdes, la direction de la scène du passage Choiseul, se voyait contraint de déposer son bilan. Le droit d'exploitation du théâtre était mis en adjudication le 18 mars sur la mise à prix, pouvant être baissée, de 25,000 francs. Loyers d'avance à rembourser : 71,500 francs. C'est M. Coudert, directeur du Casino de Royan, qui se rendait adjudicataire. Son exploitation ne devant commencer que le 1er octobre, le théâtre était sous-loué, en attendant, à M. Monza.

Le 17 avril, la porte s'entr'ouvrait donc — le proverbe dit pourtant qu'elle doit être ouverte ou fermée — pour nous donner, avant la vraie saison, une comédie anglaise, de M. Paulton, *Niobé*, adaptée par M. Maurice Ordonneau[1]. Bien anglaise, en effet, cette idée d'une statue de Niobé — la fille de Tantale et la femme d'Amphion, roi de Thèbes, dont elle eut sept fils et sept filles — qui s'anime dans le rêve d'un honnête fumeur de haschich, et

---

1. DISTRIBUTION. — Cocherel, M. *Deschamps*. — Le comte, M. *Le Gallo*. — Fernand, M. *Grandey*. — Montebourg, M. *Perrier*. — Philippe, M. *La Renaudie*. — Niobé, Mlle *Fériel*. — Mlle Montboyer, Mlle *Burty*. — Hélène, Mlle *Léonie Laporte*. — Caroline, Mlle *Marcilly*. — Alice, Mlle *Berney*. — Béatrice, Mlle *Bernys*. — Marie, Mlle *Paule Erian*.

On commençait par le *Diapason*, un acte de M. Fontenelle.

Puis *Niobé* était accompagnée de la *Peur des coups*, de M. Georges Courteline, jouée par Mlle Suzanne Berty, et le spectacle se terminait par *Un Client sérieux*, cette autre spirituelle pochade de M. Courteline, ainsi distribuée :

Lapipe, Lagoupille, M. *Terril*. — Barbemolle, M. *Dubroca*. — Le président, M. *Darlès*. — Le substitut, M. *Dayle*. — Alfred, M. *André Yor*. — L'huissier, M. *La Renaudie*.

qui, subitement introduite dans notre civilisation et dans la famille du brave bourgeois, y transporte tous les antiques pataquès et tous les mythologiques anachronismes que vous pouvez imaginer... On a ri : c'est l'essentiel. Niobé, c'est la toujours belle Mlle Fériel, et le rêveur — qui, chose étrange, n'est pas dans son rêve ! — c'est M. Deschamps (du Palais-Royal). Puis M. Le Gallo, Mlles Burty (très drôle), Léonie Laporte (moins drôle que de coutume), Berney, Marcilly, avaient aimablement réussi les silhouettes qu'on leur avait distribuées. *Niobé* était précédée d'une « revuette » à deux personnages, gentiment jouée par l'un de ses auteurs, M. Fordyce, et par Mlle Burty, déjà nommée. A la Bodinière, *Pour sa couronne* eût fait florès il y a quelques mois. Aux Bouffes, elle a le tort de n'être pas trop à sa place, et aussi de venir un peu bien tard.

Les directions intérimaires d'été sont parfois plus heureuses que les autres, et l'on cite toujours, en l'espèce, l'exemple déjà vieux du célèbre *Procès Vauradieux* qui, primitivement donné au Vaudeville, en plein mois de juillet, par des artistes réunis en société, obtint le succès légendaire que vous savez. M. Monza nous conviait, le 5 juin, à une joyeuse bouffonnerie faite pour amuser les foules. La vérité est qu'aux *Frisons de Vénus*, de MM. Henri Kéroul et Gustave Sauger [1], on a ri du

1. Distribution. — Chopin, M. *Raiter*. — Evariste, M. *Calvin*. — Ranachon, M. *Castelin*. — Camouflard, M. *Blanchet*. — Amanda, Mme *Descorval*. — Virginie, Mlle *P. Evian*. — Henriette, Mlle *L. Hamar*. — Justine, Mlle *Bordo*.

commencement à la fin : que voulez-vous de plus, et que me parlez-vous d'originalité dans l'invention? Ça, c'est bon pour l'hiver; en été, sachons nous contenter d'une nouvelle édition des *Noces de Bouchencœur*. Et regrettons de ne pas voir plus utilement employé, sur une scène moins intermittente, le réel talent de Mme Descorval, qui joue avec tant de gaieté le rôle d'une fausse muette.

Le 14 juin, on reprenait le *Petit Ludovic*, de M. Henri Crisafulli et de Victor Bernard[1]. — C'est vraiment une jolie pièce, bien humaine et bien amusante, que ce *Petit Ludovic*, dont l'idée prise aux *Petites misères de la vie conjugale*, de Balzac, fut mise en œuvre vaudevillesque avec infiniment d'adresse. Représenté aux Menus-Plaisirs, où il obtint un long, très long succès, le *Petit Ludovic* avait été primitivement reçu au Gymnase, où il revint par la suite, joué par Saint-Germain, Guillemot, Noblet, Desclauzas, Darlaud. Marthe Devoyod et Charlotte Descorval, à ses débuts. De ses interprètes d'alors la pièce a fort heureusement gardé, aux Bouffes, l'intelligente Mme Descorval qui enlevait bien gaiement le rôle de Jeannette Savoureux, de concert avec MM. Raiter, Calvin, Mme Andrieu, faisant de leur mieux — un mieux qui, parfois, n'était pas l'ennemi du

1. Distribution. — Isidore Potard, M. *Raiter*. — Fortuné Chambly, M. *Calvin*. — Jacques, M. *Andregor*. — Joseph, M. *Condette*. — Chiquita, Mme *Andrieu*. — Jeannette Savoureux, Mme *Descorval*. — Cécile, Mlle *Paule Evian*. — Juliette de Théclin, Mlle *Antonia Huart*. — Fanny, Mlle *Deroche*. — Clara, Mlle *D'Horny*.

On commençait par *Les Tribulations d'Ulysse*, comédie-bouffe en un acte, de M. D'Juin Ludovic.

bien. Avec le *Petit Ludovic*, se terminait le 18 juin cette tentative de saison d'été, et le théâtre fermait définitivement ses portes jusqu'en octobre.

11 OCTOBRE. — Première représentation de *Petites femmes*, opérette en quatre actes de M. Sylvane, musique de M. Edmond Audran [1]. Donc il s'est trouvé un audacieux, M. Coudert, ancien gérant du Casino municipal de Royan, qui a pris à son compte — à son propre compte, nous dit-on — la direction des Bouffes-Parisiens, et qui s'est promis — entre nous, je crois qu'il aura fort à faire — de désenguignonner ce théâtre aujourd'hui un peu éloigné du centre, et où depuis *Miss Hélyett*, les vrais succès sont devenus si rares et si difficiles. Pour commencer, il est allé au plus pressé, et s'est emparé d'une opérette rendue par le Palais-Royal, où elle avait été répétée pendant trois semaines. Les *Petites Femmes*, a-t-il pensé, n'eussent convenu que très médiocrement à la galerie Montpensier. Seront-elles mieux dans leur cadre au passage Choiseul, agrémentées d'une partition qu'Audran a rendue plus corsée ? C'est ce que nous démontrera la suite des événements. Il sied, en attendant, de se montrer indulgent envers

1. DISTRIBUTION. — Raoul, M. *Dambrine*. — Saint-Ernest, M. *Regnard*. — Randonnet, M. *Poudrier*. — Tournesol, M. *Erdy-Tréville*. — Hippolyte, M. *Brunais*. — Joseph, M. *Victor Hury*. — Mariotte, M. *Walter*. — Durand, M. *Sicot*. — Bodot, M. *Simoni*. — Dardanel, M. *Agnello*. — Bengaline, Mlle *A. Bonheur*. — Adrienne, Mlle *Laporte*. — Elisa, Mlle *Burty*. — Cécile, Mlle *Bréval*. — Agathe, Mlle *Flor'Albine*. — Véronique, Mlle *Poudrier*. — Fernande, Mlle *d'Erminy*. — Clara, Mlle *Lérys*. — Julie, Mlle *Lendoza*. — Miss Betty, Mlle *Raymonde*. — Lucette, Mlle *Doublet*. — Gabrielle, Mlle *Bonneville*. — Andrée, Mlle *Marty*. — Pauline, Mlle *Molicier*.

une entreprise qui débute et qui demande un crédit de quelques semaines : le temps de montrer ce qu'elle sait faire. Un de nos joyeux fêtards, Raoul de Beaudenois, a jugé qu'il était grand temps de faire une fin, c'est-à-dire de se marier. Très amoureux de Cécile, sa gentille fiancée, il renonce aux « petites femmes », qui, jusqu'à présent ont accaparé toute sa folle existence. Adieu donc la troublante Bengaline, la reine des demi-mondaines !... Adieu, la vibrante Elisa Turkestan et son atelier de peinture !... Adieu, la femme du monde, la comtesse Adrienne !... Mais comment a-t-il imprudemment attendu jusqu'au jour de son mariage pour rendre leurs lettres à chacune d'elles, et pourquoi se trompe-t-il de paquet en envoyant à l'une ce qui appartient à l'autre ? Toute la pièce — pas très originale bien entendu, mais point trop déplaisante non plus — consiste dans la poursuite des missives compromettantes à laquelle se voue, très crânement, ma foi ! le comte de Château-Flanchard lui-même, un enragé des petites femmes qu'il fréquente, en philosophe antique, sous le nom de Saint-Ernest. Le suivrons-nous dans la série d'aventures insensées où il est ainsi ingénument lancé, jusqu'à servir de modèle nu à l'atelier Turkestan et à figurer sous le maillot du berger Pâris, dans une fête travestie que donne Bengaline, personnifiant Vénus Amphitrite ? Qu'il vous suffise de savoir que les fameuses lettres rentrent enfin dans la poche de la comtesse, sans tomber dans les mains du mari, et que, désormais guéri des petites femmes, Raoul se dispose à devenir le mari mo-

dèle de la charmante Cécile... M. Regnard nous a donné, sous les traits de Saint-Ernest, une plaisante composition de vieux marcheur, ahuri et endurci, et M. Tréville ne manque pas de drôlerie sous la perruque rousse du beau rapin Tournesol, excellent fumiste. M. Dambrine laisse deviner ce qu'eût été, avec plus de parisianisme et de désinvolture, Raimond, du Palais-Royal, en Raoul de Beaudunois. Qui dirait en voyant Mlle Bonheur exhiber, dans le costume de Vénus, une jambe adorable, que c'est la même artiste qui refusait naguère, à l'Eldorado, un rôle à maillot ? Très adroite du reste comme actrice et comme chanteuse, la gentille Bengaline de Mézidon, à qui M. Audran a réservé les morceaux les plus réussis d'une partitionnette un peu banale. Avec Mlle Léonie Laporte, qui met dans le rôle de la comtesse toute la fantaisie dont il est susceptible, et avec Mlle Burty, une Elisa Turkestan qui n'a pas froid aux yeux ; avec Mlle Bréval, enfin, une petite comédienne tentée par l'opérette, se complète agréablement la distribution de l'égrillarde œuvrette, montée avec beaucoup de goût : je n'en veux pour preuve que certains costumes du troisième acte, à la soirée chez Bengaline, qui sont, en leur genre, des petits chefs-d'œuvre d'invention. A noter, entre autres, celui de l'Alliance russe, si joliment coiffée mi-partie du bonnet phrygien, mi-partie d'une aile de l'aigle impériale. C'est exquis. M. Coudert a bien fait les choses. Sera-ce donc sa faute si le grand succès ne répond point, comme il l'aurait voulu, à ses efforts artistiques ?

16 NOVEMBRE. — Première représentation des *P'tites Michu*, opérette en trois actes de MM. Albert Vanloo et Georges Duval, musique de M. André Messager [1]. — C'est sous le Premier Empire — l'époque est à la mode — que MM. Albert Vanloo et Georges Duval ont placé l'action de leur opérette. Marie-Blanche et Blanche-Marie — les « p'tites Michu », comme on les appelle — sont deux sœurs jumelles : l'une hardie et délurée, l'autre timide et sentimentale, qui, gentîment, se complètent l'une par l'autre. Elles passent, à l'institution que dirige militairement Mlle Herpin, pour les filles d'honnêtes marchands de beurre au carreau des Halles qui, régulièrement, les viennent voir tous les jeudis, bourrant la pension de toutes sortes de friandises. La vérité est qu'il n'y en a qu'une qui soit la p'tite Michu ; l'autre est la fille de la marquise des Ifs et d'un de ces guerriers du temps, partis, à la suite du grand Empereur, à la conquête de l'Europe... Le bébé fut confié, il y a dix-sept ans, aux soins du brave Michu qui, très distrait, l'a mêlé « dans le bain » avec son propre poupon de même âge et de même sexe, à tel point qu'on ne sait plus, aujourd'hui, laquelle des deux est Mlle Irène des Ifs... Et que répondre maintenant au général venant chercher sa fille pour la

---

1. DISTRIBUTION. — Général des Ifs, M. *Barral*. — Michu, M. *Regnard*. — Aristide, M. *Maurice Lamy*. — Bagnolet, M. *Brunais*. — Gaston Rigaud, M. *Manson*. — Marie-Blanche, Mlle *Alice Bonheur*. — Blanche-Marie, Mlle *Odette Dulac*. — Mlle Herpin, Mlle *L. Laporte*. — Mme Michu, Mme *Vigouroux*. — Mme Rousselin, Mlle *Lérys*. — Mme Saint-Phar, Mlle *Yrven*.

donner en mariage au beau capitaine de chasseurs qui, à la prise de Saragosse, lui a sauvé la vie ? — « Choisissez vous-même ! » s'écrie, plus mort que vif, le malheureux Michu. Mais le général est un vieux dur-à-cuire avec qui l'on ne badine pas. Une des sœurs se dévoue : Marie-Blanche épousera le militaire. Blanche-Marie sera la femme du petit Aristide, premier commis de Michu à la Poule aux Œufs d'Or. Et les deux noces ont lieu le même jour... jour solennel où Marie-Blanche s'aperçoit, quand il en est temps encore, que, si sa sœur regrette le beau chasseur elle se sent elle-même plus faite pour tenir la boutique du marchand de beurre et œufs au carreau des Halles que pour briller dans les salons mondains. Alors coiffant et poudrant sa sœur en conséquence, elle la fait toute semblable au portrait de la marquise : le général reconnaît sa progéniture (!!!) et donne l'époux qu'elle souhaite à Blanche-Marie. Marie-Blanche sera la femme d'Aristide, qui, n'ayant pas de préférences, se déclare satisfait d'avoir l'une des deux. Il y a de la *Fille du Régiment* ; il y a aussi des *Deux Gosses* en cette opérette anodine et gentille, où rien ne choque ni n'effarouche, — à tel point qu'elle semble plutôt composée (est-ce un mal ?) pour un pensionnat de demoiselles que pour le théâtre des Bouffes, dont le répertoire était, jadis, autrement égrillard et monté en couleur. Avec M. André Messager, nous n'avons plus affaire à un « vaudeville mêlé de couplets », mais bien à une véritable partition, écrite par un vrai musicien. Les perles n'y manquent point. Il nous suf-

fira de citer, au premier acte, le duetto « Blanche-Marie et Marie-Blanche ; » les couplets d'entrée des Michu ; au second acte, un duo exquis « Quel malheur ! je ne suis plus sa sœur », et la prière à Saint-Nicolas ; au dernier, enfin, qui est le mieux rempli, une jolie romance : « Vois-tu, je m'en veux à moi-même » ; un délicieux duo : « Sachons lui cacher nos alarmes... » et le sextuor de la toilette. Marie-Blanche, c'est Mlle Alice Bonheur ; Blanche-Marie, c'est Mlle Odette Dulac : charmantes toutes deux. Libre à vous de choisir entre la première, qui est une adroite comédienne, et la seconde, qui est une fine chanteuse... Nos compliments à l'une et à l'autre, ainsi qu'à l'excellent Regnard, très amusant sous la large casquette de Michu, et à M. Brunais, d'un comique si naturel en son petit rôle d'ordonnance du général... Quel lugubre général que M. Barral ! Mais quel verveux chef d'orchestre que M. Thibaut !

C'est donc sur un vrai succès que se terminera, plus heureusement qu'elle n'a commencé, l'année 1897. Nous retrouverons les aimables *P'tites Michu* en 1898, peu disposées à quitter de sitôt l'affiche des Bouffes...

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représ. pendant l'année
Monsieur Lohengrin, opérette	3	»	12
Changement de front, vaudeville	1	»	12
Le Petit Duc, opéra-comique	3	16 janv.	34
**La Peur du gendarme*, vaudeville-opérette	3	21 février	4
Illettrée, vaudeville	1	24 février	1
**Niobé*, pièce	3	17 avril	48
**Pour sa couronne*, fantaisie-actualité	1	17 avril	8
**Le Diapason*, pièce	1	17 avril	29
La Peur des coups, pièce	1	27 avril	32
Un Client sérieux, pièce	1	13 mai	31
**Aux frisons de Vénus*, vaudeville	3	3 juin	10
Le Petit Ludovic, comédie	1	11 juin	3
Les Tribulations d'Ulysse, vaudeville	1	14 juin	3
**Les Petites femmes*, opérette	4	11 octob.	35
**Les P'tites Michu*, opérette	3	16 nov.	51

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

A *Rivoli*, de MM. Paul] ani W
succédait, le 11 janvier, une rep
d'argent, opéra-bouffe en trois
et de Jules Noriac, musique de
seur [2]. — La *Timbale d'argent* n
un compositeur. La partition M.
seur abonde en mélodies coloré et
prit y fredonne, la tendresse y c nte,
même n'en est point absente. Ce fut, il y a vingt-cinq ans, un début prometteur, une renommée conquise en un soir. Mme Judic apparaissant aux

1. Directeur : M. Victor Sylvestre ; secrétaire général : M. Paul Lordon.

2. Distribution. — Raab, M. *Gardel.* — Pruth, M. *Vavasseur.* — Barnabé, M. *Burguet jeune.* — Vilhelm, M. *E. René.* — Jérôme, M. *Lorec.* — Muller, Mlle *Jane Pierny.* — Molda, Mlle *Blanche Marie.* — Fichtel, Mlle *de Beaumont.* — Mme Barnabé, Mlle *Mariani.* — Gaben, Mlle *Frédérick.* — Pola, Mlle *Ferny.* — Anich, Mlle *Saint-Lot.* — Agathe, Mlle *Tavil.* — Petit-Pierre, Mlle *Minatti.* — Marza, Mlle *Roger.*

Le surlendemain, la *Timbale d'argent* est accompagnée d'un vaudeville en un acte, de M. Bertol-Graivil, intitulé *Trop de fleurs!* C'est une bonne folie rappelant, par son allure, *Kiki*, la bouffonnerie bicentenaire du même auteur. Le quiproquo est provoqué par un envoi de fleurs qui se trompe d'adresse et qui, au lieu d'aller à la fiancée, va à une femme mariée à un terrible pourfendeur. On se démène, on se pourchasse, et tout finit dans un éclat de rire. — On y applaudissait Mes de Beaumont et Mette, ainsi que MM. Burguet jeune, Mesmacker, Déroudhile et Emile René.

Bouffes dans le rôle de Molda, fut couverte de bravos. Pleine à la fois de grâce naïve et de coquetterie rusée, de malice et d'enfantillage, elle débitait les chansons les plus égrillardes — celle, à double entente, de *V'là que ça glisse*, ou celle du *Fouet* — avec des airs de sainte-n'y-touche qui semblaient les rendre plus étranges encore, et elle détaillait le couplet avec une finesse, un esprit, un mordant qui n'appartenaient qu'à elle. Mlle Blanche Marie a mis, elle aussi, une grâce charmante au rôle de Molda, et a dit très adroitement le joli duo du troisième acte : « C'est ainsi qu'on enjole... » Bonne chanteuse, Mlle Pierny remplit fort bien (oh oui ! qu'elle le remplit donc bien !) le rôle travesti de Muller (pauvre Peschard !) qu'elle prend soin, ayant sans doute conscience de la surabondance de ses formes, de ne nous montrer de... dos que lorsqu'elle ne peut faire autrement. M. Gardel est un Raab tout à fait excellent, et M. Vavasseur un amusant Pruth. Enfin, il n'est pas jusqu'à Mlle de Beaumont (grande noblesse) qui ne joue très gentiment le rôle de ce petit mauvais sujet de Fichtel. — Bonne reprise d'un succès légendaire.

10 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Auberge du Tohu-Bohu*, vaudeville-opérette en trois actes, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Victor Roger [1]. — Oh ! que le directeur des

1. DISTRIBUTION. — Paul Blanchard, M. *Jean Périer*. — Bel-Œil, M. *Simon Max*. — Le Rougeaud, M. *Gardel*. — Drémer, M. *Bartel*. — Comte Zarifouli, M. *Landrin*. — Moulinet, M. *Vavasseur*. — Saturnin, M. *Burguet*. — Dubuisseau, M. *Deroudhile*. — Le Gracieux, M. *Emile*

Folies-Dramatiques — M. Victor Sylvestre — a donc été bien avisé de donner au public, venu naïvement pour entendre la *Timbale d'argent*, une répétition, fort inattendue de l'*Auberge du Tohu-Bohu*..., de telle sorte que lorsque la pièce est arrivée, deux jours après, devant la critique et les auditeurs de la première, elle était sue, et a été jouée avec toute l'assurance et toute la gaieté que comportait pareille folie. Une bonne grosse folie, burlesque, carnavalesque, charentonesque même au second acte — un second acte où le rire devient du délire — et où M. Ordonneau a prouvé qu'il pouvait faire, quand il le voulait, « du bon Feydeau »... Et traitant comme il le fallait cette bouffonnerie débridée, M. Victor Roger a mis en joyeuse musique les trois « épisodes » de l'*Auberge du Tohu-Bohu*, dont il pourra faire un joli quadrille pour ces bals de l'Opéra, qu'il administre si magistralement. Succès de pièce et d'acteurs, qui

---

René. — Flora, Mlle *Jane Pierny.* — Mme Moulinet, Mme *Virginie Rolland.* — Cécile, Mme *Mary Bréan.* — Mariette, Mlle *Mouline.* — Miss Maud, Mlle *de Beaumont.*— Mme Malicorne, Mlle *Mette.*— Rose, Mlle *Mariani.* — Jenny, Mlle *Ferny.*

Il se passa, l'avant-veille, un amusant incident :

Après la petite pièce, Mlle de Beaumont, qui devait jouer Fichtel dans la *Timbale d'argent*, s'étant trouvée indisposée, M. Sylvestre se vit dans l'obligation de renvoyer son public et de changer de spectacle. Aucune pièce du répertoire n'étant prête, le directeur vint faire une annonce et proposa de rendre l'argent.

Un tumulte se produisit et les spectateurs restèrent à leur place, réclamant le spectacle. M. Sylvestre eut alors l'idée de dire qu'il allait profiter de ce relâche forcé pour répéter l'*Auberge du Tohu-Bohu*, et que ceux qui voudraient rester, sauf à tolérer les observations des auteurs aux artistes, pourraient demeurer dans la salle.

C'est ainsi qu'on répéta, ce soir-là l'*Auberge du Tohu-Bohu* et que le directeur des Folies-Dramatiques sortit à son honneur d'une situation embarrassante.

semblaient tous aussi heureux de jouer leurs personnages que nous étions ravis nous-mêmes de les voir si bien remplis. Mlle Pierny mène la ronde avec un entrain charmant. M. Jean Périer lui donne la réplique en parfait chanteur, et ce sont de bien plaisantes caricatures que nous ont données là Simon Max (on lui a redemandé les heureux couplets du second acte); Gardel, si drôle en hercule de foire se déguisant en homme du monde; Landrin, pittoresque en italien de « contremarque »; Vavasseur et Virginie Rolland fort comiques sous les traits des deux paisibles bourgeois, dont deux jeunes farceurs ont transformé en un hôtel charivarique le tranquille domicile.

La centième représentation de l'*Auberge du Tohu-Bohu* avait lieu le 4 mai. A cette occasion, les 2mes et 3mes galeries étaient mises gratuitement à la disposition du public. Entre le deuxième et le troisième acte, une grande tombola était tirée pour les spectateurs payants des autres places.

Le 24 juin, le théâtre devait officiellement clôturer ses représentations d'opérettes, et le lendemain, M. Henry Dumesnil, directeur d'été, reprenait le fameux *Procès Veauradieux*, de Delacour et Hennequin[1], auquel succédait, quelques

---

1. DISTRIBUTION. — Fauvinard, M. *Bartel*. — Tardivaut, M. *Landrin*. — Gatinet, M. *Vavasseur*. — Henri de Bagnolles, M. *Burguet jeune*. — Le commissaire de police, M. *Deroudhille*. — Secrétaire du commissaire, M. *Mary*. — Césarine, Mlle *Demoulin*. — Mme Laiguisier, Mlle *Virginie Rolland*. — Mme de Bagnolles, Mlle *Mouline*. — Angèle, Mlle *De Neige*. Thérèse, Mlle *Mette*. — Fanchette, Mlle *Ferny*. — Sophie, Mlle *Blanche*.

On commençait par *Un Mariage au téléphone*, comédie en un acte, de M. Maurice Hennequin.

jours après, la reprise — déjà! — de l'*Auberge du Tohu-Bohu*, avec Mlle Léo Dumoulin dans le rôle de Flora, créé par Mlle Jane Pierny. La deux centième représentation se donnait le 6 août.

18 AOUT. — Première représentotion de *Quel coquin d'amour!* vaudeville-opérette en trois actes, de MM. D'Juin et R. de Noter, musique de M. Arnaud Picheran [1]. Ce n'est qu'une grosse bouffonnerie, mais une bouffonnerie qui ne manque ni d'entrain, ni de gaieté. Le major Verduron est, depuis trop longtemps, affligé d'une femme un peu trop sévère : aussi profite-t-il de toutes les occasions qui se présentent pour s'amuser ailleurs, et, le printemps aidant, s'amourache-t-il de sa bonne, Monique. Il a malheureusement un rival en la personne d'un cousin de province, Chaufignard qui, descendu chez lui, s'est immédiatement épris des charmes très réels de Monique. Lutte épique et parfaitement inutile, du reste, puisque Monique est une fille sage, et qu'en dépit des attraits qu'elle possède, elle restera fidèle à son fiancé, Dugosquet, l'ordonnance du major... Joignez le peu de goût qu'a Chaufignard pour marier sa fille au peintre Carolin, parce que celui-ci refuse d'être charcutier comme lui, et vous aurez toute l'intrigue, peu compliquée, de l'estivale opérette.

---

1. DISTRIBUTION, — Verduron, M. *Bartel.* — Dugosquet, M. *Landrin.* — Chaufignard, M. *Vavasseur.* — Carolin, M. *Burguet jeune.* — Maître Gripart, M. *Duclerc.* — 1er clerc, M. *Desclaux.* — 2e clerc, M. *Crespin.* — Un maître d'hôtel, M. *Deshayes.* — Monique, Mlle *Debriège.* — Mme Verduron, Mlle *Virginie Rolland.* — Juliette, Mlle *D. Mouline.* — Félicité, Mlle *Mette.* — Antonine, Mlle *Ferny.* — Léa Mlle *Ferret,* — Nanette, Mlle *Blanche Nelsy.* — L'épicière, Mlle *Berny.*

MM. D'Juin et R. de Noter ont, d'ailleurs, avantageusement tiré parti de ce maigre sujet, et rempli de situations... amusantes ces trois actes de folie. C'est d'abord la scène de la cuisine, où, fortement travaillés par ce coquin d'amour, Verduron, Chaufignard, Dugosquet et Carolin se trouvent réunis en plene obscurité, se heurtant les uns aux autres et tombant ensemble dans un grand baquet plein d'eau. Leurs effets étant mouillés, ils cherchent d'autres vêtements, et ne trouvent que jupes et corsages dont ils s'affublent tant bien que mal. Verduron, comme Chaufignard, croit tenir entre ses bras l'idéale Monique, quand, brusquement, survient Mme Verduron. Tableau !... Puis, c'est une farandole organisée par les modèles du peintre Carolin, où l'huissier, venu pour saisir, finit par danser avec Mme Verduron, voulant surprendre en flagrant délit son trop ardent mari. Puis c'est... Mais il y en a trop ; je vous fais grâce du reste... Sachez seulement qu'il y a mieux que du bruit, mais une certaine verve dans la partitionnette de M. Armand Picheran, et que l'interprétation ne laisse rien à désirer. MM. Bartel et Vavasseur ont adroitement composé leurs personnages de Verduron et de Chaufignard ; M. Landrin, Polin.... isant quelque peu, a su se tailler un succès sous l'uniforme du tourlourou, et c'est très sincèrement, ma foi ! que, tous, nous avons applaudi Mlle Debriège, une Monique aussi gaie qu'elle est jolie...

28 SEPTEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre de *Mam'zellle Nitouche*, comédie-opérette en trois actes et quatre tableaux de Henri Meilhac

et Albert Millaud, musique d'Hervé[1]. — Baron aux Folies-Dramatiques ! Baron l'étoile des Variétés, où le regrettaient dernièrement les spectateurs du *Carnet du Diable*, Baron devenu la grande vedette des Folies, où l'on n'a pas hésité à l'engager à raison de trois cents francs par soirée : voilà le gros événement théâtral de ce jour. Disons vite que l'incommensurable Baron a été, sur cette scène populaire, tout aussi réjouissant qu'il l'était, naguère, pour les Parisiens parisiennant, pour les boulevardiers boulevardant... Et ceux qui aiment à rire, ne manqueront pas d'aller rire, de nouveau, avec Floridor ou Célestin... Baron n'a-t-il pas tout reçu de la nature; une taille dégingandée, une figure à pouffer, des bras de faucheux, des jambes de girafe, un larynx tel qu'il n'y en avait pas eu depuis la mort de Grassot; Baron a du talent par-dessus le marché, beaucoup de talent, mais, avec de pareilles qualités comiques, il pourrait très bien s'en passer. Il est particulièrement admirable, au second acte de *Mam'zelle Nitouche*, en compositeur applaudi ! Il a là des extases, des déhanchements de satisfaction, qui, sous l'exagération même de la bouffonnerie, laissent voir le comédien observateur et vrai. Sait-on que ce rôle de Célestin-

1. DISTRIBUTION. — Célestin, M. *Baron* (des Variétés). — De Champlâtreux, M. *Jean Périer*. — Le major comte de Château-Gibus M. *Bartel*. — Loriot, M. *Varasseur*. — Le directeur, M. *Liesse*. — Gustave, M. *Burguet jeune*. — Robert, M. *Deroudhile*. — Le régisseur, M. *Deshayes*. — Un brigadier, M. *Camut*. — Denise de Flavigny, Mme *Jane Pierny*. — Corinne, Mme *Léo Demoulin*. — La supérieure, Mme *Mette*. — Sylva, Mme *de Beaumont*. — Gimblette, Mme *Ferny*. — Lydie, Mme *Chantal-Lorel*. — Une pensionnaire, Mme *Blanche d'Eyve*. — Albertine, *B. Nelsy*. — La tourière, Mme *Gillet*.

Floridor avait été spécialement écrit pour Dupuis qui, après *Niniche,* après la *Femme à papa*, après la *Roussotte* et *Lili*, était le triomphateur des Variétés et l'habituel partenaire de Judic ? Et pourquoi Dupuis ne le joua-t-il pas ? Pour une raison bien simple : c'est qu'il le refusa. Rien ne fut ménagé pour vaincre sa résistance et toutes les démarches furent faites auprès de l'excellent comédien. Efforts inutiles : c'est en vain qu'insistèrent le directeur, M. Bertrand, et les auteurs, notamment M. Blum, qui, tout en ne signant pas, était de la pièce, le très utile collaborateur de Meilhac et d'Albert Millaud. Dupuis resta sourd à toutes leurs prières. En revanche, Baron, qui recueillit le rôle après certains remaniements nécessaires, s'en déclara enchanté dès les premiers jours et — ce qui prouve que ce qui ne fait pas la joie des uns peut faire le bonheur des autres — Célestin-Floridor fut et demeure encore l'une de ses meilleures créations. Ce rôle, qui fit tant d'histoires, possède aussi la sienne. L'idée du personnage de Célestin — cet organiste de couvent qui, au début de sa carrière, compose des opérettes sous le faux nom de Floridor — fut inspirée aux auteurs par leur collaborateur, Hervé qui perdit sa situation à Saint-Estache, le jour où le premier vicaire apprit que l'organiste Florimond signait du nom d'Hervé des opérettes extravagantes pour les Folies-Nouvelles. A côté de Baron, qui, sous les deux espèces de Célestin et de Floridor, est bien le plus extraordinaire et le plus grotesque des musiciens passés et à venir, ce titre de *Mam'zelle*

Nitouche nous rappelle Judic, avec tous ses charmes, sa grâce, sa malice, son pétillement d'esprit, sa rouerie ingénue, son ingénuité égrillarde... Et comme ce nom lui convenait ! Comme c'était bien le sien, en effet, Mam'zelle Nitouche ! N'était-ce pas bien elle, Mam'zelle Nitouche, elle qui n'y touchait jamais, mais qui y touchait toujours ? C'est maintenant, Mlle Pierny qui pince la harpe et enfourche le poulet dinde, déguisée en simple pioupiou. Elle ne laisse pas peut-être de nous paraître, elle aussi, un peu forte pour jouer les jeunes personnes de quinze ans, mais, sans faire oublier son illustre devancière, elle détaille le couplet avec beaucoup de grâce, et a dit en virtuose le délicieux *Alleluia* d'Hervé, et la vieille chanson de *Cadet et Babet*, paroles de Collé, qui est un pur bijou. A M. Bartel est échu le rôle du major, où feu Christian était si amusant. Et en entendant exquisement soupirer M. Périer, on regrette que Champlâtreux n'ait pas plus à chanter...

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Carmagnole*, opéra-comique à spectacle en trois actes de MM. Louis d'Hurcourt, Jacques Lemaire et Henry Dursay, musique de M. Paul Fauchey [1]. — Vive la liberté ! Vive la République ! Vive la

1. DISTRIBUTION. — Jacques Aubier, M. *Jean Périer*. — Fripard, M. *Simon-Max*. — La Grenade, M. *Landrin*. — Picard, M. *Vavasseur*. — Tamponnet, M. *Liesse*. — Raoul de Fontenailles, M. *Burguet jeune*, — Roussin, M. *Roux*. — La Varlope, M. *Deroudhile*. — Rigolette. Mme *Jane Pierny*. — Diane de Fontenailles, Mme *D. Mouline*. — La chanoinesse, Mme *Virginie Rolland*. — Francœur, Mme *de Beaumont*. — Marton, Mme *Ferny*. — Emilie, Mme *Blanche Nelsy*. — Manon, Mme *Chantal-Lovel*. — Fanchon, Mme *Blanche d'Eyce*.

Patrie ! Vive la France ! Tels sont les cris qui résonnent aux oreilles des spectateurs, d'un bout à l'autre de la pièce populaire représentée ce soir. Trois grandes époques révolutionnaires : la journée de la prise de la Bastille ; les enrôlements de 1792 au nom de la Patrie en danger, et la première victoire de la République à Valmy servent de cadre à une action si simple et si naïve qu'elle n'existe, pour ainsi dire, qu'à l'état rudimentaire. Rigolette est une jolie marchande de pommes de terre frites, la coqueluche du faubourg Saint-Antoine, à qui tout le monde du quartier fait la cour, mais bien inutilement : elle se réserve au nommé Fripard, coiffeur de son état, actuellement parti pour l'Amérique, d'où, peut-être, il reviendra millionnaire. C'est pour ce Fripard qu'elle a dédaigné Jacques Aubier, officier aux gardes-françaises, avec qui on la voulait marier. Le garde-française nourrit, du reste, en son cœur un secret amour pour une jeune fille de noble caste, Mlle Diane de Fontenailles, qui, selon toute apparence, ne sera jamais pour son nez plébéien. Mais les événements se précipitent, et le mariage de ces deux êtres, impossible en 1789, devient, trois ans après, la seule ressource offerte a Mlle Diane pour sauver sa noble tête et celles des siens. Reconnue comme « ci-devant », elle doit à l'heureuse intervention de Rigolette de passer pour une bonne républicaine, puisqu'elle épouse le représentant du peuple, Jacques Aubier. Et ce mariage, auquel elle ne se décidait qu'à son corps défendant et se croyant la victime d'un traquenard, elle s'y résou-

dra de bonne grâce, devant les preuves de bravoure et de sincérité que lui donne son époux, un des héros de Valmy. Revenons à Rigolette. Demeurée fidèle à la mémoire de son Fripard, elle fut sur le point de céder, en vertu d'une frappante ressemblance, à un gros fermier général du nom de la Richardière, et fut vivement estomaquée de rencontrer encore les traits de Fripart en la personne du célèbre corsaire Barbassan, dont les bons Parisiens fêtent publiquement l'arrivée. Vous avez deviné sans doute que la Richardière et Barbassan ne sont autres que Fripard, et vous pensez qu'en sa personne les ardentes amours de la constante Rigolette seront couronnées d'un plein succès.

Souhaitons le même succès à cet ouvrage qui chevauche tant bien que mal entre l'opéra-comique et l'opérette : celle-ci, fort agréablement personnifiée par Mlle Jane Pierny, enlevant avec infiniment de crânerie et de gaieté les couplets joyeux et même grivois ; celui-là, interprétant avec un égal talent les romances sentimentales et les airs de bravoure. Et Dieu sait s'il y en a, de ces derniers, dans la partition de M. Paul Fauchey, attestant dans le jeune compositeur — naguère chef de chant apprécié chez M. Carvalho — les connaissances d'un musicien distingué, qui sait habilement arranger les idées des autres, en attendant qu'il les tire de sa propre inspiration. C'est ainsi que la « Carmagnole » — qui donne son nom à la pièce — que le « Ça ira » et autres airs du temps ont été fort adroitement orchestrés ; que les couplets des Pommes de terre frites ; que la

romance « Si tu savais combien je t'aime »; que les couplets-valse et le duo : « Je sens quelque chose là »; que les « Habits blancs, les Habits bleus » ont mérité d'être applaudis, parfois bissés. Nous avons célébré la joliesse et le talent de Mlle Pierny à qui siéent à merveille le grand bonnet et le blanc fichu de l'époque, à la Charlotte Corday; nous avons rendu justice à M. Périer, chanteur exquis — mais beaucoup moins joli que sa partenaire, sous la culotte collante du représentant du peuple, où il nous donne l'impression d'un monsieur en caleçon qui aurait oublié de passer son pantalon. — Voilà, Monsieur Jacques Aubier, des jambes qui méritent d'être quelque peu rembourrées !... Il nous reste des compliments à adresser à M. Simon-Max, un amusant corsaire à barbe rousse, à M. Liesse, qui donne quelque accent de vérité au rôle d'un homme du peuple, éternel braillard, et à Mlle de Beaumont, qui, sous le travesti de Francœur, enrôlé dans l'armée de la République, nous montre l'entrain d'un vrai gavroche — doué d'une jolie voix, ce qui ne gâte rien...

Mais, hélas ! la *Carmagnole* ne pouvait tenir longtemps l'affiche, et, le 31 décembre, on devait revenir, encore une fois, à l'éternelle *Auberge du Tohu-Bohu*; et enlevée par ses créateurs, Mlle Jane Pierny, MM. Jean Périer, Bartel, Landrin, Burguet jeune et Vavasseur, la désopilante opérette obtenait son grand succès et continuel fou rire général.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Rivoli, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	11
Y a pas mèche, vaudeville	1	»	11
La Timbale d'argent, opéra-bouffe	3	11 janv.	
**Trop de fleurs*, vaudeville	1	19	
**L'Auberge du Tohu-Bohu*, vaudeville-opérette	3		
L'Ablette, opérette	1	21	
Le Procès Vauradieux, comédie	3		
Un Mariage au téléphone, vaudeville	1		
**Quel coquin d'Amour*, vaudeville-opérette	3		
Les Trois Médecins, vaudeville	1		
Mam'zelle Nitouche, comédie-opérette	3 a. 4 t.		
Duel en chambre, vaudeville	1		
**La Carmagnole*, opéra-comique	3		

THÉATRE CLUNY [1]

Le gros succès du *Papa de Francine* avait rempli les trois premiers mois de l'année. Le 12 avril on jouait pour la 200ᵉ fois l'amusante opérette de MM. Victor de Cottens, Paul Gavault et Louis Varney, remplacée le 12 mai par un vaudeville en quatre actes de M. Bertol-Graivil, intitulé l'*Ecole des Gendres* [2]. — Un beau titre presque classique, accolé à une grosse bouffonnerie qui voulait être joyeuse et amusante. Vous plaît-il donc de savoir qu'un marchand de casquettes, M. Croquoisot, qui vient de vendre son fonds de commerce, s'est retiré à Clamart accompagné de sa femme et de sa sœur Mˡˡᵉ Honorine, — pour y

---

1. Directeur : M. Léon Marx.

2. Distribution. — Croquoisot, M. *Véret.* — Le Président, M. *Dorgat.* — Dubillard, M. *Lureau.* — Tonsure, M. *Muffat.* — Edouard, M. *Rouvière.* — Renard, M. *Gaillard.* — Levaire, M. *Prévost.* — Jacques, M. *Coradin.* — Jollivet, M. *Chevalier.* — Petchove, M. *Houssaye.* — Le général, M. *Lefèvre.* — Falisard, M. *Miller.* — Délirette, M. *Gardet.* — John Brown, M. *Marval.* — Jules, M. *Foy.* — Robert, M. *Leys.* — Honorine, Mᵐᵉ *Cuinet.* — Mᵐᵉ Lestragon, Mˡˡᵉ *Demongey.* — Lucie, Mˡˡᵉ *S. Mauryce.* — Mᵐᵉ Croquoisot, Mˡˡᵉ *Valbert.* — Marthe, Mˡˡᵉ *Grandjean.* — Françoise, Mˡˡᵉ *d'Haurigny.* — Célestine, Mˡˡᵉ *Parmentier.* — Gabrielle, Mˡˡᵉ *G. May.*

On commençait par la première représentation de *Tous consolés*, vaudeville en un acte, de M. Henri Deschamps.

marier sa fille. C'est là qu'avec le concours de Mme Lestragon entrepreneuse de mariage, bien connue sur la place, nous assistons au défilé de futurs gendres, grotesques et ridicules, — dont un général hottentot — soumis à de difficiles épreuves, sous l'œil sévère de Croquoisot. Sévère, en effet, car aucun des prétendants à l'essai ne lui convient, et il accorde la main de sa fille à un jeune peintre qui la convoitait de longue date. Faut-il vous parler de l'exubérante Mlle Honorine, une jeune fille... de quarante-cinq ans bien sonnés, qui a une envie folle de goûter enfin du mariage, et recourt *ad hoc* aux complaisances de Mme Lestragon ? Omettrons-nous la silhouette du farouche Dubillard, qui, dans une acharnée partie de dominos au café Rambuteau, se prend de querelle avec son partenaire, M. Tonsure, et le gifle d'importance, en croyant gifler Croquoisot, qui avait le tort de se mêler de l'affaire ? Dirons-nous enfin que l'aventure vaudevillesque se termine par trois mariages — y compris celui de Mlle Honorine heureusement compromise avec le maire de Clamart au moyen d'un jeu d'ombres qui, le premier soir du moins, n'a pas marché ainsi qu'on s'y attendait ? Ajoutons que, si cette folie de l'*Ecole des Gendres* ne fait point courir tout Paris au boulevard Saint-Germain, ce ne sera nullement la faute de ses protagonistes : Véret, Muffat, Lureau, Dorgat, Mme Cuinet, très drôle, et Mlle Demongey, très gracieuse, qui, tous et toutes, rivalisent de bonne humeur et d'entrain...

2 JUIN. — Première représentation à ce théâtre

de *Fiacre 117*, comédie en trois actes d'Emile de Najac et Albert Millaud[1], suivi des *Charbonniers*, opérette en un acte de M. Philippe Gille, musique de Jules Costé[2]. — Les reprises du répertoire comique sont toujours heureuses en ce théâtre, les effets s'y grossissent fatalement, par la qualité de l'interprétation, mais les choses n'en vont pas plus mal, au contraire, et le public y trouve le rire, en bonne mesure. La reprise du *Fiacre 117*, se double de celle des *Charbonniers*. Or, les *Charbonniers*, c'est tout naïvement un chef-d'œuvre; oui, un chef-d'œuvre, ne vous en déplaise, et comment traiter autrement un acte comme celui-là, où se condensent, sous un petit volume, assez d'effets comiques pour défrayer une grosse comédie, et rien n'est vif, gai et charmant comme cette pièce qui n'a pas vieilli d'une heure. Elle a sa place marquée dans la galerie des « petits-maîtres », à côté des *Sonnettes*, de la *Chanson de Fortunio*, de *Brouillés depuis Wagram* et de tant d'autres spécimens d'un genre trop négligé aujourd'hui.

21 JUILLET. — Reprise des *Petites Voisines*, vaudeville en trois actes, d'Hippolyte Raymond et M. Jules de Gastine[3]. C'est une bonne farce,

---

1. DISTRIBUTION. — Vaucresson, M. *Dorgat*. — Trousselet, M. *P. Véret*. — Jean Belgarde, M. *Muffat*. — De Portenville, M. *Gaillard*. — De Vlansec, M. *Prévost*. — Oscar, M. *Rouvière*. — Benjamin, M. *Chevalier*. — Anaïs, Mme *L. Dorville*. — Adèle, Mlle *S. Mauryce*. — Cécile, Mlle *Grandjean*.

2. DISTRIBUTION. — Gargougnol, M. *Lureau*. — Bidard, M. *Muffat*. — Tardivel, M. *Gaillard*. — Thérèse, Mme *L. Dorville*.

3. DISTRIBUTION. — Bibinoff, M. *Lureau*. — Dupotard, M. *Dorgat*. — Gagarel, M. *Véret*. — Rastabadas, M. *Muffat*. — Célestin, M. *Hamil-*

dénuée de toute prétention que ces *Petites Voisines*, prises naguère au Palais-Royal par le Théâtre-Cluny. Sans être bien neuf, l'imbroglio est réellement amusant, fertile en drôlatiques situations, et bondé de mots comiques ou salés. Le tout joyeusement enlevé par la troupe de M. Léon Marx, rivalisant de verve et d'entrain.

12 AOUT. — Reprise, à la 337e représentation, de la *Marraine de Charley*, comédie burlesque en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Brandon Thomas[1], qui fut — le chiffre de la représentation l'indique clairement — l'un des derniers grands succès de ce théâtre.

2 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Pigeon*, comédie-bouffe en quatre actes de MM. René Degas, Jean Hess et Gustave Berny[2].

---

ton. — Trigaudier, M. *Gaillard*. — Lardoise, M. *Prévost*. — Pontonnet, M. *Chevalier*. — Mme Dupotard, Mme *A. Cuinet*. — Laure, Mme *L. Dorville*. — Théodorine, Mlle *Milly Dathènes*. — Claire, Mlle *S. Maurice*. — Eulalie, Mlle *L. Cardin*. — Narcisse, Mlle *Grandjean*. — Léonie, Mlle *Parmentier*.

1. DISTRIBUTION. — William, M. *Roucière*. — Colonel Chesnay, M. *Lureau*. — Spetigue, M. *P. Veret*. — Brasset, M. *Muffat*. — Jack, M. *Hamilton*. — Charley, M. *Lureau fils*. — Huston, M. *Chevalier*. — Ellen, Mme *L. Dorville*. — Dona Lucia, Mlle *Valbert*. — Kitty, Mlle *S. Maurgee*. — Arabelle, Mlle *L. Cardin*.

On commençait par *Au coin du feu*, comédie en un acte, de M. Maurice Ordonneau, jouée par M. *Prévost*, Mmes *Parmentier* et *Grandjean*.

2. DISTRIBUTION. — Bourdichon, M. *P. Véret*. — Mirandol, M. *Dorgat*. — Malicorne, M. *Lureau*. — Joseph, M. *Muffat*. — Gustave, M. *Hamilton*. — Petitviau, M. *Roucière*. — Des Glaïeuls, M. *Gaillard*. — Beaupoil, M. *P[illegible]* — Rossignol, M. *Chevalier*. — Gaudillac, M. *Lureau fils*. [illegible] M. *Hou[illegible]* [illegible] Durbec, M. *Lefèvre*. — Bigarel, M. [illegible] Mme [illegible] *Cuinet*. — Diane de Poitiers, M[illegible] Mme *L. Dorville*. — La Bécane, [illegible]*ryce*.

— L'idée première de ce vaudeville émane, paraît-il, d'un simple fait divers — vraiment on ne lit pas assez les faits divers — elle a été traitée par les auteurs avec une gaieté débordante, avec une fantaisie luxuriante, qui dénotent, chez ces nouveaux venus dans la carrière, un sens comique déjà très développé. Gustave de Valinstar est un aimable substitut au parquet de Rouen, qui, ayant fait, dans un bal, l'agréable connaissance d'une charmante femme, la jolie Germaine, mariée, trop jeune, à un honnête quinquagénaire; Eléazar Bourdichon, fabricant de chaussures à Villeneuve-sur-Oise (inventeur breveté des bouts pointus) a l'idée lumineuse de communiquer avec sa bien-aimée au moyen de pigeons-voyageurs. Ainsi se fixent les galants rendez-vous... Pourquoi faut-il qu'un beau jour, où il s'était trop attardé à causer avec Germaine, Gustave se fasse pincer par le mari ? Pas d'autre moyen de justifier sa présence que de donner le nom d'un client, Dulémon, venu pour traiter d'affaires sérieuses ; Bourdichon, en habile commerçant qu'il est, profite de l'occasion pour coller à Dulémon un bon laissé pour-compte : cent soixante-dix paires de brodequins nouveau modèle, vingt et une douzaines d'escarpins claqués... Pourquoi faut-il encore que, fortement excité par Joseph, son fidèle jardinier, Bourdichon prenne en sainte horreur les pigeons de sa femme et se mette en tête de détruire le colombier qu'elle a fait installer dans sa villa ? Relancé par une jalouse maîtresse, inscrite à l'annuaire des grues de haute marque sous le nom de Diane de

dénuée de toute prétention que ces *Petites Voisines*, prises naguère au Palais-Royal par le Théâtre-Cluny. Sans être bien neuf, l'imbroglio est réellement amusant, fertile en drôlatiques situations, et bondé de mots comiques ou salés. Le tout joyeusement enlevé par la troupe de M. Léon Marx, rivalisant de verve et d'entrain.

12 AOUT. — Reprise, à la 337e représentation, de la *Marraine de Charley*, comédie burlesque en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Brandon Thomas[1], qui fut — le chiffre de la représentation l'indique clairement — l'un des derniers grands succès de ce théâtre.

2 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Pigeon*, comédie-bouffe en quatre actes de MM. René Degas, Jean Hess et Gustave Berny[2].

---

ton. — — Trigaudier, M. *Gaillard.* — Lardoise, M. *Prévost.* — Pontonnet, M. *Chevalier.* — Mme Dupotard, Mme *A. Cuinet.* — Laure, Mme *L. Dorville.* — Théodorine, Mlle *Milly Dathènes.* — Claire, Mlle *S. Maurice.* — Eulalie, Mlle *L. Cardin.* — Narcisse, Mlle *Grandjean.* — Léonie, Mlle *Parmentier.*

1. DISTRIBUTION. — William, M. *Rouvière.* — Colonel Chesnay, M. *Lureau.* — Spetigue, M. *P. Véret.* — Brasset, M. *Muffat.* — Jack, M. *Hamilton.* — Charley, M. *Lureau fils.* — Huston, M. *Chevalier.* — Ellen, Mme *L. Dorville.* — Dona Lucia, Mlle *Valbert.* — Kitty, Mlle *S. Mauryce.* — Arabelle, Mlle *L. Cardin.*

On commençait par *Au coin du feu*, comédie en un acte, de M. Maurice Ordonneau, jouée par M. *Prévost*, Mmes *Parmentier* et *Grandjean.*

2. DISTRIBUTION. — Bourdichon, M. *P. Véret.* — Mirandol, M. *Dorgat.* — Malicorne, M. *Lureau.* — Joseph, M. *Muffat.* — Gustave, M. *Hamilton.* — Petitvian, M. *Rouvière.* — Des Glaïeuls, M. *Gaillard.* — Beaupoil, M. *Prévost.* — Rossignol, M. *Chevalier.* — Gaudillac, M. *Lureau fils.* — Onézyme, M. *Houssaye.* — Durbec, M. *Lefèvre.* — Bigarel, M. *Gardet.* — Mme Beaupoil, Mme *A. Cuinet.* — Diane de Poitiers, Mlle *Emma Bonnet.* — Germaine, Mme *L. Dorville.* — La Bécane, Mlle *L. Cardin.* — Gabrielle, Mlle *S. Mauryce.*

— L'idée première de ce vaudeville émane, paraît-il, d'un simple fait divers — vraiment on ne lit pas assez les faits divers — elle a été traitée par les auteurs avec une gaieté débordante, avec une fantaisie luxuriante, qui dénotent, chez ces nouveaux venus dans la carrière, un sens comique déjà très développé. Gustave de Valinstar est un aimable substitut au parquet de Rouen, qui, ayant fait, dans un bal, l'agréable connaissance d'une charmante femme, la jolie Germaine, mariée, trop jeune, à un honnête quinquagénaire; Eléazar Bourdichon, fabricant de chaussures à Villeneuve-sur-Oise (inventeur breveté des bouts pointus) a l'idée lumineuse de communiquer avec sa bien-aimée au moyen de pigeons-voyageurs. Ainsi se fixent les galants rendez-vous... Pourquoi faut-il qu'un beau jour, où il s'était trop attardé à causer avec Germaine, Gustave se fasse pincer par le mari ? Pas d'autre moyen de justifier sa présence que de donner le nom d'un client, Dulémon, venu pour traiter d'affaires sérieuses ; Bourdichon, en habile commerçant qu'il est, profite de l'occasion pour coller à Dulémon un bon laissé pour-compte : cent soixante-dix paires de brodequins nouveau modèle, vingt et une douzaines d'escarpins claqués... Pourquoi faut-il encore que, fortement excité par Joseph, son fidèle jardinier, Bourdichon prenne en sainte horreur les pigeons de sa femme et se mette en tête de détruire le colombier qu'elle a fait installer dans sa villa ? Relancé par une jalouse maîtresse, inscrite à l'annuaire des grues de haute marque sous le nom de Diane de

Poitiers, Gustave la présentera pour sa sœur fortement timbrée et mûre pour Charenton : qu'on se garde de lui faire violence !... Et dans ladite Diane de Poitiers, Bourdichon reconnaîtra la belle cocotte à laquelle il s'est donné, naguère, comme le comte de Monte-Cristo. Vous voyez le méli-mélo? Vous n'en voyez, du moins, qu'un faible échantillon : il se complique de bien d'autres aventures ! Convaincu du meurtre d'un pigeon, soigneusement enterré dans le jardin par Joseph, et tombant déjà sous le coup des articles du Code qui protègent les pigeons-voyageurs, Bourdichon, accusé de haute trahison (renseignements secrets sur la défense nationale donnés à une nation étrangère), est arrêté par un policier trop zélé, qui, d'ailleurs, arrête tout le monde... Et « tout le monde » — y compris le ménage Beaupoil et leur fils Onézyme, dont Diane de Poitiers reluque déjà les trois cent mille francs de dot — tout le monde se trouvera joliment coffré à la prison de l'endroit — une prison épique où tous les cachots se communiquent — ô les délicieuses visites que se font, à quatre pattes, ses étonnants pensionnaires ! — et où nous aurons l'inappréciable avantage de faire connaissance avec Petitviau et la Bécane, joyeux couple de récidivistes, qui se vantent d'être des habitués de l'endroit. Les hautes folies de l'invraisemblable prison sont suivies d'un acte de comédie, renouvelée, entre autres excellents modèles, du *Réveillon*, de Meilhac et Halévy : c'est le cabinet du juge d'instruction, où M. Culture Des Glaïeuls, le magistrat-phrénologue, fait comparaître en son

galant déshabillé l'aguichante Diane de Poitiers (de son vrai nom Bidoche) et interroge, comme s'il ne le connaissait pas, son vieux camarade Bourdichon, qui le tutoyait encore il y a huit jours. Mais le sévère Des Glaïeuls n'a rien à refuser à son collègue, le substitut de Valinstar, ami de son gendre au parquet de Rouen. Et la farce se termine, tout naturellement, par la mise en liberté de tous ces fantoches. Bourdichon se souviendra du « Pigeon »... Et, nous-mêmes, nous n'oublierons pas les cocasses inventions — la bourrée du second acte, par exemple ! — qui recommandaient aux Parisiens, retour de vacances, ce gai vaudeville, enlevé avec bien de la verve et de l'entrain par la vaillante troupe de Cluny : c'étaient Véret et Muffat, toujours pleins de rondeur ; c'était Hamilton, de fantaisie originale ; c'était Mme Dorville, très mignonne ; puis, M. Rouvière et Mlle Cardin, d'un réalisme si amusant dans Petitviau et La Bécane ; Mme Cuinet et M. Prévost, des Beaupoil fort plaisants ; c'était, enfin, Mlle Emma Bonnet, dont la très comique exubérance, en Diane de Poitiers, nous rappelait Marie Magnier, son excellente camarade du Palais-Royal.

23 OCTOBRE. — Première représentation de *Monsieur le Major*, vaudeville militaire en trois actes de Michel Carré et A. Bernède [1]. — La vogue

1. DISTRIBUTION. — La Ronce Duchemin, M. *Dorgat*. — Coppernol, M. *Muffat*. — Lhervaux, M. *Hamilton*. — Flamboin, M. *Rouvière*. — Durand, M. *Prévost*. — Poulet, M. *Gaillard*. — Sanglon, M. *Coradin*. — Des Tripettes, M. *Chevalier*. — De Chalette, M. *Lureau fils*. — Boisterin, M. *Lefèvre*. — Moisson, M. *Houssaye*. — Rifalot, M. *Casa*. —

Poitiers, Gustave la présentera pour sa sœur fortement timbrée et mûre pour Charenton : qu'on se garde de lui faire violence !... Et dans ladite Diane de Poitiers, Bourdichon reconnaîtra la belle cocotte à laquelle il s'est donné, naguère, comme le comte de Monte-Cristo. Vous voyez le méli-mélo? Vous n'en voyez, du moins, qu'un faible échantillon : il se complique de bien d'autres aventures ! Convaincu du meurtre d'un pigeon, soigneusement enterré dans le jardin par Joseph, et tombant déjà sous le coup des articles du Code qui protègent les pigeons-voyageurs, Bourdichon, accusé de haute trahison (renseignements secrets sur la défense nationale donnés à une nation étrangère), est arrêté par un policier trop zélé, qui, d'ailleurs, arrête tout le monde... Et « tout le monde » — y compris le ménage Beaupoil et leur fils Onézyme, dont Diane de Poitiers reluque déjà les trois cent mille francs de dot — tout le monde se trouvera joliment coffré à la prison de l'endroit — une prison épique où tous les cachots se communiquent — ô les délicieuses visites que se font, à quatre pattes, ses étonnants pensionnaires ! — et où nous aurons l'inappréciable avantage de faire connaissance avec Petitviau et la Bécane, joyeux couple de récidivistes, qui se vantent d'être des habitués de l'endroit. Les hautes folies de l'invraisemblable prison sont suivies d'un acte de comédie, renouvelée, entre autres excellents modèles, du *Réveillon*, de Meilhac et Halévy : c'est le cabinet du juge d'instruction, où M. Culture Des Glaïeuls, le magistrat-phrénologue, fait comparaître en son

galant déshabillé l'aguichante Diane de Poitiers (de son vrai nom Bidoche) et interroge, comme s'il ne le connaissait pas, son vieux camarade Bourdichon, qui le tutoyait encore il y a huit jours. Mais le sévère Des Glaïeuls n'a rien à refuser à son collègue, le substitut de Valinstar, ami de son gendre au parquet de Rouen. Et la farce se termine, tout naturellement, par la mise en liberté de tous ces fantoches. Bourdichon se souviendra du « Pigeon »... Et, nous-mêmes, nous n'oublierons pas les cocasses inventions — la bourrée du second acte, par exemple ! — qui recommandaient aux Parisiens, retour de vacances, ce gai vaudeville, enlevé avec bien de la verve et de l'entrain par la vaillante troupe de Cluny : c'étaient Véret et Muffat, toujours pleins de rondeur ; c'était Hamilton, de fantaisie originale ; c'était Mme Dorville, très mignonne ; puis, M. Rouvière et Mlle Cardin, d'un réalisme si amusant dans Petitviau et La Bécane ; Mme Cuinet et M. Prévost, des Beaupoil fort plaisants ; c'était, enfin, Mlle Emma Bonnet, dont la très comique exubérance, en Diane de Poitiers, nous rappelait Marie Magnier, son excellente camarade du Palais-Royal.

23 octobre. — Première représentation de *Monsieur le Major*, vaudeville militaire en trois actes de Michel Carré et A. Bernède [1]. — La vogue

1. Distribution. — La Ronce Duchemin, M. *Dorgat*. — Coppernol, M. *Muffat*. — Lhervaux, M. *Hamilton*. — Flamboin, M. *Rouvière*. — Durand, M. *Prévost*. — Poulet, M. *Gaillard*. — Sanglon, M. *Coradin*. — Des Tripettes, M. *Chevalier*. — De Chalette, M. *Lureau fils*. — Boisterin, M. *Lefèvre*. — Moisson, M. *Houssaye*. — Rifalot, M. *Casa*. —

de *Champignol malgré lui* s'étant heureusement renouvelée ce printemps dernier, au boulevard des Italiens, avec le *Sursis*, M. Léon Marx songea à se mettre « dans le vent ». — Pourquoi, se dit-il, n'aurait-il pas, au boulevard Saint-Germain, son *Sursis*, ou son *Champignol* ?... Il s'adressa donc à M. Michel Carré, avec qui il se trouvait d'autant mieux en relations qu'un jour où l'autre il jouera sa délicieuse pantomime de *l'Enfant prodigue*. M. Michel Carré et son collaborateur, le librettiste Bernède, ayant son affaire, il n'avait plus qu'à commander les uniformes, et quand la manœuvre fut suffisamment répétée, il afficha bravement un vaudeville « militaire » en trois actes. La rive gauche n'a désormais plus rien à envier à la rive droite. Il s'agit donc, encore une fois, d'un quiproquo... Quiproquo des plus simples, d'ailleurs. Un jeune médecin, tout nouvellement marié, le docteur Lhervaux, vient faire ses treize jours dans un régiment de dragons, en garnison à Château-Gaillard. Le malheur veut que, précédemment, il ait eu maille à partir avec le colonel. La Ronce Duchemin — c'est le nom du colo — s'imagine avoir été trompé par ce Lhervaux, qu'il n'a du reste jamais vu. Il n'en est rien pourtant : Lhervaux n'a rempli, dans certaine aventure avec la belle Clarisse, chanteuse de café-concert et maîtresse du colonel, qu'un rôle de Joseph. Dédaignée par lui, Clarisse s'est rejetée sur un riche

---

Galeton, M. *Garcet*. — Fargeau. M. *Lanher*. — Gilbert, M. *Mignan*. — Arsinoé, Mme A. *Cuinet*. — Juliette, Mme *Dorville*. — Clarisse, Mlle *Demongey*. — Rosa. Mlle *Dupeyron*. — Tapotte, Mlle *Fernelle*.

boyard, qui l'a épousée et déjà rendue veuve : c'est aujourd'hui la comtesse de Saint-Kopeck, propriétaire d'un beau manoir aux environs de Château-Gaillard. Je vous ai dit que Lhervaux était en pleine lune de miel : sa femme a désiré faire ses treize jours avec lui ; l'idée est aimable ; mais, dans le train qui vient de l'amener, elle s'est trouvée la proie des galanteries d'un entreprenant voyageur, le nommé Flamboin, de Marseille, venu pour faire ses treize jours dans le même régiment, en qualité de vétérinaire. Flamboin ne quitte sa jolie « rencontre » à l'hôtel où elle va loger, qu'après l'avoir embrassée, de force ou de gré... Ce baiser de Mme Lhervaux, le colonel l'a vu : il en conclut qu'il a affaire à Lhervaux. Et comment en serait-il autrement, puisque, par la sottise d'un ordonnance, plus bête que nature, Flamboin a endossé l'uniforme du major attendu, ne laissant à Lhervaux que celui du vétérinaire. — Qu'à cela ne tienne, s'écrie Lhervaux, ravi d'échapper ainsi aux brimades de l'ex-amant de Clarisse, restez Lhervaux, je reste Flamboin pendant treize jours ! Le colonel étant malheureusement affublé d'une sœur qui siffle — bizarre maladie nerveuse, quelque peu gênante en société ! — et d'une jument qui souffle, le major ordonnera à Mlle Arsinoë des remèdes de cheval, et réciproquement : vous jugez facilement du degré de la plaisanterie. Si maintenant je vous apprends que le hasard des grandes manœuvres amène les dragons au manoir de Saint-Kopeck, et que le théâtre — décor nouveau — représente deux chambres à

coucher — dont celle de la châtelaine — au-dessous d'un grenier où campent nos cavaliers, vous vous imaginerez, non moins aisément, les scènes de déshabillage qui vont compliquer le grotesque imbroglio... Il y a là certain lit « omnibus » où « passent », successivement en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour vous le raconter, la gentille Mme Lhervaux, l'aguichante comtesse de Saint-Kopeck et la fâcheuse Arsinoë, sœur du colonel. Celui-ci se frotte les mains, se croyant vengé par le « cocuage » de Lhervaux, alors que, pris pour Flamboin, notre jeune marié se couche maintenant avec sa femme ; Lhervaux s'y fait innocemment pincer ensuite avec Clarisse, qui avait cru pouvoir réintégrer sa propre chambre ; la sœur du colonel, enfin, y est odieusement compromise avec l'infortuné major... Autant de méfaits dûment constatés par un officier du régiment qui a la manie de prendre des instantanés en tout lieu et à toute heure. C'est à cette heure avancée de la nuit que — zut à la vraisemblance ! — nous voyons Poulet, le sous-chef de fanfare, promener dans toutes les chambres du château deux de ses apprentis musiciens, répétant leur partie de quatrième trombone et de sixième alto. Et le rideau baisse, au second acte, sur une crise de folie générale, qui fait ressembler le manoir de Saint-Kopeck à « l'Auberge du Tohu-Bohu »... Il se relève — après que, suivant la pittoresque expression de Coppernol, nous avons vu toutes les femelles en bannière — avec la plaisante visite du faux major, où le colonel allonge, à tour de bras,

des huit jours de boîte ; puis il tombe définitivement sur le gros effet d'une bouffonnerie débridée, inadmissible peut-être aux Nouveautés, mais dont le burlesque énorme est là mieux dans son cadre. C'est la pièce de Cluny dans toute son horreur... Mme Lhervaux pardonne à son mari qui ne l'a jamais trompé — pas encore du moins !... Flamboin, qui manque de bravoure, quand il s'agit de s'aligner avec le major, a le courage d'épouser la sœur du colonel, et se charge de lui couper le sifflet... La Ronce Duchemin retourne à Clarisse qui, j'espère bien, lui en fera voir de toutes les couleurs... Et pour toutes ses gaffes — il ne sait pas encore qui est Lhervaux et qui est Flamboin, lequel des deux est le vétérinaire et lequel le major — Coppernol n'y coupe pas de ses huit jours... Très amusant, ce Coppernol, si fier d'être appelé le plus bête du régiment et tutoyant ses supérieurs sous prétexte qu'il a été élevé en Belgique : Muffat y est d'un naturel exquis. Sans que je vous prie de regarder Mlle Demongey comme une comédienne — le Théâtre-Cluny n'est pas le Théâtre-Français, n'est-il pas vrai ? — et sans que je vous laisse croire qu'il n'est pas au monde de plus grand plaisir que de voir Mme Cuinet se trémousser en chemise de nuit, la farce, depuis le colonel jusqu'au simple cavalier, est gaiement enlevée par tous, notamment par MM. Dorgat, Hamilton, Rouvière et Mme Dorville, qui méritent d'être cités à l'ordre du jour du régiment pour rire...

22 NOVEMBRE. — Reprise de *Corignan contre*

Corignan, vaudeville en trois actes de MM. Georges Rolle et Jean Gascogne [1]. Ce fut naguère un des plus gros succès de ce théâtre. C'est, suivant la formule du genre, un excellent vaudeville, où les auteurs ont eu l'heureuse idée de semer, au second acte, celui de l'audience au Palais de Justice, un grain d'observation germant pour le plaisir des délicats, au milieu de ces abracadabrantes folies. Elles sont enlevées par la vaillante troupe de M. Léon Marx, et de nouveau, l'on a beaucoup ri.

27 DÉCEMBRE. — En attendant les *Demoiselles des Saint-Cyriens,* de MM. Paul Gavault, Victor de Cottens et Louis Varney, et en vue des fêtes du jour de l'an, nouvelle reprise de la *Marraine de Charley*, cet amusant vaudeville d'importation anglaise, œuvre de gaieté d'outre-Manche, la plus exubérante de toutes...

---

1. DISTRIBUTION. — Corignan, M. *Dorgat.* — Montabart, M. *Lureau.* Maitre Reveston, M. *Véret.* — Cicéron, M. *Muffat.* — Des Olivettes, M. *Hamilton.* — Escalguens, M. *Prévost.* — La Ferté-Martin, M. *Gaillard.* — Maitre Tourtarel, M. *Lureau fils.* — Mme La Ferté-Martin, Mme *Cuinet.* — Huberte, Mme *L. Dorville.* — Castorine, Mlle *S. Mauryce.* — Agathe, Mlle *L. Cardin.* — Lucie, Mlle *Dupeyron.* — Mme Caragnas, Mlle *Valbert.*

Quelques jours aprés, *Corignan contre Corignan* était précédé d'un vaudeville en un acte de M. Bertol-Graivil, intitulé *Trop de fleurs* et ainsi distribué :

Duvanfroid, M. *Chevalier.* — Victorin, M. *Lureau fils.* — Chamellot, M. *R. Casa.* — Désiré, M. *Gardet.* — Célestine, Mlle *Parmentier.* — Estelle, Mlle *Dupeyron.*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Papa de Francine, opérette.........	4	»	
**L'École des gendres*, vaudeville.........	4	12 mai	
Tous consolés, vaudeville...............	1	12 mai	
Le Fiacre 117, comédie..................	3	2 juin	
Les Charbonniers, opérette............	1	2 juin	
Le Chant du coq, pièce..................	1	2 juin	
Les Petites voisines, vaudeville.........	3		
La Première visite, comédie............	1		
La Marraine de Charley, comédie burlesque..	3		
Au Coin du feu, comédie..................	1		
**Le Pigeon*, comédie-bouffe..............	4		
L'Hercule Farnèse, vaudeville...........	1		
**Monsieur le Major*, vaudeville militaire.	3		
Le Maillot rose, comédie................	1		
Corignan contre Corignan, vaudeville.	3		
**Trop de fleurs*, vaudeville..............	1		

THÉATRE DÉJAZET[1]

M. Calvin fils ayant, à la fin du mois de janvier, spontanément déposé son bilan, le théâtre passait entre les mains de M. Alphonse Lemonnier, déjà directeur du théâtre de la République, qui prenait pour associé M. Georges Rolle, un de nos très sympathiques confrères.

3 FÉVRIER. — Première représentation d'*Une Fille encombrante*, comédie-bouffe en deux actes de M. Albert Guimbourg[2], et reprise, à ce théâtre, de *Madame la Maréchale*, pièce en trois actes, de MM. Lemonnier et Pericaud[3], qui retrouvait son succès de la première à l'Ambigu. Les honneurs de la soirée étaient tout naturellement pour l'excellente Mme Riquet-Lemonnier, dans le rôle de Catherine Patin, qu'elle avait créé.

5 MARS. — Première représentation, à ce théâtre,

---

1. Directeurs : MM. Alphonse Lemonnier et Georges Rolle.

2. DISTRIBUTION. — Moulinet, M. *Bouchet*. — Bonardel, M. *Raoul*. — Paul, M. *Draquint*. — André, M. *V. Henry*. — Lucien, M. *Térof*. — Angélique, Mlle *Sainti*. — Henriette, Mlle *Hémard*. — Alice, Mlle *Delporte*. — Adèle, Mlle *Irven*.

3. Jouée par MM. *Laty*, *Paul Jorge*, *Calais*, *Grangier*, *Draquint*, Mmes *Lemonnier*, *René Maxe*, *Jane Mony*, *Salvadora*.

Madame la Maréchale était bientôt accompagnée d'une amusante parodie des *Deux Gosses*, signée Henry Moreau et intitulée *Les Deux Mômes*.

d'*Un Lycée de jeunes filles*, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux, de M. Alexandre Bisson, musique de M. Louis Gregh[1]. — C'était une heureuse idée de ressusciter cette grosse bouffonnerie au succès légendaire. Le comique y est abondant, et il s'y mêle un peu d'humour et de fantaisie. La plus amusante invention de la pièce consiste à confondre une cérémonie de mariage et une cérémonie d'enterrement. Le quiproquo lugubre que font les habits des croque-morts parmi les toilettes des gens de la noce est extrêmement drôle. Aussi bien, ça pouvait être atroce ; mais le comique violent et audacieux a presque toujours réussi à M. Bisson. Nous citions pour sa grâce et son entrain, Mlle Musset, qui très gentiment chantait les gais couplets de M. Gregh, et, nous souhaitions bonne chance à ce petit théâtre qui méritait d'être tiré du marasme où il était depuis trop longtemps plongé.

9 AVRIL. — Première représentation, à ce théâtre, des *Locataires de M. Blondeau*, vaudeville en cinq actes de M. Henri Chivot[2]. — De Cluny, où

---

1. DISTRIBUTION. — Cavénécadas, M. *Paul Jorge*. — Simplice, M. *Poggi*. — Raoul de Vol-au-Vent, M. *Draquint*. — Barbignac, M. *Delpierre*. — Gateclou, M. *Raoul*. — Flaupin, M. *Térof*. — Victor, M. *Chalande*. — Le gardien de l'île, M. *Bouret*. — Polymnie, Mlle *Perrier*. — Suzette, Mlle *L. Musset*. — Tambourine, Mlle *Gilette Dorlys*. — Valentine, Mlle *Marie Biell*. — Titine, Mlle *Renan*. — Roquette, Mlle *Isaac*.

2. DISTRIBUTION. — Blondeau, M. *Francisque*. — Bonpérier, M. *Harbain*. — Riflardini, M. *Paul Jorge*. — Le marquis de Barroméda, M. *J. Bouchet*. — La baronne de Sainte-Amaranthe, Mlle *Gillette Dorlys*. Madame Blondeau, Mlle *Jane Mony*. — Madame Bonpérier, Mlle *Germaine*. — Anna, Mlle *Marie Biell*.

On commençait par *Une paire de bottes*, vaudeville en un acte, de M. H. Chivot.

ils furent repris en dernier lieu, les *Locataires de M. Blondeau* passent à ce théâtre, où MM. Alphonse Lemonnier et Georges Rolle les ont aussi convenablement montés que possible. C'est une bonne bouffonnerie sans aucune prétention. Elle retrace les mésaventures de M. Blondeau, commerçant retiré, qui s'avise d'acheter un immeuble et d'y demeurer. Il a maille à partir avec tous ses locataires ; il est bâtonné par le Portugais du premier, mis à la porte par l'huissier du second, menacé par le ténor du troisième et surpris en flagrant délit de flirtage avec les petites modistes du quatrième. Les farces de ce genre ne valent que par la gaieté du dialogue et par la verve des interprètes. Le dialogue de M. Chivot contient quelques drôleries, et les acteurs de Déjazet ne manquent pas d'entrain. M. Francisque est un excellent bourgeois ; M. Paul Jorge, un ténor suffisamment excentrique ; M. Bouchet, un Portugais tonitruant ; M. Hurbain, un huissier convenablement ramolli... Quant à ces dames, soyons galant !...

8 MAI. — Reprise des *Femmes de Paul de Kock*, vaudeville fantastique en cinq actes et neuf tableaux de MM. Léon et Frantz Beauvallet, musique de M. Marc Chautagne[1]. — Les *Femmes de Paul de Kock* sont originaires du Théâtre Déjazet qui les garda longtemps à son répertoire. Nous les vîmes ensuite à la salle Taitbout, la salle Taitbout, de

---

1. DISTRIBUTION. — Verduret, M. *Poggi*. — M. Dupont, le voisin Raymond, M. *Francisque*. — Le Tourlourou, Nicolas Toupet, M. *Térof*. — Chaste Ami, Bidois, M. *Chalande*. — Fifine Denis, Mlle *Jane Azimont*. — La Gaieté gauloise, Mlle *Germaine Dury*. — V. Troupeau Mlle Troussard, Mlle *Marie Biell*. — Suzon, Cécile, Mlle *Salvadora*.

joyeuse mémoire, voyez comme c'est loin ! Sur un canevas qui rappelle la donnée du docteur Faust à cela près qu'ici Verduret est rajeuni par la Gaieté gauloise — nous assistons à un défilé pittoresque et animé des types du romancier populaire — aujourd'hui bien oublié de la présente génération. C'est ainsi que les auteurs nous conduisent des Lilas de Romainville au Moulin de la Galette, qu'ils nous montrent la *Laitière de Monfermeil* et *Monsieur Dupont*, *Sans cravate* et *Mon voisin Raymond ;* le tout sur des airs nouveaux de Marc Chautagne... Adressons à Mlle Azimont, à MM. Poggi, Francisque et Linval nos plus sincères compliments : tous ont gaiement enlevé le vaudeville prodigue revenu au bercail...

Un vieux petit chef-d'œuvre de Lambert Thiboust, *Brouillés depuis Wagram*, délicieusement interprété par M. Vauthier, accompagne pendant quelques soirs les *Femmes de Paul de Kock.*

9 JUIN. — Première représentation, à ce théâtre, de *Cocard et Bicoquet*, comédie-vaudeville en trois actes d'Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron[1]. — Une centaine de représentations à la Renaissance avec Raimond, Maugé, Eugène Larcher, Mathilde, Augustine Leriche et Mary Gillet; une

1. DISTRIBUTION. — Bicoquet. M. *Poggi.* — Farjassier, M. *Francisque.* — Malgachon, M. *H. Legrand.* — Maître Jacquemin, M. *Hurbain.* — Dubonnel, M. *Chalande.* — Benoit, M. *Dechambre.* — Un employé, M. *Lebreton.* — Madame Tringlot, Mlle *Tassilly.* — Francine, Mlle *L. Musset.* — Théodora, Mlle *Lucy Delporte.* — Madame Tamerlan, Mlle *Clairval.* — Claire, Mlle *Torin.*

On commençait par le *Ménage Popincourt*, vaudeville en un acte, de H. Raymond et M. Boucheron.

bonne reprise aux Nouveautés, avec Germain, Guy, Tarride et encore Mathilde et Augustine Leriche : tel est le bilan de la joyeuse pièce des deux regrettés vaudevillistes, reparue avec succès au boulevard du Temple. La troupe de Déjazet, MM. Poggi et Francisque; Mmes Tassilly et Laurence Musset en tête, l'a très vivement enlevée. Malheureux Raymond, pauvre Boucheron, que n'êtes-vous encore là pour vous réjouir avec nous du juste regain de succès d'une de vos meilleures comédies !

8 JUILLET. — Première représentation, à ce théâtre, des *Noces de Mademoiselle Loriquet*, comédie en trois actes de M. E. Grenet-Dancourt[1]. — Vous connaissez le sujet. Un ex-marchand de bonnets de coton, le père Loriquet, flanqué de sa femme, la bourgeoise ambitieuse et ridicule que vous savez, veut marier sa fille à un noble, Georges de Kergoët, qui, cela va sans dire, ne recherche que la dot. La noce est là : Mme de Kergoët, la vieille légitimiste ridicule... que vous savez encore, prête à donner le bras à M. Joseph Loriquet, et M. de Kergoët, prêt à offrir le sien à Mme Adèle Loriquet, quand Georges — l'infâme

1. DISTRIBUTION. — Arthur Jolibois, M. *Fontanes*. — Loriquet, M. *Paul Jorge*. — Georges de Kergoët, M. *Poggi*. — De Kergoët, M. *Legrenay*. — Montandon, M. *Chalande*. — Justin, M. *Lebreton*. — Un coiffeur, M. *Chevalier*. — Madame Loriquet, Mlle *Tassilly*. — Madame de Kergoët, Mlle *Fanny Génat*. — Valentine, Mlle *Gillette Dorlys*. — Marie Loriquet, Mlle *Darthenay*. — Marthe Morin, Mlle *Lucy Delporte*. Yvonne, Mlle *Gense*. — La petite Jeanne, *La petite Charlotte*.

On commençait par le *Phoque*, comédie en un acte, par M. E. Grenet-Dancourt, jouée par M. *Legrenay* (Bernard), et Mlle *Lucy Delporte* (Marthe).

Georges ! — rencontre aux pieds de la mariée, la... roturière, la couturière qu'il a séduite et abandonnée avec son enfant, pour épouser Mlle Loriquet. Dénouement : Georges plante là Mlle Loriquet, enchantée de pouvoir épouser un petit cousin d'Amérique qu'elle aimait en secret, et la couturière devient Mme de Kergoët. Et voila !... Jetez à travers cette intrigue quantité de mots drôles, voire même quelques calembours, et vous aurez les *Noces de Mademoiselle Loriquet*, déjà applaudies à Cluny et aux Menus-Plaisirs.

31 AOUT. — Première représentation, à ce théâtre, d'une des plus amusantes pièces de M. Alexandre Bisson, *115, rue Pigalle* [1], créée à Cluny il y a une quinzaine d'années, et reprise un jour au Palais-Royal où elle eut, entre autres interprètes : Saint-Germain, Milher, Galipaux — excellent dans le rôle de Bernard —. Un mélodrame qui éclate de rire, un vaudeville bon enfant, digne de M. Bisson, qui n'était alors que l'auteur d'*Un Lycée de jeunes filles*, et avec Gondinet, du *Voyage d'agrément*. La pièce était jouée avec beaucoup d'entrain par Mme Lemonnier, l'exubérante concierge du *115, rue Pigalle*, gentiment secondée par MM. Monca, Paul Jorge, Linval, Legrenay, Wagmann, par Mme Fanny Génat, aux extraordinaires toilettes... Elle recueillait, au bou-

---

1. DISTRIBUTION. — Loriot, M. *Paul Jorge*. — Bernard, M. *Monca*. — Quiquemel, M. *Wagmann* (débuts). — Chambon, M. *Legrenay*. — Frédéric, M. *Linval*. — Mme Taupin, Mme *R. Lemonnier*. — Mme Loriot, Mme *Fanny Génat*. — Valentine, Mlle *Jeanne Heller*. — Valentine, Mlle *d'Haurigny*. — Virginie, Mlle *Torin*.

levard du Temple, un regain du succès précédemment obtenu.

1er OCTOBRE. — Reprise de la *Mariée récalcitrante*, comédie-bouffe en trois actes de M. Léon Gandillot[1]. — C'est, pour ainsi dire, le *Maître de Forges,* tourné au comique. La pièce est gaie, d'une gaieté abondante et franche ; elle reste une des meilleures du sympathique « filleul » de Francisque Sarcey.

9 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Souris blanche,* opérette en trois actes et six tableaux, de Chivot et Duru, musique de MM. Léon Vasseur et de Thuisy[2]. — Rosette Paimpol, surnommée la « Souris blanche » parce qu'elle aime à fureter partout et encore par ce qu'elle affectionne les robes claires, est la nièce d'un agent de police, César Paimpol : elle aussi, elle aurait voulu en être, de la « rousse ». Ah ! comme elle aurait « filé » son homme ! Justement — voyez comme ça se trouve ! — l'occasion se présente

1. DISTRIBUTION. — Abracantès, M. *Paul Jorge.* — Bosquillard, M. *J. Bouchet.* — Alfred, M. *Legrenay.* — Chalumeau, M. *Wagmann.* — Durillon, M. *Lebrun.* — Jovardier, M. *Linval.* — Mangini, M. *Dechambre.* — Toussaint, M. *Chalande.* — Mathieu, M. *Chevalier.* — Joseph, M. *Lebreton fils.* — Mme Chalumeau, Mme *Andrieu.* — Rosita, Mlle *Laurence Musset.* — Cécile, Mlle *Jeanne Heller.* — Betly, Mlle *Torin.* — Constantine, Mlle *Le Brehm.*

On commençait par *le Dernier Cabinet*, comédie en un acte, par MM. V. Gréhon et J. Castil.

2. DISTRIBUTION. — Le baron Cordesco, M. *Paul Jorge.* — Paul Verdier, M. *Sarborg.* — Gimblot, M. *Poggi.* — Florestan de Bellefontaine, M. *Legrenay.* — Joseph Paimpol, M. *Wagmann.* — Gobardin, M. *Dechambre.* — Le père Chapuzard, M. *Chalande.* — Rosette Paimpol, Mme *Paulette Filliaux.* — Amanda, Mlle *Laurence Musset.* — La baronne Cordesco, Mlle *Gillette Dorlys.* — Gustave, Mlle *Salvadora.* — Ernestine, Mlle *G. Torin.* — Fifine, Mlle *Isaac.*

pour elle de montrer son flair de policière et d'exercer son talent de transformations. Son fiancé, le peintre Paul Verdier, est, sans le savoir lui-même, fortement soupçonné par la baronne Cordesco — qu'un jour il est venu portraicturer — de lui avoir dérobé certaine cassette renfermant un collier de quatre-vingt mille francs. Rosette soutient qu'en dépit de toutes les apparences, Paul est innocent et se charge de retrouver le véritable voleur. C'est à quoi s'emploient quatre des six tableaux de cette opérette amusante et « bon enfant », la dernière œuvre de ce pauvre Chivot qui vient de mourir, écrite d'ailleurs de concert avec son plus ancien collaborateur Duru. L'histoire, qui, après tout, en vaut une autre, se complique de ceci : il n'est entré dans l'idée de personne au monde de voler le collier de la baronne ; on n'en voulait qu'à des lettres — trois pauvres petites lettres écrites à une cocotte que le baron s'ingénie de ravoir, afin d'éviter le divorce que demande sa femme, et sans s'en douter, dans l'espoir d'une bonne récompense, Gimblot, commissionné par le baron Cordesco, a « grinché » le collier, par hasard enfermé dans la cassette où devaient se trouver les dites lettres d'amour. Avez-vous compris ? — A peu près ! — Cet « à peu près » suffit à décharger ma conscience : l'essentiel est que vous sachiez à quels travestissements divers sert d'abracadabrants prétextes la folle poursuite de la cassette. Et nous voyons tour à tour Rosette chez les canotiers de Bougival, en moussaillon de la *Belle Hortense*, puis en comtesse

espagnole produisant sur le propriétaire de la Villa des Acacias une impression profonde; enfin, au cabaret du Singe-Vert, en camelot prêt à tous les exploits d'acrobates pour s'emparer du meuble, contenant la fameuse cassette, qui, en dernier lieu, fut jetée à la Seine. De Cluny, où elle s'était bâti l'aimable renommée d'une gracieuse étoile de la rive gauche, Mme Paulette Filliaux était passée aux Nouveautés, où elle ne parut point tout à fait parisienne. A l'autre bout du boulevard, à Déjazet, elle se retrouve elle-même et a, du même coup, retrouvé un public très sympathique à son petit talent de comédienne encore un peu « empruntée » et de chanteuse douée d'un gentil filet de voix. On l'a donc appréciée dans les nombreux avatars d'un rôle « à tiroirs » et on lui a redemandé, entre autres morceaux, les couplets du mousse : « Sous le pont qu'est du côté d'Asnières », le bijou de la partitionnette qu'ont signée l'auteur de la *Timbale d'argent*, M. Léon Vasseur, et M. de Thuisy, un nouveau venu dans l'opérette. Joignons que Mme Filliaux a heureusement rencontré dans M. Sarborg, un jeune partenaire adroit, se servant avec beaucoup de goût d'un jolie voix de baryton et donnant à Rosette une intelligente réplique. Puis félicitons en bloc MM. Paul Jorge, Poggi, Wagmann, Mmes Laurence Musset et Gillette Dorlys. Avec le concours de tous — y compris celui d'un bienveillant public — la petite *Souris blanche* a vaillamment gagné sa partie.

31 DÉCEMBRE. — Reprise de la *Course aux jupons*, comédie en trois actes de M. Léon Gan-

dillot [1], qui, toujours, amuse follement le public de Déjazet. On sait, d'ailleurs, qu'il s'y trouve deux ou trois scènes de vraie comédie qui sont un régal pour les délicats.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Paris pour le Tsar, revue	2	»	25
Les Vacances de Toto, comédie-bouffe	3	»	25
Par les annonces, vaudeville	1	»	6
Madame la Maréchale, pièce	3	3 février	32
Une Fille encombrante, comédie-bouffe	2	3 février	16
Je me tuerai à 11 heures, pièce	1	17 février	28
**Les Deux Mômes*, folie	1	21 février	15
Un Lycée de jeunes filles, vaudeville-opérette	3 a. 4 t.	5 mars	38
Une Paire de bottes, vaudeville	1	27 mars	44
Les Locataires de M. Blondeau, vaudeville	5	9 avril	33
Les Femmes de Paul de Kock, vaudev. fantastiq.	5 a. 9 t.	8 mai	38
Brouillés depuis Wagram, comédie	1	27 mai	12
Cocard et Bicoquet, comédie-vaudeville	3	9 juin	28
Le Ménage Popincourt, vaudeville	1	9 juin	28
Les Noces de Mlle Loriquet, comédie	3	8 juillet	9
Le Phoque, pièce	1	8 juillet	40
115, rue Pigalle, comédie-bouffe	3	31 août	31
La Mariée récalcitrante, comédie-bouffe	3	1er octob.	46
**Le Dernier cabinet*, pièce	1	1er octob.	106
**La Souris blanche*, opérette	3 a. 6 t.	9 novem.	60
La Course aux jupons, comédie	3	31 déc.	1
Tonton, pièce	1	31 déc.	1

1. DISTRIBUTION. — Frondeval, M. *Paul Jorge*. — Georges Cartelin, M. *Poggi*. — Lucien Durand, M. *Legrenay*. — Dugonot, M. *Wagmann*. — Pacharès, M. *Chalande*. — Benuto, M. *Linval*. — Un monsieur, M. *Dechambre*. — Mme Champagnol, Mme *Fanny Génat*. — Léontine Frondeval, Mlle *Laurence Musset*. — Louisette, Mlle *Jeanne Heller*. — Mme Bolivon, Mme *Andrieu*. — Mme Dobury, Mlle *Gilette Dorlys*. — Suzanne Bolivon, Mlle *Salvadora*. — Riri, Mlle *Paulette Mouton*. — Mme Léclair, Mlle *Lefrançois*. — Julie, Mlle *Gabrielle Torin*. — Clara, Mlle *Chantel*. — Didine, Mlle *Février*. — Liliane, Mlle *Le Brehm*. — Charlotte, Mlle *Marcelle*.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE[1]

Au *Voyage de Mistress Robinson*, de M. Gaston Marot, datant de la précédente année, succédait, le 30 janvier, une reprise du *Régiment*[2] qui, si longtemps, et grâce à l'invention des billets dits à « demi-droit », fit les beaux jours de l'Ambigu. Le *Régiment* a trouvé dans MM. Normand, Charlier, Rosny, Francisque (reprenant le rôle de Foureau qu'il avait créé pour l'amusement des masses), Mmes Lévi-Leclerc et Villars, des interprètes dignes de lui. Ils étaient tous fort capables de faire de nouveau le succès du drame de MM. Jules Mary et G. Grisier, où le tableau de la *Chambrée* avec ses épisodes si exacts et si piquants — à une époque où tous nos jeunes gens passent par la vie militaire — est un clou de belle venue, planté

---

1. Directeur : M. Alphonse Lemonnier. — Secrétaire général : M. Amédée de Jallais.

2. Distribution. — Le colonel de Cheverny, M. *Rosny*. — Foureau, M. *Francisque*. — Jacques, M. *Normand*. — Pierre Gironde, M. *Charlier*. — Belhomme, M. *Vallières*. — Pâtoche, M. *Fernand*. — Bernard, M. *Monca*. — Le commandant Larue, M. *Germain*. — Poplard, M. *Legrand*. — Martin, M. *Legrenay*. — Le capitaine Auriol, M. *Aubert*. — Pichart, M. *Dechambre*. — Nicaise, M. *Leriche*. — Marguerite de Cheverny, Mme *Lévi-Leclerc*. — Marjolaine, Mlle *E. Villars*. — Catherine, Mlle *Blancheteau*. — Une paysanne, Mlle *Dubuisson*. — Une paysanne, Mlle *Torin*.

jadis par le directeur de l'Ambigu. Rendons à Rochard ce qui appartient à Rochard...

18 MARS. — Première représentation du *Banquier des Halles*, drame en cinq actes et sept tableaux, dont un prologue, de MM. Jean La Rode et Georges Rolle[1]. — La pièce avait tout ce qu'il fallait pour plaire au public. Jugez-en, d'après le récit que voici. Marcenat retrouve dans une auberge un vieil ami, Poujade, qui, ruiné, essaie de le voler pendant son sommeil. Mais Marcenat se réveille, se défend et tombe mort d'un coup de sang. Poujade se précipite, ferme les yeux de son ami, croyant l'avoir tué, s'empare de son portefeuille et s'enfuit précipitamment, sans se douter que cet argent lui appartenait, Marcenat étant chargé de le lui rendre. Il revient alors à Paris, et, dévoré de remords, essaie de se réhabiliter à ses propres yeux, recueillant d'abord Marcel, le fils de la victime, créant, aux halles, une banque pour les pauvres gens, où il amasse d'ailleurs une colossale fortune, tout en soulageant la misère des autres, et menant pendant vingt ans, sous le nom de Cohadou, une existence de travailleur et de bienfaiteur. Le loyal Marcel a sauvé des mains du commissaire une fille sans ressources; il obtient

1. DISTRIBUTION. — Cohadou-Poujade, M. *Charlier*. — Marcenat et Marcel Marcenat, M. *Normand*. — Flachoux, M. *Germain*. — Cruvot, M. *H. Legrand*. — Hector de Montmirail, M. *Leriche*. — Saussebrune, M. *Fernand*. — L'abbé Vallin, M. *Dulac*. — Cartier, M. *Linval*. — Le brigadier, M. *Aubert*. — Le docteur, M. *Dechambre*. — Pajot, M. *Chevalier*. — Chardonnet, M. *Vidal*. — Françoise Astier, Mme *R.-Lemonnier*. — Lalie, Mlle *E. Villars*. — Valentine, Mlle *M. Marsans*. — Mélanie Astier, Mlle *Salvadora*. — La Biscotte, Mlle *Gense*.

de la mère Astier, une brave femme, marchande au carreau des halles, qu'elle la prenne chez elle, et, naturellement, il devient amoureux de la jeune fille. Le mariage va se conclure, Cohadou n'a-t-il pas reconnu en la pauvresse sa pauvre fille! — quand Flachoux et Valentine arrivent à point pour tout gâter. Qu'est-ce que Flachoux? Qu'est-ce que Valentine? Flachoux, un misérable frère de la mère Astier, vivant en commun avec Valentine, est le patron de l'auberge où se serait, jadis, commis le meurtre. Donc Flachoux et Valentine ont vu Cohadou dévalisant Marcenat, et les preuves en main, s'unissent pour faire chanter le banquier des halles. Ils lui donnent rendez-vous, et le menacent, mais Lalie, fille retrouvée de Cohadou, assiste à cette scène, apprend l'assassinat, suit son père terrifié et réfugié dans une église, où il est venu demander les conseils d'un prêtre, et lui avoue qu'elle sait tout. Celui-ci tombe raide et, après une terrible maladie, perd la mémoire et devient fou. Marcel arrive alors, et Cohadou, le prenant pour son père, s'accuse lui-même à la vue du revenant. Hélas! les enfants sont désormais séparés par le crime du père. On le croit, du moins. Mais la mère Astier déclare qu'elle aussi était sur le lieu du crime, et qu'assistant le mourant, elle a recueilli ses dernières paroles, faisant du soi-disant assassin un innocent. Ce n'est pas tout : au dernier tableau, nous voyons revenir Flachoux et Valentine, qui ont résolu, cette fois, de dévaliser Cohadou. Surpris dans l'exécution de leur projet par Cohadou lui-même, ils le poignardent, mais se font

empoigner par la police, accourue à la réception d'une lettre de Cohadou, se dénonçant lui-même, comme l'assassin de Marcenat. Ouf! En voilà suffisamment pour les amateurs d'intrigues mélodramiques corsées et compliquées. Ajoutons à cela une scène au commissariat de police, où débarque le joli gibier ramassé dans une rafle, autour des Halles; une fête superbe un soir de 14 juillet, avec feu d'artifice, chansons, quadrille réaliste; une interminable scène de folie, commencée dans une église, terminée, puis recommencée en la maison de Cohadou et vous aurez une idée exacte de ce drame passionnant. MM. Charlier (Cohadou), Normand (Marcenat père, puis Marcenat fils), Germain (Flachoux), vraiment terrible et redoutable en sa mine d'assassin, se sont fort bien tirés de leurs rôles respectifs. L'excellente Mme Lemonnier, une marchande de soupe souriante et bon enfant, Mlle Villars, une fiancée pas veinarde, ont eu leur très grande part de succès.

28 MARS. — Matinée de la Société populaire des Beaux-Arts, précédée d'une conférence de M. Francisque Sarcey, par Béranger. Le programme comprenait *Un client sérieux*, de Courteline, avec la troupe du Carillon; *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, d'Alfred de Musset, joué par M. Prudhon et Mlle Persoons, de la Comédie-Française; *Et la Marseillaise fut!* scène historique, de M. René de Cuers, avec reconstitution du fameux tableau de Pils, plus un intermède auquel prenaient part: Mlle Loventz, de l'Opéra; Yvette Guilbert, etc., MM. Chambon, Truffier, Paul Vey-

ret, Polin, Damoye, Depas, Paumier, Numès, Fursy, etc...

17 AVRIL. — Première représentation, à ce théâtre, du *Voyage en Suisse*, pièce en trois actes, de M. Ernest Blum et de Raoul Toché [1]. — Crée aux Variétés par les célèbres Hanlon-Lees, le *Voyage en Suisse* permet de présenter au Château-d'Eau — transformé en frais jardin d'été — leurs dignes successeurs les Omer's. On se rappelle la pièce... Elle est un peu vide, sans doute, mais si drôlatique ! Deux jeunes mariés font leur voyage de noce en Suisse ; ils sont dérangés, tout le long du chemin, par des adversaires qui veulent entraver la... consommation du mariage. Ces adversaires ont pour principaux agents des domestiques fantastiques qui exécutent, à travers les wagons d'un chemin de fer et les cloisons d'une chambre d'hôtel, des cabrioles inénarrables. Les domestiques sont les Omer's. Ils ont tout le poids, toute la responsabilité de la pièce, et les artistes de M. Lemonnier se contentent de leur donner les répliques, et de débiter, pour les laisser respirer, quelques phrases plus ou moins comiques. C'est de l'art très restreint, évidemment, mais c'est encore de l'art... et surtout de la gymnastique.

18 MAI. — Première représentation du *Bâtard Rouge*, drame en cinq actes, de MM. Rodolphe

---

1. DISTRIBUTION. — Des Eglisottes, M. *Delpierre*. — Corgoloin, M. *H. Legrand*. — Polisot, M. *Legrenay*. — Me Le Giotin, M. *Germain*. — Taponet, M. *Leriche*. — Walther, M. *Dechambre*. — Bob, John, Harry, Ned, Paddy, José, *Les Omer's*. Madame Taponet, Mme *Moreau-Sainti*. — Juliette, Mlle *Nadine*. — Betsy, Mlle *Gense*. — Bettly, Mlle *Fernande*. — Kettly, Mlle *Liane*. — Edwige, Mlle *Lerat*.

Bringer et Gaston Rennes [1]. — Il n'y a pas le moindre grain d'originalité, mais il n'y a pas non plus une minute d'ennui dans ce drame de cape et d'épée, le *Bâtard rouge*, représenté ce soir avec un très vif succès, au Château-d'Eau d'été. D'été, vous avez bien lu : puisque le fond de l'orchestre est sablé et occupé par une fontaine jaillissante autour de laquelle on a placé de jolie petites chaises de jardin. Nous n'aurons plus besoin d'aller à la campagne : M. Lemonnier a gracieusement prévu nos désirs de villégiature. Quant aux auteurs — jeunes sans doute, — du *Bâtard rouge*, ils ont pensé que nous aimions assez les œuvres de Dumas et de Maquet pour en goûter avec plaisir un nouveau spécimen. Et, bravement, ils ont taillé de ci de là dans les célèbres *Mousquetaires*, dont nous retrouvons tous les personnages exactement copiés, les scènes principales littéralement calquées... Pourquoi, se sont-ils dit, cette nouvelle édition des populaires succès d'antan ne réussirait-elle pas aussi brillamment qu'a jadis réussi le modèle?.... Sans déshonneur aucun, le *Bâtard rouge* aurait pu être représenté à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu, où il eût fait, ma foi ! très bonne figure. Au Théâtre de la République, il a trouvé des in-

1. Distribution. — Richelieu. M. *Régnier*. — Lionel de Puyreland, M. *Normand*. — Capestoc, M. *Monca*. — Lopez de Silva, M. *Charlier*. — Bourniquet. M. *Paul Jorge*. — De Morantin, M. *Fernand*. — De Navailles, M. *Vidal*. — De Bremont. M. *Grangier*. — 1er homme masqué, M. *Germain*. — 2e homme masqué, M. *Aubert*. — 3e homme masqué, M. *Leriche*. — 4e homme masqué, M. *Chevalier*. — 5e homme masqué, M. *Bouard*. — 6e homme masqué, M. *Lepère*. — Simonne de Belyeuse, Mlle *E. Villars*.— Régina de Silva, Mlle *B. Billy* — Mme Bourniquet, Mlle *L. Musset*.

terprètes pleins de zèle et de vaillance qui s'appellent Normand, Régnier, Paul Jorge et Mlle Villars, l'étoile et l'idole de l'endroit. Et si le public, — oh ! le bon, l'excellent public ! — a vigoureusement conspué le « traître », personnifié à miracle par M. Charlier, il a fait un énorme succès à M. Monca et à Mlle Musset, qui représentent gaiement et aimablement, dans l'affaire, le couple légendaire de d'Artagnan et de Mme Bonacieux.

De temps à autre, et toujours en l'honneur de Taillade, le Théâtre de la République fait un heureux emprunt au répertoire — un peu oublié aujourd'hui — de Casimir Delavigne. C'est ainsi qu'après *Louis XI*, on revoyait, le 18 juin, les *Enfants d'Edouard,* inspirés de Shakespeare. Casimir Delavigne n'était, d'ailleurs, pas homme à imiter Shakespeare dans ses tours de force ; son génie plus modéré, suivait le cours naturel des choses, et quand il trouvait des crimes sur son chemin, il tâchait même d'en adoucir l'horreur. Ce qui frappa Casimir Delavigne, dans le sombre sujet de Richard III, c'est la grâce de ces deux tendres victimes dont le souvenir fait dire dans Shakespeare, au meurtrier Tyrrel : « Nous avons étouffé le plus complet, le plus doux ouvrage que la nature ait formé depuis la création ». C'est le parfum de ces deux roses tranchées sur la même tige — autre comparaison heureusement transportée par Casimir Delavigne dans la tragédie française — qui a doucement enivré le poète. Il a voulu aussi rétablir la noblesse de la femme, si fortement abaissée par Shakespeare. Il a tracé le

portrait de la mère à la fois digne et touchant; en un mot, il a pris toutes les précautions possibles — même en donnant à l'assassin Tyrrel de poétiques souvenirs et des réminiscences de paternité — pour rendre son sujet moins terrible. Malgré tout, l'horreur a encore dominé, et parmi les œuvres de Casimir Delavigne, de cet esprit correct, gracieux et doux, les *Enfants d'Edouard* demeurent un étrange et saisissant épisode. M. Taillade a merveilleusement composé son Glocester, et nous n'avons que des éloges à adresser à MM. Normand, Charlier, à Mme Méa et à Mlles Marsans et Villars, les gracieux « enfants d'Edouard » [1].

14 JUILLET. — M. Lemonnier offre aux spectateurs de la matinée gratuite de la Fête nationale, la première représentation des *Champairol*, drame patriotique en cinq actes et sept tableaux, de M. Fraisse [2], qui fut joué, treize ans auparavant, aux Menus-Plaisirs. — Le général Champairol a eu le tort d'épouser une jeune femme; la générale a le tort plus grave d'aimer son neveu, Maxime Champairol. Nous sommes au mois d'août 1870, à la veille de la bataille de Reischoffen. Le général reprend du service, et entre sa vengeance conjugale et le devoir militaire, c'est ce dernier qui

---

1. Les *Enfants d'Edouard* étaient précédés du *Dépit amoureux*, de Molière, joué par MM. *Monca*, *Grangier*, *Leriche*, *Linval*; Mmes *Germaine* et *Salvadora*.

2. DISTRIBUTION. — Le général Champairol, M. *Régnier*. — Champairol, M. *Charlier*. — Raymond, M. *Normand*. — Maxime, M. *Monca*. — Remy, M. *H. Legrand*. — Fritz, M. *Primert*. — Un aide-major, M. *Aubert*. — Jeanne de Champairol, Mlle *M. Marsans*. — Berthe, Mlle *E. Villars*. — Suzel, Mlle *Germaine*.

l'emporte. L'épouse infidèle et son amant ont le loisir de fuir. Le mari outragé a mieux à faire que de les poursuivre. Un souffle généreux circule à travers ce drame qui met aux prises, dans la famille Champairol, la passion privée et le devoir patriotique. Il y a un jeune Champairol soldat qui est aussi un neveu du général et dont la martiale ardeur fait honte à son frère, qui file l'amour aux pieds de sa maîtresse, au lieu de prendre un fusil. Il y a le père Champairol, frère du général, qui s'enrôle à défaut de son fils Maxime, pour que la famille paie sa dette à la patrie en danger. Railler serait aisé, mais injuste. De bonnes intentions, de beaux vers sont toujours dignes d'estime; or, les *Champairol* sont écrits dans une langue assez nette, assez ferme, et ne sont point du tout mal versifiés, certaines tirades ont du souffle, et par endroits, le dialogue, où un hémistiche riposte à un hémistiche, pastiche assez heureusement la manière du vieux Corneille. Il me semble que M. Fraisse peut se contenter du compliment... MM. Régnier, Normand, Monca, Charlier, M[mes] M. Marsans et E. Villars jouent avec ardeur et conviction. Peut-être ont-ils le tort de ne pas toujours donner aux vers le nombre de pieds qui leur appartiennent. Tantôt ils en ajoutent, tantôt ils en ôtent. Ils prêtent aussi au poète quelques hiatus. Cela n'a pas empêché, comme vous pensez, les auditeurs du brave Théâtre de la République d'applaudir chaudement — chaudement était le mot du moment — les tableaux de ce drame militaire, où la rime sonne, où le canon tonne, et où le ta-

bleau populaire des *Dernières Cartouches* s'intercale victorieusement. Le général Sganarelle a bien mérité de la patrie.

1er AOUT. — Reprise de la *Fille des Chiffonniers*, drame en cinq actes et huit tableaux, d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué [1].

28 AOUT. — Première représentation du *Camelot*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Audry, Max Maurey et Jubin [2]. — Plutôt que d'épouser l'ignoble amant de sa belle-mère — dangereuse aventurière qui a mis le grappin sur le vieux comte de Viviane — Alice, l'infortunée Alice, aime mieux se jeter à l'eau... Elle est repêchée à temps par un brave camelot, Julien, qui n'est autre que l'excellent Taillade, et recueillie — voyez donc comme ça se trouve! — par la mère du jeune homme qu'elle aime et à qui, dès le second acte, nous la trouverons, sous le nom de Mme Durtal, mariée selon son cœur, mais battant vigoureusement la « dèche ». La noire misère oblige Durtal à s'expatrier, et la

---

1. DISTRIBUTION. — Henri Duval. M. *Normand*. — Bamboche, M. *Monca*. — Dartès, M. *Dulac*. — Mas, M. *Charlier*. — Paul Verdier, M. *Grangier*. — Lepailleux. M. *Fernand*. — Farfaillou, M. *H. Legrand*. — Don Sandoval. M. *Vidal*. — Joseph, M. *Leriche*. — La mère Moscou, Mme *R. Lemonnier*. — Térésa. Mlle *Mazalto*. — Mariette, Mlle *Heller*. — L'Arlequine. Mlle *Germain*. — Justine, Mlle *Torin*.

2. DISTRIBUTION. — Julien. M. *Taillade*. — De Viviane, M. *Régnier*. — Varlain, M. *Charlier*. — Durtal. M. *Dulac*. — Le Puceron, M. *H. Legrand*. — Le juge d'instruction, M. *Germain*. — Bibi la Purée, M. *Leriche*. — Agent de la Sûreté, M. *Fernand*. — Le médecin légiste, M. *Vidal*. — Edgard. M. *Grangier*. — Premier reporter, M. *Primart*. — Paulus. Le brigadier, M. *Dechambre*. — Auguste le Sénateur, M. *Chalande*. — La comtesse de Viviane, Mme *Léri-Leclerc*. — Alice, Mlle *E. Villars*. — Chichette, Mlle *Germaine*. — Justine, Mme *Moreau-Sainti*. — Une vieille femme, Mlle *Sorel*. — Yvonne, *La petite Charlotte*.

force elle-même à confier aux soins de M. et Mme de Viviane, sa fille âgée de cinq ans. Mauvaise idée, d'ailleurs, puisque la comtesse et son digne complice ne songent qu'à se débarrasser de la petite Yvonne, à laquelle s'est trop attaché son grand-père, et à faire ainsi main basse sur la fortune qui pourrait revenir à l'enfant. Comment, grâce au bon Julien, heureusement informé par un camarade, l'enlèvement de la petite fille est-il un coup manqué, et comment, dans la violente bagarre, le bon camelot se trouve-t-il un instant, un instant seulement, fort injustement accusé d'assassinat sur la personne du comte de Viviane, poignardé par l'amant de la comtesse?... C'est ce que nous content, fort allègrement, ma foi! MM. Andry (André Vervoort), Maurey et Jubin, qui ont écrit là, dans le style et le goût du « jour », une pièce intéressante et amusante, admirablement appropriée à l'esthétique assez simpliste des habituels spectateurs de la rue de Malte. Le *Camelot* est fort bien joué par le sympathique Taillade d'abord, et par MM. Régnier et Charlier, Mmes Lévi-Leclerc et Emma Villars. Il comporte deux clous de première grandeur : le Clou lui-même, c'est-à-dire le Mont-de-Piété, un épisodique tableau bourré de détails, pris sur le vif; puis la rue du Croissant, à l'heure de l'après-midi où débouchent en courant, leurs paquets de journaux sous le bras, les camelots que vous savez : « Demandez le *Jour!*... Le *Jour* vient de paraître!... » Par trois fois il a fallu relever le rideau aux applaudissements du public et recommencer le mouvement, on ne peut mieux

exécuté par la figuration du Théâtre de la République : gros effet; indéniable succès...

15 OCTOBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Mendiante de Saint-Sulpice*, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay[1]. — La *Mendiante de Saint-Sulpice* nous vient de l'Ambigu, où elle fut donnée pour la première fois le 20 décembre 1895, et remplacée, le 19 février de l'année suivante, par les *Deux Gosses*, qui depuis ce temps-là n'ont pas quitté l'affiche... C'est un bon, un très bon mélo, très compliqué, comme tout mélo qui se respecte, mais très bien fait, et amusant d'un bout à l'autre. La pièce — d'ancien modèle, bien entendu — est d'un gros effet. Deux clous : l'explosion d'un obus dans une mansarde, pendant le siège de Paris, et la noyade nocturne de Jeanne dans la Seine. La *Mendiante de Saint-Sulpice* est bien jouée par l'excellente troupe d'ensemble de M. Lemonnier, très rompue au genre qu'elle interprète. Louons spécialement M. Charlier, bandit pittoresque en les

---

1. DISTRIBUTION. — L'abbé d'Arcynes, M. *Régnier*. — Gilbert Rollin, M. *Normand*. — Servais Duplat, M. *Charlier*. — Lucien de Kernoël, M. *Denelly*. — Gaston Deprety, M. *H. Legrand*. — Maître Ricard, M. *Fernand*. — Docteur Germain, M. *Germain*. — Docteur Bordet, M. *Grangier*. — Marcel, M. *Térof*. — Le chef de la Sûreté, M. *Vidal*. — Paul Rivat. M. *Ferrat*. — Jeanne Rivat, Mlle *Augusta Vallée*. — Henriette Rollin. Mme *Léri-Leclerc*. — Marie-Rose-Blanche, Mlle *M. Marsens*. — Véronique. Mlle *Mony*. — Georgette, Mlle *Amaury*. — Marguerite. Mlle *Sorel*.

Par suite d'un accord intervenu entre M. A. Lemonnier, directeur du théâtre de la République, et M. Jules Bringer, ce dernier donnait, sur la scène de la rue de Malte, tous les jeudis, à partir du 14 octobre, des représentations classiques. Chaque spectacle était composé d'une tragédie et d'une comédie de Corneille, Racine, Molière, Voltaire, Regnard, Boursault, etc., précédée d'une conférence.

diverses transformations de Servais Duplat; M. Normand, qui n'arrive pas toujours à être assez canaille sous les traits de Gilbert Rollin; M. Régnier, très convaincu dans l'abbé d'Areynes, où il est le type du bon prêtre; Mlle Marthe Marsans, gracieuse et bien disante, ayant au suprême degré le don précieux des larmes; Mme Lévi-Leclerc, aux yeux bleus, qui rend avec beaucoup d'effet sa scène de folie du sixième tableau, et Mme Augusta Vallée, de jeu sobre et pathétique dans la « mendiante de Saint-Sulpice », dont elle créa le rôle à l'Ambigu.

25 NOVEMBRE. — Première représentation du *P'tit Gars*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Fernand Moynet et de Mme Marie Geffroy [1]. — La pièce a cela de particulier que personne n'y meurt, qu'aucun des personnages ne s'y suicide, qu'il ne s'y commet pas le plus petit assassinat : c'est un « drame » uniquement fait de scènes touchantes. Est-ce assez pour le public ordinaire de l'endroit ?... *That is the question.* Maintenant, oyez l'histoire : Hélène et Christiane, élevées ensemble, s'éprennent toutes deux de M. de Lassarte, jeune médecin élégant, doublé d'une fortune très respectable. Christiane triomphe et abandonne Hélène à son désespoir. Cette pauvre Hélène n'a,

---

1. DISTRIBUTION. — Barrois, M. *Delorme*. — Camus, M. *Charlier*. — Oscar Barrois, M. *Monca*. — Annibal, M. *H. Legrand*. — De Lassarte, M. *Denelly*. — Bigoudis, M. *Terof*. — Cartant, M. *Germain*. — Derville, M. *Vidal*. — Un monsieur, M. *Grangier*. — Un voleur, M. *Primart*. — Mme Brice, Mme *Guertet*. — Hélène, Mme *Lévi-Leclerc*. — André, Mlle *Marthe Marsans*. — Léocadie, Mlle *Gabrielle Reyne*. — Christine, Mlle *Lucie Delporte*. — Justine, Mlle *d'Haurigny*. — Phrasie, Mlle *Irma Le Français*.

exécuté par la figuration du Thé
blique : gros effet ; indéniable suc
15 OCTOBRE. — Première rep
théâtre, de la *Mendiante de Saint*
en cinq actes et dix tableaux, de
Montépin et Jules Dornay[1]. — L
Saint-Sulpice nous vient de l'Ambi
donnée pour la première fois le
et remplacée, le 19 février de l'année
les *Deux Gosses*, qui depuis ce temps
quitté l'affiche... C'est un bon, un
très compliqué, comme tout mélo qu
mais très bien fait, et amusant d'un b
La pièce — d'ancien modèle, bien en
d'un gros effet. Deux clous : l'explosion
dans une mansarde, pendant le siège
la noyade nocturne de Jeanne dans
Mendiante de Saint-Sulpice est bien
l'excellente troupe d'ensemble de M
très rompue au genre qu'elle interp
spécialement M. Charlier, bandit pitto

---

1. DISTRIBUTION. — L'abbé d'Areynes, M. *Régn*
M. *Normand*. — Servais Duplat, M. *Charlier*. — L
M. *Denelly*. — Gaston Deprety, M. *H. Legrand*. —
M. *Fernand*. — Docteur Germain, M. *Germain*. —
M. *Grangier*. — Marcel, M. *Térof*. — Le chef de la
— Paul Rivat, M. *Ferrat*. — Jeanne Rivat, Mlle
Henriette Rollin, Mme *Lévi-Leclerc*. — Marie-Rose
sans. — Véronique, Mlle *Mony*. — Georgette, Mlle
rite, Mlle *Sorel*.

Par suite d'un accord intervenu entre M. A. Lemoin
théâtre de la République, et M. Jules Bringer,
la scène de la rue de Malte, tous les jeudis, à partir
représentations classiques. Chaque spectacle était
gédie et d'une comédie de Corneille, Racine, Mol
Boursault, etc., précédée d'une conférence.

...n compagnon et le laisse accomplir
...aine besogne. Après avoir battu le
...pendant quelque temps, notre hé-
...t soigneusement son passé, parvient
...e simple apprenti dans l'usine de
...ès intelligent, il fait tous ses efforts
...utile ; efforts justement récompen-
...une occasion se présente, la chau-
...e délaissée par un chauffeur trop
...éclater et détruire ateliers et cons-
...p'tit gars » est là ; il ne connaît
...e, et, malgré le danger, n'hésite pas
...pour conjurer l'imminente catastro-
...lle ne peut que s'intéresser au jeune
...ui fait une sérieuse position dans sa
...tre croyez-vous que le pauvre gosse
...un cette fois) a vu la fin de ses mal-
...erreur est la vôtre ! Son camarade
...maintenant des vues plus hautes,
...rioleur ; le voilà pénétrant justement
...lle, fracturant les meubles. Et notre
...ui le surprend et vient l'arrêter, ne
...se faire prendre avec lui comme cou-
...usement Hélène est là ; elle a reconnu
...vient à convaincre tout le monde de
... Vous en êtes bien heureux... Moi
...ez à ces émouvantes péripéties quel-
...scènes comiques. Imaginez la place de
...ne, à sept heures du matin, avec le
...ndant de Belleville, le Funiculaire en
...nement, et vous aurez une idée à
...ete du drame en question, fort bien

d'ailleurs, jamais eu de chance : elle allait épouser un officier de marine, quand son fiancé, brusquement appelé à rejoindre son poste au-delà des mers, mourait aux colonies, laissant à sa femme le fruit d'une cour poussée un peu trop loin : c'est le jeune André. Réussissant à cacher sa honte aux yeux de sa famille, Hélène dépose tranquillement son enfant à l'Assistance publique. Quand il a atteint sa douzième année, le « p'tit gars » est placé dans une ferme où son patron, Cartaut, un paysan d'une révoltante brutalité, lui fait subir tous les affronts, profitant de ses jeunes bras pour lui imposer les dures corvées et le frappant à tout instant. Las d'une vie aussi pénible, l'orphelin se révolte, au point de jeter son sabot à la tête de son maître : le voilà, de ce fait, emballé entre deux gendarmes, pour une maison de correction ! Dans ces maisons de jeunes détenus, les fréquentations, vous le savez, ne sont pas toujours très bonnes. C'est ainsi qu'André, jusque-là pourtant imbu d'idées honnêtes, y fait la connaissance de Camus, un de ces repris de justice qui trouvent beaucoup plus simple de laisser travailler les autres pour s'approprier leurs biens. Camus combine avec lui un plan d'évasion qui leur permettra de gagner leur vie à Paris. Aussitôt dit, aussitôt fait et nous retrouvons nos deux copains place de la République, exténués de fatigues et à bout de ressources. Camus est alors ressaisi pas ses mauvaises passions, et voyant un brave soulographe s'affaler sur un banc, il propose à André de le voler... Celui-ci se révolte à cette idée, résiste aux engageantes

paroles de son compagnon et le laisse accomplir lui-même sa vilaine besogne. Après avoir battu le pavé de Paris pendant quelque temps, notre héros, en cachant soigneusement son passé, parvient à entrer comme simple apprenti dans l'usine de M. Derville. Très intelligent, il fait tous ses efforts pour se rendre utile ; efforts justement récompensés du reste : une occasion se présente, la chaudière de l'usine, délaissée par un chauffeur trop distrait, allait éclater et détruire ateliers et constructions. Le « p'tit gars » est là ; il ne connaît que son courage, et, malgré le danger, n'hésite pas à se dévouer pour conjurer l'imminente catastrophe. M. Derville ne peut que s'intéresser au jeune sauveteur et lui fait une sérieuse position dans sa maison. Peut-être croyez-vous que le pauvre gosse (il n'y en a qu'un cette fois) a vu la fin de ses malheurs... Quelle erreur est la vôtre ! Son camarade Camus, ayant maintenant des vues plus hautes, s'est fait cambrioleur ; le voilà pénétrant justement chez M. Deville, fracturant les meubles. Et notre petit ami, qui le surprend et vient l'arrêter, ne réussit qu'à se faire prendre avec lui comme coupable. Heureusement Hélène est là ; elle a reconnu son fils et parvient à convaincre tout le monde de son innocence. Vous en êtes bien heureux... Moi aussi... Joignez à ces émouvantes péripéties quelques bonnes scènes comiques. Imaginez la place de la République, à sept heures du matin, avec le peuple descendant de Belleville, le Funiculaire en plein fonctionnement, et vous aurez une idée à peu près exacte du drame en question, fort bien

interprété par M. Delorme, un nouveau venu, succédant à M. Grégoire, passé à l'Ambigu ; par M. Charlier, voyou incomparable ; par Mlle Marthe Marsans, qui, très habilement, a composé son rôle de p'tit gars ; par Mmes Guertet et Lévi-Leclerc.

16 DÉCEMBRE. — Reprise de la *Closerie des Genêts*, drame en cinq actes et sept tableaux, dont un prologue, de Frédéric Soulié. [1] — La *Closerie des Genêts* est un de ces drames qu'on reprend souvent et qu'on reprendra longtemps encore, toujours avec raison ; car c'est, dans l'espèce, un véritable modèle, comme qui dirait une façon de chef-d'œuvre. Frédéric Soulié est fort injustement aboli aux yeux de la génération présente. C'est une imagination puissante et sombre. Il avait même de la littérature, et de la meilleure. Les premiers chapitres des *Mémoires du Diable* contiennent des pages de bonne et forte prose qui méritent d'avoir une place dans le musée de la langue française. Encore qu'elle ait naturellement un peu vieilli dans la forme, étant vigoureusement machinée, — avec des péripéties humaines et des caractères vivants, la *Closerie des Genêts* reste une œuvre. Je n'ai pas, Dieu merci ! à en faire l'analyse. La pièce est plus que connue. Elle est quasiment légendaire. L'intérêt de la reprise actuelle, au

---

1. DISTRIBUTION. — Kérouan, M. *Taillade*. — Général comte d'Estève, M. *Bouyer*. — Marquis de Montéclain. M. *Castelli*. — Cristophe dit Aly. M. *Charlier*. — Dominique. M. *Delorme*. — Georges d'Estève, M. *Grangier*. — Louise Kérouan, Mlle *Marthe Marsans*. — Léona de Beauval, Mlle *Renée Gogé*. — Lucile, Mlle *Gabrielle Reyne*. — Madeleine, Mlle *Germain*.

Théâtre de la République, est tout dans l'interprétation. Et comme M. Lemonnier a bien fait de décider notre vieux Taillade à jouer le rôle de Kérouan où il est parfait, plein d'émotion communicative ! M. Bouyer a toute la dureté qui convient au comte d'Estève, et M. Delorme a le pittoresque que demande le type de Dominique. M. Castelli est un beau marquis de Montéclain ; M[lle] Marthe Marsans est touchante dans Louise, et M[lle] Gabrielle Reyne charmante dans Lucile. Ainsi montée — M[lle] Renée Cogé, actrice de réel talent, n'a pas dédaigné de jouer Léona — la *Closerie des Genêts* vaut bien des pièces nouvelles tambourinées par de grosses réclames...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Voyage de mistress Robinson	5 a. 10 t.	»	33
Le Régiment, drame	5 a. 8 t.	30 janv.	54
**Le Banquier des Halles*, drame	5 a. 7 t.	18 mars	30
Le Voyage en Suisse, pièce	3	17 avril	32
Je me tuerai à 11 heures, pièce	1	17 avril	44
**Le Bâtard rouge*, drame	5	18 mai	30
Les Enfants d'Édouard, drame	3	18 juin	25
Le Dépit amoureux, comédie	2	18 juin	25
**Les Champairol*, drame patriotique	5 a. 7 t.	14 juillet	18
La Fille des Chiffonniers, drame	5 a. 8 t.	1er août	27
**Le Camelot*, drame	5 a. 7 t.	28 août	52
La Mendiante de Saint-Sulpice, drame	5 a. 10 t.	15 octob.	41
**Le P'tit Gars*, drame	5 a. 8 t.	25 nov.	23
La Closerie des Genêts, drame	5 a. 7 t.	16 déc.	17

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE-COMIQUE

A l'Athénée-Comique, — vous : l'
cienne Comédie-Parisienne, voisine
— M. Lerville nous a donné, le 2
nos étrennes, une aimable revue
et Blondeau, deux maîtres en ce
du boulevard — ils furent naguère
riétés — à la rue Boudreau, où ils
avec les honneurs dus à leur rang.

Paris sur scène, en trois actes et huit tableaux, dont un prologue[1], est très élégamment monté.

---

1. DISTRIBUTION. — Aristide Chamouillard, M. *Alexandre.* — Pitou, l'Ermite, le Sacristain, Paturin, M. *Matrat.* — Un Auvergnat, un Pion, le croque-mort, Pierrot, M. *Modot.* — Un agent, Chand d'habits, M. *Baron fils.* — Le Protocole, Abeilard, le Pendu, Ferdinand le Noceur, premier don Juan, M. *Tréville.* — Le Homard, Longjarret, le Charpentier, Galope-Chopine, 2e don Juan, M. *Ranté.* — Un garçon de café, M. *Bourgeotte.* — Raymond, M. *Dubosc.* — Le Merlan, le Mari, Bernard, M. *Tressy.* — Un garçon d'hôtel, l'Esturgeon, le domestique, M. *Jahyer.* — Le Hareng, l'Agent, Lilas-Blanc, M. *Froment.* — Le commissaire de police, M. *Pointel.* — Le Rire, Mlle *Sidley.* — Une petite dame, Mme Meulinard, la Musique, Mlle *Alice Bonheur.* — Le chapeau fin-de-siècle, Javotte, la Poupée, Mlle *Mary Aubert.* — Le Cinématographe, Héloïse, Louisette, Mlle *Frédérick.* — La Danse, Mlle *Renée Maupin.* — Cléo, la Puce, Mlle *S. Charlier.* — Le Chapeau Empire, la Couleuvre, la Vivandière de Rivoli, Mlle *Moutton.* — Troisième bicycliste, Mlle *Lusset.* — Un Camelot, Faust, quatrième bicycliste, Monsieur Lohengrin, Mlle *Dartimont.* — Le caniche, Mlle *Berney.* — Le Chapeau Directoire, Des Grieux, premier bicycliste, Mlle *Norfig.* — Manon, Mignonnette, Mlle *L. Bernard.* — Une Dorade, Némorin,

Conduite par M. Alexandre, l'ex-baryton de la Gaîté dont se souviennent les admiratrices du *Grand Mogol*, et par une fort jolie commère, Mlle Sidley, cette merveille de beauté brune, appréciée déjà à la tour Eiffel et autre Bodinière, la revue « file vite », toujours attrayante à l'œil et souvent amusante en ses couplets fort bien tournés. Que voulez-vous lui demander de plus? Citons, au nombre de ses meilleures scènes : celle de l'Auvergnat qui, encouragé par l'exemple des Félibres prétendant imposer le provençal, vient briguer une chaire à la Sorbonne : M. Modot y danse la « Machtagouine » avec une verve qu'approuverait notre excellent confrère Lintilhac; les couplets du ministre pétulant, — c'est de l'ambassadeur de Chine qu'il s'agit — et ceux du soldat-tender, inventé par l'illustre général Poilloüe de Saint-Mars, et que dit avec finesse M. Matrat; le même Matrat, dans ses imitations d'Antoine et de Francès vraiment fort réussies; l'agence des faux amants, où Mlle Alice Bonheur est une Mme Moulinard infiniment adroite; la scène de l'agent, porteur d'un bâton à tout faire, que personnifie gaiement le fils Baron; le cyclone, fort heureusement rappelé par de fantastiques clowns, et les bouis-bouis de Montmartre où Modot, en croque-mort du Néant, fait sympathiquement vis-à-vis au sa-

---

Mlle *Dariès*. — Une Sardine, Juliette, le Chat-Noir, Mlle *Pressat*. — Une Crevette, Estelle, le Moulin-Rouge, Mlle *Hoyet*. — Renée, Mlle *Jeanin*. — Une Dorade, Roméo, Fernando, Mlle *Pierrot*. — Une Crevette, la Bonne, la Fourmi, Mlle *Fontana*. — Marguerite, le Carillon, Mlle *Marcelle*. — Une Sardine, Chapeau 1930. 2e bicycliste, Mlle *Stefano*.

cristain du Ciel, figuré par Matrat. Dans *Paris sur scène*, on retrouvait, comme de juste, le trio des Cambrioleurs qui a fait, à Cluny, le succès du *Papa de Francine*, et l'on riait de la bonne grâce avec laquelle l'Athénée blaguait lui-même, par la bouche de Baron-Chand d'habits, la petite veste qu'il s'était naguère offerte avec *Madame l'Avocat*. Nous notions encore, à l'acte des théâtres, une rejouissante parodie du *Partage*, et nous adressions en bloc nos sincères compliments à la vaillante troupe de M. Lerville qui, en dehors des protagonistes déjà nommés, et grâce à la particulière gentillesse de Mmes Mary Aubert, Frédérick, Berney, Norffig, donnait à *Paris sur scène* le ragoût qui lui convenait.

27 FÉVRIER. — Première représentation de *Madame Putiphar*, opérette en trois actes, de MM. Ernest Depré et Léon Xanrof, musique de M. Edmond Diet [1]. — Peut-être croyez-vous bien connaître l'histoire de Joseph et de Mme Putiphar?... Eh bien! non, vous ne la connaissez point, si vous

---

1. DISTRIBUTION. — Pharaon, M. *Vauthier*. — Putiphar, M. *Matrat*. — Joseph, M. *Baron fils*. — Siméon, M. *Modot*. — Zabulon, M. *Bourgeotte*. — Issachar, M. *Kerny*. — Ruben, M. *Tressy*. — Un Hôtelier, M. *Jahyer*. — Un Tragédien, M. *Duvelleroy*. — Commissaire organisateur, M. *Froment*. — Un Ministre, un Sous-Officier, M. *Darras*. — Lota, Mlle *Mily-Meyer*. — La Reine, Mlle *A. Leriche*. — Madame Julos, Mme *R. Maurel*. — La Divette, Mlle *S. Dalbray*. — Anatot, Mlle *P. Moulton*. — Sélika, Mlle *Norfig*. — L'Amoureux, Mlle *Sorval*. — L'Amoureuse, Mlle *Barny*. — La Danseuse, Mlle *Hoyet*. — Le Petit Comique, Mlle *Papy*. — Almosis, Mlle *Mancey*. — Poeri, Mlle *Lisette*.

Par suite d'un arrangement amiable intervenu entre M. Lerville, directeur, et M. Maurice Charlot, secrétaire de ce théâtre, M. Lerville avait, dès les premiers jours du mois de février, cédé à M. Maurice Charlot la direction de l'Athénée-Comique. M. Charlot confiait à M. Henri Brémontier les fonctions de secrétaire général.

ne l'avez entendue lestement, — très lestement narrée par MM. Depré et Xanrof, mettant à la scène avec autant d'esprit que de gaieté une aventure célèbre, qui date de deux mille ans. Il faut vous dire que, lors d'un dernier combat contre les Abyssiniens, le général Putiphar, gouverneur de la province des Grandes Cataractes, a reçu, dans une des parties les plus intimes de son individu, une flèche si malencontreuse que, devenu le mari de la jeune Lota, — histoire de sauver le prestige, — il est condamné à ne l'être jamais que de nom. En voyage de noces depuis quinze jours, Lota, toujours pure comme le cristal, continuera à ne rien savoir et à ignorer le reste... jusqu'au jour où, ayant aperçu Joseph, « au sortir du bain », elle entrevoit désormais un nouvel « astre », dont elle rêve la nuit, inquiète et curieuse... Or, imprudent comme tous les maris, Putiphar a acheté, à la vente aux enchères, Joseph, qu'il croit logé à la même enseigne que lui-même, et l'a donné à sa femme comme premier intendant de ses menus plaisirs. Surpris en tête à tête avec la patronne, Joseph, encore bien naïf pourtant, sera — ça, c'est de l'histoire — accusé de l'avoir voulu séduire et condamné au supplice du pal : le clou de la splendide fête organisée en l'honneur du grand roi Pharaon. Et c'est aux pieds de la reine — femme au tempérament excessif qui ne saurait se contenter d' « une nuit par mois », strictement accordée par le sévère Protocole — qu'est cette fois découvert Joseph, ne demandant qu'à être déniaisé. Posture excentrique, sans doute, mais heureusement mise

sur le compte de l'hypnotisme : Joseph explique au roi le songe des sept vaches maigres, — ce sont ses sept ministres qu'il faut renvoyer au plus tôt, et conquiert, pour récompense, une place enviable qui va le mettre à même de satisfaire tour à tour la reine et la générale Putiphar. Tout cela joyeusement conté par nos ingénieux librettistes, bien joliment mis en musique par M. Edmond Diet, joué avec autant de fantaisie que d'entrain par Mily Meyer et Augustine Leriche, si vaillamment secondées par MM. Matrat, Baron, Vauthier, Rosine Maurel (une mère Julos d'extraordinaire vérité), délicieusement encadré dans d'exquis décors de Moisson et Carpezat, monté avec un goût parfait par le nouveau directeur, M. Maurice Charlot : il y avait là, ce nous semble, un très sérieux effort qui méritait vraiment d'être encouragé par le public.

27 AVRIL. — Première représentation, à ce théâtre, du *Jour et la Nuit*, opérette en trois actes de M. Leterrier et M. Vanloo, musique de M. Charles Lecocq[1]. — Ce fut, il y a une quinzaine d'années,

---

1. DISTRIBUTION. — Calabazas, M. *Maugé*. — Brazeiro, M. *Dekernel*. — Miguel, M. *Piccaluga*. — Don Degomez, M. *Kerny*. — Cristoval, M. *Duvelleroy*. — Un soldat, M. *Tressy*. — Gonzalez, M. *Froment*. — Manola, Mlle *Jeanne Petit*. — Beatrix, Mlle *Eveline Jeannez*. — Sanchette, Mlle *Mary Auber*.

Les *Petites Affiches* enregistraient la formation d'une Société anonyme au capital de 185,000 francs et d'une durée de dix-neuf ans, en vue de l'exploitation du théâtre dit de l'Athénée-Comique. La liquidation de l'ancienne société en commandite « J. Lerville et Ce » faisait apport à la nouvelle société de tout son actif, et, en représentation de cet apport il était attribué à la liquidation J. Lerville et Ce vingt-cinq actions entièrement libérées de la société nouvelle, de 5,000 francs chacune. La société nouvelle est administrée par un conseil de trois membres ; MM. Maurice Charlot et Georges Leclerc, fondateurs, et Victor Demonts, propriétaire.

l'un des plus grands succès des Nouveautés. Gaie, sans trivialité, la pièce de Vanloo et Leterrier avait merveilleusement inspiré l'auteur de *Madame Angot*. Des vingt-quatre morceaux de cette partition, il y a d'excellentes pages qui méritaient d'être retenues. Le tout est alerte, d'une venue très franche et d'un métier parfait. M. Lecocq possède, quand l'inspiration lui est abondante, la première des qualités nécessaires à un compositeur d'opérettes : il sait doser. Vous ne le surprendrez jamais se lançant dans des développements hors de propos. A-t-il produit l'effet qu'il attendait? Il s'arrête net aussitôt, et passe à un autre genre d'exercices. Non seulement, par ce procédé habile, il ne fatigue pas son auditoire, mais il le repose, et quand il a fini, on lui dit : Encore... Sa partition du *Jour et la Nuit* plut à tout le monde. Les amateurs de flonflons y trouvèrent largement de quoi fredonner à la sortie, et les plus délicats remarquèrent les couplets du défilé des petites femmes devant Miguel, le duetto «Tuons-nous », la prière à saint Michel où les voix s'harmonisent avec beaucoup de distinction (on l'a bissée d'enthousiasme), le duetto du rossignol et de la fauvette, babillage frais et matinal, et les couplets du jour et de la nuit, dont la note rêveuse est bien trouvée. Le *Jour et la Nuit*, eut à l'origine, une interprétation de tout premier ordre : Brasseur père, Berthelier, Montaubry, Scipion, Matrat, Marguerite Ugalde, alors à ses débuts, Juliette Darcourt, Piccolo... Abstenons-nous de toute comparaison désobligeante et disons que M. Maurice Charlot a fort heureusement mis

la main sur une jeune artiste, Mlle Jeanne Petit, dont la voix fraîche et la gentille inexpérience ont charmé le public. M. Maugé a trouvé, dans Picratès, un rôle à sa convenance qui lui a valu un très franc succès. — « Succès » était, d'ailleurs, le mot de la soirée, qui s'ouvrait par un acte amer — genre Théâtre libre, première manière — *Séraphin*, qui montrait en son auteur, M. Loriot-Lecandey, un homme qui a certainement l'instinct du théâtre.

Le *Jour et la Nuit* avait été joué pour la dernière fois le 31 mai. Le lendemain 1er juin, le théâtre faisait sa clôture annuelle. La réouverture avait lieu le 17 septembre avec le *Cabinet Piperlin*, opérette en trois actes d'Hippolyte Raymond et de M. Paul Burani, musique inédite d'Hervé[1]. — Depuis le jour où il fut créé à l'Athénée-Comique de la rue Scribe, le *Cabinet Piperlin* a été joué un peu partout : nous l'avons vu à Cluny, et nous l'eussions vu peut-être au Palais-Royal, si, tout dernièrement, on n'avait découvert une partition d'Hervé encore inédite, s'appliquant aux situations de la célèbre farce, et si l'Athénée-Comique (se-

1. Distribution. — Piperlin, M. *Guyon fils*. — Vétivier, M. *Jannin*. Dardinel, M. *Vallières*. — Roussignac, M. *Baron fils*. — Merlingard, M. *Kerny*. — Colombe, Mlle *Augustine Leriche*. — Zénaïde, Mlle *Jane Petit*. — Céline, Mlle *Manuel*. — Anita, Mlle *Dalcy*. — Dorothée, Mlle *Helliac*. — Liénard, Mlle *de Montbrion*.

La partition inédite de l'auteur du *Petit Faust* et de l'*Œil crevé* a son histoire. Il y a vingt ans, quand Montrouge décida de monter le *Cabinet Piperlin*, le plus grand succès de la carrière heureuse de Raymond et Burani, il avait demandé à Hervé d'écrire quelques airs pour ce vaudeville bouffe. Le maestro écrivit une partition complète qui suscita de graves difficultés que Montrouge ne pouvait résoudre dans son théâtre. Le *Cabinet Piperlin* demeura vaudeville et la partition resta dans les cartons d'Hervé où son fils la retrouva pour la présenter à M. Maurice Charlot.

conde manière) n'avait réclamé, pour le jouer en opérette, le très gai vaudeville d'Hyppolyte Raymond et Paul Burani. La pièce est, en effet, un vaudeville de la vieille école d'Hennequin, avec portes et cabinets, allées et venues, imbroglios, escamotages... Elle va vite au but, elle divertit, elle a le mot drôle, et la facture preste. Ce Piperlin, vous le savez, est un agent matrimonial : quel homme, quel génie, quelle discrétion ! Il garantit deux ans les mariages qu'il fait contracter. M. Merlingard, entrepreneur de démolitions, ayant épousé certaine Colombe, voit avec effroi que Mme Berlingard aime fort un jeune peintre impressionniste et impressionnable, répondant au nom de Dardinel. Si Mme Merlingard succombe, Piperlin doit à Merlingard l'indemnité stipulée par contrat : ci, 40,000 francs. Aussi comme Piperlin se démène pour protéger la vertu de Mme Merlingard ! Il est la tête de Méduse des amoureux. Il leur bat la caisse aux oreilles. Il traverse leur rendez-vous de ses *ra* et de ses *fla*, ronflant sur la peau d'âne. A la fin, Piperlin marie Dardinel à une grisette que le peintre avait séduite. Et dans ce joyeux vaudeville comme dans le plus noir mélodrame de l'Ambigu, la vertu est récompensée et le vice puni... Le *Cabinet Piperlin* fut jadis un grand succès de pièce — les auteurs avaient vraiment l'instinct comique — et d'interprétation : les acteurs du premier Athénée étaient animés d'une verve étonnante, et peut-être vous rappelez-vous comme M. et Mme Montrouge, si bien secondés par Lacombe, Allart, Duhamel et Mlle Paurelle menèrent allègrement la ronde...

Le *Cabinet Piperlin* comportait-il bien une musique ? Nous ne le croyons pas... Toujours est-il qu'après un premier acte dont les flonflons nous avaient semblé tour à tour prétentieux ou insignifiants, le second acte nous a paru plus heureusement inspiré. La valse du Flirt, le duo de la Vengeance, comparée à un pâté de veau froid, la leçon d'haltères et surtout le quatuor, avec refrain en tyrolienne, où font leur partie Piperlin, caché sous un canapé, et M[me] Merlingard, accoutrée de la défroque de Vespasien, sont, à tout prendre, des morceaux de bonne bouffonnerie dignes d'Hervé, qui fut un maître en son art... M[lle] Augustine Leriche, de fantaisie très plaisante dans le rôle de Colombe, où nous nous souvenons de M[me] Macé-Montrouge et où nous avons failli, au Palais-Royal, voir Marie Magnier, puis Alice Lavigne ; M[lle] Jane Petit, la gentille chanteuse qui se révéla dans le *Jour et la Nuit*, et la très jolie M[lle] Manuel ; Guyon, Vallières, Jannin, Kerny sont les excellents interprètes de ce nouveau *Cabinet Piperlin*, monté avec beaucoup de goût — ainsi le prouvent l'atelier de Dardinel et les « petites femmes » du second acte — par la direction de ce si coquet théâtre de l'Athénée-Comique.

1[er] NOVEMBRE. — Première représentation de *Gentil Crampon*, opérette en trois actes de MM. Eugène Larcher, A. Monnier et G. Montignac, musique de M. Edmond Diet[1]. — C'est la piquante

1. DISTRIBUTION. — Commandant Rougeard, M. *Guyon fils*. — Jack, M. *Jannin*. — Albert de Thérigny, M. *E. Perrin*. — Rakito, M. *Baron fils*. — Onoki, M. *Kerny*. — Souloko, M. *Moriès*. — Alcide, M. *Froment*.

aventure d'un aimable Français, qui, flanqué de son oncle et de sa maîtresse — une chanteuse de café-concert — tombe aux mains d'une tribu de Peaux-Rouges, obligeant les visages blancs — juste retour des misères subies à notre Jardin d'Acclimatation — à s'exhiber derrière un grillage et à danser pour la galerie... L'histoire finirait même assez mal pour nos imprudents Européens, en passe d'être scalpés, si ceux-ci n'étaient heureusement délivrés par une jeune Américaine qui n'a pas froid aux yeux et qui s'est juré — Gentil Crampon! — de ne pas lâcher le Français, rebelle au mariage, jusqu'à ce qu'il se soit engagé à l'épouser. Tout est bien puisqu'elle arrive à ses fins : ce que femme veut... Livret un peu « arriéré » : voilà qui nous étonne de la part de M. Eugène Larcher, dont nous nous rappelons l'artistique direction des Bouffes-Parisiens. Musique soignée — trop soignée, peut-être — de M. Edmond Diet, l'auteur de *Madame Putiphar* et du ballet de *Sardanapale* qu'on applaudit tous les soirs à l'Olympia. Le tout, vaillamment défendu par Mlle Leriche, la gaieté de la soirée, par Mlles Petit et Manuel, par MM. Perrin, Guyon, Jannin et Baron, qui, de leurs rôles respectifs, ont tiré tout le parti possible. Vous verrez qu'un jour ou l'autre — je crains que ce ne soit point avec *Gentil Crampon* — le public apprendra le chemin de cette délicieuse bonbonnière qui s'appelle l'Athénée-Comique.

— Palph, M. *La Renaudie*. — Franlein, Mlle *Aug. Leriche*. — Miss Freda Randa, Mlle *J. Petit*. — Néra, Mlle *M. Manuel*. — Oulala, Mlle *Helliac*. Laoatcha, Mlle *Sorano*.

Nos craintes n'étaient que trop justifiées au sujet de *Gentil Crampon*, qui, quelques jours après, le 10 novembre, devait céder la place en attendant mieux, à une reprise du *Cabinet Piperlin*[1].

19 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Cocher, rue Baudreau !...*, revue en trois actes et huit tableaux de MM. Paul Gavault et Victor de Cottens[2]. — Le titre rappelle ce *Cocher, à*

---

1. Le *Cabinet Piperlin* était accompagné sur l'affiche de : *Un Client sérieux*, la spirituelle fantaisie de M. Georges Courteline, avec la distribution suivante :

Barbemol, M. *Guyon fils*. — Lagoupille, M. *Tervil*. — M. Alfred, M. *Jannin*. — Le substitut, M. *Baron fils*. — Le président, M. *Kerny*. — Mapipe, M. *Bertillot*.

2. DISTRIBUTION. — M. *Guyon fils*. — Saint-Pierre, Première Bonne, Abonné du Téléphone, le Chemineau.

M. *Jannin*. — Premier Directeur, Anatole, Brigadier-Cabaretier, Un Soldat, le Rapin.

M. *Baron fils*. — M. Leroy.

M. *Tervil*. — Deuxième Marchand de Chansons, Cadet, le Tragédien.

M. *Perrin*. — Michel.

M. *Kerny*. — Le Professeur, Fouinard, Premier Marchand de Chansons, le Général, le Maire.

M. *Chenet*. — M. Langoureux.

M. *Moriès*. — Un Paysan, le Prince, la Barbiche, Un Soldat.

M. *La Renaudie*. — Deuxième Directeur, Un Soldat, Laubergine, Un Acteur, Premier Maçon.

M. *Duvelleroy*. — Un Spectateur, Un Soldat, le Couturier, Un Acteur.

M. *Froment*. — Troisième Directeur, Un Soldat, l'Egoutier, Un Acteur.

M. *Darras*. — Un Soldat, Un Acteur.

Mlle *Leriche*. — Mlle de Boisdelys, Mlle Dupont, La Présidente.

Mlle *Manuel*. — La Parisienne.

Mlle *Petit*. — La Ville de Paris, Blanche-Marie.

Mlle *Lise Fleuron*. — Premier Lapin, Pierrot, la Monnaie, la Réclame.

Mlle *Favard*. — Marchande de Chansons, Marchande de Plaisirs.

Mlle *Widmer*. — Marie-Blanche.

Mlle *Dalcy*. — Mme Leroy, Un Reporter.

Mlle *Helliac*. — La Substitute, Un Soldat anglais.

Mlle *Sorano*. — La Môme Torgnole, Un Tambour, Un Patronnet.

Bobino ! qui fit courir nos pères au petit théâtre du Luxembourg. Il aura cet avantage d'apprendre une bonne fois à la génération actuelle où est située cette élégante salle du nouvel Athénée, flanquant naguère l'Eden aujourd'hui disparu. C'est par une revue jouée à la Fourmi que se révélèrent au monde théâtral MM. Paul Gavault et Victor de Cottens, devenus depuis les heureux auteurs du *Papa de Francine* et du *Pompier de service*. Il y avait d'excellentes scènes — celle du pochard russe, par exemple — dans la revue qu'ils donnèrent l'an dernier à la Gaîté-Rochechouart. *Cocher, rue Boudreau !* est digne de ses aînées : nos jeunes confrères ont décidément le sens du comique que réclame ce genre aimé des Parisiens. Et si j'ajoute que leur œuvrette a été présentée d'adorable façon par le sympathique directeur, M. Maurice Charlot, vous ne vous étonnerez point du très vif succès de cette amusante et pimpante soirée. Trois actes et huit tableaux, au nombre desquels nous nous bornerons à noter les « effets » sûrs : la scène des marchands de chansons narguant le bon gardien de la paix; le tribunal féminin, que préside avec tant de fantaisie Mlle Augustine Leriche, et que

---

Mlle *Monthryon*. — La Rue Montmartre, Une Pierrette, Une Chasseresse, Musette, Officier canadien, Un Sou de Nickel, la Folie.
Mlle *Reine Marie*. — La Lanterne, Pierrette, Soldat anglais, Un Bébé, Manillon, Loïe Fuller.
Mlle *C. Presca*. — Bilboquet, Un Sou, Deuxième Lapin, Une Pierrette, Officier anglais, Un Bébé, Avocate, Tristan.
Mlle *Liliane*. — La Trèfle à quatre feuilles, Un Sou, Une Huissière.
Mlle *Verdant*. — Le Chemin qui marche.
Mlle *de Luxille*. — Le Tambour-major, Sapho.

remplit d'une franche gaieté la réclamation de l'abonné du téléphone — cet exellent Guyon — s'exprimant en numéros, ces fameux numéros exigés par l'administration. C'est ensuite l'inauguration par les escarpes des dessous du pont Mirabeau ; la somptueuse présentation des nouvelles pièces de 50 centimes de Roty ; le luxueux ballet des Guignolets, des Polichinelles, des Commissaires et des Mères Michel ; l'exhilarante querelle de la bonne de M. Brunetière et de la bonne de M. Zola, où sont vraiment impayables Tervil et Guyon ; le cinématographe figurant la rapide démolition du Palais de l'Industrie et le splendide tableau de la revue navale du jubilé de la Reine d'Angleterre avec son magnifique défilé de horses-guards, d'Ecossais, d'Indiens, de fantassins et de marins anglais, au son retentissant des trompettes triomphales. Et pour le dernier acte, plus spécialement consacré aux théâtres, MM. Gavault et de Cottens ont eu encore de plaisantes trouvailles : le général Hoche se faisant bonapartiste, depuis qu'il fut assassiné par un républicain, M. Déroulède ; la Duse nous révélant le seul homme de génie de l'Italie : c'est Dumas, et les M'as-tu vu ? débinant à qui mieux mieux la grande artiste qui les invita à sa représentation d'adieux ; l'orchestre de femmes de M. Langoureux et l'union fertile du Chemineau et de la plus jeune des filles de M. Dupont.

C'est sur de grands éclats de rire et par la splendide apothéose des Affiches de théâtre que s'est terminée cette gentille revue de l'Athénée-

Comique, verveusement interprétée par MM. Guyon, Tervil et Mlle Leriche, déjà louangés, par MM. Jannin, Kerny, Perrin, Mmes Lise Fleuron, J. Petit, Widmer, Favard, Verdant, etc. M. Baron fils et la jolie Mlle Myriam Manuel font le compère et la commère : à l'un comme à l'autre, il était permis de demander un peu plus de gaieté communicative, mais sans crainte de s'ennuyer un seul instant, on pouvait dire : « Cocher, rue Boudreau ! »

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
**Paris sur scène*, revue	3 a. 8 t.	2 janv.	56
Saturnin va plaider, pièce	1	3 janv.	55
**Madame Putiphar*, opérette	3	27 févr.	65
L'Araignée, vaudeville	1	28 févr.	64
Le Jour et la Nuit, opérette	3	27 avril	35
Séraphin, vaudeville	1	27 avril	35
Le Cabinet Piperlin, opérette	3	17 sept.	71
A la campagne, pièce	1	21 sept.	41
**Gentil Crampon*, opérette	3	1er nov.	9
Le Budget, pièce	1	6 nov.	37
Un Client sérieux, pièce	1	16 nov.	22
**Cocher, rue Boudreau!*... revue	3 a. 8 t.	19 déc.	15

THÉATRE ANTOINE

(EX-SALLE DES MENUS-PLAISIRS)

Au mois de janvier, le malheureux théâtre des Menus-Plaisirs était passé des mains de M. Grisier en celles de M. Georges Mathieu, qui donnait, le 6 février, la huit cent trentième représentation des *Mousquetaires au couvent*, de M. Paul Ferrier et de Jules Prével, musique de M. Louis Varney [1], bientôt suivis, à la date du 8 mars, d'une reprise de la *Cantinière*, opérette en trois actes, de MM. Paul Burani et Félix Ribeyre, musique de M. Robert Planquette [2]. — La *Cantinière* date de 1880... Nous avouons notre faible pour la musique gaie et pimpante, mais non, certes, sans esprit, de l'auteur des *Cloches de Corneville*, et nous

---

1. DISTRIBUTION. — Brissac, M. *Piccaluga*. — Gontran, M. *Tauffenberger*. — Bridaine, M. *Moret*. — Le gouverneur, M. *Poggi*. — Pichard, M. *Bressol*. — Simone, Mlle *Lili Verne*. — Louise, Mlle *Darthenay*. — Maroc, Mlle *Debouatrie*. — Sœur Opportune, Mlle *Cazalis*. — La supérieure, Mlle *Derlasse*.

2. DISTRIBUTION. — Babylas, M. *Jæger*. — Rastagnac, M. *Dekernel*. — Pépinet, M. *Stuart*. — Bernard, M. *Lucien*. — Théophile, M. *Lecœur*. — Briscard, M. *Mario*. — L'Apollon, M. *Nay*. — Victoire, Mlle *Debriège* — Nichette, Mlle *Lili Verne*. — Aleindora, Mlle *Cazalis*. — Musardin, Mlle *Debouatrie*. — Mételle, Mlle *Emma*.

avons, de nouveau, applaudi avec plaisir les couplets de M. Planquette, tous fort bien troussés. Pour peu que vous aimiez les fanfares, les dolmans bleus et les pantalons rouges — déjà vus dans les *Vingt-huit jours de Clairette* — vous serez servi à souhait. La *Cantinière* ne ment pas à son titre : c'est un véritable vaudeville militaire. Vous rappelez-vous feu Brasseur en costume... protéiforme : tour à tour soldat, officier et Auvergnat, Brasseur, le cantinier-maître d'armes, à qui le 36e venait offrir un plastron d'honneur « irrétrécissable », au contraire de la *Peau de chagrin*. Vous rappelez-vous Albert, digne fils de son père, le Pépinet d'autrefois, l'étonnant « Pompier de service » d'aujourd'hui ; le joyeux Berthelier, enlevant avec un brio étourdissant les couplets de l'adjudant : « Je le coupe en deux, en quatre, en six, » et ce fameux « 3, rue du Paon », dont s'empara Paulus. En changeant pour la troisième fois de garnison — des Nouveautés, la pièce passa un jour aux Folies-Dramatiques — le 36e chasseurs a perdu bien des anciens — que dis-je ! *tous* les anciens — et recruté quelques conscrits, encore assez peu exercés. Aux Menus-Plaisirs, nous n'avons plus, hélas ! ni Berthelier, ni les Brasseur, ni Mme Grisier-Montbazon, l'avant-dernière cantinière du 36e, ni Mily Meyer, ni Juliette Darcourt. C'est Mlle Debriège qui, avec plus de charme que de voix, a pris le rôle de Victoire, jadis créé par Mlle Silly, et c'est M. Dekernel, vraiment très adroit, qui a endossé l'uniforme de l'adjudant Rastagnac. Sans faire oublier Brasseur, autrefois si désopilant dans la scène d'ivresse,

M. Jæger est un amusant Babylas, et Mlle Lili Verne une aimable Nichette. En somme, tout le monde a fait de son mieux, et ce mieux ne fut pas toujours l'ennemi du bien...

Mais, après quelques représentations de la *Cantinière,* le théâtre ferme de nouveau ses portes, et aux lieu et place de M. Georges Mathieu, c'est M. Monza qui devient, pour l'été, directeur intérimaire — en attendant l'intéressante rentrée de M. Antoine, le célèbre fondateur du Théâtre-Libre.

24 JUILLET. — Reprise de *Robert Macaire,* précédé de l'*Auberge des Adrets,* drame burlesque en cinq actes et sept tableaux, arrangé par MM. Philippe Gille et William Busnach [1].

24 AOUT.— Reprise du *Petit Ludovic,* comédie en trois actes, de M. Henri Crisafulli et de Victor Bernard [1].

Les Menus-Plaisirs avaient clôturé, le 1er septembre, leur saison d'été; M. Antoine nous informait par circulaire de la prochaine ouverture du théâtre qu'il fondait. « Le THÉATRE ANTOINE, expliquait-il, n'a pas d'autre objet que de recommencer, au profit des jeunes d'aujourd'hui, l'œuvre entreprise naguère par le Théâtre-Libre, et grâce

---

1. DISTRIBUTION. — Robert Macaire, M. *Auvray.* — Bertrand, M. *Bellot.* — Roger, M. *E. Raiter.* — Wormspire, M. *Marcel.* — Germeuil, M. *Nersant.* — Pot-de-Vin, M. *Lecœur.* — Eloa, Mlle *Florian.* — Mme Pot-de-Vin, Mlle *Protat.* — Clémentine, Mlle *Médeau.* — Janet, Mlle *d'Horny.* Mme Remi, Mlle *Valrose.*

2. DISTRIBUTION. — Potard, M. *E. Raiter.* — Fortuné, M. *Blondel.* — De Montbryon, M. *Max André.* — Chiquita, Mme *G. Rose.* — Juliette, Mlle *A. Huart.* — Jeannette, Mlle *J. Giezz.* — Cécile, Mlle *J. d'Horny.* — Clara, Mlle *Médeau.* — Fanny, Mlle *Gérard.*

à laquelle une légion décrivains dramatiques dont quelques-uns sont aujourd'hui des maîtres, a pu naître et se former ». M. Antoine fait appel au patronage de « ces arrivés », et les convie a soutenir, à leur tour, les *nouveaux* dont il va lancer les ouvrages. En dehors de l'exploitation journalière du théâtre, qui comportera la représentation, devant le grand public, d'œuvres inédites d'auteurs « issus du Théâtre-Libre », le Théâtre Antoine donnera, par saison, huit « soirées d'avant-garde », à raison d'une par mois. C'est aux nouveaux que ces huit soirées seront réservées [1].

29 SEPTEMBRE. — Ouverture du TÉATRE ANTOINE avec la reprise de *Blanchette*, comédie en trois actes, de M. Brieux [2], et de *Boubouroche*, comédie en deux actes, de M. Georges Courteline [3]. — En attendant les œuvres nouvelles qu'il nous promet

---

1 Les journaux spéciaux enregistrent l'acte de société formée entre M. Antoine et ses commanditaires pour l'exploitation du théâtre des Menus-Plaisirs, et qui doit courir du 16 août 1897 au 15 août 1911. La raison sociale sera : Antoine et Cie. La société prend en outre la dénomination de Théâtre Antoine. M. Antoine « apporte dans la société, à laquelle il donnera tout son temps, son industrie et ses aptitudes spéciales »; les commanditaires apportent dans la société la somme de 120.000 francs. Défalcation faite des frais généraux et des intérêts de la commandite, ce qui excédera le capital engagé, tel qu'il résultera de l'inventaire annuel, sera partagé de la manière suivante : 50 0/0 pour M. Antoine; 50 0/0 pour les commanditaires.

2. DISTRIBUTION. — Bonnenfant, M. *Gémier*. — Auguste Morillon, M. *Arquillière*. — Morillons, M. *Pons-Arlès*. — Galoux, M. *Marsay*. — Georges Galloux, M. *Desfontaines*. — Lousset, M. *Antoine*. — Un voiturier, M. *Verse*. — Blanchette, Mlle *Mellot* — Mme Rousset, Mme *Barny*. — Lucie Galloux, Mlle *Clem*. — Mme Jules, Mlle *Colas*..

3. DISTRIBUTION. — Boubouroche, M. *Pons-Arlès*. — André, M. *Gémier*. — Fouettard, M. *Beaulieu*. — Rot, M. *Desfontaines*. — Un vieux monsieur, M. *Antoine*. — Potasse, M. *Arquillière*. — Le garçon de café, M. *Verse*. — Adèle, Mlle *Irma Perrot*.

pour cette première saison, M. Antoine inaugure sa direction dans la salle des Menus-Plaisirs, heureusement décrassée, par deux pièces qui comptent parmi les plus grands succès du Théâtre-Libre. *Blanchette*, emportée en tournée à travers la province et l'étranger, a été jouée plus de cent fois déjà. *Boubouroche* fut popularisé par les représentations qu'en donna M. Léon Marx au Théâtre-Cluny. Quand M. Brieux donna jadis sa *Blanchette*, il n'était encore que l'auteur de *Ménage d'artistes* : il est maintenant celui des *Bienfaiteurs* et de l'*Évasion*. Il promettait : il a tenu, vous savez comme... Blanchette est la fille du cabaretier Rousset. Elle a eu quelques succès à l'école communale; par vanité, les parents l'ont poussée jusqu'au brevet d'institutrice. Elle a dix-huit ans, elle revient de pension avec des idées de grandeur, des goûts peu en rapport avec ceux de ses parents et avec son humble position. Elle a fréquenté des jeunes filles riches et a pris leurs préjugés. L'ignorance et la vulgarité de ses parents la choquent. On l'admire dans ce milieu modeste. On s'extasie devant ses réponses de perroquet bien stylé. Le père Rousset trouve cependant que la place d'institutrice promise par le gouvernement se fait bien attendre. Elle ne vient pas; le père qui estime qu'on a dépensé beaucoup d'argent inutilement, s'aigrit; quelques « gaffes » de Blanchette au point de vue de l'emploi pratique de son instruction, son refus de servir les ordinaires clients du cabaret, exaspèrent Rousset. On en vient aux gros mots, aux querelles, aux coups. La jeune fille quitte sa fa-

mille. Elle apprend à connaître la vie; quelque chose de propre... Elle roule de désillusions en désillusions. Les hommes qui la désirent ne la veulent que pour maîtresse. Elle travaille et son ouvrage ne la nourrit pas. Dans une heure d'ennui, de dégoût, de désespérance, elle se vend et devient cocotte : première version... C'est la fin de combien de jeunes filles élevées de la sorte! En poussant d'une manière exagérée jeune gens et jeunes filles à l'instruction sans leur donner la place qu'il leur faisait espérer, l'Etat n'a fait que des ratés et des « grues ». M. Brieux a développé cette thèse en deux actes remplis d'un fine observation. Son troisième acte, était, dans le principe, logique et vraisemblable. Celui qu'il s'est donné la peine d'écrire depuis lors et qui a été, cette fois, offert pour la première fois au public parisien est beacoup plus conventionnel. M. Antoine et Mlle Marthe Mellot, Mme Barny, Mlles Clem, Luce Colas et M. Gémier, un cantonnier « nature », sont les interprètes tout à fait excellents de cette intéressante pièce.

C'est vraiemement un petit chef-d'œuvre que le *Boubouroche* de M. Georges Courteline. On s'en est encore mieux aperçu qu'autrefois. Et comme il est joué par les créateurs : Pons-Arlès, d'un naturel et d'une bonhomie incomparables dans le rôle du brave Boubouroche; Mlle Irma Perrot et M. Gémier, parfaits tous deux ; M. Antoine, exquis sous les traits du vieux voisin! Ce spetacle constituait, pour l'ex-directeur du Théâtre-Libre, heureuse soirée d'ouverture.

5 NOVEMBRE. — Premières représentations du *Bien d'autrui*, comédie en trois actes, de M. Emile Fabre [1], et de *Hors les lois*, comédie en un acte et en vers, de MM. Louis Marsolleau et Arthur Byl [2]. — Premier spectacle dit « d'avant-garde ». C'est, dit-on, au moment où il manquait de pièces — elles affluent maintenant de toutes parts — que l'ex-directeur du Théâtre Libre reçut le *Bien d'autrui*, de M. Emile Fabre, — l'auteur, applaudi déjà, de l'*Argent*, — et c'est comme contraint et forcé qu'il se décida à le représenter. Or, il y rencontre un très vif succès, à tel point que si son spectacle courant venait à flancher — *Blanchette* et *Boubouroche* réalisent de très belles recettes — il pourrait afficher le *Bien d'autrui* et se flatter d'attirer la foule. Le sujet du *Bien d'autrui* est emprunté à Diderot, qui l'a traité dans les « Entretiens d'un père avec son fils », et le père de Diderot lui-même fut le héros d'une aventure semblable, retrouvant, par hasard, le testament de certain abbé dont il se croyait l'héritier. L'honnête bourgeois de M. Fabre restituera-t-il la for-

1. DISTRIBUTION. — [illegible] — René. M. *Beaulieu*. — [illegible] celle *Jullien*. — Al[illegible] *Legat* [illegible] Mme Fournier. M[illegible] *Re*[illegible] *Bert*[illegible] Mlle *J. Chamoy*.

2. DISTRIBUTION. — [illegible] *say*. — Bibi. M. *D*[illegible] Mlle *Dornay*.

A partir du [illegible] acte de MM. P[illegible] sentée l'hiver [illegible]

mille. Elle apprend à connaître la vie; quelque chose de propre... Elle roule de désillusions en désillusions. Les hommes qui la désirent ne la veulent que pour maîtresse. Elle travaille et son ouvrage ne la nourrit pas. Dans une heure d'ennui, de dégoût, de désespérance, elle se vend et devient cocotte : première version... C'est la fin de combien de jeunes filles élevées de la sorte ! En poussant d'une manière exagérée jeune gens et jeunes filles à l'instruction sans leur donner la place qu'il leur faisait espérer, l'Etat n'a fait que des ratés et des « grues ». M. Brieux a développé cette thèse en deux actes remplis d'un fine observation. Son troisième acte, était, dans le principe, logique et vraisemblable. Celui qu'il s'est donné la peine d'écrire depuis lors et qui a été, cette fois, offert pour la première fois au public parisien est beacoup plus conventionnel. M. Antoine et Mlle Marthe Mellot, Mme Barny, Mlles Clem, Luce Colas et M. Gémier, un cantonnier « nature », sont les interprètes tout à fait excellents de cette intéressante pièce.

C'est vraiemement un petit chef-d'œuvre que le *Boubouroche* de M. Georges Courteline. On s'en est encore mieux aperçu qu'autrefois. Et comme il est joué par les créateurs : Pons-Arlès, d'un naturel et d'une bonhomie incomparables dans le rôle du brave Boubouroche; Mlle Irma Perrot, et M. Gémier, parfaits tous deux ; M. Antoine, exquis sous les traits du vieux voisin ! Ce spetacle constituait, pour l'ex-directeur du Théâtre-Libre, une heureuse soirée d'ouverture.

5 novembre. — Premières représentations du *Bien d'autrui*, comédie en trois actes, de M. Emile Fabre [1], et de *Hors les lois*, comédie en un acte et en vers, de MM. Louis Marsolleau et Arthur Byl [2]. — Premier spectacle dit « d'avant-garde ». C'est, dit-on, au moment où il manquait de pièces — elles affluent maintenant de toutes parts — que l'ex-directeur du Théâtre Libre reçut le *Bien d'autrui*, de M. Emile Fabre, — l'auteur, applaudi déjà, de l'*Argent*, — et c'est comme contraint et forcé qu'il se décida à le représenter. Or, il y rencontre un très vif succès, à tel point que si son spectacle courant venait à flancher — *Blanchette* et *Boubouroche* réalisent de très belles recettes — il pourrait afficher le *Bien d'autrui* et se flatter d'attirer la foule. Le sujet du *Bien d'autrui* est emprunté à Diderot, qui l'a traité dans les « Entretiens d'un père avec son fils », et le père de Diderot lui-même fut le héros d'une aventure semblable, retrouvant, par hasard, le testament de certain abbé dont il se croyait l'héritier. L'honnête bourgeois de M. Fabre restituera-t-il la for-

---

1. Distribution. — Denis Roger, M. *Antoine*. — Fournier, M. *Gémier*. — René, M. *Beaulieu*. — Muller, M. *Marsay*. — Mme Roger, Mme *Marcelle Jullien*. — Alphonsine, Mlle *Legat*. — Marie, Mlle *Verlain*. — Mme Fournier. Mlle *Reynold*. — Julie, Mlle *Bertyle*. — La petite Jeanne, Mlle *J. Chamoy*.

2. Distribution. — Le financier, M. *Gémier*. — Le chevalier, M. *Marsay*. — Bibi, M. *Desfontaines*. — La marquise, Mlle *Legat*. — La môme, Mlle *Dornay*.

A partir du 10 novembre, le spectacle commençait par une pièce en un acte de MM. Pierre Weber et Lucien Muhlfeld, *Dix ans après*, représentée l'hiver précédent avec succès sur la scène de l'Odéon.

Comique, verveusement interprétée par MM. Guyon, Tervil et Mlle Leriche, déjà louangés, par MM. Jannin, Kerny, Perrin, Mmes Lise Fleuron, J. Petit, Widmer, Favard, Verdant, etc. M. Baron fils et la jolie Mlle Myriam Manuel font le compère et la commère : à l'un comme à l'autre, il était permis de demander un peu plus de gaieté communicative, mais sans crainte de s'ennuyer un seul instant, on pouvait dire : « Cocher, rue Boudreau ! »

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
**Paris sur scène*, revue	3 a. 8 t.	2 janv.	56
Saturnin va plaider, pièce	1	3 janv.	55
**Madame Putiphar*, opérette	3	27 févr.	65
L'Araignée, vaudeville	1	28 févr.	61
Le Jour et la Nuit, opérette	3	27 avril	35
Séraphin, vaudeville	1	27 avril	35
Le Cabinet Piperlin, opérette	3	17 sept.	71
A la campagne, pièce	1	21 sept.	41
**Gentil Crampon*, opérette	3	1er nov.	9
Le Budget, pièce	1	6 nov.	37
Un Client sérieux, pièce	1	16 nov.	22
**Cocher, rue Boudreau!...* revue	3 a. 8 t.	19 déc.	15

THÉATRE ANTOINE

(EX-SALLE DES MENUS-PLAISIRS)

Au mois de janvier, le malheureux théâtre des Menus-Plaisirs était passé des mains de M. Grisier en celles de M. Georges Mathieu, qui donnait, le 6 février, la huit cent trentième représentation des *Mousquetaires au couvent*, de M. Paul Ferrier et de Jules Prével, musique de M. Louis Varney [1], bientôt suivis, à la date du 8 mars, d'une reprise de la *Cantinière*, opérette en trois actes, de MM. Paul Burani et Félix Ribeyre, musique de M. Robert Planquette [2]. — La *Cantinière* date de 1880... Nous avouons notre faible pour la musique gaie et pimpante, mais non, certes, sans esprit, de l'auteur des *Cloches de Corneville*, et nous

---

1. DISTRIBUTION. — Brissac, M. *Piccaluga*. — Gontran, M. *Tauffenberger*. — Bridaine, M. *Moret*. — Le gouverneur, M. *Poggi*. — Pichard, M. *Bressol*. — Simone, Mlle *Lili Verne*. — Louise, Mlle *Darthenay*. — Maroc, Mlle *Debouatrie*. — Sœur Opportune, Mlle *Cazalis*. — La supérieure, Mlle *Derlasse*.

2. DISTRIBUTION. — Babylas, M. *Jæger*. — Rastagnac, M. *Dekernel*. — Pépinet, M. *Stuart*. — Bernard, M. *Lucien*. — Théophile, M. *Lecœur*. — Briscard, M. *Mario*. — L'Apollon, M. *Nay*. — Victoire, Mlle *Debriège* — Nichette, Mlle *Lili Verne*. — Alcindora, Mlle *Cazalis*. — Musardu, Mlle *Debouatrie*. — Métella, Mlle *Emma*.

avons, de nouveau, applaudi avec plaisir les couplets de M. Planquette, tous fort bien troussés. Pour peu que vous aimiez les fanfares, les dolmans bleus et les pantalons rouges — déjà vus dans les *Vingt-huit jours de Clairette* — vous serez servi à souhait. La *Cantinière* ne ment pas à son titre : c'est un véritable vaudeville militaire. Vous rappelez-vous feu Brasseur en costume... protéiforme : tour à tour soldat, officier et Auvergnat, Brasseur, le cantinier-maître d'armes, à qui le 36e venait offrir un plastron d'honneur « irrétrécissable », au contraire de la *Peau de chagrin*. Vous rappelez-vous Albert, digne fils de son père, le Pépinet d'autrefois, l'étonnant « Pompier de service » d'aujourd'hui ; le joyeux Berthelier, enlevant avec un brio étourdissant les couplets de l'adjudant : « Je le coupe en deux, en quatre, en six, » et ce fameux « 3, rue du Paon », dont s'empara Paulus. En changeant pour la troisième fois de garnison — des Nouveautés, la pièce passa un jour aux Folies-Dramatiques — le 36e chasseurs a perdu bien des anciens — que dis-je ! *tous* les anciens — et recruté quelques conscrits, encore assez peu exercés. Aux Menus-Plaisirs, nous n'avons plus, hélas ! ni Berthelier, ni les Brasseur, ni Mme Grisier-Montbazon, l'avant-dernière cantinière du 36e, ni Mily Meyer, ni Juliette Darcourt. C'est Mlle Debriège qui, avec plus de charme que de voix, a pris le rôle de Victoire, jadis créé par Mlle Silly, et c'est M. Dekernel, vraiment très adroit, qui a endossé l'uniforme de l'adjudant Rastagnac. Sans faire oublier Brasseur, autrefois si désopilant dans la scène d'ivresse,

M. Jæger est un amusant Babylas, et Mlle Lili Verne une aimable Nichette. En somme, tout le monde a fait de son mieux, et ce mieux ne fut pas toujours l'ennemi du bien...

Mais, après quelques représentations de la *Cantinière,* le théâtre ferme de nouveau ses portes, et aux lieu et place de M. Georges Mathieu, c'est M. Monza qui devient, pour l'été, directeur intérimaire — en attendant l'intéressante rentrée de M. Antoine, le célèbre fondateur du Théâtre-Libre.

24 JUILLET. — Reprise de *Robert Macaire*, précédé de l'*Auberge des Adrets,* drame burlesque en cinq actes et sept tableaux, arrangé par MM. Philippe Gille et William Busnach [1].

24 AOUT.— Reprise du *Petit Ludovic*, comédie en trois actes, de M. Henri Crisafulli et de Victor Bernard [1].

Les Menus-Plaisirs avaient clôturé, le 1er septembre, leur saison d'été; M. Antoine nous informait par circulaire de la prochaine ouverture du théâtre qu'il fondait. « Le THÉATRE ANTOINE, expliquait-il, n'a pas d'autre objet que de recommencer, au profit des jeunes d'aujourd'hui, l'œuvre entreprise naguère par le Théâtre-Libre, et grâce

---

1. DISTRIBUTION. — Robert Macaire, M. *Auvray*. — Bertrand, M. *Bellot*. — Roger, M. *E. Raiter*. — Wormspire, M. *Marcel*. — Germeuil, M. *Nersant*. — Pot-de-Vin, M. *Lecœur*. — Eloa, Mlle *Florian*. — Mme Pot-de-Vin, Mlle *Protat*. — Clémentine, Mlle *Médeau*. — Janet, Mlle *d'Horny*. Mme Remi, Mlle *Valrose*.

2. DISTRIBUTION. — Potard, M. *E. Raiter*. — Fortuné, M. *Blondel*. — De Monthryon, M. *Max André*. — Chiquita, Mme *G. Rose*. — Juliette, Mlle *A. Huart*. — Jeannette, Mlle *J. Giezz*. — Cécile, Mlle *J. d'Horny*.— Clara, Mlle *Médeau*. — Fanny, Mlle *Gérard*.

à laquelle une légion décrivains dramatiques dont quelques-uns sont aujourd'hui des maîtres, a pu naître et se former ». M. Antoine fait appel au patronage de « ces arrivés », et les convie à soutenir, à leur tour, les *nouveaux* dont il va lancer les ouvrages. En dehors de l'exploitation journalière du théâtre, qui comportera la représentation, devant le grand public, d'œuvres inédites d'auteurs « issus du Théâtre-Libre », le Théâtre Antoine donnera, par saison, huit « soirées d'avant-garde », à raison d'une par mois. C'est aux nouveaux que ces huit soirées seront réservées [1].

29 SEPTEMBRE. — Ouverture du THÉATRE ANTOINE avec la reprise de *Blanchette*, comédie en trois actes, de M. Brieux [2], et de *Boubouroche*, comédie en deux actes, de M. Georges Courteline [3]. — En attendant les œuvres nouvelles qu'il nous promet

---

1 Les journaux spéciaux enregistrent l'acte de société formée entre M. Antoine et ses commanditaires pour l'exploitation du théâtre des Menus-Plaisirs, et qui doit courir du 16 août 1897 au 15 août 1911. La raison sociale sera : Antoine et Cie. La société prend en outre la dénomination de Théâtre Antoine. M. Antoine « apporte dans la société, à laquelle il donnera tout son temps, son industrie et ses aptitudes spéciales »; les commanditaires apportent dans la société la somme de 120.000 francs. Défalcation faite des frais généraux et des intérêts de la commandite, ce qui excédera le capital engagé, tel qu'il résultera de l'inventaire annuel, sera partagé de la manière suivante : 50 0/0 pour M. Antoine; 50 0/0 pour les commanditaires.

2. DISTRIBUTION. — Bonnenfant, M. *Gémier*. — Auguste Morillon, M. *Arquillière*. — Morillons, M. *Pons-Arlès*. — Galoux, M. *Marsay*. — Georges Galloux, M. *Desfontaines*. — Lousset, M. *Antoine*. — Un voiturier, M. *Verse*. — Blanchette, Mlle *Mellot* — Mme Rousset, Mme *Barny*. — Lucie Galloux, Mlle *Clem*. — Mme Jules, Mlle *Colas*..

3. DISTRIBUTION. — Boubouroche, M. *Pons-Arlès*. — André, M. *Gémier*. — Fouettard, M. *Beaulieu*. — Rot, M. *Desfontaines*. — Un vieux monsieur, M. *Antoine*. — Potasse, M. *Arquillière*. — Le garçon de café, M. *Verse*. — Adèle, Mlle *Irma Perrot*.

pour cette première saison, M. Antoine inaugure sa direction dans la salle des Menus-Plaisirs, heureusement décrassée, par deux pièces qui comptent parmi les plus grands succès du Théâtre-Libre. *Blanchette*, emportée en tournée à travers la province et l'étranger, a été jouée plus de cent fois déjà. *Boubouroche* fut popularisé par les représentations qu'en donna M. Léon Marx au Théâtre-Cluny. Quand M. Brieux donna jadis sa *Blanchette*, il n'était encore que l'auteur de *Ménage d'artistes* : il est maintenant celui des *Bienfaiteurs* et de l'*Évasion*. Il promettait : il a tenu, vous savez comme... Blanchette est la fille du cabaretier Rousset. Elle a eu quelques succès à l'école communale; par vanité, les parents l'ont poussée jusqu'au brevet d'institutrice. Elle a dix-huit ans, elle revient de pension avec des idées de grandeur, des goûts peu en rapport avec ceux de ses parents et avec son humble position. Elle a fréquenté des jeunes filles riches et a pris leurs préjugés. L'ignorance et la vulgarité de ses parents la choquent. On l'admire dans ce milieu modeste. On s'extasie devant ses réponses de perroquet bien stylé. Le père Rousset trouve cependant que la place d'institutrice promise par le gouvernement se fait bien attendre. Elle ne vient pas; le père qui estime qu'on a dépensé beaucoup d'argent inutilement, s'aigrit; quelques « gaffes » de Blanchette au point de vue de l'emploi pratique de son instruction, son refus de servir les ordinaires clients du cabaret, exaspèrent Rousset. On en vient aux gros mots, aux querelles, aux coups. La jeune fille quitte sa fa-

mille. Elle apprend à connaître la vie; quelque chose de propre... Elle roule de désillusions en désillusions. Les hommes qui la désirent ne la veulent que pour maîtresse. Elle travaille et son ouvrage ne la nourrit pas. Dans une heure d'ennui, de dégoût, de désespérance, elle se vend et devient cocotte : première version... C'est la fin de combien de jeunes filles élevées de la sorte! En poussant d'une manière exagérée jeune gens et jeunes filles à l'instruction sans leur donner la place qu'il leur faisait espérer, l'Etat n'a fait que des ratés et des « grues ». M. Brieux a développé cette thèse en deux actes remplis d'un fine observation. Son troisième acte, était, dans le principe, logique et vraisemblable. Celui qu'il s'est donné la peine d'écrire depuis lors et qui a été, cette fois, offert pour la première fois au public parisien est beacoup plus conventionnel. M. Antoine et Mlle Marthe Mellot, Mme Barny, Mlles Clem, Luce Colas et M. Gémier, un cantonnier « nature », sont les interprètes tout à fait excellents de cette intéressante pièce.

C'est vraiement un petit chef-d'œuvre que le *Boubouroche* de M. Georges Courteline. On s'en est encore mieux aperçu qu'autrefois. Et comme il est joué par les créateurs : Pons-Arlès, d'un naturel et d'une bonhomie incomparables dans le rôle du brave Boubouroche; Mlle Irma Perrot et M. Gémier, parfaits tous deux ; M. Antoine, exquis sous les traits du vieux voisin! Ce spetacle constituait, pour l'ex-directeur du Théâtre-Libre, une heureuse soirée d'ouverture.

5 NOVEMBRE. — Premières représentations du *Bien d'autrui*, comédie en trois actes, de M. Emile Fabre [1], et de *Hors les lois*, comédie en un acte et en vers, de MM. Louis Marsolleau et Arthur Byl [2]. — Premier spectacle dit « d'avant-garde ». C'est, dit-on, au moment où il manquait de pièces — elles affluent maintenant de toutes parts — que l'ex-directeur du Théâtre Libre reçut le *Bien d'autrui*, de M. Emile Fabre, — l'auteur, applaudi déjà, de l'*Argent*, — et c'est comme contraint et forcé qu'il se décida à le représenter. Or, il y rencontre un très vif succès, à tel point que si son spectacle courant venait à flancher — *Blanchette* et *Boubouroche* réalisent de très belles recettes — il pourrait afficher le *Bien d'autrui* et se flatter d'attirer la foule. Le sujet du *Bien d'autrui* est emprunté à Diderot, qui l'a traité dans les « Entretiens d'un père avec son fils », et le père de Diderot lui-même fut le héros d'une aventure semblable, retrouvant, par hasard, le testament de certain abbé dont il se croyait l'héritier. L'honnête bourgeois de M. Fabre restituera-t-il la for-

---

1. DISTRIBUTION. — Denis Roger, M. *Antoine*. — Fournier, M. *Gémier*. — René, M. *Beaulieu*. — Muller, M. *Marsay*. — Mme Roger, Mme *Marcelle Jullien*. — Alphonsine, Mlle *Legat*. — Marie, Mlle *Verlain*. — Mme Fournier. Mlle *Reynold*. — Julie, Mlle *Bertyle*. — La petite Jeanne, Mlle *J. Chamoy*.

2. DISTRIBUTION. — Le financier, M. *Gémier*. — Le chevalier, M. *Marsay*. — Bibi. M. *Desfontaines*. — La marquise, Mlle *Legat*. — La môme, Mlle *Dornay*.

A partir du 10 novembre, le spectacle commençait par une pièce en un acte de MM. Pierre Weber et Lucien Muhlfeld, *Dix ans après*, représentée l'hiver précédent avec succès sur la scène de l'Odéon.

tune qui ne lui appartient point, non pas seulement à la maîtresse à laquelle l'a léguée le défunt et qui a la bonne idée de mourir à son tour, mais à l'Etat, auquel revient la succession en déshérence ? Le pauvre homme se débat entre sa conscience et les bonnes « mauvaises raisons » que lui donnent les siens, ruinés du coup. Ce que j'aime dans cette pièce rapide, c'est qu'il n'y a pas de thèse : chacun des personnages dit ce qu'il doit dire et le dit vite et bien : tout concourt à l'effet général, qui est énorme. Ce sont encore les *Corbeaux* — mais plus amusants. Le brave homme de l'histoire, c'est M. Antoine. Le médecin pratique — trop pratique même ! — c'est M. Gémier, bien drôle encore dans la petite comédie finale, où le directeur a donné satisfaction à ceux qui lui demandent d'introduire dans ses programmes quelques pièces en vers. Ceux de MM. Marsolleau et Byl sont lestement troussés, et l'on s'est beaucoup diverti de l'étrange partie carrée que forment une Marquise et un Chevalier de l'ancien régime, dialoguant en style fleuri avec certain Bibi des fortifs et certaine Môme du boulevard extérieur parlant le plus pur argot. Et le public de s'esclaffer quand il a vu le Financier — sorte de Robert Macaire en rupture de bagne — bénir avec une bouteille d'absinthe l'union de la Môme et du Chevalier, de la Marquise et de Bibi. *Hors les lois* reparaîtra prochainement dans les spectacles du soir : il en sera de même toutes les fois qu'une pièce de ces spectacles dits « d'avant-garde » aura aussi bien porté que les deux deux dernières ; M. Antoine est un

homme heureux : il a désormais du pain sur la planche...

26 NOVEMBRE. — Première représentation du *Repas du Lion*, pièce en quatre actes, en prose, de M. François de Curel[1]. — S'il est des idées qui méritent d'être « dans l'air » comme on dit, c'est bien, certes, celle de la question sociale..... M. Brieux avait tenté de la mettre dans ses *Bienfaiteurs*; M. Tarbé la parodiait dernièrement dans la *Maîtresse d'école*; M. Octave Mirbeau s'apprête à nous la montrer, à la Renaissance, dans les *Mauvais bergers*, et sa pièce étant la même — sauf que c'est tout le contraire — que le *Repas du Lion*, il importait que M. de Curel arrivât « bon premier ». M. Antoine y a mis toute diligence et, devançant l'époque fixée pour sa seconde soirée d'avant-garde, il nous conviait au spectacle qui doit alterner avec *Blanchette* et *Boubouroche*. Spectacle émouvant, s'il en fût jamais; vous allez je pense, en juger par vous-mêmes, au simple exposé du bel ouvrage qui sort de la veine puissante des *Fossiles*. On ne pourra point accuser M. de Curel de n'avoir point conclu — en tant, hélas ! qu'en la matière on peut conclure — et l'on peut bien dire qu'il a pris le taureau par les cornes, ce grand chasseur devant l'Eternel, qui ne

---

1. DISTRIBUTION. — Georges Boussard, M. *Dumény*. — Jean de Sancy. M. *de Max* — Robert Charrier, M. *Gémier*. — Prosper Charrier, M. *Arquillière*. — M. Boussard. M. *Pons-Arlès*. — Le comte de Sancy, M. *Marsay*. — Journet, M. *Dallour*. — Collet, M. *Desfontaines*. — Un domestique. M. *Verse*. — L'abbé Charrier. M. *Antoine*. — Mariette Fidry, Mlle *Mellot*. — Louise de Sancy, Mlle *Dornay*. — Catherine, Mlle *Luce Colas*. — Madeleine, Mme *Barny*.

connaît pas de joie plus grande que de traquer et d'abattre quelque rude et dangereux ragot dans ses terres de Lorraine. Quant au style, saluons bas, il est de tout premier ordre. Ah ! l'admirable écrivain ! La pièce de M. de Curel comporte cinq actes; les deux premiers sont consacrés, pour ainsi dire, au prologue, puisque dix ans les séparent du reste de l'ouvrage. Nous voyons donc au début, réunis dans une belle cuisine de paysans aisés, les trois fils de la vieille Madeleine, dont le mari, garde-chasse du comte de Sancy, a été, il y a un an, assassiné par des braconniers. Le premier, Prosper, est garde-chasse, comme était son père, le second, Robert, est ouvrier, socialiste avéré; le troisième est prêtre, c'est l'abbé Paul Charrier. Et de la conversation des trois frères, il ressort qu'un ingénieur, M. Georges Boussard, présumant qu'il y a, sous la propriété du comte de Sancy, un important minerai de fer, a organisé un sondage. L'idée qu'une usine de plusieurs milliers d'ouvriers est sur le point de s'établir avec un chemin de fer découpant les bois seigneuriaux, rend triste à mourir le petit Jean de Sancy, un enfant pieux, mais nerveux s'il en fût jamais. Adieu les chevreuils ! Adieu les cascades ! Adieu les grands arbres ! Le jeune comte pleure l'horizon qui change, les bois qui ne verdiront plus, les ruisseaux qui ne brilleront plus au soleil... Aussi, quand on vient dire que quelqu'un a voulu inonder la mine, ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que ce coup a été fait — Prosper, seul, le sait et ne trahira pas son maître — par le jeune

comte de Sancy. Malheureusement un homme du pays, embauché comme manœuvre, — le plus grand ivrogne du village, du reste — est resté au fond de la mine, occupé à cuver son vin; il est mort le crâne fracassé par l'éboulement. Et sur le cadavre du malheureux, le jeune de Sancy promet de consacrer sa vie aux ouvriers : « Des hommes meurent pour nous, s'écrie-t-il, je veux me dévouer à eux ». C'est la fin du prologue. La toile se relève — dix ans après, nous l'avons dit — Jean, qui est resté d'apparence frêle et delicate, mais qui a dans les veines du sang d'apôtre et de martyr, vient à Paris de prononcer un grand discours à l'Assemblée générale des Cercles catholiques d'ouvriers, lequel lui a valu les applaudissements de son nombreux auditoire et lui vaut les félicitations de sa sœur Louise et de Georges Boussard, le grand usinier, aujourd'hui son beau-frère en même temps que son associé... Louise admire sans réserve le « petit frère » devenu un si grand homme. Georges Boussard n'apprécie pas moins l'artiste en son beau-frère; mais il pose des objections : Quel but poursuivez-vous ? Quel œuvre dangereuse est la vôtre ? La foule qui vous suit a sur son drapeau rouge inscrit le Sacré-Cœur; ce n'en est pas moins le drapeau rouge. Vous nous dites que vous détestez la pensée du triomphe — ou des patrons ou des ouvriers — d'une classe sur une autre et que votre rêve magnifique, c'est la fusion des classes. Ce but magnifique est celui de l'Eglise, et vous prétendez parler en son nom, rien qu'en son nom : en êtes-vous bien

sûr ? Vous sentez-vous pour tout de bon le cœur d'un apôtre ? Et les joies que vous goûtez sont-elles si pures ? Etes-vous satisfait de votre œuvre dans votre conscience ou dans votre orgueil ? Etes-vous dépouillé de l'appétit de la gloire humaine ? Jean écoute : il est troublé. Georges Boussard continue : Votre œuvre n'est pas réellement inspirée par la foi ; et de plus, elle est vaine. Il n'y a de vrai et d'efficace que l'effort individuel, celui que je poursuis, moi, à l'aide d'un effroyable labeur, conduisant douze mille ouvriers. Ils m'enrichissent, mais je leur assure la vie. Je suis content de mon œuvre. Egoïsme, si vous voulez, mais égoïsme fécond et créateur. Vous êtes le théoricien dangereux, je suis l'homme d'action profitable... Il y aurait ici beaucoup de choses à dire. Je dirai seulement que Jean demeure persuadé, parce qu'il connaît le fond de son âme. Non, il n'est pas apôtre, non, il n'a pas la foi ; son œuvre est bien une œuvre d'orgueil. Il y renoncera. Le sacrifice sera pénible. Et d'abord, il faudra éloigner de lui cette petite Mariette Fidy, la fille du puisatier, qu'il élève, qui est devenue une créature intelligente par ses soins, et qui l'aime. Il retournera à Sancy, réalisera sa part dans le capital fourni par la mine et deviendra un homme d'action a son tour. Mais il a promis à Robert Charrier, devenu contremaître à Sancy et toujours « délégué », de donner une dernière conférence dans le presbytère du curé Paul, dans la salle du catéchisme ; il s'exécute. Sa tâche est malaisée. Il doit expliquer à ces hommes qui

attendent de lui une juste augmentation de salaires, d'abord qu'il n'est plus l'un des maîtres de la mine, ensuite qu'il a cessé d'être le socialiste qu'ils se proposaient d'acclamer. Dès son premier mot, ils se croient trahis ; en vain leur apprend-il qu'il leur va faire le don magnifique d'un million ; ils répondent : « De vos autres millions, que ferez-vous ? — Ils deviendront productifs sous ma responsabilité. — Alors, vous ne serez plus qu'un patron comme tous les autres, et vous vous enrichirez à nos dépens ». Il se cabre ; l'orateur accoutumé aux images, en va employer une périlleuse et mauvaise : « J'ai l'intelligence et le pouvoir ; j'ai droit au *repas du lion*, dont les chacals mangent les restes ». Les ouvriers exaspérés se retirent, proclament la grève. Jean demeure seul avec l'abbé Paul, qui essaie de le ramener à l'ancienne fraternité chrétienne : « Rouvrez votre âme et votre cœur à ces hommes dénués de direction et d'amour ». On entend un coup de fusil. Georges Boussard est mort — et c'est là le crime, car ce Boussard c'était « l'homme supérieur ». Celle balle traîtresse, c'est la réponse des chacals au lion. La pièce, infiniment curieuse, a été jouée en toute perfection — par tout le monde, et surtout par MM. de Màx, Duméný, Gémier, Arquillière, et... Antoine, l'âme de ce vrai théâtre d'art.

23 DÉCEMBRE. — Représentation organisée par les amis de l'excellent comédien M. Gémier, dont la recette (8.200 francs) devait servir à payer une partie du dédit que cet artiste devait à l'Ambigu pour avoir bravement couru comme il disait « à la

bataille » près de son camarade Antoine, alors co-directeur de l'Odéon [1]. M[lle] Luce Colas, MM. Arquillière et Verse, jouaient dans la perfection l'amusante paysannerie de M. Eugène Bourgeois : *Mariage d'argent*. *Le Fardeau de la Liberté*, l'acte satirique de M. Tristan Bernard où, quoique malade, M. Gémier se faisait applaudir dans le rôle de Chambolin, soulevait la joie de l'assistance. L'entrée de Coquelin cadet était saluée de rires de bienvenue et de gaieté et ses deux monologues amusaient infiniment. Avec lui Victor Maurel obtenait le gros succès de la soirée dans plu-

1. Voici quel était exactement le programme, des plus originaux, de cette soirée :

Mariage d'argent, étude de paysans, en un acte, de M. Eug. Bourgeois : Marie, M[lle] *Luce Colas* ; Baudruc, M. *Arquillière* ; Pierre, M. *Verse*.

Le Fardeau de la Liberté, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard : un facteur, M. *Antoine* ; 1[er] agent, M. *Arquillière* ; Réquin, M. *Desfontaines* ; 2[e] agent, M. *Dujeu* ; Chambolin, M. *Gémier* ; Petibondon, M. *Sérusier* ; un garçon, M. *Verse*.

Intermèdes.

Oscar, comédie en un acte, de M. Ferdinand Bloch, interprétée par M. *Francisque* et M[me] *Héglon*, de l'Opéra. — Accompagnateurs : M. Xavier Leroux et M. Thibaud.

Noël païen, M. Jules Massenet. — *Le Nil*, de M. Xavier Leroux.

M. *Coquelin cadet* (de la Comédie-Française) : monologues.

M. *Victor Maurel* (de l'Opéra-Comique). Accompagnateur : M. Bourgeois (de l'Opéra-Comique). *Offrande*, de M. Raynaldo Hahn. *Fédia*, de M. Camille Erlanger. Chansons napolitaines, de P. Tosti.

M[me] *Pacary* (de la Monnaie de Bruxelles) : Cavatine de Cérès dans *Proserpine*, de Paesiello ; air de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns.

M[lle] *Marthe Mellot* et M. *Edouard de Max* (du théâtre Antoine), poésies.

M. *Jacques Ferny*, dans ses œuvres.

Les clowns *Footitt* et *Chocolat* (du Nouveau-Cirque).

Un client sérieux, comédie en un acte, de M. Georges Courteline : Foy de Vaux, M. *Alphonse Allais*. — Loyal, M. *Tristan Bernard*. — Saint-Pol Mépié, M. *Charles Bernard*. — Barbemolle, M. *Georges Courteline*. — M. Alfred, M. *Jean Goudezki*. — Un garde, M. *Grenet-Dancourt*. — Mapipe, M. *H.-G. Ibels*. — Lagoupille, M. *Bertrand Millanvoye*. — Tirmouche, M. *Pierre Veber*.

sieurs romances d'Erlanger et des chansons napolitaines de Tosti. L'impeccable chanteur était rappelé cinq fois. Mme Pacary, Mlle Marthe Mellot, les clowns Footitt et Chocolat, M. Jacques Ferny, complétaient cet intéressant intermède. Enfin, le *Client sérieux*, de Courteline, joué magistralement comme nous venons de le dire en note, terminait gaiement ce spectacle peu banal.

30 DÉCEMBRE. — Reprise de l'*Ecole des veufs*, comédie en cinq actes de M. Georges Ancey [1]. L'*Ecole des veufs* est une des pièces qui avaient jeté le plus d'éclat sur le Théâtre-Libre. Elle avait achevé de tirer de pair le nom de M. Georges Ancey. Elle nous avait donné de grandes espérances, que l'auteur n'a pas réalisées jusqu'ici. Il possédait pourtant le don du théâtre. Les circonstances ne l'ont-elles pas favorisé ? A-t-il cessé de travailler ? A-t-il poussé plus obstinément encore dans la voie fâcheuse du réalisme à outrance où il s'était engagé ? Toujours est-il qu'il reste encore aujourd'hui, après tant d'années, l'auteur de l'*Ecole des veufs*. La pièce est moins bien jouée qu'à l'origine. Il est vrai qu'Antoine a gardé son rôle et qu'il y est toujours excellent. Mais Gémier est loin

---

1. DISTRIBUTION. — Mirelet, M. *Antoine*. — Henri Mirelet, M. *Gémier*. — Premier jeune homme, M. *Arquillière*. — Deuxième jeune homme, M. *Desfontaines*. — L'ordonnateur, M. *Pons-Arlès*. — Le peintre, M. *Daltour*. — Premier monsieur, M. *Marsay*. — Deuxième monsieur, M. *Michelez*. — Troisième monsieur, M. *Serusier*. — Quatrième monsieur, M. *Dufrène*. — Cinquième monsieur, M. *Breteau*. — Le général, M. *Dujeu*. — Armand, M. *D'Avençon*. — Marguerite, Mlle *Antoinette Legat*. — Une jeune fille, Mlle *Mellot*. — Mme Rouvin, Mlle *Luce Colas*. — La bonne, Mme *Barny*. — Première dame, Mlle *Darnay*. — Deuxième dame, Mlle *Bertile*. — Troisième dame, Mlle *Verlain*. — Quatrième dame, Mlle *Reynold*.

de valoir Mayer qui avait créé celui d'Henri. C'est Mlle Legat qui remplace Mlle Henriot dans le rôle de Marguerite. Elle y est trop uniformément irritée ; Mlle Henriot y mettait plus de variété...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Mousquetaires au Couvent, opérette.	3	»	42
La Cantinière, opérette	3	8 mars	6
Robert Macaire, drame burlesque	5 a. 7 t,	24 juillet	30
Le Petit Ludovic, comédie	3	24 août	9
Un Mariage de rapin, pièce	1	24 août	9
Blanchette, comédie	3	30 sept.	85
Boubouroche, comédie	2	30 sept.	85
**Le Bien d'autrui,* comédie	3	5 novem.	6
Hors les lois, comédie en vers	1	5 novem.	7
Dix ans après, comédie	1	10 nov.	39
**Le Repas du lion,* pièce	4	26 nov.	13
Mariage d'argent, pièce	1	12 déc.	6
L'École des veufs, comédie	5	30 déc.	1

SPECTACLES DIVERS

Le théâtre de l'Eldorado, n'ayant eu qu'une existence éphémère, reprend ici sa place au chapitre des Spectacles divers. Le 13 février, il avait donné la première représentation de *Kif-Kif-Revue*, de M. Alfred Delilia [1]. M. Bianchini, le dessinateur de talent, devenu le maître de cette maison transformée en un élégant théâtre, s'affirmait comme directeur aussi fastueux que désireux de bien faire. N'était-ce point une merveille que le tableau des *Chrysanthèmes*, un charme que le début de cette Léonide Staccione, qui nous arrivait en droite ligne de la Scala... de Milan, et qui, si joliment spirituelle, dansait le pas de Mélanie Hirsch, dans le *Don Juan* de l'Opéra, — suivi de telle autre variation (redemandée à l'unanimité des bravos) — de manière à faire, à elle seule, le succès, de *Kif-Kif-Revue*. La Staccione n'était pourtant pas l'unique attrait de cette soirée très bourrée, il était bien difficile de ne pas rire à la scène où Janos, le hardi tzigane, offrait galamment à ces dames de leur montrer son joli *vibrato* (solo de violon fort bien exécuté

---

1. Jouée par MM. *Regnard, Bellot, Grandey, Maurice Lamy, Rablet, Vandenne, Blondel, Fernal, Berthot, Mallet, Roubier, Roberval.*

Mmes *Nicole Bernard, Tariol-Baugé, Cernay, Dyliane, Alice Luçay, Léonide Staccione, de Rivero, Miss Jessie, Dartès, Montbron, Made Duchâteau, Ferret, Jane Dartois, Lili-Pinson, Nilson, Marthe Richard, de Grammond, Marcelle, Renée d'Angers, Ellen Jouanny, Ninon, Dickens, Chapelle, Michelot, Dartimont, de Berny, Bussière Derlange, Georgina Clerc.*

par M. Maurice Lamy) ; à la plaisante imitation, par le même Maurice Lamy et par Vandenne, des clowns Foottitt et Chocolat, du Nouveau-Cirque ; à la très joyeuse parodie de la *Dame aux Camélias*, jouée dans les costumes de la création : une feuille de vigne suffit à Marguerite ; Armand se contente d'une paire de bottes et d'un corset... Marguerite c'est Mme Tariol-Baugé — le Boccace du Nouveau-Théâtre —qui remplit avec le verve d'une bonne comédienne et le talent d'une vraie chanteuse les divers rôles que lui a distribués le revuiste. Peut-être la jeune et intelligente commère, Mlle Nicole Bernard, — c'est, nous dit-on, la troisième des sœurs Chassaing, — a-t-elle besoin d'acquérir un peu plus d'expérience ; mais le compère est parfait, puisque c'est M. Regnard. Et puis, à qui voulait entendre dire la Chanson anglaise, il était permis de recommander une anglaise pur sang, tout à fait charmante, d'ailleurs, Miss Jessie, succédant à Mlle Rivero (souvenirs d'antan !) que nous croyions à jamais retirée du théâtre, et qui est venue nous montrer comment on distille les chansons d'Espagne, quand on peut se dire vraiment Espagnole.

20 MARS. — Reprise des *Douze femmes de Japhet*, vaudeville-opérette en trois actes, de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Victor Roger[1]. La pièce vient de la Renaissance, où elle fut créée par l'excellent Regnard. Est-ce en son honneur qu'a lieu cette reprise assez imprévue, dont le but paraît être de permettre à M. Bianchini de préparer quelque nouveauté ?... N'approfondissons point, et passons...

28 AVRIL. — Premières représentations de ***Hop-Frog***, action dramatique en deux actes de MM. George Vanor

1. DISTRIBUTION. — Japhet, M. *Regnard*. — Baliveau, M. ***Bellot***. — Des Toupettes, M. *Maurice Lamy*. — Cassoulet, M. ***Rablet***. — Briquet, M. *Vandenne*. — Scmith, M. *Blondel*. — Deborah, Mme ***V. Augier***. — Arabella, Mlle *Dyliahne*. — Clary, Mlle ***Ferret***.

et Henri Brémontier [1], de *Dormez, je le veux !...* pièce en un acte de M. Georges Feydeau [2], et de la *Jarretière*, opérette en un acte de MM. Barré et Bilhaud, musique de M. Banès [3]. — « Le baptême de littérature et d'art du vieil Eldorado, le véritable avènement directorial de M. Bianchini » : c'est ainsi qu'était d'avance qualifié le nouveau spectacle — coupé et varié — qui comprenait une opérette Louis XV, un vaudeville tout moderne de Georges Feydeau, et deux saisissants tableaux dramatiques tirés d'Edgar Poë, par MM. George Vanor et Henri Brémontier. Entre deux reîtres — dont un magnifique géant — se disputant, dans la part du butin, une belle prisonnière, Stellina, s'est interposé un hideux avorton, sorte de Quasimodo muet, qui s'imagine de défendre Stellina. Car, à travers sa laideur et sa difformité, Stellina a vu l'âme noble de son défenseur... C'est alors que survient le roi, qui s'adjuge naturellement la part du lion : le monstre sera son bouffon, baptisé Hop-Frog (saute, grenouille !) et Stellina sera sa maîtresse. — Nous avons déjà vu ça dans le *Roi s'amuse.* — Et comme, parée pour le sacrifice, Stellina est enfermée dans la chambre du roi, le bouffon suggère au tyran de se déguiser, pour le bal masqué, en un singe dont il tiendra la chaîne. Il la tient en effet et hisse le singe au milieu

1. Distribution. — Hop-Frog, M. *Taillade.* — Le Roi, M. *Mévisto.* — Olfus, M. *Rablet.* — Spivanto, M. *Chevalier.* — Wolf, M. *Zeller.* — Zentori, M. *Bondel.* — Le ministre, M. *Roberval.* — Le Bourguignon, M. *Norty.* — Zabacca, M. *Casella.* — Le galant de Paris, M. *Berthol.* — Le Flamand, M. *Mallet.* — Le Levantin, M. *Benito.* — Le bourreau, M. *Bizet.* — Stellina, Mlle *Rose Syma,* — Aurelia, Mlle *Roesler.* — Roselia. Mlle *J. Sorval.* — La Ribaude, Mlle *Jane Raivil.* — Le mignon, Mlle *Georgina Clerc.* — Un chanteur, M. *Bolly.*

2. Distribution. — Justin, M. *Regnard.* — Valencourt, M. *Bellot.* — Boriquet, M. *Maurice Lamy.* — Eloi, M. *Vandenne.* — Francine, Mme *F. Génat.* — Emilienne, Mlle *Julie Avocat.*

3. Distribution. — Le baron, M. *Vandenne.* — Colinet, M. *Blondel.* — Tristemine, M. *Fernal.* — Lison. Mlle *Dyliane.*

du lustre où il brûle comme une étoupe... Sans pouvoir déterminer au juste quelle était, dans l'adaptation scénique du conte d'Edgar Poë, la part de notre distingué confrère George Vanor — l'élégant conférencier que vous savez — et celle de son jeune collaborateur, M. Henri Brémontier, nous goûtâmes un très vif plaisir à la représentation de ces deux tableaux, — le premier surtout, — de très joli style et de très réelle originalité. Le rôle d'Hop-Frog était puissamment mimé par le brave Taillade; celui du roi était échu à Mévisto; Mlle Rose Syma était une touchante Stellina. Et l'Eldorado avait trouvé, pour le combat du premier acte, un superbe géant; pour les ripailles du second, deux belles hétaïres qui, malheureusement, n'étaient pas muettes, elles aussi... *Hop-Frog* était précédé d'une opérette un peu longuette et un peu jeunette, intitulée la *Jarretière*. C'est l'histoire, en vérité bien naïve, de certain baron d'autrefois, assez embarrassé, et pour cause, au moment de percevoir le « droit du seigneur », ainsi que l'ont toujours fait en semblable circonstance, ses illustres aïeux. Lison est, fort heureusement, une fine mouche qui se sert de l'en-cas préparé à son intention pour griser son maître et seigneur... à tel point que le bonhomme n'est plus bon qu'à dormir et qu'au réveil il s'imagine avoir « détaché la jarretière »... En dépit de l'aimable illustration musicale de M. Banès, cette berquinade parut pâle, — oh! combien! La soirée se terminait, grâce à M. Feydeau, dans un joyeux éclat de rire: « Dormez, je le veux!... » dit, à son maître Boriquet, le valet de chambre Justin, et voilà que, « sujet » admirable, Boriquet fait le ménage, aux lieu et place de son domestique, monte le bois, dit des grossièretés à sa fiancée et joue le rôle d'un chimpanzé dans une forêt sauvage: c'est ainsi que Justin espère garder indéfiniment « à son service » le maître qui fait si bien son affaire. Malheureusement il

est trahi par un camarade qui mange le morceau et débine le truc : Justin en est réduit à demander pardon, et Boriquet, désormais à l'abri des suggestions dont il était la facile victime, pourra enfin épouser la jeune fille qu'il aime. MM. Regnard et Maurice Lamy jouaient de façon fort plaisante, et surtout fort naturelle, le cynique larbin et le maître « à tout faire ». On riait aux larmes : que vouliez-vous de plus ?... *Dormez, je le veux !*... après *Séance de nuit :* M. Feydeau ne perdait décidément pas à « se détailler ». Mais, en dépit des attraits de ce spectacle varié, les recettes s'affaiblissant de jour en jour, c'en était fait, dès le 11 mai, du théâtre de l'Eldorado, que renonçait à diriger M. Marchand. L'élégante salle n'est-elle donc destinée qu'à faire un café-concert ?...

THÉATRE DE L'ŒUVRE

26 JANVIER. — Première représentation de *Au-delà des forces* (deuxième partie), pièce en quatre actes, de Bjoerntjerne-Bjoernson, traduction de MM. Auguste Monnier et Littmanson [1]. — Bjoerntjerne-Bjoernson est-il, comme le proclame Catulle Mendès, l'un des plus grands hommes de cette fin de siècle européen ? A-t-il enfin résolu l'insoluble question sociale ? — Non, certes, et peu importe... Ce qui nous importe, à nous, c'est que dans cette seconde partie d'*Aù delà des forces*, excellemment traduite, je le veux croire, par MM. Auguste

1. DISTRIBUTION. — Rachel, Mlle *Geneviève Francye*. — Else, Mlle *Koch*. — Spéra, Mlle *Dolcy*. — Crédo, Mlle *Barbieri*. — Bratt, M. *Rameau*. — Holger, M. *Mevisto*. — Falk, M. *Duparc*. — Elie, M. *Luxeuil*.

Monnier et Littmanson, et sans lien direct avec la première, — encore qu'on y retrouve le pasteur Bratt, devenu socialiste « parce qu'il a perdu la foi » et les deux enfants du docteur Sang : Elias, socialiste à la recherche de l' « au delà », et Rachel, charitable, et de plus pratiquement charitable, — c'est qu'il y a là, dis-je, un acte, le troisième, qui est d'un puissant dramaturge. Nous passons sur bien des déclamations plus proudhoniennes que norvégiennes, et dans cette lutte poignante entre la richesse et la misère, entre la force capitaliste et la force ouvrière, dans cette histoire d'une grève de mineurs, qui n'est pas sans rapport avec le *Germinal* de Zola, nous mettons hors pair la scène où les délégués vont trouver le patron Holger et sont brutalement chassés comme des chiens par le représentant des patrons syndiqués, et nous arrivons au troisième acte, où, vraiment, on peut crier au chef-d'œuvre... Les patrons se sont réunis chez Holger, et il faut les entendre discuter gaiement la question sociale, jusqu'au moment où, terrifiés, ils apprennent qu'ils sont enfermés dans la tour où ils délibéraient, le cœur léger. Les portes de la salle sont verrouillées, les fenêtres donnent sur un précipice, les dessous de la tour sont... dynamités ! Et l'effroyable affolement de ces misérables a une grandeur toute shakespearienne. Pour ce tableau d'humaine vérité, nous donnerions tous les esthètes qu'on voudra... Ça, c'est du bel et bon théâtre. Mévisto a bien la sécheresse coupante de Holger ; Rameau la diction chantante de l'ex-pasteur Bratt, et M[lle] Geneviève Francye la tendresse que réclame le sympathique rôle de Rachel. Puis, c'est plaisir de voir comme, à l'*Œuvre*, les plus petits rôles — celui de tel ou tel délégué, par exemple — sont consciencieusement tenus par des artistes, d'autant plus heureux de contribuer à l'effet général, et d'autant plus soigneux qu'ils sont absolument désintéressés. Entrerions-nous, messieurs et chers

directeurs, dans cette ère nouvelle où les meilleurs théâtres seraient ceux dont les artistes ne seraient point payés?...

5 MARS. — Première représentation de la *Cloche engloutie*, conte dramatique en cinq actes, de Gerhardt Hauptmann, traduction de M. Ferdinand Hérold [1]. — Rendons justice à ce jeune et parfait érudit, qui, après avoir artistiquement traduit du sanscrit l'*Anneau de Çakuntala*, de Kalidasa, et du grec, les *Perses*, d'Eschyle, dernièrement représentés à l'Odéon, a, cette fois, traduit de l'allemand la *Cloche engloutie*, de Gerhardt Hauptmann — le puissant dramaturge des *Tisserands*, et le délicieux poète de l'*Assomption de la petite Hannele Maltern*. Mais j'avouerai m'être parfaitement ennuyé — oh! mais ennuyé à pleurer — à ce conte dramatique, symbolique et surtout indigeste, acclamé, nous dit-on, par les Allemands de Berlin : grand bien leur fasse!... Relisons le *Faust* de Gœthe, applaudissons le *Tannhauser* de Wagner, et passons... Il nous suffira de noter les efforts de M. Mévisto et la joliesse de Mlle Suzanne Auclair, puis de faire remarquer à M. Lugné-Poé que ce qui fait la joie des Berlinois ne doit point, forcément, délecter ses abonnés de Paris.

8 MAI. — Première représentation de *Ton sang*, tragédie contemporaine en quatre actes, de M. Henry Bataille [2]. — En un pays, qu'on ne dit point, est une ville

1. DISTRIBUTION. — Henri, M. *Mévisto*. — Le curé, M. *Carpentier*. — Le Faune, M. *Luxeuil*. — L'Ondin, M. *Storsy*. — Le Barbier, M. *Avernès*. — Le Maître d'école, M. *Zeller*. — Kautendelein, Mlle *Suzanne Auclair*. — Magda, Mlle *Marcelle Bailly*. — La Sorcière, Mlle *Louise Koch*. — La Voisine, Mlle *Val*.

2. DISTRIBUTION. — Madame Mathilde, Mme *Marie Samary*. — Marthe, Mlle *Berthe Bady*. — 1re bonne, Mlle *Hedwige Morre*. — 2e bonne, Mlle *Mugnier*. — 3e bonne, Mlle *Lucie de France*. — 4e bonne, Mlle *Navarre*. — La petite Renée, Mlle *Marceline Rouvier*. — Daniel, M. *de Max*. — Maxime, M. *Max Barbier*. — David, M. *Carpentier*.

maritime; sur une terrasse d'où l'on découvre le port, se noue l'action symbolique. Dans la famille David, deux fils : l'aîné, Maxime, est un robuste gaillard, associé à son père dans la direction d'une usine; ce Maxime, c'est l'homme pratique. Le cadet Daniel est le nourrisson du rêve. Languissant, énervé, et l'on dirait hystérique — n'était son sexe, — il ne peut supporter la vie positive et laborieuse qui l'entoure : cette atmosphère d'activité industrielle l'étouffe. Sa grand'mère, qui s'est vouée avec un dévouement passionné à cette existence chétive et qui a juré de la sauver, lui a donné pour compagne Marthe, une jeune et douce aveugle que le malade s'est pris à aimer violemment. Cela nous touche; cette association de deux misères est attendrissante. Mais, tout soudain, que découvrons-nous? Marthe est la maîtresse de Maxime! Dans un entretien avec son amant, elle ne nous en dit pas moins, le plus tranquillement du monde, qu'elle connaît sa destinée : Daniel l'aime et par reconnaissance envers l'aïeule, Mme Mathilde, il faudra bien qu'elle l'épouse. En effet, l'acte suivant nous transporte en un lieu que nous ignorons, mais qui doit être placé sous un ciel plus clément. Nous sommes dans une hôtellerie et la maison est fort agitée, car un grand docteur est en devoir de faire une opération bien curieuse sur un malade qui est Daniel, tout à fait épuisé. Une jeune aveugle, qui est Marthe, a généreusement offert sa veine : c'est la transfusion du sang. L'opération terminée, l'aïeule s'explique avec Marthe. Cette fille, d'une passiveté si étonnante, vient de sauver Daniel de la mort; ce n'est que le commencement d'un bel ouvrage, il reste à le rendre heureux en devenant sa femme. D'ailleurs, Mme Mathilde sait tout : les amours de la jeune fille avec Maxime lui ont été révélées. Elle en a d'abord été révoltée tout net, mais s'est fait une raison. La vie de Daniel tient à ce mariage; qu'importe le reste? Marthe, toujours amou-

reuse du frère aîné, pleure un peu, mais se soumet aussitôt; elle épousera le cadet. Au troisième acte, nous sommes dans des jardins. Lesquels? On ne sait. Ce sont apparemment les jardins du rêve. Au milieu d'une fête qui paraît précéder le mariage, Maxime survient et cet orageux aîné fait une scène à l'aveugle infidèle; le cadet entend tout, caché dans des feuillages. C'est par un moyen aussi simple que lui vient la lumière. Il s'indigne, ce qui se conçoit; il voudrait rejeter le sang de Marthe qui lui a rendu la vie. Funeste opération par laquelle il croit être devenu sien, car — ne vous y trompez pas — ce sang transfusé, c'est le symbole. Au dernier acte, Daniel arrache les bandages qui lui liaient le bras; le sang de la perfidie s'écoule avec le sien; il pardonne à Marthe avant de mourir. Maxime s'en est allé en Amérique, voyant le mal qu'il a fait. Cette pièce trop longue et qui pourtant paraît inachevée, est très bien jouée par Mme Marie Samary dans l'aïeule et par Mlle Berthe Bady dans la jeune aveugle. Ayant à interpréter des rôles de prétentieuses, toutes deux ont trouvé le moyen d'être simples. Des hommes, presque rien à dire : M. Barbier, dans Maxime, est d'une bonne brutalité, ainsi que le veut son rôle; M. de Max se démène, se tord, gémit et brame dans Daniel.

15 MAI. — Premières représentations du *Fils de l'Abbesse*, thèse en trois actes et quatre tableaux, de M. Ambroise Herdey [1], et du *Fardeau de la liberté*, comédie en un acte de M. Tristan Bernard [2]. — M. Ambroise

---

1. DISTRIBUTION. — Le général La Fresnais, M. *G. Labruyère*.— Paul d'Arcy, M. *Luxeuil*. — Le marquis de Saint-Florent, M. *Zeller*.— Julie-Constance La Fresnais. Mlle *Bender*. — Juliette La Fresnais, Mlle *Suzanne Auclair*.

2. DISTRIBUTION. — Chambolin, M. *Gémier*. — Requin, M. *Jean Adès*, — 1er agent, M. *Zeller*. — 2e agent, M. *Avernes*. — Petitbondon. M. *Luxeuil*. — Le facteur, M. *G. Flandro*.

Herdey, — un jeune avocat encore bien ignorant de son métier d'auteur dramatique, — suppose qu'après s'être livrée au chevalier d'Arcy dont elle eut un fils, l'abbesse de Jouarre, de Renan, a pu être sauvée et épouser un brave républicain, le général La Fresnais, qui lui donne à son tour une fille, Juliette. Entièrement maîtresse de l'éducation de son fils, Mme La Fresnais l'élève dans des idées morales et libérales, l'éloignant de Dieu et de l'Eglise, le nourrissant de Voltaire et de Rousseau, l'habituant, dès son jeune âge à tout discuter, à tout réfuter, arrivant à ce résultat, peu prévu, qu'il devient un abominable coquin.

Et d'abord, nous apprenons que Paul vient de séduire une servante, la naïve Fanchette, qu'il fait ensuite chasser par sa mère, indulgente aux faiblesses de son enfant. Puis lieutenant de la garde, il donne sa démission, lors de la guerre d'Espagne, pour s'enrôler et se battre contre les Français : c'est gentil, n'est-ce pas?... Malgré les exhortations de sa mère, malgré les exemples du général qui reprend du service pour compenser la désertion de son beau-fils, il ne veut pas démordre de sa décision, et se cache au moment ou survient le général, dans la chambre de sa sœur. Pauvre Juliette ! Elle aussi le sermonne ; elle aussi lui parle de devoir, de patrie et d'honneur ; elle aussi veut le faire renoncer à sa trahison... Que répond-il ?... Ne cherchez pas, honnêtes lecteurs, vous ne pourriez concevoir tant d'infamie. Il répond : Jouissance ! Il n'y a plus de patrie, il n'y a plus de devoir, il n'y a plus de religion, il n'y a plus de morale : il n'y a plus que des sens à assouvir au gré de sa passion. Et fidèle à ses principes, il met immédiatement ses actes d'accord avec ses paroles et... viole sa sœur.... Puis, comme son beau-père accourt aux cris de son enfant, et qu'il n'aime pas qu'on le dérange, il lui décharge à bout portant son revolver en pleine poitrine.

Mais assez de méfaits : prisonnier pendant la guerre d'Espagne, sauvé par une nouvelle trahison et par la bonté de son beau-père, il tombe à son tour sous le poignard de sa mère, désormais convertie aux idées chrétiennes (C. Q. F. D.) et surtout convaincue de la lâcheté de son fils. On a beaucoup sifflé et beaucoup applaudi les idées révolutionnaires et anarchistes de Paul d'Arcy, qui avaient à la fois leurs partisans (rapportez-vous en au esthètes de l'Œuvre) et leurs adversaires. Mais, comme ce jeune homme va tout de même un peu loin et ne devient plus qu'un vulgaire assassin et que la thèse se trouve réduite à un gros mélodrame, on a en somme — et oserai-je dire : justement — plus ri qu'applaudi... Plaignons Mmes Bender, Suzanne Auclair, M. Luxeuil (l'ironique Paul d'Arcy) qui, en cherchant à se faire entendre au milieu d'un tel bruit, n'avaient pas assumé une tâche des plus faciles. Prévoyant que nous aurions grand besoin de nous remettre, le directeur de l'Œuvre avait heureusement ajouté au programme la fort amusante piécette de M. Tristan Bernard : *le Fardeau de la liberté.* Un pauvre diable à bout de ressources, Chambolin, veut à toute force faire connaissance, pour trois petits mois, avec Mazas, où il sera du moins logé et nourri pour rien. Mais ne va pas qui veut à Mazas, et l'entrée à la célèbre prison n'est pas aussi facile que, par le temps qui court, on pourrait le croire... Quel délit pourrait-il bien commettre? Chambolin prend conseil d'un jeune avocat de sa connaissance, qui le décide à porter illégalement le ruban de la Légion d'honneur. Donc, muni de cette décoration, il se couche sur un banc du boulevard et attend l'arrivée des sergents de ville... Ceux-ci se contentent de quelques philosophiques réflexions au sujet du vieux brave maintenant tombé dans la fâcheuse dèche et continuent leur promenade, impassible! Le coup est manqué... C'est sur ces entre-

faites, au moment où il se croyait à jamais plongé dans la noire purée, que Chambolin voit tomber du ciel un héritage inespéré. Ravi et tout de neuf habillé, il assiste joyeux, au spectacle d'un monôme d'étudiants, chargé par les « flics », qu'il encourage, — les bons « flics » — de ses gestes et de ses cris : il ne réussit qu'à se faire arrêter : cette fois, il a « gagné » Mazas ! Tel est ce petit acte, bourré de réflexions plaisantes et de mots spirituels. Gémier, un Chambolin amer et gai tout ensemble, a été de tout point excellent.

23 JUIN. — Première représentation de la *Comédie amoureuse*, pièce en trois actes, d'Henrik Ibsen, traduction de MM. de Colleville et de Zappelin [1]. — C'est une des premières, et non certes, une des meilleures pièces d'Ibsen. Le maître norwégien avait trente ans, paraît-il, quand il l'écrivit, et l'auteur du *Canard sauvage* venait de se marier. Est-ce qu'il en éprouvait déjà du regret ? Le mariage, semble-t-il dire, n'est que la caricature de l'amour, A-t-il voulu prouver — *grammatici certant* — qu'il ne faut pas croire à cet amour officiel, que le mariage transforme en habitude, et que, du moment qu'ils sont exprimés, les sentiments de l'amour perdent en sincérité? Rien n'est moins clair que l'idée qui se dégage de ces trois actes filandreux. Essayons de pénétrer ce brouillard. L'action — si on peut appeler cela une action ! — se développe au bord de la mer, dans une pension de famille, où se réunissent de modestes employés, dont l'horizon est assurément des plus bornés. Au nombre des pensionnaires de la maison se trouve un poète dont les vers sont sublimes, je le veux croire, mais dont les tirades ironistes sont d'un esprit médiocre.

1. DISTRIBUTION. — Falk, M. *Rameau*. — Straamand, M. *F. Gémier*. — Guldstad, M. *Zeller*. — Lind, M. *Luxeuil*. — Styver, M. *Philippon*. — Mme Halm, Mme *Andral*. — Swanhild, Mlle *S. Auclair*. — Mme Straamand, Mlle *L. Bender*. — Hanna, Mlle *Hedwige More*.

Tel qu'il est pourtant, le conférencier plaît à Swanhild, assoiffée d'idéal, et tous deux s'envoleraient vers les nuages, librement unis, s'il ne survenait un honnête commerçant, déjà grisonnant, et qui carrément leur pose la question : — « Voyons, mes enfants, êtes-vous bien sûrs de vous aimer? Etes-vous surtout sûrs de vous aimer toujours de la même façon qu'aujourd'hui? En ce cas, recevez ma bénédiction : je vous donne ma maison, et je vous institue mes héritiers. Mais si, au contraire, vous n'êtes pas sûrs de la constance de vos setiments réciproques, arrêtez-vous là... Et en ce cas, je demande à Swanhild de devenir ma femme : avec moi, rien à craindre de l'avenir : je lui garantis un amour de *tout repos*... » Ces paroles font réfléchir nos deux idéalistes. Et lorsqu'à la brusque question de Swanhild : « M'aimerez-vous toujours? » le poète Falk répond : « Je t'aimerai longtemps, Swanhild, longtemps! » la jeune fille ne se déclare point satisfaite et conclut par ces mots : « Alors, séparons-nous : il vaut mieux garder notre rêve entier, et ne pas l'humilier au cours de la route : j'ai rempli ton âme de lumière et de poésie. Adieu. » Et pendant que le poète ira vaticiner où bon lui semblera, Swanhild, pratique, — très pratique même — épousera le bon commerçant grisonnant, avec son amour et aussi ses valeurs de tout repos. Si le maître norwégien a voulu nous prouver que, dans le mariage, l'amour devient vite — trop vite assurément — de l'habitude, on peut dire hardiment qu'il n'a rien inventé. La forme, du moins, est-elle plus originale que le fond? Va pour la forme, parfois lyrique, parfois aussi simplement prétentieuse et boursouflée! Et les invités de l'Œuvre — je parle des sincères, et non des esthètes qui applaudissent tout, de confiance! — et les invités de M. Lugné-Poe, dis-je, qui s'ennuyaient ferme, se sont raccrochés au type purement vaudevillesque du pasteur Straamand, apôtre du

bon sens et père de douze enfants — il en attend même un treizième, en bon chemin, — qui, sous les traits de Gémier, zézayant par intermittence, a soulevé quelques bons rires. M. Paul Rameau, — c'est toujours à l'Odéon que l'Œuvre recrute ses principaux interprètes — personnifiait avec l'emphase voulue — un emphase allant parfois jusqu'au prêche — le poète Falk, et dans Swanhild, Mlle Suzanne Auclair lui donnait la réplique avec beaucoup de justesse et de naturel.

9 NOVEMBRE. — Première représentation de *Jean-Gabriel Borkmann*, quatre actes et cinq tableaux de M. Henrik Ibsen, traduction du comte Prozor [1]. — La pièce était encore toute récente, et c'est une véritable primeur que nous offrait M. Lugné-Poe. Elle a été jouée avec succès, mais non « grand » succès à Christiania, et les meilleures représentations furent celles de Copenhague, où l'acteur principal, avec raison, s'était fait la tête d'Ibsen. L'œuvre est très admirée en Norvège, mais en même temps — arrangez ça ! — elle déplaît, et cette dernière impression l'emporte, je crois, sur l'admiration pour la maîtrise de facture qu'on ne peut pas ne pas reconnaître dans *Jean-Gabriel Borkmann*. Il est curieux de constater dans cette pièce une contradiction très apparente avec les idées que généralement on prête à Ibsen : idées d'individualisme absolu. Et l'on pourrait voir au troisième acte du *Petit Eyolf*, son œuvre précédente, une orientation commencée dans une direction nouvelle. Il y a un peu, très peu de vrai dans cette manière de comprendre... Mais contentons-

---

1. DISTRIBUTION. — Foldal, M. *Henri Burguet*. — — J.-G. Borkmann, M. *Philipon*. — Erhardt Borkmann, M. *Luxeuil*. — Gunhild Borkmann, Mlle *J. Brindeau*. — Ella Renthein, Mlle *Marguerite Maupas*. — Mme Wilton, Mlle *Blanche Druau* — Frida, Mlle *Hedwige Moore*. — Madine, Mlle *Montariol*.

Le spectacle était précédé d'une causerie de M. Laurent Tailhade.

nous de dire le sujet de ces quatre actes. Tout le drame se passe en une seule soirée, dans le vieux domaine qu'habite la famille Borkmann. Le rez-de-chaussée de la maison est occupé par Mme Gunhild Borkmann, dont le mari s'est confiné au-dessus d'elle dans une chambre du premier étage qu'il n'a pas quittée, fût-ce même pour prendre l'air, pendant huit ans. Durant tout ce temps, les époux ne se sont jamais parlé. Mme Borkmann nourrit une haine implacable contre son mari, qu'elle accuse d'avoir détruit sa vie. L'a-t-elle jamais aimé ? pourquoi l'a-t-elle épousé ? On ne nous le dit pas. Nous apprenons seulement que Jean-Gabriel, comme on l'appelait, a aimé la sœur jumelle de sa femme, Ella Rentheim, et qu'il l'a sacrifiée à un autre, l'avocat Hinkel, homme influent, grâce auquel il pouvait obtenir la place de directeur de banque qu'il briguait. Mais Ella, bien que libre, s'est refusée à ce marché. Borkmann, devenu directeur de la banque, conçut des entreprises gigantesques, rêva des affaires colossales, et mena un si grand train de vie que, finalement, tout s'effondra, et la banque, et son honneur, et qu'il échoua en prison, où on le garda plusieurs années. De toutes les fortunes qu'on lui avait confiées, rien ne fut sauvé, sauf le dépôt de sa belle-sœur Ella. Aussi, après la catastrophe, celle-ci prit-elle à sa charge toute la famille, emmenant avec elle le fils de Borkmann, le petit Erhardt, à qui elle tint lieu de mère jusqu'à l'âge de quinze ans, époque à laquelle Mme Gunhild Borkmann le reprit auprès d'elle. Les deux sœurs, qui avaient lutté pour le père, luttent main-maintenant pour le fils. Gunhild n'a qu'une idée, c'est de préparer Erhardt à « la grande mission » : le relèvement du nom de la famille, souillé par le père. Ella, à qui le médecin vient d'apprendre qu'elle n'a plus longtemps à vivre, réclame Erhardt pour le garder jusqu'à la fin de ses jours, et lui léguer sa fortune. Toutefois,

devant l'indécision d'Erhardt, elle n'insiste pas et, afin que le jeune homme ne soit pas sacrifié aux chimères de sa mère, elle finit par lui conseiller de suivre la voie où il croit trouver le bonheur et d'en jouir librement. Et Erhardt qu'obsèdent les sermons et la vie monotone de sa mère, s'en va rejoindre une belle et coquette femme délaissée par son mari, mais plus âgée que lui, et finit par la suivre à l'étranger. De tous ses amis, Borkmann n'en avait gardé qu'un seul, Wilhelm Foldal, clerc dans un ministère. Bien que, lui aussi, il eût perdu toute sa fortune dans le krack, il lui était resté fidèle, et il venait le voir dans cette chambre, où ces continuelles promenades du grand matin jusque dans la nuit faisaient sur Mme Borkmann l'impression qu'elle avait au-dessus d'elle un loup malade en cage. La visite d'Ella Rentheim et ses prières pour qu'on lui laisse Erhardt sont cause que les époux Borkmann se revoient pour la première fois depuis huit ans. Le départ, ou plutôt la fuite d'Erhardt avec Mme Wilton, accompagnés de la fille de Foldal, fait sortir Jean-Gabriel de la maison; mais une fois en plein air, il est repris de ses idées fantastiques : il veut avancer, avancer toujours pour voir s'il ne peut parvenir enfin à la liberté, à la vie, aux hommes... Mais, dans cette fièvre, les forces qui lui étaient restées se consument et il meurt de froid en présence des deux sœurs jumelles... Borkmann est-il un génie, est-il un grand homme? Il le croit, il en est convaincu. Ella l'avait aimé, et Foldal garde la foi en lui. Mais on est plutôt tenté de le prendre pour un chimérique. Ses plaintes et ses révoltes contre le destin, ses assurances qu'il n'eût fallu que quelques jours encore pour que ses vastes projets eussent réussi, ne sont, en vérité, qu'une répétition de ce qu'ont dit tous les joueurs malheureux, tous les grands brasseurs d'affaires, depuis John Law jusqu'à ceux de nos jours; mais ceux-ci

avaient réussi, au moins en partie; ils avaient atteint certains résultats, tandis que Borkmann n'a à son actif que des mots. Cette représentation du théâtre de l'Œuvre a été excellente en tout point. M. Lugné-Poe, dans Jean-Gabriel Borkmann, M. Henri Burguet, si admirablement grimé en vieux Wilhelm Foldal, le jeune Luxeuil dans Erhardt, Mmes Jeanne Brindeau et Marguerite Maupas, les deux sœurs dont la longue conversation tient les trois quarts du premier acte, tous ont fort bien joué... Mais je mentirais en vous disant que nous nous sommes amusé. Ibsen demeure en son pays, un grand auteur dramatique, mais comme il est loin de nous ! Et que tout cela est donc ennuyeux pour de pauvres Français, qui ne sont pas des « snobs » et ne la font point « à la pose » !

CERCLE DES ESCHOLIERS

Le 16 mars, les Escholiers — sous la présidence d'un véritable lettré, M. Robert de Flers — donnaient aux Bouffes-Parisiens un spectacle composé de deux pièces : *Charité*, pièce en trois actes de M. Lucien Gleize[1], et *Le*

1. DISTRIBUTION. — Guichard, M. *Gémier*. — Le Patron, M. *Depas*. — Le Sauveteur, M. *Dupont*. — Le Prêtre, M. *Daltour*. — Le Chef du Syndicat, M. *Dujeu*. — Le Commissaire, M. *Paul Edmond*. — Premier ouvrier, premier journaliste, M. *Desfontaines*. — Gaëtan Dubar, M. *La Renaudie*. — Deuxième ouvrier, Premier témoin, Deuxième journaliste, M. *Beaulieu*. — Deuxième témoin, Troisième journaliste, M. *Bétille*. — Troisième témoin, M. *Nargeot*. — Troisième ouvrier, M. *Geslin*. — Un agent. — La Concierge, Mme *France*. — La Duchesse, Mlle *Marianne Chassaing*. — Mme Guichard, Mlle *Reynold*. — Sophie Torchon, Mlle *Barbant*.

Plaisir de rompre, un acte de M. Jules Renard[1]. — *Charité*, qui se rencontre avec les *Bienfaiteurs*, ne manque pas d'un certain réalisme assez piquant. L'autre, *Le Plaisir de rompre*, est une petite merveille, merveilleusement jouée par Jeanne Granier et fort savamment par M. H. Mayer : tous deux donnant à miracle l'illusion de la vie. Il s'agit de deux jeunes gens, amant et maîtresse, qui ont longtemps vécu ensemble, et qui ont pris le parti de se séparer, l'un épousant une fille riche, l'autre accordant sa main à un homme mûr, mais qui lui assure l'aisance. Séparation à l'amiable ! il revient lui dire adieu ; c'est la dernière fois qu'ils se verront ; ils se rappellent leurs bons moments, ils s'attendrissent ; elle lui demande s'il est amoureux de sa fiancée ; il l'interroge à son tour sur l'homme qui le remplacera. Une pointe de jalousie... L'amant se sent repris, il voudrait rester ; et comme elle refuse, il s'emporte en propos désagréables. Elle en est toute triste ; elle l'évince doucement. Tout cela fin, discret, exquis.

Venait ensuite, le 5 juin, et toujours aux Bouffes-Parisiens, l'*Enfant malade*, en quatre actes, dont un prologue, de M. Romain Coolus[2]. Nous y voyons Jean et Henri en villégiature chez des amis qu'on ne nous présente pas ; nous ne faisons connaissance qu'avec la fille de la maison, Mlle Germaine. Jean et Marie sont des intellectuels, adonnés à des études inexpliquées, obéissant à des pensées transcendantes qu'on ne nous révèle pas ; dans le nouveau théâtre les seules choses qu'on ne nous dise pas à satiété, ce sont celles qu'il faudrait dire. Henri aime Germaine qui aime Jean, lequel ne veut point le

---

1. Distribution. — Maurice. M. *Henri Mayer*. — Blanche, Mlle *Jeanne Granier*.

2. Distribution. — Jean, M. *Grand*. — Georges, M. *Gémier*. — Henri. M. *Merville*. — Desaulnayes. M. *Leller*. — Germaine, Mlle *Marthe Mellot*. — Mme Desaulnayes. Mlle *Renée Maupin*.

savoir. Cette délicieuse hystérique prend donc le parti de l'informer directement, menaçant de se tuer sans barguigner s'il la rebute. Jean, qui ne voudrait pas avoir sur la conscience la mort prématurée d'une si vive créature, se décide à l'épouser. Voilà le prologue. Le rideau se relève. Huit mois se sont écoulés. La nouvelle épousée fait rage dans la maison conjugale. Elle reproche à son mari qu'elle a conquis par un viol moral de ne pas l'aimer, — ce qu'elle savait bien, — d'aimer trop ses amis et ses livres. Le malheur, c'est que ces griefs, elle les ressasse pendant vingt-cinq minutes avec une monotonie désespérante. Une fois dits, ils suffiraient au spectateur; dix fois répétés, ils le mettent sur la pente d'une mauvaise pensée. — Ah! monsieur Jean, s'y j'étais à votre place, que j'aurais envie de faire voler les soufflets! — Mais ce Jean est d'une veulerie extraordinaire. Il ne se défend point, il raisonne sa jolie mégère : — Eh bien, oui, c'est vrai; je ne t'aime pas comme tu voudrais être aimée, je ne suis point un être de passion, moi! Préférerais-tu être aimée par Henri, qui a le cœur plus chaud? Fais comme il te plaira. Je ne te retiens pas. Je souffre de te voir malheureuse. Veux-tu essayer d'Henri? Ces choses que nous résumons en suivant, l'auteur les dit amplement, bellement, en bonne forme littéraire; le malheur, c'est qu'il les redit trop. Madame a fait des scènes en ce premier acte, elle refait des scènes au deuxième; nous n'avançons pas, la querelle conjugale piétine. Enfin, Germaine a pris son parti — encore une fois; — elle accepte le bénéfice de l'étonnante débonnaireté de Jean, et, gaillardement, sauf un peu d'émotion inséparable d'un second début, elle s'en va trouver Henri. Nous revoyons Jean seul, désormais retiré dans sa maison de campagne; il trompe son ennui en compulsant des livres qui doivent être bien savants car ils sont bien gros. Mais il souffre. Germaine l'a quitté pour passer aux

bras d'un ami et il l'aime parce qu'elle en aime un autre. C'est très humain! Seulement un homme à peu près digne de ce nom, un viril, se défendait autrefois de ces glissements obscurs de la conscience et de l'honneur : il ne s'en défend plus aujourd'hui, et le public trouve cela le plus naturel du monde. C'est ce qui marque la différence des temps. Les baisers d'Henri ont appris à Germaine que ceux de Jean étaient meilleurs, elle revient. Jean reçoit cet « enfant malade » qui ne se rend pas sans conditions : il fermera ses gros livres, il congédiera ses amis. Jean promet tout, lâchement ; ce faux mâle est dompté. Cette pièce, analytique et psychologique, est écrite par un vrai lettré. Elle est intéressante ; mais elle eût gagné à être réduite en trois actes courts et rapides. *L'Enfant malade* est bien joué par M. Grand dans le rôle de Jean. Mlle Mellot, dans Germaine, se montre ce qu'elle est : une jeune comédienne qui n'a ni art ni métier — de la fougue seulement, — une nature — ce qui suffit à la rendre attachante.

21 NOVEMBRE. — Les Escholiers nous donnent un ouvrage qui fut lu au Théâtre-Français et repoussé comme « trop triste » ; la pièce s'appelle *Dans la Nuit ;* elle a pour auteurs MM. André de Lorde (le beau-fils de notre grand tragédien Mounet-Sully) et Eugène Morel, deux jeunes, « très jeunes » même, paraît-il, qui doivent aller loin, si nous en jugeons par ce début remarquablement prometteur. La jalousie d'un aveugle : tel est le sujet de cette curieuse pièce, d'allure tout ibsénienne. Marthe va épouser Jean, le fils d'un pasteur, quand, le jour même des fiançailles, le malheureux perd subitement la vue. Le mariage se conclut quand même, Marthe ne voulant pas qu'on lui rende sa parole. Mais Jean, d'abord très triste à l'idée que sa femme doit être malheureuse avec lui, devient jaloux, horriblement jaloux... Non sans motif, hélas! De la bouche d'un enfant, il apprend que sa

femme vient de déchirer une lettre, et de lui-même, il la surprend écrivant une réponse à cette lettre : il la lui arrache des mains, la remet à son père et le supplie de la lire tout haut. Celui-ci s'y refuse : l'aveugle sait ce qu'il voulait savoir... La scène est puissamment originale : elle suffirait à prouver que les auteurs de *Dans la Nuit* sont de véritables hommes de théâtre. Cette constatation une fois faite, nous pouvons bien avouer que nous n'avions point l'âme assez « norvégienne » pour goûter, ainsi qu'il le faudrait, le dénouement mystique, et peut-être symbolique, du drame de MM. André de Lorde et Eugène Morel. Drame fort bien joué, du reste, d'abord par M. de Max, un aveugle pittoresquement tragique, puis par Mlle Laparcerie (prêtée par l'Odéon), par MM. Jahan, Daltour et Paul Franck. — En somme, une soirée d'art qui fit honneur à la littérature et comptait parmi les meilleures de ce Cercle des Escholiers, toujours si vivant et si vibrant...

BODINIÈRE

Notons, à la date du 13 mai, la première représentation d'une comédie en trois actes, signée Michel Provins, et intitulée *Dégénérés*, qui obtint un succès très flatteur. Elle eût mérité, vraiment, d'être représentée sur un théâtre important, où elle eût fait la meilleure figure. C'est une étude de mœurs contemporaines, mœurs déplorables, si nous en croyons l'auteur. Espérons que nous ne sommes pas tous « dégénérés », au point de n'être que les esclaves de notre intérêt, et que la dure et cruelle peinture qu'il a faite de l'ambition politique, de l'amour,

du désir du lucre, du vice et de la méchanceté est volontairement poussée au noir ; elle eût gagné à être légèrement estompée, et ces exaspérés analystes de leurs sensations restent, nous aimons à le croire, à titre d'exception dans notre belle société... Mais si, dans cette comédie qui, parfois, touche au cynisme, nous blâmons les tendances de l'auteur, nous devons louer l'esprit, le brio, la vigueur et l'audace de son œuvre. Elle avait trouvé, dans d'excellents artistes réunis pour quelques soirs à la Bodinière, des interprètes de tout premier ordre. On sentait que M. Candé avait étudié sous toutes ses faces le personnage de Chambard, aussi veule en ses amours qu'en ses ambitions politiques, et la composition qu'il en avait faite pouvait être qualifiée de pur chef-d'œuvre. Mlle Rose Syma avait beaucoup de grâce et d'allure ; Mme Rafty montrait de réelles dispositions pour les rôles de grande coquette. Il fallait encore citer M. Jahan, excellent dans le rôle d'un mari qui feignait de croire à l'innocence de sa femme, afin de sauvegarder sa position, et M. Castelli qui, dans un personnage à la Desgenais, analysait les autres et s'analysait lui-même avec beaucoup d'adresse et de finesse.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La *Nuit persane*, de M. Camille Saint-Saëns, avec soli chantés par Mme Héglon et M. Vaguet, et récits déclamés par Mlle du Minil ; le quatrième acte de *Sapho*, de Gounod, interprété par Mme Héglon et M. Vaguet ; *Psyché*, de César Franck ; le *Paradis perdu*, de M. Théodore Dubois, avec soli chantés par Mme Bolska, MM. Vaguet et Bartet ; un *Libera me domine*, de M. Samuel Rousseau : telles furent les œuvres, nouvelles et importantes, inscrites en 1897 au programme de la célèbre Société des Concerts [1].

Sans tambour ni trompette, comme on dit, sans bruit ni réclame, sans le secours d'aucun « Au jour le jour », ou l'appoint d'aucun « Bloc-Note », sans autre annonce que l'avis, à l'adresse de ses abonnés, modestement inséré dans quelques courriers de théâtre, la Société des concerts du Conservatoire, expulsée de la rue Bergère en raison des décisions préfectorales et des commissions relatives à l'incendie, donnait, le 12 décembre, à l'Opéra, sa première séance. Et voilà comment les plus confor-

1. Le 19 octobre, la Société des Concerts du Conservatoire adressait à ses abonnés la circulaire suivante : « La commission supérieure des théâtres ayant décidé la fermeture de la salle du Conservatoire, reconnue dangereuse pour la sécurité du public, nous avons l'honneur de vous informer que la Société des Concerts du Conservatoire donnera provisoirement ses séances dans la salle de l'Opéra. Cette situation provisoire durera, nous l'espérons, peu de temps, et nous comptons pouvoir vous réserver, dans la salle du nouveau Conservatoire dont la construction est projetée, des places équivalentes à celles de votre abonnement actuel. Les concerts, pendant notre séjour à l'Opéra, seront, comme par le passé, divisés en deux séries. Pendant la saison 1897-98, chaque série sera de sept concerts. »

tables ou les plus jolies de nos salles de spectacle ou de concert ont le pire destin... Ne vîmes-nous pas, il y a quelques années déjà, cédant la place à une Banque, l'élégante et coquette salle Ventadour, où chanta jadis si brillamment tout le Théâtre Italien ?.,. La vaste salle de l'Eden, si coûteuse, mais si belle, ne vient-elle pas d'être démolie à son tour pour être changée en maison de rapport ?... Et voilà, maintenant, cruellement délaissée, ingratement abandonnée la petite salle du Conservatoire, inappréciable bijou au point de vue de l'acoustique — dont je vous défie bien de retrouver d'ici longtemps le pendant !... C'était, depuis l'Exposition de 1878, et aussi celle de 1889, pendant lesquelles il se fit entendre dans la salle du Trocadéro, c'était la première fois que se déplaçait le célèbre orchestre. Et puisqu'elle a passé avec la direction Bertrand et Gailhard un avantageux contrat ne l'astreignant, jusqu'à concurrence d'un certain chiffre de recette, qu'à une indemnité dérisoire de 1 franc, il faut féliciter la Société d'avoir trouvé, dans la salle de M. Garnier, et dans le somptueux décor des Concerts de l'Opéra, une écossaise hospitalité. L'admirable compagnie d'instrumentistes (le quatuor a été, pour la circonstance, quelque peu augmenté) a pu s'y déployer à l'aise, et sous la conduite de son éminent chef, M. Taffanel, elle a merveilleusement enlevé la délicieuse *Rapsodie norvégienne* de Lalo, la mélodieuse ouverture d'*Euryanthe* — pourquoi l'Opéra ne jouerait-il pas l'œuvre de Weber ? — et la colossale symphonie avec chœurs de Beethoven, dont les difficiles soli étaient confiés à MM. Beyle et Auguez, à Mmes Berthet et Marty, les délicates interprètes du duo de *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz. L'empressement et l'accueil du public, à cette première séance, sont tout au moins de nature à rassurer la Société et l'Opéra sur les résultats d'une union fort bien assortie.

CONCERTS COLONNE

L'année s'ouvrait, le 10 janvier, par la quatre-vingt-quatrième audition de la *Damnation de Faust*, interprétée par Mme Auguez de Montaland, MM. Cazeneuve, Auguez et Challet.

Puis, le dimanche suivant, M. Colonne conviait de nouveau l'un de ses plus célèbres confrères de l'étranger, M. Félix Mottl, le jeune *cappelmeister* de Bayreuth et de Carlsruhe, à venir diriger à sa place l'orchestre des Concerts du Châtelet. C'est surtout dans l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et dans la bacchanale du *Vénusberg* qu'en un premier programme, uniquement composé d'œuvres de Wagner, triomphait, ce jour-là, le maître allemand. Très chaud était l'accueil du public, et très galant aussi envers sa jeune femme, Mme Henriette Mottl, qui disait à ravir l'air d'Elisabeth, du *Tannhœuser*.

Huit jours après, Mme Mottl chantait délicieusement la Mort d'Iseult, et l'exécution de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* et de la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* faisait particulièrement honneur à l'éminent chef d'orchestre wagnérien.

Notons, à la date du 31 janvier, la première audition de *Dans la Montagne*, de M. André Gédalge, la réapparition de l'*Eve*, de M. Massenet (soli chantés par Mlle Marguerite Mathieu, MM. Challet et Cazeneuve) et la reprise du *Manfred*, de Schumann, adaptation nouvelle de

[redacted]

M. Emile Moreau, interprété par MM. Mounet-Sully, Silvain et Mlle du Minil, chanté par Mlles Mathieu, Planès, MM. Cazeneuve, Ballard, Challet, Edwy et Vieuille; à la date du 7 février, la première audition d'*Episode oriental*, de M. Arthur Coquard, chanté par Mme Auguez de Montaland, et celle d'*Yanthis*, de MM. Jean Lorrain et Gabriel Pierné, dont les soli étaient confiés à Mmes Auguez de Montaland, Mathieu d'Ancy, Marie Texier et Planès ; à la date du 14 mars, où se faisait entendre M. Sarasate, l'exécution de *Jeunesse*, de M. Georges Hüe, avec soli chantés par MM. Cazeneuve, Cheyrat et Mme Auguez de Montaland, et enfin, le 23 mars, le troisième acte de *Siegfried*, interprété par Mlles Kutscherra et Planès, MM. Cazeneuve et Numa Auguez.

Ce n'est pas seulement le roi des virtuoses, c'est un grand, un très grand artiste que le violoniste Ysaye, que M. Colonne avait la très heureuse idée de nous faire entendre à son concert du 4 avril où il était acclamé comme il le méritait. Sarasate, c'est la chanteuse légère ; Ysaye, c'est la Falcon... On doit aimer Sarasate ; il faut admirer Ysaye, — car il est simplement admirable...

MM. Ysaye et Raoul Pugno se partageaient le succès du dimanche suivant, le premier, avec le concerto de Beethoven, le second, avec le concerto (en *la* mineur) de Schumann.

Exclusivement wagnérien était le programme du concert spirituel du vendredi saint, qui comprenait l'*Or du Rhin*, la *Walkyrie, Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, autant dire tout l'*Anneau du Nibelung*, en d'importants fragments chantés par Mmes Kutscherra, Eléonore Blanc, Planès, MM. Cazeneuve, Lorrain, Challet, etc.

Le 17 octobre suivant, malgré les attirances du radieux soleil d'un beau dimanche d'automne, le premier Concert de la saison réunissait, une nombreuse assis-

tance, et la vaste salle du Châtelet était comble comme en plein hiver. C'est qu'aussi les Parisiens étaient depuis longtemps sevrés de grande musique symphonique, et que M. Colonne avait admirablement composé son programme de rentrée. Il comprenait la première symphonie de Beethoven, le directeur des Concerts du Châtelet ayant l'intention de nous les faire entendre toutes dans leur ordre chronologique. Puis, c'était, retour d'Orange, la délicieuse musique des *Erinnyes*, de M. Massenet, où M. Baretti devait bisser le ravissant solo de violoncelle de la Scène religieuse. M. Raoul Pugno, était à la veille d'entreprendre une grande tournée en Amérique. M. Colonne avait tenu à le faire entendre à ses habitués avant son départ. L'idée était heureuse, et c'est sur un véritable triomphe que s'embarquera bientôt l'illustre virtuose. Après avoir magistralement interprété le magnifique concerto en *ut* mineur de Saint-Saëns, avec lequel il a transporté toute la salle, M. Raoul Pugno a rendu de façon impeccable une Suite italienne de Bach, — après quoi il a dû jouer, pour répondre au désir du public, un nouveau morceau : *Air varié*, d'Haendel ; avec Bach, le contraste ne laissait pas d'être piquant. Le dimanche suivant il venait pour la dernière fois au Châtelet où il interprétait le concerto de César Franck.

Mentionnons, le 31 octobre, le succès de M. Sarasate dans le concerto en *si* mineur de Saint-Saëns et la première audition de la *Nuit bergamesque* de M. Reynaldo Hahn. Le 14 novembre, M. Colonne faisait entendre Mme Jeanne Raunay, la sympathique créatrice de *Fervaal* de M. Vincent d'Indy au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Mme Raunay a dit fort intelligemment deux fragments de Berlioz : l'air de Cassandre de la *Prise de Troie* et la mort de Didon des *Troyens*. Puis, fidèle à sa promesse de passer en revue les symphonies de

Beethoven et d'encadrer chacun de ses programmes dominicaux d'une ouverture de Schumann et d'une ouverture de Wagner, l'habile directeur de l'Association artistique offrait aux bravos chaleureux de ses habitués la superbe symphonie en *ut* mineur et à leur curiosité légitime les deux *Faust*, se faisant pendant et contraste.

On sait que les musiciens étrangers — les Allemands à l'égal des Russes — sont toujours chez nous admirablement accueillis. Une fois de plus, au concert du 29 novembre, M. Richard Strauss bénéficiait de cette habituelle bienveillance. Le jeune chef d'orchestre de l'Opéra de Munich et du théâtre de Bayreuth s'y présentait comme compositeur — un maître de l'avenir peut-être — dirigeant avec infiniment d'autorité et de netteté l'exécution de deux importants poèmes symphoniques : les *Equipées de Till Eulenspiegel* et *Mort et Transfiguration*. Le premier est un riche morceau d'instrumentation de couleur très pittoresque, et nous louerons, pour sa véritable grandeur, le second de ses poèmes. Au nombre des mélodies composées par son mari, que Mme Richard Strauss a merveilleusement interprétées de sa chaude voix de mezzo soprano, nous citerons *Demain*, qui eut les honneurs du bis, et la *Sérénade*, d'un caractère tout à fait original. La première partie de la séance avait été remplie par la symphonie en *la*, de Beethoven, dont la superbe exécution valait à M. Colonne une chaleureuse ovation, et par un concerto de violon, tout dernièrement écrit pour M. Henri Marteau par M. Théodore Dubois ; le jeune virtuose s'est tiré des difficultés accumulées dans ce morceau à la satisfaction générale, puisqu'il a été deux fois rappelé par le public.

Le 6 décembre, ce n'était, au Concert du Châtelet, qu'heur et malheur. La malencontreuse grippe ayant obstinément « agrippé » M. Colonne, le bâton avait dû être repris au dernier moment par M. Louis Laporte,

deuxième chef d'orchestre. Et nous mentirions si nous disions que l'exécution ne s'en est pas fâcheusement ressentie. C'est ainsi que la symphonie en *la*, de Beethoven, s'en est allée à la dérive et comme si nos musiciens, courant les uns après les autres « s'étaient donné rendez-vous au point d'orgue ». On s'est enfin retrouvé, mais ça n'a pas été sans peine... Le pianiste Harold Bauer a froidement perlé le concerto en *mi* bémol du même maître et, mieux dans les stances de *Sapho*, de Gounod, que dans l'air d'*Alceste*, — car elle ne paraît pas avoir le sens de la musique de Gluck — Mlle Lise d'Ajac a fait valoir une assez bonne voix de contralto. Disons enfin que, sous la direction de l'auteur lui-même, le jeune Henri Marteau a, de nouveau, exécuté, aux applaudissements du public, le concerto de violon — pas très « emballant », avouons-le — que lui a dédié M. Théodore Dubois.

Deux de nos plus jeunes et plus valeureux compositeurs : M. Vincent d'Indy, l'auteur de *Wallenstein* et de *Fervaal*; M. Gabriel Pierné, l'auteur de la *Nuit de Noël* et de *Vendée*, se partageaient le programme du 13 décembre, conduisant eux-mêmes leurs œuvres : le premier d'un geste enveloppant et persuasif, le second d'un bras ferme et précis. Et de la sorte on peut dire qu'il y en eut pour tous les goûts. Car ce fut, aux amateurs de musique un peu compliquée, l'occasion d'applaudir telle étude dramatique, *Clair de lune*, fort bien chantée par Mme Jeanne Raunay, et telle fantaisie pour hautbois et orchestre, très adroitement exécutée par M. Longy. A ceux, au contraire, qui prisent avant tout la clarté et n'aiment que la mélodie, fut offert le régal de réentendre le concerto pour piano, où, si longtemps, triompha Mme Roger-Miclos, la patriotique *Nuit de Noël*, épave des concerts de l'Opéra, et ces deux très jolis contes de M. Jean Lorrain, dont le premier, *les*

Petites Ophélies, avait été mis en scène avec un goût dont on a l'habitude au Concert du Châtelet. Et c'est ainsi que très dissemblables d'inspiration, furent unis dans le succès, MM. Vincent d'Indy et Gabriel Pierné. Les 19 et 26 décembre, pour terminer l'année, 87e et 88e audition de la *Damnation de Faust*, intepétée par Mlle Pregi, MM. Cazeneuve, Auguez et Challet[1].

---

1. Le 10 juin, la *Damnation de Faust*, avec le concours de M. Colonne, de son orchestre et de ses chœurs, était exécutée au Trocadéro, en une séance donnée « pour la propagation de la langue française aux colonies et à l'étranger ».

Outre ses concerts du dimanche, plus spécialement consacrés aux grandes œuvres avec orchestre, soli et chœurs, M. Colonne donnait, à partir du 4 novembre, dans la coquette salle du Nouveau-Théâtre, des matinées du jeudi, commençant à trois heures, et dans lesquelles on entendait plus spécialement les œuvres des grands maîtres et celles de nos jeunes compositeurs, œuvres dont le caractère n'exige point un cadre de vaste dimension. Les programmes de ces séances, qui seront en quelque sorte un *cours d'histoire de la musique*, comprendront des œuvres de toutes les époques, de toutes les écoles et de tous les pays. On y entendra des symphonies, des quatuors, des concertos, des cantates, des œuvres religieuses et jusqu'à des mélodies au piano. Les noms de Bach, Hændel, Haydn, Mozart, Schubert, Brahms; de Palestrina, Marcello, Pergolèse, Cherubini, Spontini; ceux de Rameau, Le Sueur, Méhul, etc., reparaîtront sur les programmes dont ils ont été si longtemps et si injustement bannis. Les virtuoses les plus en renom : Diémer, Pugno, Sarasate, Ysaye; les chanteurs : Engel, Vergnet, Auguez, Cazeneuve, Mmes Kutscherra, Auguez de Montalant, Pregi, etc., viendront prendre part à ces solennités artistiques. De courtes notes, lues avant chaque morceau, formeront le commentaire obligé de ces séances instructives, dont l'accès sera rendu facile par la modicité des prix.

CONCERTS LAMOUREUX

Le premier acte de la *Valkyrie*, version française de M. Ernst, interprété par Mme Chrétien-Vaguet et M. Engel, et précédé de la *Chasse fantastique*, de M. Colomer, avait fait les frais du programme du 10 janvier. Le poème symphonique écrit par M. Alexandre Georges, pour *Axel*, le célèbre drame de Villiers-de-l'Isle-Adam, entrait, le 17 janvier, au répertoire des Concerts Lamoureux. Le 24 janvier, M. Lucien Capet, l'un des derniers lauréats du Conservatoire, interprétait le concerto de violon de Max Bruch.

C'est une généreuse pensée qu'avait eue, le 31 janvier, M. Lamoureux de nous faire entendre le premier acte — le seul achevé, hélas! — de la *Briséis* du pauvre Chabrier, si tristement mort à la peine. Le grand public du Cirque d'Eté — où l'on se montrait des critiques découvrant le talent de Chabrier et même des compositeurs d'autant plus enthousiastes qu'ils n'avaient plus à redouter un concurrent — saluait comme un chef-d'œuvre ce premier acte, rendu en toute conviction par Engel, Mlle Eléonore Blanc, Mme Chrétien-Vaguet, par les chœurs et par l'orchestre de Lamoureux — qu'ont justement récompensés de colossales ovations. Nous souhaitons ce beau zèle aux interprètes de l'Opéra, le jour prochain, dit-on, où nous pourrons applaudir à la scène cette délicieuse *Briséis;* M. Bertrand nous l'a formellement promis et nous pensons qu'il doit bien ça à la mé-

moire de l'auteur de *Gwendoline*, si brusquement retirée de l'affiche au bout de quelques représentations. Et puis, ne sera-ce point pour l'aimable directeur une occasion toute naturelle d'être agréable à son excellent ami et associé Gailhard en donnant, avec l'acte du regretté Chabrier, le ballet de la *Maladetta*, qui, vraiment, ne se joue pas assez souvent... Est-il nécessaire d'ajouter que les vers de *Briséis*, signés Catulle Mendès, étaient magistralement frappés, d'une métrique ingénieuse et savante, dont la souplesse et la variété offraient au compositeur d'incontestables ressources? Or, la qualité maîtresse, la « caractéristique » d'Emmanuel Chabrier, c'est le mouvement, qui n'est pas, si l'on veut, la forme indispensable de la vie, mais en constitue la manifestation la plus perceptible. La musique de l'auteur d'*Espana* respire, marche, parle, possède un sang qui circule dans mille artères, si cette image ne semble pas trop bizarre. Harmoniste raffiné, il n'use pourtant pas de sa science « pour le plaisir », comme d'aucuns le font volontiers, mais parce que l'entrecroisement souvent compliqué des parties est nécessaire au développement de chacune d'elles, et que ses idées sont trop nombreuses et trop pressées pour se céder complaisamment le pas. Joignez à tout ceci une palette orchestrale véritablement éblouissante. Coloriste! Emmanuel Chabrier l'est éperdument et ne serait-il pas autre chose que son nom mériterait à tout jamais le respect des musiciens. Mais de quelle ardente et puissante imagination n'était-il pas doué, celui qui, semant la vie avec tant de prodigalité, s'est vu terrassé par la mort qui le guettait, impitoyable.

Après trois auditions de *Briséis,* M. Lamoureux nous donnait, le 21 février, un important fragment du premier acte de *Fiona*, de M. Alfred Bachelet, interprétée par Mlle Eléonore Blanc et M. Engel; ensuite, il nous faisait entendre, le 14 mars, *Notre-Dame de la Mer,*

poème légendaire de M. Louis Gallet, musique de M. Théodore Dubois, dont les soli étaient chantés par Mlle Jenny Passama, Mlle Eléonore Blanc et M. Engel. Puis, pour la saison suivante, il passait la main à son gendre, M. Camille Chevillard, nommé à l'unanimité chef d'orchestre par les musiciens de ses concerts constitués en association pour continuer l'œuvre qu'il avait fondée seize ans auparavant.

Le premier concert Lamoureux, sous la direction de M. Camille Chevillard, avait eu lieu le 14 novembre. Le 28 novembre, grand succès pour M. Diémer, avec le cinquième concerto de piano de M. Saint-Saëns. Cette œuvre, la dernière du maître, qui la composa en Egypte, au cours de l'hiver de 1896, est intéressante dans l'ensemble. La seconde partie, surtout, est surchargée de motifs d'une couleur orientale tout à fait originale. Ai-je besoin de vous dire qu'après une remarquable exécution, qui en faisait ressortir toute la valeur, l'éminent pianiste était chaleureusement applaudi ? — Notons également le bon accueil fait à l'*Enterrement d'Ophélie*, de M. Bourgault-Ducoudray, dont l'orchestre de M. Chevillard rendait à souhait les belles sonorités.

Il ne fallait, d'ailleurs, pas beaucoup de temps à M. Chevillard pour s'affirmer comme chef d'orchestre de réelle valeur. Le 5 décembre, l'exécution de l'*Héroïque* était superbe de tout point : le finale, notamment, était enlevé avec une vigueur et un élan remarquables. Le 5e concerto de Saint-Saëns est, sinon le plus beau, du moins le plus *amusant* (au sens propre du mot) qu'il ait écrit. M. Diémer, qui est le plus étincelant et le plus délicat des pianistes, était rappelé *quatre fois* après son irrésistible exécution de cette jolie Suite Orientale, et devait, par surcroît, nous régaler d'un solo exquis et bref. Oh ! qu'ennuyeux est le fragment de la *Rébecca*, de César Franck ! Je ne voudrais pas attrister notre ami Co-

quard, ni la confrérie des Franckistes, mais il est indéniable que la monotonie de cette page glaciale eût dû éloigner de M. Chevillard la funeste idée de nous la faire entendre. M. Georges Hüe est un compositeur de talent qui a écrit avec esprit de satisfaisante musique sur des vers qui n'augmenteront pas la gloire de M. Armand Silvestre. On nous disait beaucoup de vers ce jour-là ; si encore, dans le nombre, il y en avait eu de bons! En revanche, ils étaient fort bien chantés par M. et Mme Auguez.

Au Cirque des Champs-Elysées, le classique, représenté, le 12 décembre, par la *Symphonie pastorale*, de Beethoven, est toujours interprété avec le soin et le respect que M. Lamoureux a inculqués à son orchestre : il nous a même paru que celui-ci gagnait encore, sous la direction de M. Chevillard, en douceur et en finesse. L'exécution de *Tannhauser* (introduction du troisième acte) et de la *Damnaton de Faust* (marche hongroise) n'appelle pas grandes réflexions. Mais nous voudrions dire à quel point nous avons goûté, cette fois, dans le concerto en *ré* mineur pour deux violons, de Bach, le jeu de MM. Geloso et Séchiari, récompensés par des applaudissements qui ont tourné à l'ovation. Le prélude de *Fiona*, de M. A. Bachelet, a été accueilli avec sympathie. Il y a là de la grâce poétique peut-être un peu mièvre, et une facilité peut-être un peu fatigante. Avouerons-nous — en ce temps où tout est à la Russie — que le poème symphonique *Thamar*, de Balakirew, ne nous a pas enlevés? Des sonorités étranges, un coloris assez puissant, oui, sans doute, mais aussi bien du factice et du banal dans cette musique. — Mais l'art n'a pas déserté ces beaux concerts. Le public, lui non plus, ne désertera pas.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Composition musicale. — Premier grand prix : M. d'Ollone, élève de MM. Massenet et Lenepveu. Premier second grand prix : M. Croce Spinelli, élève de M. Lenepveu. Deuxième second grand prix : M. Schmitt, élève de MM. Massenet et Fauré.

Contrepoint et Fugue. — Premier prix : M. Estyle, élève de M. Lenepveu ; Mlle Boulay, élève de M. Fauré. Second prix : M. Ganaye, élève de M. Widor et d'abord de M. Th. Dubois. Premier accessit : M. Kœchlin, élève de M. Fauré. Second accessit : MM. Brisset et André, élèves de M. Lenepveu ; Enescou, élève de M. Fauré.

Harmonie. — *Hommes.* — Premier prix : MM. Gallon et Jumel, élèves de M. Lavignac. Second prix : MM. Laparra et Aubert, élèves de M. Lavignac ; Caplet, élève de M. Xavier Leroux. Premier accessit : M. Frientz, élève de M. Lavignac. Second accessit : MM. Ladmirault, élève de M. Taudou ; Dumas, élève de M. Xavier Leroux.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle Salabert, élève de M. Barthe. Premier accessit : Mlles Rennesson et Grumbach, élèves de M. Chapuis. Deuxième accessit : Mlles Lhote et Chambroux, élèves de M. Barthe.

Chant. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : MM. Hans, élève de M. Duprez ; Allard, élève de M. Duvernoy. Second prix : MM. Rothier, élève de M. Crosti ; Demauroy, élève de M. Bussine. Premier accessit : MM. Béchard, élève de M. Vergnet et d'abord

de M. Bax ; Dumontier, élève de M. Masson. Deuxième accessit : MM. Wilson, élève de M. Duvernoy ; Azéma, élève de M. Archainbaud.

Concours des élèves femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlles Menjaud, élève de M. Warot ; Truck, élève de M. Masson. Premier accessit : Mlles Hatto, élève de M. Warot ; Christianne, élève de M. Duprez ; Crépin, élève de M. Bussine. Second accessit : Mlles Rioton, élève de M. Duvernoy ; Charles, élève de M. Masson ; Poigny, élève de M. Bussine.

Opéra. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : MM. Crémel, élève de M. Giraudet ; Edwy, élève de M. Melchissédec. Premier accessit : MM. Hans, élève de M. Giraudet ; Rothier, élève de M. Melchissédec. Deuxième accessit : M. Laffitte, élève de M. Melchissédec.

Femmes. — Premier prix : Mlle Ackté, élève de M. Giraudet. Second prix : Mlles Truck, élève de M. Melchissédec ; Christianne, élève de M. Giraudet. Premier accessit : Mlle Dulac, élève de M. Giraudet. Deuxième accessit : Mlle Gottrand, élève de M. Melchissédec.

Opéra-Comique. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Vieuille, élève de M. Achard. Second prix : M. Dumontier, élève de M. Taskin. Premier accessit : M. Béchard, élève de M. Achard.

Elèves femmes. — Pas de premier ni de second prix. Premier accessit : Mlle Poigny, élève de M. Taskin. Deuxième accessit : Mlle Torrès, élève de M. Achard.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix ni de second prix. Premier accessit : M. Talrick, élève de M. Le Bargy et d'abord de M. Delaunay.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle Després, élève de M. Worms. Pas de premier accessit. Second accessit : Mlle Parny, élève de M. Worms.

Comédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Caillard, élève de M. Leloir. Premier ac-

cessit : MM. Barlay, élève de M. Dupont-Vernon ; Vayre, élève de M. Worms. Deuxième accessit : M. Vargas, élève de M. Le Bargy.

Femmes. — Premier prix : Mlles Maufroy, élève de M. de Féraudy ; Després, élève de M. Worms. Second prix : Mlle Norahc, élève de M. de Féraudy. — Premier accessit : Mlles Henriot et Starck, élèves de M. Le Bargy. Second accessit : Mlles Brésil et Parny, élèves de M. Worms ; Clary, élève de M. Dupont-Vernon.

Piano. — *Hommes.* — Premier prix : M. Lhérie, élève de M. de Bériot. Second prix : MM. Grovlez et Ferté, élèves de M. Diémer ; Bernard, élève de M. de Bériot. Premier accessit : M. Salomon, élève de M. de Bériot. Deuxième accessit : M. Garnier, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premier prix : Mlles Fulcran, élève de M. Pugno ; Masson, élève de M. Duvernoy ; Decroix, élève de M. Delaborde. Second prix : Mlles Percheron et Epstein, élèves de M. Delaborde ; Rennesson, élève de M. Pugno. Premier accessit : Mlles Alliès, Lavello, Demarne, élèves de M. Duvernoy. Deuxième accessit : Mlles Floquin, élève de M. Delaborde ; Boucherit, Debrie et Richez, élèves de M. Pugno.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Premier prix : Mlles Stroobants et Houssin. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Ellie. Deuxième accessit : M. Tournier.

Violon. — Premier prix : M. Duttenhoffer, élève de M. Rémy ; Mlle Gillart, élève de M. Lefort ; Mlle Linder, élève de M. Rémy. Seconds prix : M. Masson et Mlle Dellerba, élèves de M. Remy. Premiers accessits : Mlle Cossarini, MM. Wolf et Schneider, élèves de M. Berthelier ; Mlle Laval, élève de M. Marsick ; M. Hazelton, élève de M. Lefort. Deuxième accessit : Mlle Bernheim, élève de M. Marsick ; M. Denain, élève de M. Berthelier.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premier prix : M. Denayer. Second prix : MM. Vignier et Brun. Pre-

mier accessit : M. Michel. Second accessit : MM. Verney, Haas et Chazeau.

VIOLONCELLE. — Premier prix : MM. Destombes et Bazelaire, élèves de M. Delsart. Second prix : M. Malkine, élève de M. Rabaud. Premier accessit : MM. Hekking et Fournier, élèves de M. Delsart. Second accessit : MM. Bloch, Tett et Lafarge, élèves de M. Rabaud.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Viseur. Pas de premier prix. Second prix : M. Boucher. Pas de premier accessit. Second accessit : MM. Schmitt et Pompilio.

FLUTE. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix : M. Million. Second prix : M. Blanquart. Premier accessit : M. Fleury. Deuxième accessit : M. Jurisch (Georges).

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Creusot, Mondain et Brun. Second prix : M. Gillet.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Premier prix : MM. Gazilhou, Carré et Leroy. Second prix : M. Paquot. Premier accessit : M. Noël.

BASSON. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Mesnard. Second prix : M. Sublet. Premier accessit : Jurisch (Emile).

COR. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Lemoine. Second prix : M. Volaire. Premier accessit : M. Chevalier.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : MM. Fouache et Excoula. Pas de second prix. Premier accessit : M. Duriez. Second accessit : MM. Cavaille et Baudet.

TROMPETTE. — Professeur : M. Franquin. Premier prix : MM. Roger et Soyraux. Second prix : M. Jamme. Pas de premier accessit. Second accessit : MM. Leitert et Maquet.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard. Premier prix : MM. Hudier et Piron. Second prix : M. Mercier. Premier accessit : M. Morel. Second accessit : MM. Delorme et Reval.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Mme Marie Barbier, Georges Bertal, Charles Buet, Henri Chivot, Alphonse Daudet, Maurice Drack, Jules Jouy, Henri Lavoix fils, Henri Meilhac.

Compositeurs et Artistes musiciens

Bax (Saint-Yves), Johannès Brahms, Boëlmann, Adolphe David, Ernest Deldevez, Alix Fournier, Félix Godefroid, Lafleurance, Philippot.

Artistes dramatiques et lyriques

Charles Allard, Ambroise, Mme Arnould-Plessy, Barbot, Fernand Bérard, Castelmary, Dailly, Mme Duclos, Dupont-Vernon, Cornélie Falcon, Gerpré, Giraldoni, Gobert, Gouget, Mlle Lavoye, Mme Lloyd-Vibert, Blanche Martel, Angèle Moreau, Maugé, Mme Piron, Pluque, Renée de Presles, Mme Charles Réty (Amélie Faivre), Taskin, Charlotte Wolter.

Divers

Emile Benoît (éditeur de musique), Léon Carvalho, Colmet d'Aage (président de l'Association des Artistes musiciens), Victor Franconi (directeur des deux Cirques), Laffont (directeur de l'Opéra de Nice), Rodolphe Salis (directeur du Chat Noir), Charles Zidler.

LA PRESSE THÉATRALE EN 1897 [1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

L'Aurore. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel), critique dramatique ; M. MARCEL, critique musical.

Les Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ELY-EDMOND GRIMARD, critique musical.

L'Armée territoriale. — M. HENRI SAFFROY.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Autorité. — HENRI PRESSEQ (Valère).

Avenir militaire. — M. H. TROUVILLE.

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Cocarde. — M. P. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Courrier du Soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique ; M. HENRI BOYER, critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

Dix-neuvième siècle. — M. EUGÈNE LINTILHAC, critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. GRENET-DANCOURT, Soirée parisienne.

Echo de Paris. — M. HENRY BAUER ; MM. AUGUSTE

---

1. Les critiques, dont le nom n'est suivi d'aucune mention, sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 16 décembre 1897, le bureau du Cercle de la Critique dramatique et musicale était constitué de la manière suivante : ***Président,*** M. Camille Le Senne ; *vice-présidents*, MM. A. Biguet et de Curzon ; ***archivistes,*** MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig ; ***secrétaire,*** M. Maxime Auguste-Vitu.

Germain et Charles Akar (le Capitaine Fracasse), Courrier des Théâtres ; M. Henri Gauthier-Villars (Willy), les Lettre de l'Ouvreuse.

Eclair. — M. Henri Turot, critique dramatique ; M. Samuel Rousseau, critique musical ; M. Pierre Wolff, Soirée théâtrale ; M. Henri Pellier, Courrier des théâtres.

Epoque. — M. Maxime Auguste-Vitu.

Ermitage. — M. J. des Gachons.

Estafette. — M. Kœnigswarther (Maurice Varet).

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique ; MM. Emile Pessard et Julien Torchet, critiques musicaux ; M. Th. Avonde (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Jules Huret, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

Finance pour rire. — M. Edmond Benjamin.

France. — M. Monti.

Fronde. — Mlle Judith Cladel, critique dramatique ; Mme Ferrari, critique musicale ; Mme P. Berton, Courrier des théâtres.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyser.

Gazette de France. — M. R. de Fréchencourt, critique dramatique ; M. H. de Curzon, critique musical.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer, Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. de Saint-Géniès (Richard O' Monroy), Soirée parisienne ; M. Couturat (Colin-Maillard), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Loustalot, critique dramatique ; M. Georges Hartmann, critique musical.

Indépendance belge. — M. Gustave Simon, critique dramatique ; M. Alfred Ernst, critique musical.

Intransigeant. — M. Foureau, (Don Blasius).

Jour. — M. André Vervoort, critique dramatique ; M. André Corneau, critique musical ; M. Max Maurey, Soirée parisienne.

Journal. — M. Catulle Mendès ; M. André Gresse, Critique des concerts ; M. Adolphe Mayer (Monsieur Lohengrin), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Emile Faguet, critique dramatique ; MM. Ernest Reyer et Adolphe Jullien, critiques musicaux ; M. Fiérens-Gevaert, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Jules Lefort (Robert Charvay).

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique ; M. Albert Dayrolles, critique musical ; M. J.-M. Gros, Courrier des théâtres.

Liberté. — M. Paul Perret, critique dramatique ; M. Victorin Joncières, (Jennius) critique musical et Courrier des théâtres ; M. Th. Avonde, Soirée théâtrale.

Libre Parole. — M. Emile de Saint-Auban (O' Divy) et E. Ratoin, (Jean Gascogne et O' Ridot).

Magasin pittoresque. — M. Ch. Formentin.

Matin. — M. Emmanuel Arène ; M. Croze, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel, (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux ; M. Paul-Emile Chevalier, critique dramatique.

Mercure de France. — M. Ferdinand Hérold.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger.

Monde artiste. — MM. Paul Milliet (Tic-Tac) et

FERNAND LE BORNE, critiques musicaux; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde moderne. — M. MAURICE LEFÈVRE.

Moniteur universel. — M. RENÉ BENOIST (Des Tournelles), critique dramatique et Soirée parisienne; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

National. — M. EDMOND STOULLIG; M. LOUIS BAULARD, Soirée théâtrale et Courrier des spectacles.

Nouvelle Revue. — M. MARCEL FOUQUIER, critique dramatique; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Paix. — M. GEORGE VANOR, critique dramatique; M. ALFRED ERNST, critique musical; M. LOUIS SCHNEIDER, (le Pompier de service), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. HENRI BRÉMONTIER, critique dramatique; M. EDMOND DIET, critique musical.

Patrie. — M. DE GORSSE, critique dramatique; M. ALBERT RENAUD, critique musical; M. LECOCQ, Soirée parisienne.

Pays. — M. DE GOURCUFF, critique dramatique; M. DE ROFFIGNAC, critique musical.

Petit Caporal. — Mme DE BACKER (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. LÉON KERST; M. VICTOR ROGER, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. OSCAR MÉTÉNIER.

Petit National. — M. GEORGES DAUDET, critique dramatique; M. GASTON LEMAIRE, critique musical.

Petit Parisien. — M. JULIEN SERMET; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petite République. — M. HENRI PELLIER, critique dramatique; M. HENRI TUROT, critique musical.

Petite Presse. — M. PAUL LORDON.

Presse. — MM. CROZE et LUGNÉ-POE.

Progrès artistique. — M. MAURICE LARIVIERRE.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET ; M. LÉON XANROF, Soirée parisienne.

Rappel. — M. EUGÈNE LINTILHAC, critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. GRENET-DANCOURT, Soirée parisienne ; M. FERNAND LEFÈVRE, Courrier des théâtres.

République française. — M. ROBERT VALLIER ; M. TH. AVONDE (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue d'art dramatique. — MM. LUCIEN BESNARD et PHILIPPE MALPY, critiques dramatiques ; MM. ROBERT BRUSSEL et ALBERT SOUBIES, critiques musicaux.

Revue de la France moderne. — M. QUENTIN-BAUCHART.

Revue des Deux Mondes. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue bleue. — M. JACQUES DU TILLET.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. FERRY, critique dramatique ; M. PAUL DUKAS, critique musical.

Revue illustrée. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Revue de Paris. — M. LOUIS GANDERAX.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical ; M. PAUL GAVAULT, Soirée parisienne ; M. GEORGES NANTEUIL, Courrier des théâtres.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. GOULLET, critique musical ; M. NIEL (Furetière), Soirée théâtrale.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique ; M. LÉAUTIER (Paul Rameau), critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Times. — M. [illegible] correspondant [illegible] de Paris.

Univers illustré. — M. [illegible]

Vie contemporaine. — M. [illegible]

Vie [illegible]. — M. [illegible]

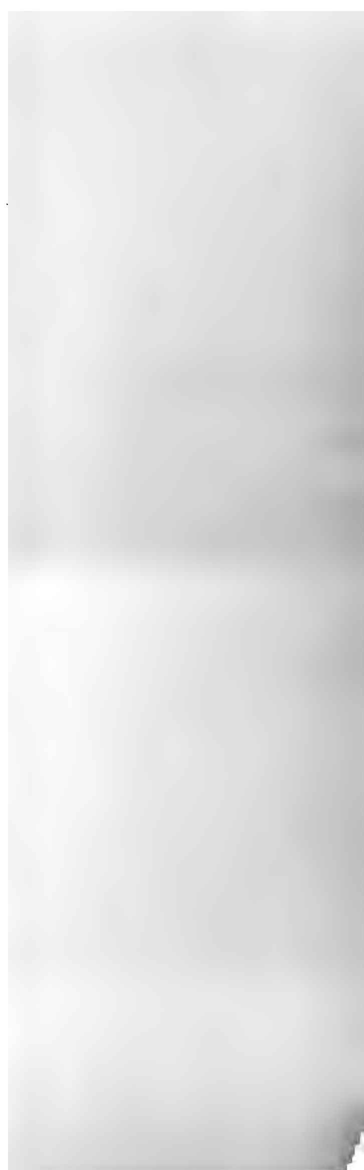
Voltaire. — M. [illegible]

M. Georges [illegible] M. Alfred De-lilia. [illegible]

Vie Parisienne. — [illegible]

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie du *Petit Troyen*, rue Thiers, 126, TROYES.



mier accessit : M. Michel. Second accessit : MM. Verney, Haas et Chazeau.

VIOLONCELLE. — Premier prix : MM. Destombes et Bazelaire, élèves de M. Delsart. Second prix : M. Malkine, élève de M. Rabaud. Premier accessit : MM. Hekking et Fournier, élèves de M. Delsart. Second accessit : MM. Bloch, Tett et Lafarge, élèves de M. Rabaud.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Viseur. Pas de premier prix. Second prix : M. Boucher. Pas de premier accessit. Second accessit : MM. Schmitt et Pompilio.

FLUTE. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix : M. Million. Second prix : M. Blanquart. Premier accessit : M. Fleury. Deuxième accessit : M. Jurisch (Georges).

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Creusot, Mondain et Brun. Second prix : M. Gillet.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Premier prix : MM. Gazilhou, Carré et Leroy. Second prix : M. Paquot. Premier accessit : M. Noël.

BASSON. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Mesnard. Second prix : M. Sublet. Premier accessit : Jurisch (Emile).

COR. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Lemoine. Second prix : M. Volaire. Premier accessit : M. Chevalier.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : MM. Fouache et Excoula. Pas de second prix. Premier accessit : M. Duriez. Second accessit : MM. Cavaille et Baudet.

TROMPETTE. — Professeur : M. Franquin. Premier prix : MM. Roger et Soyraux. Second prix : M. Jamme. Pas de premier accessit. Second accessit : MM. Leitert et Maquet.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard. Premier prix : MM. Hudier et Piron. Second prix : M. Mercier. Premier accessit : M. Morel. Second accessit : MM. Delorme et Reval.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Mme Marie Barbier, Georges Bertal, Charles Buet, Henri Chivot, Alphonse Daudet, Maurice Drack, Jules Jouy, Henri Lavoix fils, Henri Meilhac.

Compositeurs et Artistes musiciens

Bax (Saint-Yves), Johannès Brahms, Boëlmann, Adolphe David, Ernest Deldevez, Alix Fournier, Félix Godefroid, Lafleurance, Philippot.

Artistes dramatiques et lyriques

Charles Allard, Ambroise, Mme Arnould-Plessy, Barbot, Fernand Bérard, Castelmary, Dailly, Mme Duclos, Dupont-Vernon, Cornélie Falcon, Gerpré, Giraldoni, Gobert, Gouget, Mlle Lavoye, Mme Lloyd-Vibert, Blanche Martel, Angèle Moreau, Maugé, Mme Piron, Pluque, Renée de Presles, Mme Charles Réty (Amélie Faivre), Taskin, Charlotte Wolter.

Divers

Emile Benoît (éditeur de musique), Léon Carvalho, Colmet d'Aage (président de l'Association des Artistes musiciens), Victor Franconi (directeur des deux Cirques), Laffont (directeur de l'Opéra de Nice), Rodolphe Salis (directeur du Chat Noir), Charles Zidler.

LA PRESSE THÉATRALE EN 1897 [1]

Agence Havas. — M. Georges Visinet.

L'Aurore. — M. Charles Demestre (Charles Martel), critique dramatique; M. Marcel, critique musical.

Les Annales politiques et littéraires. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique; M. Ely-Edmond Grimard, critique musical.

L'Armée territoriale. — M. Henri Saffroy.

L'Art et la Mode. — M. Edmond Stoullig.

Autorité. — Henri Presseq (Valère).

Avenir militaire. — M. H. Trouville.

Charivari. — M. Pierre Véron.

Cocarde. — M. P. Chassaigne de Néronde.

Courrier du Soir. — M. Maurice Trémeau (René Prelm), critique dramatique; M. Henri Boyer, critique musical.

Daily Telegraph. — M. Campbell Clarke.

Dix-neuvième siècle. — M. Eugène Lintilhac, critique dramatique; M. Albert Montel, critique musical; M. Grenet-Dancourt, Soirée parisienne.

Echo de Paris. — M. Henry Bauer; MM. Auguste

1. Les critiques, dont le nom n'est suivi d'aucune mention, sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 16 décembre 1897, le bureau du Cercle de la Critique dramatique et musicale était constitué de la manière suivante : *Président*, M. Camille Le Senne ; *vice-présidents*, MM. A. Biguet et de Curzon; *archivistes*, MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig ; *secrétaire*, M. Maxime Auguste-Vitu.

Germain et Charles Akar (le Capitaine Fracasse), Courrier des Théâtres ; M. Henri Gauthier-Villars (Willy), les Lettre de l'Ouvreuse.

Eclair. — M. Henri Turot, critique dramatique ; M. Samuel Rousseau, critique musical ; M. Pierre Wolff, Soirée théâtrale ; M. Henri Pellier, Courrier des théâtres.

Epoque. — M. Maxime Auguste-Vitu.

Ermitage. — M. J. des Gachons.

Estafette. — M. Kœnigswarther (Maurice Varet).

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique ; MM. Emile Pessard et Julien Torchet, critiques musicaux ; M. Th. Avonde (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Jules Huret, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

Finance pour rire. — M. Edmond Benjamin.

France. — M. Monti.

Fronde. — Mlle Judith Cladel, critique dramatique ; Mme Ferrari, critique musicale ; Mme P. Berton, Courrier des théâtres.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyser.

Gazette de France. — M. R. de Fréchencourt, critique dramatique ; M. H. de Curzon, critique musical.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer, Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. de Saint-Géniès (Richard O' Monroy), Soirée parisienne ; M. Couturat (Colin-Maillard), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. DE LOUSTALOT, critique dramatique ; M. GEORGES HARTMANN, critique musical.

Indépendance belge. — M. GUSTAVE SIMON, critique dramatique ; M. ALFRED ERNST, critique musical.

Intransigeant. — M. FOUREAU, (Don Blasius).

Jour. — M. ANDRÉ VERVOORT, critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical ; M. MAX MAUREY, Soirée parisienne.

Journal. — M. CATULLE MENDÈS ; M. ANDRÉ GRESSE, Critique des concerts ; M. ADOLPHE MAYER (Monsieur Lohengrin), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. EMILE FAGUET, critique dramatique ; MM. ERNEST REYER et ADOLPHE JULLIEN, critiques musicaux ; M. FIÉRENS-GEVAERT, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. LÉON KERST.

Justice. — M. JULES LEFORT (Robert Charvay).

Lanterne. — M. PAUL MARROT, critique dramatique ; M. ALBERT DAYROLLES, critique musical ; M. J.-M. GROS, Courrier des théâtres.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES, (Jennius) critique musical et Courrier des théâtres ; M. TH. AVONDE, Soirée théâtrale.

Libre Parole. — M. EMILE DE SAINT-AUBAN (O' Divy) et E. RATOIN, (Jean Gascogne et O' Ridot).

Magasin pittoresque. — M. CH. FORMENTIN.

Matin. — M. EMMANUEL ARÈNE ; M. CROZE, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL, (Moreno) et ARTHUR POUGIN, critiques musicaux ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Mercure de France. — M. FERDINAND HÉROLD.

Messager de Paris. — M. JULES GUILLEMOT.

Monde. — M. WELSCHINGER.

Monde artiste. — MM. PAUL MILLIET (Tic-Tac) et

Fernand Le Borne, critiques musicaux ; M. Edmond Stoullig, critique dramatique.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique ; M. Auguste Boisard, critique musical.

Monde moderne. — M. Maurice Lefèvre.

Moniteur universel. — M. René Benoist (Des Tournelles), critique dramatique et Soirée parisienne ; M. Adolphe Jullien, critique musical.

National. — M. Edmond Stoullig ; M. Louis Baulard, Soirée théâtrale et Courrier des spectacles.

Nouvelle Revue. — M. Marcel Fouquier, critique dramatique ; M. Louis Gallet, critique musical.

Paix. — M. George Vanor, critique dramatique ; M. Alfred Ernst, critique musical ; M. Louis Schneider, (le Pompier de service), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. Henri Brémontier, critique dramatique ; M. Edmond Diet, critique musical.

Patrie. — M. de Gorsse, critique dramatique ; M. Albert Renaud, critique musical ; M. Lecocq, Soirée parisienne.

Pays. — M. de Gourcuff, critique dramatique ; M. de Roffignac, critique musical.

Petit Caporal. — Mme de Backer (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. Léon Kerst ; M. Victor Roger, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. Oscar Méténier.

Petit National. — M. Georges Daudet, critique dramatique ; M. Gaston Lemaire, critique musical.

Petit Parisien. — M. Julien Sermet ; M. Clément Bannel, Courrier des théâtres.

Petite République. — M. Henri Pellier, critique dramatique ; M. Henri Turot, critique musical.

Petite Presse. — M. Paul Lordon.

Presse. — MM. Croze et Lugné-Poe.

Progrès artistique. — M. MAURICE LARIVIERRE.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET ; M. LÉON XANROF, Soirée parisienne.

Rappel. — M. EUGÈNE LINTILHAC, critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. GRENET-DANCOURT, Soirée parisienne ; M. FERNAND LEFÈVRE, Courrier des théâtres.

République française. — M. ROBERT VALLIER ; M. TH. AVONDE (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue d'art dramatique. — MM. LUCIEN BESNARD et PHILIPPE MALPY, critiques dramatiques ; MM. ROBERT BRUSSEL et ALBERT SOUBIES, critiques musicaux.

Revue de la France moderne. — M. QUENTIN-BAUCHART.

Revue des Deux Mondes. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue bleue. — M. JACQUES DU TILLET.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. FERRY, critique dramatique ; M. PAUL DUKAS, critique musical.

Revue illustrée. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Revue de Paris. — M. LOUIS GANDERAX.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical ; M. PAUL GAVAULT, Soirée parisienne ; M. GEORGES NANTEUIL, Courrier des théâtres.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. GOULLET, critique musical ; M. NIEL (Furetière), Soirée théâtrale.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique ; M. LÉAUTIER (Paul Rameau), critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Vie contemporaine. — M. BRIEUX.

Vie théâtrale. — M. EMILE MAS

Voltaire. — M. V. DE COTTENS, critique dramatique; M. GEORGES PFEIFFER, critique musical; M. ALFRED DELILIA, Soirée parisienne.

Vie Parisienne. — M. COURTOIS.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie du *Petit Troyen*, rue Thiers, 126, Troyes.